Université Catholique de Louvain
Faculté de Philosophie et Lettres
Département d'Archéologie et d'Histoire de l'Art

J.B.A.M. JOBARD (1792-1861),
visionnaire de nouveaux rapports entre l'art et l'industrie, acteur privilégié des mutations de l'image en Belgique au XIX^{e} siècle

Volume 2
Chapitre 3 (première partie : 1792-1839)

Thèse présentée par Marie-Christine CLAES
pour l'obtention du grade de docteur en Philosophie et Lettres
Promoteur : Professeur Ralph DEKONINCK
Louvain-la-Neuve, année académique 2006-2007

Chapitre 3 : J.B.A.M. Jobard (1792-1861)

Doté d'une personnalité hors du commun, Jean-Baptiste-Ambroise-Marcellin Jobard joue un rôle important dans la diffusion de l'image en Belgique au XIX^{e} siècle. Grâce à son esprit entreprenant, ses connaissances chimiques et techniques, et ses nombreuses relations scientifiques, littéraires et politiques, il stimule à la fois la lithographie et la photographie en Belgique.

Introduction : la fortune critique de Jobard

Nos premiers contacts avec Jobard [fig. 1] se révélèrent d'emblée passionnants : la première évocation des activités photographiques du savant par Steven F. Joseph et Tristan Schwilden[1] mettait pour la première fois en scène un individu très inventif et entreprenant, déjà entièrement possédé en 1839 par la grande idée de sa vie : la défense de la propriété intellectuelle. Celle-ci éclaterait cinq ans plus tard avec la publication de *Nouvelle économie sociale ou Monautopole industriel, artistique, commercial et littéraire, fondé sur la pérennité des brevets d'invention, dessins, modèles et marques de fabrique*[2].

Notre dépouillement des principaux journaux belges publiés entre 1839 et 1870, effectué dans le cadre des recherches pour le *Dictionnaire des photographes en Belgique, 1839-1905*[3], a confirmé l'originalité du personnage, quand nous avons découvert ses écrits dans les journaux dont il était propriétaire. Tous ces textes publiés dans *Le Courrier Belge,* et son édition du matin dénommée *Le Fanal de l'Industrie,* et les vives réactions - laudatives ou vitriolées - des autres journaux, révèlent la richesse du personnage, et les passions qu'il pouvait susciter. Mais ces articles montrent aussi toute la complexité de ce publiciste[4]. Car il s'avère que Jobard - qui a un réel talent de vulgarisateur - relate avec tant d'enthousiasme

---

[1] *Un cadeau à l'Europe, naissance de la photographie en Belgique* dans *Bulletin du Crédit communal de Belgique*, n° 168, 1989, p. 2-22.

[2] Publié à Paris, chez Mathias, et à Bruxelles, chez l'auteur, 1844, in-8°, XII-475 p.

[3] JOSEPH Steven F., SCHWILDEN, Tristan & CLAES Marie-Christine. *Directory of Photographers in Belgium, 1839-1905*, Museum voor Fotografie, Antwerpen, Ed. C. De Vries-Brouwers, Anwerpen-Rotterdam, 1997 (2 volumes, un volume de texte et un volume de planches). Ce dictionnaire, version anglaise sur papier d'une banque de données en français, recense près de 7000 ateliers de professionnels et d'amateurs. Il a reçu le prix Raymond Lecuyer 1997 du meilleur ouvrage scientifique consacré à la photographie, décerné par le Musée français de la Photographie à Bièvres [Essonnes, France].

[4] Au XIX^{e} siècle (cfr *LAROUSSE XIX^{e} siècle*, vol. 13, 1875), publiciste a le sens de "personne versée dans la connaissance du droit public", mais aussi - c'est le cas pour Jobard - d'"écrivain politique".

les nouvelles inventions... qu'il lui arrive parfois de négliger de dire qu'il n'en est pas l'auteur ! Nous sommes même tentée de croire qu'à force de s'imprégner des problématiques scientifiques, il finit par marcher dans ses rêves et se persuader qu'il n'était pas pour rien dans l'éclosion de toutes les découvertes dont il se faisait l'écho. Un important travail de documentation commença alors pour tenter de faire la part des choses et de déterminer la contribution réelle de Jobard à ce qu'il annonçait. Il nous fut bien difficile de nous cantonner aux aspects artistiques (la lithographie, la photographie et les industries d'art), tant le contexte est stimulant : Jobard est un modèle du savant du XIX^{e} siècle, une époque où l'industrialisation stimule l'esprit technique, et où la somme de connaissances permet encore aux chercheurs d'être "généralistes" et de s'intéresser à des domaines très variés.

Nombre de scientifiques, dont les plus prestigieux du XIX^{e} siècle, se sont d'ailleurs intéressés peu ou prou à la photographie : Sir David Brewster (1781-1868), physicien britannique, auteur de travaux optiques, découvre notamment les lois de la polarisation par réflexion et le stéréoscope à prismes; Michel-Eugène Chevreul (1786-1889), professeur de chimie au Museum d'histoire naturelle de Paris et directeur des teintures à la manufacture parisienne de tapisserie des Gobelins, publie en 1839 *De la loi du contraste simultané des couleurs.* Cet ouvrage influencera les peintres, mais aussi les photographes. Chevreul donne personnellement des conseils en matière de chimie photographique à Niépce de Saint-Victor, neveu de Nicéphore; Samuel B. Morse (1791-1872), peintre et physicien américain, inventeur du télégraphe (rendu possible par l'invention de l'électroaimant, à l'actif de François Arago[5]), est l'auteur de l'un des premiers portraits au daguerréotype; Sir John Frederick William Herschel (1792-1871), astronome britannique, indique à William Talbot l'hyposulfite de soude comme moyen de fixer ses photographies; Léon Foucault (1819-1868), physicien français, auteur du pendule qui démontre en 1851 la rotation de la terre[6], est aussi pionnier dans la photographie des extrêmes : la photographie microscopique (il réalise en 1844 des photos qui servent à l'illustration gravée du Cours de microscopie d'Alfred Donné dont il est alors le préparateur) et la photographie astronomique (avec un daguerréotype du soleil en 1845); Edmond Becquerel (1820-1891), professeur au Museum d'Histoire naturelle de Paris, obtient en 1848, sans pouvoir la fixer, une image en couleurs du spectre de la lumière sur plaque daguerrienne[7]; Henri Becquerel (1852-1908, fils d'Edmond), un des pères de la radioactivité, utilise des plaques "Lumière" pour ses travaux sur la radioactivité de cristaux de sels d'uranium, qui impressionnent une plaque négative en l'absence d'une insolation[8].

Jobard participe à l'extraordinaire climat de fourmillement intellectuel dans lequel baigne l'élite du jeune état belge. Et l'on pourrait affirmer - ainsi que le disait Louis Watteau du peintre Antoine Wiertz[9] - que Jobard *appartient à cette race d'hommes exceptionnellement*

---

[5] Arago, François (Estagel [Pyrénées orientales], 1786 - Paris, 1853). Astronome et physicien. Élu Membre de la 1ère classe de l'Institut national des sciences et des arts, le 18 septembre 1809 (section d'astronomie). Président de l'Académie des sciences en 1824. Arago devient secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris pour les Sciences mathématiques le 7 juin 1830. Associé aux travaux de l'Académie royale des Sciences de Belgique depuis le 5 avril 1834, il est un ami de son confrère astronome Adolphe Quetelet. Membre de l'Académie de médecine et du Bureau des longitudes (ROUSSET, André & SIX, Jules, *Les physiciens de A à Z*, Paris, Ellipses, 2000, p. 18-19).

[6] ROUSSET, André & SIX, Jules, *Les physiciens de A à Z*, Paris, Ellipses, 2000, p. 134-135.

[7] Bequerel, Alexandre Edmond (Paris, 1820 - Paris, 1891). Professeur au conservatoire des arts et métiers. Recherches sur la spectrographie du soleil (ROUSSET, André & SIX, Jules, *Les physiciens de A à Z*, Paris, Ellipses, 2000, p.33).

[8] *Ibidem*, p. 34.

[9] Wiertz, Antoine (Dinant, 1806 - Bruxelles, 1865). Peintre. Jobard lui consacre plusieurs entrefilets : *M. Wiertz vient d'achever à Liège deux tableaux. L'un de ces tableaux représente un Satyre assis, jouant du chalumeau; devant lui sont deux enfans entrelacés qui dansent aux accords de cette musique. L'autre nous montre un groupe de vingt-une jeunes filles* (*Le Courrier belge*, 8 janvier 1841); *On mande d'Anvers : dés aujourd'hui se trouvera exposé aux yeux du public le tableau de Monsieur Wirtz* [*sic*] *de Dinant, lauréat de notre académie et qui revient de Rome où il a achevé ses études. Ce tableau, d'une grandeur de 13 pieds, représente les Grecs ses disputant la dépouille mortelle d'Hector [sic], et atteste par son exécution que M. Wirtz a bien profité de son séjour à Rome*

rare, que l'on peut appeler : les Chasseurs d'idées. Jamais sa pensée ne chôme. Toujours en quête d'éléments nouveaux, de connaissances nouvelles, son cerveau examine, compare, juge et résout[10].

Qui était donc ce savant qui côtoya les grands noms de son époque ? Membre de vingt-sept sociétés savantes; vice-président de l'Institut Polytechnique Universel[11]; élève du pédagogue Joseph Jacotot[12] et - pour quelques cours de modelage peut-être - du sculpteur François Rude[13] [fig. 2]; militant pour l'introduction de nouveaux modes de transport en Belgique : la voiture à vapeur automobile, dès 1832 (projet qui restera sans suites immédiates, dans notre pays du moins, mais le chemin de fer sera, en partie grâce à Jobard, couronné de succès en 1835); ami du géographe Louis-Dieudonné Dewez[14]; associé de l'ancien peintre du cabinet des Tuileries Innocent Goubaud[15]; ami surtout du climatologue et géologue Alexander von Humboldt[16], ainsi que de l'astronome Adolphe Quetelet[17], qui fut le premier à avoir annoncé le retour périodique des Perséides, et est aujourd'hui célèbre dans le monde entier en tant que père de la statistique sociale. Il a été en relation épistolaire - pour ne citer que quelques exemples - avec Victor Hugo[18], avec le futur Napoléon III[19], alors captif au fort de Ham, avec

---

(*Le Courrier Belge*, 16 juin 1837); *Un tableau de 1200 pieds carrés* [long article emprunté au *Précurseur* sur le tableau de Wiertz *La révolte du Ciel contre l'Enfer* (*Le Courrier belge*, 20 août 1841).

[10] WATTEAU, Louis, *Catalogue raisonné du Musée Wiertz précédé d'une biographie du peintre,* Bruxelles & Leipzig, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1861, p. 76. On ne peut d'ailleurs s'empêcher d'établir un parallèle entre les deux fortes personnalités que sont Wiertz et Jobard. Se connaissent-ils ? Nous n'avons pu établir la preuve de contacts personnels, mais ils se connaissaient au moins de réputation. Ils ont pu se rencontrer au Salon de 1839, où Jobard a présenté son premier daguerréotype, tandis que Wiertz y exposait son controversé *Patrocle*. Trois ans plus tard, le 2 octobre 1842, *Le Courrier Belge*, le journal de Jobard, consacrera à l'artiste dinantais un long article mettant en exergue son défi : *Je vous peindrai la roche à Bayaux* [*sic* pour le rocher Bayard] *de grandeur naturelle*.

[11] LUTHEREAU, M. J.-A., *Jobard, directeur du Musée royal de l'Industrie belge*, Paris, au bureau de l'Institut polytechnique [universel], 1861, page de titre.

[12] Jacotot, Joseph (Dijon, 1770 - Paris, 1840). Professeur dans sa ville natale, il choisit l'exil au retour des Bourbons et le 29 juin 1818, il est nommé professeur de français et de littérature à l'Université de Louvain. Auteur d'une méthode d'enseignement appelée "enseignement universel". LE ROY, Alphonse, *Jacotot (Joseph)* dans *BN*, t. X, 1888-1889, col. 49-60; MISSINE, L., *Jacotot, Joseph* dans *Nationaal biographisch woordenboek*, t. 2, Brussel, 1966, col. 374-380.

[13] Rude, François (Dijon, 1784 - Paris, 1855). Sculpteur. Il arrive en Belgique lors de la seconde Restauration et regagne Paris en 1828. Auteur de la "Marseillaise" de l'arc de triomphe de l'étoile à Paris.

[14] Dewez, Louis-Dieudonné (Namur, 1760 - Bruxelles, 1834). Professeur d'éloquence et historien, membre de l'Académie royale de Belgique. Professeur d'éloquence au Collège de Nivelles, il écrit une biographie de Viglius de Zwichen d'Aytta (jurisconsulte hollandais). En 1827, il est témoin du mariage du frère de Jobard, Joseph-Ambroise. On peut supposer qu'ils ont été en contact pour des questions de cartes lithographiées. *M. Dewez, secrétaire perpétuel de notre académie des sciences et belles-lettres, va faire imprimer les cours d'histoire nationale qu'il donne au Musée. Le roi a souscrit pour huit exemplaires* (*Le Belge*, 19 juin 1833) Il est l'auteur de nombreuses publications : *Histoire Générale de la Belgique*, éditée de 1805 à 1807; *Géographie ancienne du département de Sambre et Meuse*, 1812; *Abrégé de l'histoire de Belgique, par M. Dewez, membre de l'institut royal des Pays-Bas, commissaire de l'instruction publique pour la division wallonne, etc.* (*L'Oracle*, 20 février 1817). *Dictionnaire géographique du Royaume des Pays-Bas*, 1819 (DE SEYN, 1, p. 386; DULIÈRE, André, *Les Fantômes des rues de Namur*, 1956, 143-148; *La Belgique sous le consulat et l'Empire*, n° 73 du catalogue).

[15] Goubaud, Innocent (Rome [I], 1780 ca - Bruxelles, 1846). Peintre d'histoire et graveur, il travaille pour la famille Bonaparte. Après l'Empire, il se retire aux Pays-Bas. En 1817, il est nommé dessinateur du prince d'Orange.

[16] von Humboldt, Alexandre (Berlin [Prusse], 14 septembre 1769 - Potsdam [Prusse], 6 mai 1859). Explorateur, naturaliste, climatologue, géologue (QUETELET, Adolphe, *Notice sur Alexandre von Humboldt* dans *Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1860, p. 97 svv).

[17] Quetelet, Adolphe (Gand, 1796 - Bruxelles, 1874). Professeur de mathématiques, astronome, père de la statistique, mais aussi un des pères de la sociologie. En 1834, il est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. Il est membre de la commission administrative de la bibliothèque royale, membre correspondant de l'Institut de France et de plusieurs autres sociétés savantes.

[18] Hugo, Victor (Besançon, 1802 - Paris, 1885). Ecrivain romantique et politicien français.

[19] Napoléon III [Charles-Louis-Napoléon Bonaparte] (Paris, 1808 - Chisslehurst [Kent, GB], 1873). Empereur des Français de 1852 à 1870. Suite à une tentative de coup d'état, il a été enfermé en 1840 au Fort de Ham [Somme]. Le 9 juillet 1844. *Le Courrier belge* publie une annonce publicitaire pour son livre *Extinction du paupérisme*, qu'il a écrit en captivité. Il s'évade le 25 mai 1846. Il prend le pouvoir en février 1848.

Constant Duméril[20], le père de l'erpétologie - la science des reptiles -, et Samuel B. Morse[21], l'inventeur du télégraphe. Il fut loué entre autres par le baron Pierre-Armand Séguier[22], membre de l'Institut de France et par le baron Edmé-François Jomard[23], cartographe de la campagne napoléonienne d'Égypte. Annoncé partout comme le commissaire aux expositions qui a visité le plus grand nombre d'industries dans toute l'Europe, il a été en discussions scientifiques avec les physiciens et chimistes Gay-Lussac[24] et Thénard[25], avec l'astronome et physicien Jean-Baptiste Biot[26], et - nous terminerons par celui qui nous occupera le plus - Louis-Jacques-Mandé Daguerre[27], co-inventeur de la photographie.

Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse lui consacrait 52 lignes en 1873. Le *Dictionnaire de biographie française* (Paris, éditions Letouzay), dans un volume publié en 1994, lui consacre une notice relativement importante. Mais ni les Belges ni les Hollandais - le considérant comme Français ? -, ne l'ont repris au XX^e siècle dans aucun

---

[20] Duméril, Constant (Amiens, 1774 - Paris, 1860). Ami et collaborateur de Cuvier, il lui succède à l'école centrale du Panthéon et à Lacépède au Museum. Membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences. Professeur d'anatomie à l'Académie de Médecine (*Compte-rendus de l'Académie des sciences*, t. 1, 187-190 et t. 2, 176-176).

[21] Morse, Samuel (Charlestown [Massachussets, USA], 1791 - New-York [USA], 1872).

[22] Séguier, Armand Pierre (Montpellier, 1803 - Paris, 1876) Membre de la Société d'Encouragement de l'Industrie. Avocat en 1824; conseiller auditeur à la cour royale en 1826, puis après la révolution de Juillet. Membre libre de l'*Académie des sciences* à partir de 1833. On lui doit une chaudière tubulaire à circulation d'eau, une balance automatique pour peser et distribuer les monnaies, ainsi que les études *Sur les appareils producteurs de la vapeur*, 1832 et *Perfectionnement dans la marine à vapeur* ou *Perfectionnements de la navigation à vapeur*, 1848. En 1872, on annonce qu'il est atteint d'aliénation mentale (*Larousse XIX^e*, XIV, 1875, p. 484).

[23] Jomard, (baron) Edmé-François (Versailles, 1777 - Paris, 1862). Cartographe, ingénieur et archéologue. Membre de l'Institut. Désigné par Monge, il fait partie de la campagne napoléonienne en Egypte en 1798. Il pensait que dans la chambre du roi de la pyramide de Chéops étaient conservés des instruments de mesure et que pour cette raison la température devait être constante. Il participe à des travaux géodésiques pour établir la carte du pays. Il devient daguerréotypiste et prend des vues en Egypte et en Espagne (Alhambra de Grenade). Philanthrope, il s'occupe de l'organisation de l'enseignement primaire en France. En 1828, il est nommé conservateur-administrateur à la Bibliothèque royale et donne une appréciation sur les cartes de Jobard. Il publie *Monuments de la géographie* en 1842. *Le Courrier belge* du 9 octobre 1837 signale une visite du baron Jomard en Belgique, pendant laquelle il visite avec le conservateur de notre bibliothèque royale l'atelier de M. Geefs (*Rapport*, t. 1, p. 7; *Larousse XIX^e*, vol. 9, 1873, p. 1008).

[24] Gay-Lussac, Louis-Joseph (Saint-Léonard de Noblat [Haute-Vienne], 1778 - Paris, 1850). Chimiste et physicien, il établit en 1802 la loi de dilatation des gaz. En 1804, lors de deux ascensions en ballon, il étudie le magnétisme terrestre et établit la constance de la composition de l'air. Il perfectionne les procédés d'affinage des métaux précieux. Il mène de nombreuses recherches en chimie, dont les résultats sont appliqués en chimie industrielle. Il sera Membre du jury de l'exposition industrielle de 1839, il est la même année, le rapporteur du projet de loi sur le daguerrétoype au Sénat (Brunet, François, *La naissance de l'idée de photographie*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, p. 62).

[25] Thénard, Louis-Jacques (La Louptière [près de Nogent-sur-Seine, Aube], 1777 - Paris, 1857). Chimiste et physicien. Il étudie les esters en 1807 et établit une classification des métaux. Avec Gay-Lussac, il montre que le chlore est un corps simple, découvre le bore en 1808, et l'eau oxygénée en 1818. Il procède à des expériences sur la pile voltaïque. Il invente en 1822 un pigment de bleu de cobalt, le "bleu Thénard", pour remplacer dans la peinture de chevalet le bleu d'outremer trop coûteux. Membre du groupe de savant dénommé "Société d'Arcueil" (Luthereau, p. 53, informations orales de son descendant, le baron Arnould Thénard, de Dijon; Déré, Anne-Claire & Emptoz, Gérard, *Les pièges de la médiation : la légende du bleu Thénard* dans *Séminaire Le Lien Social*, Nantes, 17-19 mai 1999, maison des sciences de l'Homme Ange Guépin, 2000, p. 63-73). *Le Courrier des Pays-Bas* du 23 septembre 1830 le cite dans la liste des professeurs de l'École centrale des arts et manufactures de Paris. Membre du jury de l'exposition industrielle de 1839.

[26] Biot, Jean-Baptiste (Paris, 21 avril 1774 - Paris, 3 février 1862). Astronome, professeur de physique au collège de France, il est membre de l'*Académie des sciences* à partir de 1797. Il accompagne Gay-Lussac dans sa première ascension en aérostat en 1804 pour étudier le magnétisme terrestre. En 1806, il termine la triangulation de la méridienne en Espagne avec Arago. Il effectue des recherches sur la polarisation de la lumière par un ciel serein. Il publie de nombreux articles dans le *Journal de l'École polytechnique*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, les *Mémoires d'Arcueil*, le *Journal des Savants, les Annales de physique*. *Larousse XIX^e*, vol. 2, 1867, p. 762; Rousset, André & Six, Jules, *Les physiciens de A à Z*, Paris, Ellipses, 2000, p. 42); *Le daguerréotype français, un objet photographique*, cat. exp., Musée d'Orsay, 2003, p. 58-59 et 61.

[27] Daguerre, Jacques-Louis-Mandé (Cormeilles-en-Parisis [Val d'Oise], 1787 - Bry-sur-Marne [Val-de-Marne], 1851). Il met au point le diorama et invente le daguerréotype.

dictionnaire biographique[28]. Comment, pourquoi une telle sommité a-t-elle pu tomber chez nous dans l'oubli ? Subit-il un discrédit parce que ses prises de positions politiques furent mal perçues ? N'est-il retenu comme célébrité dans aucune discipline parce que son immense activité de vulgarisateur l'amena à se disperser ?

> *L'esprit de Jobard, si mobile, si divers, s'est un peu émietté dans la course vertigineuse que cet homme dévoré d'ambition humanitaire s'imposa au milieu de nous*[29].

Il apporta davantage d'énergie à commenter les inventions des autres qu'à promouvoir les siennes, qui touchaient des domaines aussi variés que la lithographie, l'armement, le chauffage, l'éclairage, l'acoustique, l'alimentation ou la locomotion. Du reste, parmi les 75 brevets qu'il prit - et c'est un comble pour un tel apôtre de la propriété intellectuelle ! - plusieurs tombèrent dans le domaine public, parce qu'il n'acquitta pas une taxe annuelle[30]. De plus, sa propension à expliquer les choses avec énormément de fantaisie, mâtinée d'un humour souvent noir, parfois de mauvais goût, fit douter de son sérieux.

Son caractère entier ne fit rien à l'affaire. Dans ses écrits, il se caricaturait lui-même. Ceux qui ne saisissaient pas l'ironie lui collaient de plus belle des étiquettes négatives. Ne daignant aucune concession pour se faire aimer, il poursuivit seul sa route, au milieu de l'incompréhension[31]. Dans l'épigraphe de sa brochure sur la peinture mate, publiée en 1853, Antoine Wiertz cite Victor Hugo : *Il faut que celui qui défriche un marais, se résigne à entendre les grenouilles coasser autour de lui.* Ne croirait-on entendre Jobard, qui déplorait constamment l'injustice, l'ingratitude et l'hostilité manifestées à son égard ? L'impitoyable acharnement qui perdura tant contre le peintre que contre le savant prit une même tournure. *Cette tactique consistait à couper l'homme en deux*[32]. Pour Wiertz, *on applaudissait à l'artiste mais on se réservait d'attaquer insidieusement sa prétendue sauvagerie, son originalité, son excentricité, etc.*[33]. Quant à Jobard, il recevait des lettres d'injures... qu'il collait dans un grand cahier étiqueté *Mon état de service. Le Courrier belge* du 20 juin 1841 relate que l'on brisait ses fenêtres la nuit, l'accusant d'être un faussaire[34] et un escroc. *Le Libéral* alla jusqu'à imprimer en juin 1841 qu'il avait été aux galères. Jobard, qui était installé comme directeur du Musée royal de l'industrie depuis une semaine, répliqua qu'il y était même encore !

Mais ce qui, pensons-nous, jeta plus sûrement le discrédit sur son œuvre fut son activité dans le domaine du spiritisme. Au début des années 1850, suite semble-t-il à la mort prématurée du seul de ses trois fils qui lui restait, il se lança dans l'étude de phénomènes paranormaux, et des écrits de la fin de sa vie laissent craindre que sa raison y avait un moment sombré.

Ses funérailles firent malgré tout l'objet d'un long article dans plusieurs journaux belges et français, et quelques amis et admirateurs souscrivirent une pierre tombale. Nous avons retrouvé sa sépulture en mars 2000, au cimetière de Bruxelles à Evere; elle était depuis bien

---

[28] DE SEYN, Eugène, *Dictionnaire biographique des lettres, des sciences et des arts*, 2 tomes, Bruxelles, s.d. [1936], pourtant fort bien documenté, ne le mentionne pas, malgré qu'il bénéficie d'une notice dans la *Biographie Nationale* (voir note suivante).

[29] SIRET, Adolphe, *Jobard (J.-B.-A.-M.)* dans *BN*, Bruxelles, 1888-1889, vol. 10, col. 495.

[30] Le fait est mentionné par l'acte de succession dressé par le notaire Pierre Van Merstraeten, rue d'Isabelle, 1, Bruxelles. Archives reprises par le notaire Jacques Dulait, aujourd'hui conservées aux AGR, dépôt de Bruxelles, rue de Ruysbroeck, Inventaire A 148, Dossiers 38719 (septembre-décembre1861), 38720 (janvier-avril 1862; et 38721 (mai-septembre 1862). Actes n° 259-260-261. Les actes sont transcrits dans l'annexe 1.2.

[31] Il faut se replacer dans le contexte de l'époque et imaginer que pour le lecteur de journal moyen, le galvanisme ou la daguerréotypie devaient être aussi abscons que le sont aujourd'hui pour beaucoup la réalité virtuelle ou la mécanique quantique.

[32] WATTEAU, Dr Léon, *Catalogue raisonné du Musée Wiertz précédé d'une biographie du peintre,* Bruxelles & Leipzig, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1861, p. 66.

[33] *Ibidem.*

[34] Cette réputation lui a sans doute été value par ses multiples recherches sur la contrefaçon, depuis les éditions du Coran jusqu'à l'impression des billets de banque (JOBARD, *Rapport*, t. 2, p. 310).

longtemps à l'abandon[35]. Dans son village natal, où nous avons séjourné plusieurs jours en mai 2001, juillet 2004 et septembre 2005, son nom n'évoque plus grand chose. A peine se souvient-on qu'un Jobard - il s'agit de son cadet Joseph-Ambroise (Baissey [Haute-Marne], 1802 - Dijon, 1835) - fonda une imprimerie à Dijon.

Les historiens des sciences sont quasi muets à son sujet. Sa biographie par Luthereau[36] en 1861 - qu'il semble avoir largement supervisée, sinon dictée -, ne fait aucune allusion à ses activités photographiques. Est-ce parce que Jobard ne considérait le médium que comme une étape dans la reproduction de l'image ? Considérait-il l'abandon de ses essais comme un échec ? La notice de Siret pour la *Biographie Nationale*[37] en 1889 ne parle pas davantage de photographie. Ce n'est qu'en 1970 que le catalogue de l'exposition *Fotokunst in België, 1839-1940* mentionne, sans trop oser l'affirmer, Jobard comme le premier photographe belge[38]. Mais en 1979, le catalogue *La photographie en Wallonie des origines à 1940,* publié par le Musée de la Vie wallonne à Liège, fait la part trop belle aux Liégeois ! S'il cite à juste titre l'étudiant d'origine berlinoise Albert Breyer[39] comme le premier de nos expérimentateurs en 1839, il présente Auguste Florenville comme *le vétéran de la photographie belge*[40], et le catalogue *La photographie des origines à nos jours* (Crédit communal, 1982, p. 174) cite également Florenville comme premier photographe belge.

Sur Internet, depuis fin 1999, Jobard fait quelques rares apparitions, le plus souvent sur des sites spirites, mais aussi - plus heureusement - sur le site Internet Gallica[41], car la

---

[35] Depuis, Steven F. Joseph et nous-même l'avons remise en état et avons obtenu le renouvellement de la concession jusqu'en 2021.

[36] LUTHEREAU, J.A. [Jean-Guillaume-Antoine], *Jobard, Directeur du Musée de l'Industrie belge* dans *La Célébrité,* Paris, 1861. La Bibliothèque diocésaine de Langres conserve un tiré à part, 64 pages, que nous avons heureusement pu photocopier. VAN DER MARCK (note 7, p. 233) regrette de n'avoir pu trouver cette biographie; elle nous a permis de faire de nombreux recoupements. Quant à Luthereau, c'est un homme de lettres. Après avoir publié dans *L'Indicateur de Bayeux* quelques romans et des essais littéraires, il se rend à Paris, où il fonde vers 1840, la *Revue de la province à Paris*, puis *La France élégante*. En 1845, il passe à Bruxelles où il prend la direction des publications de la Société des Beaux-Arts et devient rédacteur en chef de *La Renaissance*. Il fonde un journal intitulé *La France industrielle*. Il publie *Revue du Salon* (1848) et *L'Album du Salon* qui contient des lithographies, *Revue de l'exposition des Beaux-Arts* (1851), *Le Diable au Salon* (1851). Il quitte Bruxelles en 1855 et son imprimerie est vendue par ses créanciers. A Paris en 1855, il prend part à la rédaction de divers journaux et à la création de plusieurs entreprises commerciales et industrielles. Il devient Secrétaire général de l'Institut Polytechnique Universel. 6 rue de Hanovre à Paris. Il publie des articles sur l'art et la littérature dans *La Célébrité*, *L'Europe artiste*, *L'International*, *Le Courrier de Paris*, *Le Siècle industriel* (*LAROUSSE XIX^e^*, vol. 10, 1873, p. 801, VAN DER MARCK, p. 242).

[37] SIRET, Adolphe, *Jobard (J.-B.-A.-M.)* dans *BN,* Bruxelles, 1888-1889, vol. 10, col. 493-499.

[38] MAGELHAES, Claude [pseudonyme de Jan COPPENS] & ROOSENS, Laurent, *De fotokunst in België 1839-1940*, Deurne-Antwerpen, 1970, non paginé (introduction, version française, de Claude MAGELHAES, *I. La daguerréotypie*). Ce catalogue cite, sans prendre position, W. Baier qui d'une part signale que le baron Armand Séguier le présente en 1840 Jobard comme une des premiers photographes, mais d'autre part le présente comme un savant fantasque (W. BAIER, *Quellendarstellungen zur Geschichte der Photographie*, Leipzig, 1966, p. 114 (3^e^ édition, 1977). Texte en annexe 1.11.

[39] Breyer, Albert (Berlin [Prusse], 16 octobre 1812 - Bruxelles, 9 août 1876). Alors qu'il étudie la médecine à Liège, il invente au printemps 1839 la breyerotypie ou réflectographie, procédé ancêtre de la photocopie, qui permet d'obtenir des positifs directs sur papier et de reproduire des gravures, dessins et écritures (*Directory*, p. 70).

[40] *La photographie en Wallonie des origines à 1940,* Musée de la Vie Wallonne, Liège, 1979, p. 53. Cet ouvrage, par ailleurs très bien documenté, ne mentionne malheureusement pas ses sources pour une partie des informations concernant Florenville. L'information selon laquelle le Liégeois aurait fait des expérimentations avec Daguerre à Paris en 1839 semble être une confusion avec Jobard, car aucune source d'époque n'a mentionné un tel fait. C'est un discours prononcé lors d'un banquet en 1875 (*Bulletin de l'Association belge de Photographie*, 1875, p. 201) qui serait à l'origine de cette fausse paternité : *une belle et gracieuse jeune fille, fraîche comme la fleur qui vient d'éclore, posait pour un portrait devant le premier appareil photographique venu à Liège, peut-être même le premier arrivé dans notre pays. C'était un Daguerréotype, et l'opérateur habile qui en était le propriétaire* [...] *L'opérateur, nous le connaissons tous, il est parmi nous, c'est M. Florenville.* L'article ajoute que la jeune fille (dont nous n'avons pu établir l'identité) est devenue l'épouse d'un membre de l'ABP.

[41] http://gallica.bnf.fr : Cette bibliothèque multimédia de la Bibliothèque nationale de France donne accès à 70 000 ouvrages, et plus de 80 000 images (chiffres au 1^er^ janvier 2004).

Bibliothèque Nationale de France a numérisé et mis en ligne quelques-uns de ses essais, dont le *Monautopole* et *Les Nouvelles inventions aux Expositions universelles*. On le retrouve aussi au détour de l'une ou l'autre page traitant de la lampe à incandescence, ou des explorateurs sous-marins. Depuis quelque temps, des textes en ligne sur les droits d'auteur rappellent la position de Jobard en faveur d'un droit perpétuel à la propriété intellectuelle.

Ce personnage est digne d'un roman de Jules Verne, dont il serait le savant fou mais généreux. Jules Verne le cite d'ailleurs dans *Paris au XX^e siècle*. Le roman, écrit en 1863, et refusé par l'éditeur Hetzel en raison de son pessimisme, a été édité pour la première fois en 1994, après sa rocambolesque découverte par des descendants de l'écrivain dans un coffre-fort oublié. Malgré les circonstances étranges de sa réapparition, l'authenticité de ce roman semble ne plus faire aucun doute. L'action se situe en 1960 : *Les trains marchaient à l'aide de l'air comprimé, d'après un système William*[42]*, préconisé par Jobard, célèbre ingénieur belge, qui florissait vers le milieu du dix-neuvième siècle* (Hachette, 1994, p. 41). Jules Verne (Nantes, 1828 - Amiens, 1905) a-t-il connu personnellement Jobard ? Nous n'avons pu en découvrir de preuves. Mais il a probablement pu en entendre parler par un savant de ses amis, Jacques Arago, le frère de François. Et il a certainement dû lire l'un ou l'autre des livres ou articles de Jobard, car quelques années avant que le romancier ne commence ses *Voyages extraordinaires,* dont l'écriture débute en 1863, le savant belge est encore considéré comme une autorité en matière de progrès industriel. Jules Verne fréquente assidûment les bibliothèques pour se documenter, et notamment celle de la Société industrielle d'Amiens, dont il est l'un des membres les plus zélés. Il y aura probablement consulté l'un ou l'autre de ses écrits[43]. Il a en tous cas abondamment consulté les ouvrages de vulgarisation scientifiques de Louis Figuier (Montpellier, 1819 - Paris, 1894), qui décrit plusieurs inventions de Jobard[44], notamment l'explorateur sous-marin et les inventions en matière d'éclairage[45].

Il est donc tout à fait possible que Jobard l'ait inspiré, mais plus discrètement que le photographe Nadar n'inspira le personnage de Michel Ardan (son anagramme) dans *De la Terre à la Lune*. On serait notamment tenté de voir le jeune Jobard idéaliste derrière le sympathique Docteur Sarrasin, héritier des *500 millions de la Begum*, fondateur d'une ville moderne et hygiénique, où tous les habitants travaillent rationnellement et vivent heureux. Ou le Jobard spirite et déséquilibré dans l'inventeur maudit Orfanik, qui dans *Le Château des Carpathes*, met l'électricité et l'optique au service de la folie de son maître.

Ce Jobard qui découvrit le secret du capitaine Warner pour faire sauter les vaisseaux[46], qui imaginait de chauffer les villes en récupérant dans les égouts la fumée des cheminées, qui expérimenta la transmission à distance de la musique et de la voix au moyen d'un

---

[42] Ce "William" doit être l'ingénieur anglais William William, cité dans un article sur les trains atmosphériques dans le *Bulletin du Musée de l'Industrie*, t. 9, fascicule 2, 1846, p. 199.

[43] On ne peut s'empêcher de remarquer la similitude de titres entre *L'Angleterre en 2840* (nouvelle de Jobard) *et Une journée d'un journaliste américain en 2890* (roman de Jules Verne).

[44] FIGUIER, Louis, *Les Merveilles de la Science, ou Description populaire des inventions modernes*, t. 4, Éclairage, chauffage, ventilation, phares, puits artésiens, cloche à plongeur, moteur à gaz, aluminium, planète Neptune, Paris, 1891, p. 54-58 (la lampe Jobard ou lampe du pauvre) et p. 642-643 (l'explorateur sous-marin de Jobard).

[45] Pour les inventions de Jobard, voir l'annexe 1.8. Dans son ouvrage *Le romancier et la machine : L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, tome II : *Jules Verne et Villiers de L'Isle d'Adam*, Paris, 1982, p. 12, Jacques Noiray réfute une idée faussement répandue : Jules Verne ne se prétend nullement inventeur (même si, comme dit Voltaire, *choix de pensées est invention*). L'éditeur Hetzel l'a annoncé : son but est de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, astronomiques, physiques amassées par la science moderne et de faire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers. Noiray démontre que Verne ne faisait que reprendre les opinions de vulgarisateurs de son époque, parmi lesquels il cite Louis Figuier comme source importante (*passim*, et notamment p. 47).

[46] Ce chercheur à l'esprit dérangé multipliait de soi-disant inventions qui inquiétaient l'amirauté britannique. Il voulait faire sauter les vaisseaux en envoyant un projectile de sa composition à la limite de la ligne de flottaison. Les journaux belges lui ont consacré de nombreux articles entre 1839 et 1846.

"logophore", qui inventa des explorateurs sous-marins, qui rêvait de faire des gammes sur un piano chromatique ou un piano olfactif, qui était persuadé un demi-siècle à l'avance que l'on ne tarderait pas à voir le sucre en centimètres cubes que l'on prendrait entre le pouce et l'index, qui anticipait les "smileys" de nos e-mails en proposant d'ajouter aux caractères typographiques des *signes passionnels supplémentaires*, nous devions lui rendre justice et le faire revivre !

Son implication dans deux "révolutions" en matière de reproduction documentaire d'art - la lithographie et la photographie - est capitale. Il avait pressenti presque tous les développements de la photographie : dès 1840, il évoquait l'instantané et les procédés photomécaniques. De même, son combat pour le droit à la propriété intellectuelle, qui a toujours été un problème important dans le domaine photographique, est aujourd'hui terriblement d'actualité[47] pour la diffusion des images d'art, l'une des missions de l'Institut royal du Patrimoine artistique pour lequel nous travaillons. Ces deux aspects de sa carrière justifiaient qu'une place particulière lui soit consacrée dans cette étude.

1 Jalons biographiques : famille et aspects de sa personnalité

La biographie évoque tous les aspects de la personnalité de Jobard et le replace dans son cadre familial et son contexte. Les aspects artistiques et les points importants de sa carrière seront développés dans les points suivants. Pour sa jeunesse, nous ne disposons guère que des informations qu'il a livrées à son biographe Luthereau[48]; ensuite, sa vie peut être reconstituée avec une précision satisfaisante grâce aux nombreux articles de presse dont il a fait l'objet et aux anecdotes qu'il livre dans ses ouvrages.

La complexité du personnage commence par son identité : on n'est pas certain du prénom usuel de Jobard, ce qui ajoute à son aspect insaisissable. Le journal *L'Oracle* en 1817 cite *A.M. Jobart.* Les recensements bruxellois de 1829, 1835 et 1856 le désignent comme *Jean-Baptiste*; celui de 1842 cite tous les prénoms : *Jean-Baptiste-Ambroise-Marcellin*; celui de 1846 *Jean-Baptiste-Ambroise.* Il signe ses lettres *Jobard*, sans doute par bravade, ayant décidé d'illustrer un nom portant au ridicule. Ses livres portent en page de titre *J.B.A.M. Jobard*; le pamphlet *la Jobardiade*[49] l'appelle *Monsieur Jean.* Les brevets qui lui sont accordés sont décernés à *Ambroise Jobard,* à *J. B. Jobard*, ou à *M. Jobard.* À l'état civil de Baissey [Haute-Marne, France], dans les actes de décès de son fils Alphonse puis de sa fille Mathilde, ceux-ci sont mentionnés enfants de *Marcellin Jobard.* Nous pencherons donc pour Marcellin, d'autant qu'Ambroise est le prénom usuel de son cadet Joseph-Ambroise, et qu'un frère puîné, né en 1797 et qui n'a vécu que quelques semaines se prénommait uniquement

---

[47] Le 27 mars 2002, l'Association francophone des Musées de Belgique (AFMB) a diffusé une motion pour que, lors de la transposition belge de la loi européenne, notre gouvernement adopte des exceptions culturelles aux droits d'auteurs qui permettent le travail des institutions scientifiques tout en n'allant pas à l'encontre des droits généraux des artistes.

[48] Luthereau dit (p. 17) avoir pu écrire l'histoire de la lithographie belge grâce à des documents appartenant au Vicomte Hector de Robertval (dont des fragments de *L'histoire de l'art flamand aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles* ont été publiés par Luthereau dans le journal *La célébrité*). Il s'avère en fait que Hector de Robertval est Luthereau lui-même. Il a utilisé ce pseudonyme pour des articles *dans L'indicateur de Bayeux* (BOURQUELOT, Félix & MAURY, Alfred, La littérature française contemporaine, 1827-1849, t. 5, 1857 (rééd. 1965), p. 213-214, notice *Luthereau*).

[49] *La Jobardiade, petit poëme héroï-drolatique*, par le poëte borain [Philippe-Augustin-Joseph Wuillot], Bruxelles, 1839. Ce texte en vers est une diatribe de l'auteur, sympathisant de Labarre et des rédacteurs du *Charivari belge* contre "l'opportunisme de Jobard", qui retournerait sa veste au gré des gouvernements, et son âpreté au gain, qui seule aurait motivé sa militance en faveur d'un changement de législation sur les brevets.

Jean-Baptiste. Les rares fois où Jobard écrit ses prénoms en entier, il orthographie "Marcelin".

L'enfance

Le 30 septembre 1791, sept mois avant la naissance de Jobard, l'assemblée constituante proclame que l'homme est libre et abolit les délits de lèse-majesté et d'hérésie. Jobard naît le jeudi 17 mai 1792 [fig. 3], à Baissey [Haute-Marne, France], paisible village rural dont les quelques dizaines de maisons sont regroupées au pied d'une ancienne église fortifiée [fig. 4]. La seule animation est procurée par un moulin à auget[50] du XV^{e} siècle, alimenté par les eaux de la Vingeanne, qui moût le blé des agriculteurs de Baissey et des villages voisins [fig. 5]. La famille de Jobard (arbre généalogique en annexe 1.1), matériellement et intellectuellement, sort du lot. Son grand-père paternel, Denis Jobard, était agriculteur et marchand roulier, c'est-à-dire transportant les marchandises par voie terrestre. Sa grand-mère paternelle, Anne Bourdillat, était la fille du bailli de Saint-Broingt. Son oncle Simon Jobard, mort deux ans avant sa naissance, était maître horloger et dessinateur de S.A le Duc d'Orléans[51].

Son père, Claude Jobard, cultivateur puis rentier et maire de Baissey pendant trente ans, président du canton d'Aprey, et auteur de poésies, habite une maison au pied du coteau, sur lequel il possède deux jardins et un vignoble [fig. 6][52]. Il a épousé Marguerite Prudent, fille du prévôt de ce village. Le porche de la maison Prudent [fig. 7], face à la maison Jobard, est surmonté de l'emblème de l'évêque de Langres [fig. 8]. Dans l'église Saint-Pierre-es-Liens, qui domine le village, on trouve aujourd'hui encore le nom Prudent gravé sur un des bancs [fig. 9]. L'oncle paternel de Marcellin, Jean-Baptiste Jobard, prêtre réfractaire - il a refusé de prêter serment à la République - était exilé en Suisse. Parrain de J.B.A.M., il dut se faire représenter au baptême. La sœur de son père, Marguerite Jobard, fut l'une des dernières victimes de la Terreur : inculpée de fanatisme et de correspondance avec son frère prêtre, elle fut guillotinée à l'âge de 24 ans, le 23 juin 1794[53]. Cette mort tragique marquera-t-elle le petit J.B.A.M., âgé d'à peine deux ans ?

Jobard entre à l'école au moment où l'on commence à enseigner le système métrique, qui remplace toutes les autres mesures[54], il ne connaîtra pas les problèmes de conversion auxquels sont confrontés ses aînés. La seule information sur son enfance est celle qu'il donne à son biographe et qui témoigne de la précocité de son caractère subversif :

> [...] *on m'envoya recevoir des coups de férule chez le magister du village, à qui je faisais des cornes, le trouvant bête de me faire faire de grandes lettres, pendant que j'avais des petits doigts, pour arriver à faire des petites lettres quand j'aurais de grands doigts* (LUTHEREAU, p. 10).

Une anecdote glissée dans le chapitre « Instruments de musique » du tome II de son *Rapport*, p. 95, révèle que son souci d'exploration présente déjà des effets ravageurs :

---

[50] L'eau d'un bief arrive par dessus la roue. Econome en eau, ce type de moulin est d'un rapport quatre fois supérieur à la roue à aubes. Ce moulin a été remis en état par l'actuel propriétaire de la maison natale de la mère de Jobard, Jean Carbillet. Il y produit de la farine lors de visites didactiques pour les écoles et les rares touristes.

[51] Cet oncle vivait à Chaumont, le chef-lieu du département de la Haute-Marne, situé à une cinquantaine de kilomètres de Baissey. Il était le beau-fils de Claude Mugnerot, dont il avait hérité des titres (*Marguerite Jobard, Dossier de sa condamnation à mort et notice biographique sur son frère, Jean-Baptiste Jobard*, Par M. l'abbé A. Bresson, chanoine de Langres, Langres, imprimerie Lepitre-Jobard, rue du Petit Cloître, 1911).

[52] Cadastre de Haute-Marne, commune de Baissey, Archives départementales de Haute-Marne à Chaumont, 1835 (cote 3P-2-35).

[53] Paris, Archives Nationales, Dossier W. 394, n° 914.

[54] ALDER, Ken, *Mesurer le monde, L'incroyable histoire de l'invention du mètre*, Flammarion, 2005, p. 110.

Qui sait aujourd'hui ce que c'était un clavecin ? Tout le monde n'a pas eu, comme nous, le bonheur d'en éventrer un dans le grenier de son père.

Il passe ensuite six ou sept ans au collège de Langres [fig. 10 a-b][55], la ville la plus proche, à 17 kilomètres de son village natal, où l'on peut supposer qu'il est placé sous la surveillance de son oncle paternel Claude Mauclerc (époux de Jeanne, la sœur de Claude Jobard). Mauclerc, huissier de la municipalité, était aussi professeur de grammaire au collège[56].

Moins d'un siècle plus tôt, un élève né à Langres en 1713 s'était illustré dans ce collège, alors tenu par les Jésuites. Il a laissé le récit d'un retour de l'école :

Un des moments les plus doux de ma vie, ce fut, il y a plus de trente ans et je m'en souviens comme d'hier, lorsque mon père me vit arriver du collège les bras chargés de prix que j'avais remportés, et les épaules chargées de couronnes qu'on m'avait données et qui trop larges pour mon front avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure[57].

Cet élève était Denis Diderot [fig. 11][58]. L'ombre de l'encyclopédiste plane sur les lieux, et Jobard se souviendra certainement de l'objectif de l'illustre vulgarisateur quand lui-même se fera le propagateur des nouveautés industrielles.

Je distingue deux moyens de cultiver les sciences : l'un d'augmenter la masse des connaissances par des découvertes; et c'est ainsi qu'on mérite le nom d'inventeur; l'autre de rapprocher les découvertes et de les ordonner entre elles, afin que plus d'hommes soient éclairés, et que chacun participe, selon sa portée, à la lumière de son siècle (Denis DIDEROT, préambule à l'*Encyclopédie*, dont le premier tome est publié le 28 juin 1751).

L'emploi du terme Encyclopédie - avec un E majuscule - quand Jobard rédigera la préface du premier tome du *Rapport sur l'Industrie française*, en 1841, s'il est présomptueux, n'est pas innocent :

[...] *notre but était de nous faire comprendre de tout le monde; et que nous n'avons point eu l'intention d'écrire pour les savants qui n'ont pas besoin de nos leçons, mais pour les personnes qui ne savent pas.*

En nous attaquant à une Encyclopédie comme celle d'une exposition générale, nous ne pouvions échapper au reproche banal d'avoir la prétention de tout connaître; nous répondrons que nous échangerions volontiers tout ce que [nous] *savons contre ce que nous ne savons pas, mais nous serions bien disgracié de la nature, si, après avoir travaillé depuis 30 ans, de 15 à 18 heures par jour, nous n'étions pas un peu plus avancé que ceux qui se sont amusés avec la même ferveur.*

---

[55] Il y est assis sur le même banc que le futur cardinal et sénateur François Morlot (Langres [Haute-Marne], 1795 - Paris, 1862) et que le physicien François-Hippolyte Walferdin (Langres [Haute-Marne], 1795 - Paris, 1880) (LUTHEREAU, p. 11, "Valferdin"). Gérard Delaborde, Principal actuel de ce collège, tente actuellement de retrouver les archives, dispersées suite à des travaux de réfection des toitures, il y a une trentaine d'années, et qui pourraient être hébergées à la municipalité de Langres (information par mail, 15 novembre 2004 et information orale, le 29 septembre 2005). Selon Gérard Delaborde, la Haute-Marne était alors l'un des départements les plus scolarisés : 90 % des conscrits savaient lire et écrire, contre 10 à 15 % dans les autres départements.

[56] Didier DESNOUVAUX, *Personnages Haut-Marnais* dans *Racines Haut-Marnaises*, n° 43, 3° trimestre 2002, non paginé. Des informations sur les oncles de J.B.A.M. nous ont aussi été aimablement fournies par Jean-Pierre Mauclère (Beausoleil [Alpes-Maritimes, France]) descendant de Claude Mauclerc et généalogiste amateur.

[57] Lettre de Denis Diderot (Langres [Haute-Marne], 1713 - Paris, 1784) à son amie Sophie Volland, le 18 octobre 1860 (citée par DECRON, Benoit, *Diderot et Langres* dans *Les visages de Denis Diderot,* Langres, 1994, p. 68).

[58] Diderot, Denis (Langres, 1713 - Paris, 1784). Écrivain (*Le neveu de Rameau*, *La religieuse*) et philosophe français. Il "crée" la critique d'art (*Salons*, 1759-1781). Il clarifie le rapport entre science et métaphysique (*Lettre sur les aveugles*). Il anime pendant vingt ans *l'Encyclopédie* (LEPAPE, Pierre *Diderot*, Paris, Flammarion, 1991).

Dijon

Jobard poursuit ensuite ses études au Lycée impérial de Dijon, où il dit avoir suivi des cours de dessin avec François Devosges[59] et fait du modelage avec le plus célèbre élève de ce dernier, François Rude. Jobard, nous le verrons à de nombreuses reprises, était passé maître dans l'art de dire les choses de manière floue pour se dépeindre avantageusement : quand il dit qu'il a *fait du modelage avec Rude* (LUTHEREAU, p. 11), cela signifie peut-être simplement qu'il a suivi, en même temps que Rude, quelques cours à l'école des Beaux-Arts de Dijon. C'est chronologiquement possible, mais nous n'avons pu en trouver confirmation lors de nos recherches dans cette ville. Il semble moins probable que Jobard ait suivi de tels cours en Belgique[60].

Il suit également les cours de droit romain de Joseph Jacotot[61] [fig. 12]. Ce pédagogue qui n'est aujourd'hui connu que des spécialistes de la pédagogie, fut très célèbre dans les années 1820, grâce à sa méthode *L'enseignement universel*[62]. Le principe en était que les connaissances sont liées, et que bien connaître une chose amène à en connaître d'autres. Ce lien des connaissances entre elles et la participation de chaque individu à l'intelligence collective est une conception proche de *l'Encyclopédie* : l'objectif de Diderot et d'Alembert était d'organiser *non pas un empilement mais un enchaînement des connaissances*, qui permette la circulation des idées et soit producteur de sens. La maxime de Jacotot était *Qui veut peut*. Tant en France qu'en Belgique furent créés des collèges qui appliquaient cette méthode, à laquelle les journaux ont fait de larges échos. Il semblerait que ce maître ait fait une forte impression sur Jobard, qui lui doit sans doute sa confiance en lui, son opiniâtreté, son sens didactique, son côté "touche à tout"... et aussi le sentiment d'être expert dans toutes les disciplines qu'il aborde ![63] Jobard semble en tout cas avoir bien perçu les

---

[59] Devosges, François (Gray [Haute-Saône], 1732 - Dijon, 1811). Dessinateur, peintre d'histoire et de portraits.

[60] François Rude (Dijon, 1784 - Paris, 1855), qui travaillait dans l'atelier de son père forgeron, suit à partir de 1800 des cours à l'École gratuite de Dessin, Peinture et Modelage, fondée en 1767 à Dijon par François Devosges. En 1807, Rude part pour Paris (*LAROUSSE XIX^e^*, t. XIII, 1875, p. 1503). On le retrouve ensuite à Bruxelles, où il s'installe rue des Comédiens, 1171 en mars 1817 (Archives de la Ville de Bruxelles, Police, inv 23, dossier MM 34). Il ne regagne la France qu'en 1828 : *Nous annonçons à regret que M. Rude, statuaire, né à Dijon, vient de quitter Bruxelles (qu'il habitait depuis 1816) pour se fixer à Paris* [...] *En perdant M. Rudde* [*sic*] *nous devons nous attendre à perdre aussi son épouse, peintre élève de David* [...] (*Le Courrier des Pays-Bas*, 31 juillet 1828).

[61] Cela se passerait peu avant 1811. Jacotot a été nommé en 1795 professeur à l'école centrale de Dijon, où il donne les cours de logique, psychologie et langues anciennes (latin, grec, hébreu). Quand l'école centrale devient un Lycée en 1804, Jacotot est nommé professeur de mathématiques. En 1806, il est professeur à la faculté de droit de Dijon, où il donne cours de droit romain. En 1809, il obtient la chaire de mathématiques pures à la faculté des sciences de Dijon (MISSINE, L., *Jacotot, Joseph* dans *Nationaal biographisch woordenboek*, t. 2, Brussel, 1966, col. 375).

[62] Quand, réfugié en Belgique, il a commencé à enseigner à Louvain, Jacotot ne connaissait ni flamand ni néerlandais, alors que ses élèves ne comprenaient pas tous le français. Pour vaincre cette difficulté, il leur donna le texte français et la traduction néerlandaise de "Télémaque" de Fénélon. Ils devaient mémoriser des phrases en français et les comparer attentivement avec le néerlandais, répétant chaque jour ce qu'ils savaient et ajoutant un peu plus. Après quelque temps, Jacotot fut surpris de leurs progrès : ils maîtrisaient l'orthographe et la grammaire sans aucune autre aide et les appliquaient correctement. Encouragé par ce succès, Jacotot pensa qu'il avait trouvé une méthode universelle pour la littérature et l'adapta aux autres branches. Après la révolution de 1830, il s'installe à Paris où il meurt : *Jacotot, l'inventeur de la célèbre méthode qui porte son nom vient de mourir à Paris, à l'âge de 70 ans, après une longue et cruelle maladie. Ses obsèques auront lieu dimanche à 11 heures, à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. La réunion partira de son domicile, rue d'Enfer, 55. M. Jacotot, était docteur ès-quatre facultés, il fut un des fondateurs de l'école polytechnique; la France n'a pas eu depuis longtemps un homme d'une plus immense érudition, ni d'une plus haute et plus tolérante philosophie* (*Le Courrier belge*, 4 août 1840).

[63] A la mort de Jacotot, Jobard est chargé de récolter les fonds pour l'érection d'un monument à sa mémoire : *Quand la société pour la propagation de l'enseignement universel, fondée à Paris sous la présidence du ministre de la guerre, eût résolu de faire un appel à tous les appréciateurs de Jacotot, il était naturel qu'elle investit du mandat de perception en Belgique un de ses plus anciens élèves, qui n'a jamais cessé d'être l'ami de son maître et l'exemple vivant de la puissance et de la vérité de l'axiôme: Que l'on peut enseigner ce que l'on ne sait pas.*

connexités entre les différentes matières scientifiques et artistiques qu'il approche. C'est sans doute pour cette raison qu'il jugeait mieux que d'autres quelles inventions auraient un avenir.

Séjours en Hollande

Jobard affirme avoir, à l'âge de dix-sept ans, après ses études au Lycée impérial de Dijon, réussi l'examen d'entrée à l'école polytechnique de Paris. Nous n'avons cependant pas trouvé son nom dans les listes des élèves admis publiés sur le site de l'école[64]. Il est possible qu'il n'ait réussi que son baccalauréat[65]. Il est également question de cet examen d'entrée dans un article du *Courrier Belge* le 11 novembre 1841. Cette anecdote est encore narrée en 1845 dans son *Avis à la chambre des Pairs de France sur le projet de loi des modèles, dessins et tissus de fabrique* et figurait déjà dans son *Plan d'organisation du Musée de l'industrie* en 1840 (p. 19) :

> *Élève du Lycée impérial de Dijon, j'ai subi, à dix-sept ans, mes examens d'admission à l'École polytechnique; plus favorisé que beaucoup d'autres, j'ai été presque immédiatement nommé ingénieur du cadastre et dirigé sur la Hollande, où j'ai rempli mes fonctions avec honneur jusqu'à la révolution de 1814.*

Dans un article du *Courrier belge*, la version est légèrement différente : en 1808, alors que son père l'emmenait à l'école polytechnique, il a été remarqué par l'ingénieur en chef du cadastre de Chaumont, qui l'a l'arrêté au passage pour en faire un géomètre. On se souviendra que les Français ont une sérieuse expérience en matière de cadastre : dès 1801, Napoléon a fait installer à Munich un bureau topographique pour dresser à des fins militaires une carte de Bavière[66].

> *Après trois années d'un rude apprentissage de la géodésie théorique appliquée sur les sillons de la Champagne, il* [Jobard] *avait assez démérité de ses chefs pour être condamné, au nom de l'empereur, protecteur de la confédération du Rhin, à aller délimiter ses nouveaux domaines du Nord;* Groningue *le vit pendant assez long temps l'épée à manche de nacre au côté, cumulant, à 19 ans, les fonctions de chef de bureau, de géomètre de 1ère classe, et ingénieur vérificateur de fait, le patron n'étant pas fort* (*Le Courrier Belge*, 6 juin 1837).

C'est donc en 1811 que Jobard entre dans l'administration française du cadastre. au nord des Pays-Bas, à Groningue [Groeningen], qui fait alors partie de l'Empire français. Selon Van der Marck[67], il est aide-vérificateur. Jobard dit en effet (LUTHEREAU, p. 12-13) avoir été le

---

Notre rédacteur en chef, M. Jobard, fondateur en Belgique de la lithographie, à laquelle il a fait faire tant de progrès durant les quinze années qu'il s'en est occupé sans relâche, a toujours reconnu qu'il était redevable aux conseils de Jacotot de la persévérance et de l'ordre qu'il a mis dans ses expériences. De Bériot a avoué bien des fois qu'il lui devait la partie transcendante de son talent musical, et une foule de ses élèves sont unanimes pour déclarer qu'ils n'ont atteint aux plus importante positions sociales qu'en se confiant courageusement à sa célèbre devise: vouloir c'est pouvoir (*Le Courrier belge*, 22 septembre 1840).

[64] www.polytechnique.fr. Madame Claudine Billoux, archiviste à l'école polytechnique, nous a fourni par mail, le 16 novembre 2004, les précisions suivantes : il est impossible de confirmer ou d'infirmer sa réussite du concours d'admission, car les registres du concours d'admission (incluant les admissibles et les reçus définitivement) n'existent que depuis 1852. Il y avait dès l'époque de Jobard (vers 1810), comme aujourd'hui, des examens d'admissions dans des grandes villes de province (dont Dijon). Le nom d'origine du lycée d'origine des candidats n'apparaît qu'à partir de 1933.

[65] Le baccalauréat a été crée deux ans auparavant, en 1807 (RÉMOND, René, *Introduction à l'histoire de notre temps. 2. le XIXe siècle 1815-1914*, Editions du Seuil, 1974, p. 49).

[66] HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p.66.

[67] VAN DER MARCK, p. 34.

second d'un certain Tavernier. Ce Tavernier existe bien, nous allons le voir : c'est l'ingénieur-vérificateur C. Tavernier, qui selon Jobard, *ne savait pas le premier mot de son métier.*

Jobard reste en Hollande de 1811 à 1813, trois années pendant lesquelles, dit-il, il installe et dirige le cadastre du département de l'Ems-Occidental[68], en qualité de géomètre de première classe. Dans le premier tome son *Rapport*, p. 131, il se place en effet au premier plan :

> *La France fournissait à Amsterdam même le papier de Hollande[69] à dessiner, et nous tirions d'Annonay[70] le grand aigle[71] du cadastre dont nous avons personnellement posé les premières bases et assis la première triangulation dans l'Ems occidental.*

Dans le répertoire des géomètres établi par Teeling[72], nous avons découvert la seule preuve tangible du travail de Jobard dans la région : une carte au 1/2500e de la ville de Gieten, dans la province de Drenthe, au Nord-Est des Pays-Bas. La carte est terminée le 1er octobre 1813. Jobard a dessiné des cartouches sur les minutes cadastrales. L'un d'eux représente des patineurs sur glace [fig. 13] et contient le texte suivant :

> *Section E / Dite a het Dorp [?] stad / Levée à l'échelle de 1 à 2500 / et terminée sur le terrain le 15 août / 1813 par Mr Jobard géomètre.*

Le cartouche [fig. 14] du tableau d'assemblage, dans le style de ceux des cartes des XVIIe et XVIIIe siècles, porte la mention suivante :

> *Tableau d'assemblage / du plan cadastral parcellaire de la commune de / Gieten, canton d'Assen, / Arrondissement d'Asen, Département de l'Ems-occidental. / Terminé sur le terrein le 1er octobre 1813 / sous l'administration / de Monsieur petit-de-[?]e[?]burger. Préfet / de Monsieur Jean Braams, Maire / et sous la direction / de Monsieur Wable, Directeur des Contributions / et de Monsieur C. Tavernier, Ingénieur-vérificateur.*

Et le phylactère surmontant le cartouche indique :

> *Levé par Jobard Ingénieur géomètre de 1ère classe du cadastre [d]e Pa[ris ?]*

Le fait qu'il se désigne "Ingénieur géomètre" indiquerait qu'il a été intégré au corps des ingénieurs des ponts et chaussées, *un corps d'ingénieurs d'État, organisé de manière militaire avec une hiérarchie et un uniforme*[73].

Fin 1813, il se trouve à Groningue, où peu après, les chasseurs de Bülow[74] délogent les Français (LUTHEREAU, p. 14). Jobard publiera en octobre et novembre 1837 dans *Le Courrier belge* un long feuilleton romanesque : "Une débâcle", qu'il renomme "débâcle de 1813" dans les derniers épisodes. Dans ce feuilleton à multiples rebondissements, il se donne bien sûr le

---

[68] LUTHEREAU, p. 13. L'Ems est un fleuve situé à l'est de l'actuelle frontière des Pays-Bas. Il se jette dans la mer du Nord. La région de l'Ems faisait partie de l'Empire français.

[69] Papier fort et vergé.

[70] Chef-lieu de canton du nord de l'Ardèche. La ville est célèbre pour ses deux papeteries, celle de Montgolfier & Canson à Vidalon-lès-Annonay, fondée et 1557, et celle de Johannot. Toutes deux ont obtenu une médaille d'or à l'exposition de l'industrie de l'an IX, puis à celle de 1806, où elles ont reçu les éloges du jury pour les perfectionnements apportés à la fabrication de leurs papiers vélin (cfr *Catalogue des produits de l'industrie française qui seront exposés, pendant les derniers jours de septembre 1806* [...], A Paris, de l'imprimerie impériale, septembre 1806, p. 81-82).

[71] Nom donné à un format de papier de 106 cm sur 75 cm (le petit aigle mesure de 94 cm sur 70 cm).

[72] TEELING, P.S., *Landmeters van de kadastrering van Nederland*, uitgave van de Hoofddirectie van de dienst van het Kadaster en de Openbare Registers, Apeldoorn, 1984 : *In Drenthe maten de ingénieur-vérificateur C. Tavernier en de géomètre de 1ère classe Jobard in 1813 de gemeente Gieten op* (p. 24); *Gieten 1813 C. Tavernier, ingénieur-vérificateur (Franse plans), Jobard, géomètre 1ère classe, herzien in 1818 door A. Van Dongen* (p. 25).

[73] BAUDET, C., *Les ingénieurs belges de la machine à vapeur à l'an 2000*, *Revue des Ingénieurs*, n° spécial, juin 1986, p. 35. Dans son feuilleton "une débâcle" publié en 1837 dans *Le Courrier belge*, il dit qu'il portait "un chapeau à "graines d'épinard aplaties", une capote verte, un col avec feuilles de vigne et épis de seigle brodé d'argent, un pantalon vert à liseré d'argent, une épée et des bottes "à la Souvarow".

[74] Bülow, Friedrich Wilhelm (von) (Falkenberg [Prusse], 1755 - Königsberg [Prusse], 1816). Général prussien. Vainqueur de Ney à Dennewitz [Prusse] en 1813, Il prend part à la reddition de Paris. Il se distinguera à Waterloo, où sa marche sur le flanc droit des Français jouera un rôle décisif.

beau rôle : sa connaissance du flamand lui a permis de sauver tous ses compatriotes de Groningue ![75] Réfugié à Amsterdam, il tente de se faire engager par le marchand d'estampes Buffa (voir Répertoire des *Tesini*), ce qui donne lieu à une digression sur ses deux passions :

> *J'aperçois un magasin d'estampe tenu par un Italien, c'était celui d'un Buffa; les volets étaient fermés, comme ceux de tous les magasins en temps d'émeute; mais la porte entr'ouverte me laissait apercevoir quelques estampes.*
>
> *Or, j'ai toujours eu une passion si décidée pour les estampes, que le rêve de ma jeunesse était de devenir marchand de gravures, comme j'ai envié depuis celui d'un employé au conservatoire de l'industrie; les deux grandes ambitions de ma vie ont été les gravures et les mécaniques; mais elle n'ont pas co-existé, la dernière a tué la première, au point que je ne puis plus ouvrir un carton de dessins sans me faire violence, et sans un dégoût bien prononcé, moi qui donnais toutes mes épargnes d'écolier à ces malheureux colporteurs forains* del dipartimento della Sesia[76] *pour avoir la permission de regarder leurs collections de croûtes enluminées.*

Jobard propose à Buffa de travailler pour lui : il ne demandera pas de gages, et enluminera ses cartes, et au besoin, lui en dessinera de nouvelles. Mais Buffa n'a besoin de personne : les affaires sont mauvaises et il ne vend rien en ces temps troublés. Il ferme sa porte au nez du quémandeur.

> *S'il m'avait accueilli, je serais resté chez lui, ne fût-ce que par reconnaissance, et je lui aurais sans doute fait sa fortune (je le lui ai dit depuis), tandis qu'il est tombé si bas qu'il me doit encore depuis 1828 plusieurs milliers de francs*[77]*, qu'il ne peut plus me payer, si j'en juge d'après les réponses qu'il a fait* [*sic*] *à toutes mes sommations.*

Rabroué par Buffa, Jobard reprend son errance, qu'il laisse en suspens après le huitième épisode, qui se termine par sa mort dans un naufrage. La réalité est moins tragique. Il arrive à Anvers, où, selon LUTHEREAU, il est nommé conducteur des travaux de la marine en mission à Hellevoetsluys[78]. Il nous semble peu probable qu'on ait confié un tel poste à un simple géomètre, mais quoi qu'il en soit, il ne peut se rendre au chantier, vu que les Anglais s'en sont emparés. *Gigault d'Olincourt l'enrôla le surlendemain, puis vint Carnot*[79]*, et puis il regagna Paris* (*Le Courrier Belge*, 6 juin 1837).

Jobard aurait ensuite défendu les hauteurs parisiennes de Belleville, puis avec quelques centaines d'hommes, tenu en échec les 30 000 hommes du général comte autrichien de Colloredo[80] à Langres[81]. Tout cela lui aurait valu le grade de lieutenant et la médaille de

---

[75] Bülow entre à Groningue avant de prendre Amsterdam, le 24 novembre 1813. Il y rétablit le 1er décembre la maison d'Orange (Guillaume-Frédéric sera confirmé roi de Hollande par le Congrès de Vienne sous le nom de Guillaume Ier).

[76] Le département de la Sesia est un département de l'Empire français en Italie, créé en 1802, dont le chef-lieu était Vercelli (Dans le Piémont, Verceil en français). La Sesia est une rivière du Piémont. Mais les colporteurs venaient plutôt du Trentin et non du Piémont (voir chapitre 2). Il est cependant possible que des colporteurs du Royaume d'Italie déclaraient venir d'un département "français" dans l'espoir de circuler plus facilement.

[77] Nous verrons plus loin qu'il s'agit peut-être de dettes envers Ambroise-Joseph, le cadet de J.B.A.M. A moins qu'il ne s'agisse de souscriptions que Buffa avait encaissées pour *l'Armorial des Pays-Bas*, publié de 1824 à 1827. Buffa était un des libraires à qui les étrangers pouvaient s'adresser (voir Catalogue Jobard).

[78] Helvoetsluys, aujourd'hui Hellevoetsluis, est un important arsenal de la marine, 26 kilomètres au sud-ouest de Rotterdam.

[79] Carnot, Lazare (Nolay [Côte d'Or], 13 mai 1753 - Magdebourg [auj. D], 2 août 1823). Homme d'état, militaire, publiciste et géomètre. Il reçoit le 25 janvier 1814 le commandement d'Anvers. On s'aperçoit à ce moment qu'il n'est que chef de bataillon du génie, alors qu'il avait présidé à l'administration du génie, et qu'il aurait pu se nommer général. Il défend héroïquement Anvers jusqu'à l'abdication de Napoléon, le 4 mai 1814. Selon LUTHEREAU (p. 12), c'est lui qui nomme Jobard à Helvoethuys. Il administre ensuite la ville avec intégrité. Membre du gouvernement provisoire de 1815, il se laisse berner par Fouché et est exilé au retour des Bourbons. *LAROUSSE XIXe*, vol. 3, 1868, p. 426-428; WAUWERMANS, Henri Emmanuel (Général), *Napoléon et Carnot : épisode de l'histoire militaire d'Anvers (1803-1815)*, Bruxelles, 1888.

[80] De Colloredo-Mansfeld, Jérôme (1775-1822). Il commande en 1813 la première division de l'armée autrichienne. Blessé devant Châlons-sur-Marne en 1814. Il tente en 1815 d'enlever Belfort.

Sainte-Hélène (LUTHEREAU, *Ibid.*). Napoléon III, qui avait créé cette décoration pour ceux qui avaient servi sous le premier Empire, la lui accorda effectivement en 1858. Mais il ne faut pas voir dans cette médaille la preuve d'une bravoure particulière : 14 162 Belges ont obtenu cette médaille[82].

Quand Napoléon arrive de l'île d'Elbe, Jobard rejoint ses partisans, ce qui lui enlève l'espoir d'une fonction publique une fois Louis XVIII revenu au pouvoir. Une dépêche du gouvernement des Pays-Bas lui proposant, en 1816, de revenir pour achever les travaux de cadastre, pour le compte des Néerlandais cette fois, tombe donc à pic. Il accepte et s'installe à La Haye. En 1816, il suit des cours de peinture dans cette ville chez un jeune peintre nomme Lefèbvre[83]. Le 14 août de cette année, il écrit une demande de naturalisation [fig. 15][84].

Il obtient du roi des Pays-Bas des lettres de grande naturalisation[85]. Une naturalisation était indispensable pour une nomination comme fonctionnaire, car l'arrêté du 22 septembre 1814 spécifie que les Français qui ont reçu des lettres de naturalisation peuvent accéder aux fonctions publiques dans le royaume des Pays-Bas au même titre que les Belges. Il semble que ce soit uniquement dans le but de retrouver un emploi après la chute de l'Empire

---

[81] Ici aussi, un fond de vérité : *L'avenue de Vincennes, la barrière de Clichy, les buttes Chaumont, le plateau de Bellevile* [...] *furent le théâtre des actions les plus glorieuses* [...] *Coupé de l'enceinte de Paris, Marmont, qui n'avait cessé de se maintenir à Belleville, culbute les grenadiers russes* (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 13, 1875, p. 263). *En 1814, l'armée coalisée marcha sur Langres, qui, avec une garnison de 50 soldats de la garde impériale, osa résister à 30.000 Autrichiens, mais dut bientôt capituler* (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 10, article *Langres*, p. 955). Mais de nouveau, une incompatibilité de date : les batailles à Belleville ont lieu le 30 mars 1814, juste avant la chute de Napoléon I^er^, et donc après les batailles à Langres où le quartier général allié est installé dès le 25 janvier 1814.

[82] Dans le *Moniteur belge* du 2 octobre 1857 était paru l'avis suivant : *Ville de Bruxelles. Les personnes qui croient avoir des droits à l'obtention de la médaille de Sainte-Hélène sont invitées à s'adresser à la 5^e^ division de l'administration communale, munies de leurs pièces et titres.* Il suffisait de prouver qu'on avait fait partie des armées françaises entre 1792 et 1815, en présentant à l'administration communale un livret militaire; la commune dressait ensuite une liste nominative, qui parvenait par la voie hiérarchique à la légation de France, qui se chargeait de faire réclamer les brevets et médailles au nom des ayants droit. La liste publiée par le *Moniteur belge* du 18 mars 1858 annonce : *Par arrêté royal du 1^er^ février 1858, sont autorisés à porter, sans pouvoir la détacher du ruban, la médaille de Sainte-Hélène qui leur a été décernée par sa Majesté l'Empereur des Français, les Sieurs* [...] *J. B. Jobard* [...].

[83] *Le Courrier Belge*, 26 septembre 1839 : *Le rédacteur du Messager de Gand, que nous avons connu à La Haye en 1816* [...] *nous fait un crime de l'état de gêne où il nous a vu quand nous étudiions la peinture dans les ateliers du jeune et savant peintre Lefèbvre.* Il doit s'agir du peintre Laurent-Antoine Ferdinand Lefèvre, né à Visé en 1786, un des élèves favoris de David, qui devient portraitiste du roi Guillaume I^er^ en 1815. Il mourra en décembre de l'année suivante (Le *Journal de Gand* annonce son récent décès le 17 décembre 1816; RENIER, J. S., *Lefebvre (Laurent-Antoine-Ferdinand)* dans *BN*, t. XI, 1890-1891, col. 651-652, donne erronément le 1^er^ décembre 1815 comme date de mort.

[84] *A sa Majesté le Roi*
Jobard Jean-Baptiste-Ambroise-Marcelin ex géomètre délimitateur et chef de bureau du Cadastre de Goeningue en Hollande
C'est avec confiance qu'un ancien employé en Hollande est venu du milieu de la France solliciter à la Haüe le titre glorieux de sujet de Sa Majeste il connnoît la langue du pays il est possesseur de dix mille hectares de plans vérifiés et reçus qu'il a levé[s] en Hollande. Il a de très bons papiers et Monsieur le Commissaire de sa Majesté à Bruxelles n'attend que sa naturalisation pour l'employer utilement au service du gouvernement. Sa Majesté daigne donc avoir égard à l'humble prière de son dévoué futur sujet. Jobard [contresignature] *L. Vincent [mot illisible*
Ajout dans la marge : *De bijlagende zijn ontvangen* [?] *ter Staats Secretarijs La Haye 31 Augustus 1916 Jobard géomètre âgé de 24 ans né à Baissey département de la Haute-Marne en France logé rue heerstraat in 'h witte hart à La Haye.* Cette lettre, que nous n'avions pas trouvée lors de notre séjour à La Haye (car nous avions concentré nos recherches sur les sources relatives à la lithographie en Belgique et au Waterstaat), a été publiée dans MEIJER Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 303-305. Jobard cite un Commissaire à Bruxelles. A-t-il séjourné un moment dans cette ville avant de retourner en Hollande ? Est-ce ce qui fait dire à Guislain (p. 74) que Jobard est établi à Bruxelles depuis janvier 1816 ?

[85] La Haye, Algemeen Rijksarchief, Ministerie van Justicie, Lijst van personen aan welke brieven van naturalisatie zijn verleend (Inventaire 2.09.01, n° 4876b). Jobard (J.B.AM.) est repris sous la lettre J, et porte le n° 60 (numéro d'ordre pour l'année); *Ibidem*, Staastsecretarie 2.02.01 n° 277, note explicative du décret royal du 14 août 1816.

français que Jobard ait changé de nationalité. Étant domicilié en 1830 à Bruxelles, il deviendra automatiquement citoyen belge.

On l'envoie arpenter comme géomètre de première classe à Maastricht, sous les ordres d'un certain Thiry[86], chef de cette administration (*Le Courrier belge*, 6 juin 1837). Le fait qu'il soit envoyé dans cette ville montre que son rappel est une conséquence de la création par Guillaume I[er] en 1815 du Bureau topographique.

Selon Van der Marck (p. 64) - il doit s'agir d'une simple supposition - Jobard s'occupe, lors de son second séjour en Hollande, de la lithographie de cartes topographiques. Mais l'historien néerlandais Rob Meijer a démontré, dans un article dont nous parlerons plus loin, qu'à cette époque, la lithographie n'est pas encore introduite au Bureau topographique. Elle ne le sera qu'au début de l'année 1819. En 1817, Jobard effectue le relevé cadastral de la commune d'Itteren, au nord de Maastricht, dans le Limburg. hollandais : *Kaart van Itteren met de gronden van Meerssen-hoven en Haertelstein, gemeten in 1817*. Les originaux sont conservés à la commune d'Itteren; Het rijksarchief Limburg à Maastricht en possède des copies (n° inv. 1607 et 1608, 65 x 100 cm) : *Commune d'Itteren, section A dite de la Meuse livrée à l'Échelle de 1:2500 Terminée sur le terrein le 10 juillet 1817 par le sieur Jobard* [fig. 16-19]. Ce plan est terminé le 1[er] août 1817[87]. Teeling suppose qu'il a ensuite travaillé dans la région de la frontière entre les actuels Pays-Bas et la Belgique : *Kadastreert in 1817 in Limburg de gemeente Itteren. Is in die periode vermoedelijk ook werkzaam in de grensstreek van het latere België*[88]. C'est tout à fait possible puisqu'il était alors basé à Maastricht.

La carrière lithographique

> [En 1817] *il entendit parler pour la première fois de la lithographie. Toutes ses pensées se dirigèrent dès lors vers cette invention encore informe mais dont il entrevoyait l'immense avenir. Il abandonna tout, amis, amie, emplois, pour s'y livrer avec une sorte de fureur, qui ne dura que quinze ans de suite; jour et nuit, nuit et jour* (*Le Courrier belge*, 6 juin 1837).

Arrivé en Belgique, dans des circonstances encore floues, il débute dans la carrière lithographique par une association en 1819 avec l'imprimeur Weissenbruch, l'édition des *Annales générales des Sciences* physiques. Deux ans plus tard, il fonde sa propre firme et engage Jean-Baptiste Madou. Peu après, en 1821, âgé de 29 ans, il épouse Louise Quillau, à peine âgée de 17 ans. Louise vit à Bruxelles avec sa mère. Veuve d'un Français fonctionnaire de l'Empire, la mère de Louise a caché à Bruxelles plusieurs savants et écrivains français proscrits. Ceux-ci ont ensuite collaboré aux publications de Weissenbruch et ce doit être par le biais que Jobard a fait connaissance de sa belle-famille.

Cinq enfants naîtront de l'union de Louise et Marcellin[89] : Eugène-Hyppolite, né en 1822, Mathilde, née en 1825, Thérèse, née en 1826, Alphonse, né en 1831, et Alfred, né en 1833. Le premier et le dernier enfant meurent, l'un âgé de six mois, l'autre d'à peine trois mois, Alphonse meurt à Baissey âgé de 19 ans et Mathilde décède, au même village, peu après la mort de son nouveau-né, âgée de 27 ans. Le seul enfant qui survive à Jobard est donc sa seconde fille, qui demeure en France, à Corlée, petit village rural situé à quelques kilomètres du village natal de son père. Elle a épousé un propriétaire terrien, Charles Mathey, vers

---

[86] Il s'agit probablement du dénommé Théry, commissaire-inspecteur général du cadastre (cfr *Nouvel indicateur bruxellois ; pour l'année M D CCC XIX contenant* ... Bruxelles, Aug ; Wahlen et comp. Imp. Libraires, 1819).

[87] TEELING, P.S., *Landmeters van de kadastering van Nederland*, uitgave van de Hoofddirectie van de Dienst van het Kadaster en de Openbare Registers, Apeldoorn, 1984, p. 221.

[88] *Idem*, p. 348.

[89] Les actes de naissances, de mariage et de décès sont transcrits par ordre chronologique dans l'annexe 1.1.

1848. Le mariage a dû avoir lieu en France, car il n'y a pas d'acte de mariage dans les registres bruxellois. Quant à l'épouse de Jobard, elle meurt à une date indéterminée, entre 1837[90] et 1842[91]. Elle était donc âgée de maximum 37 ans au moment de son décès. Peut-être faut-il voir dans cette suite de malheurs familiaux une cause à son acharnement dans le travail, qui a probablement constitué une consolation à une époque où il était particulièrement éprouvé. Sans doute aussi, nous le verrons au dernier point, ces morts successives l'ont-elles fortement perturbé.

De 1821 à 1824, Jobard est associé au dessinateur Innocent Goubaud, puis reprend sa liberté et est peu après nommé lithographe royal.

Selon Gustave Charlier[92], Jobard fait partie d'une société littéraire, la "Société des Douze"[93], mais Charlier confond avec Jottrand. Adolphe Quetelet, dans sa *Notice sur Lesbroussart*[94], cite les membres et Jobard n'en fait pas partie[95]. Il est pourtant proche de plusieurs des

---

[90] Jobard signale que son épouse lui a fait suivre à Paris une lettre que son père lui a écrite un 12 août. Cette lettre lui avait été annoncée par une voyante (*Le Courrier belge*, feuilleton du 15 juin 1838). Comme Jobard déclare (dans le même feuilleton) qu'il y a un an et demi qu'il pratique l'hypnose, il ne peut s'agir que d'août 1837.

[91] Jobard est déclaré veuf au recensement de 1842. Les actes d'état civil, ni à Bruxelles, ni à Baissey, n'ont pu nous éclairer. Elle est peut-être décédée avant sa mère, morte en août 1841. Dans une lettre à l'éditeur Coché-Mommens, publiée dans le Courrier Belge le 20 juin 1841, Jobard lui dit : *Mais enfin, vous le savez mieux que personne, il n'est pas de bassesse que la misère n'excuse, pas de métier qu'elle n'autorise; vous n'ignorez pas que j'ai manqué ma part d'un grand héritage cette année et que mes enfans ont besoin de maîtres.* Il ne peut s'agir de l'héritage de son père, qui vit toujours. Ce n'est sans doute pas celui de sa mère, morte en 1838. Est-ce à l'héritage de sa femme qu'il ferait allusion ? Un article ironique du *Courrier belge* également paru le 20 juin 1841 qui ne cite pas l'épouse de Jobard nous permet également de supposer qu'elle est alors déjà morte (voir infra).

[92] *Ils allaient constituer entre eux la société des Douze. Mais la politique devait y primer bientôt sur la littérature, avec l'avocat de Doncker, de Potter, Jobard, Tielemans, et Van de Weyer, lesquels y coudoient le peintre Odevaere, le philosophe Gruyer, les savants Quételet et Drapiez, les poètes Lesbroussart et Eugène [sic] Smits et le critique Baron* (CHARLIER, Gustave, *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La Bataille romantique*, Bruxelles, 1948, p. 24).

[93] Il existe peu de sources relatives à cette société. Carlo BRONNE (*L'Amalgame*, 2e édition, 1948, p. 276) signale qu'en 1825 les Douze ont formé un comité hellénique et que Van de Weyer (voir infra) a fait un discours lors d'un concert de charité après le désastre de Missolonghi. Il cite (*Idem*, p.219), Jottrand parmi les membres. Maurice BOLOGNE, *Louis de Potter : Histoire d'un banni de l'Histoire*, s.d., p. 45 signale que De Potter a organisé un "concert monstre" avec Sylvain Van de Weyer au profit des insurgés grecs.

[94] Quetelet, Adolphe, *Notice sur Philippe Lesbroussart* dans *Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1855, p. 198-239.

[95] Qui sont ces membres ? Baron, Auguste (Paris, 1er mai 1794 - Ans, 24 mars 1862). D'origine française, naturalisé belge le 25 mai 1838. Il fait carrière en Belgique dans la littérature. Critique. Professeur de rhétorique et préfet des études à l'Athénée de Bruxelles. Professeur de littérature à l'université de Liège et à l'Université libre de Bruxelles, dont il est un des principaux fondateurs, le 20 novembre 1834. Dignitaire de la franc-maçonnerie. Ses écrits rappellent le style de Voltaire. Professeur de littérature au Musée. Collaborateur occasionnel du journal saint-simonien *Le Globe*. Il publie *Collection d'opuscules philosophiques et littéraires publiés en Belgique depuis 1815*, Bruxelles, 1840 (DE SEYN, I, p. 31; BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 46 et 61; GODFROID, p. 525). De Doncker serait parlementaire et écrivain, mais nous n'avons pas trouvé de renseignements à son sujet. De Potter, Louis (Bruges, 1786 - Bruxelles, 1859). Journaliste et pamphlétaire, il est condamné à la prison puis à l'exil par le régime hollandais. Après la révolution belge, il est brièvement membre du gouvernement provisoire. Drapiez, Auguste est un auteur des *Annales générales des Sciences physiques*, le premier ouvrage illustré par Jobard (voir Catalogue). Gruyer, Louis (Bruxelles, 1778 - *id.*, 1866). Philosophe et écrivain, il s'est intéressé principalement à la métaphysique de Descartes (LE ROY, A. *Gruyer (Louis)* dans *BN*, t. 8, 1884-1885, col. 358-365). Jottrand, Lucien (Genappe, 1804-Saint-Josse, 1877), rédacteur du *Courrier des Pays-Bas*, puis du *Courrier belge*; Lesbroussart, Philippe (Gand, 1781 - Bruxelles, 1855) . Littérateur, Il occupe une chaire à l'université de Gand. Il est nommé administrateur général de l'instruction publique par le gouvernement provisoire en 1830. Il occupe ce poste jusqu'en 1835, date de sa nomination à l'université de Liège. Il est un moment intéressé par le saint-simonisme : *Il en est enchanté, il est Saint-Simonien* (Lettre de Jobard à Michel Chevalier parlant de Lesbroussart, 11 janvier 1832, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, 7602, f° 82). Odevaere, Joseph-Denis (Bruges, 1775 - Bruxelles, 1830). Peintre, graveur et lithographe. Quetelet, Adolphe (Gand, 1796 - Bruxelles, 1874). Astronome, secrétaire de l'Académie royale de Belgique (DE PAEPE, Jean-Luc & alii, *Adolphe Quetelet*, cat. exp., 31 octobre au 14 décembre 1974, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert Ier, 1974. Smits, Edouard (Bruxelles, 1789 - Ixelles, 1852) Statisticien et dramaturge (WILLEMS, Léonard, *Smits (Mathieu-Edouard connu sous le nom d'Edouard)* dans *Biographie Nationale*, XXII, 1914-1920, col. 868-876). Tielemans, (Jean-)François (Bruxelles, 1799 - Ixelles, 1887). Après

membres de ce groupe, qui succède à la "Société de littérature" fondée le 20 nivôse an XIII (10 janvier 1800), et qui comptait notamment le baron de Stassart, fabuliste et moraliste, le poète Lesbroussart et le géographe Louis-Dieudonné Dewez, qui en était le secrétaire. La Société de littérature, mal notée par le gouvernement hollandais, disparaît vers 1823, mais certains de ses membres forment un autre groupe.

Jobard connaît au moins Drapiez et Adolphe Quetelet, avec qui il a été en contact pour des publications. A l'époque où il travaillait pour Weissenbruch, il a dû faire également la rencontre de Philippe Lesbroussart [fig. 20][96]. Les relations que Jobard, brillant causeur, semble établir très facilement dans les différents milieux - littéraire, scientifique, social, politique - auront certainement des conséquences favorables pour la suite de sa carrière, lithographique, puis scientifique. De 1824 à 1830 vont se succéder une impressionnante quantité de publications dans différents domaines : ouvrages illustrés, romances (partitions musicales), documents administratifs, calendriers, agendas, cartes géographiques et vues de villes, portraits et estampes relatives à l'actualité. L'inventivité de Jobard porte évidemment sur sa partie : de nombreuses découvertes ainsi que des perfectionnements en matière de lithographie feront longtemps autorité.

La vivacité de Jobard et sa faculté d'adaptation lui valent de devancer souvent ses concurrents, mais parfois des déboires : il dédie une carte au Duc de Nemours, roi des Belges, quelques jours après l'annonce de son élection par le Congrès National. Mais les événements tournent, car Louis-Philippe refuse la couronne offerte à son fils. Jobard rebondit : il change la dédicace et réimprime la même carte, dédiée cette fois à Léopold I[er].

La reconversion

Dès 1828, Jobard commence à s'intéresser aux matières industrielles. Peut-être sent-il tourner le vent politique et veut-il diversifier ses activités. Il prend ses premiers brevets. La révolution belge ruine son établissement lithographique, pour deux raisons : tout d'abord, la plupart des libraires sont en cessation de paiement[97], parce que le public en ces temps troublés n'achète plus de produits de luxe comme les livres illustrés et les estampes, ensuite,

---

une entrevue avec les saint-simoniens, en février 1831, il met à leur disposition l'église des Augustins pour des conférences, puis se rétracte. Premier président de la Cour d'appel de Bruxelles, ministre de l'Intérieur du 10 octobre 1830 au 22 mars 1831, membre de la Chambre des Représentants, gouverneur des provinces d'Anvers et de Liège, professeur à l'Université de Bruxelles. Son épouse est une Weissenbruch. BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 15). Van de Weyer, Sylvain (Leuven, 1802 - Londres [GB], 1874) Docteur en Droit et membre du barreau (il assure notamment la défense de De Potter). Rédacteur de *La Gazette des Pays-Bas*, puis du *Courrier des Pays-Bas*, journal le plus hostile au gouvernement. Bibliothécaire de la Ville de Bruxelles et des manuscrits de Bourgogne de 1824 à 1830. Membre du gouvernement provisoire, il deviendra ambassadeur à Londres et ministre de l'Intérieur en 1845. Il signe les 24 articles en 1839 (VANDER LINDEN, Herman, *Van de Weyer (Jean-Sylvain)* dans *BN*, t. 27, 1938, col. 245-273).

[96] En effet, *Le Mercure belge*, imprimé chez Weissenbruch de 1817 à 1821, était rédigé par une société de gens de lettres : A.V. Arnault, Bory de St-Vincent, Philippe Lesbroussart, J. G. Meyer, F. Paridaens, Adolphe Quetelet, L.V. Raoul, F. baron de Reiffenberg, Somerhausen, etc. (cfr publicité dans le *Journal Général des Pays-Bas*, le 10 juin 1820).

[97] Dans le tome 2 du *Rapport*, Jobard donne quelques détails : *nos ex-correspondants ne nous doivent pas moins de deux cents mille francs, sans que nous ayons pu en arracher plus d'une dizaines de mille, depuis douze ans que nous avons quitté le métier de l'éditeur consciencieux ou de dupe, ce qui est la même chose. Les avocats nous avaient conseillé d'employer les voies judiciaires en Russie, en Allemagne, en Italie, en Hollande ou aux Etats-Unis, nous avons commencé par la Belgique, et après avoir gagné plusieurs procès, et nous être aperçu que non-seulement il ne nous rentrait rien, mais qu'il fallait encore y mettre du nôtre, nous avons pris le parti de laisser les anciens détenteurs en possession, ne trouvant aucun profit à dépouiller des libraires pauvres pour enrichir de pauvres avocats* (p. 442-443). Vantardise, ou Jobard diffusait-il dans autant de pays ? Peut-être avait-il des accords de diffusion avec des Tesini (voir chapitre 2). On sait qu'il était notamment en relations avec le Liégeois Dominique Avanzo (voir chapitre Wittert).

ses ouvriers sont débauchés par le ministère de la guerre qui crée un établissement lithographique. Peut-être y-a-t-il une troisième raison, mais qui ne repose que sur une affirmation de Jobard. Il aurait payé des salaires très élevés : *J'ai été maître aussi, j'ai dirigé des centaines d'artisans et d'artistes; presque tous mes ouvriers, entrés dans mes ateliers à un franc par jour, ont vu leurs journées portées à 6, 8 et dix francs, en même temps que les appointements de mes artistes étaient spontanément élevés par moi de 500 francs à 2,3 et 4000 francs* [par an][98]. Ces chiffres, malheureusement invérifiables, nous semblent énormes. Jobard n'exagère-t-il pas (comme il exagère le nombre de ses ouvriers : des centaines, peut-être, mais étalés sur quinze ans) ? Il explique ces hauts salaires par le fait que son industrie, dit-il, était sans concurrence, et en grande prospérité. Une trop grande confiance l'a peut-être amené à des imprudences dans la gestion de son atelier. Une autre source donne des chiffres plus raisonnables : Sturm aurait gagné 720 francs par an[99].

En 1832, Jobard est chargé par le gouvernement belge d'empêcher la contagion lors de l'épidémie de choléra qui sévit en France et qui, pour la seule ville de Paris, fera 18 402 victimes[100] : cette nomination témoigne de bonnes relations avec les pouvoirs publics. Nous avons vu que depuis les années 1820, Jobard fait partie de l'intelligentsia bruxelloise. Sans doute a-t-il été recommandé par le pharmacien de Hemptinne [fig. 21], qui fait partie de la Commission sanitaire de lutte contre le choléra. Jobard le connaît depuis longtemps, car il a illustré ses articles dans les *Annales générales des Sciences physiques.*

Dans les années qui suivent, il se tourne surtout vers une carrière à la fois journalistique et industrielle. Collaborateur à diverses revues, il prend de nombreux brevets dans différents domaines : éclairage, armement, chauffage, véhicules... Dès 1832, il est secrétaire de la toute nouvelle Société pour l'introduction des voitures à vapeur en Belgique. Les résultats n'ayant pas été vraiment concluants, Jobard effectue un voyage d'étude en Angleterre pour évaluer l'état de l'industrie dans ce pays, et y puiser des idées utiles. Il y rencontre notamment le mathématicien et inventeur Charles Babbage. L'entrevue semble lui avoir laissé une forte impression. À son retour, il milite pour l'introduction du chemin de fer en Belgique, puis s'attaque aux problèmes de chauffage et d'éclairage[101].

---

[98] Réponse à une lettre du futur Napoléon III, publié dans le *Monautopole*, p. 123.

[99] *C'est à la continuation de ce recueil* [Voyage pittoresque dans le royaume des Pays-Bas] *que collabora Jacques Sturm, avec un zèle sans égal* [...] *Il voulait surtout, nous rapporte-t-on, reconnaître par un labeur acharné, de jour et de nuit, la belle situation - soixante francs par mois ! - que lui faisait son patron* (VANNERUS, J., *Sturm (Jacques)* dans *BN*, t. 24, 1826-1829, col. 204.

[100] *Ayant été nommé, au temps du choléra, commissaire de la Belgique à Lille, pour forcer les voyageurs à faire une quarantaine de six jours avant de leur délivrer un passe-port sanitaire, nous avons non-seulement donné gratis plus de vingt-cinq mille signatures pour les personnes et les marchandises, mais nous n'avons cessé de repousser toutes les offres d'argent qui nous étaient faites, soit pour abréger le temps de la quarantaine, soit pour laisser entrer les paquets provenant des zones infectées* (*Rapport*, I, p. 298). Sur cette épidémie, voir : CHEVALIER, Louis, *Le choléra. La première épidémie du XIX^e^ siècle* (*Bibliothèque de la Révolution de 1848*), t. 20, 1958. Nous n'avons pu retrouver la trace de la nomination de Jobard à Lille ni dans les journaux, ni dans le dossier "Police Rouge 80" des Archives de Bruxelles qui contient les documents relatifs au *cholera morbus (1832-1855).* Les pièces conservées sont des relevés statistiques (listes de malades) et des indications sur les distributions de secours (dépenses, libéralités). Le journal *Le Belge* annonce au jour le jour la progression de l'épidémie : des morts à Paris le 19 février; on écrit de Lille le 10 avril 1832 que la ville de Lille est couverte de cousins : la prolifération de ces moustiques annonce l'approche du choléra; le 5 juin, on annonce un décès à Lille et le lendemain, l'épidémie se déclare à Mons. Malgré les précautions, le choléra gagne toute la Belgique; de nombreux hôpitaux ont été ouverts à Bruxelles dès avant l'apparition de l'épidémie, dont un à l'hospice Pacheco, un dans l'église des Augustins et un à l'ancienne Cour, au Musée de l'Industrie (qui sera désigné sous le nom "Grand hôpital temporaire des cholériques. Palais de l'industrie". *Nous apprenons qu'on dispose le magnifique local du Musée pour y recevoir les malades affectés du choléra* (*Le Belge*, 6 avril 1832*). Le choléra asiatique a été constaté hier sur deux personnes à l'hôpital établi au Musée de l'Industrie* (*Le Belge*, 19 juin 1832). La terrible épidémie dure plus d'un an. Le dernier décès sera constaté le 20 novembre 1833. Jobard propose une étymologie au mot choléra dans la *Gazette médicale* (n° 170, 24 juin 1832). Choléra viendrait de *choliro*, mot hébreu que la Vulgate a traduit par *miseria magna* au lieu de *morbus malus* qui est le sens exact : (*Ecclésiaste*, chap. 6 et *Deutéronome*, chap. 28, v. 59).

[101] *On s'est bien souvent occupé d'augmenter le pouvoir éclairant du gaz, en mélangeant le gaz de houille de nos usines avec les vapeurs d'une substance riche en carbone, et capable, par conséquent, de fournir à la flamme la*

Jobard se passionne pour toutes les questions industrielles, d'économie sociale et surtout pour le problème de la propriété de la pensée. Après quelques années de vache maigre, il devient en 1837 propriétaire et rédacteur en chef du *Fanal de l'Industrie*, et de son édition de l'après-midi, *Le Courrier belge.* Il s'y fait constamment le promoteur des plus utiles découvertes de son temps. Une telle activité didactique dans le domaine industriel impressionne incontestablement le gouvernement, qui le nomme commissaire belge à l'exposition de l'industrie de Paris en 1839.

La photographie

C'est lors de son séjour à Paris que Jobard entend parler de Daguerre et de sa merveilleuse invention. Il entre en contact avec lui et tente en vain de le persuader de prendre un brevet en France, mais y parvient pour l'Angleterre. Il rentre en Belgique en ayant commandé une chambre daguerrienne. Le 16 septembre 1839, il devient le premier photographe belge. Quelques jours plus tard, il devient le premier portraitiste de notre pays.

Le Musée de l'Industrie

Jobard est peu après chargé par le gouvernement d'un plan pour la réorganisation d'un musée bruxellois créé pendant la période hollandaise et qui n'a jamais vraiment fonctionné : le Musée de l'Industrie, calqué sur le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris. Il en est nommé directeur en avril 1841, s'absorbe dans les questions de propriétés intellectuelles et met au point une théorie économique et sociale, qu'il appelle le "Monautopole". Son fils Alphonse étant trop jeune pour le seconder, il fait venir de Montureux, petit village près de Gray, le chef-lieu de la Haute-Saône, son neveu Xavier Raclot, que l'on trouve domicilié avec la famille Jobard au recensement de 1846 (il ne figurait pas au recensement de 1842); il est alors âgé de 22 ans. Xavier secondera son oncle jusqu'à la mort de celui-ci et reprendra l'office des brevets que Jobard crée vers 1850. Il s'agit d'une agence de courtage, qui s'occupe des démarches administratives pour la prise de brevets en Belgique, tant pour les Belges que les étrangers (brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation). Les liens familiaux se resserrent davantage par le mariage en 1845 de Charles Raclot, le frère aîné de Xavier, avec sa cousine Mathilde, la fille aînée de Jobard. Les personnalités citées dans un entrefilet montrent que Jobard était alors considéré comme une personnalité importante dans notre pays. *Hier a été célébré le mariage de Mademoiselle Jobard avec M. Raclot de Montureux. MM. les ministres de Prusse et des États-Unis ont honoré la cérémonie de leur présence* (*Le Courrier belge*, 13 décembre 1845). Charles et Mathilde s'installent dans la maison familiale de Baissey, et Charles deviendra maire de la commune.

Les contacts de Jobard en Belgique et à l'étranger se poursuivent, les recherches se diversifient, et il continue à prendre des brevets dans différents domaines. Il reste très actif jusqu'à la fin de sa vie : au début de l'année, il envoie encore des notes à l'Académie des sciences de Paris, et quelques semaines avant sa mort, visite l'exposition universelle de Metz. Une apoplexie le terrasse le 27 octobre 1861.

---

quantité de charbon nécessaire pour la rendre plus brillante. M. Jobard a réussi le premier à rendre cette opération pratique (*L'année scientifique*, éditée par Louis Figuier, 1856, chap. 15, p. 419).

2 La lithographie en Belgique avant Jobard

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu déterminer l'époque de l'entrée de Jobard en Belgique. Les archives consultées à Maastricht et à Bruxelles (voir infra, 2.4) ne nous ont pas apporté de réponse. Nous envisagerons les différents cas de figure possibles en lien avec les différents acteurs de l'introduction du médium dans notre pays. Beaucoup de lacunes et d'imprécisions existaient encore, notamment au niveau de la chronologie, absolue ou relative entre les personnages. La consultation de journaux de l'époque et de sources d'archives inédites nous ont permis de découvrir quantité d'éléments inconnus et de préciser des informations déjà publiées. Nous avons ainsi pu clarifier les premières années de l'établissement de la lithographie en Belgique[102]. La suite de la carrière des différents intervenants est détaillée dans le Répertoire des lithographes.

2.1 Les premiers expérimentateurs belges (1816-1818)

2.1.1 Joseph-Denis Odevaere [Paris, 1816]

Le premier essai par un artiste brugeois, Joseph-Denis Odevaere (Bruges, 1775 - Bruxelles, 1830), peintre du roi des Pays-Bas et ancien élève de Louis David[103], se passe à Paris en avril 1816, alors que Godefroy Engelmann n'a pas encore ouvert son atelier 18, rue Cassette, qui ne démarre qu'en juin[104]. Dans son *Traité de lithographie*, Marchal affirme cependant que cet essai, ainsi qu'un deuxième, ont été imprimés chez Engelmann :

> *Parmi les Belges, M. Odevaere de Bruges, peintre de la cour des Païs-Bas est le premier qui paraisse avoir dessiné pour les presses lithographiques. Le 23 avril 1816 il fit un portrait que l'on croit être de fantaisie. Il fit ensuite son propre portrait* [fig. 22]. *Les deux ouvrages au craïon ont été lithographiés et imprimés à Paris chez Engelmann.*

Le fait que Odevaere imprime à Paris signifie pour Henri Hymans (*Lithographie*, p. 420-421) qu'il n'existait pas d'atelier à Bruxelles en 1816. Ceci n'est pas une preuve formelle : Odevaere a pu profiter d'une opportunité parisienne ou se fier à la réputation du deuxième lithographe français. L'année précédente, Odevaere avait été envoyé par le gouvernement des Pays-Bas dans la capitale française comme commissaire pour identifier des œuvres enlevées à la Belgique sous la République et en négocier la récupération. Il n'est pas impossible qu'il ait vu dans la capitale des travaux d'Engelmann, qui était alors établi à Mulhouse mais travaillait déjà avec des artistes parisiens. Hymans a pourtant raison, car un article de presse prouve qu'il n'existe toujours aucun établissement lithographique à Bruxelles en avril 1817 :

> *On est étonné qu'aucun artiste n'ait encore introduit dans ce royaume le procédé de la lithographie, où l'art de tirer des épreuves sur pierre, art si répandu maintenant et dont on retire tant d'avantage en Allemagne où il a été découvert, en Angleterre et surtout en France, où il a été perfectionné. Rien de plus simple cependant que ce procédé : il*

---

[102] Un tableau résume la chronologie des premières années (voir en fin de répertoire des lithographees).

[103] David, Jacques-Louis (Paris, 1748 - Bruxelles, 1825). Peintre, chef de l'école néo-classique. Régicide, il se réfugie à Bruxelles en 1816.

[104] WEALE, J., *Catalogue du Musée de l'Académie de Bruges*, 1861; HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 196. La rue Cassette est située dans le 6e arrondissement, entre la rue de Rennes et le Jardin du Luxembourg.

consiste à tracer, à l'aide d'une encre composée avec de la poix noire délayée dans de l'esprit de vin[105]*, et sur une pierre calcaire spongieuse, des caractères, des ornemens, des figures, enfin tous les dessins qu'on veut reproduire sur le papier. Cette pierre, une fois dessinée, se place dans une presse où elle s'imbibe d'eau continuellement, en sorte que l'encre grasse d'imprimerie que l'on applique avec des balles ordinaires, et qui ne peut prendre que sur les corps avec lesquels elle trouve de l'affinité, empâte les traits marqués sur la pierre sans laisser aucune trace dans les interstices, parce qu'ils sont imbibés d'eau, et par conséquent réfractaires aux corps gras. Ainsi apprêtée, une pierre peut produire une grande quantité d'épreuves* [...] *Un des motifs qui ont empêché long-temps la lithographie de devenir d'un usage général, c'est la difficulté de se procurer l'espèce de pierre convenable, espèce qu'on croyait n'être renfermée que dans les seules carrières qui sont aux environs de Munich; mais il paraît qu'on en a découvert dans d'autres pays et particulièrement en France à trente lieues de Paris* (*Le Vrai Libéral*, 22 avril 1817)[106].

Une lettre du graveur parisien Quenedey au duc d'Arenberg prouve que Odevaere continue à exercer la lithographie après son retour en Belgique et possède une presse privée (voir infra).

2.1.2 Le pharmacien Gossart et Philibert Bron [Mons, 1816-1817]

Le premier essai lithographique réalisé en Belgique, dans l'état actuel des connaissances, daterait de 1816[107]. C'est celui, isolé, du pharmacien montois François-Henri Gossart[108]. La planche a été acquise en 1954, ainsi que 75 autres estampes, par l'association "Les Amis de la Bibliothèque Publique de Mons"[109]. Il s'agit d'un ensemble qui appartenait au pharmacien Gossart, qui les avait annotés à l'encre. Ce petit fonds fort intéressant, conservé à la Bibliothèque Centrale de Mons, comprend des essais de dessin sur pierre réalisés par de jeunes artistes montois et pour la plupart imprimés par Gossart. Il comprend aussi quelques épreuves imprimées à Bruxelles par Karl[110] Senefelder, ainsi que par Jobard et par Dewasme-Pletinckx, trois personnages sur lesquels nous nous attarderons plus loin.

Le premier essai porte une légende sur l'étiquette du carton de montage : *Essai lithographique fait en 1816 / lythographié sur la pierre de / Basècles en Hainaut / par François Gossart et Ph. Bron*[111]*, et imprimé avec une presse de pharmacie.* La première et la quatrième lignes sont un ajout ultérieur. L'inscription originale ne mentionnait que l'origine de la pierre. Mais aucune source de 1816 ne relate cet essai. Nous ne disposons que de l'annotation manuscrite de Gossart pour le dater. Mais les inscriptions ne sont pas

---

[105] Alcool éthylique.

[106] Cet article suit l'annonce de la parution de la gravure d'Hennequin représentant la première remise de la Légion d'honneur par Napoléon au Bois de Boulogne. Cette gravure lui a coûté un an de travail.

[107] Selon Albert Guislain, qui ne donne ni source ni date, Henri de Caisne aurait fait une tentative, mais c'est chronologiquement impossible (voir Répertoire des lithographes).

[108] Gossart, François-Henri (Mons, 1769 - Mons, 1846). Pharmacien montois. Sa biographie et les essais de Gossart et de ses collaborateurs (Philibert Bron, Etienne Wauquière...) sont décrits en détail dans ARNOULD, Maurice-A., *Les débuts de la lithographie à Mons (1816-1830)* dans *La Vie Wallonne*, t. 44, 1970, p. 418-458, puis par PIERARD, Christiane, *L'image imprimée à Mons avant 1882* dans *Images imprimées en Hainaut*, Bruxelles, 1981, p. 17-48. Les premiers essais montois sont dus chronologiquement à Gossart et Bron (1816-1819), puis Lheureux (1819-1826), Bron et Madou (1820 ca), Etienne Wauquière et Gossart (1824), Etienne Wauquière et Nicolas Liez (1828-1830), Voir aussi le Catalogue Gossart et le Répertoire des lithographes. Nous reparlerons dans le chapitre consacré aux chromolithographies d'une tentative de Gossart et Wauquière en 1824.

[109] La bibliothèque de l'Université de l'État à Mons (Mons, Bibliothèque centrale) est successeur et héritière de la Bibliothèque publique de Mons, qui a existé de 1797 à novembre 1966.

[110] La plupart des publications orthographient Carl, mais dans la lettre conservée aux archives, il signe Karl.

[111] Bron, Philibert (Mons, 1791 - Schaerbeek, 1870). Elève de l'Académie de Mons. Peintre de sujets historiques et bibliques, de scènes de genre et de paysages, il participe à plusieurs expositions. Il se fixe à Bruxelles.

contemporaines des essais. Grâce à une remarque biographique sur Aristide Brixhe[112], nous avons pu établir que les annotations sont postérieures à 1830. En effet, l'annotation de la lithographie réalisée par Brixhe indique qu'il est Commissaire d'Arrondissement de Charleroi, et il ne le devient que le 29 juillet 1830. Peut-on dès lors se fier absolument à cette seule annotation de Gossart pour dater son premier essai de 1816 ? C'est risqué, d'autant que son essai de chromolithographie, nous le verrons plus loin, est plus que suspect et qu'il existe un sérieux doute sur l'annotation d'une lithographie de Benjamin Mary, que Gossart date de 1817, et qui pourrait ne dater que de 1823. S'ils sont postérieurs à la parution du dernier ouvrage qui a guidé Gossart dans ses tentatives, les premiers essais ne peuvent dater de 1816, car le second ouvrage, nous allons le voir, date de mars 1817. Le fonds Gossart comprend une série d'estampes tirées en 1816 par Engelmann[113]. Auraient-elles suscité les premiers essais, dès cette année ? Nous ne pouvons que lui accorder le bénéfice du doute. Maurice Arnould relève le fait que la collection Gossart ne contient pas d'"incunables" allemands et que Mons servait de relais entre la capitale de la France et celle de la Belgique[114], ce qui est normal puisque c'était le chef-lieu du département de Jemappes et donc une étape importante entre Paris et Bruxelles. Selon Clément Stiévenart[115], Omer Édouard Wauquière (Cambrai, 1786 ca - Mons, 1863), le père d'Etienne, futur collaborateur de Gossart, aurait été banni de France et est arrivé à Mons au début de la Restauration. Comme Gossart, il était installé, rue de Nimy, où il vendait des estampes et s'occupait peut-être même de lithographie. On peut dès lors émettre l'hypothèse que c'est le père Wauquière qui a vendu à Gossart le recueil d'Engelmann et a suscité son intérêt pour la lithographie (et plus tard celui de Madou).

Gossart dévoile en mai 1817 les sources de ses "recettes" lithographiques, quand la presse se fait l'écho de ces recherches et que Gossart lui-même intervient :

> *Aux rédacteurs.*
> *Mons, le 26 mai 1817.*
> *Messieurs, dans votre n° 20 de ce mois, vous avez inséré une note relative à la lithographie; on y témoigne le désir d'apprendre, par votre feuille,*
> *"1° que l'on a trouvé en Belgique une pierre propre à la lithographie, et par-là de nous voir bientôt affranchis du tribut que cet art paie à l'étranger; 2° que les procédés de cet art utile sont employés dans le pays, cet art ne pouvant et ne devant plus y rester plus longtemps dans l'oubli, etc."*
> *Il n'est pas à ma connaissance que, jusqu'à présent, on ait trouvé chez nous une pierre qui offre toutes les qualités désirées : pour l'obtenir, il suffit que les sociétés, dont le but est l'encouragement de l'industrie et des arts, imitassent celles de Paris, et ce ne serait pas en vain qu'elles proposeraient un prix de quelques centaines de florins à donner à celui qui découvrirait, dans ce pays, dont le sol contient tant de couches calcaires, une pierre qui réunit toutes les qualités de celles de Munich.*

---

[112] Brixhe, Aristide Antoine (Liège, 4 juin 1800 - Ixelles, 12 février 1863). Ingénieur de l'École des Mines de l'Université de L'Etat de Liège. Ingénieur de 2e classe de l'Administration des mines du District de Charleroi de 1825 à 1830. Ingénieur de 1ère classe du Corps des Mines en 1830. Commissaire d'Arrondissement de Charleroi, du 29 juillet 1830 à 1847. Administrateur gérant de la Société des Charbonnages de Lodelinsart en 1836 et 1838. Représentant libéral de l'arrondissement de Charleroi de 1833 à 1835, en 1852 et en 1857 (DE PAEPE, Jean-Luc & RAINDORF-GÉRARD, Christiane (dir.), *Le parlement belge. Données biographiques*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1996, p. 43-44).

[113] *Recueil d'essais lithographiques*, qui comporte huit planches, dont deux datées de 1816. Ce recueil a été présenté le 3 août 1816 à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut (portrait de Girodet, *Lancier* d'Horace Vernet, essais de Mongin, étude d'après un tableau de J.-B. Regnault, peintre membre de l'Institut royal de France, dont Engelmann avait été l'élève).

[114] ARNOULD, p. 430 et 454. Mons était au début du XIXe siècle une ville relativement florissante, où se créaient les sociétés savantes, mais la petite ville perdra de son importance avec la révolution industrielle.

[115] STIÉVENART, Clément, *Notes et souvenirs d'un vieux Montois*, Liège, Ed. de la Vie wallonne, 1925, p. 20-23.

En attendant que ce prix soit proposé, je crois faire chose utile à ceux qui voudraient se livrer à la recherche d'une pierre lithographique de leur indiquer les qualités qu'elle doit avoir.

Cette pierre doit être d'une pâte homogène, d'un grain serré et indiscernable à l'œil (une de ses variétés est connue, dans les cabinets de minéralogie, sous le nom de marbre de la Hesse*). Elle doit être calcaire, c'est-à-dire propre à être convertie en chaux et faisant effervescence lorsqu'on la mouille avec de l'eau-forte; elle doit être d'une teinte uniforme, de couleur peu foncée (celle de Munich est jaunâtre); sa cassure doit être terne, et elle doit facilement se laisser polir par la pierre-ponce. En outre, on doit donner la préférence à celle qui, comparativement à d'autres, aurait absorbé le plus d'eau pendant le même temps d'immersion dans ce liquide, ce que l'on peut déterminer à l'aide du calcul, après avoir pesé ces pierres avant et après l'immersion.*

Quant à la seconde proposition, je ne doute pas que l'on n'ait essayé les procédés lithographiques dans plusieurs parties du royaume. À Mons, réuni à d'autres amis des arts, j'ai aussi essayé ces procédés, et nous avons obtenus [sic] *des succès assez encourageans pour espérer de voir bientôt cet art en vigueur dans notre pays. La pierre dont nous nous sommes servis était celle de Basècles*[116]*, en Hainaut (1), et du marbre statuaire de Gênes*[117] *(2). Ces pierres ne peuvent pas fournir autant d'épreuves imprimées que celles de Munich, mais au moins elles ont servi à nous démontrer la possibilité d'imprimer avec elles. La pierre de Basècles a cependant le désavantage d'être noirâtre, et par-là de nuire au fini des dessins. Il est probable que, dans les carrières de Basècles, on trouverait des couches de pierres moins coloriées que celles qui ont servi à nos épreuves; et, de deux pierres que j'ai reçues de-là depuis nos essais, l'une était moins coloriée que l'autre, et l'une d'elle a absorbé 1/100^{e} de son poids d'eau, tandis que l'autre n'en a pas absorbé une quantité pondérable sur une forte balance.*

Ceux qui voudraient connaître la description des pierres et des procédés employés à la lithographie pourront consulter les 51^{e}. et 52^{e}. volumes du Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, édition de 1816, pages 159 et 162*[118]*, et la note de M. Cadet de Gassicourt*[119]*,*

---

[116] Gossart fera ensuite des essais avec la pierre de Samson (commune de Thon, arrondissement de Namur), une pierre calcaire gris-bleuâtre, et avec la pierre de Jodoigne. Ses disciples utiliseront celle de Steenkerque et celle de Dinant (ARNOULD, Maurice-A., *Les débuts de la lithographie à Mons (1816-1830)* dans *La Vie Wallonne,* t. 44, 1970, p. 431).

[117] Cette information a échappé à Maurice Arnould, qui n'est pas sûr que le portrait de femme (voir catalogue de la Collection Gossart, n° inv. E1484) ait été imprimé à Mons. Les dessins sur marbre n'ont pas dû être nombreux, car des essais sur marbre par les lithographes parisiens Mantoux et Chevalier présentés à l'Exposition des produits de l'industrie à Paris en 1834 sont considérés comme une nouveauté : *Voici venir Mantoux et Chevalier, qui ont imaginé de remplacer les pierres lithographiques par du marbre. Ces artistes ont exposé une série de dessins de petites dimensions, lithographiés... sur marbre, comme j'ai l'honneur de vous le dire. C'est encore faible, ainsi qu'étaient les premiers essais de Senefelder, mais il est presque prouvé que la tentative réussira complètement. Que dites-vous de cette invention ?* (lettre envoyée de Paris le 6 mai 1834 et signée des initiales A.J., reproduite par *L'Artiste*, 1ère année, 1833-1834, p. 314-315).

[118] Cette référence confond visiblement deux références différentes, à moins qu'une partie du texte n'ait sauté. La première référence est les 51^{e} et 52^{e} volumes des *Annales des Arts et Manufactures ou mémoires technologiques sur les découvertes modernes concernant les Arts les Manufactures, l'Agriculture et le Commerce* paru en 1816, où Marcel de Serres a, dans un rapport détaillé, explicité la technique lithographique. Marcel de Serres (Montpellier [Hérault], 1782 - *idem*, 1862) avait été envoyé par Napoléon I^{er} à Munich avec Vivant Denon en octobre 1809 pour se renseigner sur la lithographie (voir Chapitre 2). Il avait publié un premier article dans *Annales de Chimie*, n° 72, en 1809 qui ne donnait qu'une idée incomplète de la technique. Nous verrons plus loin que ce rapport est recommandé au duc d'Arenberg. La seconde référence est le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle appliquée aux arts, à l'Agriculture, à l'Economie rurale et domestique, à la Médecine*, etc., Paris, t. 6, 1816, article chaux carbonatée, p. 149 et svv. La description des pierres lithographiques se trouve aux pages 168-172. Le texte est donné en annexe 2.1. Peu après l'article de Gossart, un article "Lithographie" paraîtra dans le périodique *L'Observateur belge* (t. 10, n° 273, p. 302-309).

[119] Le chevalier Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769-1821), pharmacien de l'Empereur, est collaborateur de *L'Esprit des Journaux* et sera un des collaborateurs des *Annales générales des Sciences Physiques* (voir infra). Il y traitera de peinture blanche économique, de boisson fermentée économique et d'œnologie (voir table des matières des *Annales* sur CD-Rom) Son père, l'apothicaire Louis-Claude Cadet de Gassicourt (1731-1799),

insérée dans le cahier de mars 1817 du Journal de pharmacie. *Ce sont les procédés que nous avons suivis pour la préparation des encres, des crayons lithographiques, ainsi que des pierres.*

Agréez, etc. F. GOSSART, pharmacien.

(1) Espèce de marbre noir dont la cassure et le grain ressemblent à ceux du marbre de Theux.

(2) Ce dernier s'imbibe bien d'eau; il a l'avantage d'être blanc, mais son grain est gros et inégal.

(*Journal de la Belgique*, 29 mai 1817).

Un résumé de cet article sera repris le 3 juin dans le *Journal de la Province de Hainaut*[120]. Dans son *Traité de Lithographie*, rédigé en avril 1818, sur lequel nous reviendrons longuement, Joseph Marchal termine un petit historique par cette phrase :

L'on doit ajouter à cette notice, que Mr Gossart à Mons est parvenu à tirer de bonnes épreuves lithographiques pendant les mois derniers et qu'il a approfondi les principes de cet art en chimiste éclairé et en zélé amateur.

Il faut enfin noter que Gossart était en relation avec Charles Lecocq[121], qui dans son livre *Coup d'œil sur la statistique commerciale de Tournay et de son arrondissement* (2e édition, Tournai, Casterman, 1817, 423 p.) remercie Gossart d'informations sur la possibilité, récemment publiée à Paris par Fleuret[122] de composer des pierres artificielles au départ de chaux, de sable et de scories de forges pulvérisées[123]. Lecocq sera éditeur des *Fastes Belgiques* publiés par Jobard et Goubaud en 1821 et, la même année, introduira la lithographie dans les manuels scolaires (voir Catalogue Jobard et Répertoire des lithographes, notice Casterman).

2.1.3 Un zélateur anonyme [Bruxelles, mars 1817]

Un article paru en 1817 se fait l'écho de ce qui pourrait être un projet d'implantation de la lithographie à Bruxelles, par un Bruxellois de naissance, qui n'a pu être identifié.

Un amateur des beaux-arts, qui désire encore être utile à sa patrie et voir fleurir sa ville natale, demande une personne bien fâmée et animée du même zèle, qui puisse disposer de deux à trois mille florins, pour ériger à Bruxelles un établissement nouveau et inconnu en ce pays, et qui peut quadrupler la mise de fonds en peu de temps. Cette institution, utile aux arts en général, aux artistes en tous genres, au pays et au commerce, ne peut qu'être approuvé par un gouvernement protecteur des établissemens qui ont pour but les progrès des arts, la gloire et la prospérité nationale.

L'amateur, disposé à concourir à cet établissement, est invité à donner son nom et sa demeure au bureau de cette feuille; on lui donnera tous les appaisemens qu'il désirera. On prévient qu'on ne traitera qu'avec la personne même (*Journal de la Belgique*, 25 mars 1817).

Un mois plus tard - s'agit-il de la même personne ? - un lecteur du *Journal de Bruxelles* adresse une lettre au quotidien :

Aux rédacteurs.

---

directeur des travaux chimiques à la manufacture de Sèvres et collaborateur de l'Encyclopédie pour la médecine, était en relations avec Pierre Rousseau (*Du journal encyclopédique à la quadrichromie*, *op. cit.*, p. 31 et 59).

[120] Maurice Arnould ne connaissait que cet article, mais avait justement supposé, puisqu'il le texte était daté *Bruxelles, 29 mai*, qu'il avait paru auparavant dans un journal bruxellois.

[121] Lecocq, Charles (Tournai, 3 septembre 1775 - Bordeaux, 1er janvier 1846) Membre de la seconde chambre des Etats-Généraux des Pays-Bas, membre du Congrès National, consul général de Belgique à Madrid, inspecteur de l'enseignement en Belgique, il est un fondateur de l'École primaire royale modèle (*Bibliographie Nationale*, 1830-1880, t. 2, 1892, p. 452-453; LEFEBVRE, Gaston, *Biographies tournaisiennes des XIXe et XXe siècle,* 1990, p. 158).

[122] Un article sur les *Pierres factices fabriquées par M. Fleuret* a paru dans le *Bulletin de la Société pour l'Encouragement de l'Industrie Nationale*, vol. XIII, 1814, p. 124.

[123] ARNOULD, p. 427.

Messieurs, vous nous parlez, de temps à autre, d'objets qui intéressent les arts, et vous dites, dans un de vos derniers numéros, qu'on vient de découvrir en France une pierre propre à la lithographie; j'espère que vous nous direz bientôt qu'on a trouvé cette pierre en Belgique, et que les procédés de cet art si ingénieux et si utile aux arts sont employés par nos artistes. Nous serions alors affranchis du tribut que nous payons à l'étranger pour ces sortes de productions; je sais qu'à Munich, à Paris et à Amsterdam, pareils établissements sont en vigueur, et nous Belges resterions-nous immobiles sur un objet aussi important, lorsque nous possédons des articles du premier mérite : un établissement en ce genre, qui promet au pays et aux arts des résultats si avantageux, j'en appelle aux artistes qui en ont connaissance, ne peut et ne doit rester plus longtemps dans l'oubli, chez une nation où la gravure a pris naissance. D.B. (*Journal de la Belgique*, 20 avril 1817. L'article est cité dans l'index publié à la fin de l'année par le journal, ce qui montre qu'il est considéré comme important).

Les initiales "D.B." nous laissent penser que l'auteur de ce texte pourrait être le calligraphe Du Blar, dont nous reparleront plus loin. Si c'est le cas, avait-il déjà procédé à des essais de lithographie alors ?

Le lendemain, un article présente les avantages de la lithographie. L'intérêt pour la technique semble augmenter.

Le gouvernement russe, à l'imitation de ceux de Bavière et de Wurtemberg, a adopté la lithographie à l'usage de ses bureaux (1). On sait que par ce procédé on peut multiplier à l'infini, et à peu de frais, les copies d'une pièce originale, et de manière à garantir l'authenticité bien plus sûrement que par la voie de l'impression, puisque des copies lithographiées reproduisent fidèlement les traits originaux des écritures. On prévoit déjà que si ce procédé s'introduit dans les administrations publiques, il contribuera à diminuer de beaucoup le nombre des copistes et expéditionnaires, et les frais d'impression. Ce sont autant de fac-simile *que l'on tire par ce moyen. La lithographie ne sert pas seulement à imprimer des écritures, mais on multiplie aussi à son aide toutes sortes de dessins, des portraits, des paysages; elle remplace par conséquent la gravure que la perfection, où peu-à-peu cette méthode parvient, fera tomber. L'art, dont il est question, a été inventé en Allemagne, il y a déjà douze ans. Il consiste à écrire, à l'aide d'encre faite de poix noire et d'esprit-de-vin, sur une pierre calcaire qui boit aisément l'eau : l'eau mouille la pierre sans mouiller les traits, qui sont, à leur tout, mouillés, si l'on peut ainsi s'exprimer, par de l'encre d'imprimerie, les corps gras ne prenant que sur leurs semblables, sans que la pierre le soit : on mouille donc la pierre et on touche avec les balles; puis on imprime. On prétend qu'on a découvert, à environ trente lieues de Paris, une carrière de pierres propres aux procédés lithographiques. On sent facilement que c'est d'arrière en avant qu'on doit écrire en lithographie.*

---

(1) La lithographie est l'art d'imprimer avec des planches de pierre, des mots grecs lithos *(pierre) et* graphô, *je grave, ou je décris, car* lithographie *signifie aussi* traité sur les pierres. *S.E. le ministre français de l'intérieur, d'après le compte qui lui a été rendu de l'établissement lithographique de M. Engelmann, à Paris, et du cours complet d'études du dessin, qu'il publie, a décidé qu'il en serait pris trente exemplaires pour le compte de son ministère* (*Journal de la Belgique*, 21 avril 1817).

Deux mois plus tard, D.B. réapparaît. Il fait allusion à un Anglais[124] qui n'a pu être identifié :

Aux rédacteurs.

Messieurs, veuillez bien annoncer, dans votre journal, que l'art lithographique semble prendre racine en Belgique; un amateur des beaux-arts vient d'avoir fait des essais qu'il a bien voulu m'adresser; il continue ses expériences et espère en retirer un résultat plus satisfaisant encore; et pour peu qu'on donne suite à cette heureuse et ingénieuse

---

[124] Après le rétablissement des relations avec l'Angleterre suite à la chute de l'Empire, les artistes graphiques anglais étaient réputés sur le continent.

découverte, nous verrons bientôt de pareils établissements dans nos capitales, à l'instar de ceux de Munich et de Paris. Il ne nous manque que la pierre; des savans sans doute sauront nous indiquer où elles se trouvent dans le sein de nos belles carrières : alors nous verrons nos artistes employer avec succès le crayon et la plume, pour propager leurs productions et enrichir nos collections. Bruxelles ne sera pas la dernière à mettre en pratique un art aussi utile que fécond et avantageux au pays : l'orgueil national nous le commande (1). Par goût pour les beaux-arts et par attachement à mon pays, je jette de temps à autre quelques idées fugitives pour tâcher de faire naître le goût et ramener l'art de la gravure dans son ancien domaine: vingt-cinq années de voyage, mon long séjour dans plusieurs capitales, m'ont mis à même d'étudier cette partie et de visiter les ateliers de gravure en tous genres, d'en connaître les procédés et les avantages tant sous le rapport du luxe, que des progrès de l'art.

Les Pays-Bas, jadis si florissants en production des arts, vont reprendre leur ancien lustre; on voit déjà nos premiers peintres occupés à des sujets historiques et nationaux; d'un autre côté, ce sont les architectes experts qui travaillent à nous donner une collection des édifices et principaux monumens du pays; des graveurs habiles s'occupent de médailles pour transmettre à la postérité les événemens remarquables, et des amateurs de géographie sont occupés à former un atlas national et la statistique du royaume, qui sera exécuté en Belgique. Nos savans et nos artistes doivent tout espérer, et être glorieux d'avoir pour protecteur un souverain éclairé qui se plaît à encourager les arts utiles; et j'espère voir en quelques années les écoles flamandes et hollandaises reprendre leur ancienne célébrité, et la gravure nous reproduire tout ce que l'art de la peinture ancienne et moderne nous aura transmise. D.B.

(1) M. Dewéwé[125]*, marchand d'estampes, rue des Chapeliers, près de la grande place, à Bruxelles, vient de recevoir de l'imprimerie lithographique de M. Engelmann, de Paris, plusieurs cahiers contenant des copies de dessins gravés d'après le nouveau procédé. Il est impossible de porter plus loin l'imitation. Il semble que la fleur du crayon soit restée sur la copie imprimée. Ces cahiers, imprimés sur beau papier, offrent de[s] études de chevaux d'après Vernet, de vaches, de paysages, des ruines, etc. Nous avons particulièrement distingué une vue de Castel-Gandolfo, palais d'été du pape. Chacune de ces grandes estampes, supérieurement exécutée, ne se vend qu'un fr. 50 cent., et le cahier six francs.*

Un Anglais va former ici un semblable établissement. Il a fait venir deux presses de Paris, et tout porte à croire qu'il ne tardera pas à ouvrir ce nouvel établissement.

(*Journal de la Belgique*, 12 juin 1817).

Le dernier paragraphe d'un article indiquant l'établissement d'un dépôt de la *Société lithographique* [*Paris et Mulhouse*] d'Engelmann[126] chez F. Vanderwallen, au Cantersteen, confirme qu'il n'existe toujours pas à Bruxelles d'établissement lithographique :

Lithographie.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de cette découverte, dont le plus précieux avantage est de pouvoir multiplier les desseins [*sic*] *originaux, puisqu'il suffit qu'on trace sur une pierre, préparée à cet effet avec un crayon ou une encre composée pour cet usage, un dessin quelconque pour qu'on puisse aussitôt en tirer un grand*

---

[125] Ce marchand ne figure ni au recensement de 1816 ni dans les registres de patentes. Il est renseigné dans la rubrique *Marchand de Gravures* du *Nouvel indicateur bruxellois ; pour l'année M D CCC XIX contenant ...*, Bruxelles, Aug ; Wahlen et comp. Imp. Libraires. 1819, p. 165 : *De Weuvez, Rue des Chapeliers.* Il doit être le "Deweuvez" qui figure dans une publicité en 1822 : On souscrit chez Le Charlier libraire, Fietta, Deweuvez. (*L'Oracle*, 18 janvier 1822, annonce pour un portrait gravé de David)Il pourrait s'agir de Deweuwe, marchand d'estampes, rue de la Colinne, n° 300 en 1824 (DE FORTBOIS, Et. H., *Almanach du commerce de Bruxelles et des provinces des Pays-Bas pour l'an 1824*, p. .196, et p. 229 rubrique "papetiers").. Il y a peut-être un lien familial avec l'imprimeur lithographe nommé Deverver-Deweuve, rue du Marché au Charbon, qui imprime des cartes porcelaine publicitaires sous le règne de Léopold I[er].

[126] En 1819 existera un autre dépôt : *Lithographie. M. DESTRES, montagne de la Cour, a l'honneur de prévenir le public qu'il tient chez lui un dépôt de lithographie de la Société de Mulhouse, et qu'il reçoit tous les quinze jours un choix de nouvelles estampes du plus nouveau goût* (*L'Oracle*, 13 mars 1819).

nombre d'épreuves parfaitement semblables à ce dessin. D'où il suit que les épreuves lithographiques sont elles-mêmes des originaux dans toute leur pureté, et tels qu'on ne pourrait les distinguer d'un dessin fait à la main.

M. ENGELMANN, directeur de la société lithographique de Mulhausen[127]*, s'est emparé de cette découverte pour faire une collection de dessins originaux utiles non-seulement aux élèves, mais encore aux professeurs. Cette collection renfermera un cours complet de dessin et tous les principes élémentaires de cet art, tels que figures, paysages, animaux, architecture, ornemens, etc. Et le dépôt s'en trouve à Bruxelles, chez F. VANDERWALLEN, rue des Carrières (dite Kantersteen), section 7, n° 642, et à Amsterdam, chez NERENBURGER-FERNIG, sur le Keysers-Graagt, vis-à-vis de Félix Méritis. Ces deux dépôts sont les seuls qu'ait, dans le royaume des Pays-Bas, la société lithographique de Mulhausen.*

C'est un tribut que ce Royaume paye, en ce moment, à l'industrie étrangère, mais il faut espérer qu'il saura bientôt s'en affranchir (*Le Vrai Libéral*, 16 juin 1817)[128].

François Vanderwallen, âgé de 43 ans est receveur des contributions à Lembecq. Son épouse, mentionnée au recensement de 1816, est "Félicité De Fernig". Elle est la sœur de Louise [de] Fernig, épouse Nerenburger. L'initiale F. de l'annonce est celle de Félicité plutôt que celle de François, car l'épouse tient à cette adresse un dépôt de billets de la loterie hollandaise [fig. 23]. Elle est sans doute aidée par Théophile de Fernig, qui (comme son prénom ne l'indique pas) est sa sœur et est domiciliée au même endroit[129]. Le dernier paragraphe de l'article suscite une réaction mécontente d'un lecteur, qui signale une firme amstellodamoise et fait allusion, comme D.B, à l'arrivée prochaine à Bruxelles d'un artiste anglais :

Extrait d'une lettre d'Amsterdam, sur la lithographie.

L'imprimerie lithographique sous la direction de MM. Beyer et Vinkeles, qui existe depuis longtemps ici[130]*, semble être totalement ignorée chez vous. L'Observateur du 8 juin, qui contient un article assez étendu sur la lithographie, donne l'énumération des établissements de Munich, de Paris et de Londres, tandis qu'il passe sous silence celui d'Amsterdam. Vous rendrez un service à notre industrie, en faisant connaître cette imprimerie dans les provinces méridionales du royaume : l'imprimerie lithographique, établie à Amsterdam, emploie non-seulement les procédés suivis à Paris et à Londres,*

---

[127] La société vient de se créer et sera reconnue officiellement quelques mois plus tard : *Paris, 21 novembre.* [...] *Par une autre ordonnance du 12 de ce mois, le roi a autorisé l'établissement d'une nouvelle société anonyme, qui prend le nom de société lithographique de Mulhausen, et dont M. le comte Guilleminot, lieutenant-général, fait partie, ainsi que M. Engelmann, un des propagateurs de cette nouvelle branche d'industrie* (*Journal de la Belgique*, 25 novembre 1817).

[128] *L'Observateur belge*, t. 10, n° 273, p. 309 mentionne également l'ouverture de ces dépôts.

[129] Félicité (1770-1841) et Théophile (1775-1819) [de] Fernig, héroïnes des guerres de la Révolution, attachées à l'État-Major de Dumouriez, combattirent à Valmy et à Jemmapes. Félicité épouse un officier belge, qu'elle a sauvé lors d'une bataille, François J.H. Van der Wallen (+1829) et meurt le 4 août 1841 à l'âge de 71 ans. Théophile de Fernig expire en 1819. Leur sœur Louise épouse un français, Nerenburger, et vient se fixer à Bruxelles où elle meurt en 1837 (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 8, 1872, p. 260-261; VANDERVELDE, Cecilia, *La nécropole de Bruxelles*, Bruxelles, 1991, p. 556, qui cite un extrait d'un article de Charles MAROY dans *L'Eventail*, n° 47 du 25 septembre 1927). On retrouve effectivement le couple amstellodamois à Bruxelles en 1820 (Recensement 1816, section 7B : supplément : *Rue de Namur, 986. Arrivée 23 8bre 1820 : Nerenburger, Henri, Rentier, né à St Avold* [Moselle], *France, 49 ans. Fernig, Antoinette-Louise, épouse, née à Mortagne (France), 52 ans. Nerenburger, Henriette, née à Amsterdam, 18 ans Nerenburger, Adolphe, né à Amsterdam, 16 ans.* Le fils, Adolphe (Amsterdam, 1804 - Bruxelles, 1869), devient en 1843 directeur du dépôt de la guerre (créé en 1831 avec pour mission d'établir une carte topographique officielle de la Belgique). Il occupe ce poste jusqu'en 1863. En 1834, il est professeur de géographie à l'École royale militaire. Il fonde en 1856 au dépôt de la guerre (dont il est directeur depuis 1845) un atelier photographique, pour la reproduction des cartes. Il est officier de l'Ordre de Léopold en 1851 et membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Belgique (LIAGRE, J., *Notice sur G. A Nerenburger* dans *Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1871, p. 369-389; *Directory*, p. 296, où prénommé par erreur Adrien).

[130] Selon MOULIJN, p. 26, elle a été fondée en 1816. Vinkeles est probablement un parent du graveur Reinier Vinkeles mort qui meurt le 30 janvier 1816 à Amsterdam, âgé de 64 ans, membre de l'Institut des Pays-Bas (*Journal de Gand*, 5 février 1816).

mais les artistes qui en ont la direction ont été assez heureux pour les porter à un degré de perfection qui surpasse tout ce qui a été fait ailleurs. La fragilité des crayons dont on fait usage à Paris a fixé d'abord notre attention : ils en ont inventé qui, sans avoir cet inconvénient, ne le cèdent en rien aux crayons ordinaires.

La construction mécanique des presses a pareillement subi des améliorations à l'aide desquelles le travail s'abrège des deux tiers. L'imprimerie polyautographique, qu'un anglais à ce qu'on assure doit établir à Bruxelles, ne sera donc point la première de cette nature, dans le royaume des Pays-Bas, etc.

Nous remarquons en général, que tout ce qui chez nous existe de louable est ignoré chez vous (*Journal de la Belgique*, 26 juin 1817)[131].

Le 19 juin 1817, le marchand d'estampes Tessaro annonce dans le *Journal de Gand* qu'il présente des nouveautés lithographiques dans sa boutique, de la rue des Champs, à Gand (voir Chapitre 2).

2.1.4 Candido d'Almeida [Gand, juillet 1817]

C'est à un émigré portugais établi à Gand, Candido d'Almeida, ancien écuyer du roi d'Espagne Charles IV, que revient la place suivante dans l'introduction de la lithographie dans notre pays. Il découvre en Flandre orientale une pierre propre à la lithographie :

Gand, 13 juillet.

Une découverte intéressante vient d'être faite. Nous la devons aux recherches d'un savant modeste dont les connaissances, arrachées à son sol natal, sont heureusement transplantées parmi nous. Nous possédons des pierres à l'usage de la lithographie; M. d'Almeida les a trouvées dans cette province, et en a reconnu l'excellence par des essais plusieurs fois répétés. Ce lithographe s'est convaincu, et il assure, que ces pierres sont d'une qualité supérieure à celles que dernièrement on a découvertes en France (*Journal de la Belgique*, 14 juillet 1817)[132].

Quinze jours plus tard, le même journal annonce que la Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand, présidée par M. Van Huffel, a proclamé le 25 juillet M. Mathieu Van Brée[133], premier professeur à l'Académie royale de peinture d'Anvers, en qualité de membre non résidant. À cette séance, la société a examiné les premiers dessins lithographiques exécutés en cette ville. Ce ne sont que de petits essais, mais ils ont été accueillis avec un vif intérêt. Ils sont dus à Candido Almeida, que l'on espère voir se fixer définitivement à Gand et que la société souhaite admettre parmi les membres. Une hésitation toutefois : la lithographie peut-elle être assimilée à la gravure ?

M. Almeida a été proposé pour faire partie de la société, comme pouvant entrer également dans la section de la musique et de la gravure (si l'art du lithographe peut y être compris), et dans celle de la littérature (*Journal de la Belgique*, 31 juillet 1817).

Est-ce d'Almeida qui passe cette petite annonce dans le *Journal de Gand* du 19 août 1817 ?

---

[131] Un autre article, paru le lendemain, exprime le même étonnement : *Il existe à Amsterdam, une imprimerie lythographique dont nous ignorions l'existence. Elle est sous la direction de MM. Beyer et Vinkelès. Ces artistes assurent qu'ils emploient non seulement les procédés suivis à Londres, Munich et Paris, mais qu'ils les ont portés à un degré de perfection qui surpasse tout ce qui a été fait ailleurs. Ils ont inventé un crayon qui, sans avoir la fragilité de ceux dont on fait usage à Paris, ne le cèdent* [sic] *en rien aux crayons ordinaires. La construction mécanique des presses, a pareillement subi des améliorations, à l'aide desquelles le travail s'abrège des deux tiers* (*Le Vrai Libéral*, 27 juin 1817).

[132] La même information est relayée par *Le Vrai Libéral* le même jour : *Une découverte très importante, pour les arts, vient d'être faite; elle est due à un étranger transplanté sur notre terre hospitalière. M. d'Almeida, savant lythographe, a trouvé, dans la province de Flandre orientale, des pierres à l'usage lythographique dont il a reconnu l'excellence par des essais plusieurs fois répétés; il assure qu'elles sont d'une qualité supérieure à celles qu'on a dernièrement découvertes en France* (*Le Vrai Libéral*, 14 juillet 1817).

[133] Van Brée, Mathieu-Ignace (Anvers, 1773 - Anvers, 1839). Peintre d'histoire, de sujets religieux et de portraits. Dès 1814, Guillaume I[er] lui commande des travaux officiels.

Les personnes qui désireraient faire l'acquisition du secret lithographique, consistant dans la composition de l'encre et du crayon, la préparation de la pierre, le tirage, et principalement du procédé chimique par lequel on parvient à rendre propre à cet usage les dalles calcaires du Pays-Bas, particulièrement pour la musique, en un mot, tout le procédé qui tient à cet art, pourront s'adresser au bureau de cette feuille, où l'on trouvera tous les renseignements nécessaires.

Il ne doit pas s'agir de Goubaud, qui compte exploiter personnellement la lithographie. L'utilisation du mot "secret" pourrait faire penser qu'il s'agit de Karl Senefelder (voir infra)[134]. Serait-il passé par Gand un mois avant d'arriver à Bruxelles ?

Quelques mois plus tard, la première lithographie illustrant une publication est éditée en Belgique :

La première livraison des Annales belgiques des sciences et des arts vient de paraître. Elle porte pour épigraphe exegi monumentum *(Hor.) et a pour frontispice le buste lithographié d'Epictète* (*Journal de la Belgique*, 8 novembre 1817).

Un article donne davantage de détails deux semaines plus tard.

La seconde livraison des Annales belgiques des sciences et des arts vient de paraître. M. d'Almeida est l'éditeur de ce nouvel ouvrage qui s'imprime à Gand, chez Degoesin-Verhaeghe (*Journal de la Belgique*, 23 novembre 1817).

Nous pouvions raisonnablement supposer que l'auteur de cette lithographie était l'éditeur de la revue. Notre supposition a été confirmée par une phrase du *Traité de Lithographie*, manuscrit inédit de Joseph Marchal (annexe 2.5) :

Mr le comte Almeida portugais a lithographié et imprimé à Gand en 7^{bre} 1817 [*sic*] *un portrait d'Epictète qui se trouve au commencement d'une traduction de l'ouvrage de cet ancien philosophe.*

2.1.5 Pierre-Jean De Vlamynck [Bruges, juillet 1817]

Un protégé d'Odevaere se lance dans l'aventure. Il s'agit de Pierre-Jean De Vlamynck (Bruges, 1795 - Bruges, 1850). Dessinateur, et graveur, il est l'élève d'Odevaere jusque 1819. Il sera ensuite l'élève de Joseph-Charles De Meulemeester[135], qui enseigne la gravure à l'Académie d'Anvers.

Trois journaux font écho à ce premier essai brugeois, ce qui témoigne d'un certain intérêt de la presse pour cette nouveauté. Le premier est le *Journal de la Belgique*, qui était alors un de nos quotidiens les plus diffusés :

La lythographie fait de rapides progrès en Belgique. Mr Vlamynck, de Bruges, vient de finir sur pierre, et par les procédés lythographiques, le portrait de feu Mr Coquelaere, curé dans cette ville. Ce portrait d'une ressemblance parfaite, est celui peint par Mr Odevaere, peintre de S.M., sous les yeux et la direction duquel Mr Vlamynck travaille. L'académie de Bruges doit s'applaudir d'autant plus du talent de cet élève, que S.M. protectrice des arts, et de ceux qui les cultivent avec distinction, vient d'accorder à ce sujet de la plus grande espérance, une pension à titre d'encouragement. Elle est la récompense de ses progrès étonnans en peinture et en gravure sur pierre[136] (*Journal de la Belgique*, 16 juillet 1817).

---

[134] Karl Senefelder n'est cependant pas le seul à parler de secret, car en 1809, Heinrich Von Rapp publie *Les secrets de la lithographie* (De Sousa, Jörge, *La mémoire lithographique : 200 ans d'images*, Paris, Arts et Métiers du Livre, 1998, p. 25).

[135] De Meulemeester (Bruges, 1771 - Anvers, 1836) démissionne de l'Académie d'Anvers en 1829, pour entamer la gravure au burin des reproductions des Loges de Raphaël qu'il a copiées à l'aquarelle lors d'un long séjour à Rome, de 1806 à 1819.

[136] *Sic* pour lithographie. La véritable gravure sur pierre est un procédé en creux, utilisé surtout en cartographie.

L'information est reprise telle quelle le lendemain par le *Journal de Gand* et deux jours plus tard par l'organe officiel du gouvernement :

> *Bruxelles, 17 juillet. Un de nos journaux annonce que M. Vlamynck, de Bruges, vient de finir, sur pierre, et par les procédés lithographiques, le portrait de feu M. Coquelaere, curé de cette ville. Ce portrait, d'une ressemblance parfaite, a été exécuté sur la toile par M. Odevaere, peintre de S.M. sous les yeux et la direction duquel M. Vlamynck travaille. S.M. a accordé à ce dernier une pension à titre d'encouragement* (*Gazette générale des Pays-Bas*, 18 juillet 1817).

Ces publicités suscitent apparemment une demande, car deux mois plus tard, le portrait est toujours vendu, et il en existe un dépôt à Bruxelles :

> *Parmi les productions lithographiques qui se trouvent chez Van der Wallen, au Cantersteen, on peut se procurer le portrait de M. Coquelaere, de Bruges* (*L'Oracle*, 11 septembre 1817).

L'article de *L'Oracle* suscite une réaction tardive du *Vrai Libéral* :

> *M. Vlamynck, élève de M. Odevaere, vient d'employer, à Bruges, les procédés lithographiques* (*Le Vrai Libéral*, 16 septembre 1817).

Et quelques mois plus tard, en avril 1818, Joseph Marchal rappellera l'épisode dans son *Traité de Lithographie* :

> *En 1817, Mr P. Devlamÿnck élève de Monsieur Odevaere a lithographié au crayon à Bruxelles le portrait de Monsieur Coquelaere ancien curé de Saint Sauveur à Bruges peint par M. Odevaere et dessiné sous la direction de ce dernier. Cet ouvrage a été imprimé par Engelmann à Paris.*

Le portrait n'avait donc pas été imprimé en Belgique, ce que les journaux ne précisaient pas (mais nous avons vu que Vanderwallen tenait le dépôt des lithographies d'Engelmann).

De Vlamynck part ensuite à Paris pour apprendre la gravure au burin. Il s'y trouve en 1819.

2.1.6 Joseph De Cauwer [1817 ?]

Candido d'Almeida conseille à De Cauwer[137], professeur de l'Académie de Gand, d'utiliser la lithographie pour un cours de dessin qu'il projette d'éditer :

> *M. de Cauwer, professeur de dessin à l'académie de Gand, va faire paraître aussi un ouvrage qui lui assignera un rang distingué parmi les auteurs de livres élémentaires à l'usage des élèves déjà un peu avancés. Ce sera un traité en français, "sur l'usage des figures et lignes géométriques dans le dessin", traité enrichi d'un grand nombre de gravures, tracées et ombrées, avec cette élégante correction qui distingue le crayon de cet habile professeur. M. Almeida, qu'il s'est empressé de consulter, n'a pas hésité à dire que cette même netteté de trait et d'expression pourra être conservée par M. de Cauwer, dans ses dessins sur la pierre, et il paraît certain que cet ouvrage s'annoncera aussi par le secours de la lithographie* (*Journal de Gand*, 9 septembre 1817).

Peut-être Joseph De Cauwer a-t-il pratiqué la lithographie dès 1817. Mais son projet de cours de dessin semble ne s'être concrétisé qu'en 1830, quand paraissent les quatre premiers cahiers des *Études de dessin* imprimés par Dewasme et diffusés à Gand par Tessaro (voir Catalogue Dewasme).

---

[137] De Cauwer, Joseph dit de Cauwer-Ronse (Beveren-Waas, 1773 - Gand, 1854), professeur à l'Académie de Gand de 1802 à 1846 (voir Répertoire des lithographes).

2.1.7 Innocent Goubaud [novembre 1817]

Si Jobard est considéré comme le fondateur du premier établissement lithographique belge important [138], il semble dans l'état actuel des connaissances que Goubaud l'ait précédé en Belgique. Peut-être Jobard a-t-il rencontré à Amsterdam le dessinateur Innocent Goubaud et l'a-t-il accompagné ou rejoint en Belgique ? Dans ce cas, Jobard dirait vrai en prétendant qu'il est arrivé en Belgique en 1817. Innocent-Louis-Lucas Gubbo, dit Goubaud né en Italie, est devenu à Paris un peintre d'histoire. Il a été directeur de l'Académie de Marseille. À partir de 1817, il porte le titre de chevalier et de dessinateur du prince d'Orange. Rob Meijer a établi l'historique de la formation de la calcographie de Goubaud[139]. Nous lui empruntons les informations relatives à la carrière de Goubaud, de la fin de l'année 1816 à la fin de l'année 1817. Début novembre 1816, un ancien général français, F. Guillaume, chevalier de Vaudoncourt, et le peintre français Innocent-Louis Goubaud envoient une pétition au roi Guillaume I[er]. Ils lui demandent de pouvoir établir une "calcographie royale"[140]. Le projet est

---

[138] Une source antérieure aux écrits de Jobard l'affirme : [...] *celui qui a fondé chez nous, et qui a porté à une si haute perfection cet art nouveau, qui a fait une espèce de révolution dans tout ce qui se rapporte à la gravure* (*Journal de Bruxelles*, 26 novembre 1825, à propos de l'édition des bas-reliefs de Flaxman).

[139] MEIJER Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 294-316.

[140] *A sa Majesté le Roi des Pays-Bas*
Sire !
Les soussignés F. Guillaume Chev. De Vaudoncourt, ci-devant Général d'artillerie au service d'Italie, et I. Goubaud demeurant à Gand, ci-devant inspecteur des études de dessin à l'université et deux différentes écoles de France, prennent la liberté de supplier Votre Majesté de daigner leur accorder le privilège de fonder et de diriger dans Son Royaume un établissement, sous le nom de Calcographie Royale.
Cet établissement dont Rome seule offre un exemple en Europe, puisque les dépôts topographiques établis dans plusieurs états à la suite du Ministère de la Guerre (et tels que le Général en a dirigé un en Italie) n'en comprennent qu'une section, cet établissement est d'un intérêt trop général et d'une utilité trop grande, pour ne pas être adopté dans un pays, dès que les progrès de l'instruction publique ont atteint toutes les classes sociales.
Un établissement central de Calcographie est d'autant plus nécessaire, qu'il offre le seul moyen de nationaliser toutes les productions de toutes [sic] les genres de dessin, en les faisant passer par des mains nationales, et en donnant à leur exécution l'uniformité qui seule peut constituer et caractériser une école. C'est ainsi que la Calcographie Romaine, est devenue non seulement le centre d'action, et pour ainsi dire une école normale pour les artistes Italiens; mais encore un dépôt général où les artistes et les amateurs peuvent chercher, sans craindre de voir frustrer leurs espérances, tous les grands monumens nationaux, et surtout ceux dont la transmission à la postérité est une entreprise supérieure aux forces d'un artiste isolé. Ce serait donc à la Calcographie Royale des Pays-Bas, que les universités, les écoles civiles et militaires et tous les corps administratifs pourraient trouver les cartes, gravures et collections quelconques qui peuvent leur être utiles ou nécessaires.
La Calcographie Royale, pour être formée sur le modèle de celle de Rome, s'occuperait des objets suivants, savoir :
1° de la formation d'une Carte administrative du Royaume, dressée sur la base de celle de Ferrari[s] (des pays bas autrichiens) et conservée sur la même échelle, afin de comprendre des détails plus utiles.
2° de la formation de toutes les cartes de détails des différentes provinces, dans le but de servir de base au cadastre, et d'appui aux tablettes statistiques, que les Directeurs de la Calcographie ajouteraient à leur travail.
3° De la formation et de la publication des cahiers d'architecture et de dessin, soit de la figure et du paysage, à l'usage des universités et des différentes écoles, et selon les méthodes d'enseignement adoptées.
4° de l'enseignement et de l'introduction des méthodes de dessin et de gravure Lithographiques, telles qu'elles sont en usage en Autriche et en Bavière.
Les requérants ne demandent pour cet établissement aucune forme d'avance, ayant par devers eux les moyens suffisants pour le fonder.
Mais ils supplient Votre Majesté de leur accorder les privilèges suivants :
1° Qu'il leur soit fourni dans la ville de Gand, le local nécessaire pour y établir les bureaux, atteliers et imprimerie dont ils ont besoin. Ils ont choisi cette ville de préférence, tant à cause de l'université, qui y est établie, que parce qu'ils y trouveraient déjà des artistes collaborateurs.
2° Que toutes les administrations et écoles dépendantes du Gouvernement, ayant l'obligation de se fournir à la Calcographie Royale, exclusivement, de toutes les cartes, cahiers et modèles d'études, et en général de toutes les gravures quelconques, dont elles pourraient avoir besoin.
A ces simples conditions, les Directeurs de la Calcographie Royale, peuvent, sans crainte, promettre de porter bientôt cet établissement au degré de perfection où se trouve celui de Rome, et d'y former les sujets nationaux capables de le diriger après eux.
Dans l'attente d'une décision de Votre Majesté, qu'ils espèrent favorables à leurs vœux, les requérants ont l'honneur d'être avec le plus profond respect, Sire ! De Votre Majesté les très humbles, très obéissants et très

calqué sur la *Calcografia Camerale Romana*, établie en 1738 à Rome. Goubaud veut installer sa Calcographie royale à Gand en raison de la présence de l'université et d'artistes qui pourraient collaborer à son projet. Le programme est fort ambitieux et dépasse ce que le terme calcographie (gravure sur cuivre) laissera supposer. Goubaud envisage la réalisation de cartes (grâce à l'expérience en topographie du général de Vaudoncourt), la publication de livres à l'usage des écoles, ainsi que l'enseignement du dessin et de la lithographie. Le problème est qu'il existe déjà un organisme chargé de la réalisation de cartes, le Bureau Topographique à La Haye, ce qui va à l'encontre de la demande de Goubaud d'avoir le monopole de la fourniture de cartes aux écoles et administrations. Le 3 avril 1817, Goubaud, qui n'a pas obtenu satisfaction, réitère sa requête[141], mais en la limitant à une demande de l'obtention du titre "Calcographie Royale". Il est établi rue Saint-Lazare [ou Salazar], ancienne dénomination de la rue des Sols, n° 674[142]. Le 24 juin, il obtient satisfaction[143].

En 1817, Goubaud fournit au libraire Vinkeles, d'Amsterdam, des dessins d'après Raphaël pour réaliser des lithographies[144]. En octobre 1817, le libraire-éditeur G. Sulpke reprend l'affaire de Vinkeles. Dans l'article où il annonce la reprise de la firme[145], il signale qu'il vend toujours une estampe réalisée par Vinkeles d'après Goubaud : celle-ci représente les têtes du tableau "la Transfiguration" de Raphaël, que Goubaud a copiées de l'original et qui ont été transférées sur pierre par Vinkeles & C° (MOULIJN[146], p. 29). Nous verrons que Goubaud utilisera à nouveau ses copies en 1824. Van der Marck (p. 64) déduit de cette édition de lithographie que Goubaud a travaillé un moment à Amsterdam pour la firme Abraham Vinkeles & Cie, et qu'il avait déjà dû quitter Abraham Vinkeles quand celui-ci remit son affaire à G. Sulpke, en octobre 1817, puisqu'en juin, il obtenait l'accord de fonder la Calcographie royale. Mais comme le relève Rob Meijer[147], cette déduction est abusive : Goubaud n'a pas nécessairement été travailler à Amsterdam. Par contre, Meijer découvre que c'est pour aller travailler avec Goubaud à Bruxelles que Vinkeles a remis son affaire à Sulpke. Dans une

---

dévoués serviteurs
le Chev. de Vaudoncourt
I. Goubaud
Bruxelles, le 6 Novembre 1816
(La Haye, Algemeen Rijksarchief, Ministère de l'Éducation publique, de l'Industrie nationale et des Colonies, 2.04.01 /4033 (lettre du 21 Novembre 1816, reproduite dans l'article de Rob Meijer, p. 314-315).

[141] *Sire*
Le soussigné a déjà eu l'honneur de remettre à Votre majesté un projet d'établissement de calcographie. Il vient, aujourd'hui, vous supplier d'accorder à cet Etablissement le titre pur et simple de Calcographie royale des pays-bas.
Cette institution manque au Royaume; non seulement elle sera utile aux arts, mais encore ouvrira une nouvelle branche au Commerce et à l'Industrie. Le soussigné fera tous les efforts, Sire, pour mériter la protection de Votre sage gouvernement et il supplie Votre majesté de croire à sa fidélité et à son respectueux dévouement. Il est, de Votre Majesté, Sire, le très humble et très soumis serviteur. I. Goubaud Dessinateur de S. a. R. le prince héréditaire d'Orange. Ex-directeur de l'académie de Marseille, ex-professeur des différents lycées à Paris; ex-examinateur de l'École polytechnique, ex-dessinateur de la cour de France.
Rue St. Lazare, 674
Bruxelles, le 3 avril 1817.

[142] Le recensement de 1816, section 7, indique à cette adresse : Damoiseau Isabelle, rentière, née à St André [probablement en France], 71 ans et D'Aubremé, Charles, 1er conseiller à la Cour d'Appel, né à Bruxelles, 50 ans. Personne n'est renseigné à cette adresse dans le supplément du recensement de 1816. Il donc n'existe aucune trace de Goubaud dans le recensement.

[143] Suite à un rapport de O. Repelaer van Driel, Commissaris-generaal voor het publiek Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, le 20 juin 1816.

[144] La firme Beijer & Vinkeles, fondée en 1816, est devenu Vinkeles & C° quand, en 1817, Beijer est parti, apparemment pour les Indes occidentales, où l'on retrouve un imprimeur de ce nom à Panamaribo (MOULIJN, p. 29). Vinkeles meurt en 1821. Ses filles adressent alors une requête à Guillaume Ier (La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, Klapper 4200, année 1821).

[145] *Amsterdamsche Courant*, 8 octobre 1817, annonce relevée par MOULIJN, p. 27.

[146] Simon Moulijn, auteur de livres sur la lithographie, était lithographe lui-même et collectionneur d'estampes.

[147] MEIJER Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 300.

lettre datée du 31 octobre 1817[148], Vinkeles annonce qu'il déménage son atelier d'Amsterdam à Bruxelles, qu'il est Directeur de la Calcographie & Lithographie royale à Bruxelles, rue Salazar. Il dit avoir obtenu ce poste du Roi et annonce qu'il va bientôt publier plusieurs travaux.

Un des articles de "Dominique" de *La Gazette*, visiblement repris par Van der Marck, situe l'installation de Goubaud à Bruxelles, rue des Sols[149], en décembre 1817. L'information est apparemment basée sur l'*Almanach royal de la Cour, des provinces méridionales et de la ville de Bruxelles pour l'an 1818*, qui paraît dans le courant du mois de décembre précédent (dans cet almanach, jusqu'en 1820, il fait partie - en tant que dessinateur - de la *Maison du Prince et de la Princesse d'Orange*). Mais Goubaud est déjà actif un peu avant : un article signale que Goubaud est actif à Bruxelles en novembre 1817 et que Guillaume I[er] lui a octroyé un titre :

> *Calcographie royale des Pays-Bas.*
>
> *M. Goubaud, dessinateur de S.A.R. le prince héréditaire d'Orange, autorisé, par le décret de S.M. du 14* [*sic* pour 24] *juin 1817, à prendre pour son établissement le titre de* calcographie, *publiera en litographie un ouvrage par souscription ayant pour titre :* Annales de la peinture dans les Pays-Bas, depuis le milieu du 13[e] siècle jusqu'à nos jours. *Le prospectus de cet établissement national paraîtra sous peu, nous en rendrons compte à nos lecteurs* (*Journal de la Belgique*, 16 novembre 1817).

L'article est recopié le lendemain par *Le Vrai Libéral*. Le décret du 14 juin indique qu'alors Goubaud travaillait pour son compte, ou du moins comptait ouvrir un atelier. Vu l'intérêt pour la lithographie dans la presse de l'époque, il semble improbable qu'une activité de l'atelier soit passée inaperçue de juin à décembre. Nous pencherions plutôt pour un retard de l'ouverture de l'atelier. Sans doute celui-ci n'a-il vraiment démarré la lithographie qu'à l'arrivée de Vinkeles.

Selon Waller[150], Goubaud a été l'élève de "C.F.M. Senefelder". Peut-être cette affirmation se base-t-elle sur le fait que Karl Senefelder a imprimé en janvier 1818 le portrait de Madame Manson dessiné par Goubaud. Par contre, Hymans (*Lithographie*, p. 422) affirme qu'il existe une vue de Bruges lithographiée par Karl Senefelder et imprimée à Bruxelles par Goubaud. Goubaud se disait déjà lithographe en 1817, aurait-il cependant été l'élève de Karl Senefelder ? C'est ce qu'affirmait Xavier Heuschling en 1850 (voir infra).

L'établissement de Goubaud, dont le *Vrai Libéral* ne mentionne pas l'adresse [rue des Sols], ne tarde pas à remporter un certain succès[151] :

> *Bruxelles, le 16 décembre.*
>
> *S. Exc. le comte de Mercy d'Argenteau*[152]*, gouverneur de la Province, a visité hier l'établissement lithographique de M. Goubau. Après en avoir examiné les détails avec*

---

[148] Haarlem, National Archives in North Holland, Maatschappij voor Handel en Nijverheid, 105-1818, 10 (cfr Meijer, *op. cit.*, p. 303).

[149] Dans la rue des Sols se trouve l'hôtel Granvelle, où Guillaume I[er] a créé une école modèle. Le dépôt de minéralogie (dépendant du cabinet de minéralogie) créé en 1817 y sera transféré peu après. Y-a-t-il un lien entre ce bâtiment et l'installation de Goubaud dans cette rue ? Son atelier y serait-il installé ? L'hôtel sera racheté en 1825 par la ville de Bruxelles qui y installe l'École royale de musique en 1827 et l'académie. L'Université libre de Bruxelles l'occupera de 1842 à 1930. Il est aujourd'hui démoli (*Images de Bruxelles au passé et au présent, Le Soir*, Octobre 1995).

[150] WALLER, F.G., *Biographisch woordenboek van noord Nederlandsche Graveurs*, 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1938.

[151] Après deux ans, la calcographie est devenue florissante et Goubaud aurait obtenu le titre de "lithographe royal" ("Dominique", *Nos peintres lithographes. La lithographie en Belgique, ses débuts. V. La lithographie en Belgique de ses débuts à la révolution de 1830* dans *La Gazette*, 1935, 21 octobre 1935. Cette affirmation n'est pas étayée; il y a peut-être confusion avec l'association de la calcographie royale de Goubaud avec la lithographie de Jobard).

[152] Comte François de Mercy-Argenteau (Liège, 1780 - Argenteau, 1869). Chambellan de Napoléon puis grand chambellan du roi des Pays-Bas; gouverneur du Brabant (*Etat présent de la Noblesse*, t. I, 1984).

beaucoup d'intérêt, S. E. a éprouvé une agréable surprise, en voyant que pendant le peu de temps qu'il y avait passé, son portrait avait été fait et multiplié en assez grand nombre d'exemplaires pour être distribués à toutes les personnes qui l'avaient accompagné (*Le Vrai Libéral*, 17 décembre 1817).

La semaine suivante, visiblement appâté par la perspective d'obtenir le même cadeau, le bourgmestre de Bruxelles, le chevalier Vanderfosse[153], rend lui aussi visite à l'atelier :

Bruxelles, le 22 décembre.

L'établissement litographique [*sic*] *de M. Goubau a été visité hier par M. le Bourgmaître, accompagné d'une nombreuse société. Cet établissement, qui fait chaque jour des progrès, et qui est destiné à multiplier par la gravure les productions des plus célèbres artistes, a excité tout son intérêt. Au moment de son départ, M. le bourgmaître a éprouvé la surprise dont avait joui M. le gouverneur quelques jours auparavant.*

Son portrait dessiné avec autant de vérité que de promptitude, est sorti de la pierre magique, et a été tiré en assez grand nombre d'exemplaires pour être distribué à toutes les personnes qui l'accompagnaient. M. Goubau se propose de publier incessamment une notice détaillée de tous les ouvrages dont il a enrichi, et dont il continuera d'enrichir les arts, par ses nouveaux procédés (*Le Vrai Libéral*, 23 décembre 1817).

Il ne subsiste malheureusement aucune épreuve, ni du portrait du comte de Mercy d'Argenteau, ni de celui du bourgmestre Vanderfosse.

Fin mars 1818, Vinkeles envoie deux dessins réalisés à Bruxelles et début juillet 1818 [fig. 24], il annonce qu'il a deux établissements lithographiques, celui de Bruxelles et un second à La Haye, Wagenstraat, 107, qui devient son adresse postale[154]. Vinkeles doit avoir quitté la Calcographie de Bruxelles peu après.

Le 12 avril 1818, Goubaud demande à Guillaume I^er^ la permission de lui dédier sa première publication, *Éléments de dessin*, dont le premier volume est prêt. À la même époque, il demande ses lettres de naturalisation, mais sa requête est refusée en raison de ses activités politiques passées en France[155]. Meijer signale qu'aucune publication n'était jointe à la requête du 12 avril 1818, et il semble que si la publication était prête, elle n'était pas encore sortie de presse. Car ce n'est que le 22 avril 1820 que Goubaud fait annoncer par le *Journal général des Pays-Bas* la parution d'un cours de dessin : *Éléments de Dessin, à l'usage des commençans, par J. Goubau, dessinateur de S.A.R. le Prince d'Orange, 1^ère^ livraison, ornée de 5 planches, prix 4 fr.* Il avait déjà édité un ouvrage portant ce titre à Marseille en 1808 (cfr Thieme-Becker). Est-ce le départ de Vinkeles qui a retardé l'édition ? La technique des planches n'est pas précisée. Pendant trois ans, de début 1818 à fin 1820, la presse ne signale pas d'activité de Goubaud (le départ de Vinkeles a-t-il laissé Goubaud sans bon imprimeur ?). Fin 1820 ou début 1821, il s'associe à Jobard.

2.1.8 Les Williaume et Caroline Châtillon [Bruxelles, janvier 1818]

Un document conservé au Cabinet des Estampes indique que c'est probablement Charles Senefelder, dont nous parlerons au point suivant, qui a initié les frères Willaume à la

---

[153] Selon Carlo Bronne (*L'Amalgame*, 2^e^ édition, Bruxelles, Goemaere, 1948, p. 120), il s'agit de Hyacinthe Vander Fosse (Malines, 1770-1834), bourgmestre de Bruxelles de 1817 à 1820 et gouverneur du Brabant méridional de 1828 à 1830. Il avait épousé la fille du baron Goubau, directeur des affaires du culte catholique. Bronne le dit baron mais selon les sources de l'époque, il est chevalier.

[154] *Ibid.*

[155] MEIJER, Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 297 (La Haye, Algemeen Rijksarchief, Ministère de l'Éducation publique, de l'Industrie nationale et des Colonies, 2.04.01/4033, lettre du 18 avril 1818).

lithographie : *La cuisine au bivouac*, D'après Charles Vernet, signée *F. Willaume 1818*, porte la mention : *Imprim :Lithogr : de Chs Senefelder*[156].

En janvier 1818, paraît une revue de partitions, apparemment lithographiés, ce qui est fort possible, la lithographie convenant fort bien à ce type d'impression qui mélange texte calligraphié, lignes de la portée et graphisme.

> *Le Journal d'Apollon, imprimé à Bruxelles par des procédés dont nous avons déjà parlé continue, en chantant son agréable carrière* (*Le Vrai Libéral*, 1er janvier 1818).

Il doit s'agir d'un journal édité par les frères Williaume[157]. Il rencontrera un succès populaire et la publication se poursuivra pendant plusieurs années. Cinq ans plus tard paraît encore une annonce :

> *L'Apollon ou collection de récréations musicales pour lyre et guitare.* [...] *On souscrit à Bruxelles, chez les Frères Williaume, lithographes éditeurs, rue de la Couronne*[158]*, sect. 2, N° 1372.* [...] *Fr. Williaume, frères* (*Journal de Bruxelles*, 8 juillet 1823).

Les frères Williaume publient aussi des partitions en feuilles volantes :

> N'écoutez pas, *chansonnette de Justin Gensoul, musique de A. Romagnesi; ornée d'une lithographie des frères Williaume, rue du Ver*[159] *et de la Couronne, n° 1372.* [...] *(Journal de Bruxelles, 30 décembre 1822).*

Après des débuts timides dans l'édition musicale, les frères Williaume se lanceront dans d'autres types de publication, les lithographies de mode et d'actualité. Henri Liebrecht (p. 35-36) nous en apprend davantage à leur sujet, malheureusement sans citer ses sources.

> *François Willaume* [*sic*] *installe une presse chez lui, 2, rue de la Couronne. À la fin de 1820, il s'associe avec une jeune Française, Mlle Caroline Châtillon, artiste peintre, fille d'un ancien magistrat, pour publier le Journal des modes parisiennes*[160]*. Le journal l'Oracle, du 15 décembre 1820, déclare que les différentes livraisons de cette publication lui ont paru d'une parfaite exécution, ne laissant absolument rien à désirer et pouvant avec avantage être comparées à la gravure. "Ainsi ce journal, considéré comme une nouvelle preuve des progrès de la lithographie, justifie parfaitement la bienveillance qu'il a obtenue de la Famille royale et des personnes les plus distinguées du Royaume". Le Journal des Modes Parisiennes, installé chez Mlle Châtillon, au Bureau des Lithographies, n° 1114, Montagne du Parc, coûtait, par trimestre, 3 francs en noir, 5 francs pour les exemplaires coloriés et 6 francs pour les exemplaires de luxe tirés sur vélin. En 1822, il prendra pour titre : Le Journal des Dames et des Modes parisiennes* [fig. 25 a-b], *paraissant tous les cinq jours avec une gravure et, le 15 de chaque mois, avec deux gravures.*

L'*Almanach du Commerce des Pays-Bas pour l'an 1824* de Et. H. de Fortbois signale en effet dans la liste des lithographes : *Châtillon (Melles), montagne du Parc, sect. 7, n° 1114.*

Le catalogue *Lithografie 1800-1950. Kunst en techniek*, Het Sterckshof, 1972, ne cite pas davantage l'origine de ses informations quand il affirme que Caroline Châtillon est probablement une élève de Karl Senefelder et qu'elle a épousé un des frères Williaume. Le numéro 38 de ce catalogue, p. 30 et fig. 11, est un portrait lithographique réalisé par Caroline

---

[156] Sur Le passe-partout, une main anonyme a ajouté *Rue de Louvain, n° 11 à Bruxelles* et *Signée par François-Dominique –Jh Willaume, né à Bxl 5 avril 1800 (15 germinal an VIII), fils de Pierre-Noël W, perruquier et de Mie Jh Vincent.* Lithographie 18,8 x 25,5 cm (dessin); 22,7 x 29 cm (feuille). KBR, Estampes, Fonds Fétis, F39177.

[157] Ils figurent au recensement de 1816 : Wuillaume [*sic*] François-Dominique-Joseph. Elève peintre, né à Bruxelles, 16 ans, célibataire, catholique et D° [=dito] Joseph-François-Dominique. Elève peintre, né à Bruxelles, 14 ans.

[158] Aujourd'hui première section sud de la rue Blaes.

[159] La rue du Ver formait angle avec la rue de la Couronne.

[160] VAN DER MARCK situe la première parution le 15 octobre 1820 et donne comme titre à la revue : *Journal des dames et des modes lithographié.* Il s'agit d'un plagiat de revues parisiennes.

Châtillon et imprimé par Williaume. Il représente le duc d'Arenberg, qui vient de décéder[161] : *Portret van Lodewijk Engelbert, hertog van Arenberg - 1820 - krijt - 148 x 123 - De hertog van Arenberg heeft Carl Senefelder bij zijn aankomst te Brussel in bescherming genomen. Bij zijn dood - 7 maart 1820 - werd hij door de snel groiende kring van lithografen erg betreurd. Gedrukt bij Willaume.* KBR inv. S II 87406. Le recensement de 1816 indique à la Montagne du Parc 1149 (qui deviendra 1114) *Châtillon Thomas-Joseph, ancien magistrat, né à Paris, 61 ans* et *Châtillon, Caroline, artiste-peintre, 24 ans.* Probablement père et fille, ils habitent Bruxelles depuis 1791. On notera qu'un Châtillon (prénom inconnu) a été directeur du parc d'Enghien du 4 juin 1816 au 2 mars 1820 (Archives Arenberg, CD Maison 513 et CD Maison 533[162]). Nous n'avons pu établir s'il s'agissait de Thomas-Joseph ou d'un membre de sa famille. Cela pourrait expliquer des relations avec le duc d'Arenberg et des cours donnés à Caroline par Karl Senefelder. Nous y reviendrons.

Les années suivantes, les frères Williaume publient toujours des romances, des lithographies de mode, ainsi que des portraits, en collaboration avec le lithographe J.T. Tallois. Nous verrons plus loin qu'un conflit les opposera à Jobard au sujet de la publication d'un portrait. Ils existent toujours en 1830, mais on n'entend plus guère parler d'eux dans la presse après 1824.

Les frères Williaume impriment, à une date indéterminée, deux lithographies de Gustave Adolphe Diez, exécutés sous la direction d'Odevaere, un portrait de Jordaens et un portrait de Teniers (Cabinet des Estampes).

2.1.9 J. P. Ubaghs [Anvers, mai 1818]

Ubaghs arrive de Rotterdam où il exerçait la lithographie avec un associé depuis 1817 : une planche appartenant à Simon Moulijn en 1927 (MOULIJN, p. 57) portait l'inscription "Steendrukkerij van Ubaghs en van der Meulen te Rotterdam". Le 7 juin 1817, ils ont passé une annonce dans le *Rotterdamsche Courant* pour proposer des impressions de type commercial, mais aussi d'estampes (MOULIJN, p. 22-23).

Un an plus tard, Ubaghs est à Anvers et sa production semble très diversifiée :

> *Bruxelles, 17 mai. La ville d'Anvers s'honore de posséder dans ses murs un artiste en lithographie, né Belge, qui a porté au plus haut degré d'imitation les dessins, les tableaux et les gravures des différents maîtres. Des représentations d'hommes, de femmes, d'animaux, de paysages; l'écriture, dans tous ses caractères les plus fins et presqu'imperceptibles à la vue, la musique notée dans la plus étonnante pureté, enfin tout ce qui sort des mains de M. Ubach, dit le Mercure d'Anvers, est d'une correction, d'un fini qui le dispute au plus savant burin. Cet artiste a obtenu les suffrages de l'académie royale d'Anvers et les encouragemens du gouvernement* (*Journal de la Belgique*, 18 mai 1818).

---

[161] *Bruxelles, 7 mars. S. A S. Louis-Englegert, duc d'Arenberg, duc d'Arschot et de Croy, est mort aujourd'hui 7 mars 1820, à 8 heures du matin, âgé de 69 ans et 7 mois, à la suite d'une courte maladie. Un grand nombre de vertus et de qualités aimables l'avaient fait respecter et chérir. Privé de la vue par un accident qui le frappa à l'âge de 24 ans, il passait pour l'un des aveugles les plus intéressans et les plus remarquables par la manière dont il sut appeler ses autres sens à son secours pour satisfaire une imagination vive et un esprit cultivé. Noble par caractère, bon par naturel, d'une humeur égale et douce, ses amis et tous ceux qui l'on connu, perdent en lui l'un de ces hommes dont chaque parole portait l'empreinte d'une belle âme. Ce cruel événement porte la douleur la plus profonde au sein d'une famille dont il était le chef adoré, et d'une mère nonagénaire, qui a besoin de toute sa religion et de tout son courage pour y survivre* (*Journal général des Pays-Bas*, 8 mars 1820).

[162] Dans l'inventaire de sa maison de fonction au moment de son départ, on notera : Un plan lithographié du parc d'Enghien sur toile; Une plan lithographié du parc et jardin d'Heverlé sur toile; Deux plans du parc d'Enghien en projet.

Le succès de cet imprimeur lithographe sera dû à sa collaboration avec le peintre Van Brée peu après son arrivée dans la métropole. En 1818, Van Brée lui fait imprimer un portrait de Guillaume le Taciturne d'après van Mierevelt (VAN DER MARCK, p. 82)[163].

2.1.10 Mathieu-Ignace Van Brée [Anvers, juillet 1818]

L'intérêt de la lithographie pour l'enseignement est, nous l'avons vu dans le Chapitre 2, perçu très tôt. Dès l'année 1818, Mathieu-Ignace Van Brée (1773-1839), professeur à l'Académie d'Anvers[164], fait paraître un cours de dessin illustré de cent planches lithographiées imprimées par J.-P. Ubaghs. Peut-être est-ce lors de la séance à la société des beaux-arts de Gand, le 25 juillet 1817, que Van Brée a découvert la lithographie, en examinant les essais de Candido d'Almeida ?

Un an plus tard, Van Brée envoie au duc Louis-Engelbert d'Arenberg un courrier[165] accompagné d'un prospectus de la publication qu'il met en chantier, dans l'espoir que le duc y souscrira :

> *À Son Excellence le Duc d'Arenberg*
> *Monseigneur !*
> *La protection que vous accordez aux arts me persuade*
> *que votre Excellence daignera accueillir favorablement le Prospectus que j'ai l'honneur de lui adresser sous ce pli.*
> *La bonté signalée avec laquelle Son Altesse royale le Prince d'Orange a daigné agréer la dédicace de l'ouvrage : La puissante recommandation de son excellence la Ministre des Arts et Sciences; Le suffrage des premières autorités de cette Province et des membres de notre Académie royale des Beaux-Arts et toutes ces considérations réunies me permettent d'espérer que votre Excellence voudra bien honorer de son nom la liste des souscripteurs.*
> *C'est une faveur dont je suis jaloux, puisqu'elle serait pour L'ouvrage la plus belle recommandation et pour moi un nouveau motif d'encouragement.*
> *J'ai l'honneur d'être avec le plus grand respect*
> *Monseigneur,*
> *De votre Excellence*
> *Le très humble et très-obéissant serviteur*
> *M.I. Van Brée*
> *Anvers, le 4 juillet 1818*

Une apostille de Florentin Dey, secrétaire particulier du duc, signale : *Remis le prospectus à Mgr.* Nous avons eu la chance de retrouver ce prospectus aux Archives générales du royaume, dans la même liasse que le courrier : quatre pages typographiées portant le titre : *Prospectus d'un Cours d'Études de principes de Dessin, imprimé à l'aide de la Lithographie, sur les dessins originaux faits par Mathieu Van Brée, premier Professeur de l'Académie Royale des Beaux-Arts, à Anvers, et Dédié à S.A. Royale le Prince d'Orange-Nassau* [fig. 26-29].

La première livraison des dessins de Van Brée paraît trois mois plus tard :

> *La première livraison du Cours d'études des principes de dessin, que publient à Anvers MM. P.-J. Ubaghs, Janssens et van Merlen vient de paraître; elle contient vingt feuilles de dessins in-folio*[166]*, et présente plus de 100 objets-fragments, dessinés par M. van Brée,*

---

[163] HYMANS (*Lithographie*, p. 423) donne une information différente : il fait en 1819 publier un grand dessin de son tableau *Guillaume le Taciturne à l'hôtel de ville de Gand.*

[164] Nous savons par une lettre du duc d'Arenberg (voir infra) qu'en juillet 1818 Van Brée "se livre tout entier" à la lithographie.

[165] Ce courrier est conservé aux AGR, Fonds Arenberg, MG 2508 B.

[166] Selon VAN DER MARCK, p. 251, il s'agit d'un in-quarto.

premier professeur de l'académie royale d'Anvers, et peintre de S.A.R. le prince d'Orange Nassau. L'exécution exacte de notre lithographie, disent les éditeurs, et la pureté de l'impression convaincront les amateurs à quel point de perfection nous donnons les copies fidèles des dessins originaux, faits par un artiste, dont la réputation est suffisamment connue, pour se former une idée de l'utilité et du mérite de cet ouvrage (*Journal de la Belgique*, 15 septembre 1818).

Les livraisons paraissent régulièrement et en juin de l'année suivante, deux cahiers sont encore publiés. L'un contient 12 feuilles, au trait, des proportions du corps humain mesuré sur les plus belles statues antiques, telles que Gladiateur et la Vénus. L'autre également de douze feuilles, se compose de têtes d'après les plus beaux bustes de l'antiquité. L'ouvrage se publie par souscription (*Journal de la Belgique*, 13 juin 1819). Cette publication se poursuivra jusqu'en 1821 :

Mélanges.

Cours d'étude des principes du dessin par M. Mathieu Van Brée.

Les artistes et le public amateur des belles productions appelaient par leurs désirs le complément de l'intéressant ouvrage lithographique de M. le chevalier Van Brée, peintre de S.A.R. le prince d'Orange et premier professeur à l'académie royale des beaux-arts, à Anvers. Ce peintre dont la réputation est déjà tout entière dans son nom, conçut et entreprit en 1818 le plan d'un cours complet des principes du dessin d'après les grands modèles de l'antiquité. Le premier cahier parut au commencement de l'année 1819; je l'annonçai dès le 3 janvier dans le Véridique, journal que je rédigeais alors, et, en appréciant l'utilité et les avantages du travail de M. Van Brée, je disais :

« Les dessins originaux, offerts pour modèles par les maîtres même les plus instruits, s'usent par trait du temps et ont d'ailleurs l'inconvénient de varier au gré de la manière ou du goût de chacun d'eux. Les principes de dessin connus, gravés d'après les plus célèbres artistes, ont toujours la dureté du burin et se sentent de la manière mécanique, monotone, produite par le pointillé ou la roulette. L'impression lithographique n'a point ces défauts.

Nos voisins n'ont encore rien produit de plus parfait que ce qui nous est venu de cet utile établissement (celui de M. Van Brée.*) À MUNICH même où cet art a eu des succès inconcevables, on doute qu'on puisse rien faire de mieux.*

Nous devons aux artistes distingués qui concourent à cet ouvrage, chacun dans leur genre, de nous avoir affranchis du tribut que jusqu'ici nous payons à l'étranger, auquel il fallait recourir pour nous procurer, à grand prix, les gravures académiques.

Nos académies nationales apprécieront cet avantage et le mettront à profit dans l'intérêt des arts et pour l'illustration de leur pays, qui, sans contredit, est le plus fécond en artistes de mérite et en moyens de le faire valoir.

Je recommande, sans craindre de compromettre mon témoignage, aux académies collèges et institutions consacrés à l'enseignement, un ouvrage qui réunira les qualités les plus précieuses. Les amateurs et les artistes eux-mêmes, y trouveront des études à faire.

C'est par eux, c'est par nous tous, que le peintre et le lithographe doivent être dédommagés des sacrifices qu'ils font à la gloire de leur pays en perfectionnant leurs établissemens ».

Je me félicitai d'avoir justement apprécié l'ouvrage de M. Van Brée *et je dus croire que mon appréciation n'avait rien de fautif ni d'exagéré, quand, dans le mois de février de la même année, je lus la lettre que S.E. le ministre de l'instruction publique adressa à MM. les gouverneurs de provinces portant invitation de répandre et d'encourager par tous leurs moyens, l'étude et les leçons de dessin d'après les exemples du grand maître dont j'avais admiré le talent autant que les intentions patriotiques.*

Les derniers cahiers lithographiés du cours de M. Van Brée étaient à peine terminés, qu'il travailla à son complément dans un ouvrage qu'on vient de publier en un volume in-8° qui a pour titre : Leçons de dessin, *ou,* Explication sur les cent planches qui forment le cours d'études des principes du dessin imprimés par les procédés de la lithographie sur les dessins originaux de M. Van Brée.

C'est ainsi qu'à la pratique et à l'exemple, il a joint la théorie. Le présent qu'il fait à ses jeunes concitoyens est inappréciable; il sera pour eux un guide à l'aide duquel, dans la science de l'art qu'ils veulent cultiver, ils franchiront les obstacles et surmonteront les dégoûts inséparables des commencements d'études, dans quelque genre que ce puisse être.

On se procurera la collection complète du cours et des leçons en s'adressant à Anvers à M. Jean-Adr. Snyers, *fondé de pouvoir, autorisé à signer les exemplaires, à l'imprimerie de MM.* Janssens et van Merlen, *Grande Place, n° 714, et à Gand chez M.* de Bast, *graveur, rue du St-Sacrement. R*[167] (*Journal de Bruxelles*, 29 décembre 1821).

Le titre de la collection complète est : VAN BREE, M. I., *Leçons de dessin ou explication sur les cent planches, qui forment le cours d'études des principes de dessin, imprimées par les procédés de la lithographie, sur les dessins originaux de Mathieu Van Brée, premier professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts à Anvers*, Anvers, De Janssens et Van Merlen, 1821.

Pendant plus de soixante ans les modèles de Van Brée ont servi de base à l'enseignement de l'Académie d'Anvers (HYMANS, *Lithographie*, p. 423).

Certaines planches de ses *Leçons* sont encore recommandées aux académies et écoles artistiques en 1863, par le conseil de perfectionnement des arts du dessin[168].

2.1.11 J. Dublar [août ou novembre 1818]

Pendant cette période d'essais isolés, l'intérêt pour cette nouvelle technique continuera de susciter de nombreux échos dans la presse. Les dépôts parisiens prouvent qu'il y a un marché à Bruxelles dans le domaine :

L'unique dépôt pour le royaume des Pays-Bas, de la Collection litographiée [*sic*] *des chevaux de tous les pays, montés de leurs cavaliers avec leurs costumes et leurs armes, par Carle Vernet, peintre du roi de France, membre de l'Institut, etc., est à Bruxelles, place de la Monnaie, n° 670, au magasin-général de l'Eau des Templiers (importée), chez MM. Edouard et Comp.*

Depuis le 1er août 1817, il a paru régulièrement, chaque mois, un cahier de 8 feuilles de cette Collection; ils sont présentement au nombre de neuf; on peut en prendre inspection audit dépôt, où, successivement, les numéros à venir seront mis en vente.
La souscription est de 25 francs par trimestre, payables d'avance.

Il serait surabondant de faire l'éloge de cette nouvelle production des arts; la réputation de son auteur suffit pour ne laisser aucun doute sur l'exactitude et la régularité des desseins [*sic*], *aussi voit-on figurer parmi les abonnés, LL. MM. les empereurs de Russie, d'Allemagne, le roi de Prusse et tous les princes étrangers* (*Le Vrai Libéral*, 17 mai 1818).

Un appel aux investisseurs - s'agit-il de Du Blar, qui va lancer son manuel de lithographie ? - fait l'objet d'une annonce en août 1818.

Arts utiles.

Un amateur des arts[169], *qui n'ambitionne que la gloire d'être utile à sa patrie, invite ses concitoyens à le seconder dans une entreprise honorable, autant avantageuse pour le pays que pour les intéressés; il s'agit de former à Bruxelles un atelier de gravure lithographique, et il en a les moyens devers lui, ayant à sa disposition un artiste instruit qui a pratiqué avec succès cet art dans la capitale de la France*[170], *et au moyen d'une*

---

[167] Abbé Rioust, écrivain (biographe de Carnot) et réfugié politique francais. Rédacteur à *l'Impartial* puis au *Journal de Bruxelles* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 13 octobre 1826).

[168] DUPONT, Christine A., *À la rencontre de l'Antiquité : les artistes belges en Italie (1830-1914)* en ligne sur http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/11/Antic.html.

[169] Même entame que dans l'article du 25 mars 1817.

[170] S'agirait-il déjà de Duval de Mercourt (dont nous reparlerons plus loin), de Dublar ou d'Odevaere ?

modique somme de 1.200 francs, on peut faire l'établissement et produire des morceaux lithographiques, tout genre de travail qui rapporteront au quintuple les avances faites. Bruxelles ne peut et ne doit plus voir ses boutiques encombrées de productions étrangères qui sont à sa honte et qui exportent le numéraire qui devrait rester chez nous. S'adresser au sieur de Prins, imprimeur-libraire, rue de l'Impératrice (*Journal de la Belgique*, 17 août 1818).

Toujours à l'affût de créneaux rentables, l'éditeur Wahlen[171] aborde le sujet le lendemain, grâce à un auteur uniquement connu par ses initiales :

M. Wahlen vient de publier un Coup d'œil sur la lithographie, *avec des observations particulières sur la connaissance de cet art, et une description des procédés chimiques qui tiennent à son application, par L.J.D.B., sténographe, artiste-écrivain et dessinateur. Cette petite brochure est écrite avec beaucoup de clarté, et est très propre à faire apprécier une découverte dont tous les avantages ne sont point encore assez généralement sentis. M. L.J.D.B. en mettant à la portée de tout le monde un art qu'il pratique lui même avec beaucoup de succès, a rendu à la société un véritable service. Sa brochure se vend 1 fr.* (*Le Vrai Libéral*, 18 août 1818).

Une petite annonce publiée deux mois plus tard dans un autre journal nous a donné une piste pour identifier cet auteur trop discret : il s'agit du sténographe L. J. Du[ ]Blar.

M. L.J. Dublar, homme de lettres ouvrira le 10 de ce mois, un cours de Sténographie (art d'écrire aussi vite que la parole). Il commencera à six heures du soir, rue de Rolebeek, n° 1180 (*Journal de la Belgique*, 11 octobre 1818).

Il exerce la calligraphie à Bruxelles en 1817 (voir infra). La même année, il expose au salon de Lille "Plusieurs tableaux et dessins à la plume (L.J. Dublar fils, Artiste-écrivain breveté)[172].

Le registre des patentes de la 7e section de Bruxelles pour l'année 1818, dans le supplément, nous apprend que ce Dublar (ou Du Blar, sans prénom) habite au numéro 779 (qui deviendra 758 à la fin de l'année), Montagne de la Cour (à l'angle de la rue Villa Hermosa). Il est patentable pour le métier de lithographe (Classe 7, article 34-11). Du Blar est donc bien l'auteur du manuel. Début novembre 1818, il était domicilié à Gand, comme

---

[171] Wahlen, Auguste (Bruxelles, 1785, Paris, 1850), imprimeur et éditeur. Contrefacteur installé 22, rue des Sables, : *Annonce littéraire. En vente à la librairie de De Mat, Grand Place à Bruxelles. Nouvelles méditations poétiques, par A. Lamartine,. Bruxelles, 1823, in-8°, papier superfin.....2 fr. M. Wahlen a annoncé que sa contrefaçon contiendrait quatre méditations de plus que l'édition dont il s'agit. Ces morceaux, qui du reste ne remplissent que peu de pages, se trouveront ainsi déplacés, car ils font partie des premières méditations et on les y retrouvera dans la réimpression qu'en fait en ce moment M. De Mat; et même les personnes qui auront acquis ce dernier volume pourront se les procurer gratis, chez lui ou chez ses correspondans* (Journal de Bruxelles, 2 octobre 1823). On demande 30 à 40 compositeurs typographes auxquels ont assurera de l'ouvrage pour deux ans au moins. S'adresser chez Aug. *Wahlen* et comp., imprimeurs-libraires, boulevard de Laeken, à Bruxelles.(Le *Courrier des Pays-Bas*, 3 juillet 1825). En 1825, *Wahlen* a annoncé la parution d'une contrefaçon de la *Description de l'Egypte*, parue de 1809 à 1822. Elle devait compter cent planches, copiées sur pierre par Roux, Madou et les frères Boëns et imprimé par Guillaume Van den Burggraaff. 615 volumes de contrefaçon de 1825 à juin 1827. Publie Ordres de chevalerie et marques d'honneur, Bruxelles, 1843-44, 4 vol.; *Costumes du Moyen-Age d'après les monuments d'art et des manuscrits contemporains*, Bruxelles, 1847, 2 vol. Il édite *Mœurs, usages et costumes de tous les peuples du monde, d'après des documents authentiques et les voyages les plus récents*, 1843-1844, in-8°, tome Ier, Europe, 361 p. et tables, planches; t. 2, Asie; t. 3, Afrique, Amérique; tome 4, Océanie. Il existe des exemplaires aux planches coloriées (*Bibliographie Nationale*, t. 2, 1892, p. 693).

[172] Au salon de 1806, on trouve M. Dublar, aîné, âgé de 12 ans seulement, qui expose une *Tête de Vierge* au crayon rouge sur papier blanc, ainsi que Dublar cadet, qui expose une *Tête de jeune homme*, d'après Monnier, au crayon noir sur papier blanc. Tous deux sont alors élèves de M. Monnier, peintre rue des Fossés-neufs, 1089.à Lille. Au Salon de 1814, on trouve, dans la catégorie "Ouvrages à la plume et écritures", M. Dublar fils, artiste-écrivain (qui est J. L. et doit être Dublar cadet, l'aîné étant mentionné en 1814 comme instituteur). Il expose un *Portrait de Louis XVIII*, une *Figure de vieux militaire* et un *Prince tartare* (MAËS, Gaëtane, *Les salons de Lille de l'Ancien Régime à la Restauration, 1773-1820*, L'Echelle de Jacob, Dijon, 2004, p. 365, 401, 413, 479 et 495.

l'indique une note dans l'index de l'agenda du ministère des Affaires intérieures, section enseignement, arts et sciences[173] :

L.J. Dublar te Gent doet een opgaand den Kosten voor een Lithographie.

L'Oracle annonce également l'opuscule de Dublar sur la lithographie :

L'espace nous ayant manqué, nous n'avons point encore donné de détails sur l'ouvrage intitulé : Coup-d'œil sur la Lithographie, par M. *L.J.D.B., avec cette épigraphe :*

La culture des arts fait fleurir les états.

En voici maintenant un aperçu.

Cette brochure donne, en abrégé et avec une claire précision, la manière de procéder aux expériences de cet art nouveau, et en même temps des observations sur les moyens dont l'amateur peut s'aider pour parvenir seul au but que l'auteur s'est proposé dans ce genre de polytipage.

Il n'est point de dessinateur, de graveur, de professeur d'écriture, et même d'imprimeur qui ne doive se le procurer : les inventions se multiplient, se subdivisent et obtiennent de nouvelles applications, quand elles trouvent des personnes qui se proposent de s'en occuper, dans une classe aussi distinguée d'artistes.

L'auteur, dont les talens sont connus[174]*, est chargé des écritures des Annales de l'Ecole des Pays-Bas, publiées par M. le chevalier Odevaere. Il n'a accepté cette tâche (qu'il remplira avec un zèle infatigable) qu'après avoir fait de nombreux essais qui n'ont point paru pour offrir au public que des ouvrages dignes de lui, et qui, par un travail assidu, obtiendront dans la suite la perfection de la gravure en taille-douce.*

Il eût été à souhaiter, pour ne point donner de discrédit à cette nouvelle invention, que quelques personnes ne se fussent pas empressées de donner au public des ouvrages non achevés, afin de figurer comme les premiers devanciers et d'obtenir une réputation usurpée (*L'Oracle*, 2 septembre 1818).

L'un des journaux les plus intéressés par la nouvelle technique, *Le Vrai Libéral*, a bien perçu les avantages de la lithographie : la modicité de prix de revient, et la rapidité d'un grand nombre de reproductions. Il signale que Dublar a mené des recherches sur les papiers à employer pour l'autographie (les papiers report). Dublar aurait réussi des autographies en utilisant du papier courant :

Nous avons eu plusieurs fois occasion de parler des avantages de la lithographie. Il faut distinguer l'application qu'on peut en faire aux arts du dessin pour multiplier à des prix modiques les chefs-d'œuvres propres à former de bons élèves, du parti qu'on peut en tirer pour l'écriture. Sous ce dernier rapport, la lithographie peut être d'une utilité générale, et il n'est aucun comptoir, aucun cabinet que cette découverte n'intéresse. Ses progrès ont été retardés par la persuasion dans laquelle on était que pour lithographier l'écriture, on ne pouvait se passer d'un papier chimique qu'on ne se procurait que difficilement, et dont l'emploi exigeait des soins particuliers. Des expériences réitérées ont appris à M. Dublar, l'un des écrivains[175] *qui cultivent cet art avec le plus de zèle et de succès, qu'on pouvait se servir aussi avantageusement du papier transparent qui se trouve chez tous les marchands de Bruxelles, et sur lequel on écrit comme sur du papier ordinaire. Ainsi, pour peu qu'on ait besoin de multiplier les choses qu'on écrit, on voit combien la lithographie aura d'avantage sur les moyens connus jusqu'à ce jour, et surtout sur les presses à copie de lettres, qui ne pouvaient reproduire qu'une seule fois l'original* (*Le Vrai Libéral*, 29 août 1818).

---

[173] La Haye, Algemeen Rijksarchief, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, toegang 2.02.01, inv 4190 : Index 1818, avril-décembre, p. 1199, 10 novembre.

[174] Il s'agit de Dublar : ses talents sont connus, car il passe depuis plus d'un an des petites annonces dans les quotidiens pour proposer ses services de calligraphe et donner des cours de calligraphie (par exemple dans *Le Vrai Libéral*, le 25 juillet 1817).

[175] *Sic* pour calligraphe.

C'est probablement Du Blar, dont nous ne connaissons que les initiales du prénom, qui émet un bémol quelques jours plus tard et déclare l'écriture à rebours préférable à l'autographie.

> *Aux rédacteurs.*
>
> *Il semblerait, d'après l'article inséré dans le* Vrai libéral *du 29 août, qu'il manquerait à la litographie, un papier préparé particulièrement pour obtenir un polytypage ou un grand nombre d'exemplaires d'une lettre; il y a longtemps que ce papier est connu, mais avec ce premier comme avec celui dont parle ce journal, on n'obtient que des caractères sales et empâtés; il est bien plus utile aux arts d'engager les professeurs à enseigner leurs élèves à écrire de droite à gauche en faisant les caractères à rebours. L'amateur peut aussi s'exercer de cette manière, laquelle est dével[l]opée dans l'ouvrage intitulé* Coup-d'œil sur la lithographie *qu'on trouve chez tous les libraires de Bruxelles.*
>
> *Il ne manque réellement à la lithographie que de la perfection dans les ouvrages. Et les artistes appelés à concourir aux progrès de cette nouvelle invention devraient s'attacher particulièrement au perfectionnement qui ne s'obtient ordinairement que par un long travail, et qu'avec beaucoup de persévérance. L.J.D.B.* (*Journal de la Belgique*, 3 septembre 1818).

Dublar (voir répertoire des lithographes) ne semble cependant pas avoir persévéré dans le domaine lithographique, car il n'est plus mentionné dans les registres des patentables l'année suivante. À part les frères Williaume et Dublar, qui dans un premier temps, n'ont usé de la lithographie que comme substitut de la typographie, les premiers essais ne semblent pas avoir eu pour objet une utilisation de la lithographie à une échelle "industrielle", mais uniquement, du moins dans un premier temps, la reproduction d'œuvres d'art personnelles. Ce seront des étrangers qui donneront à la lithographie une autre dimension.

2.2 Karl Senefelder

Karl Senefelder[176], le frère cadet d'Aloys Senefelder, inventeur de la lithographie, était arrivé à Bruxelles dans le courant de l'année 1817. Cet événement a peut-être attiré Jobard à Bruxelles. Il a pu apprendre, fin 1817 - peut-être par l'ingénieur W.B. Craan, dont nous reparlerons - que Karl Senefelder, ou Charles, car celui-ci francise son prénom dans les annonces, donnait des leçons à Bruxelles.

---

[176] Senefelder, Karl Friedrich Mathias (München [Bavière], 8 juin 1786 - *id.*, 27 juillet 1836) est le collaborateur de son aîné. En 1799, Aloïs avait obtenu du prince électeur de Bavière une licence exclusive de l'exploitation de la lithographie. En 1806, Aloïs rentre à Munich après un séjour à Vienne et constate que son privilège a été violé. La même année, Karl est probablement l'auteur de *Chanson populaire bavaroise*, imprimée dans l'atelier lithographique de la Feriertagsschule" pour hommes de Munich, laquelle paya, selon le livre de dépenses, le 28 mars 1806, Karl Senefelder pour "les variations du chant du roi". En 1808-1809, il publie un recueil d'essais. En 1810, Karl séjourne à Cologne, où il lithographie la cathédrale. En 1816, il écrit *Consignes pour la lithographie*, manuscrit allemand et croquis sur papier. Il y décrit le procédé de report. A la fin du manuel, Anton Falger (Elbingen, 1791 - ?, après 1850) ajoute quelques lignes sur la manière en creux ou gravure de la pierre qui était employée surtout pour les cartes géographiques. Falger était un des habiles graveurs sur pierre de la commission royale du cadastre fiscal à Munich. Les plans pour une presse en étoile et une presse à levier sont également de Falger, qui se qualifie lui-même d'"élève d'Aloys Senefelder". Les autres frères d'Aloys s'occupent également de lithographie : Georg (1778-1849), Theobald (1777-1848) et Clemens (1788-1833) : avec Georg, Theobald vend en 1804 à Hermann Joseph Mitterer (1764-1829), directeur de la Feiertagsschule (fondation pour l'instruction des classes sociales défavorisées) le privilège de leur frère Aloys. Theobald et Clemens travaillent à partir de cette date dans cette école comme lithographes. En 1809 Theobald est nommé inspecteur de l'administration de la fondation. Clemens est le collaborateur de Theobald et produit des diplômes et des formulaires pour l'administration de la Feiertagsschule. En 1818, il entre à l'imprimerie du ministère des Affaires extérieures. En 1820, il obtient un congé pour accompagner son frère Aloys à Paris. Au retour, il aménage à Strasbourg une imprimerie lithographique pour le libraire F.G. Levrault (HENKER, Michael, SCHERR &, Karlheinz, STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 11-20, 120 et 134).

2.2.1 L'arrivée de Karl Senefelder à Bruxelles [septembre 1817]

Septembre 1817

Un document daté d'avril 1818, nous le verrons plus tard, était la seule trace connue de son passage. Il indiquait que Senefelder était à Bruxelles "depuis plusieurs mois". Grâce à un article de journal, nous avons pu préciser l'époque de son arrivée à Bruxelles : septembre 1817[177].

> *Ch. Senefelder, de Munich, inventeur de la lithographie, vend, en passant par cette ville, le secret de cette imprimerie, avec machine et table de pierre. On peut le trouver depuis 9 heures et jusqu'à deux de relevée. Il loge à l'Hôtel de l'Ancre, Vieille-Halle-aux-Blés, sect. 8, n. 547, vis-à-vis la rue de Bavière* (*L'Oracle*, 25 septembre 1817)[178].

On notera que Karl n'hésite pas à se présenter comme l'inventeur du procédé qu'il tient de son frère aîné, ce qui nous incite à croire ceux qui prétendront plus tard qu'il a commis des indélicatesses. Il semble - à moins que ce ne soit une technique de marketing, pour presser le client - qu'il ne comptait pas rester longtemps à Bruxelles. Il y restera finalement plus d'un an. Plusieurs traces des activités de Karl Senefelder subsistent : différents documents, rassemblés par le pharmacien montois Gossart, sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Mons dans le fonds dont nous avons parlé précédemment. On ignore comment Gossart est arrivé en possession de ces essais. Probablement par Benjamin Mary.

Karl Senefelder, selon Van der Marck (p. 62), compensait ses médiocres talents par son audace. Il se serait d'abord adressé à Dekin[179], qui avait été professeur d'histoire à

---

[177] Serait-il passé par Gand et serait-ce déjà lui qui passe dans le *Journal de Gand* du 19 août une petite annonce ? (voir supra, Candido d'Almeida).

[178] A cette époque, des articles continuent de fournir des informations sur l'état de la lithographie à l'étranger : *M. Boehm vient de former à Strasbourg un atelier de Litographie qui s'annonce sous les plus heureux auspices, et qui promet les résultats les plus satisfaisants. C'est le troisième établissement de ce genre, qui se soit formé en France* (*Journal de la Belgique*, 12 septembre 1817).

[179] Dekin (parfois écrit Dékin), Adrien (Bruxelles, 1767 - Bruxelles, 1823). Adrien Dekin est appelé Dekin junior car il est le cadet de Josse Dekin, directeur du jardin botanique. Il est professeur à l'école centrale des Deux-Nèthes, puis à la Faculté de Médecine de Bruxelles, fondée par Napoléon en 1810. On doit à ce savant aujourd'hui oublié le sauvetage du noyau de l'actuel Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, c'est-à-dire les collections issues du cabinet de physique et d'histoire naturelle de Charles de Lorraine (1712-1780). Gouverneur des Pays-Bas méridionaux sous le règne de l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, Charles de Lorraine rassemble dès 1741 dans sa résidence bruxelloise, le Palais de Nassau, une importante collection d'histoire naturelle mais aussi des tableaux de maîtres, des armures et des médailles. Après sa mort et grâce à un don important de l'Empereur Joseph II, fils et successeur de Marie-Thérèse, une partie de la collection de Charles de Lorraine est acquise par l'*Académie des sciences* et des Belles-Lettres. Après l'invasion française de 1794, le cabinet est partiellement pillé et ce qui reste de la collection est transféré au musée de l'École centrale, fondée à Bruxelles en 1797 par la Convention nationale. La suppression de l'École centrale survenue en 1802 met en péril l'existence du musée. Grâce à la vigilance du conservateur Adrien Dekin, nommé le 14 juin 1803 comme conservateur, les collections furent néanmoins préservées et le cabinet fut acquis par la ville de Bruxelles en 1811, installé dans le Palais de Nassau et ouvert au public en 1815. Le musée se développa sous l'occupation hollandaise grâce aux libéralités du roi Guillaume I[er]. *Le cabinet d'histoire naturelle du Musée de cette ville a reçu depuis peu une nouvelle organisation. Des hommes remplis d'un zèle ardent pour cette science sont chargés de la direction du cabinet qui s'enrichit tous les jours des présens de plusieurs amateurs, parmi lesquels on compte divers grands fonctionnaires du royaume* (*Journal de Bruxelles*, 25 juillet 1823). Les collections scientifiques exposées au Palais de Nassau furent cédées à l'Etat belge en 1842 et, en 1846, le Musée reçut un nouveau statut en devenant le Musée royal d'Histoire naturelle de Belgique. Il constitue le noyau des collections de l'Institut royal des Sciences Naturelles, et les premières photographies des iguanodons y furent prises (l'historique des collections du Musée sur le site de l'institut royal des Sciences naturelles de Belgique : http://www.sciencesnaturelles.be). Au recensement de 1812, Dekin a 45 ans et demeure Section 7, rue du Musée, 1087. L'*Almanach royal de la cour, des provinces méridionales et de la ville de Bruxelles Pour l'an 1820* le renseigne toujours domicilié au Cabinet. Il édite *Florula Bruxellensis seu catalogus plantarum circa Bruxellas sponté nascentium auctoribus* A Dekin et A.F. Passy. Prix 1 fr. A Bruxelles, de l'imprimerie de Weissenbruch, imprimeur du roi, rue du Musée, n° 1085 (*Gazette générale des Pays-Bas*, suppl. 28 février 1817). Dekin était le compagnon de voyage de Bory de Saint-Vincent et l'a aidé pour sa *Description du plateau de Saint-Pierre*. Il publie un catalogue des plantes du département des

l'Académie de Bruxelles sous le premier Empire, comme le relate le biographe de Jobard. Il est effectivement mentionné dans le *Programme général des cours* pour l'année 1812. Il avait aussi formé un cabinet de minéralogie. *Senefelder junior, qui s'était enfui avec une pierre de Munich, avait été obligé de la laisser pour gage dans un cabaret* [...] *il arracha une dalle du cabinet Dekain, sur laquelle il dessina quelques grossières épreuves* (LUTHEREAU, p. 18). La première lithographie réalisée par Karl Senefelder à Bruxelles aurait donc été dessinée sur un pavé du Palais de Nassau !

Deux "incunables" de la lithographie qui, selon une annotation de Gossart, auraient été réalisés par Benjamin Mary en 1817 grâce aux leçons de Senefelder - ont été conservés et l'un d'eux fait allusion à Dekin. Le premier représente une chapelle et un portrait non identifié et porte une mention à l'encre de la main de Gossart : *essai lithographique fait aux leçons données par Carles Sennefelder, frère de l'inventeur de la lithographie, en 1817, au Musée à Bruxelles* [fig. 30]. Il ne s'agit pas du Musée départemental (aujourd'hui Musées royaux des Beaux-Arts), mais bien du "musée" dont Adrien Dekin était le conservateur. La notice biographique de Benjamin Craan (voir infra) le confirme : *M. le professeur Dékin fournit un local en bas du Jardin Botanique, situé à cette époque, près du Musée.*

Le second essai nous montre un arbre flanqué d'une croix funéraire. Une note manuscrite de la main de Gossart indique *dessiné à la plume sur papier authographe*[180] *et transporté sur pierre aux leçons de Carle Sennefelder à Bruxelles, 1817* (un exemplaire se trouve également à la Bibliothèque royale Albert I[er], Cabinet des estampes, il est imprimé sur papier vergé bleu, 26,2 x 28,2 cm, inv. S. II 152257). Il porte la mention *: Ici mourut le Professeur Dékin d'une indigestion Passant priez Dieu pour son âme. B. Mary lithogr.*) [fig. 31]. Maurice-A. ARNOULD (*Lithographie à Mons,* p. 427) ne soupçonne aucun trait d'humour dans cette épitaphe. Il ignore visiblement la date du décès de Dekin et suppose que Mary, pendant ses études de droit à l'Ecole Centrale de Bruxelles, avait connu le professeur qui était titulaire de la chaire de minéralogie à la Faculté de Médecine. Or Dekin n'est décédé qu'en 1823, et sa mort a donné lieu à des rumeurs d'empoisonnement, que le biographe de Jobard[181], Luthereau, colporte encore en 1861 : [Dekin était aussi] *directeur du cabinet de minéralogie qu'il avait formé et auquel il mit le feu après avoir avalé un flacon d'acide prussique éventé parce qu'on voulut lui en retirer la direction*[182].

Deux Nèthes. Dekin meurt tragiquement en 1823, suite à l'incendie de la chambre qu'il occupait (voir note 182). Grâce à l'obligeance de Monsieur Jean Lebon, archiviste honoraire à l'Institut des Sciences naturelles, nous avons pu y consulter un tapuscrit de H. SCHMITZ, *La vie d'une institution scientifique : l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, sa genèse, son développement, son avenir,* t. 1, 1964 (projet de publication non abouti). Le chapitre X est consacré à Dekin. Voir aussi BALIS, J. *Le premier jardin botanique de Bruxelles* dans *Histoire des jardins botaniques de Bruxelles. Brochure éditée à l'occasion du centième anniversaire du jardin botanique national de Belgique*, 1970, p.3.

[180] Dès 1816, Karl a écrit *Consignes pour la lithographie* manuscrit allemand et croquis sur papier. Il y décrit le procédé de report (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 134). Tient-il ce procédé de son frère Aloys ? C'est ce dernier qui publie pour la première fois une méthode valable d'autographie, c'est-à-dire de report lithographique, dans son ouvrage *L'art de la lithographie*, publié en 1819 : il s'agit d'un dessin (à l'endroit) à l'encre lithographique, qui sera reporté sur pierre lithographique. Le papier est préparé au moyen de trois couches légères d'un mélange de gélatine de pied de mouton, d'empois, de gomme-goutte. On applique la gélatine chaude avec une éponge, puis l'on procède au séchage de la feuille sur une corde. On écrit ensuite très commodément.

[181] Jobard a dû personnellement connaître Dekin, auteur de plusieurs articles pour les *Annales générales des Sciences physiques* (voir table des matières sur le CD-Rom) : en 1819, il a notamment examiné des plantes à Enghien avec Bory de Saint-Vincent dans les serres d'un Monsieur Parmentier, qui est soit le pépiniériste du duc d'Arenberg, soit son frère botaniste amateur. (http://www.rosagallica.org/page14/page44/page44.html). Ceci laisse par ailleurs supposer que le duc était sympathisant des *Annales*.

[182] Jobard déforme apparemment une rumeur datant de l'époque de la mort de Dekin, décédé suite à un incendie qui aurait pris à l'ancien Hôtel des Finances (ancien hôtel Granvelle), qui abritait le dépôt de minéralogie et de géologie, chez lui (il n'habitait plus rue du Musée): *De Bruxelles, le 12 août. Le feu a pris cette nuit dans la partie postérieure de l'ancien hôtel des Finances* [rue de l'Impératrice, entrée est rue des Sols], *vers le bas de la rue de l'Impératrice et de celle de la Cuiller-à-Pot* [nom primitif de la rue des Finances qui reliait la rue des Douze Apôtres à la rue de l'Impératrice, à peu près à l'emplacement de l'actuelle galerie Ravenstein]. *C'est un officier*

Deux interprétations sont donc possibles pour ce dessin annoté :
- Soit cette lithographie date réellement de 1817 et fait allusion à une anecdote inconnue d'indigestion, dont Dekin n'était en réalité pas mort. Aurait-il fait avant 1817 une tentative ratée de suicide par empoisonnement qui aurait suscité les rumeurs de 1823 ?
- Soit cette lithographie est postérieure à la mort de Dekin et a été faite par Mary en 1823 ou peu après, et fait cyniquement allusion aux rumeurs de suicide par empoisonnement qui ont circulé pendant les jours qui ont suivi son décès.
La deuxième interprétation semble la plus simple et la plus plausible. Mais si elle est exacte, elle pose un gros problème quant à la crédibilité des annotations manuscrites de l'ensemble du fonds Gossart !

Le catalogue *Lithografie 1800-1950. Kunst en techniek*, Het Sterckshof, 1972 affirme à propos des essais de Mary : *Dekin was medeleerling van Mary bij Carl Senefelder.* Nous ignorons d'où vient l'information, qui doit être une extrapolation abusive. Rien ne permet d'affirmer que Dekin se soit adonné à la lithographie.

Senefelder imprime un de ses propres dessins, un plan topographique *gravé sur papier gommé par Carl Sennefelder en 1817 à Bruxelles.* Il imprime aussi deux dessins dont les auteurs n'ont pu être identifiés : une porteuse de fagots, signée *H.V. 1817* et portant la mention *lithographié aux leçons de Carles Sennefelder à Bruxelles*; une femme tenant un fusain, signée H. Stiellemans et portant la mention *lithographié à Bruxelles.* L'année d'impression est inconnue. Luitpold Dussler cite le portrait d'un chanoine Paulin[183] parmi les

---

s'en retournant chez lui qui s'en aperçut le premier et en informa la police. Bientôt l'alarme fut sonnée, les pompiers étaient sur le lieu de l'incendie à deux heures et demie, et les pompes à feu arrivèrent à trois. Le foyer principal était la chambre occupée par M. Dekin, professeur de botanique. L'on était maître du feu à quatre heures, mais une pompe a travaillé encore pendant une grande partie de la matinée afin d'éteindre les charbons encore enflammés. L'on est parvenu à sauver en grande partie le magasin dans lequel travaillait M. de Lannoy, tapissier de S.A.R. le prince d'Orange. L'on dit que M. Dekin s'étant aperçu que le feu avait pris dans sa chambre, s'est sauvé sans en prévenir personne. On ajoute qu'il a été trouvé mort ce matin au coin de la rue des Fripiers (*Journal de Bruxelles*, 13 août 1823). Des rumeurs circulent à l'occasion de son décès : *De Bruxelles, le 13 août. On attribue l'incendie à une imprudence de M. Dekin* [...] *Il résulte de l'ouverture du cadavre de M. Dekin, faite ce matin par les gens de l'art, que sa mort ne doit point être attribuée au poison comme on l'a dit, ce qui détruit tous les bruits outrageans pour la mémoire de ce botaniste* (*Journal de Bruxelles*, 14 août 1823). *L'Oracle* du 14 août donne une explication à ce prétendu suicide *: On dit que M. Dekin avait reçu l'ordre de quitter, endéans trois jours, le local qu'il habitait; on dit que, ne pouvant rendre ses comptes à cause d'un déficit qui se trouvait dans sa caisse, lé désespoir lui a fait perdre la tête; enfin, on dit que ce serait lui qui aurait mis le feu dans sa chambre après s'être empoisonné avec de l'arsenic, et qu'il est venu expirer dans la rue des Fripiers . Quelle que soit la cause de cette affreuse aventure, jamais la tâche d'un journaliste n'est plus pénible.* Ce prétendu suicide est démenti le lendemain : *De Bruxelles, le 14 août. Nous avons dit hier que d'après l'ouverture légale du cadavre de M. DeKin, il était certain que le poison n'avait été pour rien dans la cause de sa mort; les détails exacts que nous venons de recevoir confirment cette assertion; d'abord aucun des signes extérieurs qui accompagnent toujours une mort violente ne se faisaient remarquer chez lui; intérieurement, on n'a pu découvrir aucune trace de corrosion ou d'astricton dans toute l'étendue du canal digestif, qui se trouvait sain et ne contenait aucune substance délétère. Une forte congestion sanguine du lobe inférieur du poumon droit, un épanchement considérable de sérosité trouvé dans le cerveau et de nombreuses et fortes adhérences des principaux viscères, prouvent assez que le défunt avait été en proie à diverses inflammations de ces parties, devenues chroniques par l'excès de travail ou d'autres causes, et enfin exaspérées par des affections morales, au point de causer la mort d'une manière presque subite. Le caractère connu et les hautes connaissances de M. le professeur Dekin, lui avaient mérité les emplois et les charges les plus honorables pendant sa vie. Nous devons à sa mémoire cette explication qui doit détruire les soupçons injurieux que la malveillance et des apparences trompeuses ont pu faire planer un instant sur cet homme aussi probe qu'instruit que le monde savant et ses nombreux amis regretteront longtemps* (*Journal de Bruxelles*, 15 août 1823). *L'Oracle* du 16 août confirme que l'autopsie n'a trouvé aucun poison. Dekin avait été nommé le 7 octobre 1817 conservateur du dépôt de minéralogie et de géologie, avec rang de commissaire des mines. Mais, décrié par des envieux, il est le 25 mars 1818, privé de son traitement de conservateur. Le dépôt de minéralogie, qui dans un premier temps se trouvait au Palais de Nassau, avait été transféré au Palais Granvelle, appelé à l'époque Hôtel des Finances, car le Conseil des Finances y était établi sous les Autrichiens (SCHMIT, *op. cit.*, chapitre X, p. 4 [le tapuscrit est paginé par chapitre]). Jobard se trompe donc en disant qu'il avait mis le feu au cabinet de minéralogie. C'est dans le dépôt qu'a eu lieu l'incendie.

[183] *Die Incunabeln der deutschen Lithographie (1796-1821)*, Berlin, 1925, rééd. 1955. Arnould attribue le dessin de ce portrait à D.B. Dauberval, mais nous allons voir que Dauberval n'est pas un lithographe mais un acteur du XVIII[e] siècle.

impressions de Senefelder à Bruxelles en 1817. Paulin est un acteur[184], et non un chanoine : cette lithographie, sur papier vergé, est conservée au Cabinet des Estampes[185] [fig. 32]. Elle est signée *Thomassin*, au crayon en bas du dessin, à gauche. Un texte figure sous le dessin :

Élève de Préville[186]*, et parfois son égal*
Paulin prit, comme lui, pour guide la nature,
Momus rit aux éclats en voyant sa figure,
Et dit : un tel portrait vaut un original.
Par son ami
D.B. Dauberval[187]

En outre, mention : *Impr. de Ch. Senefelder / À / Bruxelles.*

Janvier 1818

En janvier 1818, Charles Senefelder collabore avec le dessinateur Innocent Goubaud - que nous présenterons au point suivant - pour un ouvrage publié par Jean-Pierre Maubach[188], établi Place de Louvain, 595, qui est notamment imprimeur et éditeur du journal *Le Vrai Libéral.* Ce journal, nous l'avons vu, a consacré plusieurs articles à la lithographie et annonce donc naturellement la publication.

> *M. Maubach, imprimeur de LL. AA. R et I. le prince et la princesse d'Orange, vient de mettre sous presse les Mémoires de la célèbre Mme Manson. Son édition sera parfaitement conforme à celle de Paris, imprimée aussi en caractères cicéro, et contiendra de même le portrait de Mme Manson, et le* fac simile *d'une lettre d'elle, lithographiés par M. Senefelder, frère de l'inventeur de cet art qu'il possède parfaitement. Le dessin du portrait sera fait par M. Goubaud, dont le talent est connu. Ce volume, format in-12, paraîtra après-demain, et ne se vendra que 2 fr. 50 c. tandis que celui de Paris coûte 4 fr*[189]*.*
>
> *On le trouvera au bureau de cette feuille, et chez tous les libraires du royaume* (*Le Vrai Libéral*, 18 janvier 1818).

Le *Journal de la Belgique* embraie :

> *Sous presse, chez M. J. Maubach, imprimeur de L.A.R. et I. le prince et la princesse d'Orange, place de Louvain, à Bruxelles.*

---

[184] Paulin, 123e Sociétaire, entré à la Comédie-Française en 1741, sociétaire en 1742, départ en 1770 (http://www.comedie-francaise.fr/biographies/bio/acteurs.php).

[185] 32,1 x 21,5 cm. Elle porte deux numéros : S. I 41929. sous le dessin, à droite et SII 51433 en bas de la feuille, à droite.

[186] Pierre-Louis Dubus, dit Préville (1721-1799), acteur comique de la Comédie française à Paris.

[187] Il doit s'agir de Dominique Bercher [d'où D.B.?], dit Dauberval (Baptisé le 10 janvier 1725, mort après 1781), comédien du roi. Il a joué avec Préville. Il est le père du danseur de ballet Jean Dauberval (1742-1806) (*Grove's dictionnary of music and musicians,* vol. I, *A-B*, 5e édition, 1961).

[188] Maubach, Jean-Pierre (né à Paris vers 1788, selon le recensement bruxellois de 1829). Avocat. Rédacteur du *Vrai Libéral.* Maubach, qui continue à publier ce quotidien après l'expulsion de Cauchois-Lemaire, coédite en 1818, avec un autre proscrit, A.V Arnault, les œuvres complètes de Delille. Il imprime de nombreuses contrefaçons jusqu'en 1820 (GODFROID, p. 86). En 1821, son fonds et son matériel sont repris par Collette au 547, Place de Louvain, où s'installera ensuite la maison Laurent. Collette transformera *Le Vrai Libéral* en *Courrier des Pays-Bas* (GODFROID, p. 86).

[189] *On trouve au bureau de cette feuille : Mémoires de madame Manson, explicatifs de sa conduite dans le procès de l'assassinat de M. Fualdès, écrits par elle-même et adressés à madame Enjelran, sa mère; avec portrait, vignettes et fac simile, Paris, 1818. in-8. Quatre francs* (*Journal de la Belgique*, 17 janvier 1818).

Les mémoires de madame Manson, *un volume in-12, caractère Cicéro, édition parfaitement conforme à celle de Paris*[190], *avec le portrait de cette dame*[191], *dessiné par M. Goubeau* [*sic*] *et un* fac simile *d'une lettre d'elle, lithographié par M. Senefelder. Ce volume qui paraîtra après-demain est du prix de 2fr. 50 cent.* (*Journal de la Belgique*, 18 janvier 1818).

Cet ouvrage connaît un important succès : Madame Manson est un témoin dans le procès le plus retentissant de cette époque, abondamment commenté dans la presse française mais aussi des Pays-Bas : l'affaire Fualdès[192]. Le public, comme aujourd'hui, se passionne pour les affaires judiciaires[193].

On notera que c'est Senefelder qui imprime le portrait dessiné par Goubaud. Peut-on déduire que Senefelder n'était pas suffisamment habile pour copier un portrait, et que Goubaud n'était pas bon dessinateur sur pierre, ou qu'il maîtrisait mal la mise en œuvre de la pierre ? Mais dans ce cas, il aurait pu se faire aider de Vinkeles qui, semble-t-il, travaillait alors à Bruxelles. Joseph Marchal, dans son *Traité de Lithographie*, apporte une précision technique. C'est en fait pour un report sur pierre que l'on a eu recours à Senefelder :

Charles Senefelder, dès son arrivée à Bruxelles, a imprimé entr'autres pour le commerce le portrait et le facsimile qui sont à la tête des mémoires de Madame Manson. Le portrait de cette dame a été dessiné au crayon par Mr Goubau [*sic*]. *Le facsimile de la lettre a été transporté sur la pierre.*

Karl Senefelder maîtrise en effet la technique du report sur pierre, dont il serait l'inventeur, si l'on en croit la mention de Marchal dans son *Traité* (p.18) :

C'est Charles Senefelder qui a trouvé la méthode de transport sur la pierre, par le moyen d'un papier chimique, sur lequel on écrit à la manière accoutumée.

Marchal ajoute que c'est par ce moyen qu'a été imprimé le règlement de l'artillerie bavaroise.

2.2.2 La protection du duc d'Arenberg, qui charge Senefelder de former des élèves

Un bien curieux personnage que "le duc aveugle" [fig. 33]: frappé de cécité suite à un accident de chasse, il a été néanmoins toute sa vie un grand protecteur des sciences et des

---

[190] Les *Mémoires de Madame Manson* publiées à Paris en 1817 étaient illustrées par le graveur en bois debout Charles Thompson (le livre est signalé dans le catalogue des œuvres de cet artiste anglais travaillant à Paris dressé par Remi Blachon (BLACHON, p. 60-62). Il n'est pas renseigné par François GODFROID.

[191] Il pourrait s'agir d'une copie d'un portrait réalisé à Paris quelques mois plus tôt : *France, Paris, 13 septembre. On vient de mettre en vente chez Martinet et chez Delaunay, libraires, le portrait lithographié de Mme Manson* (*Journal de la Belgique*, 17 septembre 1817).

[192] Antoine-Bernardin Fualdès, ancien magistrat de Rodez (chef-lieu de l'Aveyron) a été assassiné le 19 mars 1817. Après un jugement en cassation à Albi, les principaux coupables furent exécutés le 3 juin 1818, proclamant leur innocence jusqu'au pied de l'échafaud. En 1817 paraît *Cour d'Assise de Rodez (Aveyron). Histoire complète du procès relatif à l'assassinat du Sr Fualdès. Avec des notices historiques sur les principaux personnages qui ont figuré dans cette cause célèbre. Ornay de portraits.* Paris, Alexis Emery et Delaunay, 1817 [Portraits de Mme Manson, Jausion et Bastide-Grammont en frontispice] (Catalogue de la Librairie Noël Anselot, Redu, hiver 1995, n° 920).

[193] Deux mois plus tard, une lithographie française présentant tous les protagonistes de l'affaire est en dépôt à Bruxelles : *Dépôt. Lithographie. Il vient de paraître une estampe litographiée, offrant les portraits de toutes les personnes qui figurent dans l'affaire Fualdès. Elles sont au nombre de seize, savoir M. Fualdès, Bastide, Jausion, Bancal, Bacx, Colard, Missonnier, Bousquier; la femme Bancal, Anne Benoît, mad. Manson, Marie-Anne, fille Bancal; madem. Rose Pierret; Françoise Bastide, veuve Galtier, Victoire Bastide, femme Jausion, et M. Romiguière, défenseur de Bastide. On la trouve au bureau de cette feuille. Prix 1 fr.* (*Journal de la* Belgique, 1er mars 1818). L'année suivante, l'intérêt n'est pas encore retombé : *Les Mémoires de Madame Manson sont à leur 4e édition, à Paris seulement. Les journaux étrangers en annoncent déjà la traduction dans plusieurs langues*(1). (1) *L'empressement est le même à Bruxelles. M. Maubach n'a pas pu remplir toutes les demandes avec sa première édition, qui a été enlevée en quelques heures; et il en prépare déjà une seconde, elle est sous presse. Elle se vendra comme la première 2 fr. 50 avec gravure, fac simile, etc.* (*Le Vrai Libéral*, 22 janvier 1819).

arts[194] : se fiant aux descriptions de ses conseillers, il a constitué une importante galerie artistique[195] et a soutenu de nombreux artistes[196]. Il s'intéresse aussi de très près à toutes les nouveautés techniques et la correspondance entre ses différents intendants (à Bruxelles, Enghien et Paris) fourmille d'informations sur quantité de sujets passionnants : véhicules que *les papiers publics appellent draisiennes et depuis peu vélocipédes* (lettre de l'intendant parisien Gillette, datée du 8 avril 1818), kaléidoscope (lettre du même, le 7 août 1818), comparaison des lampes d'Argand et de Quinquet, décoration intérieure, etc.

Janvier 1818

Le duc Louis-Engelbert d'Arenberg[197], selon Jobard, avait facilité le séjour de Karl Senefelder en lui offrant *un logement dans son palais de la rue des Petits-Carmes*[198]*, et en prenant à charge toutes les dépenses d'essais*[199].

La protection de Senefelder par le duc ne semble pas commencer avant le début de l'année 1818. On ne trouve en tout cas rien concernant le Bavarois dans la comptabilité du duc pour 1817, ni dans la rubrique PG (Primes et Gratifications) ni dans la rubrique AL (Art et Littérature). Marchal, nous y reviendrons, écrit en avril 1818 que c'est lui qui est entré en contact avec Karl Senefelder et que les cours ont commencé au début de l'année 1818.

La plus ancienne trace de l'intérêt du duc pour la lithographie est une lettre datée de 1818, relative à une commande de pierres lithographiques, qui émane d'Edmé Quenedey. Ce miniaturiste est un personnage important dans l'histoire du portrait, car il est l'associé jusqu'en 1789 de Gilles-Louis Chrétien, l'inventeur en 1786 du physionotrace (voir chapitre 2). Quenedey a déjà été en contact avec la famille d'Arenberg : les archives Arenberg conservent plusieurs portraits au physionotrace [fig. 34-35] et même un cuivre gravé [fig. 36]

---

[194] En mars 1790, suite à la révolution française, le duc s'établit dans son château d'Enghien. Il cesse alors de s'occuper des affaires publiques et voyage en Italie. Après que les Français aient occupé une deuxième fois la Belgique, il se retire en Allemagne et ses biens sont mis sous séquestre. La séquestre est levée en 1803 après qu'il ait cédé ses droits à son fils aîné. Après les événements de 1814, il revient en Belgique. Le 23 septembre 1814, il reçoit le roi Guillaume d'Orange qui visitait Leuven pour la première fois. Il a soutenu les recherches de Minckeleers à Louvain. C'est des jardins de son palais que part le premier vol de montgolfière en Belgique, en 1784.

[195] Il fait placer une statue d'Hercule Farnèse ramenée d'Italie dans l'orangerie de son parc d'Enghien (*Le Vrai Libéral*, 21 juillet 1817).

[196] On peut découvrir le personnage grâce à une biographie richement documentée : *De blinde hertog : Louis Engelbert van Arenberg en zijn tijd, 1750-1850*, cat. exp., Brussel, Gemeentekrediet, 1996.

[197] d'Arenberg, duc Louis-Engelbert (Enghien, 3 août 1750 - 7 mars 1820). Protecteur des lettres, des sciences et des arts. *L'Oracle*, 8 mars 1820 (notice nécrologique); JOBARD, *Rapport*, t. 2, p. 277; VERSCHUEREN, E., *Louis-Engelbert d'Arenberg (1750-1820), "le Duc Aveugle", ses intérêts scientifiques et artistiques y compris le mécénat*, Bruxelles, 1995 (mémoire ULB inédit).

[198] Situé rue aux Laines, dans le prolongement de l'actuelle rue des Petits-Carmes, face au Square du Petit Sablon, le palais construit par les ducs d'Arenberg. au XVIII[e] siècle d'après les plans de Jean-Nicholas Servandoni a été érigé sur l'ancien Hôtel des comtes d'Egmont, un hôtel dont il ne reste que l'aile Renaissance de la cour intérieure. En 1805, Louis-Engelbert d'Arenberg achète la cour de l'ancien couvent des petits carmes, attenante, et fait aménager l'intérieur du "Quartier français" sur les plans de l'architecte Gh. J. Henry en 1806-1807 (*Inventaire du Patrimoine monumental*, 1C, *Pentagone N-Z*, Bruxelles, Mardaga, 1994). Acquis par l'Etat, le bâtiment, qui abrite le ministère des Affaires étrangères a repris le nom de Palais d'Egmont (Archives de la Ville de Bruxelles Travaux Publics 19270 (1830); LALOIRE, E., *Histoire des deux hôtels d'Egmont et du Palais d'Arenberg*, Bruxelles, 1953; *Le Palais d'Egmont; Ministère des Affaires étrangères*, 1977; DE TRAZEGNIES, Olivier, *Histoire du Palais d'Egmont* dans *Maison d'hier et d'aujourd'hui*, n° 56, décembre 1982, p. 2-43; D'HOORE, W., *Le palais d'Egmont-d'Arenberg*, Louvain-la-Neuve, 1991.

[199] Le duc d'Arenberg joue ainsi un rôle de mécène semblable à celui qu'a joué le comte de Lasteyrie à Paris. Ce dernier a en effet accueilli de jeunes artistes dans son atelier. Selon Van der Marck (p. 62), le duc d'Arenberg lui a fourni deux presses et tout le matériel nécessaire. Van der Marck signale en 1953 que dans les collections de la famille Arenberg se trouvent encore des pierres lithographiques et des épreuves non inventoriées datant de l'époque de Senefelder (mais peut-être reprend-il simplement l'assertion d'Hissette dans *La Gazette* du 15 octobre 1935).

par Quenedey. Quenedey s'occupe également de pierres lithographiques : en 1817, il a obtenu une médaille de la Société d'Encouragement pour l'industrie Nationale pour l'envoi de divers échantillons de calcaire de l'Aube propres à la lithographie[200]. Le 10 janvier 1818, Quenedey écrit à Elisabeth Florent Dey, secrétaire intime du duc d'Arenberg[201].

Monsieur,

J'envoie à Monseigneur le Prince d'Haremberg [sic] deux pierres lithographiques, comme vous les demandez, et des crayons. Les deux pierres sont toutes prêtes pour le crayon elles sont scellées avec du plâtre les côtés préparés l'un vers l'autre. Il suffira pour les décoler de les tremper un instant par les coins dans l'eau et les frapper doucement par les côtés on ôtera le plâtre en le lavant et ensuite on lavera les pierres à grande eau avec une brosse pour ôter tout le plâtre et après les avoir laissé sécher on peut dessiner dessus. Si on voulait dessiner au pinceau il faudrait faire fondre du crayon N°2 en le frottant sur une soucoupe avec de l'eau de pluie ou de l'eau distillée mais il faudrait polir avant, la pierre avec un morceau de ponce très fine avec de l'eau en tournant toujours de manière à ne faire aucune raye.

Je suis charmé, Monsieur, d'avoir cette occasion pour pouvoir me rappeler au souvenir de Monseigneur le prince d'Haremberg et vous assure, Vous Monsieur, que j'ai l'honneur d'être

Votre très dévoué serviteur Quenedey.

Paris ce 10 janvier 1818. T.S.V.P. [fig. 37].

Si l'on avait besoin de renseignements sur la lithographie, on trouverait un rapport fait fort au long dans le 51e et 52e volume des Annales des Arts et Manufactures Par Mr Marcel de Serres[202].

J'ai envoyé des pierres à Bruxelles, je crois que c'est à Mr ODEWARD; il est probable qu'il a une presse.

On dessine aussi avec le crayon n°2

Les crayons n°2 sont ceux qui sont enveloppés dans du papier.

Cette lettre est fort instructive, car elle nous donne trois informations : tout d'abord, elle nous apprend qu'au début de l'année 1818, on ne vend pas encore de pierres lithographiques à Bruxelles; ensuite, que le chevalier Odevaere s'est lui aussi adressé à Quenedey pour acquérir des pierres. Les deux artistes s'étaient peut-être rencontrés à Paris en 1816[203]. Et enfin, l'envoi indique que le cours par Senefelder financé par le duc d'Arenberg, est entamé, ou en tout cas bien décidé.

Les pierres sont acheminées par les soins de Mr Gillette, intendant de l'hôtel particulier du duc à Paris, situé chaussée d'Antin. Il en avise le secrétaire bruxellois du duc, Mr Dey. La lettre n'est pas datée.

Monsieur,

---

[200] *En 1817, sur le rapport de M. le comte de Lasteyrie, la Société accorda à M. Quenedey une médaille d'encouragement pour des pierres qui réunissaient des qualités précieuses* (Rapport du Concours par Gautier de Claubry, 4 janvier 1837, Archives de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale). Ce prix est rappelé par LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 356.

[201] Elisabeth-Florentin-François Dey, de Marcens [canton de Fribourg, Suisse] est "né accidentellement" à Paris en 1756 (cfr liste *Déclaration de personnes demeurant à l'hôtel d'Arenberg au Petit Sablon et Rue Haute*, AGR, Fonds Arenberg, MG 1208). Il est secrétaire du duc, puis de ses enfants, de 1784 à sa mort en 1826. Selon Briavoinne, c'est lui qui a construit le ballon de Minckeleers en 1784 (BRIAVOINNE, Natalis, *Sur les inventions et perfectionnemens dans l'industrie depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours,* mémoire couronné le 8 mai 1837, Académie royale de Belgique, t. XIII, 1838, p. 164).

[202] DE SERRES, Marcel, *Notice sur la lithographie ou sur l'art d'obtenir une impression avec la pierre* dans *Annales des arts et manufactures, ou Mémoires technologiques sur les découvertes modernes concernant tous les arts et métiers*, t. 51, mars-juin 1814, p. 307-330. Dans le t. 52, 1816, p. 117, de Serres rédige une *Note sur l'impression par tracé à l'huile* (voir infra, lithochromie).

[203] Selon le recensement de 1816, section 7, Odevaere s'est établi à Bruxelles en 1816. Il est domicilié Montagne de la Cour, 744 (qui devient 724). Il a 38 ans et est "Artiste peintre du roi".

Vous recevrez par la diligence de ce jour une petite caisse que j'ai eu l'honneur de vous adresser contenant deux pierres à litographier l'une de 12 et l'autre de 6 avec crayons et l'instruction de M. Guenedey de la manière de s'en servir. [...]

Gillette

Les pierres passent la douane à Quiévrain, où les droits d'entrée sont acquittés [fig. 38]. Le colis arrive à bon port, et Mr Dey en remercie Mr Gillette :

Paris, le 18 janvier 1818.

Monsieur,

Mgr a été très satisfait des pierres et crayons que vous avez eu la complaisance de rechercher et de lui expédier. Il désirerait que vous lui procurassiez les volumes ou numéros 51 et 52 des Annales des Arts et Manufactures où Mr Marcel de Serres a fait insérer un rapport très intéressant sur la lythographie à ce que me mande Mr Quenedey. Veuillez le remercier à l'occasion et de sa lettre et de son bon souvenir, d'abord de la part de Mgr, et un peu ensuite pour moi [...]

Dey

Gillette se renseigne au sujet des publications mais n'ose engager la dépense et envoie un autre ouvrage qui n'a pu être identifié :

Paris, le 26 janvier 1818.

Monsieur,

[...] *D'après le conseil de Mr Quenedey, j'ai fait l'emplette d'un ouvrage qui traite amplement de l'hytographie, le prix 21 fr. que vous avez du recevoir par la poste. Mon seul désir est que Mgr en soit satisfait, ayant cherché à faire pour le mieux, parce qu'on n'a pas voulu me donner les numéros demandés sans prendre la collection entière des Annales, ce qui est beaucoup plus chère* [*sic*]. [...]

Gillette

Cet envoi de pierres est lié à une mission confiée par le duc d'Arenberg à Charles Senefelder :

Bruxelles 14.1.1818

Au chanoine J. Gendebien

Il avait demandé les plans pour achever son mémoire sur l'exploitation du parc d'Enghien[204]*. Mgr dit commencer sans* [...] *ne prévoyant par que le plan de ce local (= parc d'Enghien) pourrait vous être* [...] *Mgr vient de la confier à un graveur lythographique pour en faire des planches en pierres au moyen desquelles nous pourrons avoir tant d'exemplaires qu'on voudra et très économiquement. Je ne pourrai donc vous en envoyer un avant la fin de votre travail.*

Dey[205].

Début mars 1818, Senefelder est sous la protection du Duc Arenberg, et il est logé au palais du duc :

Nous avons la satisfaction de voir que beaucoup d'amateurs s'exercent dans l'art lithographique, et nous espérons voir sous peu nos jeunes artistes rivaliser si pas surpasser les belles productions de MM. Engelmann et Lastery [*sic*] *de Paris. Nous pouvons d'autant plus l'espérer que le frère de l'inventeur de cette heureuse découverte est fixé à Bruxelles, où un zélé amateur des beaux-arts le loge et l'occupe utilement pour former des élèves qui un jour feront honneur à leur patrie par des chefs-d'œuvre qu'ils*

---

[204] Karl Senefelder a réalisé plusieurs plans pour le duc: *Plan du château et de l'enclos du Pavillon d'Heverle* et *Parc d'Enghien. Appartient à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc D'Arenberg* (Enghien, Archives Arenberg), ainsi qu'un plan topographique conservé dans le fonds Gossart à la bibliothèque centrale de Mons. Il existe également un plan dans le fonds Sabbe (SA 11009).

[205] Nous n'avons pu consulter la lettre originale, introuvable aux Archives générales du Royaume, mais seulement une copie partielle, que nous reprenons telle quelle, par l'ancien archiviste des Archives d'Arenberg, le père Jean-Pierre Tytgat.

publieront; nous avons déjà sous les yeux des essais qui promettent des progrès ultérieurs. (Article communiqué) (*Journal de la Belgique*, 1er mars 1818).

Qui sont les élèves de Karl Senefelder chez le Duc d'Arenberg ?

Luthereau, biographe de Jobard, et qui sera lui-même lithographe en Belgique dans les années 1840 et 1850, ne cite que quatre élèves :

> [...] *le duc d'Arenberg lui offrit un logement dans son palais de la rue des Petits-Carmes, en prenant à sa charge toutes les dépenses d'essai. Ce fut là qu'Edouard Mary*[206]*, de Craene* [= W.B. Craan], *Marchal, Marneffe firent leurs premières tentatives d'autant plus malheureuses que le maître n'en savait pas plus que les élèves, dont il massacrait les meilleurs dessins soit en les préparant mal, soit en essayant de les imprimer* (LUTHEREAU, p. 18).

Selon Xavier Heuschling, le biographe de Willem-Benjamin Craan, qui l'a personnellement connu, l'atelier est davantage occupé :

> *Vers le milieu de l'année 1817 vint à Bruxelles, M. Charles Senefelder, frère d'Aloys, l'inventeur de la lithographie. Il offrit, par la voie des journaux, d'enseigner cet art nouveau à raison de 50 fr. par mois*[207]*, et réunit ainsi un certain nombre d'amis des beaux-arts, parmi lesquels se trouvaient MM. Craan, le professeur Dékin, Benjamin Mary, deux ingénieurs hollandais, les artistes dessinateurs Goubaud, Noël, Landsheer, etc. M. le professeur Dékin fournit un local en bas du Jardin Botanique, situé à cette époque, près du Musée. L'atelier fut souvent visité par le duc Engelbert d'Aremberg* [*sic*] *qui soutenait généreusement les efforts de Charles Senefelder : celui-ci avait inventé une presse lithographique qui, exécutée aux frais du duc, servit aux exercices qui durèrent jusqu'à l'hiver*[208].

Heuschling, qui écrit ce texte en 1850[209], cite donc comme élèves supplémentaires : Innocent Goubaud, le peintre Paul Noël, qui n'apparaît pourtant dans aucune histoire de la lithographie, et n'aurait réalisé qu'une seule épreuve lithographique (voir Répertoire des lithographes), et le peintre Jan de Landtsheer (Baasrode, 1750 - Bruxelles, 1828) qui de 1815 à 1828 occupa les fonctions de professeur des principes et du dessin d'après la bosse à l'Académie des Beaux-arts de Bruxelles[210]. À moins qu'il ne s'agisse de son fils Jean-Baptiste de Landtsheer (Bruxelles, 1797 - ?, après 1863), alors élève à l'Académie de Bruxelles[211]. Heuschling ne donne malheureusement aucune source. Il est fort dommage qu'il ne cite pas les noms des deux ingénieurs hollandais. Jobard serait-il l'un d'eux ? Si Heuschling connaissait leurs noms, il est probable qu'il les aurait cités, surtout si l'un d'eux était Jobard, dont il parle plus loin dans sa notice.

1° Benjamin Mary (Mons, 1792 - Bagnères de Luchon [Hte Garonne], 1846)

---

[206] Il y a probablement confusion avec entre Benjamin et son frère cadet, le licencié en droit, économiste et poète Edouard Mary (Enghien, 1796 - Bruxelles, 1853), à moins que ce dernier n'ait également suivi quelques cours. Fondateur en 1819 de sociétés pour l'encouragement de l'enseignement primaire en Belgique, Edouard Mary préconise la méthode de l'enseignement mutuel. Membre de la chambre des représentants pour l'arrondissement de Soignies jusqu'en 1833, il quitte ensuite Enghien pour se fixer à Bruxelles (MATHIEU, E., *Mary (Edouard)* dans *Biographie Nationale*, t. XIII, 1894-95, col. 929-931).

[207] La somme correspond à celle indiquée dans la comptabilité du duc d'Arenberg pour mars 1818 (voir infra).

[208] Heuschling commet ici une erreur de date : les cours ont eu lieu à la fin de l'hiver, au début de l'année 1818.

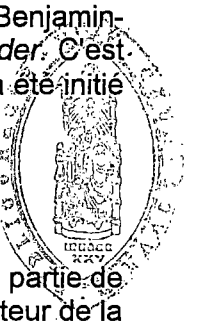
[209] Heuschling, Xavier, *Notice sur Guillaume-Benjamin Craan, auteur du plan de la bataille de Waterloo, etc.* dans *Bulletin du bibliophile belge*, t. 7, 1850, p. 73-90.

[210] JACOBS, Alain, *De Landtsheer Jan* dans *DPB*, t. 1, p. 131.

[211] VALCKE, Sybille, *De Landtsheer Jean-Baptiste* dans *DPB*, t. 1, p. 131-132.

Né à Mons le 21 mars 1792, mort le 2 août 1846. Sa famille se fixa à Enghien où son père, Hyacinthe-Charles, licencié en droit, fut au service de la maison d'Arenberg[212], puis notaire de 1802 à 1826. Il fait lui aussi des études de droit, à Bruxelles. Homme d'état, diplomate et voyageur, il séjournera à Rome en 1824. Élu en 1830 député suppléant au Congrès National par le district de Namur, il est envoyé le 27 juillet 1832 comme diplomate au Brésil, où il dessine des vues pittoresques; quelques-uns de ses dessins ont été lithographiés. Le 30 novembre 1838, il est envoyé en Grèce. Il mène à bonne fin dans les deux pays la conclusion de traités commerciaux. En 1839, il sera aux États-Unis.

Avant d'entamer sa carrière diplomatique, Benjamin Mary a effectué des dessins au Musée, pendant le séjour de Karl Senefelder à Bruxelles. Selon Jobard, qui l'appelle "Benjamin-Mary" (*Rapport*, t. II, p. 277), il est *victime de la maladresse du frère de Senefelder.* C'est probablement suite aux premiers contacts entre Senefelder et Marchal que Mary a été initié à la lithographie.



2° Joseph Marchal

Le "savant bibliothécaire" cité par Jobard, est Joseph Marchal [fig. 39], qui fait alors partie de l'entourage du duc Louis-Engelberg d'Arenberg[213]. Historien, il deviendra conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, appelée Bibliothèque de Bourgogne.

En avril 1818, il rédige un manuscrit de 94 pages (93 feuilles écrites) : *Traité complet de Lithographie d'après les démonstrations et les expériences faites à Bruxelles au commencement de l'année 1818 par Charles Senefelder de Munich, frère de l'inventeur.* Rédigé par J. Marchal, ancien secrétaire général d'intendance. Bruxelles. Avril 1818. Ce manuscrit [fig. 40] est conservé aux archives Arenberg à Enghien (on trouvera la transcription complète dans l'annexe 2.5). Une copie manuscrite de ce traité est conservée aux Archives générales du Royaume à Bruxelles [fig. 41]. Le traité commence par un historique de la lithographie. Après une biographie de Aloys Senefelder, Marchal fait une digression personnelle, qui nous apprend qu'il s'est intéressé très tôt à la lithographie et que c'est lui qui a établi le contact avec Karl Senefelder :

> *Qu'il soit permis de dire à la suite de cet exposé que pendant les mêmes années 1809 et 1810 Joseph Marchal rédacteur du présent ouvrage avait obtenu de plusieurs chimistes de Bavière des renseignements sur la lithographie, comme il avait pu voir l'utilité qu'on retiroit de cet art, il rechercha la connoissance de Charles Senefelder, lorsque ce dernier arriva à Bruxelles; il offrit à Charles Senefelder de rédiger un ouvrage dans lequel les procédés inventés par son frère et déjà répandus ailleurs, seroient publiés, afin d'enrichir de cet art nouveau la Belgique si célèbre par les dessinateurs et les peintres qu'elle ne cesse de produire.*

Marchal mentionne que Senefelder a donné des cours sous la protection du duc depuis le début de 1818. Il poursuit (p. 22 et 23) par le rappel de l'état de la lithographie en Belgique : Odevaere, Vlamynck, Almeida, le portrait de Madame Manson, par Senefelder et Goubaud, et les tentatives de Gossart (nous avons cité les extraits relatifs à ces premiers essais). On notera qu'il n'est nullement question de Jobard, ce qui est une indication que le personnage

---

[212] Selon Arnould, le père de Benjamin Mary avait été au service des Arenberg à l'avènement du régime français (ARNOULD, *Lithographie à Mons*, p. 425).

[213] Sa biographie ne révèle malheureusement rien sur cette période : MARCHAL, Edmond, *Notice sur le chevalier François Joseph Marchal, membre de l'Académie*, Bruxelles, F. Hayez, 1889 (Extrait de *l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 55^{e} année, 1889). Les livres de caisse du duc conservés aux Archives Arenberg (livres du caissier René Tiron, inv. 64/15-21) prouvent cependant que Joseph Marchal était attaché au duc. On trouve par exemple : *juillet A* [Administration]*75 5° A M. Jh. Marchal pr le 1er trim^{e} de ses apppointemens 724,62.* Deux autres personnes nommées Marchal étaient au service du duc, mais nous ignorons s'il existait un lien familial avec Joseph : on trouvait en 1803 parmi le personnel du duc *Jérôme-Charles Marchal, né à Bruxelles, 33 ans, attaché au bureau d'affaires* et *Nicolas Marchal, 36 ans, né à Bruxelles, homme de confiance* (AGR, Fonds Arenberg, MG 1208, déclaration de personnes demeurant à l'hôtel d'Arenberg au Petit Sablon et Rue Haute).

ne s'est pas encore fait connaître (mais il ne cite pas non plus les deux ingénieurs cités par Heuschling, donc rien ne prouve qu'il cite tous les élèves). Il fait toutefois une vague allusion à des essais en Hollande :

> *Il paraît qu'à Breda et à La Haye, il y a des personnes qui ont étudié la lithographie avec succès. L'on bornera ici les détails historiques sur la lithographie, parce qu'on n'a pas de données, surtout sur l'introduction de cet art dans les autres pays.*

Après l'historique, le cours complet de technique lithographique peut enfin commencer. Marchal a certainement suivi les cours de lithographie à la demande du duc d'Arenberg, qui a payé Senefelder pour lui dicter le *Traité*. Mais sans doute était-il motivé par la perspective d'illustrer lui-même des publications. Moins d'un an après ses premiers cours, il se sent de taille à illustrer - au simple trait, il est vrai - un ouvrage dirigé par le peintre Odevaere.

> *Annales de l'Ecole des Pays-Bas, publiées sous la direction de M. le Chevalier d'Odevaere, peintre de S.M. le Roi des Pays-Bas, imprimés en lithographie, par Marchal.*
>
> *Cet ouvrage qui va paraître par livraisons, étant exclusivement national, présentera au simple trait, selon la manière des Annales du Musée, publiées à Paris par Landon*[214]*, les dessins des meilleurs tableaux qui ont été et seront exposés dans les salons du royaume, dans nos musées, des principales productions en architecture, sculpture, gravure, et celles de nos compatriotes qui travaillent en France et en Italie.*
>
> *La réputation de M. Odevaere en Europe, est un garant suffisant du choix des matériaux, et de la bonne exécution du dessin.*
>
> *On souscrit à Bruxelles, chez M. Wahlen, imprimeur-libraire, rue de l'Evêque, à raison de 12 fr. le vol. in 4°, d'environ 50 dessins* (*Le Vrai Libéral*, 26 août 1818).

Le surlendemain, le *Journal de la Belgique* répercute également l'information[215].

La fierté nationale et la joie du retour des œuvres pillées ne pouvaient que promettre le succès à une telle édition. On se souvient qu'Odevaere a joué un rôle important dans la

---

[214] Landon, Charles Paul (Nonant-le-Pin, 1760 - Paris, 1826). Il se fit surtout connaître par ses nombreuses publications sur les musées et les artistes. Ses *Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts. Recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture ou projets d'architecture, qui chaque année, ont remporté le prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours nationaux*, publiées de 1800 à 1822, comptent 42 volumes et 1383 planches gravées par C. Normand, Eléonore Lingée, Le Bas, etc. (catalogue de la vente publique de la librairie Simonson, 8 mars 1997, n° 141). Landon inspirera aussi les *Annales du Salon de Gand et de l'école moderne des Pays-Bas*, par Liévin de Bast, éd. Goesin-Verhaghe, 1823; florilège des œuvres publiées au Salon de Gand en 1820, illustré de lithographies (Loir, Christophe, *L'émergence des Beaux-Arts et Belgique : institutions, artistes, public et patrimoine (1773-1835)*, Editions de l'Université de Bruxelles, 2004, p. 203).

[215] *Annales de l'école des Pays-Bas, publiées sous la direction de M. le chevalier Odevaere, peintre de S.M. le roi des Pays-Bas, imprimées en lithographie, par Marchal. Cet ouvrage, qui va paraître par livraisons, étant exclusivement national ne sera composé que des productions des écoles flamandes et hollandaises; il présentera au simple trait, selon la manière des annales du musée, publiées à Paris, par Landon, les dessins des meilleurs tableaux qui ont été et seront exposés dans les salons du royaume, dans nos musées, et même dans les cabinets qu'on nous aurait ouverts, il représentera aussi les dessins des principaux ouvrages en architecture, sculpture, gravure, et ceux de nos compatriotes qui travaillent en France et en Italie. La réputation de M. Odevaere, est un garant suffisant du choix des matériaux et de la bonne exécution du dessin. On souscrit à Bruxelles, chez M. Wahlen, imprimeur-libraire, rue de l'Évêque, à raison de 12 francs le volume in 4°, d'environ 50 dessins* (*Journal de la Belgique*, 28 août 1818). L'article est repris par *l'Oracle* le 4 septembre : *On souscrit chez M. Aug. Wahlen, imprimeur-libraire, rue de l'Evêque, à Bruxelles, et chez les principaux libraires, dans les provinces et à l'étranger, pour l'ouvrage intitulé : Annales de l'École des Pays-Bas, publiées sous la direction de M. le chevalier Odevaere, peintre de S.M. le roi des Pays-Bas, imprimées en lithographie par Marchal. Le prix de la souscription est de 12 francs par volume, in-4°, contenant environ 50 dessins. Cet ouvrage, qui va paraître incessamment par livraisons, est exclusivement national; les gravures au simple trait y présenteront, à l'instar des Annales de Musée, publiées à Paris par Landon, les dessins des meilleurs tableaux qui y ont été récemment exposés dans les salons du royaume, ceux qui y seront exposés, ceux de nos compatriotes qui travaillent en France ou en Italie, et les principales productions en architecture, en sculpture et en gravure. Dans les intervalles que laisseront les expositions, on publiera les dessins des principaux ouvrages de nos musées et des cabinets qu'on aura eu la bonté de nous ouvrir. Aucune gravure ne paraîtra sans l'approbation de M. Odevaere; sa réputation est suffisamment établie en Europe pour donner l'assurance que les Annales répondront à l'attente des souscripteurs.*

récupération des œuvres emportées à Paris sous la République. Il a effectué un long séjour à Paris pour procéder aux transactions. Il semblerait étonnant qu'il dirige une publication de mauvaise qualité. Il faut donc relativiser les propos de Jobard. La formation donnée par Senefelder n'était peut-être pas de nature artistique, mais la formation technique devait être suffisante.

L'année suivante, Joseph Marchal publie le *Musée de Bruxelles ou Description des principaux tableaux qu'il renferme*. L'ouvrage est annoncé par un long article publicitaire, qui donne l'historique des collections conservées au Palais de Nassau.

> *Musée de Bruxelles, ou description des principaux tableaux qu'il renferme. Première livraison.*
>
> *Le meilleur moyen de faire connaître cet ouvrage, tout-à-fait national, est de citer ce que l'auteur dit dans son introduction.*
>
> *Vers la fin du dernier siècle, dit-il, au milieu des désastres, des troubles de la révolution française, quelques amis des beaux-arts sauvèrent de la dévastation les livres, les tableaux et les statues qu'ils purent recueillir dans les abbayes et les autres établissements qu'on venait de supprimer par les ordres du directoire exécutif : ils les déposèrent au palais que les gouverneurs-généraux des Pays-Bas autrichiens avaient habité à Bruxelles. À la même époque, l'école centrale du département de la Dyle fut établie dans ce local.*
>
> *Dans une partie des appartemens, on rassembla une bibliothèque digne d'être comparée à celle de Sainte-Geneviève et de l'Arsenal à Paris. Dans l'autre partie on réunit les tableaux. Au rez-de-chaussée, on construisit un laboratoire de chimie, on forma un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Une place située dans le palais fut transformée en jardin botanique; un bâtiment qui servait de manège, en face du palais, reçut les magnifiques orangers, que l'on sauva ainsi des déprédations du château de Laeken; l'on construisit des serres à la droite du palais, sur les ruines d'un rempart inutile depuis quatre siècles, parce que l'enceinte de la ville a été agrandie.*
>
> *Toutes ces collections précieuses n'ont cessé d'être augmentées depuis vingt ans. les savans qui les formèrent firent plusieurs voyages à Paris pour obtenir des livres, des tableaux et d'autres objets d'instruction publique. Après la suppression des écoles centrales, ils luttèrent courageusement et à plusieurs reprises contre les mesures de l'autorité supérieure, qui n'était pas convaincue de l'utilité de ces dépôts dans une grande ville, ancienne capitale d'un pays peu étendu, à la vérité, mais d'une population très-resserrée, dont l'industrie ne demande qu'une faible protection pour être portée à son comble; dont l'esprit national ne se serait entièrement confondu avec celui de l'ancienne France, que par une instruction soignée, et dont les peintres forment avec succès, depuis 350 ans, une école distincte en Europe. Les savants qui conservèrent ces dépôts, se trouvèrent plusieurs fois dans un grand embarras, parce que le gouvernement français n'accordait les frais d'entretien qu'avec parcimonie et irrégularité.*
>
> *En 1815, les ouvrages des beaux-arts qui avaient été enlevés dans les contrées où les armées françaises avaient porté leurs armes, furent restitués. Alors les meilleurs tableaux des églises de Bruxelles, les principaux manuscrits de la bibliothèque publique, fondée en cette ville par le gouvernement des Pays-Bas, sous le nom de la bibliothèque de Bourgogne, vinrent augmenter les collections déposées à l'ancienne cour. En ce moment, le Musée de Bruxelles tient un rang distingué parmi les galeries de tableaux qui existent dans les différentes capitales de l'Europe.*
>
> *Ce premier volume contient quarante tableaux des meilleurs maîtres. Si cette entreprise obtient le suffrage des artistes, nous la continuerons en donnant, dans un second volume, les traits d'autres tableaux qui nous paraîtront dignes de fixer l'attention des amateurs. La souscription est fixée, pour le premier volume ou dix livraisons, au prix de 12 fr. pour la ville, et 15 fr. pour frais de port.*
>
> *On souscrit à Bruxelles, chez l'éditeur, J. Marchal, nouveau marché aux Grains, n° 1285* (*L'Oracle*, 21 janvier 1819).

Et dix jours plus tard, la première livraison paraît :

Musée de Bruxelles ou description des principaux tableaux qu'il renferme.

Présenter l'histoire de chaque tableau dont se compose le musée de Bruxelles, qui tient un rang distingué parmi les établissements de ce genre, existans en Europe, en reproduire la composition au moyen d'une gravure au simple trait; mais bien exécutée; donner sur la vie des peintres célèbres, auteurs de ces tableaux, des notions toujours intéressantes pour les artistes et les amateurs des arts, tel est le but de l'ouvrage entrepris par M. Marchal.

La première livraison vient de paraître. Elle contient la description et le dessin de quatre tableaux, savoir du fameux tableau du Christ au tombeau de Rubens; d'une madone, par un élève de Léonard de Vinci; d'un paysage de Ruysdael, et du portrait d'une dame, peint par Gualdorp Golzius.

Chaque volume sera composé de dix livraisons et contiendra la description de 4 tableaux. La souscription est fixée, pour le premier volume ou dix livraisons, au prix de 12 francs pour Bruxelles, et 15 francs pour tout le royaume, franc de port. Cette entreprise mérite les encouragemens de tous les amis des arts; mais pour rendre son travail plus intéressant encore, l'auteur devrait, nous paraît-il, donner une notice plus étendue sur la vie des artistes célèbres dont il explique et analyse les belles compositions. Tout ce qui concerne les hommes qui se sont illustrés par leurs talens, intéresse et captive l'attention. On aime à connaître les vicissitudes auxquelles ces grands génies ont été en butte. leurs vertus, leurs habitudes, les honneurs dont ils ont été comblés, et jusqu'à leurs défauts. À l'avantage d'être un guide éclairé, la description de notre musée offrirait celui d'une petite biographie qui, à en juger par les morceaux contenus dans la première livraison, serait bien écrite; et ce luxe ne déparerait pas l'ouvrage.

On souscrit chez l'éditeur, place du nouveau marché aux grains, n° 1285.; chez les frères Delemer, imprimeurs, rue des Sablons, n° 1036, et aux bureaux des postes aux lettres (*Journal de la Belgique*, 30 janvier 1819).

Le mois suivant paraît la seconde livraison :

Musée de Bruxelles, *ou* description des principaux tableaux qu'il renferme, par J. Marchal. - *À Bruxelles, chez l'éditeur, place du nouveau marché aux grains, n° 1285, chez les frères Delemer, imprimeurs, rue des Sablons, n° 1036 et aux bureaux de postes aux lettres.*

Nous avons rendu compte, dans notre n° 30, de la première livraison de cet ouvrage, qui paraît par souscription et mérite les encouragemens des amis des arts. La seconde livraison vient de paraître; elle donne l'historique (c'est par erreur que dans notre dit n° 30 on a imprimé l'histoire.) et offre le dessin au simple trait, des quatre tableaux suivants : Sainte-Geneviève, *par Philippe de Champagne; Jésus appelant* Saint-Jacques et Saint Jean, *par* Baroche; l'Adoration des Mages, *par* Rubens, *et le* Couronnement de la Vierge, *par le même.*

Ces descriptions, en général fort bien écrites et en même temps instructives, sont, comme nous l'avons déjà observé, un guide précieux pour l'intelligence de la galerie de tableaux composant notre musée (*Journal de la Belgique*, 22 février 1819).

Seules deux livraisons, in-8°, verront le jour, car la publication du *Musée de Bruxelles* est interrompue par le départ de Marchal à Batavia (l'actuelle Jakarta), capitale de Java (aujourd'hui une île de l'Indonésie) :

Bruxelles, 12 décembre.

M. Marchal, de cette ville, ex-secrétaire général de la préfecture de l'Illyrie, est parti le 2 de ce mois pour Batavia. Il est destiné à occuper un poste éminent dans l'instruction publique (*Journal de la Belgique*, 13 décembre 1819).

Il est de retour en 1821 :

M. Marchal, ancien secrétaire du gouvernement des provinces Illyriennes, avait été envoyé à Batavia pour y être attaché à un établissement scientifique. Après s'être livré, pendant trois mois [*sic*], *à des études assidues et à des excursions pénibles, M. Marchal est de retour à Bruxelles. Il en a rapporté une collection très-intéressante d'objets*

d'histoire naturelle, dont il a fait présent à l'université de Louvain (*L'Oracle*, 31 octobre 1821).

Nous le retrouverons en 1824, comme traducteur et auteur d'une importante publication de Jobard (*Description de Java*) puis en 1825-1830, où il effectue des recherches historiques pour une autre publication de Jobard, *Costumes Belgiques*. Marchal et Jobard ont donc entretenu des relations pendant plusieurs années. Nul doute qu'ils aient eu de longues discussions sur les débuts de la lithographie dans notre pays.

3° Willem-Benjamin Craan (Batavia [Java], 1776 - Schaerbeek, 1848)

D'une famille hollandaise, il est né à Batavia. Ses études à Leiden lui procurent les diplômes de docteur en droit et en mathématiques en 1795. Nommé en 1810 au cadastre, il reçoit en 1812 le titre d'ingénieur vérificateur du cadastre de la Lippe (Allemagne septentrionale), puis remplit les mêmes fonctions dans le Brabant wallon[216]. Il dresse le plan détaillé de la bataille de Mont-Saint-Jean. Il s'agit d'un plan au 10.000e levé sur le terrain et publié au 1:12.500e avec une *Notice historique sur la bataille de Waterloo dite de la Belle-Alliance. Gravure à l'eau-forte par G. Jacowick*, 54,9 x 68,7 cm[217]. Le capitaine Gore[218] a publié, en anglais, le texte explicatif dédié à Wellington. Un exemplaire de cette carte est conservé au Musée Royal de l'Armée. La première annonce que nous ayons repérée date de 1817, mais le catalogue *Waterloo 1815* (Exposition à la Bibliothèque royale Albert Ier, 1965), p. 35 situe la publication en septembre 1816, reprenant l'information donnée par le biographe de Craan, Xavier Heuschling[219].

> *Plan de la bataille de la Belle-Alliance ou de Waterloo, construit sur le plan géométrique du champ de bataille, publié par le sieur Craan; la gravure est exécutée avec soin et le plan comprend, outre le terrain où s'est livrée la bataille, une grande partie des environs, avec une description historique, 15 fr.: sur papier vélin, 20 fr.* (*L'Oracle*, 20 juin 1817).

Trois mois plus tard, la carte est vendue coloriée et existe aussi en version flamande :

> *Annonce littéraire.*
>
> *On trouve au bureau de cette feuille et chez les principaux libraires des Pays-Bas :*
>
> *Une estampe enluminée (sur papier grand mediaen), représentant la bataille de Mont-Saint-Jean, dite de Waterloo ou de la Belle-Alliance, gagnée le 18 juin 1815 par les armées réunies sous les ordres du duc de Wellington et du prince Blucher. Cette estampe donne une idée générale du champ de bataille, de la position de l'armée alliée et française à la dernière attaque de Mont-Saint-Jean, déroute de la garde de l'armée française, fuite de Buonaparte et abandon de tout le matériel, etc. etc., avec des remarques sur les objets les plus remarquables; de plus, une description détaillée de*

---

[216] Pour sa biographie, voir HEUSCHLING, Xavier, *Notice biographique sur Guillaume-Benjamin Craan* dans *Bulletin du bibliophile belge*, VII, 1850, p. 75-90.

[217] Exemplaires à la KBR : 7695 Roul : *Plan du champ de bataille de Waterloo dit de la Belle Alliance* dressé par Mr. B. Craan, ingénieur vérificateur du cadastre du Brabant méridional, avec notice historique, gravé par G. Jacowick, à Bruxelles, échelle 1/12.500 (provenance : Arenberg). 60 x 104 cm (gravé); 7706[1-2] : *Plan du champ de bataille de Waterloo dit « La Belle Alliance » le 18 juin 1815* dressé par W. B. Craan, ingénieur vérificateur du cadastre du Brabant méridional, gravé par Jacowick à Bruxelles - notice historique (provenance : Arenberg), 59,5 x 71cm.

[218] Le capitaine Charles Gore (1793-1869) est un héros britannique de la bataille de Waterloo. Il signale en 1817 dans sa traduction de la carte de Craan que Napoléon aurait confondu la Ferme de la Haie Sainte et la Ferme de Mont-Saint-Jean, ce qui expliquerait la défaite de Waterloo. Dans le n° 10 de la revue *La Patience* (juin 1999), Bernard Coppens qui en est l'animateur et l'éditeur responsable, présente cette hypothèse comme une découverte personnelle et relance la polémique au sujet des causes de la défaite de Waterloo. Jacques Logie réfute cette théorie (http://www.1789-1815.com/refutation_logie.htm) et signale qu'elle a été émise par un anonyme dans un livre, *The battle of Waterloo... by a near observer*, publié à Londres chez John Booth en 1816.

[219] HEUSCHLING, Xavier, *Notice sur Guillaume-Benjamin Craan, auteur du plan de la bataille de Waterloo, etc.* dans *Bulletin du bibliophile belge*, t. 7, 1850, p. 78.

cette bataille, etc. On peut se procurer la même estampe avec les détails en flamand. Prix 2 francs (*Journal de la Belgique*, 16 septembre 1817)[220].

Craan, élève de Karl Senefelder grâce à la protection du duc d'Arenberg [fig. 42], a-t-il joué un rôle dans l'introduction de la lithographie pour la confection de documents administratifs ?

Un journal de cette ville [=Bruxelles] *contient l'article suivant : L'art de la lithographie, qui fait tous les jours des progrès sensibles, est déjà parvenu au point de surpasser les ouvrages d'un burin médiocre; il paraît même prétendre à rivaliser sous certains rapports, avec l'imprimerie, puisqu'une administration de cette province s'est servie tout récemment de ce nouveau procédé pour la confection des lettres circulaires* (*Journal général des Pays-Bas*, 9 juin 1818).

Selon Xavier Heuschling, Craan a poursuivi seul des essais après avoir suivi les cours de Karl Senefelder et en a communiqué les résultats au ministre de l'Instruction publique, Falck [fig. 43][221] :

Charles Senefelder, appelé à La Haye pour enseigner la lithographie aux officiers de l'état-major[222]*, laissa à Bruxelles son beau-fils qui, quelques années plus tard, alla fonder un établissement à Liège. Au retour du printemps, en 1818, M. Craan reprit seul les travaux de l'année précédente, et, aidé seulement du jeune beau-fils de Senefelder, il parvint à des essais assez satisfaisants pour pouvoir être mis sous les yeux du ministre de l'instruction publique, M. le baron de Falck. Voici la réponse du ministre à l'envoi que M. Craan lui avait fait de ses produits, les premiers qui fussent sortis d'une presse nationale :*

La Haye, 10 juin 1818

Vos coups d'essai, monsieur, ressemblent beaucoup à des coups de maître. J'ai vu avec un extrême intérêt les échantillons lithographiques dont vous avez eu la bonté de me faire l'envoi par votre lettre du 6 de ce mois.

Leurs Majestés y verront, ainsi que moi, un gage des succès que votre facilité pour tout ce qui tient aux beaux-arts vous promet dans l'exercice de celui-ci. Nous vous devrons, j'espère de le voir un jour perfectionné chez nous, et, dans tous les cas, vous nous aurez rendus plus indépendants des étrangers qui nous apporteraient, avec des talents remarquables d'ailleurs, des prétentions exagérées et trop d'inégalité de caractère ou d'humeur[223].

Agréez, je vous prie, monsieur, l'assurance de toute ma considération.

A.-R. Falck.

Le catalogue *Lithografie 1800-1950. Kunst en techniek*[224], s'inspire visiblement de la notice d'Heuschling, car il signale pour Craan : *Is een der eerste leerlingen van Carl Senefelder in*

---

[220] L'année suivante, l'ingénieur offrira un exemplaire de son plan au Tsar Alexandre I[er] (1777-1825) : *M. Craan, ingénieur vérificateur du cadastre du Brabant méridional, ayant eu l'honneur de présenter à S.M. l'empereur de toutes les Russies, l'hommage d'un plan des champs de bataille de Waterloo, avec une notice historique dont il est l'auteur, S.M. lui en a témoigné sa satisfaction en lui envoyant par l'intermédiaire du prince Volonsky, major-général des armées de Russie et de Pologne, une belle bague enrichie de brillans, que celui-ci a accompagnée de la lettre la plus gracieuse* (*Le Vrai Libéral*, 22 novembre 1818).

[221] Falck, Antoine-Reinhard, baron (Utrecht, 19 mars 1776 - Bruxelles, 16 mars 1843). En 1813, il est un des promoteurs du soulèvement contre les puissances étrangères. Le roi Guillaume I[er] le nomme secrétaire d'état. En 1820, ministre du Commerce, des Colonies, de l'Instruction publique et des Beaux-arts. On lui doit le rétablissement de l'Académie fondée par Marie-Thérèse. Il devient ambassadeur à Londres en 1824 (JUSTE, Théodore, *Falck (Etienne-Auguste, baron de)* dans *BN*, t. 6, 1878, col. 858-862). *Le ministère de l'Industrie nationale était dirigé par Falck, politique habile, marié à une jeune noble du Hainaut; Il cherchait à rapprocher le Nord et le Midi sans rien sacrifier des intérêts de ses compatriotes. Gagné aux idées modernes, il avait la passion du progrès et s'intéressait à l'application des sciences à la technique industrielle* (DEMOULIN Robert, *Guillaume I[er] et la transformation économique des provinces belges* (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de liège*, fasc. 80, p. 161).

[222] Heuschling (p. 77) situe un an trop tôt le départ à La Haye de Karl Senefelder.

[223] Falck a apparemment déjà entendu parler du caractère difficile de Karl Senefelder, dont nous reparlerons plus loin.

[224] Deurne, Het Sterckshof, 1972, p. 49.

1817. Na het vertrek van Senefelder naar den Haag in 1818 werkt hij nog enige tijd verder met de schoonzoon van de leermester.

Une précision s'impose au sujet du beau-fils de Karl Senefelder. Heuschling fait apparemment référence à Christiaan, l'aîné des frères Fabronius, né en 1802, qui s'établit comme lithographe à Liège en 1831. Mais nous n'avons pas trouvé sa trace à Bruxelles en 1817-1818, et La filiation des Fabronius n'est pas encore bien établie.

Selon Hymans (p. 422) Barthélemy Fabronius était un neveu de l'épouse d'Aloïs Senefelder, qui était une veuve Fabronius. Selon Hymans toujours, Barthélemy Fabronius est un des premiers continuateurs de Karl Senefelder, ce qui n'est guère possible vu sa date de naissance (1808). Hymans confond peut-être Barthelemy et son aîné Christiaan, né en 1802 ? [225]). Par ailleurs, ne fait-il pas erreur aussi sur le mariage de la veuve Fabronius ? N'est-ce pas Karl qui l'avait épousée ? Jaak A. Rau[226] nous donne son nom : Gertrude Lutzenkirchen[227]. L'épouse de Karl Senefelder, nous le verrons, signe "Gerdrand Senefelder" un courrier au duc d'Arenberg. Or Gerdrand est l'équivalent allemand de Gertrude. Christiaan aurait pu être l'apprenti de Karl en Belgique en 1817-1818.

4° Marneffe

L'identité de ce personnage n'est pas établie. Il pourrait s'agir de François Demarneffe (ou de Marneffe). Peintre d'histoire, de genre et de paysage (Bruxelles, 1793 - Bruxelles, 24 août 1877), il est probablement l'auteur du cor de chasse figurant sur le drapeau des chasseurs volontaires bourgeois de Bruxelles en 1830[228]; il expose en 1836 au salon de Bruxelles un "paysage historique", *Charles II, roi d'Angleterre, dans la forêt de Boscobel*[229] et obtient une médaille d'argent. Il obtient une médaille de vermeil au salon de 1848. En 1855, il expose à Paris *Vue du canal de Bruxelles, près le parc de Laeken, par une matinée d'automne.*

Moins probablement, il pourrait être P. J. Demarneffe, amateur d'art, marchand et restaurateur de tableaux, établi Rue du Crombras, 155 en 1824[230] puis Place de Chancellerie, section 7, n° 155, propriétaire d'une importante collection de tableaux qui sera dispersée en 1830[231].

La protection du Duc d'Arenberg permit donc à Karl Senefelder de compter parmi ses élèves des artistes, mais aussi de jeunes aristocrates amateurs (VAN DER MARCK, p. 62).

---

[225] Van der Marck (p. 66), reprenant Hymans, affirme erronément que Barthélemy Fabronius s'est installé à Bruges en 1818 après avoir suivi des cours de Karl Senefelder à Bruxelles. Il fait un amalgame avec la phrase suivante d'Hymans selon laquelle *à dater de 1818, la lithographie fonctionnait régulièrement en Belgique.* Ce n'est qu'en 1842 que Fabronius va à Bruges. Il y sera actif jusqu'en 1866.

[226] RAU, Jaak A., Bartholomeus *Fabronius en de lithografie in het midden van de 19de eeuw te Brugge* dans *Het Brugs Ommeland*, 30e année, 1990, n° 3, p. 164.

[227] Le site des Mormons (familysearch.org) nous donne la date de son mariage : Gertrude Luezenkirchen épouse Jacobus Fabronius le 5 août 1898 à l'église catholique Saint-Paul à Cologne. Selon Jaak A. Rau, Bartholomeus avait à peine 6 ans quand son père est mort (vers 1814 donc).

[228] Attribué à un peintre "Marneffe" (VAN NECK, Léon, *Bruxelles 1830 illustré*, Bruxelles, 1904, p. 110).

[229] Le tableau (1,65 x 1,50 m) fait l'objet d'une critique dans ALVIN, Louis, *Compte-rendu du Salon d'exposition de Bruxelles, Bruxelles*, Méline, 1836, p. 111-116. Le tableau y est reproduit par une lithographie de Fourmois.

[230] DE FORTBOIS, Et. H., *Almanach du commerce de Bruxelles et des provinces des Pays-Bas pour l'an 1824*, p. 249.

[231] *Le Courrier des Pays-Bas* du 31 mars 1830 annonce la cessation de son commerce.

Mars 1818

Louis-Engelbert d'Arenberg passe commande à Senefelder des plans des parcs d'Enghien et d'Heverlee, qu'il réalise sur pierre [fig. 44]. Senefelder a effectué la lithographie, mais peut-être d'après des plans de Pierre-Paul Geedts[232], réalisés l'année précédente. Nous en avons connaissance par le livre de recettes et dépenses pour l'année 1817, tenu par René Tiron, caissier général du duc d'Arenberg[233].

Janvier BA [Bâtiments et jardins] *(n°)2 Payé à Geedts pr 3 plans du parc d'Enghien 80*

En mars 1818, le travail de Senefelder est lui aussi repris dans le livre de comptes :

Mars 33 AL [Art et Littérature] *31 : Payé à C. Senefelder pour avoir lythographié les plans du parc d'Enghien et d'Heverlé 638,50 fr.*

Le mois suivant, en avril 1818, l'imputation n° 42 du même livre indique que 172,49 fr. ont été payés à un certain Pouliard pour 14 pierres lithographiques pour établir les plans d'Enghien et d'Heverlé. Une autre imputation, en 1817, nous apprend que ce Pouliard est un marbrier. Sans doute lui a-t-on montré les pierres envoyées par Quenedey, afin qu'il en fournisse de semblables. Les frais de transport et de douane étaient assez élevés, et les risques de casse n'étaient pas à exclure. L'entourage du duc aura été chargé de trouver des pierres calcaires locales de qualité équivalente.

Quelque temps plus tard, des exemplaires des lithographies du plan sont confiés au relieur bruxellois Schavye pour être marouflés sur toile :

Mai 56 AL 31 A Schavye pr avoir collé sur toile six exemplaires du parc d'Enghien 26

Deux mois plus tard, l'opération est renouvelée :

Juillet 93 AL 31 A Schavye pour avoir collé sur toile 7 plans du Chaû d'Heverlé 28

Une lithographie de 24 x 20 cm représentant une partie du parc d'Enghien, propriété des Arenberg [fig. 45], publiée par Rob Meijer[234], est conservée à l'Algemeen Rijksarchief de La Haye. Maurice Arnould suggère que Karl Senefelder aurait voulu développer la reproduction des cartes et plans et qu'il est à la base des productions belges dans ce domaine[235]. Il semble en effet qu'il ait repris à son compte l'idée de son frère Aloys, qui dans son *Musterbuch*, collection de tirages servant d'exemples, publié en 1809, avait attiré l'attention sur les possibilités de la lithographie pour l'impression de cartes géographiques[236]. Mais si Karl réalisa quelques dessins topographiques en Belgique, ainsi qu'un plan de Bruges, publié chez Goubaud[237], c'est au Pays-Bas qu'il développa ce créneau. Nous verrons plus

---

[232] La famille Geedts est depuis de nombreuses années en relation avec le duc d'Arenberg : en 1810; le fils de Josse-Pieter Geedts, Pierre-Paul, qui avait tiré un mauvais numéro, allait être incorporé. Suite à l'intervention de Madame de la Tour du Pin (épouse du préfet de la Dyle de 1809 à 1813, futur ambassadeur de France, dont nous aurons l'occasion de reparler), le duc prend sous sa protection le jeune peintre, qui gère sa galerie de peinture pendant six mois. Il est définitivement exempté en 1812. Il remercie le duc en lui offrant un tableau "Pâris et Hélène" (VAN EVEN, Edouard, *Le duc Louis Engelbert d'Arenberg, protecteur des arts, 1810-1810.* Fragments d'une correspondance inédite avec notes précédées d'une notice sur M. Ed. Van Even par Alex. Tillot, Bxl, bureau de "La Chronique immobilière", 1905, p. 8-10).

[233] Il s'agit d'un abbé, né à Mailly, département de la Somme, vers 1761 (il est âgé de 55 ans au recensement de 1816 et est domicilié à Bruxelles depuis 1797 environ). Dans une liste datant de 1803; *Déclaration de personnes demeurant à l'hôtel d'Arenberg au Petit Sablon et Rue Haute* (AGR, Fonds Arenberg, MG 1208), on a indiqué en note qu'il valait mieux le déclarer comme faisant fonction de chapelain, *car comme caissier, il aura une bonne patente à payer...*

[234] MEIJER, Rob, *Een goede Lytographische Drukkery by het Topographisch Bureau* dans *Caert-Thresoor*, 19, 2000, p. 94.

[235] ARNOULD, Maurice-A., *La Lithographie à Mons* dans *La Vie wallonne*, 1970, p. 424, note 3.

[236] La Bayerische Staatsbibliothek, à Munich, possède de nombreuses cartes lithographiques antérieures à 1815.

[237] HYMANS, *Lithographie*, p. 422.

loin que c'est à Jobard que l'on doit l'impulsion donnée en Belgique à ce domaine, qui s'épanouit ensuite dans les réalisations cartographiques de Philippe Vandermaelen (voir Répertoire des lithographes) et la gravure sur pierre de Collon (voir Répertoire des lithographes et infra, "Techniques").

En juin 1818, deux indications de paiement à la veuve Tasson (entreprise de peinture en bâtiment à Bruxelles), qui ne sont malheureusement pas suffisamment détaillées, semblent liées aux travaux de Senefelder pour le duc :

Juin 73 AL 30 A la veuve Tasson, pour avoir doré des cadres..... 105,23
Juin 73 AL 30 A la même, pour fourniture à l'appareil lytographique.... 15,19

Un des travaux de Senefelder pour le duc est l'impression du portrait d'un de ses employés. Le 14 mars 1818, le barbier du Duc d'Arenberg, Jean-Baptiste Franckx, qui réside au faubourg d'Ixelles, atteint l'âge de cent ans[238], et pour cette occasion, le miniaturiste anglais H. Johns, qui habite alors Bruxelles, réalise son portrait en pied, avec la ville de Bruxelles en arrière-plan. Cette lithographie est imprimée par Karl Senefelder[239]. Un article nous permet de situer la date de l'événement : le 24 mars 1818. Beaucoup plus rares que de nos jours, les centenaires étaient de véritables curiosités et Franckx était particulièrement populaire[240].

Si l'on en croit Jobard, l'écolage par Senefelder n'aurait pas les résultats espérés : le lithographe était un alcoolique profond, qui assurait que le genièvre était nécessaire à la préparation de ses pierres !

Mais quand on se fut aperçu que, plus on lui fournissait de liquide, moins l'art avançait, on le pria d'aller porter son secret ailleurs (LUTHEREAU, p. 19).

Dans le *Rapport sur l'industrie française* (t. II, p. 276), publié en 1842, Jobard raconte avoir visité en 1818 ou 1819[241] à Paris Aloïs Senefelder [fig. 46] et avoir évoqué Karl :

---

[238] Hymans, *Lithographie*, p. 422. Peut-être est-ce cette lithographie qui donnera à Jobard l'idée, six ans plus tard, de fixer les traits d'un autre centenaire (voir Catalogue Jobard, portrait de Pierre Vanderom, 1824).

[239] Le catalogue *Lithografie 1800-1950. Kunst en techniek*, Het Sterckshof, 1972, se basant visiblement sur HYMANS (p. 421, repris par LIEBRECHT, p. 37) déduit que Johns a été élève de Senefelder : H. Johns, medeleeling van W.B. Craan bij Senefelder. Vermoedelijk Engelse miniaturist die te Brussel verbleef. Cat. 33 Portret van Franckx, 1817-1818, craie grasse, 34,6 x37,7. [KBR, Estampes] SII 52707. Un autre exemplaire est conservé aux Archives de la Ville de Bruxelles (inv. K519) : *Lithographié par H. Johns* en bas à gauche; Imprimerie de Senefelder à Bruxelles en bas à droite. *J.B. Franckx, barbier de la commune d'Ixelles, à l'âge de 100 ans et un mois* en dessous.

[240] *Hier, notre ville a été témoin d'une pompe triomphale d'un genre nouveau. Un vénérable vieillard nommé Franckx, qui a accompli sa centième année le 14 de ce mois, a parcouru nos principales rues, précédé et suivi d'une belle cavalcade; le héros de la fête était placé dans un carrosse à six chevaux. Ce Nestor des barbiers, objet de la vénération des habitants d'Ixelles, n'a aucune des infirmités de son grand âge* [...] *Quelques étrangers qui se trouvent ici ont eu la curiosité de se faire raser par ce centenaire, qui manie encore le rasoir avec beaucoup de légèreté* (*L'Oracle*, 25 mars 1818).

[241] Nous n'avons pu préciser la date. Senefelder arrive à Paris fin 1818. Il se rend à Vienne dans le courant de 1819 et ne revient à Paris qu'en 1820. *Munich, le 2 janvier. L'inventeur de la lithographie M. Aloys Senefelder, habitant de notre ville, qui a reçu de S.M. l'Empereur Alexandre une bague précieuse entourée de diamants, en récompense de son ouvrage sur la lithographie et afin de l'encourager, vient de partir d'ici avec la permission du roi, pour Paris, et l'on se promet beaucoup d'avantages, pour la perfection de l'art, du résultat de ce voyage (Allg. Zeitung)* (*Journal général des Pays-Bas*, 13 janvier 1819). *Mr Aloïs Senefelder, qui est maintenant à Paris pour y perfectionner son invention de la lithographie, a reçu de l'empereur Alexandre, par l'entremise de la légation de ce monarque à Munich, une magnifique bague en brillans* (*Journal de la Belgique*, 18 janvier 1819). Senefelder s'installe à Paris jusqu'en 1824, pour la publication en langue française de son manuel, mais aussi pour son projet de fabrication de pierres artificielles, au sujet duquel il avait établi un contrat avec Johann Anton André, éditeur de partitions musicales à Offenbach (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 17). *M. Aloys Senefelder, de Munich, inventeur de la lithographie vient d'obtenir du gouvernement français un brevet d'invention pour un procédé par lui nommé papyrographie et au moyen duquel il est parvenu à remplacer les planches de pierre par des planches artificielles de carton ayant les mêmes qualités. M. Senefelder, a fondé un établissement de lithographie à Paris, rue de Bourbon* (*Journal de la Belgique*, 24 mars 1819). Senefelder est établi dans l'ancien hôtel Roquelaure, rue Servandoni. Son atelier travaille après peu de temps sous la direction de son neveu Edouard Knecht. On ignore quels contacts il a entretenus avec les lithographes français. Il retourne à Munich en 1824.

Quand nous lui parlâmes de son frère, il nous dit que c'était un malheureux soiffeur qui s'était enfui de Munich en croyant emporter ses recettes, à l'aide desquelles il extorqua quelques secours au duc d'Arenberg et à plusieurs jeunes gens de Bruxelles, auxquels il ne put jamais rien montrer de bon; le savant bibliothécaire Marchal, ainsi que l'ingénieur Craen [= *Craan*] *et Benjamin-Mary furent les premières victimes de sa maladresse. Le duc d'Arenberg qui lui avait ouvert un atelier chez lui, qui avait mis des gens à ses ordres, fut obligé de le renvoyer à cause de son inconduite* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 277).

Ces propos négatifs prêtés à l'inventeur de la lithographie sont en réalité le discours de Jobard lui-même, où reviennent les mêmes noms que ceux cités dans sa biographie par Luthereau. L'inconduite du lithographe a-t-elle réellement, à défaut de provoquer une rupture, créé des tensions ? Dans le courant du mois de mars, Senefelder déménage. Il quitte le palais du Duc d'Arenberg. Est-ce parce qu'il a mécontenté le duc ? Une autre explication serait qu'il prépare l'arrivée à Bruxelles de sa femme et de ses enfants. Nous verrons que les relations avec le duc ne cessent pas pour autant. Mais il tente à nouveau de vendre *le secret de son frère* et réalise pour son propre compte des travaux d'impression qui portent la mention de sa nouvelle adresse.

Rue de Louvain, 11

Il s'installe en mars 1818 au 11 [n° de section], rue de Louvain, comme l'indique un rapport de police sur les mouvements des étrangers. Nous l'avons découvert aux Archives de la Ville de Bruxelles[242] :

Changement des Etrangers dans le courant du mois de mars 1818 dans la sixième section[243] [Suit une liste en colonnes, dont nous indiquons l'en-tête en police Times].

Nom et prénom *Charles Senefelder* / profession *Lithographe* / pays auxquels ils appartiennent *Munygh* [*sic*] *en Bavière* / lieu où ils résident actuellement *Bruxelles* / Rue *Louvain* / N° *11* / ressources qu'on leur connoît ou qu'on leur suppose *de son état.* [fig. 47].

Le volume 108 du recensement de la ville de Bruxelles en 1816 nous apprend que cette portion de la rue de Louvain est officiellement la rue Ducale, mais la configuration du carrefour élargi en petite place ne distinguait pas clairement les deux rues. Au numéro 11, on trouve Guillaume-Louis-Joseph Mailly, imprimeur, né à Bruxelles, 33 ans, marié à Françoise-Henriette Drum. Sans doute Senefelder avait-il pris une chambre là ? Profitait-il du matériel de son logeur ?

Avril 1818

Le 18 avril 1818, on voit que Karl Senefelder ne se contente plus des revenus fournis par son protecteur puisqu'il diffuse une circulaire - dont il n'existe apparemment plus d'exemplaire - mentionnant qu'il donne depuis plusieurs mois des cours publics de lithographie et se propose de publier ces leçons en un volume qui sera vendu au prix de 15 francs.

[...] *il ressort d'une circulaire extrêmement précieuse qu'il lança le 18 avril 1818, qu'il avait depuis plusieurs mois donné des cours publics de lithographie et qu'il se proposait de publier ces leçons en un volume annoncé au prix de 15 francs. Ce volume, nous l'avons cherché, et peut-être ne vit-il pas le jour* (HYMANS, *Lithographie*, p. 421).

---

[242] Archives de la Ville de Bruxelles, Police, inventaire 23, dossier MM 34.

[243] Un autre étranger illustre se trouve immédiatement après lui dans la liste : Noms et prénom *François Rude* / profession *Sculpteur statuaire* / pays auxquels ils appartiennent *Dijong* [*sic*] / lieu où ils résident actuellement *Bruxelles* / Rue *Comédiens* / N° *1171* / ressources qu'on leur connoît ou qu'on leur suppose *Son état.*

Ces leçons sont probablement le traité réalisé par Joseph Marchal d'après les indications de Karl Senefelder, dont nous reparlerons plus loin. Le travail a été financé par le duc d'Arenberg, comme le prouve une ligne du livre de recettes et dépense de Monsieur Tiron, précité :

Mois de mars
[...] *n° 30 : payé à Senefelder pour le cours de lythographie entrepris par M. Jh. Marchal* *50 fr.*

Les deux imputations qui suivent sont peut-être à mettre en relation avec ces cours. D'abord, une traduction de documents allemands :

Mars 30 A 31 A Gansers pour traduction d'Allemand au français, ... et copies de pièces allemandes ..... 59,89.

Ensuite, une inscription à une société parisienne qui, nous en reparlerons, s'occupe beaucoup de lithographie, mais aussi de toutes les branches de l'industrie, ce qui peut être source d'informations intéressantes pour Mary qui est responsable de la gestion de mines appartenant au duc :

Mars 30 A 31 Pour un an d'abonnement de M. Mary à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale..... 36

Mai 1818

En mai, Senefelder reçoit 788,25 fr. (imputation n° 56) : ce paiement couvre la fourniture d'une presse lithographique, une gratification a accordée par le duc pour les soins qu'il y a mis, et la confection de l'estampe du parc d'Heverlé. Le duc, via ses conseillers, est donc satisfait de la qualité des travaux du Bavarois, et décide de continuer à faire appel à lui pour des travaux ultérieurs. À la fin du mois, Mr Dey adresse un courrier à l'un des ses intendants, Thomas Stock, qui se trouve à Paris :

Enghien, le 29 mai 1818.
Mgr me charge [...] *de vous prier de prendre des informations sur un artiste qui a imaginé une pâte avec laquelle on fait des pierres lythographiques factices. M. le Duc désire avoir de cette matière fabriquée ou non, pour la valeur de deux pierres de 8 à 10 pouces de côté, en quarré chacun. Nous avons peut-être la plus belle presse lythographique qui existe et que Mgr a fait faire dans l'hôtel; vous jugez aisément avec quelle impatience cette commission va être attendue.*

Nous n'avons pu découvrir qui était cet artiste. En 1818, Aloys Senefelder avait entrepris des recherches pour trouver un substitut[244] aux lourdes et fragiles pierres lithographiques, mais il nous semble que s'il s'était agi de lui, il aurait été cité, puisque son frère travaillait alors pour le duc.

---

[244] *Il* [Senefelder] *parvint à un tel ersatz par la création de "cartons lithographiques", au moyen desquels il réalisa la papyrographie. Le 22 février 1819, lui fut délivré le brevet parisien pour les "planches papyrographiques" et les éditeurs de la version française de son manuel, la firme Treuttel & Würtz, établirent avec lui un contrat sur l'utilisation de cette nouvelle invention. En 1820, Senefelder présenta à la Société des Arts et des Sciences de Paris un rapport sur la papyrographie et publia un recueil d'exemples intitulé Recueil papyrographique Premiers Essais de l'impression chimique sur cartons lithographiques.* [...] *Il enduisit un parchemin de chaux et de lait fraîchement caillé et plongea le papier dans une solution d'alun et de noix de galle. Finalement, il découvrit qu'on pouvait "fabriquer une excellente masse ressemblant à la pierre avec de l'argile, de la craie, de l'huile de lin et des oxydes métalliques". Si l'on badigeonne du papier, de la toile, du bois ou de métal de cette masse, on obtient des planches d'imprimerie, "qui non seulement remplacent, mais même surpassent de beaucoup la pierre"* (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz, STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 133- 134).

Cette lettre prouve que, malgré l'installation de Senefelder rue de Louvain[245], des travaux d'impression continuent au Palais du duc.

Juin 1818

Quelques jours après la demande de Dey, Thomas Stock donne une réponse assez vague :

> *Paris, le 2 juin 1818.*
> *Monsieur,*
> [...] *Quant aux pierres factices de lythographie, je n'ai pas encore des données certaines; je comte* [*sic*] *vous les transmettre par le prochain courrier et vous annoncer le départ de la matière première.* [...] *Stock*

Les courriers suivants ne sont guère explicites. Peut-être en aurions-nous su davantage si Mr Dey avait ouvert une caisse plus tôt :

> *Bruxelles, le 13 juin 1818* [Lettre à Stock]
> *Monsieur,*
> *Votre caisse est arrivée hier. Je n'ai pas encore pu m'occuper de son contenu.*
> *Dey*

Mais il s'agit peut-être de pièces pour la presse, car en juin (imputation n° 73), le caissier paie 15,19 fr. à l'entreprise de peintures qui a déjà fourni des pièces : *à Vve Tasson, pour fournitures à l'appareil lithographique.* Il verse également à Senefelder une *gratification, sous le nom d'avance*, de 40 fr.

Juillet 1818

Le duc d'Arenberg continue à s'intéresser aux pierres lithographiques. Il adresse le 27 juillet 1818 une lettre[246] à son intendant Hyacinthe Mary, qui se trouve alors à Cologne.

> [...] *Tâchez de savoir si dans ces contrées il ne se trouveraient* [*sic*] *pas des pierres de gré* [*sic* pour grès] *digne d'être lithographié* [*sic*]. *Consultez mon Pierre*[247] *enfin occupez-vous de cette recherche aussi utile qu'intéressante pour les progrès de la lithographie qui s'étend d'une manière étonnante. Imaginez que Van Brée, chef et directeur de l'académie d'Anvers s'y livre tout entier. Je vous en enverrai le prospectus auquel il a bien fallu que je souscrive.*

Hyacinthe Mary répond dans un billet non daté :

> [...] *Il n'y a pas de pierres lithographiques, Monseigneur, dans ce pays. Comme me l'a dit le prince Pierre et jusqu'à présent je suis de son avis. La pierre du pays est une pierre bleue, à peu près du genre de la nôtre, mais que je crois moins bonne, parce qu'elle éclate davantage, une pierre à chaux, une espèce de granit dans le genre d'Ecaussines, quasi notre pierre bleue. Cela n'empêchera pas que je jetterai un coup d'œil sur tous les rochers que je rencontrerai dans mes promenades.*

Senefelder est toujours logé rue de Louvain, 11, en juillet 1818. La fin d'une petite annonce laisse deviner que ses affaires ne sont pas très florissantes.

> *LITHOGRAPHIE*

---

[245] C'est vers cette époque que Senefelder fait venir femme et enfants de Cologne. Leur déménagement est rendu possible par les largesses du duc d'Arenberg qui fait remettre 200 francs à l'épouse par un de ses correspondants à Cologne, comme l'indique une lettre adressée au duc par l'épouse de Karl Senefelder le 22 avril 1819 (Texte complet en annexe 2.6).

[246] Archives et centre culturel d'Arenberg, Enghien. Dossier Mary.

[247] Pierre d'Arenberg (Paris, 1790 - Bruxelles, 1877) est le troisième fils de Louis-Engelbert.

Charles Senefelder, de Munich, ayant fixé son domicile à Bruxelles, a l'honneur de prévenir les amateurs des beaux-arts, ainsi que les artistes, qu'il a établi son atelier et ses presses lithographiques, rue de Louvain, n° 11. Il entreprend à des prix très modiques, non seulement l'impression de tout dessin, écriture ou carte lithographique qui lui seraient confiés; mais il s'engage à exécuter lui-même tout ouvrage relatif à cet art, que l'on voudra bien lui commander, notamment la gravure de cartes, portraits, ornemens d'architecture, vignettes, écritures, cadres de factures, ainsi que des contre-épreuves, fac simile, et autres procédés uniquement du ressort ingénieux de la lithographie.

Il fournit des presses à divers prix, d'une grande perfection et de son invention toute nouvelle. Il donne des instructions relatives à son art, et forme des élèves à des conditions très raisonnables. Les amateurs qui seulement par curiosité désirent visiter son imprimerie, sont priés de vouloir le dédommager de ses peines et sacrifices (*Le Vrai Libéral*, 21 et 27 juillet 1818).

Il décide de donner des cours pour augmenter ses revenus et rentabiliser le cours que le duc d'Arenberg a déjà payé et fait traduire pour Marchal ! Les archives générales du royaume conservent une circulaire[248] [fig. 48] émanant de Charles Senefelder :

Cours de lithographie

Charles Senefelder, de Munich, frère de l'inventeur de la lithographie a l'honneur de prévenir le public qu'il se propose d'en ouvrir un cours théorique et pratique le 1er août 1818.

Ce cours est de 20 leçons qui auront lieu de 5 à 8 heures du soir, tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés.

Le professeur ose se flatter qu'opérant sous les yeux des élèves et les faisant opérer à leur tour, ils seront parfaitement instruits et initiés pour tous les procédés, tant des compositions des divers crayons et couleurs, qu'à la connaissance des instruments, préparation et manipulation.

Le prix de ce cours est de 30 francs, payables en souscrivant, audit Senefelder.

Il est logé rue de Louvain n°11 à Bruxelles.

On conserve au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale Albert Ier deux épreuves de ses élèves imprimées à cette adresse, une lithographie représentant des cosaques dans un cabaret flamand, par C. Coene, *de l'imprimerie de Ch. Senefelder, rue de Louvain, 11, à Bruxelles.* exemplaire conservé (40,3 x 28 cm, n° inv. S II 52902), et un hussard en attitude de combat par W.B. Craan, daté 1818, d'après J.A. Van Langendonck, craie grasse, (30,7 x 20,3 cm, inv. S II 25857) [fig. 47].

Constantin-Fidèle Coene (Vilvorde, 1789 - Bruxelles, 1841) est peintre de genre et d'histoire et graveur. Elève de Henri Van Assche et de Frédéric Faber, à Bruxelles, de Pieterz Barbiers à Amsterdam, il deviendra professeur à Bruxelles en 1820. Le catalogue *Lithografie 1800-1950. Kunst en techniek*, Het Sterckshof, 1972, p. 49 mentionne *Hij is een leerling van het eerste uur van Carl Senefelder te Brussel.* Coene poursuivra la réalisation de lithographies, qu'il fera imprimer chez les frères Williaume ou chez Van den Burggraaff, dont nous reparlerons.

Senefelder tire des estampes d'actualités consacrées aux vainqueurs de Waterloo, ainsi qu'une lithographie napoléonienne, *La Garde meurt et ne se rend pas*, qui porte pour marques *à Bruxelles chez Decrouen*[249], *rue au Beurre près l'hôtel de ville / Imprimerie*

---

[248] Cette circulaire, ainsi qu'une lettre de l'épouse de Senefelder (voir infra) a été recopiée par l'ancien archiviste des archives d'Arenberg à Enghien, le père Jean-Pierre Tytgat, avec comme seul numéro d'inventaire 22A. C'est grâce au dépouillement d'une partie inédite du fonds Arenberg effectué de 2004 à 2006 par Xavier Duquenne que nous avons pu retrouver ces documents. Merci à Xavier Duquenne de nous avoir signalé son inventaire, et à Claude de Moreau de Gerbehaye, chef de section aux AGR, qui nous a autorisée à consulter et photographier ces pièces.

[249] " Nous n'avons pu découvrir aucun Decrouen" dans cette rue, ni dans le recensement de 1816 et son supplément ni dans celui de 1829. Par contre, dans le registre par date des patentes de 1822, nous avons trouvé la mention "Decrouan S[ection] 8, 1354, 11 avril" (or la rue au Beurre est dans la 8e section). Ce registre par date

lithographique par Ch. Senefelder à Bruxelles, 1818. Arnould (*Lithographie à Mons*, p. 423, note 6), dit posséder un exemplaire de cette lithographie.

Au même moment, le duc d'Arenberg continue à s'intéresser aux nouveautés. L'intendant parisien Gillette relate au secrétaire bruxellois Dey une conversation au sujet d'un kaléidoscope et d'une *camera lucida*[250] :

> *Il* [un certain Mallet] *m'a parlé d'un petit Kaleïdoscope en or du prix de 18 à 20 fr faisant autant d'effet qu'un grand et se porte au bout d'une chaîne de montre, comme Breloque; dont la mode est de les porter très grosses avec amethyste ou autres pierres précieuses.*

Un autre courrier parisien daté du 19 juillet 1818 montre que le duc s'intéresse aussi à la chambre claire. Inventé par le britannique Wollaston[251] et brevetée en 1806, cet appareil comporte un prisme et se fixe à une table. Le dessinateur regarde au bord du prisme et voit à la fois le sujet réfléchi par le prisme et le papier en vue directe. Il peut ainsi aisément reporter le sujet sur sa feuille.

> *On m'a assuré que Mr Jeker*[252] *n'avoit pas réussi à adapter au kaléidoscope la Camera Lucida ou chambre claire. Le naturaliste qui reste dans la maison et qui travaille dans cette partie m'a dit qu'il n'avait pu obtenir aucun effet. J'en ai vu un (kaléidoscope) qui sera bientôt fini et d'une belle dimension et paroit destiné pour aller de votre côté*[253].

L'intérêt du duc pour les pierres lithographiques se poursuit. Dey adresse un billet écrit au crayon, sans date ni signature, au conseiller intime du duc, Thomas Stock :

> *On dit qu'on vient de trouver aux environs de Paris une pierre presqu'aussi parfaite que celle de Bavière pour lithographier et l'on charge Mr Gillette à procurer un échantillon de cette pierre de la grandeur au moins de 7 à 8 pouces quarrés. On veut aussi savoir s'il se trouve un dépôt de pierres de Munich pour lithographier et dans le cas qu'il s'en trouve, on demande le prix et les grandeurs.*

Thomas Stock écrit alors à Mr Gillette :

Bruxelles, le 26 juillet 1818.

> [...] *Mgr sera aise de savoir s'il est vrai qu'on eut découvert près Paris des pierres lythographiques aussi bonnes que celles de Munich. Qu'il m'envoye un échantillon de 6 à 8 pouces en carré, une pierre avec les prix; ainsi que les prix des différentes grandeurs de pierres de Munich même s'il y en a un dépôt à Paris.*

Et Gillette envoie à Dey le résultat de ses recherches :

Paris, le 7 août 1818.

> [...] *Je vous envoie aussi une pierre à lythographier de 8,80 que j'ai prise chez Mr le Comte Lasterie qui ne peut établir de prix que suivant la grandeur; celle que je vous envoie 1 ½ par pouce quarré. Ces pierres se tirent de Château-Roux près Tonnerre*[254];

---

ne mentionne malheureusement pas les professions. Il pourrait bien s'agir d'une succursale, ou d'un déménagement temporaire de l'éditeur d'estampes parisien Decrouan. D'après la *Bibliographie de France*, Decrouan est établi à Paris, rue de la Bucherie, 1, le 3 mai 1817, puis, sans à Paris, rue inconnue, le 19 septembre 1818, puis rue Severin, 14, du 19 janvier 1822 au 25 juillet 1827, et enfin rue Saint-Martin, 14, le 7 mars 1829 (Source : http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/mckee/searchform-4.html).

[250] En septembre 1817, le duc avait fait acheter deux *camera lucida* à l'opticien parisien Soleil (Livre du caissier Tiron : *Septembre AL 30 n°99 A Soleil, de Paris, pour 2 camera lucida 101*). Soleil jouera un rôle important au début de l'histoire de la photographie, nous en reparlerons.

[251] Wollaston, William Hyde (East Dereham [Norfolk], 1766 - Londres, 1828). En 1807, il invente le dispositif de la chambre claire (*camera lucida*). Il invente les appareils pour vision binoculaire (stéréoscopie) (ROUSSET, André & SIX, Jules, *Les physiciens de A à Z*, Paris, Ellipses, 2000, p. 403).

[252] Il doit s'agir de François Antoine Jecker (Hirtzfelden [Alsace], 1765 - Paris, 1834). Il a fondé à Paris une manufacture parisienne spécialisée dans les objets scientifiques. Le Musée de Biesheim (Alsace) lui a consacré une exposition en 2005.

[253] Archives et centre culturel d'Arenberg, Xbre PM 173.

[254] Bourgogne, département de l'Yonne.

celles des environs de Paris ne peuvent pas absolument servir et ne sont plus envoyées que comme moëllon.

Gillette.

Cette pierre de Tonnerre fut-elle utilisée par Karl Senefelder ? C'est possible, car Senefelder séjourne en Belgique jusqu'à la fin de l'année 1818. En octobre 1818, le duc d'Arenberg se fournit de nouveau en pierres lithographiques chez le marbrier Pouliard.

8bre 128 AL 31 [...] *A Pouliard, pour une pierre litographique..... 14*

2.2.3 Karl Senefelder en Hollande

Début janvier 1819, Karl Senefelder se rend à la Haye, à l'invitation du directeur du bureau topographique du ministère de la Guerre. L'historien hollandais Rob Meijer éclaire cette période dans un article[255] qui nous a fourni les éléments "hollandais" de la carrière de Senefelder. Nous y avons rattaché les éléments découverts dans la presse, les Archives Arenberg à Enghien et les Archives générales du Royaume.

Les Pays-Bas ont découvert la lithographie par un article dans le *Koninklijke Courant* du 1er août 1807, qui avait pour titre *Over de Polyautographie, of de kunst om met Steen te kunnen afdrukken.* En 1809, la lithographie fait une double apparition à Rotterdam : l'éditeur de musique Ludwig Plattner demande un brevet pour une presse lithographique[256], et l'avocat et amateur d'art A.J. Weiland en installe une chez lui pour son usage privé.

En 1814, le baron Krayenhoff[257] [fig. 50], inspecteur général des fortifications et du corps des ingénieurs, mineurs et sapeurs, propose au roi Guillaume Ier de remettre sur pied "Het archief voor Oorlog", dépendant du génie, et d'y adjoindre un bureau topographique, à l'image du dépôt général de la guerre français. Ce bureau fut établi début 1815 à Maastricht et scindé en deux divisions : la première, dirigée par Krayenhoff, destinée à la fabrication de cartes, et la seconde, dirigée par J. V. de Constant Rebecque, appelée "reconnaissance militaire" qui devait principalement reconnaître les frontières sud. Le Congrès de Vienne ayant étendu le territoire vers le sud (le 31 mai 1815), la deuxième division fut établie en 1816 à Mons, sous la direction du comte de Saint Aldegonde[258], puis de 1817 à 1820 à Courtrai sous la direction du colonel J.E. Van Gorkum[259], et enfin en 1820 à Gand.

Au cours de l'été 1818, le directeur du bureau topographique, le général-major M. J. de Man, qui avait vu fonctionner la presse de Weiland, s'était demandé s'il n'était pas possible d'installer une presse lithographique, qui servirait à imprimer rapidement des cartes en temps de guerre; en temps de paix, des reproductions lithographiques seraient vendues pour assurer des revenus. Avec la bénédiction du roi Guillaume Ier qui voulait stimuler

---

[255] MEIJER Rob, *Een goede Lytographische Drukkery by het Topographisch Bureau* dans *Caert-Thresoor*, 19, 2000, p. 93-104. Selon Meijer, les spécimens d'impression lithographique existant prouvent la qualité des leçons de Senefelder.

[256] DOORMAN, G., *Het nederlandsch octrooiwezen en de techniek der 19e eeuw*, 's-Gravenhage, 1947, p. 97 : Brevet du 4 décembre 1809. *Octrooi voor 5 jaar verleend om muziek, geschrift en tekeningne af te drukken op steen platen.*

[257] Krayenhoff, Cornelis Rodolphus Theodorus (Nimègue [NL], 1759 - *Idem*, 1838). Général en chef du génie au service de S.M. le roi des Pays-Bas (*Le Vrai Libéral*, 23 août 1818).

[258] MEIJER Rob, *Een goede Lytographische Drukkery by het Topographisch Bureau* dans *Caert-Thresoor*, 19, 2000, note 7, p. 102.

[259] Van Gorkum, J. E. (colonel). Chargé de dresser la carte-frontière des Pays-Bas. Il engagea Madou comme dessinateur pour le Département de la Guerre et des Travaux publics (département administratif connu sous le nom de Waterstaat). Selon GUISLAIN (p. 82), Jobard avait fait la connaissance de Van Gorkum à Maastricht, sous l'Empire. Les archives du grand-Duché de Luxembourg conservent une carte dressée par Van Gorkum : *Topographische Kaart der Grensscheiding tusschen het Oud-Nederland en de belgische Provintien*, JE Van Gorkum 3 feuilles (www.etat.lu/AN/PLANS.XLS). Il est l'auteur d'une "Carte topographique de la séparation de la Belgique" en mars 1831 (un exemplaire est conservé au Rijksarchief Limburg, Maastricht).

l'introduction de la lithographie aux Pays-Bas, il est donc décidé en septembre 1818 d'installer une presse à La Haye. On procède à des essais chez Weiland, et Krayenhoff fait exécuter des tirages par Karl Senefelder, qui donne toujours alors des cours de lithographie à Bruxelles. Les résultats étant concluants, le Bureau invite Senefelder à venir donner des leçons de lithographie pendant trois mois.

Le dernier travail de Karl Senefelder pour le duc d'Arenberg est la réalisation de cartes de loto. C'est encore le caissier Tiron qui fournit l'information.

Mois d'octobre. .....
[...] *n° 128 : payé à Senefelder pour cartes de loto lythographiées* ..... *5,87 fr.*

C'est encore Pouliard qui a fourni la pierre lithographique, pour laquelle il reçoit 14 francs (même imputation).

Avant son départ, le 10 octobre, il écrit, une lettre d'adieu au duc d'Arenberg, dans laquelle il lui témoigne sa reconnaissance pour les tâches dont il a été chargé ainsi que pour les marques de sympathie reçue[260]. Cette lettre [fig. 51] est une preuve supplémentaire que la rupture prétendue par Jobard est une invention malveillante.

Brussel, 10 10^{bre} 1818
Monseigneur,
Ayant pris des engagemens avec le bureau des archives de la Guerre j'ai expédié hier une nouvelle presse lithographique pour la Haye et je compte dans peu de jours me rendre à ma destination.
Avant de quitter cette ville, je ne puis me dispenser de renouveler à Votre Altesse le témoignage de ma vive reconnaissance pour le travail dont elle a bien voulu me charger et les bontés dont elle a daigné me gratifier pendant mon séjour ici.
Je crois aussi de mon devoir Monseigneur, et j'aurai soin de laisser à votre Lithographie les objets nécessaires à l'usage de la Presse que je prierai M. Craan de vouloir examiner, pour qu'il puisse attester à votre Altesse que j'ai laissé à mon départ la Presse en bon état. Pour la bien conserver, je prie Votre Altesse de ne pas y laisser travailler des ignorans en lithographie qui pourroient la dégrader et m'en accuser ensuite. Après m'être recommandé comme artiste dans la haute et puissante protection de votre altesse, j'ai l'honneur, d'être avec le plus profond respect et avec la plus vive reconnaisance
Monseigneur,
de Votre Altesse Sérénissime,
le très humble et très obéissant
Serviteur.
Ch. Senefelder[261].

La demande d'examen de la presse et sa crainte de se voir accuser sont une trace du caractère méfiant de Senefelder. Dès avant son arrivée en Hollande, le caractère difficile du Bavarois provoque des problèmes. L'ingénieur W.B. Craan, ancien élève de Senefelder, écrit au général major M.J. de Man le 18 octobre 1818 :

Onze Lithographe is bijzonder geschikt in zijn vak doch zeer veranderlijk van caracter en waarschijnlijk door veel geleden tegenspoed zeer wandtrouwend[262].

Selon Craan, cet homme méfiant est lui-même peu digne de confiance : alors que les négociations avec le Bureau Topographique hollandais sont en cours, il a revendu les presses lithographiques qui étaient destinées au bureau, des presses que W. B. Craan, dans la même lettre, dit de la meilleure qualité et d'invention récente (*van de beste kwaliteit en*

---

[260] TYTGAT, Jean-Pierre, *Een blinde hertog* dans *De blinde hertog : Louis Engelbert van Arenberg en zijn tijd, 1750-1850*, cat. exp., Bruxelles, Gemeentekrediet, 1996, p.23.

[261] AGR, Fonds d'Arenberg, MG 4252/1 (copié par le père Jean-Pierre Tytgat sous la référence "22A").

[262] MEIJER Rob, *Een goede Lytographische Drukkery by het Topographisch Bureau* dans *Caert-Thresoor*, 19, 2000, note 7, p. 97.

nieuwe uitvinding). Selon Rob Meijer[263]; il s'agirait de presses à rouleaux (la pierre passe entre deux rouleaux comme en taille-douce et non sous un râteau fixe), que Senefelder a vendues à Mathieu-Ignace Van Brée. Nous avons vu en effet que le peintre anversois se livrait à la lithographie. Mais si l'on en croit un échange de courrier entre le duc et le peintre[264], il ne s'agit que d'une seule presse, du même modèle que celle que Senefelder utilisait à Bruxelles, et qui est décrite par Marchal dans son *Traité de lithographie* (voir annexe 2.5). Il ressort de ces lettres que Van Brée pensait recourir aux services de Senefelder pour imprimer son cours de dessin. Mais la cupidité de Senefelder et son caractère difficile semblent avoir posé problème. Le duc met Van Brée en garde contre le fait que Senefelder ne tiendrait pas ses engagements et lui conseille de ne pas le payer d'avance :

A Mr Van Brée
Peintre
A Anvers
15 8bre 1818
Sur Sennefelder

J'apprends, Mon cher Van Brée, que vous avez été à Bruxelles. Je suis très fâché contre vous que vous ne soyez pas venu me voir. Vous auriez outre le plaisir que j'aurais eu, vu opérer Mr Sennefelder sur la presse qu'il m'a faitte et qui est dans mon hotel.

J'apprends que vous traitez avec lui en ce moment et pour une presse et pour faire l'imprimé de vos ouvrages. Cet artiste est plein de talens pour la Lythographie, qui font passer sur les ennuis et inconveniens de son Caractère léger et variable. Je désire beaucoup pour l'avancée de l'art que vous réussissiez à l'engager et le fixer, ce qui ne sera pas un petit mérite de votre part, mais si vous parvenez et que vous [puissiez ?] par les instructions former sous votre direction une bonne école à Anvers j'en serais véritablement chargé, portant comme je fais un grans intérêt à la propagation de cette art vraiment magique. Je crois cependant que je dois vous conseiller d'être en réserve sur le chapitre des avances d'après mon expérience. J'espère qu'à un de vos prochains voyages à Bruxelles vous voudrez comparer ma presse à celle que probablement vous allez acquérir de lui étant très satisfait qu'elle puisse contribuer à faire fleurir votre établissement.

P/N. Icy Monsieur le Duc a été interrompu et il charge son secrétaire d'en confirmer le contenu et de l'expédier sans retard à Mr Van Brée en l'assurant de sa considération la plus profonde

Par ordre de S.A.S.
Hotel d'Arenbeg
Dey secrétaire
Bruxelles ce 14 8bre 1818[265].

La réponse de Van Brée confirme que la presse aurait dû partir en Hollande.

A Son Altesse le Duc D'Aremberg [*sic*]
Monseigneur !

---

[263] MEIJER Rob, *Een goede Lytographische Drukkery by het Topographisch Bureau* dans *Caert-Thresoor*, 19, 2000, note 7, p. 97., note 27, p. 101).

[264] Un brouillon de lettre (sur un papier qui a fort absorbé l'encre, ce qui rend la lecture fort difficile) est conservé aux AGR, Fonds Arenberg, MG 2508 B.

[265] Un brouillon de billet, difficilement lisible, est attachée au brouillon de la lettre précédente : De Bruxelles 15 8bre 1818. P. N. à la lettre de à M. Van Brée. *M. le Duc me ch[arge] aussi de vous dire que connaissant la supériorité de vos talens pour les esquisses et la composition, vous devriez dessiner sur la presse au crayon chymique et à cet effet employez tous vos soins et ceux de quelques uns de vos élèves en dessin pour apprendre la manipulation de la presse. Il [mot illisbible] un homme plein de talens [barré qu'il voudrait] et plus que [mot illisible : malin?] lequel voudrait vous faire connaître aussi vous ne manquerez pas de venir voir Mr le Duc toutes les fois que vous viendrez à Bxl.*

J'ai l'honneur de remercier Votre Altesse pour les lettres flatteuse[s] et confidentielles qu'Elle a daigné m'écrire relativement [à] L'Artiste Lithographe [Senefelder]

Il est à la connaissance de Votre Altesse que j'ai entrepris un ouvrage pour guider les jeunes élèves dans l'art du dessin, et comme j'ai vue [sic] que la lithographie pouvait multiplier mes dessins, j'ai acheté de Monsieur Senefelder une presse qu'il m'a dit être pareil[le] pour le mechanisme à celle que Votre Altesse possède de lui : mais j'ignorait [sic] absolument que l'on était en pourparlé [sic] pour l'acheter pour le compte du gouvernement[266].

T.S.V.P.

Je lui ai payer comptant le prix qu'il m'a demandé et il est venu à Anvers pour la placer et pour me donner quelques notions sur la manière d'opérer ce que je lui ai payer en sus - et dans le peu de temps que j'ai passé avec lui, j'ai parfaitement vu que Votre Altesse connaît l'homme et son caractère.

Comme je me rendrait à Bruxelles pendant le temps de l'exposition du Salon, je prierai Votre Altesse de me permettre de lui présenter, alors personnellement mes respectueux hommages, en le priant d'en agréer d'avance toute l'assurance.

De Votre Altesse
Le très humble et très obéissant serviteur
MI Van Brée
Peintre de S.A. Royale Le Prince d'Orange.
Anvers 26 octobre 1818

L'indélicatesse de Senefelder provoque un retard dans l'installation de l'atelier de La Haye. Mais le contrat de collaboration est néanmoins signé le 31 octobre 1818 et une presse est finalement installée à La Haye.

Début 1819

Senefelder apporte avec lui des épreuves en Hollande, dont un dessin du parc d'Enghien (voir supra).

De proeven, die Krayenhoff bij hem liet nemen, zijn bewaard gebleven en tonene aan dat hij - in tegenstelling tot wat door sommigen wordt aangenomen - technisch wel een bekwaan lithograaf was. Zij stellen topographische afbeeldingen, boekillustraties en teksten voor, in een staalkaart van lithographische technieken : in de zelzame steengravure, gelithografeerd met pen of krijt, geautografeerd of overgedrukt van een bestaande afbeekding. Die Ongetwijfeld om aan te tonen hoe groot zijn deskundigheid op het gebied van de steendruk was[267].

Il donne à partir de début janvier 1819 des cours à deux militaires, dessinateurs du Bureau, le dessinateur Hermanus Carbentus[268] et Jean Zacharie Mazel[269], qui est l'adjudant de De Man[270]. Ces apprentis font de tels progrès que dès février 1819, De Man montre les résultats au roi Guillaume I[er]. Le Roi est ravi et décerne à Senefelder une "déclaration de satisfaction" (VAN DER MARCK, note 3, p. 339).

---

[266] Difficile de déduire de tout ceci s'il y avait plusieurs presses pour La Haye, comme l'affirme Craan, ou si celle que Senefelder écrit au duc avoir envoyée à La Haye a en fait été envoyée à Bruges.

[267] MEIJER Rob, *Een goede Lytographische Drukkery by het Topographisch Bureau* dans *Caert-Thresoor*, 19, 2000, p. 95-96.

[268] Carbentus, Hermanus (La Haye, 21 août 1788 - La Haye, 4 avril 1854). Il a également pratiqué la taille-douce et l'aquarelle (WALLER, François Gérard, *Biographische woordenboek van noord Nederlansche Graveurs*, 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1938, p. 59).

[269] Mazel, Jean Zacharie (Thole, 27 juillet 1792 - 's Gravenhage,10 octobre 1884). Il sera directeur du Mauritshuis de 1841 à 1874 (WALLER, François Gérard, *Idem*, p. 218).

[270] Un portrait du Lieutenant général du Moulin, dessiné par M.J. de Man et lithographié par J.Z. Mazel est conservé au Rijksarchief Limburg, à Maastricht (inv. 351).

Son épouse et ses enfants se trouvent à Bruxelles. Il les a fait venir de Cologne (ce serait le motif de son installation rue de Louvain en mars 1818 ?) et a promis de leur envoyer de l'argent tous les mois, mais son épouse désemparée adresse un courrier [fig. 52][271], malheureusement non daté, au duc Louis-Engelbert d'Arenberg pour lui faire part de sa situation :

> *Ici, je suis sans occupation depuis onze mois et hors d'état de contribuer à l'entretien de mes enfants et de mon mari. Je prévois les tristes conséquences d'un plus long séjour à Bruxelles et je me vois forcée de vendre les meubles que j'ai apportés de Cologne pour subvenir aux frais de mon voyage de retour. La promesse de mon mari de m'envoyer tous les mois de l'argent ne peut me consoler de ma perte, et j'ai à craindre qu'il manquera de moyens pour remplir sa promesse et je ne sais de quoi je pourrais vivre dans la suite avec mes enfants.*

Elle souhaite donc retourner à Cologne où elle tenait *un petit commerce avec du café, du sucre, etc.* afin, dit-elle, de recommencer ses activités et nourrir ses enfants, comme elle le faisait auparavant. La lettre montre clairement qu'elle n'a jamais pu compter sur son mari pour assurer la subsistance de la famille. Le duc est son dernier recours et elle implore sa magnanimité afin qu'il lui fournisse *un couple de cent francs* pour se procurer la marchandise pour recommencer son commerce.

Avril 1819

Karl Senefelder quitte le département au début d'avril 1819, suite à des problèmes de personnel, et l'activité lithographique du bureau cesse. Il adresse une lettre en allemand [fig. 53] à Florent Dey, l'intendant du duc d'Arenberg, dont voici la traduction :

> *Bruxelles 22 IV 1819*
> *A monsieur Dey !*
> *Les nombreuses grâces et bienfaits dont me comble Son Altesse Sérénissime m'interdisent de réclamer quoi que ce soit pour les dessins que je Lui ai envoyés; au contraire, son très soumis serviteur se tient redevable d'envoyer à Son Altesse Sérénissime plusieurs exemplaires de chacun de ses travaux pour les soumettre à son jugement bienveillant et demande la grande faveur de pouvoir lui soumettre, en toute humilité, certains essais de sa toute nouvelle invention*[272].

Dommage qu'il ne donne pas de précision quant à sa "nouvelle invention". Nous n'avons pu retrouver de traces de l'activité de Charles Senefelder entre avril et décembre 1819. Il a probablement vivoté pendant plusieurs mois.

Juin 1819

Chez le duc d'Arenberg, les travaux lithographiques se sont poursuivis après le départ de Senefelder, car en juin 1819, le duc achète encore des pierres :

> *Mois de juin.*
> [...] *n° 71 : transport et droits de 3 caisses de pierres lythographiques..... 5,87 fr.*

---

[271] Fonds d'Arenberg, MG 4252/1. Texte complet en annexe 2.6.

[272] AGR, Fonds Arenberg, MG 4252/1. Merci à Dominique Vanwijnsberghe qui a traduit cette lettre à l'orthographe approximative.

Septembre 1819

Le duc d'Arenberg continue de se renseigner sur les progrès de la lithographie. Édouard Mary lui envoie d'Enghien une lettre datée du 30 septembre 1819.

Monseigneur,

[...] Votre Altesse avait justement pensé d'après le Journal de Paris que la lythographie avoit remplacé entre les mains de Mr LEGROS[273] *la planche de cuivre pour graver sur porcelaine; mais cette pratique a été abandonnée et je n'en ai pu trouver d'exemple. Il n'en est aucun modèle exposé et Mr* LEGROS *m'a assuré lui-même avoir renoncé à la lythographie pour en revenir aux planches de cuivre.*

E. Mary.

Mary évoque ici les motifs imprimés avec de l'encre vitrifiable, que l'on décalque sur la céramique.

Novembre 1819

En novembre 1819, le peintre louvaniste Josse Pieter Geedts (le père) écrit au duc d'Arenberg une lettre (sans date, reçue le 6 novembre) qui donne des nouvelles de Karl Senefelder :

Monseigneur,

J'ai reçu l'ouvrage sur la lithographie que vous avez eu la bonté de me donner et qui est exactement le même que le grand que vous avez bien voulu me prêter et que j'ai remis d'après vos ordres entre les mains de Monsieur Decoster. J'en avais justement fini la lecture pour la seconde fois, ainsi que mon fils, et je crois qu'avec quelques essais d'après ces méthodes, je viendrais à bout d'exécuter plusieurs manières. Au surplus, j'attends d'un jour à l'autre Mr SENEFELDER, *qui est en ce moment à Amsterdam qui m'a promis de m'apprendre les différentes manières, moyennant une somme dont nous conviendrons alors.*

Si maintenant je pouvais avoir la presse, je la ferais de suite placer convenablement et ferais de suite arranger tous les ustensiles nécessaires afin qu'à son retour Senefelder trouve tout en ordre pour ne pas le retenir inutilement à Louvain.

En attendant vos ordres, Monseigneur, je vous prie d'agréer l'assurance d'une reconnaissance inaltérable pour toutes les bontés que vous avez pour moi et vous prie de croire,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

J.P. Geedts, père.

Une annotation indique : *Reçu le 6 novembre 1819. Envoyé la presse et quatre pierres et écrit le 10.* Une seconde lettre, conservée également à Enghien, nous apprend que la presse arrive à bon port.

Monseigneur,

La presse que vous avez eu la bonté de me faire envoyer m'est parvenue dans le meilleur état possible, ainsi que les quatre pierre. Moi et mon fils nous nous sommes de suite occupé[s] à rajuster les pièces démontées, ce que nous avons fait avec la plus grande facilité. Nous ne tarderons pas longtemps à faire nos essais, dont j'aurai l'honneur d'envoyer une épreuve à Monseigneur.

Pénétré de vos bontés que rien n'égale, rien n'égale non plus les sentiments de ma reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

---

[273] Il pourrait s'agir de Sauveur Legros, graveur et lithographe (Versailles, 1754 - Enghien [F], 1834) (BÉNÉZIT).

J.P. Geedts, père.

Senefelder a-t-il répondu à l'attente de Geedts ? Aucune source n'atteste le passage de Senefelder à Leuven. S'il est venu, est-ce lors de ce bref séjour qu'il se serait installé à Bruxelles, rue de la Montagne ? Nous ne le pensons pas : d'une part, début décembre, comme nous allons le voir, sa présence à Amsterdam est toujours attestée. D'autre part, les essais des Geedts tardent, ce qui laisserait penser qu'il n'a pas bénéficié des conseils espérés : ce n'est qu'en 1822, que Pierre-Paul Geedts réalisera la première lithographie faite à Louvain, une vue de l'hôtel de ville, d'après une gravure sur cuivre[274]. Il est aussi possible que Senefelder soit venu, mais ait eu des exigences exagérées, que les Geedts auraient déclinées.

Décembre 1819

Les activités lithographiques continuent dans l'entourage du duc, et donnent lieu à des dépenses fidèlement consignées par le caissier Tiron :

X^bre D [Divers] *31 n° 166 à M. Craan pour achat d'objets de lytographie..... .. 100*
X^bre D31 n° 166 à Senefelder, pr id..... 50

Senefelder est invité à Amsterdam par l'imprimeur Spin. Celui-ci vient de reprendre l'imprimerie lithographique d'un certain Zweesaardt, qui n'est autre que l'ancienne firme Beijer & Vinkeles, rachetée par Zweesaardt à Sulpke en 1819. Spin annonce dans l'*Amsterdamche Courant* du 10 décembre 1819 qu'il a fait venir Karl Senefelder à Amsterdam pour améliorer la qualité de son imprimerie. Mais les épreuves ultérieures ne dénotent aucune amélioration : Spin semble ne pas avoir fait appel à de bons dessinateurs. Il abandonnera peu après la lithographie pour se consacrer uniquement à l'impression de livres[275].

Juin 1820

Rob Meijer n'indique pas quand et comment Senefelder a quitté Amsterdam. Moulijn pense, sur base de deux lithographies qu'il y a imprimées, qu'il s'y est établi un moment à son compte et qu'il y est toujours en 1820.

> *Karl Senefelder schijnt, nadat hij door Spin naar Amsterdam was gehaalt, ook korten tijd daar zefstandig als steendrukker werkzaam geweest te zijn, althans onder een prentje in 1820 door F.J. Pfeiffer[276] geteekend, "Zinneprent op den dood van Princes Wilhelmina van Orange", en ondereen steenteekening in penomtrek van zekeren de Boer "So doen de apen, zij gebruijken de Katten om de kastanjes uit het vuur te haelen", komt zijn naam voor als drukker* (MOULIJN, p. 32).

La princesse Wilhelmine d'Orange-Nassau, née Wilhelmine de Prusse (Wilhelmine Hohenzollern), était la mère du roi Guillaume I^er^. Elle est née à Berlin en 1751 et morte à Appeldoorn le 9 juin 1820[277], ce qui constitue un *terminus post quem* pour le dessin de Pfeiffer, et donc pour la lithographie de Karl Senefelder.

---

[274] TYTGAT, Jean-Pierre, *Een blinde hertog* dans *De blinde hertog : Louis Engelbert van Arenberg en zijn tijd, 1750-1850*, cat. exp., Bruxelles, Gemeentekrediet, 1996, p.23. Geedts adresse deux lettres au duc à ce sujet (texte en annexe 2.8). Selon VAN DER MARCK (p. 67), Geedts avait établi son atelier lithographique à l'Académie de Leuven, et y imprimait des estampes et des partitions musicales. Tout son matériel aurait été détruit dans l'incendie de Leuven pendant la Première Guerre mondiale.

[275] MOULIJN, p. 30.

[276] François-Joseph Pfeiffer : voir Répertoire des lithographes.

[277] *La Haye, le 10 juin. Ce matin à une heure et demie, une estafette extraordinaire arrivée du château de Loo, a apporté dans cette résidence la nouvelle du décès de S.A.R. Mme le princesse douairière d'Orange-Nassau, feue*

Après son séjour en Hollande, Senefelder part ensuite en Amérique (HYMANS, *Lithographie*, p. 422), puis revient en Europe. Selon Waller (p. 298), il séjourne à Paris en 1821 avant un voyage aux Etats-Unis. Il fait paraître à Ratisbonne en 1833 le *Lerbuch der Lithographie*). Phtisique et indigent, il finit ses jours dans un hôpital de Munich en 1836[278].

2.2.4 Quand Senefelder s'est-il installé rue de la Montagne ?

Malgré toutes les informations inédites que nous avons pu découvrir sur le séjour de Senefelder en Belgique, il reste une zone d'ombre : quand Senefelder était-il rue de la Montagne ? On sait seulement qu'il y a imprimé des estampes, au n° 1009 de la 5e section. A-t-il séjourné à cette adresse ? À ce numéro 1009 (nouvelle numérotation à partir de fin 1818, correspondant au n° 994 de 1816), on trouve le cordonnier Henry Van Elder, né à Etterbeek, âgé de 47 ans. Mais trois maisons plus loin, au 1015 (ancien 1000), on trouve Anne Daudenard, Veuve de Boubers, imprimeur en caractères, âgée de 37 ans[279]. Il n'y a pas d'indication de nouvel habitant dans cette maison dans les annotations du recensement de 1816, effectuées fin 1818 et en 1819 lors de la renumérotation administrative des immeubles, ni dans les suppléments, qui indiquent les changements jusqu'en 1829. Il n'y a pas d'indication non plus dans les dossiers de la police[280]. Nous n'avons trouvé dans la presse aucune annonce citant cette adresse.

C'est à la rue de la Montagne que sont réalisés deux portraits : le premier est celui du baryton D'Arboville dans l'opéra du *Petit Chaperon rouge*, par Auguste Thomassin[281], *Impr. par Ch. Senefelder, rue de la Montagne, Son 5, n° 1009* (sans date) [fig. 54]. Le second est celui de la chanteuse Zélie-Thérèse Michelot[282], dans le même opéra, par Auguste Thomassin également (sans date) [fig. 55]. Cet opéra de François Adrien Boieldieu (Rouen, 1775 - Jarcy [Essones], 1834) fut créé à Paris en 1818 et Weissenbruch en édita la partition à Bruxelles : le *Journal général des Pays-Bas* signale les 20, 23 et 25 juillet 1818 :

> *Musique nouvelle Les airs et morceaux de chant du Petit Chaperon Rouge, opéra de Boyeldieu, et qui vient d'avoir le plus grand succès à Paris, vont paroître dans le courant de cette semaine, au magasin de musique de Weissenbruch, imprimeur du roi, à Bruxelles. Déjà l'on peut se procurer les couplets chantés par Mme Boulanger : demain paraîtront la romance et la ronde.*

---

la princesse mère du Roi était née à Berlin, le 7 août 1751 et aurait atteint le 7 août prochain sa 70e année. Voilà la famille royale, la cour et cette résidence surtout, de nouveau plongée dans le deuil le plus profond pour la deuxième fois dans l'espace de huit mois (*Journal Général des Pays-Bas*, 14 juin 1820).

[278] *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. XXXIV, Leipzig, 1892, p. 20-21.

[279] Pour mémoire, on trouvera en 1822 à cette adresse l'imprimeur-libraire Lacrosse (*Journal de Bruxelles*, 8 février 1822).

[280] En 1819, la police a d'autres soucis, notamment la bande des "piqueurs" qui blessent les femmes en rue avec de longues aiguilles. Ils sévissent plusieurs mois sans que la police puisse les identifier et suscitent une véritable psychose.

[281] Thomassin, Auguste (Steenvoorde [F], vers 1786) [Le recensement de 1816 le dit né à Steenwoorden (France) et âgé de 30 ans]. Peintre d'origine française, il habite Bruxelles depuis 1815 et réside rue de l'Impératrice, 1237 (qui devient 1213). Dans l'article de DOMINIQUE, *La lithographie en Belgique. Ses débuts* publié dans *La Gazette* du 15 octobre 1935, Louis Hissette, alors Conservateur du Cabinet des Estampes, affirme, en parlant de Karl Senefelder, que c'est lui qui a identifié *toute une série de portraits d'artistes du théâtre de la Monnaie.* Dans le même article, Hissette prétend que la famille d'Arenberg conserve alors toute une série d'estampes de Senefelder, et même des pierres, dans un château à l'étranger (voir annexe 2.11). Mais Monsieur Lernout, archiviste des Archives de la famille Arenberg, n'a malheureusement pas pu nous renseigner à ce sujet.

[282] Née à Nancy le 2 février 1801, elle est morte à Ixelles le 3 mai 1822 (ISNARDON, Jacques, *Le Théâtre royal de la Monnaie depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1890, p. 163).

L'opéra sera joué à Bruxelles au Théâtre royal de la Monnaie, le 27 janvier 1819[283]. Ces deux dessins posent donc un problème de date car, nous l'avons vu, le 27 janvier 1819, Karl Senefelder est à La Haye. Quelles sont alors les possibilités de séjour, ou du moins de travail d'impression, à cette adresse de la rue de la Montagne ? Cinq solutions sont envisageables :

1°entre août 1818 et décembre 1818, ce qui voudrait dire que les costumes du Chaperon rouge étaient déjà connus avant que l'opéra ne soit joué à la Monnaie[284]. Ce n'est guère probable.

2°fin avril 1819, quand l'activité lithographique a cessé au bureau topographique et qu'il adresse un courrier à Florent Dey et daté "Bruxelles, den 22 avril 1819".

3°en novembre 1819, lors du voyage en Belgique annoncé à Geedts, avant de travailler pour Spin à Amsterdam. Il est plus que probable que Senefelder soit effectivement passé en Belgique à ce moment, car dans la comptabilité du duc d'Arenberg apparaît, nous l'avons vu, un paiement effectué en décembre 1819, d'une valeur de 50 francs, à Senefelder pour achat d'objets de lytographie. Jobard dit avoir engagé un moment Karl Senefelder. Si c'est exact, c'est probablement vers cette époque. Nous y reviendrons.

4°après le 9 juin 1820, et avant de partir en Amérique en 1821, mais nous n'avons trouvé aucune source d'un passage en Belgique cette année. Dans un document conservé aux AGR, Fonds Arenberg, MG 3823, *Résumé des ouvrages qui ont été joués sur le théâtre de Bruxelles sous la direction de Monsieur Bernard, depuis le 21 avril 1820 jusqu'au 20 avril 1821*, *Le Petit chaperon rouge*, opéra en trois actes, est indiqué en reprise, et D'Arboville et Michelot figurent dans la liste des acteurs. Mais ce n'est plus alors une actualité. De même, il est peut probable que Thomassin ait dessiné d'Arbovillle en janvier 1819 et l'ait copié plus tard son dessin sur pierre, en 1819 ou 1820.

Les deux dernières dates semblent tardives et nous n'avons aucun élement tangible (à moins d'un bon [fig. 56] ?)[285]. Nous penchons pour avril 1819. D'Arboville est toujours alors une vedette à Bruxelles[286].

Une lithographie imprimée par Senefelder à Bruxelles est un autre indice qui plaide en faveur d'avril 1819. Le Cabinet des Estampes conserve une lithographie qui porte les mentions suivantes : *Pedestrian Hobbyhorse* sous le dessin; *Impr. Par Ch. Senefelder*, en bas à droite; *Pub[d] at the English Repository of Arts, n° 602, Rue de l'impératrice Bruxelles*[287] [fig. 57 a]. Une main anonyme a écrit en haut à gauche, au crayon : *première lithographie*, ce qui n'est pas exact, car cette lithographie, qui représente des hommes sur des draisiennes, est la copie d'une aquatinte anglaise de Johann Adam Ackermann qui date de 1819 [fig. 57 b][288].

---

[283] *Ibidem*. La création à Bruxelles est aussi mentionné dans FABER, Frédéric, *Histoire du théâtre français en Belgique*, t. IV, 1880, p. 182. Il n'y a pas de mentions sur le nombre de représentations, ni sur des reprises.

[284] A moins que l'on n'ait repris les costumes de Paris ?

[285] Il ne semble pas que l'on puisse mettre ces dessins en relation avec un bon (à moins que le document, "1818 ca", ne soit mal daté ?) qui porte la mention lithographiée: "*Théâtre royal Bon pour la somme de*". On a ajouté à l'encre *Trois cents francs* et *lithographisch*. Ce bon aurait été imprimé par Senefelder vers 1818 et est conservé aux archives de La Haye [Algemeen Rijksarchief, Staatsecretair, 2.02.01 / 680 Koninklijk Besluit of 5 September 1818.

[286] Il fait régulièrement l'objet d'entrefilets dans la presse : *Le jour même où nous nous étions plaints de l'absence de Darboville, cet acteur charmant reparaissait sur notre théâtre. Tout son talent, celui de Mme Lemesle, et la manière distinguée dont Mme Cazot joua et chanta ce jour là, ne purent donner le moindre intérêt à l'opéra de M.N...euil, renouvelé de M. Loraux jeune* (*Journal général des Pays-Bas*, 25 mars 1819). *Melle Lemesle et d'Arboville veulent partir en tournée en Russie* (*Journal général des Pays-Bas*, 4 juillet 1819).

[287] Ce "Repository of Arts" existe toujours en 1824. Il figure dans l'Almanach de Perichon en 1822 et dans celui de Et. de Forbois en 1824, p 197. Il est tenu par un certain Few, marchand d'estampes, Montagne de la Cour, 1079.

[288] Coloured aquatint, showing a man riding a hobby horse in a park. The forerunner of the bicycle, the 'Hobby Horse' or 'Dandy Horse' was invented by the German Baron Karl von Drais in France in 1817. It was introduced to England the following year by Denis Johnson, a coachmaker of Long Acre, London, who took out a British patent and described it as a

Cette contrefaçon date probablement de la fin du mois d'avril 1819, quand le marchand Kerr importe les premières draisiennes (*L'Oracle*, 27 avril 1819).

Quoi qu'il en soit, il est fort probable que l'éclosion de plusieurs ateliers en Belgique ait contrecarré ses visées commerciales en Belgique. Il n'a pas davantage connu de succès en Hollande, d'où sa tentative de faire fortune aux Etats-Unis.

2.2.5 L'importance de Senefelder

Les documents inédits des archives Arenberg et les éclaircissements sur la période hollandaise de Karl Senefelder montrent qu'il n'est pas l'incapable que Jobard présente : s'il est loin d'être un artiste - ses plans sont raides et simplistes - il devait être au moins un bon praticien au niveau technique. S'il avait été totalement incompétent, Maubach n'aurait pas eu recours à ses services pour l'impression du portrait de Madame Manson dessiné par Goubaud. Et W. B. Craan ne l'aurait pas recommandé aux Hollandais.

Jobard a vraisemblablement délibérément dénigré Senefelder pour se mettre en valeur, et peut-être aussi pour qu'il ne vienne pas à l'idée de ses lecteurs que Senefelder avait pu lui donner les leçons qui lui auraient donné la maîtrise de son métier.

Par le prestige de son nom, et grâce au soutien du duc d'Arenberg, Karl Senefelder a véritablement joué un rôle de catalyseur. Il a provoqué une importante émulation, et son séjour en Belgique marque le départ véritable de la technique dans notre pays.

2.3 L'arrivée de Jobard en Belgique

Selon Albert Guislain[289], qui puise ses sources dans des archives privées aujourd'hui non localisées, Jobard serait domicilié à Bruxelles depuis janvier 1816. Nous verrons plus loin pourquoi cette information est erronée. Dans son ouvrage *De la propriété de la pensée et de la contrefaçon considérée comme droit d'aubaine et de détraction*, Versailles, impr. de Marlin, 1837, Jobard avance également l'année 1816 : *En 1816, alors que le comte de Lasteyrie introduisait la lithographie en France, nous l'introduisions en Belgique.* Il a un sacré toupet : il se présente comme contemporain du comte de Lasteyrie, qui a ouvert son atelier parisien dès 1815. Et il ment : il ne peut, être arrivé en Belgique avant 1817. Car en juillet il travaille à Itteren, et il affirme lui-même dans une de ses lettres, datée du 9 décembre 1859 et adressée à la *Revue spirite, Journal d'études psychologiques*, qu'en 1817 il se trouvait à Maastricht[290].

'Pedestrian Curricle'. [...]. Johnson started a school where prospective purchasers could learn how to ride the machine and, in 1819, fashionable London society was briefly gripped by a craze for riding a hobby horse. Published by R Ackermann, London. (http://www.scienceandsociety.co.uk/results.asp?image=10321915&wwwflag=2&imagepos=11).

[289] GUISLAIN, p. 74.

[290] *Je lis dans la Revue Spirite le fait rapporté par Ida Pfeiffer sur les pierres tombées à Java en présence d'un officier supérieur hollandais avec lequel j'ai été fort lié en 1817, puisque c'est lui qui m'a prêté ses pistolets et servi de témoin dans mon premier duel. Il s'appelait Michiels, de Maestricht, et il est devenu général à Java* Cette lettre est reproduite dans la *Revue Spirite* (Journal d'études psychologiques publié sous la direction d'Allan Kardec) dans le numéro de janvier 1860, en ligne sur http://perso.orange.fr/charles.kempf/rs1860/18600105.htm. La biographie de Michiels est compatible avec l'anecdote : ce soldat qui a participé à la bataille de Waterloo est envoyé en juillet 1817 à Batavia, où il devient colonel (et non général, Jobard exagère toujours un peu) en 1837 (VAN DER AA, A.J., *Biographische Woordenboek der Nederlanden*, 5de deel, Haarlem, 1852, rééd. Amsterdam, 1969, p. 255-256).

Quatre ans plus tard, dans le premier tome de son *Rapport sur l'exposition de 1839*, il est déjà plus raisonnable et retarde son arrivée d'un an[291]. Dans le second tome du *Rapport*, p. 279, Jobard prétend que Godefroy Engelmann - qui l'aurait rencontré peu après avoir établi son dépôt à Bruxelles en juin 1817 ? - lui aurait fait à cette époque une proposition de collaboration :

> [...] *malgré les chefs-d'œuvre du général Athalin*[292] *et des frères Desmadrils* [*sic* pour Desmadryl[293]] *en fait de dessin à la plume, Engelmann a dû nous prier, par écrit, de lui communiquer nos procédés, si supérieurs aux siens; lui qui, en 1817, nous avait fait une condition d'association de compte à demi*[294]*, de l'entrée de ses ateliers, condition judaïque que nous avons fièrement refusée, attendu que nous avions autant à lui apprendre qu'il avait à nous enseigner, comme nous le fit remarquer le bon Langlumé*[295]*, avec lequel nous échangeâmes amicalement nos petites découvertes.*

Jobard aurait-il été un lithographe expérimenté dès 1817 ? Il n'a jamais livré aucune information sur la manière dont il avait appris la lithographie. Quand il relate en 1842 l'invention de la lithographie (huit ans après la mort d'Aloïs Senefelder, six ans après celle de son cadet Karl), il dit qu'elle lui a été contée, en patois allemand, par le frère de l'inventeur qu'il avait occupé quelques jours dans son atelier (JOBARD, *Rapport*, II, p. 274). Quel crédit

---

[291] *La décadence* [de la papeterie] *marchait rapidement, lorsqu'en 1817 nous introduisîmes la lithographie en Belgique* (p. 131).

[292] Attalin ou Athalin (général), Louis-Marie-Jean-Baptiste (Colmar [Haut-Rhin], 1789 - ?; 1856). Graveur, élève d'Horace Vernet. Il publie diverses lithographies vers 1825, et réalise des planches - surtout des vues de ruines pour les "Voyages pittoresques en France" du baron Taylor, dont d'autres planches seront dessinées par Daguerre (BÉNEZIT).

[293] Desmadryl Narcisse-Edmond-Joseph (Lille [Nord], 1801 - ?, après ou en 1849). Peintre, graveur et lithographe. Elève à l'École des Beaux-Arts de Paris où il entre en 1829. De 1831 à 1849, il expose au Salon de Paris. Parmi ses gravures, on peut citer *Jehan de Saintré et la dame des belles cousines* et *Phoebus et Esmeralda*, deux planches d'après Guet (BÉNÉZIT).

[294] Engagement réciproquement contracté de partager les bénéfices et les pertes d'exploitation, dans la proportion prévue. Ce contrat constitue une société en participation.

[295] Langlumé, dont le prénom est inconnu, est un lithographe actif à Paris (BÉNÉZIT). Selon de la *Bibliographie de France*, il est installé de septembre 1818 à novembre 1821 au 6, rue de l'Abbaye à Paris, puis au n° 4 de cette rue au moins jusque janvier 1824. Bonapartiste comme Jobard, il est impliqué en 1821 dans un procès pour avoir imprimé des gravures napoléoniennes : *De Paris, le 30 octobre 1821. La septième chambre du tribunal de première instance, jugeant en police correctionnelle a rendu, aujourd'hui, son jugement dans l'affaire des vingt-six marchands de gravures, graveurs et dessinateurs, auteurs ou distributeurs de plusieurs estampes, ayant publié et mis en vente, sans avoir rempli les formalités voulues par la loi, des gravures et lithographies relatives au défunt de Sainte-Hélène et à son fils. Le sieur Blaizot, éditeur de deux gravures ayant pour titres : Le Convoi et la Mort; a été condamné à un mois d'emprisonnement et 400 fr. d'amende; le tribunal a en outre renvoyé au mois pour être statué à l'égard du sieur Langlumé, imprimeur, Flocon, Doyen et autres également prévenus d'avoir publié sans autorisation plusieurs autres gravures ayant pour titres : Il est mort sur un rocher; O toi qui fus si Grand !* (Journal de Bruxelles, 3 novembre 1821). Il figure au salon de 1822 et 1824. (BÉNÉZIT). Il imprime en 1823 la lithographie de Victor Adam (1801-1863), *Escalade* (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 225). En 1825, le roi Charles X avait reçu une girafe d'un pacha égyptien. Les variations caricaturales sont nombreuses sur ce thème et Langlumé imprime "La plus grande bête qu'on ait jamais vu[e], une girafe portant habit, bicorne et épée, dressée par un abbé. En 1828, Langlumé adresse aux préfets une circulaire pour les inviter à envoyer à Paris des hommes auxquels il enseignerait gratuitement la lithographie. Deux préfets seulement répondront à l'invitation. Langlumé donne cette information dans un manuel dont il est coauteur : CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838 (réédition; première édition en 1830), p. 16 [L'ouvrage est en ligne sur Gallica, qui donne comme prénom pour Chevalier Alphonse (qui est son fils) mais donne les dates de naissance et de mort de Antoine. Il s'agit bien d'Antoine, car la page de titre mentionne "chimiste, membre de la Société d'Encouragement et professeur à l'École de pharmacie"]. Langlumé expose des lithographies à Douai en 1828 et 1829. Lithographe de la marine en 1828 et 1829, il est un moment associé de François Frédéric Chevalier (Orléans, 1812 - Paris, 1849), lithographe de la marine en 1829 (*Les Salons retrouvés*, t. II, p. 32 et 102). Il imprime rue de l'Abbaye, 164 un portrait du naturaliste Robert Paul de Lamanon, 1752-1782, naturaliste (sans date) et, d'après Grandville : *Je m'ennuye... tu t'ennuyes.* Lithographie coloriée, chez Bulla et Martinet, 1829. Il s'expatrie à une époque indéterminée : *Ce brave et malheureux confrère, que tout le monde croit dans l'autre monde depuis dix-sept ans, vient, en effet, de nous adresser la Gazette de Bâton-Rouge qu'il rédige dans la Guyane française* [Bâton-Rouge est en fait la capitale de la Louisiane] (*Rapport*, II, p. 283).

faut-il apporter à cette information ? Que Jobard comprenne le patois allemand, c'est tout à fait possible : il a travaillé comme cartographe dans l'Ems occidental et doit avoir une connaissance suffisante des termes techniques allemands pour le dessin et la gravure. Quant aux circonstances de la rencontre, nous n'avons rien trouvé qui nous permette de croire que Jobard ait été introduit en 1818 dans l'entourage du Duc d'Arenberg (bien qu'il n'est pas impossible qu'il connaisse l'ingénieur Craan, qui, comme nous l'avons vu, était en rapport avec le cadastre hollandais). Nous n'avons pas trouvé de mention de Jobard dans les archives Arenberg à Enghien; Marchal ne le cite pas dans son historique (mais on notera qu'il ne cite aucun protégé du duc d'Arenberg). Nous n'avons pas davantage trouvé de sources attestant de contacts entre Jobard et Senefelder par l'entremise de Goubaud. Si nous acceptons la possibilité d'une rencontre entre Jobard et Senefelder (quand Jobard enjolive les faits, ceux-ci reposent toujours sur un fond de vérité), la conclusion qui semble s'imposer est que Jobard l'ait réellement fait travailler. Et dans ce cas, ce serait probablement en 1819 lors de l'impression des *Annales générales des sciences physiques.* Et c'est là que se situerait la vantardise : quand il dit "nos ateliers", ce seraient en fait ceux de Weissenbruch. Et nous serions tentée de croire que, plutôt que de lui faire la charité d'un emploi, Jobard a profité de ses recettes. Faudrait-il voir là une cause de l'amélioration des planches ?

Quoi qu'il en soit, Jobard trouve plus avantageux de se déclarer autodidacte :

> *Il serait trop long de nombrer les essais, les angoisses et les veilles qu'il nous en a coûté pour bien imprimer; car nous n'avons jamais eu ni livre, ni maître* (JOBARD, *Rapport,* II, p. 276).

En 1817 - dit-il -, il donne sa démission du cadastre, et se fixe définitivement en Belgique. La date est sujette à caution : nous savons qu'en 1817, il travaille toujours pour le cadastre, car cette année là, il effectue le relevé cadastral de la commune d'Itteren, dans le Limburg. hollandais. Ce plan est terminé le 1er août 1817[296]. Selon Luthereau, Jobard devient lithographe après l'arrivée de Karl Senefelder à Bruxelles, arrivée qu'il situe erronément en 1818 - ce qui serait une indication que Jobard n'est arrivé qu'en 1818 ?[297] -, tandis que Jobard dans le deuxième tome de son *Rapport* affirme avoir commencé sa carrière lithographique en 1817.

> *Nous devons dire, pour encourager les jeunes gens de cœur, que nous avons commencé notre carrière lithographique en 1817, au capital de 32 fr., sans avoir jamais emprunté un sou, sans avoir reçu aide, protection ou enseignement de qui que ce soit, et sans connaître autre chose de la lithographie, sinon que c'était l'art de reproduire plusieurs copies d'un dessin fait sur une pierre : description d'un journal qui nous avait tellement frappé par ses immenses conséquences, que nous nous empressâmes d'envoyer notre démission de géomètre du cadastre à Maestricht pour nous diriger à pied vers la capitale des Pays-Bas. Nous visitâmes en passant à Louvain le célèbre Jacotot*[298]*,*

---

[296] TEELING, P.S., *Landmeters van de kadastering van Nederland*, uitgave van de Hoofddirectie van de Dienst van het Kadaster en de Openbare Registers, Apeldoorn, 1984, p. 221.

[297] *La Gazette* (15 octobre 1935) situe aussi l'arrivée de Jobard début 1818 et VAN DER MARCK, p. 84, extrapole et dit que Jobard "déménage son atelier à Bruxelles au printemps 1818".

[298] Jobard narre longuement cette rencontre dans un feuilleton biographique de Jacotot, et là, donne une version différente : C'est Jacotot qui lui aurait donné l'idée d'apprendre la lithographie : *En 1816* [cette date est impossible : l'université a été rétablie par Guillaume Ier le 6 octobre 1817], *le célèbre maître vît entrer chez lui, à Louvain, un jeune homme qu'il reconnut pour un des nombreux élèves qui avaient fréquenté ses cours à Dijon.* [...] *Quel âge avez-vous, mon ami? - Dix-huit ans.* [en 1816, il en a 22] [...]; *je veux faire un tout autre métier, mais un métier neuf, un métier où il reste beaucoup à faire, un métier qu'il faille perfectionner; car le pied ne marque guère dans les chemins battus par tout le monde et je voudrais laisser l'empreinte du mien quelque part. - J'aime cette résolution, reprend l'encourageant vieillard; on parle d'un art nouveau par lequel on peut reproduire le dessin original d'un maître sans avoir besoin de le graver; cet art, inventé en Allemagne, est appelé steendrukkery ou lithographie, il est encore inconnu en Belgique: voilà ce qu'il vous conviendrait de perfectionner. - Mais il n'y a ni maîtres, ni traités, ni ouvriers, c'est encore un secret; je ne connais ni la recette des encres, ni celle des crayons; comment m'y prendrai-je? -Voudriez-vous bien me dire quel a été le maître de l'inventeur et de quel manuel il s'est servi? - En effet... - Eh bien! ce qu'il a fait ne pouvez-vous le faire? A l'ouvrage donc, qui veut*

qui avait été notre maître, hélas ! avant qu'il eût inventé l'art de faire des capacités in omni re scibili*; mais il nous rendit un service moral que nous n'avons pas oublié. Après avoir eu la patience d'écouter attentivement la lecture de notre première tragédie en cinq actes et en vers, ce savant littérateur nous découvrit une vocation bien décidée pour la lithographie; et c'est en nous pénétrant de son vigoureux axiome QUI VEUT PEUT, que nous sommes parvenu à élever notre capital de fondation à une puissance assez respectable, puisqu'avec 32 fr. nous avions gagné deux millions à l'époque de la révolution* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 271-272).

Natalis Briavoinne, dans son mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique le 8 mai 1837[299] (p. 183) ne situe pas l'arrivée de Jobard avant 1818 :

La lithographie fut découverte en 1799 par M. Senefelder; elle s'annonça en France par des essais malheureux de 1806 à 1808, et ne s'y fixa définitivement qu'en 1816, grâce aux efforts de M. de Lasteyrie qui était allé étudier lui-même cet art en Allemagne. Elle parut en Belgique en 1818. MM. Jobard et van Burggraeff d'abord, et M. Goubauld ensuite, s'occupèrent de cette amélioration. M. Dewasme arriva en 1822.

On notera que Briavoinne (qui sera repris par *La Gazette* en 1935, puis par Van der Marck en 1956, qui font débuter van den Burggraaff en 1818), situe Jobard avant Goubaud, et fait de van den Burggraaff son contemporain. Le plus ancien travail connu de Van den Burggraaff est, selon Hissette (*La Gazette*, 22 octobre 1935), un album commémoratif d'une cavalcade qui avait eu lieu à Bruxelles, lors d'un jubilé en 1820. Mais la plus ancienne trace que nous ayons retrouvée dans les journaux ne remonte qu'à 1821 (voir infra).

---

peut, c'est ma méthode, tout est dans tout; la lithographie est dans le dessin, dans la chimie, dans la mécanique, dans la physique que vous avez étudiés chez mon frère; rapportez-y tout le reste. Ici, Jacotot développa au jeune homme la méthode panécastique qu'il venait d'inventer; et l'autodidaxie dont il avait surtout besoin ici; mais il ajouta qu'il fallait avoir le courage de travailler 16 à 18 heures par jour. Trois ans après, l'élève de Jacotot faisait voir à Senefelder des essais de lithographie que l'inventeur prit pour de la gravure. Neuf ans après, il remportait à Paris le premier prix du concours général des lithographes de tous les pays. Il avait pourtant tout appris sans maître (*Le Courrier belge*, 5 novembre 1840). LUTHEREAU, p. 16, situe la rencontre avec Jacotot à Dijon avant le second séjour de Jobard en Hollande. Est-ce Jobard qui, à la fin de sa vie, a fait changer le lieu parce qu'il craignait que l'on ne s'aperçoive d'une incompatibilité de date ? Il semble en effet difficile que Jobard ait visité Jacotot en 1817 à Leuven (comme il le dit dans son *Rapport*) et soit devenu un lithographe expérimenté à Bruxelles avant la fin de l'année. Exilé à la deuxième Restauration, Jacotot donne des cours privés à Mons et Bruxelles, puis, selon Alphonse Le Roy, est nommé professeur de français et de littérature à l'Université de Louvain en 1817, où son discours inaugural est prononcé le 15 octobre 1817 (LE ROY, *Alphonse Jacotot (Joseph)* dans *BN*, t. X; 1888-1889. Cependant, L. MISSINE (*Jacotot* dans *Nationaal Biographisch Woordenboek*, t. 2, Brussel, 1966, col. 375) donne une date de nomination officielle plus tardive : le 29 juin 1818, ce que confirment les archives de La Haye (Toegang 2.04.01, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, Index 4190, avril-décembre 1818, et un article du *Vrai Libéral* du 11 juillet 1818 : *M. Jacotot, ancien professeur de littérature grecque, et de mathématiques transcendantes à l'Académie de Dijon, vient d'être nommé, par S.M. le roi des Pays-Bas, à la chaire de littérature française à l'université de Louvain. M. Jacotot, membre de la Chambre des député de France, en 1815, s'y était fait remarquer par un patriotisme aussi pur qu'éclairé. Le royaume des Pays-Bas doit aux persécutions qu'il a essuyées après cette session l'avantage d'une acquisition aussi précieuse.* On sait pourtant que Jacotot était déjà à Louvain au printemps 1818 : *Louvain, 6 mars. M. le professeur* [Baud] *a prononcé à cette occasion* [distribution du prix d'anatomie] *un discours latin aussi bien pensé que bien écrit. M. Jacotot, de Dijon, avait le mieux composé après le premier* (*Journal de la Belgique*, 8 avril 1818). Bien que Jobard dise avoir fait la route à pied, nous avons consulté, sans succès, les archives conservées aux Archives de la Ville de Bruxelles au sujet des diligences Louvain-Bruxelles (Pol 159). Mais il n'existe pas de liste de voyageurs pour ce trajet; les documents concernent uniquement des informations sur les règlements, les tarifs et les horaires.

[299] BRIAVOINNE, Natalis, *Sur les inventions et perfectionnemens dans l'industrie depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours,* mémoire couronné le 8 mai 1837 en réponse à la question : *Indiquer l'époque précise des inventions, importations et perfectionnemens qui ont successivement contribué aux progrès des arts industriels en Belgique, depuis les dernières années du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, et signaler les personnes qui, les premières, en ont fait usage parmi nous*, Académie royale de Belgique, t. XIII, 1838, 190 pages. On signale dans l'introduction que pour réaliser son mémoire, il a dû *interroger les souvenirs des industriels et des savans les plus recommandables du pays.* Un exemplaire de ce mémoire faisait partie de la bibliothèque de Jobard (voir sur CD-ROM le catalogue de la vente après décès, n° 3 du catalogue).

Nous n'avons malheureusement pu trouver, au Rijksarchief Limburg, Maastricht[300], une trace de départ de Jobard. Les recensements de la ville de Bruxelles, qui pourtant contiennent des suppléments pour la période comprise entre le recensement de 1816 et celui de 1829, ne mentionnent pas la date d'arrivée de Jobard en Belgique. Il n'apparaît pas davantage dans des listes de voyageurs de diligences ou dans des demandes d'informations ou des rapports sur les étrangers résidant en Belgique[301]. Aucune archive conservée aux Archives de la ville de Bruxelles ne nous a livré la moindre information. Peut-être une information se trouvait-elle dans le carton "Lithographie" (dossier de la police 893), qui depuis plusieurs années "n'est plus en place", pour reprendre la pudique expression en usage dans les catalogues[302]. Mais il est probable que ce dossier de police contenait plutôt des informations relatives à la contrefaçon ou à des caricatures politiques.

Nous n'avons découvert aucune petite annonce (même anonyme faisant état de son origine ou de son expérience) dans les journaux, qui permette de soupçonner son arrivée. Etait-il dès son arrivée au contact de proscrits, et s'est-il comme eux soustrait aux recensements ? Il faut aussi savoir qu'à cet époque un afflux massif de population dans les villes a provoqué une hausse des loyers et que les sous-locations, souvent non déclarées, étaient nombreuses.

Un article publié à Bruxelles, qui constitue la plus ancienne mention de Jobard : octobre 1817 - n'indique pas qu'il serait alors arrivé à Bruxelles.

> *Avis aux amis des Arts.*
>
> *Comme on a désiré depuis long-temps qu'il fût présenté au palais un tableau général et étendu des villes du Royaume des Pays-Bas, F. J. Weygand, marchand de musique, d'estampes et de cartes géographiques, à la Haye, a fait dresser par l'arpenteur*[303] *A. M. Jobart* [*sic*] *un indicateur correct des villes du Royaume, et y a joint une petite carte des Pays-Bas, où sont tracées toutes les routes et les places désignées dans ledit indicateur, ainsi que l'état de la population de chaque ville. On y indique également les principales places de l'Europe, leurs populations et distances d'Amsterdam.*
>
> *Cet indicateur, proprement gravé par L. Schweickhardt, étant plus étendu que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, l'éditeur ose se flatter qu'il sera d'une grande utilité.*
>
> *On peut se le procurer* [*chez*] *les principaux libraires et marchands d'estampes.*
>
> (*L'Oracle*, 5 octobre 1817).

Le terme "gravé" signifie que l'ouvrage n'est pas lithographié. Est-ce une indication que Jobard n'était pas alors en mesure d'illustrer son arpentage ? Par contre, la gravure en taille-douce prenant plus de temps que la litho, il n'est pas impossible que Jobard soit arrivé en Belgique pendant que l'édition était en cours. On se méfiera de l'argument *a silentio*, mais on peut imaginer que si Jobard avait alors entamé une carrière lithographique à Bruxelles, l'article l'aurait mentionné. Cet *Indicateur* est peut-être important pour la carrière de Jobard : en réalisant un tel document qui devait être un outil de travail fort utile tant pour le commerce que pour les pouvoirs publics, il a pu s'attirer la bienveillante attention du Roi.

Jobard aurait quitté le cadastre suite à la lecture dans un journal du récit de l'invention de la lithographie. Nous serions plutôt portée à croire qu'il a eu l'occasion d'assister à l'une ou l'autre expérimentation. Ou il aura vu des travaux lithographiques - peut-être des cartes

---

[300] Le nom de Jobard n'apparaît dans aucun des fonds d'archives suivants : Klapper op het volkstellingsregister van 1816 (Rijksarchief Limburg, Maastricht); *Idem*, 1820; Verandering van domicilie 1806-1820; Verleende visa op paspoorten 1816-1819.

[301] Bien que Jobard ne soit pas un étranger, puisqu'il a reçu ses lettres de naturalisation en 1816, nous avons consulté ces rapports, qui sont assez riches en ce qui concerne les proscrits français : Arnault, Cauchois-Lemaire, Pocholle, Bory de Saint-Vincent, qui étaient des connaissances de la future belle-mère de Jobard (Archives de la Ville de Bruxelles, Fonds "Police", principalement les cartons MM 24 et MM 34 (police des étrangers), MM 52 (demandes de renseignements, 1817), MM 53 (*idem*, 1818), MM 54 (*idem*, 1819).

[302] Un scandale retentissant a éclaté en 1996 suite à un nombre invraisemblable de vols et a fort heureusement amené une nouvelle direction et de draconiennes mesures de sécurité.

[303] Arpenteur est équivalent de géomètre-topographe.

militaires provenant d'Allemagne ou des estampes chez des éditeurs hollandais, tels Plattner à Rotterdam ou F.J. Weygand à la Haye, qui utilisait peut-être la lithographie pour l'édition de ses partitions musicales. Il aura alors pressenti les développements possibles pour cette technique.

Malgré le décorticage de multiples sources, force nous est d'avouer que nous n'avons pu, dans la fourchette comprise entre son dernier travail en Hollande (août 1817) et sa présence certaine à Bruxelles (juillet 1819), préciser la date d'arrivée de Jobard à Bruxelles. Si comme l'affirme Luthereau, Jobard arrive en Belgique quand le lithographe français Duval de Mercourt est installé au couvent des Minimes, cela nous donne pour terminus post quem avril 1819.

Une chose nous semble cependant sûre : ce n'est pas un hasard que Jobard et Goubaud, les deux premiers "lithographes belges" dépassant le stade artisanal, arrivent de Hollande, et non de France, où la lithographie était implantée depuis beaucoup plus longtemps. Ce fait est à notre avis à relier directement avec la problématique de la contrefaçon en Belgique, que nous avons évoquée dans le deuxième chapitre. Jobard et Goubaud ont tous deux vécu en France et ne peuvent ignorer la qualité de la production littéraire dans ce pays. Ils savent aussi que les Pays-Bas, grâce à la politique libérale de Guillaume I^{er}, se livrent à un véritable pillage des œuvres publiées en France. Jobard et Goubaud ont probablement compris que c'était à Bruxelles qu'il fallait installer une imprimerie lithographique. Ils ont perçu le formidable marché qui s'ouvrirait à ceux qui introduiraient dans la capitale du sud des Pays-Bas une technique d'illustration rapide et bon marché. Mais de cela, Jobard, défenseur du droit sacré des inventeurs, ne pouvait se vanter dans ses écrits ultérieurs. Il faut cependant dire à sa décharge qu'il aurait probablement pu après la révolution belge, retrouver une activité lucrative dans la contrefaçon qui s'est alors développée et perfectionnée, mais qu'il ne le fit pas.

Van der Marck prétend que Jobard, sympathisant des idées napoléoniennes, était un ardent diffuseur de la littérature et des illustrations pro-bonapartistes et les diffusait sous le manteau :

> *Dit nam niet weg - en de Bourbon-hater Willeme I liet dit oofluikend toe - dat Jobard clandestien de Bonapartistische partij in Frankrijk ondersteunde en met prenten en vlugschriften de Napoleon-legende voedsel bleef geven* (p. 64-65).

Il ne donne malheureusement aucune preuve de cette affirmation, qu'il déduit sans doute uniquement des publications officielles de Jobard. C'est néanmoins tout à fait plausible. Jobard est bonapartiste, plusieurs éléments, comme nous le verrons plus loin, le démontrent : son amitié avec Goubaud, ancien peintre des Tuileries; ses relations avec la famille Quillau, dont le père était fonctionnaire de l'Empire; ses estampes napoléoniennes et sa publication d'une *Vie de Napoléon* illustrée par Madou; sa collaboration éditoriale avec des savants proscrits par les Bourbons; et plus tard, sa correspondance avec le futur Napoléon III, alors prisonnier au fort de Ham, qui lui décernera la médaille de Sainte-Hélène et la Légion d'honneur.

2.4 M.J.V. Duval de Mercourt et Jobard [avril 1819]

Une seule ligne a été publiée sur le lithographe Duval de Mercourt dans les histoires de la lithographie belge: LIEBRECHT (p. 37) signale : *L'Almanach royal de la Cour de 1820*[304] [page

[304] Cela signifie qu'il était actif à la fin de l'année précédente, car la publicité du volume précédent signale que l'édition est bouclée fin novembre : *L'Almanach royal de la cour, des provinces méridionales et de la ville de Bruxelles, pour l'an 1819, étant au moment d'être imprimé, pour paraître en janvier prochain, l'éditeur invite les personnes qui, dans celui qui a paru en 1818, auraient trouvé des erreurs dans leurs noms, leurs adresses, ou*

489, rubrique Artistes] ne *mentionne que le seul nom de Duval de Mercourt, lithographe du roi.* VAN DER MARCK (note 10, p. 233) considère que Liebrecht fait une erreur et que Duval n'a été actif que dans la capitale septentrionale des Pays-Bas, c'est-à-dire La Haye. Or, nous allons le voir, Duval a également pratiqué la lithographie dans la capitale méridionale, Bruxelles[305].

L'histoire selon Jobard

En se présentant comme un autodidacte de talent, Jobard peut se mettre en valeur en se décrivant comme le héros d'une expérience lithographique bruxelloise peu connue, de quelques mois postérieure à l'arrivée de Karl Senefelder : Jobard serait entré au service d'un lithographe d'origine française, Duval de Mercourt, et l'aurait tiré d'affaire en lui apportant des connaissances techniques qui lui faisaient cruellement défaut. La biographie de Jobard par Luthereau[306] consacre un passage important à cet épisode.

Frédéric-Séraphin de la Tour du Pin[307] était arrivé comme ambassadeur du roi de France auprès du roi des Pays-Bas, traînant à sa suite M. et Mme Duval de Mercourt, ses protégés. Il fit nommer d'emblée le mari lithographe de S.M. le roi des Pays-Bas. Luthereau (p. 19) situe la nomination de la Tour du Pin comme ambassadeur quelques mois après l'arrivée de Karl Senefelder à Bruxelles. Or La Tour du Pin fut ambassadeur de France auprès des Pays-Bas de 1815 à 1820 (cfr le site Internet de l'ambassade de France aux Pays-Bas). Il faudrait donc comprendre que c'est lors d'un voyage à Bruxelles, largement postérieur à sa première nomination, qu'il est accompagné de Duval. Grâce aux journaux de l'époque, qui indiquent tous ses déplacements (voir annexe 2.2), on se rend compte d'une interruption de fonction, et d'une seconde nomination très controversée en 1817. L'arrivée de la Tour du Pin avec Duval a dû avoir eu lieu après la reprise de son poste, soit au plus tôt début novembre 1817, premier passage à Bruxelles après sa deuxième nomination.

> *Bruxelles, le 4 novembre*
> *Est arrivé en cette ville, M. le Marquis de la Tour du Pin, envoyé extraordinaire, et ministre plénipotentiaire de S.M. le roi de France, près de S.M. le roi des Pays-Bas, venant de Paris et se rendant à La Haye* (*Le Vrai Libéral*, 6 novembre 1817)[308].

---

des omissions, à vouloir lui adresser leurs réclamations, franco, avant la fin du mois de novembre prochain, à son domicile, marché aux Herbes, n° 286 (*L'Oracle*, 28 octobre 1818).

[305] MEIJER, Rob, *The History of the Lithographie royale, 1818-1825* dans *Quaerendo*, 31, 2001, p. 281-308.

[306] Il n'en n'existe pas à notre connaissance d'exemplaire en Belgique, mais nous en avons découvert un à la bibliothèque diocésaine de Langres.

[307] de La Tour du Pin - Gouvernet, Frédéric-Séraphin (marquis) (?; 1758 - Luceville [Lausanne, CH], 1837). Colonel pendant la révolution. Sa carrière d'ambassadeur connaît de multiples rebondissements. Colonel pendant la révolution. Fils d'un ministre de la guerre guillotiné en 1794. Nommé ministre plénipotentiaire en Hollande en 1791. Après le 10 août, il rejoint sa famille à Bordeaux, puis s'expatrie en Amérique en 1794. Il y exploite une ferme où il reçoit Talleyrand. De retour en France après le règne de Robespierre, puis nouvel exil en Angleterre. Le 18 brumaire lui permet de revoir la France. Le premier consul lui confie la préfecture de la Dyle (autre source : 1806-1812]. Pendant 5 ans, il remplace Chaban à partir de 1808 - Révoqué avec fracas en 1813 (à cause de son souci d'équité en 1809 : la police de Fouché saisit Picard (rédacteur) et Fiocardo (éditeur) de l'Oracle. De la Tour du Pin les fait libérer). Après sa révocation, il rentre en grâce et Napoléon le nomme le 25 mars 1813 préfet de la Somme et l'envoie à Amiens). Après les événements de 1814, il devient diplomate. Il est conseiller d'ambassade au Congrès de Vienne en 1815 avec Talleyrand. Le 10 août 1815, il est nommé pair de France et ambassadeur auprès du roi des Pays-Bas. En mars 1816, La Tour du Pin rapporte que Jacques-Louis David montre à tout Bruxelles la lettre de Van Humboldt qui l'invite à Berlin. En 1820, il passe au même titre à la cour de Turin, où il est encore en 1826. Il est ensuite ambassadeur en Sardaigne (en 1821) puis à Turin jusqu'en 1830. Il démissionne en 1832 et meurt en Suisse chez son fils (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 10, 1873, p. 242; *Biographie des préfets depuis l'organisation des préfectures (3 mai 1800) jusqu'à ce jour*, Paris, Impr. de Plassan, 1826, p. 289-290; Son épouse a publié ses mémoires : H.L. de la Tour du Pin, *Journal d'une femme de cinquante ans (1778-1815)*, publiées par son arrière-petit-fils, le colonel comte Aymar de Liedekerke-Beaufort, 2 vol., Paris, 1914.

[308] L'information est aussi annoncée par deux concurrents : De *Bruxelles, le 5 novembre. M. le Marquis de Latour-du-Pin, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S.M. le roi de France, est arrivé en cette ville,*

La Tour-du-Pin repassera plusieurs fois par la suite à Bruxelles[309]. Mais le passage suivant mentionné a lieu en septembre 1818, date qui, nous le verrons, est postérieure à l'arrivée de Duval. Il aurait donc pu arriver à Bruxelles en novembre 1817. Si l'on en croit Luthereau (p 19) Duval n'avait reçu que de maigres recettes du comte de Lasteyrie, qui les avait fait acheter à Senefelder par *son valet de chambre Vilain*[310]. Et toujours d'après Jobard, c'est dès l'arrivée de Duval que le gouvernement lui fournit un local gratuit au couvent des Minimes. Or, nous le verrons plus tard, ce n'est qu'en avril 1819 que ce local lui est octroyé.

> *On faisait essais sur essais; jamais il ne sortait rien de l'établissement des Minimes. L'ambassadeur, de son côté, moralement engagé, poussait Duval à produire; bref, un jour, il promit à M. de la Tour du Pin que le soir même, il lui apporterait une épreuve de son blason lithographié* (LUTHEREAU, p. 19-20).

Luthereau poursuit son récit de manière bien romanesque : un jeune homme inconnu se présente alors et lui demande la permission de visiter son établissement. Duval lui conte son embarras : il ne pourra tenir sa promesse, faute de dessinateur. Le jeune homme propose de la dépanner, réalise le blason en trois heures, puis disparaît. La police est lancée à sa recherche par La Tour du Pin et le découvre : c'est bien entendu notre ancien géomètre, que Duval de Mercourt s'attache avec des appointements de 1.200 francs[311]. Mais selon LUTHEREAU (p. 21), Duval s'endette si bien qu'il cède son établissement à l'imprimeur Weissenbruch. Jobard, comme d'habitude, transforme allègrement les événements, mais comme toujours au départ de bribes authentiques.

Nous avons tenté de faire la part des choses et sommes persuadée que Jobard et Duval ont dû travailler ensemble. Mais quand et où ? L'affaire est bien compliquée à débrouiller ! Mais ce n'est probablement pas avant l'installation aux Minimes. Il faut en tout cas être critique par rapport aux assertions de Jobard. Duval n'était pas l'incapable que Jobard prétend. On se demande d'ailleurs comment il ose, via la plume de son biographe, dénigrer à ce point un confrère qui a été nommé lithographe du roi, ainsi que le mentionne l'*Almanach Royal de la Cour* de 1820 et qui a laissé des travaux de qualité.

---

venant de Paris; S. Exc. se rend à La Haye (*L'Oracle*, 6 novembre 1817); *Est arrivé dans cette ville* [*Bruxelles*] *M. le marquis de la Tour-du-Pin, envoyé extraordinaire de France près S.M., se rendant à La Haye* (*Gazette générale des Pays-Bas*, 7 novembre 1817).

[309] *Bruxelles, 9 septembre. Hier, sont arrivés en cette ville M. le marquis de Latour Dupin, ambassadeur de France près S.M. le roi des Pays-Bas, venant de La Haye, descendu à l'hôtel de Hollande*" (*Journal général des Pays-Bas*, 10 septembre 1818); *Bruxelles, le 9 septembre. Sont arrivés en cette ville M. le marquis de Latour-du-Pin, ambassadeur de France près de S.M. le roi des Pays-Bas, venant de la Haye* (*Le Vrai Libéral*, 10 septembre 1818). *Hier, sont arrivés en cette ville :* [...] *le marquis Latour du Pin, ambassadeur de France, venant de Paris; S. Exc. est descendu hôtel d'Hollande* (*Idem*, 28 septembre 1818); *de la tour du Pin, venant d'Aix la Chapelle* (*Idem*, 20 octobre 1818); *M. le marquis de la Tour-du-Pin revient aussi du Royaume des Pays-Bas. On croyait généralement qu'il y serait remplacé par M. de marquis de Montalembert, mais cette nouvelle ne s'est pas confirmée* (*Idem*, 22 juin 1819).

[310] Il doit s'agir de François Le Villain, lithographe et imprimeur à Paris au début du XIX[e] siècle. Actif déjà en 1817, Villain imprime en 1819 des lithographies de Nicolas Henri Jacob (1782-1871). En 1823, il imprime la lithographie de Eugène Lami *Le vampire : Aubry, souviens-toi de ton serment*. Puis il imprime les lithographies *Le Giaour* et *Le cheval que l'on ferre* de Géricault. Villain publie le *Voyage en Italie* de Jean-Baptiste Isabey. Il imprime les lithographies de son ami Charlet (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 225). Il imprime des lithos de Bacler d'Albe et la célèbre estampe *Méphistophélès dans les airs* de Delacroix. Il est établi en 1829 rue de Sèvres, 19. *Il figura au Salon de 1819 à 1822. Son imprimerie fut fréquentée par les plus célèbres lithographes de l'école romantique et faisait concurrence à celle d'Engelmann* (BÉNÉZIT). Dans le *Rapport*, t. 2, p. 283, Jobard cite : *Thierry, Vilain* [toujours avec un seul l] *Delarue, Boboeuf, Haubloup, Martenot, Gihaut, Racinet, Dupont, Garson, Lessore, sont les principales étoiles de la pléaide lithographique d'aujourd'hui.* Un Villain prend le 12 avril 1853 un brevet pour un "Nouveau système d'impression lithographique" (LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 356).

[311] La somme de 1.200 francs est-elle exacte ? C'est justement la somme qu'il proposera à Madou en octobre 1820.

La réalité historique

Les sources du XIX[e] siècle - journaux et archives conservées à La Haye prouvent qu'il y a plus d'un an et demi entre l'arrivée de Karl Senefelder à Bruxelles et l'installation de Duval aux Minimes. Duval présente une demande de naturalisation qui est refusée par le ministre de la Justice le 17 mars 1818 parce qu'il ne fait pas valoir des motifs particuliers. Le mois suivant, on trouve une mention dans l'agenda du "Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen" datant du 20 avril 1818 (La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01) *om c[onsideratie]&a[dvies] : het adres van Duval om permissie tot het oprichten van en KK Lithographie drukkerij en verzoekt daarvan een octrooy*[312]. Duval est donc à la Haye et demande à y établir une lithographie royale, pour laquelle il demande une patente ("privilège exclusif de Lithographe du Roi"). Il connaît les ateliers lithographiques de Lasteyrie et Engelmann à Paris. La réponse à sa requête tarde un peu et entre-temps, il passe une petite annonce dans un journal bruxellois, qui est la première trace de Duval dans notre pays :

> *On désire avoir de suite un dessinateur pour des plans, et un imprimeur en litographie [sic]. S'adresser à M. Duval, rue des Alexiens, n° 600 sect. 2.*
> (*Le Vrai Libéral*, 15, 16 et 18 juin 1818).

Si Jobard se trouvait alors à Bruxelles, il a très bien pu lire cette annonce : *Le Vrai Libéral* a été créé par le proscrit Cauchois-Lemaire[313], qui avait auparavant publié *Le Nain Jaune réfugié,* réplique bruxelloise de son *Nain jaune*. Héritier du *Journal de la littérature et des arts*, c'était un peu le *Charivari* de l'époque. Maubach a continué à publier *Le Vrai Libéral après l'expulsion de Cauchois-Lemaire,* et le quotidien était prisé des sympathisants de l'Empire, au nombre desquels Goubaud, qui avait exécuté pour lui le portrait de Madame Manson au début de l'année. Le fait que l'on cherche un dessinateur pour des plans devait séduire un ancien employé du cadastre, et il est possible, nous l'avons vu, qu'avant de proposer ses services à Duval, Jobard ait fait quelques expérimentations à Bruxelles, soit auprès de Senefelder, soit auprès de Goubaud. Cependant, si Jobard a rencontré Duval en 1818n ce ne peut être aux Minimes, et Jobard ne dit pas l'avoir suivi ensuite à La Haye. L'adresse que donne Duval dans sa petite annonce est celle d'un cabaretier nommé Charles

---

[312] La requête est arrivée le 16 avril et contenait des épreuves qui ont malheureusement disparu. Rob Meijer reproduit cette requête dans MEIJER Rob, *The history of the lithographie royale, 1818-1825* dans *Quaerendo*, 31, 2001, n° 4, p. 301. Dans cette requête, Duval énumère les avantages de la nouvelle technique (bon marché, exactitude, rapidité) : [...] *Ses différents rapports avec l'Imprimerie, la Gravure et le dessin, ne peuvent manquer d'attirer l'attention de Votre Majesté. Bien moins dispendieuse que la Typographie, la Lithographie la surpasse par la prérogative qu'elle a de fournir en moins de tems un plus grand nombre d'Exemplaires aussi réguliers. Mais ce qui distingue le plus cette S[c]ience et la rend plus intéressante que la Gravure, c'est surtout l'inapréciable propriété de rendre trait pour trait et jusqu'à s'y méprendre, les plus beaux dessins des grands maîtres. / Par le moyen de la presse et des Pierres Lithographiques, on peut imprimer avec la plus grande exactitude et célérité toute espèce d'écriture et graver tous les dessins possibles, tels que paysages, figures, plans d'Architecture, Cartes de marine, Géographiques &ca.*

[313] Cauchois-Lemaire, Louis-François-Auguste (Paris, 28 août 1789 - Paris, 1861). Littérateur, publiciste et historien. Il renonce à l'enseignement pour fonder en 1814 un cabinet de lecture, rendez-vous des opposés au régime antilibéral de la restauration. Il se lance dans le journalisme et publie *Journal de la littérature et des arts*, qui devient bientôt *Le Nain jaune, ou Journal des arts, des sciences et de la littérature*, qui était le Charivari de l'époque. La feuille est supprimée et un mandat d'arrêt lancé contre lui; il se réfugie en Belgique et trouve hospitalité chez la veuve Quillau (voir infra). *M. Cauchois erra pendant un an dans les Pays-Bas, inconnu des personnes qui le logeaient et en proie au plus pressant besoin. La générosité belge l'empêcha seule d'y succomber* (*Biographie nouvelle*). Il fait paraître à Bruxelles *Le Nain jaune réfugié*, de mars à décembre 1816, puis *Le Libéral*, puis *Le Vrai Libéral*. Mais le gouvernement des Pays-Bas ne le tolère pas. Suite à un procès à cause d'un article relatif à la politique en Espagne, il doit quitter la Belgique et on l'accompagne vers la frontière prussienne. Il s'évade et se retire à La Haye. Il y publie en 1817, avec Guyet, proscrit comme lui, un *Appel à l'opinion publique et aux états généraux en faveur des patriotes français.*. En 1830, il fait partie des insurgés et accepte la croix de juillet mais refuse une pension offerte par Louis-Philippe. En 1839, il abandonna le journalisme pour se livrer à des travaux historiques et en 1840 devient chef de section aux archives du Royaume. ARNAULT, A. V. (dir.), *Biographie nouvelle des contemporains*, t. 4, 1822, p. 215-217; *LAROUSSE XIX[e]*, vol. 3, 1867, p. 607.

Gabriel Hiralÿ (cfr recensement de 1816). Louait-il une chambre dans son établissement ou était-ce seulement une adresse postale ? Quoi qu'il en soit, à ce moment, nous le verrons plus loin, Duval n'est pas installé alors au Couvent des Minimes. Sa petite annonce concerne-t-elle un travail ponctuel ? Cherche-t-il des collaborateurs ? Ou veut-il travailler avec d'autres personnes pour s'améliorer lui-même ? Le fait qu'il cherche un dessinateur pour plans semble confirmer l'assertion de Meijer selon laquelle Duval compte travailler pour le waterstaat[314].

Le 16 juillet, il obtient satisfaction du roi Guillaume I[er], qui sur l'avis favorable du ministre Falck lui accorde la naturalisation: *Konings besluit waarbij* [mots illisibles] *van naturalisatie verleend worden aan de Heer Duval en denzelven benoemdt wordt tot Konink. Steendrukker*[315] La nomination n'est cependant pas à titre exclusif : *zonder dat hieruit echter eenig uitsluitend voorregt zal kunnen worden afgeleid en alzoo onder uitdrullekijke bepaling dat deze benoeming geschiedt zonder uitsluiting van anderen.*

Etait-il alors bon imprimeur-lithographe ? Le fait qu'il cherche à en engager un en juin 1818 ne prouve pas nécessairement son incompétence : il cherche peut-être quelqu'un pour conduire une seconde presse. En juillet 1818, il ouvre un atelier comportant au moins deux presses, au 224, Pape Straat, à La Haye, initialement appelé "Imprimerie lithographique de Duval de Mercourt" puis ensuite "Lithographie royale"[316].

En septembre 1818, il commence à solliciter des commandes aux différents ministères, en leur envoyant un *Recueil de différens genres d'Impressions Lithographiques.* Il s'engage à imprimer une centaine d'exemplaires d'une lettre circulaire en trois heures[317].

Le 7 novembre 1818, *D. Duval zendt proeven van zijner Lithographie* (La Haye, Algemeen Rijksarchief, *ibid.*) avec une lettre lithographiée proposant ses produits[318]. Un exemplaire de cette lettre, envoyé le même jour, se trouve aux AGR, Fonds Arenberg, MG 4252/1 [fig. 58]. Elle porte la mention manuscrite *Donné par M. le duc d'Ursel et fait dans ses bureaux*, ainsi que l'adresse *Papestraat, N° 224, section E.*

Vers cette époque, il imprime des planches qui sont réunies en un album[319], *Essai sur la Lithographie, orné de dessins et modèles d'écriture*, dont la Bibliothèque royale Albert I[er] de Bruxelles conserve un exemplaire. C'est un hommage de Duval de Mercourt, non daté, au ministre baron Falck (voir annexe 2.7), dont le ministère a duré du 19 mars 1818 au 30 mars 1824. Les planches lithographiques qui l'illustrent sont très soignées par rapport aux épreuves de cette époque [fig. 59]; elles sont, et de loin, de qualité fort supérieure aux premiers essais de Jobard.

Toutes les épreuves sont signées, sauf la page avec lettres cursives et d'imprimerie sur laquelle, dans la volute sous le texte, apparaissent les lettres D.A., probablement les initiales de Daniel Abrahams, qui se dira plus tard successeur de Duval.

---

[314] MEIJER Rob, *The history of the lithographie royale, 1818-1825* dans *Quaerendo*, 31, 2001, n° 4, p. 287.

[315] La Haye, Algemeen Rijksarchief, agenda du Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen voor het jaar 1818, Toegang 2.04.01.

[316] MEIJER Rob, *The history of the lithographie royale, 1818-1825* dans *Quaerendo*, 31, 2001, n° 4, p. 284.

[317] *Ibidem.*

[318] [...] *J'ai l'honneur de vous prévenir que sous les auspices de Sa Majesté je viens de former un Etablissement Lithographique.*
Je prends la liberté de vous offrir mes Services pour toutes les impressions dont vous pourriez faire usage, telles que Dessins en tous genres, plans topographiques et d'architecture, Cartes Géographiques, Portraits, Paysages &c, &c, Tableaux, Etats, têtes de lettres, Procès-verbaux, Mandats et autres impressions relatives aux bureaux et Administrations Ainsi que toutes formules de lettres de change, Quittances, circulaires, factures, lettres de voiture, Connoissoiments, Polices d'assurances et tout ce qui a rapport à la banque et au commerce, billets, cartes de visites, Musique et finalement toute impression quelconque [...] (lettre publiée par Meijer, *Ibidem*, p. 301-302).

[319] MOULIJN (p. 36) tente de dater cet album et propose uniquement juillet 1818 comme terminus post quem puisque Duval se dénomme dans cet essai [Planche I] lithographe du roi.

On pourrait, dit Moulijn (p. 37), penser que, hormis cette planche, Duval dessinait lui-même ses dessins sur la pierre. Mais il ajoute que ce n'est certainement pas le cas : "la lithographie avec les deux vaches" est mentionnée dans le catalogue de Fr. Muller (*La lithographie, Ecoles française, néerlandaise, allemande et russe*, F. Muller & C°, N° 610) sous le nom de J. Kobell et le style des différentes planches est assez varié. On doit donc conclure que Duval n'était pas un suffisamment bon dessinateur pour mener le travail de A à Z[320]. Quant à la lithographie "étrusque" [fig. 60], elle pourrait, selon Marion Bauwens, avoir été tirée à Paris par de Lasteyrie, qui exécutait ce genre de travaux[321].

En décembre 1818, Duval lance un premier appel de détresse au roi : il a fait de mauvaises affaires à cause de la banqueroute d'une institution bancaire d'Amsterdam et il demande un monopole auprès des administrations, ce qui lui est refusé[322].

Le 22 février 1819, la mère du roi honore de sa visite l'atelier lithographique de Duval à la Haye. L'événement donne lieu à l'impression d'une planche représentant les armes d'Orange, Nassau et Prusse et le portrait du prince héréditaire. Sous ce portrait figure le texte *Madame la Princesse Douairière d'Orange Nassau née Princesse royale de Prusse a daigné honorer de son auguste Présence l'établissement lithographique à La Haye. Le 22me Février 1819* (MOULIJN, p. 38 et 59).

Le 24 mars 1819, *Den Lithographist Duval de Mercourt verzoekt dat hem in het locaal der Minimes een plaats wordt afgestaan tot het vestigen zijner Steendrukkerij* (ARA, ibid., index 1819). L'affaire est vite réglée, car on lui répond le 5 avril : *Aan Duval de Mercourt een plaats aangegeven voor zijne Lithographie in het Gebouw der Minimes* [fig. 61] . Il ne perd pas de temps et quelques jours plus tard, un article du Vrai Libéral annonce que le local vient de lui être attribué. Il travaillera notamment pour le Waterstaat, le ministère des Travaux publics[323] :

> *Avis.*
>
> *Imprimerie lithographique royale.*
>
> *Duval de Mercourt, lithographe du roi, vient de former ici pour le service du gouvernement, une imprimerie lithographique à l'instar de celle qu'il a depuis un an à La Haye.*
>
> *Outre les presses destinées aux administrations; il y en à pour le service des particuliers, et il se charge d'exécuter tous les genres d'impression quelconques.*
>
> *Le local qui lui a été accordé est situé couvent des Minimes, rue des Minimes, à Bruxelles* (*Le Vrai Libéral*, 16 avril 1819, n° 106, p. 4).

L'information est confirmée par un autre journal :

> *M^r^ Duval de Mercourt, lythographe du Roi, vient d'établir en cette ville une imprimerie lythographique royale, à l'instar de celle qu'il a créée à La Haye. Un local lui a été accordé aux ci-devant minimes* (*Journal de la Belgique*, 29 avril 1819).

Ce lieu des Minimes est relevé dans un ouvrage publié par Jobard en 1827 : le *Guide des voyageurs dans Bruxelles* par Colin de Plancy[324], orné de planches, revu et augmenté par

---

[320] MOULIJN (p. 37) signale, outre l'album de Duval, un portrait d'un baron Robert Fagel, lieutenant au service du roi des Pays-Bas, plénipotentiaire auprès du roi de France, dont un exemplaire est conservé au Rijks prentenkabinet, Amsterdam (inv. V.S. 1759). Il porte la mention "lithographie royale de Duval de Mercourt à La Haye" et date donc de 1819. La même mention se trouve sur un portrait de "Kallaye. Femme de la terre des esquimaux", non localisé (*Ibid.*). Selon Meijer, c'est Fagel qui a invité Duval aux Pays-Bas (MEIJER Rob, *The history of the lithographie royale, 1818-1825* dans *Quaerendo*, 31, 2001, n° 4, p. 281).

[321] BOUWENS, Marion, *De kleurenlithografie* dans *De techniek van de Nederlandse boek-illustratie in de 19e eeuw*, Kerstnummer Grafisch Nederland, Amstelveen, 1995, p. 70.

[322] MEIJER, *Ibidem*, p. 287.

[323] Ceci est confirmé par un décret du 21 juin 1819 (MEIJER, *Ibidem*, p. 289).

[324] Colin de Plancy [Jacques-Albin-Simon], *Guide des voyageurs dans Bruxelles ou dictionnaire topographique des rues, places, églises, palais, couvens, etc. de cette résidence, dans son état actuel, comparé à son état ancien, contenant généralement tout ce qu'il est utile de savoir et toutes les indications qu'on peut souhaiter dans cette ville; avec des notices sur les environs et une petite histoire de Bruxelles*. S'écrit Colin ou Collin. VAN DER MARCK (p. 242, note 82) décrit Colin de Plancy comme un aventurier français. ° Il est né à Plancy près d'Arcis-

[Joseph] Marchal, Bruxelles. Ce guide fait une allusion qui englobe deux lithographies royales différentes, dans la notice du bâtiment, p. 165-166 :

> *Minimes (Couvent des), - dans la rue des Minimes, sect. 1. Les Minimes qui s'étaient établis à Anvers, en 1614, à Anderlecht en 1615 eurent une maison à Bruxelles, en 1616. Leur église est dédiée aux Sts-Jean et Etienne; la première pierre en fut posée en 1700. Comme cette communauté religieuse était peu nombreuse, en 1789, Joseph II la réunit à celle d'Anderlecht et transforma le couvent de la rue des Minimes, en hôpital militaire. Mais ils profitèrent de la révolution qui survint, l'année suivante, pour rentrer en possession de leur monastère. On établit, en 1800, dans leur maison les ateliers de travail et de charité.* [Cet atelier de travail est décrit p. 18 : *Atelier de travail, - établi en 1800, dans le ci-devant couvent des Minimes, par Mr Doulcet-de-Pondécoulant, préfet du département de la Dyle, pour la répression de la mendicité. Les indigens qu'on y employait filaient et tissaient le lin, le chanvre, la laine et le coton. Les étoffes qu'ils fabriquaient étaient destinés aux hôpitaux et à la classe pauvre. On leur distribuait à manger* ... En 1806, il occupait six cents ouvriers. Mais en 1813, cet établissement ne subsistait plus à Bruxelles. On l'avait transporté à Louvain où il n'est plus qu'un souvenir.] *On y a installé pendant quelque temps, la lithographie royale dont Mr Jobard est actuellement propriétaire*[325].

S'agit-il d'une simple confusion entre la lithographie de Duval et celle de Jobard, toutes deux royales, mais indépendamment ? Ou serait-ce une indication que Jobard aurait travaillé dans la lithographie de Duval au couvent ?

En 1828, Hertog Somerhausen[326] rappelle dans une description de Bruxelles que c'est aux Minimes que la lithographie a réellement débuté dans cette ville :

> *De geheele plaats, voorbij de kerk, tot over die van het nieuwe gebouw, behoorde eertijds tot het klooster der Minimen, bestond als zoodanig van 1616 tot 1796, wanneer deze orde alhier vernietigs werd. Vijf jaren later werd het in een Bedelaars werkhuis veranderd, en bleef adus tot in 1813, op welken tijd het tot eene tabaksfabrijk gebruikt werd. Twee jaren daarna werd er de eerste hier te Brussel bestaande steendrukkerij (Litographie) in gevestigd, en, weinig tijds daaropvolgende, een gedeelte van het gebouw tot een militair- en burgerschool besteed*[327].

---

sur-Aube, le 28 janvier 1793. *L'artiste*, 1835, p. 135 est choqué par l'attitude arrogante de cet étranger sans talent qui spécule sur l'intérêt du public pour l'histoire nationale rien que pour se faire de l'argent, et qui signe *Fastes militaires de la Belgique*, une compilation de textes qui ne sont que des emprunts éhontés. Il est l'auteur du *Dictionnaire de Paris*. Il est renseigné (GODFROID, p. 608) comme l'auteur d'une contrefaçon : *Dictionnaire infernal. répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent à la magie.* Par Collin de Plancy, 4e édition augmentée de deux cent cinquante articles nouveaux. Un vol. in-8° à deux colonnes. Bruxelles, Méline. 1845. 6 fr. Il sera membre-fondateur de la Société des Beaux-Arts (voir chapitre Dewasme). Selon Guislain (p. 169), il est un neveu de Danton; il a fait faillite à Paris dans la librairie et vit de sa plume à Bruxelles.

[325] Le couvent a été supprimé en 1796. Il a été converti en dépôt de mendicité (1801), hôpital militaire, puis en magasin d'artillerie, en fabrique de chapeaux de paille, en manufacture de tabac (1813), en imprimerie lithographique et, enfin, en prison de femmes. A cet emplacement se trouve aujourd'hui l'Athénée Catteau (architecte François Malfait (1927-1932), entrée rue Ernest Allard, 49). Le site Internet de cette école cite également un atelier de lithographie en 1815. Il a probablement puisé son information dans Guillaume DES MAREZ, *Guide illustré de Bruxelles, monuments civils et religieux* (réédition du Touring Club royal de Belgique, 1959, p. 227, qui, à l'évidence, a consulté nombre de guides du XIX[e] siècle).

[326] Somerhausen, Hertog (Niederwehren [Bavière], 22 octobre 1781 - Bruxelles, 5 mars 1853), docteur en philosophie et lettres. Il collabore au *Mercure belge* de Weissenbruch (*Du journal encyclopédique à la quadrichromie*, cat. exp., Bruxelles, 1957, p. 65, qui donne comme prénom "Hardy"). Il travaille comme instituteur, puis comme traducteur juré à Bruxelles. Il publie en 1820 un *Tableau synchronologique de l'histoire ancienne et moderne* (*Journal de Bruxelles*, 15 octobre 1820). En 1822, il est admis par le tribunal de première instance de Bruxelles comme traducteur juré pour le *français, le hollandais (ou flamand), l'allemand, l'anglais, l'italien et le latin* (*Journal de Bruxelles*, 5 mai 1822).

[327] SOMERHAUSEN, Hertog, *Beschrijving der stad Brussel, derzelver voorsteden en omgevingen*, Brussel, J. Luneman, 1828.

Somerhausen, qui écrit son guide quelques années seulement après les événements, place donc les premiers essais en 1815, ce qui est beaucoup trop tôt, et contradictoire avec toutes les autres informations. Serait-ce une erreur basée sur une confusion entre la première et la seconde date d'arrivée de La Tour du Pin ? Est-ce seulement à l'installation de Duval à Bruxelles, soit en avril 1819, qu'ont eu lieu les contacts entre Jobard et Duval ? Jobard ne serait-il arrivé qu'en 1819 dans notre capitale ?

La même année, un article[328] confirme ces informations et suggère une association Jobard-Duval avant l'ouverture de l'atelier aux Minimes :

> *Après que M. Sennefelder eut fait connaître son invention, il se rendit à Paris pour y établir une lithographie, et son frère cadet apporta à Bruxelles cet art nouveau; mais il était loin d'avoir acquis la célébrité qu'il obtient aujourd'hui. L'inventeur, comme c'est l'usage, ne jouit guère de sa découverte: M. Sennefelder jeune dut quitter cette ville, et, peu de temps après, M. Duval, de Paris, vint le remplacer. Il s'associa M. Jobard, artiste distingué dans ce genre, et le Gouvernement, pour favoriser cette entreprise, accorda à M. Duval un local aux Minimes, avec autorisation de donner à son établissement la dénomination de* lithographie royale.
>
> *Un des premiers ouvrages, qui sortit de ses presses, fut les planches du* Manuel des Impositions typographiques, *dont l'auteur de cet article fut l'éditeur; mais on ferait mieux aujourd'hui.*

Le 7 mai 1819, Duval fait appel au gouvernement pour financer son installation : *Duval de Mercourt vraagt een avance van f 1200 voor zijn lithographie.* La réponse est positive. *Resolutie van den Minister om aan Duval de Mercourt een avans te doen aan het door hem te goed hebbende bij andere Depart. Missive aan Binnen Zaken, de Matierst [?] Instantie & Staatssecretaris.* Il réitère une demande quelques semaines plus tard : *30 juni adres van Duval de Mercourt aan ZM om een voorschot van f 4000.* Sa demande de 4000 florins est refusée, suite à un avis du ministre Falck qui craint que Duval ne puisse rembourser[329].

Un article de *L'Oracle* du 6 septembre 1819 signale que l'établissement des Minimes est en pleine activité :

> *Parmi les inventions nouvelles, celle de la lithographie est sans contredit une des plus précieuses. Déjà notre ville possède plusieurs établissemens de ce genre; ils rivalisent d'efforts pour se surpasser, et cette heureuse émulation tourne à l'avantage des arts. Il en est un, entr'autres, qui n'est pas assez connu et qui mérite de l'être sous tous les rapports, c'est l'imprimerie lithographique royale, établie au couvent des ci-devant couvent Minimes : plusieurs presses y sont en pleine activité. Nous invitons les amis des arts d'aller examiner les ouvrages qu'on y exécute; ils seront enchantés des procédés ingénieux, de l'opération et des résultats qu'elle produit : leur attention se fixera particulièrement sur la finesse de divers dessins, qui ne le cèdent en rien à la gravure la plus achevée. Sous un gouvernement protecteur des arts, un tel établissement ne peut manquer de recevoir des encouragements, qui le feront atteindre bientôt à un haut degré de perfection.*

Mais quelques semaines après son installation à Bruxelles, Duval doit s'associer avec l'imprimeur du roi Weissenbruch[330].

---

[328] Ce texte, que nous pensons pouvoir attribuer à Pierre-Joseph Brunelle, a été publié dans *Journal de la petite poste de Bruxelles*, le 12 juin 1828 (in extenso dans l'annexe 2.4).

[329] Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01, Index 4191 - 1819, agenda n° 1712.

[330] Dans une requête au roi le 21 avril 1820, il dira qu'il a été *forcé à former une association à Bruxelles dont il est victime* (MEIJER Rob, *The history of the lithographie royale, 1818-1825* dans *Quaerendo*, 31, 2001, n° 4, p. 289).

2.5 Weissenbruch

2.5.1 La firme Weissenbruch

L'imprimerie Weissenbruch est une firme entreprenante. Son fondateur, Charles-Auguste-Guillaume Weissenbruch (Saarbrücken [Sarre], 1744 - Bruxelles, 1826[331]) [fig. 62], à peine âgé de quinze ans, assistait son beau-frère, le Français Pierre Rousseau[332], qui avait fondé à Liège une importante imprimerie. Protégés par l'impératrice Marie-Thérèse, ils ont publié à partir du 1er janvier 1756, un *Journal encyclopédique*, dont le but était de diffuser les idées de l'*Encyclopédie*. Le prospectus annonce : *L'objet de ce journal est de ressembler, chaque quinze jours, tout ce qui se passe en Europe de plus intéressant dans les sciences et dans les arts. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, les Pays-Bas, en un mot l'Univers savant fera l'objet de nos recherches, de nos soins et de notre travail.* Le Journal encyclopédique est diffusé dans toute l'Europe, mais l'entrée en France est plus difficile car la censure y est sévère. En 1759, les imprimeurs quittent la principauté de Liège et s'installent à Bouillon, où ils éditent à partir de 1764 le *Journal politique*, qui deviendra la *Gazette des Gazettes*. Ils y fondent en 1769 la "Société typographique de Bouillon". En 1776, Pierre Rousseau quitte Bouillon pour Paris et constitue son frère procureur général de l'imprimerie[333]. En 1793, le *Journal encyclopédique* fusionne avec *L'Esprit des journaux*[334]. En 1793, ces journaux qui ont aidé à préparer la révolution en sont victimes : avec la liberté de la presse en France, le besoin de faire venir les journaux de l'étranger disparaît. Les journaux publiés à Bouillon cessent de paraître[335].

Ensuite, en 1795, Charles-Auguste-Guillaume s'était installé à Bruxelles, dans l'immeuble de la corporation des Brasseurs, l'hôtel Rohan-Guéméné, place du Musée, 1085[336]. Dès juin

---

[331] 1822 selon certaines sources, mais la date exacte est le 1er mars 1826 : *In het jaar Achtien honderd ZES-EN-TWINTIG den Tweeden der maand Maart zijn voor ons ondertekende Josephus Van Gameren, Schepen der Stad Brussel, waarnemende de werkzaamheden van Ambtenaar van den Burglijken Stand, Gecompareerd Nicolaus Josephus Foubert, beroep Koopmansklerk, oud vierenveertig jaren, en Adolphus Joannes Baptista Weissenbruch, beroep Rentenier / Kleinzoon oud eenentwintig jaren, beide alhier gehuiswest, welke Ons verklaard hebben, dat op den Eersten dezer maand Maart ten twaalf uren snachts overleden is den heer Augustus Carolus Guilielmus Weissenbruch, Rentenier oud een en tachtig jaren zeven maanden zeven dagen, geboren te Saarbruck (Pruissen). / wonende in de museumstraat wyk 7 N° 1057, weduwenaar van Vrouw Joanna Marguareta Reÿ -. na voorlezing hebben de comparanten geteekend. Foubert Adolphe Weisenbruch J. Van Gameren* (Acte de décès n° 605, 1826; Archives de la Ville de Bruxelles).

[332] Rousseau, Pierre (Toulouse [Haute-Garonne], 16 août 1716 - Paris, novembre, 1785). Il arrive en 1755 à Liège, où il reste jusqu'en 1759. Il continue la publication de son *Journal encyclopédique* (commencé à Liège en 1756) à Bruxelles en 1759, puis à Bouillon en 1760. En 1793, le *Journal encyclopédique* fusionne avec *L'Esprit des journaux*. Le 30 septembre 1755, Pierre Rousseau a épousé Louise-Frédérick Jeanne-Christiane Weissenbruch (Saarbrucken, 1736 – Bruxelles, 1815), sœur de Auguste-Charles-Guillaume. Il n'a pas de lien de parenté avec Jean-Jacques Rousseau. Merci à Jean-Pol Weber qui nous a fourni des informations des registres paroissiaux et d'état civil de Bouillon qui ont précisé les biographies de Rousseau et des Weissenbruch.

[333] PIERROT, Roger, COLIN, Georges, LIEBAERS, Herman, *Du journal encyclopédique à la quadrichromie. Deux siècles d'imprimerie* [catalogue de l'exposition consacrée à l'imprimerie Weissenbruch; du 4 au 27 octobre 1957], Bruxelles, 1957, p. 32.

[334] Ce journal, publié par les Weissenbruch sera interrompu en 1814 puis reprendra sous la direction de Louis-Michel-Jules Weissenbruch : *L'Esprit des Journaux a cessé de paraître en décembre 1814.* [...] *Un temps meilleur me permet de la reprendre. Assuré du secours de savans et de gens-de-lettres, parmi lesquels je suis autorisé à nommer MM. Arnault, Cadet-Gassicourt, Eusèbe-Salverte, Mellinet, etc.* [...] *Ce journal existe depuis 1772, et forme une collection de 490 volumes, malgré deux interruptions forcées de quelques mois pendant 25 années de révolution. (littéraire, scientifique, comptes-rendus) (Gazette générale des Pays-Bas*, supplément au 11 février 1817).

[335] *Le journal encyclopédique et la société typographique*, cat. exp., Bouillon, Musée ducal, 1955, p. 25.

[336] Sous la période française, l'adresse est place de l'Egalité (ci-devant place de la Cour). Le n° 1085 deviendra 1057, puis 1; Jobard occupera le n° 2 quand il sera directeur du *Musée de l'Industrie*). Le recensement de 1812 signale Auguste C. G. [= Charles-Auguste-Guillaume] 67 ans, veuf, rentier, S[ecti]on 7, rue du Musée 1085 (né à

1815, Louis-Jules-Michel[337] [=Louis-Michel-Henri-Jules] (Bouillon, 18 mai 1772 - Bruxelles, 28 juillet 1851), qui était actif à Bruxelles depuis 1795. Fils de Charles-Auguste et de Jeanne-Marguerite Rey, il a fait ses études au Collège de Navarre à Paris et a participé activement à la révolution bouillonnaise (1790). Ami de Bouteville-Dumetz (1846-1821), qui est nommé en 1795 par le Directoire Commissaire Général pour l'organisation de la Belgique, Weissenbruch devient l'imprimeur officiel du département de la Dyle, puis imprimeur du roi des Pays-Bas[338]. Jacques-Louis David a exécuté son portrait vers 1805 [fig. 63]. L'imprimerie Weissenbruch obtient la collaboration des proscrits français pour publier le *Journal général des Pays-Bas* (1815-1819), où de nombreux articles évoqueront la lithographie; le *Mercure belge* (1817-1820) et le *Journal de Bruxelles* (1820). Louis-Michel Henri Jules, le fils de Louis-Charles-Guillaume (mort le 4 mars 1826) et de Jeanne-Marguerite Rey (fille de l'imprimeur amstellodamois Michel Rey), éditera à partir de 1826 *Le Constitutionnel*, qui préparera le mouvement révolutionnaire de 1830.

La firme se risque dans de nouveaux procédés : Les Weissenbruch sont parmi les premiers à s'intéresser à l'impression de la musique, des papiers peints[339] et des reproductions lithographiques[340]. Plusieurs publicités annoncent des ouvrages de musique ou des partitions, en taille-douce et en lithographies.

> *La cinquième et dernière livraison de l'ouvrage de M. Roucourt, sur la théorie du chant, paraîtra à la fin de cette semaine, chez M. Weissenbruch, imprimeur, place royale* (*Journal de Bruxelles*, 24 août 1821).

Saarbruck, à Bruxelles depuis 1800); Louis J.M.N. [=Louis-Michel-Henri-Jules] 40 ans [en réalité 42], imprimeur, époux de Jeanne-Joséphine Renard) à Bruxelles depuis 1795, (3 garçons et deux filles, Louise Caroline, 13 ans et Marie-Bernardine, 10 ans, née à Bruxelles); Louise Frédérique, 77 ans; née à Saarebruck [veuve de Pierre Rousseau], à Bruxelles depuis 1800.

[337] Albert Guislain le prénomme erronément Louis-Pierre-Alexandre. Le recensement de 1816 (section 7, vol B) mentionne : Weissenbruch, Louis Julle [*sic*] Imprimeur, 44 [*sic*] ans, né à Bouillon 1 garçon 4 filles [*sic*]. Epoque de l'établissement en ville : 1795. rue de Musée 1085 (qui devient 1057) Epouse Renard Jeanne Joseph, 34 ans née à Liège [Renard de Chession]; enfants : Louise Caroline, née à Bruxelles, 17 ans, Marguerite Bernard, née à Bruxelles, 14 ans; Auguste Frédéric, né à Bruxelles, 13 ans; Adolphe, né à Bruxelles, 11 ans. Weissenbruch Auguste Charles, rentier, 71 ans, né à Saarbruck.

[338] Weissenbruch indique son titre à partir du 29 juin 1815 dans le *Jounal officiel du gouvernement de la Belgique.* Il publie des textes officiels : *Annonce littéraire. M. Weissenbruch, imprimeur du roi, vient de mettre en vente la collection complète des lois sur les accises* [...] *Ces éditions sont faites sur le texte même du Journal officiel* (*L'Oracle*, 28 juin, 4 juillet 1819).

[339] Le registre des patentes de l'année 1817 conservé aux Archives de la Ville de Bruxelles signale pour la septième section *1089 Werssenbroeck L.J.M.H.* [*sic*] *Imprimeur, moins de 50 ouvriers.* En 1818, les registres signalent : *Place Royale Weissenbruch Imprimeur (classe 4) Fabricant de papier (classe 6) débitant. Note : il est journaliste. Où est situé[e] sa fabrique de papiers ? Y est-il imposé ?* Les enquêteurs ont visiblement mal noté l'activité : "fabricant de papier" au lieu de "fabricant de papier peint", et la confusion a provoqué la note dans le registre. En 1819 : *1055 Weisenbruch Débitant (classe 16) Imprimeur (classe 10) 9 ouvriers Fabricant de papier (classe 10) 11 ouvriers Graveur de musique (classe 11) Éditeur de journaux (classe 5).* En 1820, deux surcharges dans le registre semblent indiquer l'embarras des fonctionnaire dans la description des activités : *Weisenbrouck Ls J. Michel Imprimeur.* Sur un grattage, on peut lire : *37 ouvriers. Fabricant de papier.* Sur grattage : *Peintre imprimeur litographe] de musique [N° métier 456] Journaliste [N° métier 439] Boutiquier [N° métier 206].* Les registres des années suivantes montrent que le nombre des ouvriers est relativement important, ce qui prouve la bonne marche de l'entreprise. En 1821 : *Weissenbruch Ls Imprimeur fabricant de papier peint éditeur de musique md boutiquier débitant de la première espèce.* En 1822 : *Weissenbruch Louis Jules Imprimeur Fabricant de papier peint 39 ouvriers, Éditeur de musique, Boutiquier.* En 1823 : *Weissenbroek Drukker Fabrikanten schilder van papieren winkelier.* En 1824 : *Weissenbrouck Boekdrukker en Papier Fabryk uitgever van muzyk Winkelier.* En 1825 : *Weissenbroek Louis J Michel Henrÿ Zetters Boekdrukker en papier fabriek* Il a alors 31 ouvriers. En 1826 : *Weissenbroek Lodewijk Julie [sic] Michel Drukker in Letter-Kundigewerken en papier* 36 ouvriers. En 1827 : *Weissenbruch L. Juul Boekdrukker & fabrykt van gekleurd papier.* 50 ouvriers. En 1828 : *Weissenbruch Lodewyk Jules M. Boekdrukker* 60 ouvriers. En 1829 : *Weissenbruch Lodewyk Jules; Boekdrukker en kleurpapier fabrikant.* 78 ouvriers. En 1830 : *Weissenbruch Lodewyk Jules Mel; Drukker en fabrikant van gekleurd papier* 50 ouvriers.

[340] *Du journal encyclopédique à la quadrichromie*, *op.cit.* p.17; voir aussi LIBRECHT, Henri, *Les grandes maisons belges à l'heure actuelle* dans *Histoire du livre et de l'imprimerie en Belgique des origines à nos jours*, Bruxelles, 1934, p. 141.

Edité par Weissenbruch, le *Journal de Bruxelles* est évidemment le premier annonceur publicitaire des productions de l'imprimeur du roi.

*La cinquième livraison de l'*Essai sur la théorie du chant, *par J.B. Roucourt,* professeur et directeur de l'école de chant de Bruxelles[341] et membre de diverses académies, *vient de paraître chez Weissenbruch, le prix est de 2 fr. avec les planches de musique qui sont à la suite. Cette livraison termine l'ouvrage dont nous avons annoncé les parties successives : le prix de la collection complette* [sic], *avec les 40 planches lithographiées et gravées, est de 12 fr. Le travail de M. Roucourt a été accueilli avec beaucoup de bienveillance; on peut maintenant en juger l'ensemble. Les amateurs trouveront sans doute que l'auteur n'est pas resté au-dessous de sa réputation, et qu'il a tenu toutes les promesses qu'il avait faites* (*Courrier des Pays-Bas*, 13 septembre 1821).

À une infidèle, romance à une ou deux voix. Paroles de Conpigni, musique de Roucourt, directeur de l'école de chant, à Bruxelles. Prix 1 fr. 50 cent chez Weissenbruch, éditeur et marchand de musique, rue du Musée, n° 1085.

(*Journal de Bruxelles*, 10 octobre 1821).

M. Weissenbruch, éditeur et marchand de musique, publie en ce moment les airs et les duos de la Lampe Merveilleuse, *avec accompagnement de piano.*

(*Journal de Bruxelles*, 20 février 1822).

Les impressions de papier de fantaisie sont aussi une spécialité de l'imprimeur :

Annonce particulière.

Avis.

Fabrique de papiers de toutes couleurs, fines et ordinaires, sur papiers de toutes dimensions, de papiers maroquinées, jaspés, granit, veau racine, marbrés de toutes couleur etc. etc. pour impression, reliüre [sic], *enveloppe et couvertures de toute espèce, pour parfumeurs, confiseurs, fleuristes, fabricans de tabac, etc. etc.*

Cette fabrication, dont plusieurs procédés sont absolument nouveaux, et qui n'existait pas dans ce royaume, y a été importée depuis le mois de septembre de l'année dernière par le soussigné. Il peut actuellement satisfaire à toutes les demandes qui lui seront faites, dans le plus bref délai, et dans les q[*u*]*alités les plus belles et les plus fines, comme dans les plus communes.*

Ses prix offrent de très grands avantages aux personnes qui voudront bien s'adresser à lui.

Son magasin et sa fabrique sont situés à côté de sa maison, cour du jardin botanique, rue du Musée. Weissenbruch, imprimeur du roi (*Le Vrai Libéral*, 15, 23 avril, 1er mai 1818)[342].

La fabrique de papier de couleur de Weissenbruch est donc en activité depuis septembre 1817. Mais que sont ces procédés nouveaux qui auraient été importés ? S'agirait-il d'une allusion à la lithographie ? Septembre est en effet le mois d'arrivée de Senefelder à Bruxelles. Mais il doit s'agir d'une coïncidence : rien n'atteste une entente entre Weissenbruch et Karl Senefelder, et si Weissenbruch utilise déjà la lithographie, ce qui n'est pas sûr du tout, ce serait plutôt pour des impressions de textes ou de dessins monochromes. Est-ce lui qui imprime les lettres circulaires annoncées le 7 juin 1818 par le *Journal de la Belgique* 7 juin 1818 ? Les impressions de papiers de fantaisie se font par de toutes autres techniques : le papier est coloré en pâte dans la cuve ou bien le fond est posé à la brosse.

---

[341] De cet auteur, Weissenbruch a aussi publié *Recueil de romances, airs et nocturnes à une et deux voix* (*Du journal encyclopédique à la quadrichromie*, *op.cit.*, p.61).

[342] La même annonce paraît dans *L'Oracle* des 17 et 23 avril 1818. On trouve encore une annonce de Weissenbruch le 1er juillet 1818 pour du papier couleur dans le *Journal Général des Pays-Bas*. Et un article met les choses au point suite à de faux représentants chez des libraires, marchands de papiers, relieurs. Il vend aussi des papiers satinés et des cartes à imprimer (*Journal général des Pays-Bas*, 10 mars 1819). En 1825, Weissenbruch envoie des papiers peints à l'exposition des produits de l'industrie de Haarlem : *Voici la suite de la liste des envois faits pour la province du Brabant méridional à l'exposition de Haarlem :* [...] *J.L. Weissenbruch* (id. [= Bruxelles]), *papiers peints* (*Journal de Bruxelles*, 2 juillet 1825).

À vendre une partie considérable de papier-maculature, en rames, feuilles entières non pliées, format carrés ou médian et pro patria, à un prix raisonnable. S'adresser chez M. Weissenbruch, imprimeur du roi, rue du Musée, n° 1085, à Bruxelles (*Journal de la Belgique*, 26, 28 décembre 1818).

La qualité des productions Weissenbruch est attestée par les récompenses obtenues lors des expositions de Gand en 1820, Haarlem en 1825 et Bruxelles en 1835 (catalogue, p. 289). Il y présentait des papiers marbrés et de couleurs.

Si elle n'est pas encore chez Weissenbruch en 1818, la lithographie est "dans l'air" à Bruxelles : Nous l'avons vu avec les dépôts de travaux parisiens et l'édition de l'opuscule *Coup d'œil sur la lithographie.* En tous cas, en 1818, Weissenbruch innove en typographie : il utilise les premières presses en fer qui aient fonctionné à Bruxelles[343]. Ce sont des presses du type "colombienne", modèle inventé par George E. Clymer, de Philadelphie [Pennsylvanie, USA] en 1813. En 1817, Clymer s'est installé en Angleterre, où il a commencé immédiatement la fabrication de sa presse. Briavoinne dévoile les circonstances de cette acquisition :

Un colombien [*sic*], *à peu près vers la même époque, offrit à M. Falck, chargé du ministère de l'intérieur, la première presse en fer qu'on ait vue en Belgique. Ce ministre la fit déposer chez M. Weissembruch, où elle fut montée. Sur le rapport favorable de ce dernier, elle fut achetée pour compte de l'imprimerie de l'État, et M. Weissembruch en fit faire deux sur le même modèle par le mécanicien Gouy. On lui donna le nom de colombienne à cause de son inventeur. Plus tard, M. Wahlen fit venir de Londres une presse en fer dite à la Cooper qui servit de modèle aux mécaniciens de Bruxelles* [344].

Ce type de presse rivalise avec la presse Stanhope. Lord Charles Stanhope (1753-1816), inventeur et philanthrope britannique, a conçu en 1795 la première machine à main totalement métallique [fig. 64]. Avec les perfectionnements de pression et d'arrivée d'encre, elle permettait l'impression de 100 feuilles à l'heure. La presse Stanhope a été introduite en France en 1814 et en Belgique en 1817[345] et sera utilisée pendant plusieurs dizaines

---

[343] LANCKMANS, Alain, *L'évolution des techniques d'impression à Bruxelles durant le XIXème siècle* dans *Technologia Bruxellensis*, 1980, vol.3, num. 2&3, p. 56.

[344] BRIAVOINNE, Natalis, *Sur les inventions et perfectionnemens dans l'industrie depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours,* mémoire couronné le 8 mai 1837, Académie royale de Belgique, t. XIII, 1838, p. 108. Bruxelles, 28 juin. Un article de 1820 confirme cette affirmation de Briavoinne : *Le journal de la Belgique rapporte, dans le n° de ce jour, que le Staatscourant vient de donner la description d'une presse inventée par George Glymen (sic), de Philadelphie, et qui vient d'arriver à l'imprimerie d'état, à La Haye. Nous avons tout lieu de croire que cette presse américaine est la même qui a été montée, il y a plus d'un an, à Bruxelles, chez l'éditeur du Journal général, où elle a été exposée pendant plus de huit mois aux regards du public. A cette occasion, plusieurs imprimeurs, mécaniciens et autres gens de l'art ont été spécialement invités de venir examiner cette presse de nouvelle invention et en faire un rapport sur son mérite* (*Journal général des Pays-Bas*, 29 juin 1820).

[345] Son arrivée est l'occasion d'un historique : *Il se trouve en ce moment en vente, à Anvers, une presse d'imprimeur, entièrement en fer, d'une nouvelle construction, faite à Londres par le meilleur artiste du pays. Nous saisissons cette occasion pour informer nos confrères que M. Sacré, imprimeur et mécanicien à Alost, confectionne des presse typographiques dans la dernière perfection. A l'avantage de se procurer un ouvrage parfait, ils éprouveront la satisfaction de faire travailler un artiste belge et profiteront, d'un autre côté, des frais considérables de port et de droit d'entrée, auxquels sont sujets les outils et instruments qui nous viennent de l'étranger. On a fait déjà plusieurs tentatives pour perfectionner la presse, en en changeant le mécanisme, soit en tout, soit en partie. Les mécaniciens connus qui en ont exécuté avec succès sont Mr Prudon qui en établit une chez M. Didot à Paris, en 1782; Anisson, directeur de l'imprimerie du Louvre, qui, en 1786, en fit construire une, digne d'une approbation distinguée de l'académie des sciences; Genard qui, la même année, donna l'idée d'une nouvelle presse dont il voulait rendre la manœuvre moins pénible, en substituant au mouvement de traction un mouvement de pression, du haut en bas. En 1784, M. Pierres présenta au roi un modèle d'une nouvelle presse. Louis XVI saisit le jeu de cette ingénieuse mécanique, imprima lui-même quelques feuilles et fit exécuter la presse en grand par l'auteur. En 1786, M. Hany* [*sic* pour Hauÿ] *imagina une nouvelle presse pour l'imprimerie des aveugles nés : à l'aide de cette presse, ils peuvent imprimer, sans couleur à la vérité mais avec relief. Les journaux ont rendu compte de la nouvelle presse à vapeur, inventée en Angleterre et dont les effets surpassent tout ce qui a été imaginé jusqu'à présent Elle ne peut être employée que dans des imprimeries où se font constamment des tirages extraordinaires, et son prix extraordinairement élevé ne la mettra qu'à la portée d'un très-petit nombre d'imprimeurs* (*Journal de la Belgique*, 20 octobre 1817).

d'années sur le continent. Balzac la décrit dans *Les illusions perdues* en 1837. Une presse que les journaux de l'époque disent inspirée de la presse Stanhope fonctionne en démonstration à Bruxelles en 1818.

> *Le sieur Wolschot, fondeur et mécanicien à Anvers, vient de construire une presse, dont le modèle se trouve en tête d'un avis imprimé. Cette machine, que l'on dit être de l'invention de lord Stanhope, est perfectionnée d'après un système qui réunit la simplicité du travail ordinaire aux avantages les plus essentiels, soit sous le rapport de la célérité, soit sous celui de la conservation de la lettre ou la beauté de l'impression. La platine, qui est d'une telle étendue qu'elle couvre les plus grandes formes ordinaires, ne tombe point avec toute la force de sa pesanteur sur la forme, comme les autres presses, mais elle est posée sans le moindre choc, de sorte que la lettre est pressée sans être battue, ce qui contribue beaucoup à sa conservation. Un autre avantage très-essentiel est que la force de la presse, quoique supérieur aux anciennes, est maîtrisée de manière que le degré de force, limité par un régulateur, est toujours le même pour chaque exemplaire, et ne dépend pas, en plus ou en moins, des forces de l'ouvrier. Le travail sur cette presse, quoique se faisant d'un seul coup, exige moins de force; la construction toute en fer lui donne une solidité et une exactitude qui ne laissent plus rien à désirer. cette presse tient moins de place que les autres et elle est maintenue par son propre poids* (*Journal de la Belgique*, 4 juin 1818)[346].

Mais nous avons découvert dans les archives à La Haye que Wolschot et Clymer ont reçu en même temps la médaille du Lion des Pays-Bas[347]. C'est peut-être un signe qu'il existait un accord de production entre le mécanicien anversois et l'inventeur américain ?

L'acquisition de nouvelles presses contribue visiblement à la prospérité de la firme Weissenbruch, qui est attestée par l'embauche, l'année suivante de six ouvriers.

> *On demande six compagnons pour la presse, munis de leurs livrets. S'adresser chez Mr. Weissenbruch, imprimeur du roi, à Bruxelles, avant le 1er juin* (*Journal de la Belgique*, 22 mai 1819 et *Le Vrai Libéral*, 23 mai 1819).

Ce serait à cette époque que Weissenbruch ajoute la lithographie à ses techniques de production. Une petite annonce, à nouveau, montre que le procédé ne demande qu'à s'implanter à Bruxelles :

> *Pierres litographiques* [*sic*] *à vendre de la première qualité, venant de Bavière, il y en a de diverses grandeurs : plusieurs de 2 pieds*[348] *6 pouces de longueur sur 1 pied 6 pouce de largeur. Chez Thélène, sculpteur*[349]*, rue de Louvain, n°38* (*Le Vrai Libéral*, 22, 24, 26 juin 1819).

---

[346] Des annonces semblables paraissent dans d'autres journaux : *Le Sieur Wolschot, fondeur et mécanicien, demeurant à Anvers, a l'honneur de prévenir MM. les imprimeurs et autres, qu'il a déposé chez m. H. J. Helin, rue de Namur à Bruxelles, une presse à imprimer construite à l'instar de celle inventée par Lord Stanhope, mais perfectionnée sur un système utile tant par sa simplicité pour l'aisance du travail, que pour la précision dans l'impression. Pour donner plus de facilité aux amateurs qui désireraient en faire l'acquisition, une d'elle restera chez ledit sieur Helin (pour modèle) où on pourra la voir et y faire les essais convenans; comme on pourra aussi traiter tant sur les prix que sur les conditions, à tout quoi il est autorisé* (*Journal de la Belgique*, 7 juillet 1818); Avis intéressant Le Sieur Wolschot, fondeur et mécanicien, demeurant à Anvers, a l'honneur de prévenir MM. les imprimeurs qu'il a déposé chez M. H. J. Helin, rue de Namur, à Bruxelles, une presse à imprimer, construite à l'instar de celle inventée par lord Stanhope, mais perfectionnée et simplifiée; elle présente les plus grands avantages pour l'aisance du travail et pour la précision de l'impression. Pour donner plus de facilité aux amateurs qui désireraient en faire l'acquisition, une d'elles restera pour modèle chez ledit Sieur Helin, qui est autorisé à traiter du prix et des conditions. On pourra le voir chez lui et y faire des essais (*L'Oracle*, 29, 30 juillet, 5 août 1818). Un autre quasi identique paraît dans Le Vrai Libéral des 28, 31 juillet et 3 août 1818.

[347] La Haye, Algemeen Rijksarchief, toegang 2.04.01, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, Index 4193 - 1821.

[348] Le pied de Bruxelles (de 11 pouces ou 88 lignes) vaut 27,575 cm (DOURSTHER, Horace, *Dictionnaire universel des poids et mesures anciens et modernes, contenant des tables des monnaies de tous les pays*, Bruxelles, Hayez, 1840, p. 405).

[349] Thélène, Ambroise-Joseph (Liège, 1768 - Bruxelles, 9 décembre 1819). Il a travaillé au château de Compiègne et à l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris (BOSMANT, Jules, *La peinture et la sculpture au Pays de*

2.5.2 La collaboration Weissenbruch-Jobard

L'histoire selon Jobard

Weissenbruch reprend - c'est toujours Jobard sous la plume de Luthereau qui raconte - l'atelier de Duval de Mercourt : il paye les dettes de Duval; l'établissement et les travailleurs sont transférés dans l'imprimerie de la Cour, qui jouxte son habitation, l'hôtel Rohan-Guéméné, place du Musée. Jobard suit le mouvement. L'imprimeur garde Duval de Mercourt comme directeur de l'atelier lithographique. Mais continuant à signer des traites, Duval ne s'amende pas, et Weissenbruch le met à la porte. Weissenbruch - l'histoire romancée continue - nomme Jobard chef de son atelier de lithographie, qui compte alors huit dessinateurs et autant d'imprimeurs. Jobard aurait accepté à condition que l'on mette tout le monde à la porte ! La nomination de Jobard comme chef de l'atelier lithographique de Weissenbruch marquerait le début du premier atelier lithographique belge important. Le remplacement de Duval par Jobard améliore si bien la qualité des productions que Weissenbruch l'associe pour moitié aux bénéfices, avec deux mille francs de fixe. L'association dure deux ans. Il n'est pas impossible que lors d'un passage en Belgique fin 1819, Karl Senefelder ait travaillé quelques jours dans cet atelier.

Nous allons ici aussi tenter de faire la part des choses et voir jusqu'à quel point la biographie de Jobard peut être corroborée par les faits historiques.

La réalité historique

La consultation des registres des patentes de cette époque permet de constater une amélioration de la prospérité de la firme : en 1819, Weissenbruch emploie 9 ouvriers à l'imprimerie et 11 à l'impression du papier peint; en 1820, des surcharges dans le registre des patentes témoignent d'un changement dans les activités. Il emploie alors 37 ouvriers, notamment pour la fabrication de papier, l'impression de lithographies et de partitions. Les registres des années suivantes montrent que le nombre des ouvriers est relativement important, ce qui prouve la bonne marche de l'entreprise. En 1821, le nombre d'ouvriers n'est pas indiqué mais en 1822, ils sont au nombre de 39. Le nombre d'ouvriers a donc quasi doublé en trois ans.

À l'époque où Weissenbruch ajoute la lithographie à ses techniques de production, les journaux se font l'écho de l'évolution de la lithographie à l'étranger. Cette fois, la lithographie est bien connue et les lecteurs s'y intéressent.

France

Paris, 19 juillet.

La lithographie fait d'immenses progrès : les moindres fantaisies de nos artistes, autrefois confiées à l'obscur papier, puis reléguées dans la poussière des cartons, sont maintenant jetées sur la précieuse pierre dont on vient de découvrir une carrière assez près de Paris. On trouve toutefois dans ces compositions fugitives un feu et une naïveté qu'on chercherait en vain dans les plus grands ouvrages.

Tous les yeux sont appréciateurs de ce mérite, et le commerce de ces gravures improvisées s'accroît à tel point, que nos voisins mêmes deviennent tributaires de la

---

Liège de 1793 à nos jours, Mawet, Liège 1930, p. 38 et 45). Son fils Léon Ambroise (Paris, 12 mars 1811 - Bruxelles, 26 mars 1881) sera sculpteur d'ornements (BÉNÉZIT, t. 10, 1976, p. 135). Carlo Bronne le cite parmi les combattants de 1830 : *Les peintres Eugène et Louis Verbockehoven et Louis Verwée, le graveur Hart, le sculpteur Thélène avaient troqué la brosse ou le ciseau contre le flingot* (*L'Amalgame*, 2e édition, 1948, p. 355).

féconde habileté de nos dessinateurs (Journal du Commerce) (*Journal général des Pays-Bas*, 25 juillet 1818).

On se préoccupe des progrès techniques, avec la bénédiction de la bien nommée Société d'Encouragement de Paris, dont nous aurons l'occasion de reparler :

On annonce qu'une nouvelle carrière de pierres propres à la lithographie a été découverte dans le département de l'Aisne[350]*. Ces pierres, suivant des notes qui nous sont données par plusieurs artistes qui les ont vues, réunissent toutes les conditions et qualités indiquées par la société d'encouragement de Paris, dans les instructions qu'elle a répandues pour seconder les recherches que l'administration avait prescrites. Quand les essais que l'on fait en ce moment auront produit des résultats certains, nous les ferons connaître à nos lecteurs. Journal de Paris* (*Journal général des Pays-Bas*, 14 octobre 1819).

La lithographie, plus rapide et moins coûteuse que les autres techniques de gravure, peut suivre de près l'actualité :

Les personnes qui ont payé un peu cher leur curiosité de voir le portrait véritable de l'héroïne de Rodez, peuvent se procurer à meilleur marché le portrait de M. Fualdès fils, qui est aussi le portrait véritable; il est, dit-on, de la plus parfaite ressemblance; M. Marlet[351]*, qui en a fait le dessin lithographique avec le talent qu'on lui connaît, n'a pas négligé le prestige des souvenirs pour faire valoir un portrait déjà intéressant par lui-même.*

Des nuages mystérieux, un voile funèbre, un tombeau sur lequel le fils pleure son malheureux père [Fualdès a été assassiné], tout cela fait de ce portrait un tableau qu'on peut appeler fantasmagorique[352]*. On le trouve chez Remoissenet, marchand d'estampes, quai Malaquais, et chez l'auteur, rue de Seine, n°1* (*Journal général des Pays-Bas*, 28 août 1818).

Elle est aussi idéale pour les éditions de satire politique :

Un chapelier a imaginé de mettre dans le fond de ses chapeaux des dessins lithographiés, représentant des scènes au gré des acheteurs, tantôt des batailles, tantôt des paysages, quelques-fois des portraits; plus souvent des caricatures. Quand on veut, on tire la coulisse de la coiffe, et le sujet mystérieux disparaît; on ne le montre qu'aux fidèles (*Journal général des Pays-Bas*, 14 octobre 1819).

Au-delà des tirages d'intérêt passager, la lithographie va permettre d'illustrer à un coût raisonnable des ouvrages de grande envergure. Le premier ouvrage régulier que Jobard dessine sont les *Annales d'histoire naturelle :*

Les annales d'histoire naturelle publiées par MM. Drapiez[353]*, Van Mons*[354] *et Bory de Saint-Vincent*[355]*, dont nous avons dessiné et imprimé les planches, furent la première publication régulière due à la lithographie belge* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 277).

---

[350] Il existe plusieurs gisements de pierres lithographiques dans le département de l'Aisne : à Château-Thierry, Armentières, Villers-Cotterey (CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838 (réédition; première édition en 1830), p. 25).

[351] Jean-Henri Marlay ou Marlet (1771-1847), peintre et lithographe français (BÉNÉZIT).

[352] Vingt ans auparavant, les cabinets de fantasmagories faisaient fureur à Paris, notamment grâce à la projections de plaques de lanterne magique sur des écrans de fumée. Le plus célèbre était celui du Liégeois Robertson. Les techniques de gravure en taille-douce ont tenté de représenter de telles ambiances : le fantôme ne subit qu'une légère morsure, puis le reste de la planche est attaqué plus profondément (par exemple le fantôme du frontispice de *Les Ruines* de Volney, Bruxelles, Librairie philosophique, 1830). Mais la légèreté du travail au crayon permet de mieux restituer l'immatérialité.

[353] Drapiez (Lille, 1778 - ?, 1856). En 1809, il publie à Paris *Tableaux analytiques et synoptiques des minéraux* (classification de minéraux suivant le système de Haüy, à qui le travail est dédicacé). *M. Drapier à découvert au village de Trivières, distant de trois lieues de Mons, du succin* [ambre jaune], *et en a reconnu le gissement* [*sic*]. (*Journal de la Belgique*, 4 mai 1818). En 1833 *Flore des serres et jardins de l'Angleterre, présentant toutes les plantes récemment introduites en Angleterre.* Sa principale publication est son *Dictionnaire de chimie et de minéralogie* en 1836. Sa *Notice sur l'établissement géographique national,* publiée en 1839, connaîtra de nombreuses rééditions. La 18e paraîtra en 1860. Un Fonds Drapiez est conservé à l'Université Mons-Hainaut

(bibliothèque constituée par le naturaliste et léguée à la ville de Mons en 1866). Ce fonds contient plus de 4 000 volumes de sciences (minéralogie, chimie, géologie, botanique, zoologie) mais aussi de littérature, d'histoire, récits de voyages. (Bibliographie : JOBARD, *Rapport*, t. 2, 1842, p. 277; *LAROUSSE XIX^e siècle*, t. 6, 1869, p. 1196; VAN BENEDEN, P., *Pierre-Auguste-Joseph Drapiez* dans *BN*, 6, 1878, col. 158-164).

[354] Van Mons, Jean-Baptiste (Bruxelles, 11 novembre 1765 - Louvain, 6 septembre 1842). Chimiste, physicien, pharmacien, médecin et horticulteur. Il publie des ouvrages sur la chimie, la physique et la pharmacie, et fonde à Bruxelles le *Journal de Chimie et de Physique*, qui paraîtra de 1801 à 1804, qui aura la primeur de la publication de l'invention de la pile en 1800 par Volta (Côme, 1745 - *idem*, 1825). Quand volta découvrit la pile qui porte son nom, il en envoya à Van Mons un descriptif pour l'insérer dans le Journal de Chimie et de physique. Il s'agit donc là du descriptif original, deux ans avant la communication de la découverte à la Société royale de Londres. Van Mons publie *Pharmacopée manuelle*, Bruxelles, an X, *Pharmacopée usuelle, théorique et pratique*, 2 tomes in-8° de 500 à 600 pages (*Journal de Bruxelles*, 10 mai 1822). Auteur de *Principes d'électricité*, inspirés de Franklin et de Lavoisier. Un arrêté royal du 18 février 1817 le nomme professeur à la Faculté de Sciences et de Mathématiques de l'Université de Louvain (*Journal de Gand*, 28 février 1817); il est l'oncle de l'épouse d'Adolphe Quetelet. Membre correspondant de la société minéralogique de Iéna (*Le Vrai Libéral*, 2 décembre 1817). Membre honoraire de La société impériale de pharmacie de Saint-Pétersbourg (*Courrier des Pays-Bas*, 10 juillet 1823). Membre correspondant de la société de médecine et pharmacie d'Evreux, département de l'Eure (*Courrier des Pays-Bas*, 28 octobre 1825); (JACQUES, V., *Van Mons (Jean-Baptiste)* dans *BN*, t. 15, 1899, col. 120-131; DE SEYN, p. 1084 (avec portrait); *La Belgique sous le Consulat et l'Empire*, n° 29 du catalogue). C'est peut-être lui qui a intéressé Jobard aux problèmes de l'électricité et du galvanisme. Van Mons rédige un rapport avec. F. Cauchy sur un travail non conservé de Jobard (1833-1834) sur un moyen d'éclairage (Académie royale des Sciences Belgique, Fonds Quetelet, Correspondance, 4583). L'article de Michel Bougard consacré à Van Mons ne dit mot des *Annales Générales des Sciences physiques* (BOUGARD, Michel, *En exergue de la chimie : Jean-Baptiste Van Mons* dans HALLEUX, Robert, VANDERSMISSEN, Jan, DESPY-MEYER, Andrée et VANPAEMEL, Geert (dir.), *Histoire des sciences en Belgique*, 1815-2000, première partie, *De la fondation des universités au discours de Seraing* [1815-1927], Bruxelles, Dexia Banque - La Renaissance du Livre, 2001, p. 147-153).

[355] Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste-Georges-Marie (Agen [Lot-et-Garonne], 1778 - ? [F], 1846). Naturaliste, géographe et voyageur, militaire (aide de camp du maréchal Soult, attaché au dépôt de la guerre) dessinateur et géographe. Il a participé aux expéditions scientifiques des îles de France, de la Réunion et de Sainte-Hélène. Député aux Cent-Jours. Proscrit de l'Empire (éloigné par l'article 2 de l'ordonnance du 24 juillet 1815, puis forcé par l'ordonnance du 17 janvier 1816 à quitter la France. En Belgique, il prend une part active à la rédaction du *Nain Jaune* à Bruxelles. Il est forcé de se cacher dans des carrières aux environs de Maastricht (il consignera son histoire dans *Voyage souterrain, ou description du plateau de St-Pierre, Maestricht et ses vastes cryptes*, 1823, dédié à ses amis liégeois). Il se réfugie ensuite en Prusse à la sollicitation de von Humboldt qui s'intéresse à son sort, mais le prince Karl-August von Hardenberg (ministre des affaires étrangères prussien) lui signifie de se retirer en Bohème. Il met à profit son errance : *Le colonel Bory de Saint-Vincent, attaché au dépôt de la guerre en qualité de major, a profité du séjour qu'il a fait à Aix-la-Chapelle pour lever et dessiner avec le plus grand soin le plan de cette ville, si connue en Europe par la beauté de ses environs et la vertu de ses eaux, qui y attirent chaque année un grand concours d'étrangers. cet ouvrage sera publié par souscription* (*Journal de la Belgique*, 26 octobre 1817). *"En annonçant d'après d'autres journaux le plan que M. Bory St-Vincent a dressé d'Aix-la-Chapelle, nous regrettons de ne pouvoir annoncer la magnifique carte d'Espagne qu'il a levé (sic) sur les lieux, avec un soin extrême, aidé de ressources qu'il sera difficile désormais de réunir. Nous ignorons si dans les traverses qu'il a essuyé [sic] ce précieux travail est resté entre ses mains. Mais sa perte serait un malheur pour les sciences* (*Le Vrai Libéral*, 7 novembre 1817). Il rentre à pied en Belgique via la Hollande. Il se cache à Gand puis à Bruxelles, où il reste 11 mois sans sortir d'une chambre étroite (chez la veuve Quillau ?). Quand le général Desoles devient attaché aux relations extérieures, le 28 décembre 1818, les persécutions cessent et il lui est alors permis de résider à Bruxelles, mais il est toujours surveillé : *24 juin 1819* [Courrier à en-tête « Parquet de la cour supérieure de justice, à Bruxelles (permissions accordées par le gouvernement français aux individus de cette nation qui se sont réfugiés dans le royaume, à l'effet de rentrer dans leur pays)] *En attendant que S. Exc. m'ait fait connaître les noms de ceux qui, jusqu'à présent, ont obtenu de pareilles permissions, vous voudrez bien faire surveiller, avec beaucoup de soins, les réfugiés français qui se trouvent en cette ville et faire en sorte que vous soyez toujours informés de ce qui les occupe principalement et des relations qu'ils peuvent avoir ici.* [...] *Il ne vous sera pas difficile, je pense, d'étendre cette simple surveillance au St Bory de St-Vincent qui était demeurer avec Mlle Gras et qui semble se cacher si peu que beaucoup de personnes l'ont vu presque journellement au spectacle* (Archives de la Ville de Bruxelles, Police, MM24). On le retrouve un an plus tard dans la presse à l'occasion d'une mésaventure : *On a perdu hier vers midi, depuis Sainte-Gudule, jusque chez M. Weissenbruch, en passant le long du Parc, un calque sur papier de soie, d'une petite carte géographique et un dessin format de 8°, lavé à l'encre de Chine, signé Bory de Saint-Vincent; la personne qui aurait trouvé ces objets n'en peut faire aucun usage, elle est priée de les remettre à M. Weissenbruch, qui donnera une récompense si elle est exigée* (*Journal général des Pays-Bas*, 13 août 1819). *M. Bory de Saint-Vincent, qui paraît avoir entièrement renoncé à la politique et aux armes, vient de publier la relation d'un Voyage souterrain qui mérite l'attention des savans. L'auteur paraît avoir suivi les conseils que nous lui donnions en 1815, quand au sujet d'une production toute différente, nous lui disions : cache ta vie. C'est en la cachant sous terre qu'il a fait d'excellentes recherches en histoire naturelle, qui lui assureront une plus juste célébrité que tous les pamphlets et les Nains Jaunes possibles* (*Journal de Bruxelles*, 27 août 1821). En 1828, il obtient de rentrer et est nommé en 1829 par son ami d'enfance

La première mention du projet paraît le 13 avril 1819 :

> *Notre Belgique ne se sera pas inutilement montrée hospitalière : M. Drapiez, chimiste et naturaliste français, auteur de tableaux minéralogiques justement estimés, jeté, par suite des derniers orages politiques, dans notre patrie, s'y est établi et y a transporté ses riches et précieuses collections; le colonel Bory de Saint-Vincent, ci-devant de la première classe de l'Institut, compris dans l'ordonnance du 24 juillet, y fait, dit-on, venir ses herbiers et les minéraux qu'il a recueillis dans ses lointains voyages. Ces savans se sont, à ce qu'on assure, associés à notre illustre compatriote, M. Van Mons, professeur de chimie à l'ancienne et célèbre université de Louvain, et vont publier, avec M. Weissenbruch, un ouvrage intitulé :* Annales des sciences naturelles. *Cet ouvrage paraîtra de mois en mois, par cahiers de sept feuilles, ornés de quatre belles planches enluminées. On assure que des savans du premier ordre et de tous les pays s'intéressent à cette entreprise, dont le* Prospectus *paraîtra, dit-on, vers la fin du mois (*Article communiqué.*)* (*L'Oracle*, 13 avril 1819).

Selon LUTHEREAU (p. 21-22), les auteurs étaient au départ associés avec Duval de Mercourt.

> *Le premier ouvrage régulier qu'il dessina furent les Annales d'histoire naturelle par Bory de St-Vincent, Van Mons et Drapiez, qui s'étaient associés avec de Mercourt. Mais les créanciers de ce dernier arrivèrent, de sorte qu'il fallut passer l'établissement à M. Weyssenbruch, imprimeur de la cour, afin d'éviter un désastre. On dressa un acte régulier par lequel ce dernier s'engageait à payer toute les dettes criardes du cessionnaire.*

Weissenbruch annonce son projet le 13 avril 1819, alors que Duval annonce dans la presse l'ouverture de son atelier le 16 avril (il avait demandé l'attribution du Couvent des Minimes le 24 mars et en avait reçu la jouissance le 5 avril 1819). Le voisinage des dates n'est peut-être pas une coïncidence et il est possible que Weissenbruch ait conclu un accord de coproduction avec Duval dès son arrivée aux Minimes. On notera cependant que dans la première annonce du projet, on parle de "planches enluminées" (en l'occurrence d'estampes aquarellées) sans préciser la technique de gravure. Quoi qu'il en soit, on sait que Charles-Auguste-Guillaume Weissenbruch, le père de Louis, avait entretenu des contacts avec les encyclopédistes. Il est donc est fort probable que tout ce petit monde d'intellectuels français et francophiles entretenait d'étroites relations.

> *Ce qu'un journal de cette ville annonça dernièrement comme un* on dit *est devenu pour nous une certitude : l'un des professeurs de la Belgique, qui a déjà adressé à MM. Van Mons, Bory Saint-Vincent et Drapier, plusieurs mémoires sur diverses branches de l'histoire naturelle, a vu dans les mains de l'un de ces savans un grand nombre de matériaux et de dessins rassemblés pour les* Annales des sciences physiques *qu'ils se disposent à publier avec M. Weissenbruch. Il nous a assuré que ce travail, digne de la réputation de ceux qui l'ont entrepris, honorerait à la fois notre patrie pour l'hospitalité qu'elle accorda à deux d'entr'eux, et les auteurs qui prouvent ainsi leur reconnaissance pour notre Belgique en y érigeant un monument aux sciences qu'on y chérit et qu'on y cultive avec tant de succès. Nous ne savons positivement pas quand paraîtra la préface et le premier numéro de l'ouvrage, mais nous savons que l'émission en aura lieu de mois en mois, qu'il formera par an 4 vol. in-8°, embellis de 48 planches enluminées; qu'il contiendra l'analyse de tous les journaux scientifiques, des ouvrages qui dans toutes les langues traiteraient de chimie pure ou appliquée aux arts; de minéralogie, de métallurgie, de zoologie, d'anatomie humaine ou comparée, de botanique, d'agriculture, de géologie et géographie physique, de voyages entrepris pour les progrès des sciences, outre des mémoires de divers savans sur les mêmes objets; les descriptions et figures d'un grand*

---

le ministre Martignac chef de l'expédition scientifique de Morée (aujourd'hui Péloponnèse). Après 1830, il devient chef du bureau historique du ministère de la Guerre et maréchal de camp dans le corps du génie. On lui doit : *"Essai sur la matière", "Traité des animaux microscopiques", "Essai zoologique sur le genre humain, Résumé de la géographie de la péninsule ibérique" (1838), ainsi que "Mémoires sur les Cent-Jours, pour servir d'introduction aux souvenirs de toute ma vie" (Paris, 1838)* (JOBARD, *Rapport*, t. 2, 1842, p. 177; LAROUSSE, *XIX*^{e}, t. 2, 1867, p. 1014; *Bulletin du Bibliophile belge,* t. 4, 1847, p. 419-420; BRONNE, Carlo, *L'Amalgame*, 2^{e} édition, 1948, p. 164).

nombre de plantes nouvelles qui sont cultivées et fleurissent dans les serres de notre riche patrie, d'insectes et autres animaux qui ornent les collections de nos concitoyens et qui leur arrivent journellement de nos possessions lointaines, de fossiles dont notre montagne de Saint-Pierre, nos mines et nos houillères abondent, etc. etc. (Article communiqué) (*Journal de la Belgique*, 22 avril 1819).

Les trois auteurs ont une solide réputation dans leurs domaines : Pierre Auguste Joseph Drapiez est un naturaliste belge, auteur d'ouvrages encyclopédiques et didactiques. Il a été instructeur à l'école polytechnique de Paris. En Belgique, il deviendra professeur de chimie et d'histoire naturelle au Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, ainsi qu'examinateur permanent à l'école militaire. Jean-Baptiste Van Mons [fig. 65] est un chimiste, physicien et surtout horticulteur belge. Il a doté la Belgique de magnifiques pépinières et ses procédés pour la propagation des fruits se sont répandus jusqu'en Amérique. Le naturaliste Bory de Saint-Vincent est un "proscrit de l'Empire". À partir de 1818, les persécutions instiguées par la France cessent et il lui est permis de résider en Belgique, où il fait partie des intellectuels accueillis pendant la Restauration. Ceux-ci auront une importance certaine dans le développement des ouvrages illustrés de lithographies, car il diffuseront dans notre pays les idées défendues par les Encyclopédistes et vulgarisées par la Révolution française.

[...] *à ce moment se constituait à Bruxelles par l'initiative d'un groupe de savants géologues et naturalistes, un établissement destiné à faire de la lithographie l'auxiliaire des Annales des sciences naturelles, publication qui se publie encore et qui eut à Bruxelles de très humbles débuts. Le directeur de cet établissement lithographique devait être Jobard, Français de naissance; c'était une individualité multiple, un esprit entreprenant et d'ailleurs cultivé* (HYMANS, *Lithographie*, p. 426).

Les trois associés sont bien sûr les principaux rédacteurs des articles des *Annales* (voir tables sur CD-Rom). Table des matières des *Annales*). Mais des savants du monde entier y collaborent [fig. 66]. Henri Hymans (*Lithographie*, p. 426) situe la publication de ces *Annales* vers 1820. Le *Journal Général des Pays-Bas* du 2 juillet 1819 permet de préciser la date de publication.

Nous avons annoncé le prospectus des Annales Générales des Sciences physiques, par MM. Bory de Saint-Vincent, Drapiez et van Mons. Il vient de paraître chez M. Weissenbruch, éditeur et l'un des propriétaires. Ces savans rendent compte de leur plan et des motifs qui leur ont fait choisir notre pays, pour siège de leurs travaux. Outre les avantages purement scientifiques, ils ont écouté la voix de la liberté qui les appelait.

Ce "prospectus" est en fait un livret [fig. 67] publicitaire au format de la future publication. Il comprend 44 pages qui, après un historique des sciences naturelles, détaillent le projet. Il ne donne pas d'explications quant à la technique des illustrations (peut-être parce que la lithographie est encore considérée comme moins noble que la taille-douce et qu'ils craignent de déprécier l'ouvrage ?) mais annoncent que certaines planches seront coloriées.

Nous joindrons à chaque mémoire que l'auteur en ferait accompagner, la figure des instrumens, appareils et ustensiles d'usage dans les sciences, qui pourraient y être décrits, soit qu'ils soient récemment inventés, ou seulement perfectionnés; nous joindrons également aux relations de voyages, les cartes ou vues nécessaires à leur intelligence, et à la description de chaque être nouveau ou jusqu'ici mal représenté, des figures auxquelles seront données leurs couleurs naturelles, quand la gravure ne suffira point pour établir une ressemblance parfaite (*Prospectus*, p. 12).

L'ouvrage devait commencer à paraître début juillet. *Le Vrai Libéral* annonce la sortie le 5 juillet, mais un article signale deux jours plus tard que la parution n'aura lieu que le 30 du mois. Il précise la composition des *Annales* : 12 cahiers de huit feuilles, de même taille que le prospectus. Chaque numéro comprendra quatre planches enluminées représentant les objets d'histoire naturelle ou de sciences, qui n'ont jamais été figurés. *L'Oracle* - souvent en

retard ![356]- n'embraye qu'à la fin du mois, mais précise que chaque trimestre formera un volume de 400 pages y compris les tables. Chaque cahier contiendra quatre planches, représentant des appareils ou instrumens propres aux sciences, des cartes ou vues nécessaires à l'intelligence des mémoires ou des figures coloriées de plantes, animaux et substances minérales, etc. Le prix de l'abonnement est de 50 fr. par année, 27 fr. pour six mois et 14 fr. pour trois mois (*L'Oracle*, 26 juillet 1819).

Et le premier août, les *Annales* sortent de presse. Le premier numéro est dédié à Alexander von Humboldt[357] et offre son portrait en frontispice en supplément [fig. 68]. Le savant est bien connu à Bruxelles. En 1816, sa lettre à Jacques-Louis David pour l'inviter au nom du roi Prusse à Berlin indisposa de la Tour du Pin, car le peintre s'empressa de la montrer à tout le monde, et l'ambassadeur de France aux Pays-Bas ne goûta pas cette publicité faite au proscrit[358]. Alexander von Humboldt fait régulièrement escale à Bruxelles, entre Londres, Paris et Berlin où il exerce ses activités tant scientifiques que diplomatiques. Il deviendra, à une date indéterminée, un ami de Jobard et surtout d'Adolphe Quetelet.

Le Vrai Libéral et *l'Oracle* mentionnent la qualité des planches lithographiques :

> *Plusieurs des mémoires intéressans qu'elle renferme, sont accompagnés de planches litographiées [sic] avec une perfection inconnue jusqu'à ce jour dans le royaume des Pays-Bas* (*Le Vrai Libéral*, 2 août 1819) - *Il sera rendu compte incessamment de cette livraison, qui, par la variété des matières, le nombre des feuilles et des planches qu'elle contient, ainsi que pour son exécution, surpasse encore ce qu'avait promis le prospectus, dont tous les journaux ont rendu un compte honorable* (*L'Oracle*, 2 août 1819).

Et le *Journal général des Pays-Bas*, le lendemain, confirme que la lithographie royale - c'est-à-dire l'établissement de Duval de Mercourt - a été "annexée" par Weissenbruch[359]. Duval a probablement été renvoyé à La Haye.

---

[356] Le nom de ce journal est régulièrement l'objet de la risée de ses concurrents, selon lesquels non seulement il prédit mal l'avenir, mais ne sait guère mieux le passé. Nous y avons cependant trouvé quantité d'informations inédites.

[357] Alexander von Humboldt (Berlin, 1769 - Postdam, 1859). Naturaliste, on lui doit la fondation de la climatologie comme discipline autonome, la création de la phytogéographie et de l'orographie. Voyageur, il explore l'Amérique tropicale et l'Asie centrale. Travaux en climatologie, océnographie, biogéographie, géologie (volcanologie) et géomagnétisme (études avec Gauss et Weber). En 1790, voyage géologique sur les bords du Rhin et en Angleterre. Il visite l'Amérique centrale et l'Amazonie de 1799 à 1804. Il décrit la nature, la géographie, l'archéologie et l'économie de ces pays (ses voyages et recherches susciteront un engouement pour les paysages exotiques, notamment dans les papiers peints en Allemagne). Il s'établit ensuite à Paris pour quelques mois, afin de superviser l'édition d'un livre et devient ami d'Arago. En 1809, il est nommé membre correspondant de l'Institut royal de France. Vivant Denon fait en 1814 son portrait, qui sera lithographié par E. Vernier. *de Humboldt à Bruxelles* (*Journal général des Pays-Bas*, 14 octobre 1818). *Le célèbre voyageur et naturaliste M. de Humboldt se trouvait dernièrement à Liège, où il a visité avec un grand intérêt l'université et a même assisté deux fois aux leçons du professeur de minéralogie* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 17 novembre 1824). Ami de Bory de Saint-Vincent (*L'Oracle*, 23 octobre 1819), il est aussi ami d'Adolphe Quetelet, au moins dès 1826 (GUISLAN, p. 175). En 1829, il part en Chine et en Russie et est professeur à l'université de Kazan, où Alphonse Jobard (un frère de Marcellin) est professeur, de 1827 à 1836. Jobard et von Humboldt se rencontrent en 1830 au sujet d'un procédé de forage "à la chinoise" pour lequel Jobard a pris un brevet. Alexander von Humboldt séjourne à Bruxelles en 1844. Il vulgarise, à un niveau populaire, les résultats qu'il a rassemblés dans le domaine des sciences naturelles. Brillant causeur, il joue un rôle diplomatique pour son pays : *L'illustre voyageur [Alexandre de Humboldt] est considéré comme le lien scientifique entre l'Allemagne et la France, et comme l'organe de paix entre la Prusse et la France. Son intimité avec les rois des deux pays est le garant le plus sûr de son intervention continuelle dans l'intérêt du maintien de leur bonne intelligence* (*Le Courrier belge*, 19 janvier 1839).

[358] SCHNAPPE, Antoine & SERULAZ, Arlette, *Jacques-Louis David (1748-1825)*, cat. exp. Musée du Louvre, département des peintures, Paris; Musée National du Château, Versailles, 26 octobre 1989 - 12 février 1990, p. 622. Le 26 mars 1816, malgré la promesse d'être nommé ministre des Beaux-Arts, Louis David décline la proposition du roi de Prusse, prétextant la mauvaise santé de son épouse.

[359] En septembre 1819, Bory en Weissenbruch envoient une *Note sur l'utilité de la lithographie et sur l'économie dans son usage pour les bureaux du gouvernement.* Ils y démontrent que la lithographie est meilleur marché que la typographie pour des impressions dont le tirage est inférieur à 50 ou 100 exemplaires. Ils joignent leurs tarifs, qui sont inférieurs à ceux que pratiquait Duval, mais supérieurs à ceux de l'imprimerie nationale. Ils demandent le privilège pour Duval de Mercourt d'imprimer ce type de tirage à La Haye, sous leur responsabilité (MEIJER Rob,

Nous rendrons compte sous peu de jours de cet ouvrage intéressant et par les matières qu'il traite, et par les progrès extraordinaires qu'il a fait faire à la lithographie royale, que M. Weissenbruch a réuni à ses établissements, tous conservés au service de l'Etat (*Journal général des Pays-Bas*, 3 août 1819).

Les "progrès extraordinaires" faits à la lithographie royale seraient-ils la conséquence de sa reprise en main par Jobard ? On constatera que sur aucune des planches des *Annales* ne figure le nom de Duval, tandis que "Jobard" figure au bas de plusieurs planches. Duval est néanmoins présent par sa raison sociale "Lith. roy[le] à Bruxelles". Quand on regarde les planches des *Annales*, on reste perplexe quant aux "progrès extraordinaires", car on imagine difficilement pire : la plume ou le crayon sont trop légers, tremblants, les traits, bien que très courts, sont raides. Les dessins sur pierre sont probablement en bonne partie de la main des auteurs des articles, ou recopiés par Jobard. On chercherait en vain l'utilisation du velouté du crayon lithographique. Rien dans ces premiers dessins ne laisse deviner le potentiel de la technique. Il y a un monde avec ne fût-ce que les dessins de Madou quelques années plus tard, sans même penser à la virtuosité d'un Rops trois décennies après. On constatera cependant des progrès, notamment dans les portraits de frontispice, où sans doute le dessinateur était moins contrôlé et où il s'essaie visiblement à différents effets [fig. 69].

Le *Journal de la Belgique* du 4 août 1819 précise quant à lui le contenu du texte : la plupart des articles sont originaux et celui du 15 août annonce un nouvel article concernant le physicien Davy [fig. 70][360], dont la lampe fait l'objet d'une illustration dans la première livraison. Le pharmacien Gossart a été en contact avec l'illustre chimiste Anglais Humphry Davy, inventeur en 1817 d'une lampe de sûreté pour les mineurs[361]. L'année suivante, la Chambre du Commerce de Mons, dont Gossart est président, a publié une brochure relative au grisou, illustrée d'une planche lithographiée annotée par Gossart[362]. La deuxième livraison contient aussi un article du pharmacien Gossart, une notice sur un fourneau naturel et accidentel, découvert au mois de juillet précédent à Wasmes. On peut supposer que Jobard a pu être alors en contact avec le premier lithographe montois.

Un exemplaire des deux premières livraisons est offert au roi Guillaume I[er]. Plusieurs journaux relèvent l'intérêt du monarque, soucieux du développement de nouvelles techniques dans les Pays-Bas.

Bruxelles, 30 août 1819

MM. Bory de S.-Vincent, Van Mons, Drapiez et Weissenbruch, propriétaires-éditeurs et rédacteurs de Annales générales des sciences physiques, ont eu l'honneur de présenter

---

The beginnings of lithography in Brussels dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 291). Ceci prouve qu'il ont repris en main la lithographie royale.

[360] Davy, Sir Humphry (Penzance [GB], 17 décembre 1788 - Genève, 25 mai 1829). Chimiste et physicien britannique. Pratiquement autodidacte, il a découvert les propriétés des gaz hilarants (protoxyde d'azote), il a isolé par électrolyse le potassium, le soude et d'autres éléments, il a découvert les propriétés catalytiques du platine et a découvert l'arc électrique en 1809 (voir infra).

[361] Selon Briavoinne (BRIAVOINNE, Natalis, *Sur les inventions et perfectionnemens dans l'industrie depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours,* mémoire couronné le 8 mai 1837, Académie royale de Belgique, t. XIII, 1838, p.119), elle est importée à Mons en août 1816. Elle est en tout cas vendue à Mons en 1817 : *M. Jacquin, ferfblantier à Mons, vient de mettre en vente chez lui des lampes de sûreté de Sir Humphry Davy, contre l'inflammation du grisoux dans les mines de houille. Ces lampes servent à éclairer les mines et les préserver de tout danger contre l'inflammation et les détonations du grisoux;* (Journal de Gand, 26 novembre 1817). *Sir Humphrey Davy, le plus célèbre chimiste d'Angleterre, membre de la société royale de Londres, a adressé à la chambre de commerce et fabrique de Mons, une lettre datée de Mons, le 18 avril, en réponse à celle que lui avait adressée ladite chambre, et lui envoyant le mémoire publié par elle sur les grisoux.* [remercie d'avoir fait connaître les recherches et le résultat.] (*L'Oracle*, 1er juin 1818). Davy est venu en Belgique tester sa lampe dans les mines. *H. Davy est parti de Londres pour la Belgique le 25 mai* (*L'Oracle*, 4 juin 1818). Selon le *Journal général des Pays-Bas* du 5 juin 1818, Davy était à Mons le 28 mai et à Namur et Liège le lendemain. Il est donc possible qu'il ait rencontré Gossart.

[362] WYNS, Camille, *Histoire de la Société d'encouragement pour l'agriculture et l'industrie dans le département de Jemappes*, Mons, 1855, p. 37 (cité par ARNOULD, *Lithographie à Mons*, p. 427). Gossart est aussi l'auteur, dans les *Annales*, d'un article *Sur un fourneau naturel et accidentel* (vol. 1, p. 106).

à S.M. à son audience de ce jour, les deux premiers n^os^ qui viennent de paraître. S.M. a daigné accueillir cet ouvrage avec une singulière bienveillance et témoigner l'intérêt qu'elle portait à une entreprise qui manquait à notre pays [la Belgique] *et à laquelle la lithographie concourt d'une manière si brillante* (*Journal de la Belgique*, 31 août 1819).

Cette dernière phrase indique bien que l'entreprise de Goubaud est restée à un stade artisanal, tandis que les Annales visent une plus grande diffusion.

Début septembre, un article, apparemment suscité par Duval, insiste sur la qualité de l'illustration :

La réclamation suivante nous a été adressée :

"Voilà déjà deux numéros des Annales des Sciences qui viennent de paraître, et dans le juste éloge que l'on en fait, je ne vois pas qu'il soit question de M. Duval de Mercourt, lithographe de S.M. C'est à tort que l'on a oublié de parler de cet artiste, qui a d'autant plus de droits à nos encouragemens que les progrès de son établissement sont sensibles : les planches qui composent les deux numéros de ces annales sont lithographiées avec un soin et une netteté que n'avaient pas les précédents ouvrages, et tout porte à croire que les subséquens offriront une tendance marquée au perfectionnement. On ne saurait trop recommander au public un établissement qui intéresse si vivement les arts et que M. Duval de Mercourt est venu former sous la protection de notre souverain, juste appréciateur du talent" (*L'Oracle*, 5 septembre 1819).

Les recensions suivantes relèvent tant l'intérêt du contenu que le choix de la technique d'illustration :

Exactitude dans la publication des livraisons, excellent choix d'articles sur les arts, les sciences, la chimie, l'histoire naturelle, etc., planches lithographiées avec beaucoup de soin et qui attestent les progrès qu'a fait cette nouvelle découverte parmi nous, tout cela recommande un ouvrage qui a pour but l'utilité publique (*L'Oracle*, 5 octobre 1819).

Les *Annales* sont à la pointe de l'actualité scientifique :

Le troisième cahier des Annales décrit la méthode d'éclairer les rues par la lumière électrique, sur laquelle les journaux n'avaient donné jusqu'ici que des notions très-vagues (*Journal de la Belgique*, 6 octobre 1819).

Deux articles seront encore consacrés aux *Annales* dans le *Journal général des Pays-Bas* des 9 novembre et 7 décembre 1819. Les journaux vantent le soin de l'édition, le zèle des nombreux auteurs (parmi lesquels on retrouve Adrien Dekin) et la régularité de parution.

On s'abonne chez Weissenbruch. Il en paraît un cahier de huit-feuilles par mois, avec planches enluminées. Prix 50 francs par an (*L'Oracle*, 23 octobre 1819).

Le succès amène une nouvelle initiative, l'édition d'un tiré à part :

Description du plateau de Saint-Pierre de Maestricht, par M. Bory de Saint-Vincent, avec planches (Extrait du premier volume des Annales générales des Sciences*).*

Cette description, la plus complète et la meilleure de tout ce qui a été écrit sur le plateau de Saint-Pierre de Maestricht, a obtenu l'approbation générale des savans et des naturalistes du royaume, ce qui a décidé l'auteur à la faire réimprimer séparément.

Elle est ornée d'une carte et de plusieurs planches coloriées (*L'Oracle*, 19 novembre 1819).

À plusieurs reprises, les éditeurs surprennent agréablement les abonnés en fournissant plus que promis :

[...] *La cinquième livraison des Annales générales des sciences physiques vient de paraître. Au lieu de huit feuilles d'impression promis par les éditeurs et rédacteurs, cette livraison en contient dix* (*Le Vrai Libéral*, 2 décembre 1819).

Tous les journaux vantent la qualité de cette publication qui, disent-ils, met à l'honneur la lithographie. C'est à ce moment que paraît l'ouvrage d'Aloïs Senefelder, *L'art de la lithographie, ou instruction pratique, contenant la description claire et succincte des différents procédés à suivre pour dessiner, graver et imprimer sur pierre : précédée d'une histoire de la*

lithographie et de ses divers progrès; par M. Aloys Senefelder, inventeur de l'art lithographique, avec le portrait de l'auteur, et un recueil de 20 planches offrant un modèle des différents genres auxquels la lithographie est applicable. L'édition de Paris, format in-4°, coûte 38 francs. Un abrégé, *L'art de la lithographie, ou instruction pratique, précédée d'une histoire de la lithographie et de ses divers progrès*, publié à Munich, de format in-8° coûte 5 francs. Les deux éditions sont notamment vendues chez l'imprimeur-libraire De Mat, à Bruxelles, qui l'annonce dans le *Journal de la Belgique* du 15 octobre 1819. Wahlen édite une contrefaçon *L'art de la Lithographie, par Aloys Senefelder, ou Instruction pratique contenant la description claire et succincte des différents procédés à suivre pour dessiner, graver et imprimer sur pierre.* 2e édition. Bruxelles, Aug. Wahlen, 1819. In-8° avec planches. 5 fr. GODFROID (p. 618), signale que Wahlen rééditera l'ouvrage en 1836 sous le titre *Art de la lithographie, précédée d'une Histoire de la lithographie, par Senefelder*, un vol. in-8° avec figures.

Quelques jours après la parution des manuels à Bruxelles paraît un long article (voir annexe 2.4) qui rappelle l'historique de la technique et annonce un second article qui n'a malheureusement pas paru :

> *Dans un second article, nous parlerons de la lythographie [sic] dans le royaume des Pays-Bas*[363] *et des travaux multipliés par la société qui s'est formée, pour lui rendre une réputation à-peu-près perdue à Bruxelles, et dont on peut apprécier le succès par les planches des* Annales générales des Sciences physiques (*Journal général des Pays-Bas,* 29 octobre 1819).

L'allusion à une réputation à peu près perdue vise-t-elle les échecs de Duval ? les résultats médiocres de Karl Senefelder ? Il semble en tout cas que Jobard n'ait pas ménagé ses peines pour améliorer la technique. Il est bien conscient de l'importance de la préparation de la pierre et de sa mise en train, comme nous le verrons plus loin.

La dernière mention "Lith. roy^le à Bruxelles" figure sur la planche 37 des *Annales*, qui a dû paraître début février 1820.

La planche suivante n'est pas numérotée. C'est un portrait de Alexander von Humboldt, qui ne se justifie guère, puisque le savant a déjà fait l'objet de la toute première illustration des *Annales*, le frontispice du premier volume. Peut-être était-ce une lithographie non utilisée qui fut utilisée pour meubler le temps que l'atelier se réorganise ? À partir de la planche 38, parue vers la mi-février 1820, on assiste à un invraisemblable cafouillage dans la numérotation des planches. Est-ce simplement parce que avec l'augmentation des nombres, la numérotation en chiffres romains à rebours devenait plus compliquée ? Ou parce que Duval n'était plus là pour vérifier ? Faut-il y voir la preuve que Jobard, que nous soupçonnons d'être dyslexique, était seul à vérifier les textes ?

Le 21 avril 1820, Duval demande le soutien du roi Guillaume Ier : *ZM zendt om c&a een rekest van Duval de Mercourt om ondersteuning, lokaal en emplooi door de departementen van administratie, te behoeven zijne Steendrukkerij.* Mais l'administration semble avoir compris que le lithographe du roi n'est pas très sérieux et transmet au roi un rapport défavorable le 25 avril : *Ongunstig rapport aan ZM op de rekeste van Duval de Mercourt om ondersteuning en begustiging van zijne Steendrukkerij.* C'est à cette époque qu'il engage deux ouvriers hollandais, dont Daniel Abrahams[364], puis part rapidement à Paris pour tenter d'engager des lithographes pratiquant l'écriture à rebours[365]. Selon Meijer, il repart à Bruxelles à l'automne 1820 en laissant l'atelier à Abrahams. L'*Almanach royal de la cour, des provinces méridionales et de la ville de Bruxelles Pour l'an 1821*, À Bruxelles, chez Adolphe

---

[363] Un article général n'a malheureusement pas paru, mais les comptes-rendus des *Annales* continuent; les 3 et 9 novembre, et les 7 et 25 décembre 1819.

[364] Annonce dans l'*Algemeen Nederlansch Nieuws- en Advertensie-Blad* du 13 mai 1820 (citée par MEIJER Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 293.

[365] *Ibidem*, p. 284.

Stapleaux, imprimeur-libraire de S.M. le Roi des Pays-Bas, et de S.A.R. le Prince d'Orange" signale p. 505, comme l'année précédente, dans la catégorie "Artistes" : Duval de Mercourt, lithographe du roi. Cela signifie qu'il était encore actif à l'automne 1820 (L'*Almanach* mentionne que les erreurs doivent être signalées avant le 15 octobre). Le 12 février 1821, Duval fait une dernière tentative : *ZM zendt om c[onsideratie]&a[dvies] een rekest van Duval de Mercourt te Brussel om f. 1000 tot in stand houding zijne Steendrukkerij.* Le rapport est cette fois plus indulgent, car le 20 février, l'agenda mentionne : *ZM heeft zich vereenigd met het rapport op de rekest van Duval de Mercourt*[366]. On perd ensuite sa trace. En 1823, à La Haye, Daniël Abrahams, qui n'était que son employé à ses débuts (il a lithographié une planche de l'album dédié par Duval à Falck), se déclare "directeur de la lithographie royale" (MOULIJN, p. 40). Peut-être Duval a-t-il poursuivi des activités lithographiques en France[367].

Le 6 février 1820, Weissenbruch publie dans le *Journal général des Pays-Bas*, pour la première fois, un article relatif aux Annales : [...] *Annales Générales des sciences physiques, 6^e^ et 7^e^ livraisons. Les autres journaux ont annoncé depuis longtemps la publication de la sixième livraison des Annales des sciences physiques.* Suit une description des différents articles des deux livraisons. Duval n'apparaît plus, mais deux autres artistes sont cités :

> *La partie litthographique* [*sic*] *des Annales n'est pas moins remarquable que la rédaction. Le crayon de M. Baptiste est d'une grande pureté, ses talents et ceux de M. Jobart* [*sic*] *promettent à l'établissemen de notre éditeur de grands succès pour l'avenir.*

Baptiste signe quatre planches des *Annales*, les planches 29 (parue en décembre 1819), 35 (janvier 1820), sans numéro [entre 37 et 38] (février 1820) et 68 (juin 1820). Qui est ce Baptiste ? Aucun lithographe connu ne porte ce nom ou ce prénom. Ce Baptiste ne peut être Duval, qui n'a plus d'intérêts dans les Annales après février 1820, ni donc un des ouvriers de Duval. Il pourrait s'agir d'un employé dessinateur-lithographe de Weissenbruch. Pourrait-on imaginer qu'il s'agisse de Madou, qui aurait occasionnellement fourni des dessins, peut-être grâce à l'entremise du pharmacien Gossart ? Ce dernier était en contact avec les rédacteurs des *Annales*. Mais nous n'avons pas d'exemples de travaux de Madou signés Baptiste. Une véritable et régulière collaboration de Madou avec Jobard n'est en tout cas pas antérieure à octobre 1820, nous le verrons plus tard.

Dès 1820, Jobard participe à l'exposition des arts industriels, qui se tient cette année là à Gand. Le catalogue marque la volonté du souverain de développer l'industrie : *Nous Guillaume* [...] *voulant exciter l'émulation parmi les fabricans les plus méritans, pour propager et développer l'industrie nationale* [...]. Dans la catégorie "Typographie, etc." (il n'existe pas de catégorie "Lithographie"), Jobard présente sous le numéro 466 a : *Un rouleau contenant des dessins lithographiés, de portraits, de cartes géographiques, de plantes, fruits, insectes et autres objets.* Il s'agit principalement de lithographies qu'il avait réalisées pour les *Annales*[368]. Il obtient une médaille qu'il reproduira sur son papier à en-tête [fig. 71][369].

---

[366] La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01, Index 4193 - 1821, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, agenda n° 706.

[367] Il existe un lithographe Duval (prénom inconnu), associé à Paris en 1825 à Sazerac (*Les Salons retrouvés*, t. I, p. 64) mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit de Duval de Mercourt. Par ailleurs, un Duval appose sa signature sur une lettre, datée du 25 juillet 1828, émanant d'un certain Coqueval, imprimeur-lithographe rue Saint-Denis, 319 à Paris, qui atteste avoir commandé deux presses au constructeur Brisset (Paris, Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, Commission de la lithographie, caisse 1, 1816-1851).

[368] Le rapport des juges mentionne que Monsieur Jobard de Bruxelles a exposé un grand nombre de lithographies, incluant des portraits, des cartes, des plans, des fruits, des insectes et d'autres objets. Ils sont tous très bien dessinés et soigneusement imprimés, et démontrent que Mr Jobard sait à la fois éviter les pièges de la préparation de la pierre et comment les surmonter, et qu'il a une excellente compréhension de l'art qu'il pratique (MEIJER Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 303-305, cfr *Rapport der Hoofdcommissie ter beoordeling der voorwerpen van nationale nijverheid. Ten toon gesteld te Gent in de maand Augustus* 1820, p. 199).

[369] Weissenbruch, nous l'avons vu, obtient lui aussi des récompenses.

3 Jobard fonde son propre établissement lithographique (octobre 1820).

Malgré les progrès et les succès, la collaboration de Jobard avec l'imprimeur du roi ne dure guère : Jobard affirme qu'il le quitte deux ans après leur association, en lui ayant rapporté trente mille francs, parce que son employeur ne l'a jamais payé[370]. L'association dure en effet de juillet 1819 à juin 1821, ce qui concorde avec la chronologie de Duval, qui est arrivé à Bruxelles en avril 1819. Weissenbruch a annoncé l'absorption de la lithographie royale en août 1819, mais Duval continue visiblement encore la collaboration pendant plus de six mois, puisque la mention de la lithographie royale perdure jusqu'en février 1820. Jobard travaille jusqu'à l'été 1821 avec Weissenbruch. Le 9 juillet 1821, Weissenbruch adresse une requête au roi Guillaume I[er] pour lui demander son soutien financier afin de pouvoir poursuivre la publication des *Annales*, mais sa demande est rejetée le 8 août[371]. Ce sont peut-être des difficultés financières qui provoquent la fin de la publication des *Annales*.

Mais Jobard semble déjà prendre son indépendance dès septembre 1820 : en effet, en août et début septembre 1820, les planches (77 à 82) portent comme mention "Lith. des Annales" puis cette mention disparaît. Cela doit correspondre à l'époque à laquelle Jobard décide de fonder son propre établissement et prend contact avec Jean-Baptiste Madou (Bruxelles, 1796 - Bruxelles, 1877)[372]. Après avoir été élève d'Antoine Brice (Bruxelles, 1752 - Bruxelles, 1817) et de Pierre-Joseph Célestin François (Namur, 1759 - Bruxelles, 1851), Madou est entré aux services topographiques de l'armée à Courtrai. Il est ensuite devenu dessinateur du "Waterstaat" (le département de la guerre) pour les travaux du canal Mons-Condé. Résidant à Mons, il est entré en contact avec les premiers lithographes de cette ville, où Jobard s'est rendu pour le rencontrer :

> *Ayant entendu parler de Madou par ses chefs mêmes*[373]*, il accourut à Mons ouvrir des négociations avec le jeune employé. Bien que nullement brillantes, les propositions avaient du moins l'avantage d'ouvrir à celui-ci une carrière conforme à ses goûts; elles furent acceptées. Ceci se passait en 1820. Madou s'engageait pour trois ans. Il ne faut, d'ailleurs, attacher aux débuts du dessinateur qu'un intérêt historique* (HYMANS, *Lithographie*, p. 426).

Peu après avoir rencontré Madou à Mons, Jobard lui adresse la lettre suivante, où le passage *nous étions deux. Maintenant je vais être seul* indique bien qu'il est en train de prendre son indépendance par rapport à Weissenbruch :

> *Bruxelles, le 7 octobre 1820*

---

[370] LUTHEREAU, p. 22. On ne perdra pas de vue que Jobard se donne toujours le beau rôle. L'explication qu'il donne de son départ doit être considérée avec toutes les réserves. Monsieur Louis de Weissenbruch, actuel directeur de l'imprimerie Weissenbruch, qui existe toujours à Anderlecht, a consulté en août 2001 à notre demande, les archives de l'entreprise familiale, mais ne dispose malheureusement d'aucun document relatif à cette période. VAN DER MARCK (p. 64) parle, sans citer de source, d'une première association avec les frères Joseph et François Williaume, qui aurait échoué. Il date la dispute Jobard-Weissenbruch au début 1818, ce qui est beaucoup trop tôt (les *Annales* ne sont pas publiées alors) et, reprenant LIEBRECHT (voir infra), il inverse chronologiquement les deux premières adresses de Jobard.

[371] La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, Klapper 4200 (année 1821) : *Annales générales des sciences physiques. Weissenbruch te Brussel vraagt onderstand voor de verdere uitgave voodragt daarop aan ZM 19 july. ZM weigert den gevraagden onderstand 8 augustus.*

[372] Au sujet de Madou, voir WALCH, Nicole, *J.B. Madou lithographe*, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I[er], 1977. Ce catalogue d'exposition se base uniquement sur les épreuves conservées au cabinet des estampes de Bruxelles. Le dépouillement de la presse de l'époque nous a permis d'apporter quantité de précisions et corrections. Voir le Répertoire des lithographe pour l'ensemble de sa carrière.

[373] D'après Albert Guislain, le colonel J.E. Van Gorkum, Hollandais chargé de dresser la carte-frontière des Pays-Bas, avait engagé Madou comme dessinateur pour le Département de la guerre. Van Gorkum avait connu Jobard en Hollande et était en resté en contact avec lui. Il lui aurait recommandé Madou (GUISLAIN, p. 82).

Monsieur Madou,

Il y a longtemps que je vous aurais écrit si j'avais été seul, mais nous étions deux.

Maintenant, je vais être seul. Je pars pour Paris dans quatre jours. Je prends avec le premier lithographe de ce pays des arrangements pour lier son établissement au mien. De cette manière, il sera très solide. Je ramènerai un écrivain formé[374]*. Si vous êtes toujours disponible et dans les mêmes dispositions, nous ferons affaire ensemble.*

Répondez-moi avant le 12 du mois présent. À mon retour de Paris, le 30, vous pourriez venir à Bruxelles. Vos appointements de la première année seront de 1200 francs. 15 jours seulement d'apprentissage.

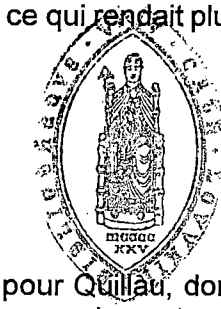
Votre serviteur dévoué.

Jobard

Rue de Loxum, 289 (Chez M. Guillau)[375]*.*

Selon GUISLAIN (p. 78), "le premier lithographe parisien" est François-Séraphin Delpech[376] (Paris, 1778 - Paris, 1825), qui a repris la partie artistique de l'atelier du comte de Lasteyrie. C'est en effet probable, Jobard n'ayant pas accepté d'association avec l'autre grand lithographe parisien de cette époque, Engelmann.

Outre ses talents de dessinateurs, Madou avait aussi une belle écriture[377], ce qui rendait plus facile l'apprentissage de l'écriture à rebours.



3.1 Le contexte politique et familial

"Guillau", chez qui le courrier doit arriver, est une mélecture de Guislain pour Quillau, dont Jobard épousera la fille l'année suivante. Loge-t-il chez les Quillau ou est-ce seulement une adresse postale ? Nous n'avons découvert aucune indication mentionnant Jobard dans les recensements conservés aux Archives de la Ville de Bruxelles avant 1829.

La future belle-mère de Jobard, Catherine Van Nuffel, née à Boom[378] vers 1779, vit depuis 1810 à Bruxelles avec sa fille. Son mari, François-Joachim Quillau ne figure pas aux

---

[374] Nous n'avons pas connaissance de l'arrivée dans l'atelier de Jobard d'un Parisien spécialisé en écriture à rebours.

[375] Lettre reproduite dans GUISLAIN, p. 81. Ce livre est une biographie romancée de Madou, qui fourmille d'informations utiles mais n'est pas toujours rigoureux dans la chronologie. L'auteur a pu disposer de documents originaux se trouvant en mains privées, et aujourd'hui non localisés, dont cette lettre.

[376] Ecrivain, Delpech publie dans *Le Mercure* des articles sur l'exposition de 1812. Il reprend rapidement la partie artistique de l'établissement lithographique du comte de Lasteyrie et imprime surtout des séries de portraits et de costumes d'après les peintres contemporains. Il édite en 1818 et 1819 deux suites de costumes de la garde impériale, dessinés par Charlet (Charlet montre des soldats enjoués, au contraire de Raffet qui montre l'horreur de la guerre). Delpech édite *Examen raisonné sur les ouvrages de peinture, sculpture et gravure exposés au Louvre en 1814* (Paris, 1814-1815) et *Iconographie des contemporains.* A sa mort, sa veuve continue la publication. En 1837, la maison Aubert, dont Charles Philipon est un des dirigeants, achète le stock de pierre à la veuve Delpech (*LAROUSSE XIX^e^*, vol. 6, 1870, p. 372; CUNO, James Bash, *Charles Philipon et la maison Aubert*, Harvard University, 1985).

[377] Peut-être grâce à son père, employé à la mairie de Bruxelles, qui effectuait le soir des travaux d'écriture (GUISLAIN, p. 28); Ignace Brice, professeur de Jean-Baptiste, lui avait conseillé de donner des cours de calligraphie et s'était chargé de lui trouver des élèves (GUISLAIN, p. 57).

[378] Cette famille fait visiblement partie de la bourgeoisie de Boom. Le neveu (?) de la femme de Jobard est médecin : *La ville de Boom vient de faire une perte sensible par la mort prématurée du docteur Van Nuffel, jeune médecin des plus instruits, et praticien distingué qui ne voulut jamais consentir à cesser un instant de donner, jusqu'au dernier souffle, ses conseils aux malheureux.* [...] *Puisse son jeune frère, un des élèves en médecine les plus studieux de notre université libre, pouvoir bientôt remplir le vide que cette mort inattendue laisse dans ces contrées (Le Courrier Belge, 11 juin 1837). Le jeune frère, Joseph Van Nuffel, obtient quelques mois plus tard une grande distinction en première candidature en médecine à l'ULB* (*Le Courrier Belge*, 10 septembre 1837) [...] *Quand le neveu de notre rédacteur en chef, M. J. Van Nuffel, de Boom, vint annoncer son succès à son père, celui-ci fut frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante; il a été administré hier, et peut-être est-il mort aujourd'hui*

recensements de 1812 et 1816, bien que sa femme soit mentionnée comme "épouse" (et non séparée ou divorcée). Peut-être vit-il dans un hospice ? Il a été blessé lors d'une bataille après la révolution française, où il a perdu un bras. Capitaine d'une armée de siège et de grenadiers, il a défendu la ville de Mayence, qui tombe aux mains des Autrichiens le 27 juillet 1794. Il passe ensuite dans l'administration et devient commissaire des guerres[379] du département de l'Escaut (fonctionnaire chargé du ravitaillement de l'armée) à Landrecy [aujourd'hui Landrecies, département du Nord, entre Avesnes et Cambrai]. Lors du siège de cette ville par les armées coalisées, il est nommé adjudant général[380]. On le retrouve à Gand en 1804-05, d'où il adresse trois lettres empreintes de ferveur bonapartiste à Monseigneur Lacépède, Grand Chancelier de la Légion d'honneur, à Paris. La première lettre, le 20 Messidor de l'An XII [20 juillet 1804, un mois avant la naissance de sa fille] pour remercier de sa nomination de membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1804, les deux suivantes, le 4 Nivôse de l'An XIII [25 décembre 1804] et le 19 Pluviôse de l'An XIII [8 février 1805] pour solliciter le grade d'officier de la Légion d'honneur. Il obtient celui de chevalier. Il meurt le 23 mai 1817[381]. Il n'y a aucune trace de lui dans les actes de décès bruxellois.

Madame Quillau s'est installée en 1818 rue de Loxum, peu avant la renumérotation administrative suite à laquelle le n° 300 est devenu 289.

Changement de domicile

Mme Quillau a l'honneur de prévenir le public qu'elle a quitté son domicile rue de l'Ecuyer, n° 145[382] *pour s'établir rue de Loxum n° 300*[383] *où elle continue son commerce de vins de toutes espèces, en grandes et petites quantités, au gré des amateurs* (*Le Vrai Libéral,* 11 juin 1818).

Un article paru vingt-trois ans plus tard éclaire le contexte. Le foyer Quillau était un point de ralliement pour les conventionnels régicides, dont une trentaine avaient trouvé refuge à Bruxelles :

Nécrologie. Hier ont eu lieu à l'église Sainte-Marie, à Scharbeék [*sic*] *les obsèques de la veuve du commissaire-ordonnateur QUILLAU, si connue par les services qu'elle n'a cessé de rendre aux illustres proscrits de l'Empire, auxquels sa maison servit constamment de refuge : les Regnault de Saint-Jean d'Angely* [fig. 72][384]*, les Arnault* [fig.

(*Le Courrier belge*, 13 mai 1840). *M. Van Nuffel, de Boom, vient de succomber à l'attaque d'apoplexie qui l'avait frappé en revoyant son fils sorti vainqueur des examens du jury. Il n'a pu supporter la joie de revoir un fils qui lui rappelait la mort récente de son premier enfant, également docteur en médecine, dont celui-ci venait reprendre la clientèle. M. Van Nuffel était père d'une de ces respectables familles élevée dans des principes d'une moralité sévère, qui ne cherche son bien-être que dans le travail et la probité dans les transactions* (*Le Courrier belge*, 15 mai 1840). Un "Van Nuffel van Rompa, de Boom", est souscripteur du Rapport de Jobard.

[379] De 1802 à la fin de l'Empire, les commissaires des guerres, ou commissaire ordonnateurs, faisaient partie de l'administration de l'armée et avaient un rôle très lourd : ils étaient chargés de l'approvisionnement, des transports (convois), de la santé (ambulances et mise en place des hôpitaux de campagne), de la remonte (fourniture de chevaux), de l'habillement, des équipements, des campements (surveillance et police des étapes) et de l'ordonnance des dépenses.

[380] Il reprend les armes bien que les Prussiens aient libéré les Français après la chute de Mayence à la condition qu'ils ne combattent pas les armées coalisées pendant un an et un jour.

[381] Dossier à Paris, aux Archives Nationales, cote L2249252. Ce dossier comprend les trois lettres décrivant ses états de service et une feuille signalant la date de nomination comme membre de la Légion d'honneur et la date de son décès (il n'y a pas de mention de lieu de décès).

[382] Elle apparaît dans le registre des patentables à cette adresse en 1817 (7^{e} section, n° 145) et en 1818 : *145 Treurenberg, coin Chancellerie Quillau Vve Marchande de vin.*

[383] Cet immeuble était auparavant le siège du Journal *Le Libéral* (qui avait accueilli dans un premier temps les journalistes français du Nain-Jaune; ceux-ci se sépareront pour fonder le *Vrai Libéral*, et le *Libéral* n'y survivra pas). L'adresse est connue grâce à une petite annonce : *Il a été perdu un rouleau de dessins enluminés, refermé dans un papier gris; ceux qui le trouveront sont priés de le rapporter au bureau du Libéral, rue de Loxum, n° 300; ils recevront une récompense honnête* (*Le Libéral*, 22 février 1817).

[384] Regnault de Saint-Jean d'Angely, Michel-Louis-Etienne (comte) (Saint-Fargeau [Yonne], 1762 - Paris, 1819). Homme politique français. Député aux états généraux. Il fait partie de l'expédition d'Egypte et devient ensuite conseiller d'état. Entre à l'Académie française en 1803. Secrétaire d'état de la famille impériale en 1810, il est nommé ministre d'état au retour de Napoléon de l'Île d'Elbe. Proscrit au retour des Bourbons, il mène aux Pays-

73][385], *les Bory, les Pocholle*[386], *les Cauchois-Lemaire, etc. trouvèrent chez elle une constante hospitalité. Si la bonté et la bienfaisance la plus inépuisable sont des titres à la miséricorde de Dieu et aux regrets des hommes, cette âme d'élite reçoit au ciel la part de bonheur qui lui a toujours manqué sur la terre* (*Le Courrier belge*, 12 août 1841).

Jobard fut-il introduit dans le cercle de la famille Quillau par les proscrits, et probablement par Bory de Saint-Vincent, pour lequel il avait travaillé chez Weissenbruch ? ou est-ce grâce à la famille Quillau qu'il a pu s'introduire dans le monde de l'édition bruxellois ? Nous n'avons pu établir si Jobard était familier de la Madame Quillau et sa fille au temps où elles vivaient Petite rue de l'Ecuyer, 145 (aujourd'hui rue du Gentilhomme; le 145 se trouvait du côté de la rue Treurenberg). Cette Petite rue de l'Ecuyer comptait un autre ami des proscrits : le baron de Reiffenberg [fig. 74][387], *l'humaniste qui avait reçu chez lui, petite rue de l'Ecuyer, David,*

Bas une vie d'errance dont les péripéties sont détaillées par la presse (*Gazette générale des Pays-Bas*, 24 août et 10 décembre 1817; *L'Oracle*, 25 août et 1er septembre 1817). Une ordonnance rappelle tous les exilés en 1819 . Il meurt le 11 mars 1819, lendemain de son retour, de l'émotion de revoir les siens (*Le Vrai Libéral*, 5 et 16 mars 1819). (ARNAULT, A. V. (dir.), *Biographie nouvelle des contemporains*, t. 17, 1824, avec illustration face à la page 307; *LAROUSSE XIXe*, vol. 13, 1875, p. 861).

[385] Arnault, Antoine-Vincent (Paris, 1766 - Paris, 1834). Écrivain, auteur de *Fables*, membre de l'Académie française depuis 1799, il en est radié le 21 mars 1816. Exilé par les Bourbons en 1816. Ses fables sont publiées en Belgiques : *Fables, par A.V. Arnault. Un volume. Prix. 4 fr . De l'imprimerie de Weissenbruch, imprimeur du roi. Se trouve au bureau de cette feuille, et chez De Mat, imprimeur-libraire, Grand'Place, et chez tous les principaux libraires de l'Europe* (*Gazette générale des Pays-Bas*, supplément au 9 février 1817). En 1817, il est recherché par la police : *Bruxelles, le 8 septembre 1817. S. E. Mr le Gouverneur de cette province nous informe, Messieurs, que le Sr Arnault, français exilé qui devait quitter le territoire des Pays-Bas en vertu d'une ordonnance royale, est encore dans cette province. Vous voudriez bien en conséquence faire toutes les démarches possibles pour découvrir et pour faire connaître sa retraite si celle-ci était en cette ville à Bruxelles (lettre des bourgmestre et échevins à Messieurs les commissaire et agents de police* (carton MM 24). Il ne se cachait guère, collaborant avec l'éditeur bruxellois Maubach à l'édition des œuvres du poète français Delille (1738-1813). Il prend la fuite ou est expulsé : *Le départ inattendu et forcé de M. Arnault, collaborateur de M. Maubach dans l'édition complète des oeuvres de Delille, a occasionné quelques retards dans la publication du premier volume de cette collection* (*Le Vrai Libéral,* 23 septembre 1817), mais il ne quittera définitivement la Belgique qu'en 1819 après avoir été amnistié. *Arnault et Bory de Saint-Vincent, rappelés de l'exil par l'ordonnance du 24 juillet 1814 sont partis pour Paris* (*Journal général des Pays-Bas*, 25 décembre 1819). Il réintègre l'Académie en 1829 (*LAROUSSE XIXe*, vol. 1, 1866, p. 674).

[386] Pocholle, Pierre-Pomponne-Amédée (Dieppe [Seine Maritime], 1764 - Paris, 1832). Maire de Dieppe en 1791. Il vote la mort du roi l'année suivante. Après le retour des Bourbons, il doit se réfugier en Belgique comme régicide. Le 12 mai 1818, la police l'interroge (Archives de la Ville de Bruxelles, Police, MM53) : *il n'est point rédacteur du journal des Deux-Flandres, qui lui a fait des propositions qu'il a refusées. Il habitait Liège et est venu à Bruxelles sur proposition de Maubach pour devenir rédacteur du Vrai Libéral.* Il devient un des rédacteurs de *la Galerie historique* et retourne en France après la révolution de 1830 (*LAROUSSE XIXe*, t. 13, 1874, p. 1218).

[387] de Reiffenberg, Frédéric (Mons, 1795 - Saint-Josse, 18 avril 1850). Le 4 février 1819, il est domicilié depuis trois mois rue des Petits Carmes, section 1ère, n° 1254; auparavant il demeurait 6e section (Rapport de police, Archives de la Ville de Bruxelles, MM 54, demandes de renseignements, 1819). Il mène une vie très retirée, ne voit que des personnes respectables et en petit nombre. Professeur de philosophie à Bruxelles en 1821 et à Liège; membre de l'Académie royale en 1823. *Le Courrier des Pays-Bas* annonce que de Reiffenberg serait devenu rédacteur de *La Gazette des Pays-Bas* et le *Courrier* le plaint d'avoir choisi cette voie [travailler pour un journal orangiste] de devenir professeur ordinaire (*Le Courrier des Pays-Bas*, 15 mai 1830). *M. de Reiffenberg vient de recevoir sa nomination de professeur ordinaire à l'université de Liège* (*Courrier des Pays-Bas*, 20 septembre 1830) Il est nommé conservateur à la bibliothèque nationale de Bruxelles, avec appointements de 8000 francs (*Le Courrier belge*, 13 juillet 1837). Membre des Académies de Belgique, de Berlin, de Vienne, de Stockholm, de Madrid, etc. etc., de l'Institut de France. On lui doit de nombreux ouvrages historiques dont le plus important est *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*, en 1830. Il fonde le *Bulletin du Bibliophile belge*, dont il est le principal rédacteur. Il rédige à partir de 1840, l'*Annuaire de la bibliothèque royale de Bruxelles*. Il a collaboré à *L'Émancipation* et au *Journal bibliographique*. Son esprit sarcastique lui amène de nombreux adversaires; il est aussi accusé de plagiat. *Le Journal de Gand et L'Oracle, en annonçant que M. de Reiffenberg avait livré à l'impression sa comédie des Libéraux, autrement les politiques de Salon, ne se sont pas expliqués sur les motifs qui ont déterminé ce jeune littérateur à retirer son ouvrage. Nous sommes autorisés à déclarer que des considérations particulières à l'auteur, ont seules arrêté la représentation des Politiques de Salon* (*Journal de Bruxelles*, 21 novembre 1821). *De Bruxelles, le 13 mai. On assure, dit un de nos journaux, que M. de Reiffenberg, professeur à l'athénée de cette ville, vient d'être nommé professeur à la faculté de philosophie et des lettres de l'université de Louvain* (*Journal de Bruxelles*, 14 mai 1822). *L'académie de Bruxelles, dans sa dernière séance, a nommé à l'unanimité pour être l'un de ses membres, M. le baron de Reiffenberg, professeur et bibliothécaire de l'université de Louvain. L'Académie a frappé juste en appelant dans son sein un savant qui s'est*

Arnault, Bory de Saint-Vincent, Berlier[388], *Merlin*[389] (GUISLAIN, *Madou*, p. 100 : les mêmes noms reviennent). Dans cet immeuble de la Petite rue de l'Ecuyer; ajoute Guislain, qui ne précise pas de date, habite aussi Quetelet, que Reiffenberg mettra en contact avec les réfugiés français, renforçant les convictions du jeune savant, opposé à l'ancien régime (*Idem*, p. 129). Reiffenberg présente Quetelet à Madou, pour la mise sur pierre de dessins exécutés par l'astronome dans la grotte de Han, lors d'une expédition en 1822 avec le pharmacien Kickx[390]. Ce dernier est un ami du chimiste Van Mons, dont le beau-frère est le docteur Curtet[391]. La fille de ce dernier, Cécile, épouse en 1824 Adolphe Quetelet, le monde est petit. Nous n'avons pu établir quand Jobard a rencontré Quetelet. Le plus ancien contact certain est 1822, quand Jobard publie les dessins de la grotte de Han, lithographiés par Madou, qui deviendra le beau-frère de l'astronome en 1834, mais Jobard a très probablement rencontré Quetelet entre 1819 et 1821, car Quetelet était un rédacteur du *Mercure belge* qui était imprimé chez Weissenbruch.

En 1821, la famille Jobard-Quillau cumule les activités de vente de vin et de lithographie, comme en témoigne le registre des patentes (7^{e} section, n° 289) : *La veuve Quillau marchande de vin - dépôt lithographique. Je pense que la 9^{e} classe est applicable comme pour 1820, pour le débit lithographique 11^{e} classe par assimilation aux objets de curiosité. A été classé en 1820 d'un commun accord à la 10^{e} classe comme Md de vin. Nous croyons la 11^{e} classe hors de proportion vu le bénéfice provenant du dépôt de lithographie. Nous croyons plutôt qu'elle devrait être imposée d'après un débit de 16^{e} classe.* La note du contrôleur, difficilement compréhensible, témoigne de son embarras à estimer la rentabilité de ce nouveau type d'activité qu'est la lithographie (plus la classe est élevée, moins la taxe est importante[392]).

---

rendu familiers tous les genres en littérature, sciences, beaux-arts, et dont l'érudition paraîtrait incroyable pour son âge, si l'on ne savait qu'il l'a acquise par une application constante et un travail presque continuel (*Journal de Bruxelles*, 30 juillet 1823). *L'académie de Bruxelles, dans sa dernière séance, a nommé à l'unanimité pour être un de ses membres, M. le baron de Reiffenberg, professeur et bibliothécaire de l'université de Louvain* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 31 juillet 1823). Son faire-part de décès est conservé aux Archives de la Ville de Bruxelles (*LAROUSSE XIX^{e}*, vol. 13, 1875, p. 875).

[388] Berlier, Théophile (comte) (Dijon, 1761 - ? [France], 1840). Jurisconsulte et homme politique. Régicide, il est nommé membre du comité de Salut public après la chute de Robespierre. Secrétaire du gouvernement provisoire en 1815, il est banni bientôt après, et se retire en Belgique jusque 1830. Pendant son exil en Belgique, il s'adonne aux écrits historiques - *Précis historique sur l'ancienne Gaule avant César*, 1822; *Guerre des Gaules*, 1825 - et devient un familier du baron de Reiffenberg (*LAROUSSE XIX^{e} siècle*, vol. 2, 1867, p. 589; GUISLAIN, p. 100).

[389] Merlin de Douai, Philippe-Antoine (comte) (Arleux [Nord], 1754 - Paris, 1838) Jurisconsulte et homme d'état. Député aux états généraux en 1789, Régicide. Pendant les cent jours, il reçoit le titre de ministre d'état et siège à la chambre des députés. Proscrit, il est autorisé à séjourner, sous un nom d'emprunt à Haarlem et Amsterdam, puis à Bruxelles. où il reprend son nom. Pendant son séjour à Bruxelles, il prépare une cinquième édition de son *Répertoire de jurisprudence* en 16 volumes qui paraîtra à Paris en 1827, puis à Bruxelles de 1827 à 1830. (*LAROUSSE XIX^{e}*, vol. 11, 1874, p. 87-88).

[390] Kickx, Jean (Bruxelles, 1795 - Bruxelles, 1831). Pharmacien. Il édite en 1812 une *Flora Bruxellensis* (*La Belgique sous le consulat et l'Empire*, Bibliothèque Albert I^{er}, cat. exp., 1965, cat. n° 42).

[391] Curtet, François-Antoine (né à Chaumont [Haute-Savoie]). Médecin, professeur à la faculté de médecine de l'université de Louvain (chaire d'anatomie, de 1815 à 1830). Il donne des cours d'anatomie pour les élèves de peinture (*Le Vrai Libéral*, 10 octobre 1819). Il a épousé Barbe Van Mons (*La Belgique sous le consulat et l'Empire*, p. XXV et n° 30, p. 28).

[392] Taxes annuelles (tarif A) : 1ère classe : 270 florins; 2^{e} classe : 230; 3^{e} classe : 190: 4^{e} classe : 145; 5^{e} classe : 110; 6^{e} classe : 85; 7^{e} classe : 62; 8^{e} classe : 46; 9^{e} classe : 34; 10^{e} classe : 25; 11^{e} classe : 15; 12^{e} classe :13; 13^{e} classe : 8,50; 14^{e} classe : 5,50; 15^{e} classe : 3,75; 16^{e} classe : 2; 17^{e} classe : 1,25 (1 florin de 1830 valait environ 2 francs, ce qui représenterait aujourd'hui à environ 10 euros. Le tarif B est un autre mode de calcul tenant compte de l'importance de la ville et du nombre d'ouvriers (Le détail de tous les tarifs se trouve dans *Liste alphabétique des commerce, professions, industries et métiers compris dans la loi sur les patentes du 21 mai 1819 et indication du droit dû pour chaque profession, etc. formée par ordre du Directeur-Général des Contributions Directes et des Postes, pour l'usage des fonctionnaires et autres personnes, chargés de concourir à l'exécution de la dite loi*, A La Haye, de l'imprimerie générale de l'état 1819).

3.2 L'association Jobard - Goubaud [janvier 1821 - avril 1822]

3.2.1 Jobard s'associe à la calcographie royale

Innocent Goubaud quitte la rue des Sols[393] pour la rue de Loxum. Nous allons voir que c'est pour s'installer dans l'immeuble occupé par la famille de Jobard, ou du moins s'en rapprocher car le numéro de rue de son domicile n'apparaît nulle part. Son déménagement se situe au plus tard vers le 15 octobre, date pour laquelle les changements doivent parvenir à l'*Almanach royal de la cour, des provinces méridionales et de la ville de Bruxelles.* Celui *pour l'an 1821* mentionne p. 506 : *Maison du Prince et de la Princesse d'Orange Goubaud, dessinateur, rue de Loxum.*

Le 16 janvier 1821, la partition musicale *Les deux sœurs de la Charité* annoncée par le *Journal de Bruxelles* est éditée par la Calcographie royale, rue de Loxum, 289. la planche 101 des *Annales Générales des Sciences physiques* porte pour mention Calcographie royale. Ce sont les premières preuves tangibles d'une association avec Innocent Goubaud. Cette association n'a pu être étayée par des archives juridiques. Le premier écho dans la presse de l'alliance entre les deux lithographes paraît six mois plus tard, à l'occasion de la première publication par livraisons de la Calcographie royale. Assez curieusement, c'est Jobard qui est directeur de la firme :

> *La première planche lithographe de la première livraison des FASTES BELGIQUES paraît en ce moment;* [...] *Elle représente la* bataille de Waterloo *d'après le tableau de M. Odevaere.* [...] *c'est en ce moment à M.* Jobard, *directeur de la calcographie royale des Pays-Bas que nous croyons devoir adresser les expressions de notre gratitude; cet artiste qui a poussé si loin l'art de la lithographie, rend un service signalé à la peinture et au dessin en mettant à la portée du public, les productions des plus grands maîtres, qu'il n'est pas toujours très-facile de voir en original. On ne peut assez louer le soin, l'exactitude et la vérité avec lesquels il rend les ouvrages qu'il lithographie, et en particulier le degré de perfection qui règne dans la planche que nous annonçons. N* (*Journal de Bruxelles*, 18 juillet 1821).

Le fait que ce soit Jobard qui est le directeur, et non Goubaud, prouve que Jobard tenait un rôle clé dans l'association. C'est visiblement à lui que l'on doit la qualité technique de l'impression :

> *L'exécution en a été confiée à M. Jobard, directeur de la calcographie royale des Pays-Bas, et fait honneur à son talent connu. Les amateurs pourront voir cette planche chez Berthot, libraire, qui reçoit les souscriptions pour les* Fastes (*Courrier des Pays-Bas*, 8 août 1821).

Jobard ne tarde pas à mettre en œuvre des améliorations techniques comme le report d'estampes :

> *Bruxelles, 29 août.*
>
> *Tous les jours la lithographie se signale par de nouveaux progrès. On n'aurait jamais cru, lorsque ce bel art fut inventé, qu'il parvînt à approcher d'aussi près de la perfection du fini de la gravure en taille-douce. M. Jobard vient de découvrir un procédé d'après lequel on peut lithographier, avec la plus grande facilité, les dessins estampés. Le sujet de* la veuve et son fils, *qui sort de ses ateliers, est d'une exécution parfaite. Une mère en deuil semble appeler sur son enfant les bénédictions du ciel. Le voile transparent qui la couvre, laisse apercevoir, sur toute sa personne, les marques d'une grande infortune. Une douleur profondément sentie, se peint sur la figure de son fils. Il tient un glaive dans ses*

[393] Adresse où il est mentionné dans *l'Almanach royal de la cour, des provinces méridionales et de la ville de Bruxelles, Pour l'an 1820* (imprimé fin 1819).

mains. Les détails de cette gravure sont très soignés, et soit sous le rapport de l'art, soit par l'intérêt qu'inspire un sujet heureusement choisi, elle est digne de fixer l'attention des amateurs.

On la vend à la calcographie royale, rue de Loxum, n. 289; prix 1fr. 50 c. (*Courrier des Pays-Bas*, 30 août 1821).

Le 12 septembre 1821, Jobard épouse Louise Quillau. VAN DER MARCK (p. 68) affirme que Jobard aurait attendu que son élève ait l'âge légal pour l'épouser. Au mariage, Louise n'a que dix-sept ans et Jobard vingt-neuf. Le *Journal de Bruxelles* indique :

Etat civil Mariage Du 12 septembre.

Jean-Baptiste-Ambroise-Marcellin Jobard, directeur de la calcographie Royale, né à Baissey, domicilié rue de Loxum, fils de Claude et de Marie-Marguerite Prudent; avec Louise-Anne-Aménaïde Quillau, née à Gand, domiciliée chez sa mère, même maison, fille de François-Joachim et de Catherine Van Nuffel (*Journal de Bruxelles*, 20 septembre 1821).

L'acte de mariage cite les témoins. Celui de Jobard est *Innocent Goubau, âgé de quarante un ans* [*sic*] *dessinateur du Prince héréditaire, rue de Loxum*, est témoin du mariage de Jean-Baptiste-Ambroise-Marcellin en 1821. Dans cet acte, Jobard est mentionné comme le *Directeur de la chalcographie royale*.

L'article suivant parle, sans le citer, d'un dessinateur réputé. Il doit s'agir de Goubaud, Madou n'étant pas encore réputé. Et la "Vierge d'après Raphaël" correspond davantage au registre de Goubaud.

Mélanges.

Beaux-Arts.

La lithographie parvient à son perfectionnement; elle a longtemps langui; les essais de cet art dans ce royaume n'ont eu de succès que depuis que M. Jobard *s'est appliqué à son amélioration de concert avec un dessinateur dont la réputation est non-seulement incontestée mais affermie.*

De la réunion de ces deux artistes, doit résulter un travail parfait; ce qui est dernièrement sorti de leur atelier, justifie toutes les espérances.

Je dis, dernièrement, parce que je compte pour rien des productions dont l'idée leur appartient moins qu'elle ne leur a été suggérée; et que je les regarde bien plus comme spéculation mercantile, que je ne les considère sous le rapport du bien faire. *Au nombre des ouvrages que j'ai distingués, est une vierge d'après Raphaël: rien n'est plus suave que cette tête; elle est* céleste *dans toute l'acception de ce mot.*

Je n'ai pas été moins frappé du convoi du pauvre*; tout dans ce dessin, est d'une vérité remarquable; ses détails et son ensemble se coordonnent si bien que, des [?] pénibles se mêlant à des idées philosophiques, naissent tout naturellement à la vue et devant l'exécution de ce sujet. La romance qui l'accompagne et dont la musique est de* Garat, *ne le dépare pas; M. Jobard excelle déjà dans la composition des lettres, des mots et des phrases lithographiés; il y a des morceaux qu'on croirait sortis des presses d'une imprimerie bien soignée.*

*Le dessinateur et le lithographe anobliront leur art par le choix des sujets. Les annales de ce royaume leur en offrent de bien capables de les animer. Il faut que leur travail devienne historique et s'élève par de nobles tableaux. Il serait indigne d'eux de descendre jusqu'à de pauvres, de misérables conceptions, que la sottise et l'esprit de parti enfantent, et qui toujours décèlent l'absence du talent ou sa prostitution. Il seront en garde contre les serpens d'*étrange *espèce qui se nourrissent de venin et le répandent par des personnalités nauséabondes contre ce que la société a de plus respectable. Leur bon esprit les prémunira aussi contre les insinuations de quelques forcenés qui cherchent, trouvent dans la triv[i]ale malignité qui les dévore, un soulagement à leur bile. Leur supériorité dans le genre que leur talent a adopté tournera au profit des arts qui jouissent ici d'une juste prééminence. R.* (*Journal de Bruxelles*, 2 octobre 1821).

En octobre 1821, les deux lithographes sont encore associés dans les éloges :

Lithographie.

J'ai déjà, non pas vanté (je n'en ai pas le droit), mais fait remarquer les progrès des procédés lithographiques depuis que, par leur réunion, au grand avantage de cet art, MM. Goubau et Jobard *en ont hâté le perfectionnement. Leurs crayons et leurs presse viennent de produire un chef-d'œuvre en ce genre; c'est le portrait du pape Pie VII*[394]*. Tous les détails en sont précieux; rien, je le pense, ne peut être exécuté avec des soins plus recherchés.*

On dit qu'incessamment, des portraits auxquels s'attache l'affection nationale, seront par ces artistes placés sous les regards du public. C'est au bureau de la calcographie, rue de Loxum, et chez tous les marchands d'estampes, qu'on trouve leurs productions. R. (*Journal de Bruxelles*, 14 octobre 1821).

3.2.2 Les relations entre Jobard et Goubaud

Faut-il suivre l'analyse de *La Gazette*, en 1935, qui voit en Jobard un homme actif, entreprenant et cupide, face à un Goubaud sentimental, naïf, détaché et médiocre administrateur ?

Il [Goubaud] *était donc particulièrement mal handicapé contre le rude jouteur dont les combinaisons audacieuses et intéressées firent successivement de lui un concurrent, un associé - à sa chalcographie royale - et un ennemi...*

C'est ce qui explique que Jobard, sans cependant parvenir à écraser Goubaud, avait fini pas accaparer à peu près toute la popularité dont jouissait alors la lithographie à Bruxelles.

Notre opinion est différente : nous pensons que Goubaud ne parvient à produire qu'en partenariat. Entre l'été 1818 (départ de son associé Vinkeles) et janvier 1821 (début de l'association avec Jobard), nous n'avons trouvé dans la presse qu'un seul écho de l'activité de Goubaud :

Eléments de Dessin, à l'usage des commençans, par J. Goubau, dessinateur de S.A.R. le Prince d'Orange, 1ère livraison, ornée de 5 planches, prix 4 fr. (*Journal général des Pays-Bas*, 22 avril 1820).

Il avait déjà édité un ouvrage portant ce titre à Marseille en 1808 (cfr Thieme-Becker). S'agit-il ici d'une réédition en lithographie, ou toujours de planches en taille-douce ? Visiblement, Goubaud n'a pas percé en tant que lithographe. Était-il impliqué en 1817 dans le premier projet d'édition des *Fastes Belgiques ?*

La pensée de cette galerie nationale avait été conçue par eux [Lecocq et Reiffenberg] *dès 1817; elle fut soumise à S.M.; mais alors il s'agissait de gravures, et l'entreprise eût exigé une première mise de fonds immense, cependant S.M. n'en promit pas moins de la favoriser* (*Journal de Bruxelles*, 29 novembre 1821).

Goubaud a-t-il voulu utiliser la lithographie au détriment de la gravure pour publier des ouvrages à moindre coût et a-t-il été obligé de s'associer à Jobard parce qu'il manquait de technique pour produire à un nombre de tirages plus élevé ? Nous pencherions pour cette explication. Rob Meijer[395] remarque lui aussi que Goubaud n'est pas imprimeur de formation et suppose que cela a dû lui poser des difficultés.

[394] Pie VII (Gregorio Luigi Barnaba Chiaramonti) (Cesena [I], 1742 - Rome [I], 1823). Pape de 1800 à 1823.

[395] Meijer Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 299.

3.2.3 Fin de l'association et campagne de dénigrement de Goubaud

L'association semble cesser en avril 1822, quand Jobard déménage rue de la Chancellerie[396]. Le changement d'adresse est d'abord mentionné par le *Courrier des Pays-Bas* :

> *Lithographie.*
>
> *M. Jobard a l'honneur de prévenir les amateurs qu'il vent de recevoir une grande quantité de pierres de Bavière, du meilleur choix, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande dimension, on pourra s'en procurer chez lui, rue de la Chancellerie, plaine Ste-Gudule, n° 219, où il a transféré ses ateliers, auxquels il a donné une extension qui lui permet d'entreprendre toute espèce de travaux relatifs à son art* (14, 18, 22 et 26 avril 1822).

Trois jours plus tard, *L'Oracle* annonce des offres d'emploi qui prouvent que l'extension des activités est bien réelle :

> *M. Jobart [sic] prévient le public qu'il transporte ses ateliers lithographiques, plaine Sainte-Gudule, rue de la Chancellerie, n. 219.*
>
> *Il vient de recevoir une grande quantité de pierres de Bavière, du premier choix et de toutes les dimensions; il continuera d'en procurer, avec des crayons, aux amateurs de la ville et de la province, et il se charge de l'impression.*
>
> *L'extension qu'il s'occupe de donner à son établissement, lui permet d'entreprendre toute espèce de travaux relatifs à son art.*
>
> *On demande pour la même maison plusieurs dessinateurs exercés dans l'une ou l'autre de ces quatre parties : la figure, le paysage, la topographie et l'écriture; les appointements seront proportionnés aux talens.*
>
> *Il y a aussi deux places pour des élèves et deux pour des apprentis imprimeurs.*
>
> *Les lettres et paquets doivent être affranchis* (17, 22, 26 avril, 1er mai 1822).

La rue de la Chancellerie (section 7) relie la Montagne du Parc à la Cathédrale (aujourd'hui Saints-Michel-et-Gudule). L'imprimerie se trouve à l'angle de la rue, au n° 219, qui est donc la même adresse que Plaine Ste Gudule, 219 (puisque les numéros sont des numéros de section). Le numéro 219 de la rue de la Chancellerie deviendra le n° 20 au moment de la numérotation par rues, lors du recensement de 1829[397].

Est-ce la volonté d'expansion de Jobard qui a suscité la mésentente entre les associés ? Goubaud a-t-il été effrayé par l'audace de Jobard ? Ou est-ce au contraire celui-ci qui estime que les progrès sont dus à son seul talent ? Le *Journal de Bruxelles* du 1er mai 1822

---

[396] Dans son article *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, Rob Meijer ne signale pas l'association de Jobard et Goubaud. C'est parce que son article se base uniquement sur le dépouillement des archives hollandaises. Pour les informations relatives à Jobard, il reprend les informations de Van der Marck, y compris celles basées sur les données approximatives de *La Gazette* en 1935 et du livre de Guislain. Meijer signale (p. 297) pour cette période une note du ministre A.R. Falck selon laquelle Goubaud n'a pas produit de gravures sur cuivre jusqu'en 1822, époque à laquelle il entame un partenariat avec un dénommé Benoist et donne des leçons aux étudiants de l'Académie de dessin.

[397] Les numéros de rue et de section coexistent dans les recensements de 1829 et 1835. Ensuite, le numéro de section disparaît. LIEBRECHT (p. 36) situe l'atelier de Jobard d'abord rue de la Chancellerie, 20 et ensuite rue de Loxum, 289. Or c'est le contraire : Jobard habite d'abord au domicile Quillau, rue de Loxum, où sa belle-mère est marchande de vin. Ce n'est qu'après qu'il déménage rue de la Chancellerie, vraisemblablement vers des espaces mieux adaptés, suite à l'expansion de son établissement. Il est impossible d'en savoir davantage : l'immeuble a été démoli en 1910 et le dossier conservé aux Archives de la Ville de Bruxelles (TP3682) ne contient pas de documents antérieurs à 1898. En 1828, le Hollandais Hertog Somerhausen, dans son ouvrage didactique à l'usage des écoles, *Beschrijving van Brussel*, fait évoquer cette adresse par un professeur de fiction, Jeugdvriend, qui fait visiter la ville à de jeunes élèves : *Jeugdvriend : Dezen weg langs gaande, zal il u zeggen dat de Kanselarijstraat die wij voorbji komen en die op een klein plein uitkomt haren naam gekregen heeft, omdat zich, in derzelver nabijheid, op het St Goedeleplein, de Kanselrij van Braband, eertijds bevond alvorens dezelve naar de Wetstraat gebragd werd. Thans bezit deze straat geene bijzondere merkwaardigheid, dan alleen de werkplaats van de Koninklijke Steendrukkerij onder opzigt van der heer Jobard en in een hoekhuis op het plein der Kanselrij, een welvoorzien kabinet van schilderijen, behorende aan de heer Marneffe.*

explique que c'est Jobard qui a inventé l'estompe lithographique quelques mois auparavant. C'est grâce à cette invention que la succession des livraisons de leur deuxième "publication régulière", le *Voyage pittoresque aux Pays-Bas* sera, nous le verrons, aussi rapide. Peut-être même cette invention a-t-elle déterminé le lancement de cette publication par livraisons ? Jobard pressent-il que le *Voyage pittoresque aux Pays-Bas* va être une réussite financière et veut-il être le seul à en profiter, estimant que le mérite ne revient qu'à lui seul ? Les sources font défaut quant aux causes; mais il est clair que Jobard, insatisfait, reprend une nouvelle fois sa liberté.

Goubaud quant à lui s'installe rue d'Assaut, 1158 (6e section) : l'adresse précise est connue grâce au registre des patentables (uniquement dans le supplément de la 6e section pour l'année 1822). Le *Nouvel Almanache de poche de Bruxelles* pour l'année 1823 le renseigne "rue d'Assaut", sans préciser le numéro[398]. Goubaud s'associe en 1822 avec l'imprimeur Auguste Wahlen (Bruxelles, 1785, Paris, 1850), grand contrefacteur et fier de l'être ![399] Les deux hommes se lancent dans une opération ambitieuse mais sans originalité : la *Collection Choisie de Voyages Pittoresques*,[400] qui devait compter environ 500 planches in-folio. Wahlen prend en charge l'édition typographique, tandis que Goubaud se charge des planches lithographiées, pour la plupart dues à son jeune collaborateur Paul Lauters. Cette collection propose une impression sur papier de chine, plus coûteux. Il s'agit de l'édition de luxe limitée à cinquante exemplaires. l'édition normale est sur papier satiné. Le prospectus[401] annonce la première livraison pour le 1er septembre 1822 mais elle ne paraît que le 6 novembre. Les livraisons devaient paraître tous les quinze jours et chaque livraison devait compter cinq planches, mais l'édition est très irrégulière : 2 livraisons en 1822, 10 en 1823, 8 en 1824, et la dernière livraison ne sort de presse qu'en 1828 : deux voyages sont terminés : *Voyage pittoresque de la Grèce (1822-1825)*[402], présenté par Philippe Lesbroussart et *Voyage Pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore; d'après les dessins de M. Melling*[403]*, architecte de l'empereur Sélim III, et dessinateur de la sultane Hadidgé, sa sœur*, Wahlen, 1829, avec un texte de Barbié du Bocage. Il s'agit de paysages, de costumes et de monuments (y compris coupes et détails). L'atlas de ces deux publications, un in-folio (48 x 32 cm) comprend un titre lithographié, une carte de la Grèce moderne à déplier, 80 planches lithographiques intitulées *Voyages de la Grèce*, 14 planches lithographiques sur la Grèce, et 48 planches, avec image pleine page sur le Bosphore et Constantinople, soit 142 planches.

Selon Van der Marck (p. 76) la qualité baisse après la planche 105 : le départ de Lauters en 1826 n'a peut-être pas été la cause de ce déclin, mais en a été l'occasion; les éditeurs avaient présumé de leurs forces. Les livraisons en sont ralenties. Goubaud fait difficilement face à ses obligations envers ses dessinateurs, et il est heureux que Wahlen ait été l'un des éditeurs les plus fortunés. Le succès commercial n'est en effet pas au rendez-vous. D'une

---

[398] Goubaud n'apparaît pas à cette adresse dans le supplément du recensement de 1816. Par contre, on trouve à cette adresse le carrossier Philippe Mommaerts de 1820 à 1830 (renseignement communiqué par Catherine Rommelaere).

[399] Le 2 octobre 1823, il publiera une annonce dans le Journal de Bruxelles : *Nouvelles méditations poétiques, par A. Lamartine, Bruxelles, 1823, in-8°, papier superfin. 2 fr. M. Wahlen a annoncé que sa contrefaçon contiendrait quatre méditations de plus* [...].

[400] *Collection choisie de voyages pittoresques, en Grèce, par Choiseul-Gouffier, à Constantinople, par Melling; en Suisse, par Zurlauben; à Naples et en Sicile, par S[t]-Non; et en Espagne, par La Borde. Bruxelles, Aug. Wahlen, et Comp., 15 vol. in-8°, papier pâte de vélin satiné, ornés de 500 planches lithographiées, gr. in-folio, papier vélin, dessinées par les meilleurs artistes, sous la direction de M. Goubaud, directeur-propriétaire de la Chalcographie royale, etc. etc. 1822* (GODFROID, p. 623).

[401] GODFROID, p. 624. Le prospectus annonce *Voyage en Grèce :* 2 volumes avec 100 planches; *Voyage à Constantinople :* 1 vol. avec 50 planches; *Voyage en Suisse*, 4 vol. avec 100 planches; *Voyage à Naples et en Sicile, 5 vol. avec 100 planches; Voyage en Espagne :* 5 volumes avec 100 planches. Chaque volume de texte coûte 10 francs et chaque livraison de planches 6 francs.

[402] Exemplaire à Bruxelles, KBR, Est. (Fonds Fétis, S II 77418 et S IV 103662 à 103759).

[403] Édition originale publiée en 1819 (Catalogue de vente publique du libraire Michel Lhomme, Liège, 16 mars 2002, n° 271. L'ensemble a été vendu 6800 euros).

part, le public se lasse d'attendre et Jobard en profitera bien sûr alors pour vanter dans la presse la régularité de ses propres publications, par rapport à d'autres qui ne tiennent pas leurs promesses. D'autre part, le public est déçu car la publication n'est qu'une copie des grands ouvrages de voyages pittoresques édités en taille-douce au XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle[404].

Est-ce à l'instigation de Jobard ? La presse s'attaque cruellement à Goubaud quelques mois plus tard :

> *Variétés* [...] *Nous avons vu la lithographie de Goubaud, représentant un gros garçon, et intitulée* Sylla. *Il se peut qu'on ait voulu peindre en effet Talma*[405] *dans le rôle du dictateur. Mais au moins, quand Sylla dit le fameux :* J'y songerai, *Talma ne louche pas* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 17 septembre 1823).

Le Courrier des Pays-Bas s'acharne et le tourne en dérision dans un dialogue évidemment inventé de toutes pièces :

> *L'auteur de la lithographie de* Sylla *se plaint dit-on, du petit article qui lui a été consacré il y a quelques jours dans ce journal. On nous a rapporté à ce sujet l'entretien suivant :*
>
> *LE LITHOGRAPHE. Je vous ai saisi, dans l'un de vos plus beaux moments de* Sylla. *Cette lithographie est de main de maître.*
>
> *LE TRAGIQUE.* Je le savais.
>
> *LE LITHOGRAPHE. On m'a reproché de vous avoir représenté, les yeux et les pieds en dedans, à la manière antique, c'est bien cependant l'expression fidèle de votre mot fameux ?*
>
> *LE TRAGIQUE.* Je ne sais pas.
>
> *LE LITHOGRAPHE. Dès qu'on songe, on louche; tout penseur doit avoir les genoux cagneux.*
>
> *LE TRAGIQUE.* J'y songerai.
>
> *LE LITHOGRAPHE. Mettez-vous en scène... les pieds en dedans... Regardez le bout de votre nez avec vos deux yeux. Poussez votre regard en vous-même.*
>
> *LE TRAGIQUE. (En position). Qu'en dis-tu ?*
>
> *LE LITHOGRAPHE. (Avec orgueil). C'est bien ma lithographie....* (avec douleur), *mais M. Talma ! ce n'est pas vous !*
>
> *Ce dialogue était déjà imprimé lorsqu'on nous a remis la réclamation suivante :*
>
> *Au rédacteur du Courrier des Pays-Bas.*
>
> *Monsieur,*
>
> *Sachez que quand Talma dit le fameux* J'y songerai, *s'il ne louche pas il doit loucher, car pour songer ne faut-il pas replier pour ainsi dire et rétorquer tous les organes de son* intuition *vers la glande pinéale ?*
>
> *Or, Talma est trop grand observateur de la nature pour n'avoir pas remarqué dans les statues antiques*[406] *qu'elles ont toutes les pieds et les yeux en dedans.*
>
> *Veuillez, Monsieur, insérer ma juste réclamation.*
>
> *G.C.R.* [les initiales suggèrent : Goubaud Calcographie Royale]

---

[404] Zurlauben, *Tableaux topographiques, pittoresques* [...] *de la Suisse* (Paris, 1780-1788); *Voyage pittoresque et descriptif des Royaumes de Naples et de Sicile* de Saint-Nom (Paris, 1781-1786), *Voyage pittoresque en Grèce* de Choiseul-Gouffier (Paris, 1782-1822); *Voyage pittoresque et Historique de l'Espagne* de Laborde (Paris, 1807-1820); *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* de Melling (Paris, 1809-1819).

[405] Talma, François-Joseph (Paris, 1763 - Paris, 1826). Illustre acteur tragique. Il se partage entre Paris et Bruxelles. A sa mort, une commission est formée pour ériger un monument consacré à sa mémoire : *Les amis des arts qui la composent sont MM. Baron, Busso, Bourdeau, Delaunay J[ne], Delavault, Faigneaux, Gréban, Lesbroussart, Mary (Edouard), Marneff fils, Navez, Odevaere, Pocholle, Quetelet, Stapleaux, Stevens, Talma* [son neveu dentiste établi à Bruxelles] *et Vandeveyer* [Sylvain Van de Weyer] (*Le Courrier des Pays-Bas*, 13 décembre 1826).

[406] Talma était connu pour son souci de l'exactitude, notamment pour ses costumes de scène. *L'Oracle* du 1[er] avril a rappelé que Talma consultait régulièrement l'ouvrage de André-Corneille Lens (mort quelques jours auparavant), *Le Costume, ou essai sur les habillemens et les usages de plusieurs peuples de l'Antiquité, prouvé par les monumens.*

(*Le Courrier des Pays-Bas*, 22 septembre 1823).

Ces basses manœuvres provoquent une réaction indignée mais naïve de Goubaud, qui fait valoir son droit de réponse :

> *Au rédacteur du Courrier des Pays-Bas.*
> *Bruxelles, le 23 septembre 1823.*
> *Monsieur,*
> *Je viens de lire avec indignation et le mépris qu'il inspire, l'*article *que vous avez inséré dans votre* Courrier *le 22 de ce mois, non parce que vous y parlez de ma lithographie de* Talma dans Sylla, *et que les journaux de Paris ont loué avant que le critique intéressé eût publié ses plates observations; mais parce que vous y ayez inséré une fausse lettre au rédacteur du* Courrier. *L'insulteur, lâchement anonyme, a pris* les initiales de mon nom et de mon établissement, *pour masquer son attaque contre un monument élevé à la gloire du plus célèbre acteur tragique de l'Europe. C'est là un acte immoral dans l'auteur de l'article, et imprudent dans le rédacteur du journal. Parce que le premier fait un faux en empruntant les initiales d'un nom qui n'est pas le sien, et que le second doit s'assurer de l'authenticité des lettres et des signatures qu'il transmet à ses abonnés, c'est un respect que l'on doit toujours au public.*
> *Veuillez, Monsieur, insérer ma réclamation dans votre plus prochain numéro.*
> *J. Goubaud,*
> *Directeur de la calcographie royale et dessinateur de S.A.R. le Prince d'Orange.*
> (*Le Courrier des Pays-Bas*, 24 septembre 1823

Ce qui ne fait qu'attiser la malveillance du journal :

> *Le fond de la valise du Courrier* [...] *Jaloux d'amuser nos abonnés autant que possible, nous avons dernièrement accueilli une lettre d'un de nos artistes, dans laquelle il nomme sa caricature de Talma, un monument élevé à la gloire de ce grand homme. Nous avons aussi un monument à élever à la gloire lithographique de cet artiste. Nous lui promettons un quatrain pour le jour où nous nous sentirons en verve* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 29 septembre 1823).

Si les mérites de Jobard étaient supérieurs à ceux de Goubaud, il reste cependant, et ce n'est pas à son honneur, qu'il a dû user de ses relations pour dénigrer son confrère[407]. L'année suivante, Jobard signale encore la fin de l'association. Est-ce nécessaire ou est-ce pure malveillance ? A-t-il appris que Goubaud préparait une publication ? La coquille *cacographie* est volontaire, et sera réutilisée en 1827.

> *AVIS*
> *Le voisinage de nos deux établissements ayant déjà donné lieu à plusieurs méprises, je crois devoir prier les personnes qui ont l'intention de s'adresser à moi de vouloir bien distinguer ma lithographie de la cacographie de M. Goubaud. JOBARD* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 27 mars 1824).

Goubaud a en effet repris son titre *Calcographie royale*, et exploite à nouveau les copies de la *Transfiguration* de Raphaël qui avaient été utilisées pour l'édition d'une lithographie en octobre 1817, mais cette fois il fait travailler ses élèves en taille-douce :

> *Il va sortir incessamment des ateliers de M. Goubaud, directeur de la calcographie royale, un ouvrage intéressant pour les arts. Ce sont les têtes de tous les personnages figurant dans le tableau de la transfiguration de Raphaël, gravées par les élèves gratuits*

---

[407] Ce sont visiblement ces articles qui ont forgé l'opinion négative sur Jobard de Louis De Potter au XIX^e^ siècle, et de Louis Hissette en 1935. VAN DER MARCK (p. 70-71) se base visiblement sur ce dernier pour opposer radicalement Goubaud - artiste, soigneux, de bon goût, bon professeur, mais bohème - et Jobard, un instinct infaillible, une faculté d'adaptation incroyable, un orgueil entêté, et un désir immodéré de se mettre en valeur. VAN DER MARCK conclut injustement que les idéaux de Jobard et ses soucis artistiques se limitaient à ce qui pouvait lui être profitable : Jobard était un arriviste sans amour propre et sans souci de son entourage, ni des moyens qu'il employait.

de cet établissement[408]*. Cet ouvrage dont S.M. vient d'agréer la dédicace, sera publié en trois livraisons. Chaque livraison sera composée de six planches. La première paraîtra dans le courant d'avril. Dire que le dessin de ces têtes est dû au crayon pur, facile, grâcieux et correct du maître, c'est en faire suffisamment l'éloge. Pour faire juger du mérite de la gravure, nous dirons avoir entendu des artistes distingués révoquer en doute qu'elle pût être l'ouvrage de jeunes gens de l'âge de 15 à 16 ans, qui, il y a deux ans, n'avaient jamais vu un burin. Ce n'est qu'en se rendant eux-mêmes dans les ateliers et en voyant ces mêmes jeunes gens travailler aux têtes de Raphaël, qu'ils se sont assurés d'une vérité à laquelle ils avaient eu peine à croire. Nous rendrons compte des livraisons à mesure qu'elles paraissent* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 2 avril 1824)[409].

Goubaud semble alors ne travailler qu'avec un nombre réduit de collaborateurs, car il n'apparaît plus dans les registres des patentables[410].

Suite à l'échec commercial de la *Collection choisie de Voyages pittoresques*, la société de Goubaud est mise en liquidation (VAN DER MARCK, p. 77). Il déménage, à une époque indéterminée, à la Broeckstraat n° 503 (n° de section, qui deviendra le n° 2 de la rue). En 1827, Jobard, qui a la rancune tenace, publie une pseudo-nouvelle qui n'est qu'une occasion de le brocarder : *G.... Calchographe ou Cacographe (l'un et l'autre peuvent se dire) se prépare, dit-on, à partir avec ses presses pour Constantinople où il est mandé par la diplomatie européenne pour imprimer les ultimatum attendu la grande consommation qui s'en fait depuis quelque tems*[411]. Au recensement de 1829[412], Goubaud est toujours à Bruxelles et se déclare rentier. L'année suivante, Jobard déverse à nouveau sa hargne sur son malheureux ex-associé, à l'occasion du Salon de Bruxelles :

Une grande toile peinte par un M. Goubau, et représentant la famille royale, à ce que dit le catalogue, est une chose trop remarquable pour qu'on la passe sous silence. Quant à la scène, nous n'y voyons qu'une espèce de parodie du serment de la constitution fait en famille, avec si peu de façon, que le roi n'aurait pas pris le temps ni la peine de tirer son haut-de-chausses. Chaque personnage paraît être là posé pour son compte particulier, et ne s'occuper en rien de ce qui se passe autour de lui. Il est vrai qu'ils n'y voient goutte, car leurs yeux sont affectés d'une taie qui les aveugle ou les éborgne; ce qui faisait dire en passant à une comtesse de beaucoup d'esprit : "Voyez donc, ce traître d'italien qui a crevé les yeux à toute la famille royale".

---

[408] Goubaud a proposé en 1822 à la Régence de Bruxelles de former gratuitement quatre élèves (voir notice Goubaud dans le Répertoire des lithographes).

[409] Goubaud dédie alors une gravure de cette transfiguration à Guillaume I[er] : *Dédié à S.M. Guillaume I[er] roi des Pays-Bas. Par son très humble serviteur I. Goubaud. Sujet du Tableau de la Transfiguration de Raphaël.* [...] *Ces têtes ont été dessinées en 1813 au Musée de Paris, d'après le tableau original de Raphaël par J. Goubaud, directeur propriétaire de la Calcographie Royale des Pays-Bas, et dessinateur de S.A.R. le Prince d'Orange* (Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I[er], Cabinet des Estampes).

[410] Des dossiers conservés aux Archives de la Haye font allusion à deux collaborateurs de Goubaud, en 1822 et 1827 : *J. Goubaud te Brussel verzoekt dat de Franschman C.A. Bertégé die zonder paspoort te Brussel is gekomen, aldaar worde geadmitterds om in zijn steendrukkerij werkzaam te zijn, en herhaalt zijn verzoek om brieven van naturalisatie* (La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01, Ministerie van Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, Index 4194, 1822, juillet, n° 1879). Un dossier concernant le graveur Moïse Cohen Khonraad, (Rapport van den Administrateur voor het Onderwijs, de Kunsten en Wetenschappen, 9 juin 1827), signale qu'il est âgé de 21 ans et a suivi les cours de Goubaud : *De jonge Khonraad heeft, gedurende eenige Jaren, de lessen en de Graveerkunst bij de school van den Heer Goubau te Brussel* (La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, Index 4928, 1827).

[411] *Le Manneken*, 18 septembre 1827. Les nations européennes ont lancé sans résultat plusieurs ultimatums à la Sublime Porte. Elles lui enjoignaient de ne plus s'attaquer aux Grecs. Voir à ce sujet la lithographie parue dans *Le Manneken* le dimanche 21 octobre 1827.

[412] Goubaud, Innocent Joachim Lodewijk, 52 ans, né à Rome, profession rentier. Epouse : Maccallum Charlotte, née à Calcutta, 26 ans, protestante. Enfants : Napoléon 1 an, Camilla 2 ans Anna 5 ans; Les enfants sont protestants. A la même adresse, Goubaud Maria Rosa, 53 ans, née à Rome, probablement sa sœur, et Maccallum, Anna, 49 ans, née à Daca, probablement sa belle-mère.

Rien de plus drôle que les grimaces qu'il fait faire à toute la cour, dont on trouve cependant quelque charge de ressemblance.

Ce grand peintre vient d'être appelé en Angleterre pour remplacer Lawrence et terminer les tableaux que la mort ne lui a pas permis d'achever; et son chef-d'oeuvre doit être acquis par la ville de Bruxelles, qui n'a pas les moyens de le payer tout d'un coup, mais qui lui propose une pension viagère (à ce qu'il dit).

Nous trouvons que M. Goubau a manqué d'astuce cette fois-ci, pour conserver sa réputation de grand peintre et de dessinateur du roi de Rome; il devrait ne plus peindre ni dessiner lui-même de sa vie, mais continuer à faire travailler ses élèves et à mettre son nom sur ses dessins, comme auparavant.

Nous continuerons la revue du salon avec la même impartialité dans le n° suivant (*L'industriel ou Revue des revues*, t. 4, p. 65).

Le ton est odieux. Jobard a cependant raison sur le fond : Goubaud n'est pas un bon très dessinateur [fig. 75]. Il laisse quelques tableaux historiques [fig. 76-77] et quelques portraits [fig. 78] corrects, mais la critique contemporaine ne l'épargne pas :

Innocent-Louis Goubaud ne peut prétendre qu'à une place de second rang. Son talent est fait d'application, de bonne volonté et d'une certaine habileté à harmoniser les couleurs. Peintre de portraits, de compositions historiques et allégoriques, son imagination manque d'originalité, son dessin est mou et les personnages qu'il met en scène, quoique bien ressemblants, sont figés dans des attitudes dépourvues de grâce[413].

Goubaud est en effet plus à l'aise dans des scènes statiques et nettement moins habile dans le rendu des mouvements.

Le 9 août 1844, *I. Goubaud peintre de cérémonie de l'Empereur Napoléon* annonce dans *L'Indépendance Belge* son déménagement rue d'Or[414], 27. Il se déclarera peintre au recensement de 1846. Il habite alors rue Haute, 104, où il meurt le 5 mars 1847.

3.3 La lithographie royale

Après sa rupture avec Goubaud, pendant deux ans, Jobard se livre avec une énergie folle à un nombre impressionnant de publications, que nous expliciterons dans le point 5 et dans le catalogue.

En 1823, le lithographe participe au Salon des Beaux-Arts de Gand [...] *lithographies de MM. Mazaize* [*sic* pour Madou ou pour le lithographe portraitiste français Jean-Baptise Mauzaisse ?] *et Jobard* (*Journal de Bruxelles*, 9 août 1823).

L'année suivante, quelques jours après la sortie de la 25e livraison du *Voyage pittoresque du royaume des Pays-Bas*, l'imprimerie de Jobard se voit accorder une prestigieuse récompense :

S.M., par arrêté du 25 mai dernier, a autorisé M. Jobard à prendre le titre de lithographe royal. Cette récompense est accordée par le souverain au talent de cet artiste et à son zèle soutenu pour le perfectionnement de la lithographie dans le royaume (*Journal de Bruxelles*, 17 juin 1824).

Pouvoir s'honorer d'un tel titre est bien davantage qu'une simple coquetterie : cette faveur royale confère à l'établissement un prestige exceptionnel et une préséance sur les autres ateliers.

---

[413] ZIESENISS, Charles Otto, *Un tableau de Goubaud au Musée de Versailles* dans *La revue des Arts. Musées de France*, 10me année, 1960, 1, p. 25.

[414] La rue d'Or n'existe plus. Elle partait du carrefour des rues de Ruysbroeck, de l'Empereur et de l'Hôpital vers la Steenpoort.

Cette année là paraît l'Almanach du Commerce de Bruxelles et des provinces des Pays-Bas pour l'an 1824, par Mr E. H. de Forbois, ancien magistrat, vol. in 12° de 380 pages. Il coûte 4 fr. et est en vente à Bruxelles chez la Veuve Adolphe Stapleaux[415], "imprimeur-libraire du Roi et de S.A.R. le Prince d'Orange". Après un exposé historico-économique, un texte sur les poids et mesures et sur la loi de 1817 relative aux brevets, les différents commerces et industries sont passés en revue. À la page 211, sous la rubrique Lithographes, on trouve six établissements :

Carpentier, éditeur des journaux de chant, l'Orphée pour la harpe, et l'Amphion pour la guitare, rue N.D. aux Neiges, n. 223.
Chatillon (Melles), montagne du Parc, sect. 7., n° 1114.
Goubaud, dessinateur de S.A.R. le Prince d'Orange, rue d'Assaut, sect. 6.
Jobard, rue de la Chancellerie, sect. 7, n. 219, (voy. sa notice, p. 153).
Vandenburgraaf, rue des Chandeliers, sect. 1, n. 343.
Williaume, frères, rue de la Couronne, sect. 2, n. 1372.

Jobard est le seul lithographe à bénéficier d'une notice plus étoffée, à cause de sa distinction comme lithographe royal, mais aussi grâce à la variété des articles qu'il propose :

Jobard, rue de la Chancellerie, sect. 7, n° 219.
Il tient le dépôt central de toutes les lithographies de Paris; il se charge de lithographier toutes espèces de dessins, cartes, écritures, etc. Sa Majesté vient d'honorer les talents de cet artiste par un titre qu'il a justement mérité, et qu'il justifiera par de nouveaux succès.

Les registres des patentes donnent une idée de l'évolution de son atelier : il a trois ouvriers en 1821[416], deux en 1822[417]. Il n'est pas recensé en 1823 ni 1824. En 1825, il a dix ouvriers[418]. En 1826, il y contestation : Jobard conteste avoir plus de six ouvriers et déclare certains comme élèves[419]. En 1827, les affaires ne marcheraient pas bien, le débit est médiocre; il a pourtant 15 ouvriers[420]. En 1828, il est renseigné comme éditeur d'un

---

[415] Elle est établie Marché au Herbes à Bruxelles.

[416] Supplément de 1821, 7e section : *n° 289 Jobard Jn B A M Inscription faite d'après la déclaration existante* [...] *Imprimeur lithographe 3 ouvriers* [...] *classe 12, tarif A.*

[417] 289 Jobard JBA - N° ordre des articles 148; Imprimeur lithographe employant 2 ouvriers; Indicateur du n° ordre général, ou statistique des métiers 401; Répartiteur des classes 12, Tarif B. date de la patente de Jobard : 23 décembre.

[418] *Jobard Jan Baptisto Ambrosius Marcelin Lithographische plaat druker 10 gasten (n° métier 46, classe 10a).*

[419] *Jobard J. B. Ambrosius Marcelin Control : in het getal verkl. niet meerder hij is ook uitgever van boeken. Zetters : neen ingevolge aangifte. Vervaardiger van lithographische werken. N° métier 46 Control débit : Om zulke antwoorden te bekomen had ik zelf de declaratie kunnen nazien en was dan in tien minuten gereed geweest. nu heb ik 15 dagen moeten wachten eerde Hr zetters zich te dacht had den intusschen is de Hr Jobard wel dagelijk uitgever van boeken. Classe 11a/ N 219 heeft verklaart geen druk perse te hebben het aangegeven getal werklieden overtreft het werkelijke getal wat betreft de leeringen in de teeslen [teken?] kunst hij vermeent niet dat die aan het patent regt onderworpen zijn voor het overig zal hij zich dien aangaande aan de besslissing van de h' Gouvernr gedragen. Directeur : aanbevolen aan den Hr Controlr om te verifieren of daar niet meer dan 6 werkl. zijn. Wanneer de Hr Controlr prouven zonde kunnen het ben dat den Hr Jobard uitgever van boeken is dans wordt hij uitgenoodigd proces-verbaal te doen opmaken. Zie op het einde art. 892 D. Aanslag.*

[420] *Jobard Jan Batiste* [sic] *col .4 Een zeer mediocre debiet. Wij vermeenen dat het debiet hier wel gesteld is. col. 5 Vervaardiger van Lithographische werken, 15 werkl. (46, classe 9A) winkelier 5000 franken (206, classe 14a). Débit (col.10 zetters) 1ère 2000 1000 2E 500 f 3,500. Controleur (col 11) Het kan zijn maar volgens berigten is zijn winkel vrij voornaam [*important] *wt in objecten welke niet tot zyne Lithographie behoren.* [que signifie wt ? wat betreft ne s'emploie pas avec in; serait-ce wetent (pour wetend), à savoir ?].

"quotidien", qui est en fait le *Manneken* et a 21 ouvriers[421]. En 1829, il a 18 employés[422], nombre qui est maintenu en 1830[423].

En 1825, il présente un tableau dans ses locaux, pour augmenter ses revenus, mais sans doute aussi pour y amener des clients potentiels.

> *Nous croyons rendre un service aux personnes qui professent l'art de l'enseignement, en faisant connaître l'article suivant :*
>
> *Le magnifique tableau en écriture de M. Antoine Delacroix, de Courtrai, continue d'être exposé à l'admiration du public, plaine Ste-Gudule à La lithographie royale de Jobard. Ce bel ouvrage qui représente la gloire de l'héritier du trône des Pays-Bas dans les plaines de Waterloo est digne du sujet qu'il traite.*
>
> *Ainsi la calligraphie rivalise avec la poésie, la peinture et la sculpture pour célébrer les hauts faits des annales de notre royaume. Hommage et reconnaissance soient rendus à l'auteur de ce chef-d'œuvre, qui a reculé l'art de l'écriture au-delà de ses anciennes limites.*
>
> *Les connaisseurs regrettent que ce tableau n'ait pas été exposé à l'époque de l'ouverture du salon en 1824, un plus grand nombre de personnes auraient pu en jouir.*
>
> *On peut le voir tous les jours depuis 9 heures jusqu'à 4, le prix d'entrée est de 25 cents, dont un dixième au profit des inondés et un second dixième pour les indigens.*
>
> (*Le Courrier des Pays-Bas*, 15 avril 1825).

3.4 Jobard franc-maçon ?

On peut s'interroger sur la prospérité de la firme de Jobard. On peut voir dans le catalogue de ses travaux que chaque parution fait l'objet d'un compte-rendu dithyrambique. Faut-il voir là un soutien qui dépasse l'intérêt des journaux pour la lithographies ? Les lithographies de Jobard sont louées par différents journaux : *Le Journal de Bruxelles*, journal en accord avec le gouvernement, dirigé par Weissenbruch (ce qui relativise une mésentente au moment du départ de Jobard); *Le Courrier des Pays-Bas*, libéral mais au départ plus littéraire que politique. Il est dirigé par Coché-Mommens, avec qui Jobard se brouillera plus tard; *L'Oracle*, dirigé par H. Fioccardo et qui n'émet guère d'opinions.

Une lithographie éditée par Jobard nous a amenée a nous demander si le soutien à Jobard ne serait pas dû à une appartenance à la franc-maçonnerie. Il imprime une planche, *Installation de la Grande Loge d'administration des provinces méridionales des Pays-Bas, le 11 avril 1818, à Bruxelles, sous la présidence du Grand Maître le prince Frédéric de Nassau* qui sert de frontispice à Frontispice de : WARGNY, Auguste de, *Annales chronologiques, littéraires et historiques de la maçonnerie des Pays-Bas à dater du 1er janvier 1814*, t.III, Bruxelles, Presses du Frère L. Jorez Fils, 1824 [fig. 79].

L'impression de cette lithographie n'est à notre avis pas contemporaine de l'événement. En avril 1818, Jobard était incapable de produire une telle lithographie, de qualité supérieure aux premières illustrations des *Annales*. Jobard n'est probablement pas encore en Belgique à ce moment. On notera que la lithographie porte la mention "Lith. de Jobard" (et non lithographie du Frère Jobard), et que son nom n'est pas flanqué des points en triangle,

---

[421] *Jobard Jan Bt Ambrosius M. (firma) Jobard Gebroeders Vervaardiger van lithographische werken (46,8A) 21 werkl. Winkelier. 2000 (206,14A) Uitgever van een dagblad [sic] (439 12B). Débit (col.10 zetters) 1ère 2000 1000 2E 500 f 3,500.*

[422] *Jobard J B A M. Uitgever van een dagblad (439 12B). Winkelier. F 2000 (206,14A) Vervaardiger van lithographische werken (46,9A) 18 werkl. Débit (col.10 zetters) 1ère 2000 1000 2E 500 f 3,500.*

[423] *Jobard Jan B Courantier [sic pour journaliste] 439, 12B. Vervaardiger van lithographische werken (46,9A) 18 werklieden. Winkelier. f 2000 (206,14A) Débit (col.10 zetters) 1ère 2000 1000 2E 500 f 3,500.*

comme c'est le cas pour les imprimeurs de cette ouvrage. Le fait d'imprimer cette lithographie ne suffit pas à prouver son appartenance à la franc-maçonnerie.

Les deux premiers tomes (1, 1822 et 2, 1823) ont été imprimés par "Presses des Frères Wahlen et Compagnons", et les frontispices des tomes 2, 1823 et 5, 1826 ont été imprimés par Goubaud. Jobard nourrit une haine de la même férocité envers ces deux concurrents. Mais nous ne pensons pas que la franc-maçonnerie intervienne dans ces relations difficiles, il semble s'agir uniquement de raisons professionnelles[424].

Dans un courrier à Wittert (voir chapitre 4), Jobard parle d'un projet en collaboration avec le fils cadet de Guillaume Ier, le prince Frédéric, qui était le Grand Maître de la plus importante loge bruxelloise. Les liens de Jobard avec le prince ont-ils été établis par le biais de la franc-maçonnerie ?

L'archiviste du Musée de la Franc-maçonnerie à Bruxelles, Monsieur Langenaken, n'a pu découvrir de document relatif à Jobard. La question reste donc actuellement sans réponse.

Mais parmi les relations de Jobard au début de sa carrière lithographique, il y a plusieurs franc-maçons. Tout d'abord, Joseph Marchal. C'est par son entremise que le baron Goswin de Stassart, président du Sénat, a accepté la grande maîtrise du Grand Orient de Belgique. Joseph Marchal a contribué à la fondation du Grand Orient de Belgique en tant qu'officier dignitaire de la Grande Loge d'administration des provinces méridionales du Royaume des Pays-Bas[425]. C'est peut-être lui qui est l'auteur de la lithographie de l'installation de la loge le 11 avril 1818. A ce moment, il a déjà suivi les cours de Senefelder et le traité qu'il rédige date précisément d'avril 1818. Ceci nous incite à penser qu'il pourrait être l'auteur du dessin-source de cette lithographie, qui a peut-être été imprimée à l'usage des francs-maçons avant la publication de Wargny.

Parmi les autres francs-maçons, on peut signaler Louis-Engelbert d'Arenberg, affilié à "L'heureuse rencontre" à l'Orient de Bruxelles[426]. Mais rien ne prouve que Jobard l'ait rencontré. C'est possible par l'intermédiaire de Craan, ou dans le cadre de l'impression des *Annales*.

Parmi les politiques qui ont pu pousser Jobard à la fin des années 1830, plusieurs sont francs-maçons : Charles De Brouckère, Alexandre Gendebien, Walthère Frère-Orban et Jean-Baptiste Nothomb[427], envers qui Jobard est fort élogieux dans son journal.

Chez les artistes, on notera François-Joseph Navez, membre de la loge bruxelloise "Les amis philanthropes"[428].

3.5 Les élèves de Jobard

Parmi les élèves de Jobard, le premier est **Jean-Baptiste Madou**, qui est le plus célèbre des lithographes belges de la première moitié du XIX^{e} siècle. Il a déjà tâté de la lithographie à

---

[424] Jobard insinue que Walhen ne respecte pas des obligations de diffusion : *Messieurs les souscripteurs du Voyage pittoresque dans les Pays-Bas, qui ont souscrit chez M. Wahlen et comp., et qui n'ont reçu que la 12^{e} livraison, sont priés de s'adresser pour la suite à l'éditeur, rue de la Chancellerie, n° 219, ils peuvent être au moins assurés d'être servis avec exactitude. Le même avis s'adresse à ceux qui pourraient avoir souscrit chez le même pour la vie de Napoléon* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 4 décembre 1823).

[425] *Un siècle de Franc-Maçonnerie dans nos régions (1740-1840)*, cat. exp., Galerie CGER, du 27 mai au 31 juillet 1983, Bruxelles, Caisse générale d'Épargne et de Retraite, 1983, p. 177, cat. 252.

[426] *Ibidem*, p. 216, cat. 351.

[427] *Ibidem*, p. 216 et svv.

[428] *Ibidem*, p. 223, cat. 367.

Mons. Devenu ami du bibliothécaire Delmotte[429], il semble qu'il ait été initié à la lithographie par le pharmacien montois Gossart, comme l'indiqueraient les essais de Madou conservés et annotés par Gossart, ainsi qu'un portrait de Jean-Gabriel Pigeard et un combat du lumeçon conservés à la Bibliothèque royale Albert I[er][430]. Le deuxième élève entré dans l'atelier est probablement **Hilaire Kreins**, arrivé dans l'atelier en 1822. Jobard leur confie des travaux très divers[431], jugés sévèrement par Nicole Walch qui radicalise l'avis de Louis Hymans :

> *La Lithographie Royale de Jobard produisit une variété de travaux au hasard des événements et de la commande : titre de livres et de romances, vignettes d'illustration, portrait, copiant le plus souvent des œuvres d'autrui. De ces dessins de circonstance, mal rétribués et souvent anonymes, il semble, selon Hymans[432], que Madou n'ait retiré comme profit que la maîtrise technique. Ne répondant pas encore aux exigences du procédé, Madou dessine à petits coups d'un crayon trop gris, trop timide, sans effets de contraste. Malgré un réel souci de mise en page, sa production initiale garde l'allure contrainte d'un patient labeur*[433].

Hymans reproche à l'éditeur d'exploiter ses employés et de ne pas mentionner leurs noms sur les tirages.

> *Beaucoup* [*des premiers travaux de Madou*] *sont anonymes. Cartes, plans, titres de livres, et de romances, portraits, vignettes se suivaient, au hasard de la commande. Jobard se préoccupait peu de mettre en relief le nom de son collaborateur; le sien seul était mentionné dans les pompeuses réclames qu'il adressait aux journaux, ce qui n'empêchait pas ses planches d'être imprimées le plus médiocrement du monde*[434].

Jobard se met en valeur, c'est vrai, mais l'imprimeur et le dessinateur sont souvent associés dans les éloges - parfois trop beaux pour être honnêtes - des journalistes. Madou semble avoir trouvé un certain avantage à travailler avec Jobard puisqu'il ne le quitte cependant pas à la fin de son contrat de trois ans et reste son collaborateur, du moins partiellement, pendant dix ans.

3.5.1 Élèves cités par Jobard

C'est dans l'atelier de Jobard, le premier et le plus important de Belgique avant la révolution, que seront formés la plupart des lithographes belges de "première génération" :

> *Nous pouvons dire sans crainte d'être démenti que tous les principaux dessinateurs et imprimeurs lithographes de la Belgique et de la Hollande sont nos élèves ou les élèves de nos élèves : Vanderhaert, Madou, Kreins, Strum* [=Sturm], *Vanhemelryk* [=Van Hemelrijck], *Collon, Labergé* [=Labargé], *Koenen* [=Coene], *Moureau* [Moreau ?], *Kiedorff* [=Kierdorff], *Desguerrois, Benoît, Gérard, Ropoll et Labarière* [=le chevalier Basterot de la Barrière], *ancien associé de Dewasme, ont fait leur premières armes dans nos ateliers, que la révolution a fermés, au moment de leur plus grande prospérité; voilà pourquoi nous n'aimons pas les révolutions* (JOBARD, *Rapport*, II, p 277).

---

[429] Delmotte, Henri-Florent (Mons, 9 mai 1798, Bruxelles, 7 mars 1836). Promoteur de la lithographie en Belgique. Notaire à Baudour en 1821, puis bibliothécaire à Mons à partir de 1824, il est aussi poète. Il écrit plusieurs notices historiques sur sa ville natale (voir Catalogue Gossart).

[430] WALCH, *Madou*, n° cat. 1 et 2.

[431] Une liste des ouvrages édités par Jobard, avec, autant que possible, la contribution de chaque dessinateur et les comptes-rendus que nous avons découverts dans la presse, se trouve dans le catalogue Jobard.

[432] *L'association de Jobard et de Madou donna naissance à un nombre énorme de travaux d'une surprenante variété. Mal rétribuées, souvent d'une nature infime, ces œuvres eurent cependant l'avantage de mettre rapidement leur auteur au courant des ressources de la lithographie et, par la force des choses, de donner l'évidence de ses aptitudes* (HYMANS, Henri, *Madou (Jean-Baptiste)* dans *Biographie Nationale*, t. XIII, Bruxelles, 1894-95, col. 26).

[433] WALCH, Nicole, *J.B. Madou lithographe*, Bruxelles, 1977, p. XI.

[434] HYMANS, Henri, *Madou (Jean-Baptiste)* dans *Biographie Nationale*, t. XIII, Bruxelles, 1894-95, col. 27.

Malgré l'orthographe approximative[435], pratiquement tous ces élèves ont pu être identifiés[436] :

Basterot de la Barrière, Auguste est le pionnier de la lithographie à Tournai (voir chapitre Dewasme). Aucun élément tangible ne permet d'affirmer qu'il a réellement été élève de Jobard.

Benoit pourrait être le peintre et dessinateur Pierre-J. Benoit (Anvers, 1782 - Bruxelles, 1854)[437]. Après des voyages en Europe, il travaille à Paris comme restaurateur de tableaux, puis visite l'Extrême-Orient, parcourant notamment les possessions hollandaises des Indes. Ses vues de Surinam seront lithographiées par Madou et Lauters et publiées en 1839 dans un album de cent dessins accompagnés de textes : *Voyage de Surinam, description des possessions néerlandaises dans la Guyane.* Rien n'indique qu'il ait été lithographe lui-même.

Il n'existe pas de lithographe Koenen. Il doit s'agir de **Constantin-Fidèle Coene**, qui fait ses premières lithographies avec Charles Senefelder. Il fournit un dessin pour le *Voyage pittoresque dans le royaume des Pays-Bas.* (Il ne peut s'agir de Jean-Baptiste Konen, lithographe d'origine luxembourgeoise, car on ne lui connaît pas de travaux avant 1830. Voir répertoire des lithographes; ni de Pierre-Louis Kühnen qui à notre connaissance ne réalise aucun dessin pour Jobard.).

Jean-Baptiste Collon se fixe en 1825 à Bruxelles. Il travaille pour La lithographie royale de Jobard, exécutant notamment une planche du *Voyage dans la Grande-Bretagne* de Charles Dupin en 1826 et la *Carte de Corse* (1828 ca). Il est toujours à Bruxelles en 1841.

Desguerrois, dont nous ignorons le prénom, aurait été élève de Jobard avant de s'établir à Amsterdam, où il fonde la firme Desguerrois & C° vers 1828. Il reste en contact avec Jobard et, à une époque indéterminée, lui communique une "recette" : [...] *un de nos élèves, M. Desguerrois, d'Amsterdam, nous a communiqué [un moyen] pour faire revenir les teintes des pierres éreintées, c'est de l'huile de ver; il suffit d'en imprégner un petit bout de drap-feutre et d'en frotter légèrement les parties effacées* (*Rapport*, II, p. 326).

Hubert Gérard, né vers 1805, signe l'acte de décès d'Emile Augustin Alfred Jobard, fils de J.B.A.M., le 4 avril 1833. Il est alors un lithographe âgé de vingt-huit ans.

Kierdorff est un des premiers lithographes gantois, à partir de 1821, mais il est actif depuis longtemps à l'étranger (voir Répertoire des lithographes). Il est donc douteux qu'il ait été élève de Jobard. Nous n'avons du reste pas trouvé de trace de collaboration.

Hilaire Kreins, adresse en 1822 au gouverneur du Luxembourg une demande de soutien pour aller étudier la gravure. Le gouverneur fait suivre la demande à La Haye le 3 novembre[438]. Le 21 décembre 1822, une note apprend que cette demande est devenue sans objet car Kreins est employé comme apprenti dans la lithographie de Jobard[439]. Il travaille

---

[435] Jobard estropie volontiers les patronymes. Pendant vingt ans, il écrit à *Adolphe Quettelet* ! Il serait peut-être intéressant de faire étudier les quelques manuscrits de Jobard conservés pour tenter de déterminer s'il était dyslexique. Cela pourrait peut-être expliquer en partie son originalité et sa créativité, ainsi que certaines difficultés relationnelles.

[436] Ne sont ici mentionnées que les données relatives à leur collaboration avec Jobard. Pour le reste de leur carrière et leur bibliographie, consulter le Répertoire des lithographes.

[437] Il existe également un Philippe Benoist, graveur en taille-douce (Le Musée Royal de l'Armée conserve un portrait de S.A.R. le prince Frédéric, eau forte et aquatinte - Waterloo 1815, cat 55). Il a travaillé pour Goubaud, mais après 1822, donc bien après la collaboration Jobard-Goubaud.

[438] *De Gouverneur van Luxembourg zendt stukken te aanbeveling van de ondervijzer Kreins, om denzelven een staat te stellen tot het leeren graveren.* La Haye, Algemeen Rijksarchief, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, toegang 2.02.01, inv 4194 : Index 1822, pièce 1978 de l'agenda.

[439] *Gouv. Van Luxembourg berigt dat de vraag om onderstand voor Kreins vervallen is, wegens [?] hij geplaatst is bij de steendrukkerij van Jobard te Brussel.* La Haye, Algemeen Rijksarchief, Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, toegang 2.02.01, inv 4194 : Index 1822, pièce 2745 de l'agenda.

pour Jobard au moins de 1822 à 1825, lithographiant des dessins du général de Howen pour le *Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas*, par de Cloet. Il réalise la plupart des planches de la *Description de Java*. Il illustre aussi *Châteaux et Monuments des Pays-Bas.* C'est lui qui dessine le portrait de Châteaubriand édité par Jobard en 1823.

Labargé, Carolus Victor, (Amsterdam [NL], 1806 - mort après 1848). Surtout spécialisé dans le lettrage, il dessine notamment un des papiers à en-tête de Jobard, vers 1831.

Moureau : nous n'avons pu l'identifier. Jobard a publié des lithographies d'après des dessins de Charles Moreau, notamment dans *Châteaux et Monuments des Pays-Bas* et Jobard a contrefait ses *Fragmens et ornemens d'architecture.* Nous n'avons pas connaissance d'un travail chez Jobard de Charles Moreau, qui était déjà actif à la fin du XVIII^{e} siècle.

Ropoll est soit l'artiste Ropoll qui expose au Salon de Bruxelles en 1830 (catalogue, p. 106), soit, plus probablement (ou est-ce la même personne ?) le lithographe H. Ropoll fils établi à Anvers qui édite en 1838 *Galerie de 50 lithographies d'après les tableaux les plus remarquables, anciens et modernes que renferment les musées et les cabinets particuliers de Belgique.*

Sturm, Jacques (Luxembourg, 1807 - Rome, 1844). Il a été recommandé à Jobard par le peintre luxembourgeois J.B. Frésez pour assurer la continuation des *Voyages pittoresques.* Il illustre aussi *Châteaux et Monuments des Pays-Bas.* Selon De Seyn (II, 948), il travaille pour Jobard de 1825 à 1830. *Jacques Sturm, dessinateur, âgé de vingt-trois ans*, est témoin de l'acte de naissance d'Alphonse Jobard en 1831.

Vanderhaert, Henri (Leuven, 1790 - Bruxelles, 1846). Elève de l'Académie de sa ville natale, puis de David, et enfin de son beau-frère Rude. C'est probablement lui qui a réalisé *Le chapeau de Paille* d'après le tableau de Rubens (voir Catalogue Jobard).

Van Hemelrijck, Jean-Louis : il réalise des caricatures dans *Journal du Manneken* puis dans *L'Industriel*, parfois en plusieurs images, comme *Vingt Tribulations* en 1828-1829 et *Evénements de Van der Snuyf.* En 1829, il dessine une suite, sans mention d'éditeur, *Album des Rencontres du Roi Guillaume*, une planche de titre et 24 planches de scènes anecdotiques. Il réalise une série de lithographies sur les événements de 1830 qui sera éditée par Jobard, notamment *Journée du 23 septembre 1830, rue de Louvain.* Il est aussi le principal dessinateur du recueil publié par Jobard intitulé *Costumes anciens et modernes, militaires, civils et religieux.*

3.5.2 Élèves cités par Van der Marck

VAN DER MARCK (p. 68[440] et 71), outre Kreins et Sturm, cite d'autres élèves de Jobard, mais n'étaie malheureusement pas ces listes, où apparaissent :

Alexandre et Léopold Boëns : ils ont travaillé pour les *Voyages pittoresques.*

Thomas Sidney Cooper : peintre anglais d'animaux, il a appris son métier de 1828 à 1831 chez Verboeckhoven et qui a excellé également en lithographie.

Diez doit être Gustave-Adolphe Diez (Malines, 1801 - Schaerbeek, 5 juillet 1844). Elève d'Odevaere à partir de 1819, il devient son collaborateur. Peintre de portraits et de sujets bibliques et mythologiques. Il est chargé avec Odevaere des décorations pour le palais de Tervuren. Van der Haert, qui travaillait lui aussi dans ce palais, avec son beau-frère Rude, l'aurait-il mis en contact avec Jobard ? La plupart de ses productions ne portent pas de signature. Diez met sur pierre des planches des *Fastes belgiques* (1821-1822)

---

[440] *Ongeveer terzelfder tijd werden door Jobard ook in dienst genomen de lithografen of aspirantlithografen Plée, Everaert, Diez, Schouten et Louise Quillaut.*

Everaert est peut-être le peintre de sujets religieux M. Everaert, actif à Louvain vers 1850 ? Le portrait de Jacotot (1828), professeur à Louvain, porte la mention *Van Dooren pinxit, Everaerts del.* Everaert met sur pierre des planches des *Fastes belgiques* (1821-1822).

Louise Quillau est bien sûr la future épouse de Jobard. On trouve son nom sur deux planches des *Annales générales des Sciences physiques* en 1820 et 1821. C'est sans doute Jobard qui donna ses premiers cours à Louise. Mais il est probable qu'il ne l'ait pas rencontrée en tant qu'élève et qu'il fut introduit dans le cercle de la famille Quillau soit par les proscrits, soit par Weissenbruch, soit par Goubaud.

Plée apparaît probablement dans cette liste parce qu'une planche des *Annales générales des Sciences physiques* est signée "Plée père, graveur". Mais il s'agit d'une taille-douce et non d'une lithographie. Plée n'est donc probablement pas un élève de Jobard.

Roux : il lithographie des planches de *Châteaux et Monuments des Pays-Bas.*

Saurel : il a exécuté une lithographie pour les *Voyages pittoresques.*

Schouten est probablement le lithographe actif à Bruxelles en 1824 sous le nom Schouten-Carpentier. Il publie alors *Costumes militaires du royaume des Pays-Bas, dédiés à S.Exc. le Compte de Bylandt* (de longs articles annoncent la parution dans *le Journal de Bruxelles* des 8 et 9 décembre 1824). Nous n'avons pas trouvé trace de contact avec Jobard.

Van Hamme, il lithographie des planches de *Châteaux et Monuments des Pays-Bas.* Il pourrait peut-être s'agir de Pierre-Alexis Van Hamme (voir Répertoire des lithographes).

Jean-Baptiste Van Marcke : il dessine sur pierre une planche de *Voyages pittoresques.*

3.5.3 Élèves cités par la presse

Le 4 avril 1824, le *Journal de Bruxelles* cite trois collaborateurs de la première publication importante de Jobard.

> *La vingt-troisième livraison du Voyage Pittoresque dans le royaume des Pays -Bas est en circulation. De nouveaux noms n'y déparent point les plans du général Hoven* [*sic*] *et les dessins de M. Madou. Il est à remarquer, au contraire, que MM. Courtois, Piette et Hubert, se sont piqués d'honneur et cherchent à s'approcher de leurs modèles.*

A. Courtois Nous ignorons quel est son prénom. Il a livré dix lithographies pour les Voyages pittoresques.

Piette Nous n'avons découvert aucune information le concernant. Il est dessinateur et livre un dessin pour *Voyages pittoresques.*

Hubert Selon Nicole Walch (Madou, p. 6), il s'agirait d'un certain T. Hubert. Il livre quatre dessins pour *Voyages pittoresques.*

Un article paru en 1842 cite encore d'autres anciens élèves.

> *L'exposition nous révèle cette année quatre ou cinq talents de premier rang, Vanderhaert, Madou, Sturm, Deloze, Künen* [*sic*], et *même Kreins et Wauquier* [*sic*], *qui ont touché pour la première fois un crayon lithographique dans les ateliers de M. Jobard* (*Le Courrier belge*, 3 septembre 1842).

Comme cet entrefilet provient du journal appartenant à Jobard, on peut raisonnablement supposer que l'information est exacte. Nous avons déjà parlé de Vanderhaert, Madou, Sturm Kuhnen et Kreins. Restent "Deloze" et "Wauquier" :

Deloze. Il s'agit apparemment du peintre Eugène de Loose, qui est probablement le "E. De Loose" qui signe une lithographie conservée dans le fonds Gossart.

Wauquier ne peut être que **Étienne Wauquière.** La mention de Wauquière dans cette liste semble confirmer l'annotation manuscrite de Gossart selon laquelle la lithographie de Wauquière *Première leçon d'équitation* aurait été tirée par Jobard.

Jobard a également imprimé occasionnellement les travaux d'autres dessinateurs, par exemple, une "Vue du Mail à Enghien", dessinée par **Benjamin Mary** à une date inconnue[441].

3.5.4 Formation des futurs lithographes du Mexique

Le premier lithographe à s'implanter au Mexique est Claudio Linati (Parma [I], 1790 - Tampico, Tamaulipas [Mexique], 1832). Après une formation artistique à Paris en 1809, il retourne en Italie où il est condamné à mort pour activités révolutionnaires. Il parvient à quitter son pays, et un article du *Courrier Belge* indique qu'il aurait suivi une formation chez Jobard avant de s'embarquer :

> *Le gouvernement mexicain vient de prendre des arrangemens pour se procurer une imprimerie lithographique. Les personnes qui la composeront et tous les appareils nécessaires sortiront des ateliers de M. Jobard* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 7 juin 1825).

Le *Journal de Bruxelles* confirme que Jobard ne se contente pas d'assurer les formations, mais fournit également du matériel :

> *Il vient de sortit des ateliers de M. Jobard une imprimerie lithographique complette, destinée pour le Mexique.*
>
> *Ce gouvernement paraît ne vouloir rien négliger de ce qui peut fait naître dans son sein le goût des arts et de l'instruction que, dans certains pays l'on s'efforce de comprimer et de détruire* (*Journal de Bruxelles*, 18 juin 1825).

Deux jours plus tard, les lithographes eux aussi sont prêts :

> *Les personnes qui doivent diriger à Mexico l'imprimerie lithographique, sortie des ateliers de M. Jobard, viennent de partir de cette ville pour leur destination.*
>
> (*Le Courrier des Pays-Bas*, 20 juin 1825).

Linati part donc en 1825 et ouvre le premier atelier lithographique mexicain à Mexico en 1826, avec l'aide du gouvernement. Dès cette année, il est forcé de quitter Mexico à cause de ses activités politiques et revient en Europe. Il travaille à nouveau chez Jobard, qui publiera en 1828 *Costumes civils, militaires et religieux du Mexique dessinés d'après nature.* Il retourne au Mexique en 1832 mais, atteint de fièvre, il meurt peu après son débarquement.

3.5.5 Jobard forme son cadet à la lithographie

On trouve en juillet 1824, rue de la Chancellerie, la raison sociale "Jobard Frères". Il s'agit de l'association de J.B.A.M. et de son frère Joseph-Ambroise, de dix ans son cadet [fig. 80]. Celui-ci restera pendant deux ans l'associé de son aîné qui a assuré sa formation, puis ouvrira, apparemment avec sa bénédiction, un atelier indépendant sous le nom de "Jobard Jeune", dans la sixième section.

> *Il existe rue de Berlaimont*[442] *n° 1139 un nouvel établissement lithographique digne de remarque. La plus belle gravure au trait est bien au-dessous*[443] *des écritures et des*

---

[441] Un exemplaire a été vendu par le libraire bruxellois Alain Ferraton en 2003.

[442] Cette rue, aujourd'hui disparue, se trouvait dans le prolongement de la rue de la Montagne, tangentiellement au Boulevard Berlaimont actuel.

[443] *Sic* pour "la plus belle taille-douce au trait serait bien au-dessous".

dessins à la plume que fait M. Siebenmann[444]*. L'impression dirigée par M. Jobard jeune est aussi soignée que ce qui s'imprime à la lithographie royale où M. Jobard jeune a fait ses études lithographiques. C'est dire que tout ce qui sort du nouvel établissement tend à la perfection* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 4 juin 1826).

Un second article de la même feuille émet une critique bienveillante :

Séjour à la campagne.

Tel est le titre d'une belle gravure de 50 centimètres de largeur sur 40 centimètres de hauteur qui sort des ateliers de M. Jobard jeune et Sébenmaan [*sic* pour Siebenmann] *rue de Berlaimont, n° 1139, où on peut se la procurer pour 2 florins et en papier de la Chine pour 3 florins.*

Trois artistes se sont réunis pour cette charmante production lithographique, M. Madou est l'auteur des figures, M. Kreins a fait le paysage, et M. Jobard jeune qui a perfectionné l'art si difficile d'imprimer sur pierre a donné tous ses soins au tirage du tableau. La vigueur, le ton décroissant des lointains, font de cet ouvrage un vrai chef-d'œuvre. Le premier plan est peut-être un peu trop chargé et nous invitons M. Kreins à rendre son feuillage plus exactement; nous voudrions un peu moins de confusion dans le touffu des arbres. Les artistes de Paris ont donné l'exemple en réunissant leurs talens chacun dans son genre pour produire des dessins corrects et agréables. On ne saurait trop encourager tout ce qui tend à la perfection dans les arts (*Le Courrier des Pays-Bas*, 5 juillet 1826).

Joseph-Ambroise ne restera qu'un an à cette adresse. Il se marie le 21 janvier 1827 avec une française (voir annexe 1.1). Le 7 novembre 1827, J.B.A.M., qui envoyait régulièrement des épreuves au roi Guillaume I[er], adresse une requête au souverain des Pays-Bas afin de pouvoir établir une lithographie à Amsterdam[445]. Le Roi donne apparemment son accord, car le jeudi 22 novembre, *Le Manneken* annonce en page 4 qu'*une division des ateliers lithographiques de MM. Jobard frères est partie depuis plusieurs jours pour Amsterdam avec tous les éléments nécessaires à fonder dans cette ville une bonne lithographie.* Même si l'on connaît la tendance de Jobard à l'exagération, une division, c'est un peu beaucoup pour un seul homme. Peut-être est-il accompagné de Desguerrois, ancien élève de Marcellin, qui s'installe à cette époque à Amsterdam.

En 1828, le cadet travaille pour la firme amstellodamoise F. Buffa & Zonen (voir Catalogue Jobard et Répertoires des Tesini). Il quitte Buffa en 1828, peut-être parce que ce dernier ne le paie pas, ce qui serait à l'origine de l'affirmation de Jobard dans son feuilleton "une débâcle" (voir supra), selon laquelle Buffa lui devrait plusieurs milliers de francs depuis 1828 (mais il peut aussi s'agir de dettes dans le cadre de la diffusion de l'Armorial des Pays-Bas). De 1828 à 1830, Joseph-Ambroise est attaché à la firme Houtman à Utrecht (MOULIJN, p. 50-51). Joseph-Ambroise introduit en Hollande les améliorations apportées par son frère à la technique, notamment l'emploi de meilleurs papiers (voir infra : techniques, les papiers).

Après le départ de son cadet, J.B.A.M. utilise dans ses publicités la mention. *En vente à la lithographie royale de Jobard frères à Bruxelles et à Amsterdam*, notamment pour les portraits des Osages, d'après Horace Vernet (une tribu d'Indiens d'Amérique exhibée en Europe, voir catalogue), probablement parce que le sujet était susceptible de connaître une diffusion dépassant la Belgique. La même mention est utilisée pour les *Souvenirs de Bruxelles*, de Madou, sans date, que Nicole Walch situe en 1827.

Joseph Ambroise revient en Belgique après la révolution belge, puis retourne peu après dans son pays natal et fonde en 1831 à Dijon une imprimerie qui deviendra une maison d'édition réputée jusqu'au début du XX[e] siècle. Il publie, à l'instar de son aîné, un voyage pittoresque : avec trois artistes bourguignons, Maillard de Chambure, Peignot et Boudot, il

---

[444] Il s'agit de R.S. Siebenmann, qui a réalisé le faux-titre et le titre du tome I de la *Vie de Napoléon* publiée par J.B.A.M. (WALCH, *Madou*, p. 23, cat. 31-38).

[445] La Haye, Algemeen Rijksarchief, Toegang 2.04.01. Ministerie van Binnenlandse Zaken, Afdeling Onderwijs, Kunsten en Wetenschappen, index 4928, 1827, folio 1056a.

édite *Voyage pittoresque en Bourgogne, ou description historique de monuments antiques et modernes*, Dijon, 1833-1835. L'ouvrage comprend deux volumes in-folio et est illustré de lithographies [fig. 81]. Joseph-Ambroise meurt le 8 avril 1835. Selon son aîné, il a été tué par un accident de travail : la pédale d'une presse lithographique "s'échappe" et le blesse mortellement (*Rapport*, II, p. 296) mais selon les quotidiens de l'époque[446], il succombe à une longue maladie de poitrine. Les deux versions ne sont pas inconciliables, non y reviendrons. La publication du *Voyage pittoresque en Bourgogne* n'est alors pas terminée, mais sa veuve reprend la direction de l'atelier lithographique dijonnais et l'on trouve dès 1835 des estampes portant la mention "Veuve Jobard"[447].

3.5.6 Appréciation de Jobard

Malgré qu'il ait à son actif la formation de la plupart des lithographes de première génération, Jobard dressera un tableau bien noir de ses employés et ouvriers, dans un ouvrage paru en 1837, plusieurs années après la fin de son activité lithographique.

> *En 1816, alors que le comte de Lasteyrie introduisait la lithographie en France, nous l'introduisions en Belgique; il n'y avait, à cette époque, ni artistes, ni ouvriers, ni manœuvres formés, ni manuels publiés, ni recettes, ni tours de mains dévoilés; le principe seul était connu et tous les essayeurs antérieurs, y compris le duc d'Arenberg, avaient échoué; il fallait, pour ainsi dire, tout chercher, tout apprendre, ce que nous avons eu la patience de faire, par tâtonnements, comme doit faire tout inventeur qui découvre le principe d'une industrie nouvelle; sous peine de ruine, il doit se mettre lui-même en état d'enseigner toutes les divisions, toutes les branches de son industrie à des ouvriers ignorants, sur l'intelligence et les efforts desquels il ne doit jamais compter, même pour les plus insignifiants détails. Il n'y a pas de succès possible autrement et cela coûte beaucoup de temps et une ténacité peu commune.*
>
> *Cela fait, nous ramassâmes sur le pavé des rues, 155 parmi les bras inoccupés et en les payant dès le premier jour, des apprentis graineurs de pierre, des apprentis imprimeurs, des apprentis écrivains, et des artistes pauvres, au talent naissant et encore problématique. Nous avons passé plusieurs années à les enseigner, à les payer, à les loger, à les nourrir même à notre table, sans en obtenir autre chose que du papier maculé. Enfin, quand nous les eûmes formés, avec tant de peines et de dépenses, nous n'avions plus qu'une crainte, c'était de les voir partir, pour aller porter ailleurs le talent qu'ils avaient acquis à nos frais.*
>
> *C'est pour cela que nous augmentions continuellement leur salaire, sans qu'ils le demandassent, en leur permettant d'abréger leur journée.*
>
> *Tel dessinateur, que nous avions engagé à 1.200 francs pour l'instruire, recevait 3,000 francs à la troisième année et nous a quitté sans dire merci, à la quatrième.*
>
> *Tel imprimeur que nous avions instruit à deux francs par jour, en recevait dix pour six heures de travail. Il en eût exigé vingt qu'il eût bien fallu les lui donner, sous peine de voir crouler tout notre édifice ou de devoir le remplacer nous-même à la presse.*
>
> *C'est ainsi que nous avons occupé et formé pendant 15 ans une centaine d'artistes et d'artisans[448], qui tous ont rompu leurs engagements à la révolution de 1830 pour devenir maîtres et nous faire concurrence.*

---

[446] Voir en annexe 1.12 les articles nécrologiques. La notice de LAVEISSIÈRE, Sylvain, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de Bourgogne*, Paris, F. Denobele, 1980, p.280, basée sur un mémoire (MAIRRY, Louis, *Recherches sur la vie artistique à Dijon et dans la région dijonnaise au milieu du XIX^e siècle (1830-1860)*, Diplôme d'études supérieures d'histoire, Dijon, Faculté des Lettres, 1962), ne fournit aucun élément supplémentaire.

[447] Notamment *L'arabe à son coursier*, titre d'une romance, par Reboul, chez Bruet, 1835. Mentionné par ADHÉMAR, Jean, LETHÈVE, Jacques, GARDEY, Françoise, *Inventaire du fonds français après 1800*, t. 11, Paris, Bibliothèque nationale, département des estampes, 1960, p. 388.

[448] Au vu des registres de patentes, ce nombre semble exagéré (voir supra).

C'est aussi de la sorte, que la lithographie s'est répandue sur toute la surface des Pays-Bas[449].

4 Les techniques lithographiques

Il faut une réunion bien rare de circonstances pour expérimenter à peu de frais. Il faut être à la fois dessinateur, imprimeur, un peu chimiste, un peu mécanicien, assez riche et très-persévérant.
(JOBARD, *Rapport*, II, p. 269).

Dans son long rapport sur l'état de l'industrie européenne (*Rapport*, II, p. 237 à 335, in extenso dans l'annexe 1.7), Jobard se livre à un long exposé qui, sous le prétexte de décrire l'état actuel de la lithographie, est un auto-panégyrique : il expose les améliorations qu'il a apportées lui-même à cette technique. Nous reprenons dans ce chapitre de longs extraits de ce *Rapport*, car il est nécessaire de déterminer la place de Jobard dans l'évolution de la technique.

Au-delà de l'outrance avec laquelle il égratigne nombre de confrères, en les dénigrant pour mieux se mettre en valeur, selon sa peu louable habitude, il faut reconnaître à Jobard l'habileté et l'inventivité dont il a fait preuve pendant les douze ans que dura son activité lithographique.

Loin d'être le "lithographe occasionnel" que prétend Nicole Walch (WALCH, *Madou*, p. X), Jobard peut en effet mettre à son actif quantité d'améliorations de la lithographie, à toutes les étapes de ce procédé à plat :

- il se préoccupe de la recherche de meilleures pierres.
- il soigne leur préparation et veille à augmenter leur longévité.
- il diversifie les techniques de dessin : il implémente, dirions-nous aujourd'hui, à la lithographie divers procédés s'inspirant de la gravure en creux, afin d'obtenir avec la pierre les mêmes effets qu'avec la gravure sur cuivre.
- il invente divers modèles de presses et améliore leur mise en œuvre.

Toute la lithographie consiste donc en ces deux lignes : tracez sur une pierre ou un métal, à l'aide d'un corps gras ou bitumeux, un dessin quelconque, décapez avec un mélange d'acide et de gomme, humectez votre planche avec une éponge, et, pendant qu'elle est imprégnée, d'humidité, passez sur le tout un rouleau enduit d'encre d'imprimerie, il s'établira bien vite une adhérence entre le corps gras du rouleau et le corps gras du dessin, tandis que l'humidité qui couvre le reste de la planche s'opposera à l'adhérence du noir gras du rouleau, sur le fond de la planche.

C'est alors que vous pourrez tirer une épreuve et recommencer ainsi sans fin; mais toute simple que paraisse cette opération, elle exige une multitude de petites attentions pour tirer de belles épreuves et ne pas gâter la planche (JOBARD, *Rapport*, t. 2, p. 275).

---

[449] *De la propriété de la pensée et de la contrefaçon considérée comme droit d'aubaine et de détraction*, Versailles, impr. de Marlin, 1837, in-8°, p. 154 [Extrait du *Recueil de la Société polytechnique*, n° 37].

4.1 La recherche des pierres

En 1822, peu après son emménagement rue de la Chancellerie, Jobard fait venir des pierres de Bavière, pour sa propre utilisation, mais aussi pour en revendre au détail :

> *Lithographie.*
>
> *M. Jobard a l'honneur de prévenir les amateurs qu'il vient de recevoir une grande quantité de pierres de Bavière, du meilleur choix, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande dimension, on pourra s'en procurer chez lui* [...] (*Le Courrier des Pays-Bas*, 14, 18, 22, 26 avril 1822).

Il passe encore une annonce quelques mois plus tard :

> *Ayant reçu une grande quantité de pierres de Bavière, je continuerai d'en fournir à tous ceux qui voudront bien m'honorer d'une commande*
>
> *Jobard* (*L'Oracle,* 14 septembre 1822).

La qualité des pierres préoccupera longtemps Jobard. Dans son *Rapport*, t. 2, p. 298-299, il raconte avoir découvert en 1836 un banc lithographique :

> [...] *nous allons raconter l'histoire de la découverte d'une montagne de pierres lithographiques que nous regardons comme supérieures à celles de la Bavière; mais comme nous n'en pouvons tirer parti nous-même, nous offrons notre montagne à la France, en échange de quelques collines de l'Atlas dont elle devrait bien faire présent à la Belgique pour des motifs analogues.*
>
> *En 1836, nous partions de Paris pour la Bourgogne, avec l'idée fixe de trouver des pierres lithographiques, tout plein de foi dans le* quaerite et invenies; *en conséquence nous descendions de la diligence à toutes les montées, flairant les cailloux de la route pendant 25, 30 et 40 lieues sans rien découvrir qui ressemblât à l'objet de nos vœux.*
>
> *Quand tout à coup nous aperçûmes le calcaire lithographique à gros grain : Patience ! disions-nous; il va bientôt se resserrer; ah ! voici des murailles, voilà même un cabaret de pierres lithographiques, Dieu soit loué ! Voyez ! voyez ! conducteur, ces cassures conchoïdales ! Quelle belle couleur bise ! Quel grain fin ! Ecoutez comme ces cailloux sonnent ! Cocher, mettez dans la voiture. Brave femme, voulez-vous me vendre le seuil de votre porte ? Combien ? Cinq francs ! Cocher, mettez dans la voiture !*
>
> *Ces bonnes gens nous croyaient fou, surtout en nous voyant appliquer la langue contre les murs.*
>
> *Ce manège dura pendant deux ou trois lieues, tant que dura le banc de calcaire lithographique. Nous nous rappelons seulement qu'il est situé à cinquante lieues de Paris et que le village de Mussy-l'Evêque se trouve à peu près au centre : en voilà plus qu'il n'en faut pour retrouver ce trésor. Adieu les pierres de Munich, car celles-ci sont de toute première qualité, très-compactes et sans géodes terreuses, comme il s'en rencontre dans celles de Châteauroux. Nous devions avec notre confrère Mantoux*[450] *exploiter ce trésor, qui devait nous rendre millionnaires; mais nous n'étions pas assez riches pour faire fortune, il a fallu y renoncer.*
>
> *On ne doit pas s'étonner qu'on ait tant tardé à découvrir cette carrière; car les lithographes ne voyagent guère, et ceux qui voyagent ne regardent pas toujours ce qu'ils foulent aux pieds* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 298-299).

Mussy-Lévêque se trouve à 218 kilomètres au sud-ouest de Paris, à mi-chemin entre Troyes et Dijon. Nous avons découvert en mai 2001 dans ce village, aujourd'hui Mussy-sur-Seine (au Nord de Châtillon-sur-Seine, en Côte d'Or), des pierres calcaires dont nous avons

---

[450] Lithographe parisien, établi dans les années 1820 et 1830 rue du Paon, n° 1. Il est associé à Chevalier & C^ie^ pour l'exploitation de pierres lithographiques dans l'Yonne (cfr dossier "Commission de la lithographie - Prix pour le perfectionnement de la Lithographie" conservé dans les archives de la Société pour l'Encouragement de l'Industrie Nationale à Paris, voir infra, presses). Il imprime en mars 1829 une *Carte générale de Paris pour l'usage des voitures publiques avec des notes statistiques par Marc Jodot, exécuté sur pierre par l'auteur.* (*Inventory of the collection of maps of Paris, ca 1750-1900*, http://www.getty.edu/research/tools/special_collections/maparis_m5.html).

rapporté des échantillons (voir annexe 1.15). Mussy-l'Evêque est cité dans les gisements de pierres lithographiques de l'Aube par Chevallier & Langlumé[451]. Lorilleux[452] signale que les pierres de Mussy-l'Evêque, appartenant à la même formation que celles de Tanlay [Yonne] étaient trop poreuses pour l'usage lithographique. Il faut donc considérer avec réserves l'histoire romancée de Jobard.

En 1829, Jobard continue à suivre les découvertes dans ce domaine. Dans *L'industriel ou Revue des revues*, il signale un nouveau gisement dans le Jura[453].

4.2 Le dressage des pierres

Fin novembre 1824, quand la troisième livraison de l'*Art de dessiner le paysage* paraît, la recension dans le *Journal de Bruxelles* du 20 novembre 1824 vante la surface d'une pierre polie comme une feuille de papier Une fois le dressage terminé (c'est-à-dire que la pierre est bien plane, après que l'on ait frotté deux pierres de même dimension l'une sur l'autre en tournant), il faut la grainer, en répandant sur la pierre du sable que l'on humecte puis écrase au moyen d'un seconde pierre. Jobard met au point un procédé nouveau de grainage[454] des pierres lithographiques, qu'il soumet à la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale. Il préconise l'ajout d'amidon. Cette "recette" fait l'objet d'un paragraphe dans *le Rapport sur le concours relatif au perfectionnement de la lithographie*. Ce rapport a été rédigé par le peintre Léonor Mérimée[455].

---

[451] CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838, p. 25 C'est la réédition augmentée de la première édition de 1830, que nous n'avons pu consulter. Nous ne savons donc si Mussy était cité en 1830, avant la prétendue découverte de Jobard.

[452] LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 25.

[453] *Variétés. Annales de chimie. Découverte de pierres lithographiques, en France. Deux espèces viennent d'être découvertes dans le Jura; la première ne se délite pas régulièrement et se trouve parsemée de géodes spatiques ou terreuses qui en restreindront l'emploi; les mêmes défauts ont fait déjà abandonner les carrières de Château-Roux; dont les pierres sont cependant d'une qualité bien supérieure çà celles de la Bavière. La deuxième variété lithographique, désignée sou le nom de calcaire argileux ou schistoïde, existe sur le deuxième plateau du Jura, à une hauteur de neuf cent soixante mètres, elle est susceptible de se lever en tables immenses de six lignes à trois pouces d'épaisseur; elle est d'un gris blanc bien égal, et d'une dureté et d'une pesanteur spécifique qui surpasse toutes les autres; elle prend cependant plus d'eau et permet d'imprimer sans mouiller le papier. Voilà la France affranchie du tribut qu'elle payait à la Bavière; il serait bien nécessaire de donner une prime à celui qui en affranchirait la Belgique; les pierres de Namur sont le vrai calcaire lithographique, sauf la couleur bleue trop intense qui empêche le dessinateur de juger bien de son dessin. Il est donc présumable qu'on pourra parvenir un jour à découvrir quelques veines moins foncées en couleur, il ne faut qu'appeler l'attention des carriers sur cet objet important* (tome 1, 1829, p. 393).

[454] CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838 (réédition; première édition en 1830), p. 369 utilisent le terme "grenage" et confirment la paternité de Jobard : *D'autres auteurs proposent d'employer, lors du grenage, au lieu d'eau pure* [...] *de l'eau rendue visqueuse par l'empois. Ce dernier procédé a été indiqué par M. Jobard de Bruxelles.*

[455] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1828, p. 352-360. Léonor Mérimée (Broglie [Eure], 1757 - ?, 1836) est peintre et chimiste. Après des études à l'Académie, il se rend en Hollande où il étudie la technique de peinture à l'huile depuis Van Eyck. Il publiera en 1830 *De la Peinture à l'huile ou des procédés matériels employés dans ce genre de peinture depuis Hubert et Jean Van Eyck jusqu'à nos jours.* Il séjourne ensuite à Rome et Florence, où il peint principalement des sujets mythologiques. A son retour à Paris, il exécute un plafond pour le Louvre : *Hippolyte ressuscité par Esculape.* À partir de 1802, il se consacre presque exclusivement à la chimie industrielle. Il devient membre en 1802 de la commission chargée d'examiner les objets admis à l'Exposition des produits de l'industrie française, puis en 1807 secrétaire perpétuel de l'École des beaux-arts. Il publie quantité de rapports et de mémoires sur tout ce qui touche à l'art industriel et décoratif (manufactures, procédés, enseignement du dessin). Il est le père de l'écrivain Prosper Mérimée (MOREL, Elisabeth, *Prosper Mérimée : l'amour des pierres*, Hachette, 1988, p. 9-26 et passim).

En même temps que deux concurrents [les lithographes François Jeune (Troyes) et Knecht[456], neveu et collaborateur de Senefelder], *en suivant l'indication de votre programme, perfectionnaient le dressage des pierres, M.* Jobard, *de Bruxelles, arrivait à un résultat parfait, en employant un moyen physique. Cet habile lithographe ayant observé que la plus grande difficulté qu'on éprouve pour donner aux pierres le grain uniforme et le degré de finesse que l'on veut, provenait de ce que le sable ne peut se maintenir assez longtemps sur la pierre, il a imaginé, pour l'y retenir, d'y ajouter un mucilage visqueux, tel que l'empois. Cet ingénieux expédient, employé sous les yeux de votre Commission, l'a convaincue que ce moyen si simple abrège considérablement le dressage des pierres et le perfectionne. Il sera désormais employé avec la machine*[457] *et en complètera les avantages. Ce n'est pas la seule découverte qui donne à M. Jobard des droits à une récompense distinguée*[458].

Recommandée par le comte de Lasteyrie, la recette sera mentionnée dans les différentes éditions du Manuel Roret consacré à la lithographie, lui assurant une large diffusion.

M. Jobard, imprimeur lithographe, breveté à Bruxelles, connu par une foule de perfectionnements ou d'inventions utiles, est le premier qui ait imaginé de donner ce qu'on appelle le dernier grain, aux pierres, en substituant à l'eau dont on se sert pour humecter la couche de sable également distribué sur la pierre, au moyen du tamis, une colle d'amidon très-claire, mise çà et là en petite quantité.

Ce procédé a l'avantage de maintenir le sable sur toute la surface de la pierre d'une manière plus égale, en l'empêchant de s'écarter brusquement dès le premier tour que l'on fait faire à la pierre de dessus sur celle de dessous.

Le grainage terminé, il est nécessaire de laver les deux pierres à grande eau, avec une brosse propre, dite passe-partout, afin de faire sortir des interstices du grain l'amidon qui pourrait s'y fixer sans cette précaution, et devenir un corps opposant, nuisible à l'exécution du dessin. Sur l'invitation de M. de Lasteyrie, nous avons essayé ce mode de grainage, dont le principal avantage nous a paru être une très-grande régularité dans le grain[459].

La finesse du grainage[460] aura pour effet d'augmenter la facilité du trait et l'efficacité de l'impression :

---

[456] Knecht, François-Joseph-Edouard (Aix-la-Chapelle, 3 février 1789 - L'Isle-Adam, 22 janvier 1870). Il est le fils de François-Egide Knecht, artiste peintre, et d'Anne-Catherine Regen. Il se dit son neveu : en 1867, il signe son ouvrage *De la contrefaçon des billets de banque* "par M. Ed. Knecht-Senefelder, neveu de l'inventeur de la lithographie". Il est le collaborateur de Aloïs Senefelder. *Knecht vient à Paris pour la première fois en 1816. Deux ans plus tard il installe une première presse lithographique, rue de Lille et introduit la lithographie. Le 19 juin 1819 fondation de l'imprimerie Senefelder et Cie* [avec son oncle Aloys]. *Knecht doit se charger de la direction commerciale. En 1822, il prend la gestion de l'établissement. En mai 1826, il en devient propriétaire et prend le nom d'imprimerie Knecht-Senefelder. Cet établissement s'installe alors au 27, rue de Paradis-Poissonnière* [...] *Puis, il vient s'installer à l'Isle-Adam où il fait souche. Le 1er juillet 1829, naît son fils Jean-Lucien-Edmond. L'année suivante, il vend son entreprise pour se consacrer exclusivement aux innovations technologiques* (http://www.calva.asso.fr/~amis-isle-ad/knecht.htm, page du site de l'Association des Amis de L'Isle-Adam). Édouard Knecht a participé au concours de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale en 1828. Le catalogue (*De Géricault à Delacroix : Knecht et l'invention de la lithographie, 1800-1830*, cat. exp., L'Isle-Adam, Musée Louis Senlecq, 27 novembre 2005 - 19 février 2006, Somogy, Paris, 2005). Certaines sources citent J. Knecht, mais il s'agit de la même personne.

[457] La machine préconisée par un autre concurrent anonyme au concours de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, qui concourt sous la devise *Quaerite et invenietis*. C'est une meule mue par une roue hydraulique (*Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1828, p. 352-353-354).

[458] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1828, p. 354.

[459] BRÉGEAUT, L.-R., *Nouveau manuel complet de l'imprimeur lithographe*, rééd. augmentée de l'édition de 1827 par KNECHT [Édouard] & DESPORTES, Jules, Manuels-Roret, Paris, 1850, p. 11-12. En 1850, paraît un nouveau Roret, par Knecht, E[douard]., *Nouveau Manuel Complet du Dessinateur et de l'Imprimeur Lithographe*, Paris, Roret, 1850.

[460] La recette est encore donnée au XXe siècle : *La lithographie, la gravure et leurs industries connexes, Monographies industrielles*, Ministère des Affaires économiques, inspection de l'industrie, Bruxelles, 1920, p. 9.

Ce qui rend la lithographie au crayon si monotone et si grossière à voir de près, c'est la difficulté d'obtenir un grain assez fin pour donner du velouté, du moelleux au dessin.

Les imprimeurs prétendent que le crayon ne s'attache pas bien sur les pierres presque polies, et les dessinateurs se donnent une peine extrême pour obtenir de la vigueur sur des pierres à gros grains.

Nous sommes étonné que pas un seul lithographe n'ait pris la peine de se rendre compte de ces anomalies.

Il est vrai que le crayon dur et sec ne tient pas bien sur les pierres à grain lisse, ou qu'il forme des traits secs et durs quand on appuie; nous leur donnerons le moyen de remédier à tout cela. D'abord en leur apprenant à faire du grain deux fois plus fin qu'il ne l'obtiennent sans être plat; secret qui consiste à mettre une poignée de fécule dans le sable qu'ils broient entre deux pierres; l'amidon a la propriété de retenir l'eau pendant très-longtemps et d'empêcher les pierres de se gripper, de sorte qu'on peut pousser l'écrasement du sable jusqu'à la dernière ténuité, ce qui produit un grain serré et aussi égal qu'on peut le désirer [...] *Nous recommandons aussi l'essai du son mêlé au sable** (JOBARD, *Rapport*, II, p. 315)

**Le sable bien fin est une chose rare; à Bruxelles, nous avons le sable d'Alost; mais à Paris il n'y en a pas*[461].

4.3 La prolongation des pierres

Prolonger la vie des pierres augmente leur rendement et permet un tirage largement supérieur à celui des plaques de cuivre utilisées pour les techniques de gravure en creux traditionnelles :

Il faut avoir mis la main à un métier pour en parler, et nous ne pouvons reconnaître pour vrai lithographe que celui qui seul, enfermé dans un atelier convenablement outillé, serait en état de dessiner et d'imprimer un objet quelconque, à autant de milliers d'exemplaires que l'ont voudrait; car nous ne regardons pas comme impossible d'imprimer pendant toute une année un dessin lithographique que nous aurions exécuté nous-même; la pierre s'usât-elle de plusieurs millimètres, nous pensons que le tracé continuerait à fournir de bonnes épreuves : cela dépend entièrement de l'intelligence et des connaissances chimiques de l'entrepreneur.

Jobard affirme avoir, en 1820, imprimé 26.500 exemplaires d'un passeport avec la même pierre (voir Catalogue Jobard).

Vingt fois la pierre s'altéra, vingt fois nous la ramenâmes à sa valeur primitive, en suivant pied à pied les phénomènes singuliers de ses diverses transfigurations (JOBARD, *Rapport*, II, p. 279-280).

À titre de comparaison, à partir d'une planche de cuivre on peut faire à peu près 200 tirages excellents, 600 bons, 800 passables... et plus encore de qualité médiocre[462]. Il raconte aussi avoir sauvé une lithographie de Girodet-Trioson :

Un jour que nous assistions, chez Constant[463]*, à l'impression de la Danaé, chef-d'œuvre de Girodet*[464]*, nous fûmes effrayé de voir cette pierre magnifique estompée,*

---

[461] Jobard renseigne un gisement entre Paris et Bruxelles, près de Saint-Quentin [département de l'Aisne], dans la vallée de la Somme.

[462] HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 34.

[463] L'imprimeur-éditeur C. Constans, actif à Paris vers 1830.

[464] Girodet de Roucy Trioson, dit Girodet-Trioson, Anne Louis (Montargis [Loiret], 1767 - Paris, 1824). Un des élèves favoris de David. Une partie importante de son œuvre est consacrée à la glorification de Napoléon. Une de ses toiles représentant Danaé est conservée au Museum der bildenden Künste à Leipzig.

c'est-à-dire couverte d'un voile du haut en bas, tandis que l'imprimeur, le meilleur de Paris à cette époque, allait son train sans s'en apercevoir. On tint aussitôt conseil autour de la pierre; Constant voulait qu'on la mit simplement sous la gomme; mais notre avis de la faire nettoyer à l'essence et de passer la pierre à l'encre grasse prévalut : on la laissa reposer ensuite pendant quinze jours. Ce fut en cet état que ce chef-d'œuvre fut vendu à Noël[465] *qui en tira encore plusieurs milliers d'exemplaires. Les bonnes épreuves de la Danaé valent aujourd'hui 200 francs*[466] (JOBARD, *Rapport*, t. 2, 1842, p. 281).

4.4 Les crayons et les encres

Les crayons lithographiques sont en général composés de cire, de savon, de suif, de gomme laque et de noir de fumée[467]. Un crayon doit être dur (trop mou, il collerait au doigts et empâterait le dessin). Il ne doit pas être soluble dans l'eau (un transport sous la pluie ou des variations hygrométriques ruineraient le travail). Il doit être bien noir pour ne pas tromper l'artiste, car ce n'est pas la couleur du crayon qui donne la couleur finale, mais la couleur de l'encre.

Jobard préconise une modification de la composition des crayons pour le dessin sur des pierres très finement grainées.

> *Donnez alors à vos dessinateurs des crayons très-doux dans lesquels il entre beaucoup plus de savon et de stéarine que de cire*[468] *et vous recevrez des merveilles de velours, qu'ils exécuteront avec beaucoup d'aisance et que vous imprimerez de même; ces lithographies approcheront du lavis et de la manière noire, elles gagneront du piquant et cesseront de causer des nausées par leur monotonie grisâtre et leur apparence galeuse* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 316).

Jobard édite (ou diffuse) la lithographie d'un artiste qui innove en la matière :

> *On trouve, à la même adresse* [*chez M. Jobard*], *une autre lithographie, pour laquelle M. Humpheis*[469] *a employé un procédé dont il est l'inventeur; c'est un mélange de l'encre au crayon chimique. La tentative de cet artiste paraît avoir très bien réussi. On doit vivement désirer que cette nouvelle branche de la gravure soit cultivée avec succès. Nous engageons ceux qui se plaisent à encourager les découvertes utiles à voir avec quelle élégance et quelle netteté, M. Humpheys* [*sic*] *a exécuté son heureuse idée. Son travail paraît à l'œil, aussi correct que moelleux et agréable* (*Courrier des Pays-Bas*, 20 octobre 1821).

Les crayons qu'il vend en 1822 sont probablement de sa fabrication :

---

[465] Selon CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838, p. 15 (réédition; première édition en 1830), Noël était l'éditeur des œuvres de Girodet. Il était déjà mort en 1830. Il avait peut-être un lien de famille avec le lithographe et éditeur parisien Alphonse Léon Noël (Paris, 1807 - Paris, 1879), qui a notamment reproduit en lithographie des portraits en pied de Napoléon III et d'Eugénie peints par M. F. Winterhalter.

[466] Cette lithographie doit être celle qui a été exposée à Bruxelles au Salon de 1824 : *Il y a aussi une lithographie que des personnes ont attribuée à Van den Burggraaff, et d'autres même à Jobard,, mais qui est dessinée par Aubry-Lecomte d'après Girodet-Trioson et lithographiée par Noël, à Paris; Ce dessin est maniéré, mais c'est un chef-d'œuvre pour le faire. On ne sait trop pourquoi cette figure porte le nom de Danaé. (Ce nom ne se trouve que sur les exemplaires qui sont exposés chez les marchands d'estampes)* (*L'Oracle*, 6 novembre 1824).

[467] Chevalier et Langlumé (*op. cit.*, p. 48-52) donnent deux formules : 1° 2 livres de cire vierge pour 1 livre de savon blanc séché et 8 onces de gomme laque en plaque; 2° 2 livres de cire vierge pour 1 livre 8 once de savon blanc, 8 onces de suif de mouton, 8 onces de gomme laque et 12 onces de noir de fumée. L'once équivaut environ à 30 grammes.

[468] La stéarine est la graisse animale, contrairement à la cire, qui est soit une substance végétale imperméabilisante produite par les fruits et les feuilles, soit - surtout - sécrétée par les abeilles.

[469] Ce personnage n'a pu être identifié, il s'agit peut-être d'une erreur pour Humphreys, patronyme de plusieurs artistes britanniques au XIX^{e} siècle.

[...] *Il prévient aussi les dessinateurs qu'il vient de recevoir un nouvel assortiment de pierres de Bavière de toutes les dimensions, et qu'il se trouve à même de continuer d'en fournir avec des crayons, à toutes les personnes qui daigneront l'honorer d'une commande* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 9 septembre 1822).

Nous verrons plus loin que pour l'aquatinte et l'estompe, il emploie une encre différente, et une autre encore pour la diagraphie.

4.5 L'encrage et la mise en train (la préparation des pierres avant le tirage)

La préparation de la pierre, destinée à fixer le dessin sur la pierre et à préserver les surfaces sans dessin, se compose du mélange d'un acide (en général l'acide nitrique) et de gomme. L'acide nitrique pénètre dans les pores de la pierre aux endroits qui n'ont pas été recouverts d'un corps gras, encre ou crayon et "libère" les pores.

Il faut autant de talent pour bien préparer la pierre que pour bien dessiner, dit Jobard. Dans le second tome du *Rapport*, il livre quelques recettes :

Si l'acidulation a été trop forte ou trop faible, si la planche est ce qu'on appelle manquée, l'imprimeur en rejette toujours la faute sur l'artiste ou sur ses crayons, ou sur sa manière de dessiner, et l'artiste ne sait que répondre; il change d'imprimeur et tombe souvent de mal en pis.

Nous croyons devoir leur donner un moyen sûr de faire eux-mêmes cette délicate opération. Il suffit de prendre des fragments ou de la poudre de marbre ou d'un autre calcaire, d'en saturer de l'acide hydrochlorique, de décanter ce liquide neutralisé qu'on appelait avant-hier muriate, hier hydrochlorate et aujourd'hui chlorhydrate de chaux, et de la mélanger avec une forte dissolution de gomme arabique[470]*; étendez doucement ce magmat* [*sic*] *avec un large blaireau sur votre dessin, et laissez-le reposer jusqu'à ce qu'il vous plaise de le livrer à l'imprimeur, qui saura ce qu'il lui reste à faire. S'il empâte une pareille pierre, et s'il perd un atome des teintes les plus légères, ce n'est pas un artiste, c'est un manœuvre qui ne sait pas son métier et mérite d'être renvoyé à l'impression des cartes d'adresse* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 280-281).

L'acide ronge légèrement la pierre, qui peut ensuite absorber la gomme arabique. Celle-ci empêche que l'acide ne soit trop corrosif et ne "brûle" le dessin. La proportion est de 4 à 5 cl d'acide nitrique pour 42 à 43 cl de gomme fondue et de 48 à 49 cl d'eau[471].

Si l'humidité est évaporée avant qu'on retire le rouleau, l'encre s'attache partout; si l'encre est trop épaisse ou trop molle, si le papier est trop sec ou trop trempé, si la pression est trop forte ou trop faible, s'il y a de l'alun ou du chlore dans le papier, si la pierre n'a pas été convenablement décapée et gommée, si l'imprimeur est un novice ou un brutal, si enfin une seule des nombreuses conditions nécessaires au succès vient à manquer, on ne fait rien qui vaille; voilà pourquoi tant de lithographes ont échoué [...] *le secret des bons tirages, bien noirs et bien purs, consiste, non pas à charger son rouleau*

---

[470] La gomme arabique provient d'une variété africaine d'acacia. Hydrophile, favorise la rétention de l'eau dans les parties non dessinées. *La gomme arabique est d'une importance capitale en lithographie. Elle a sur la pierre une action qu'on n'a jamais pu exactement définir; tous les essais tentés pour lui substituer d'autres produits n'ont donné que des résultats défectueux. Elle n'a pas seulement pour effet de protéger la surface de la pierre, mais encore de s'opposer à ce que le corps gras n'envahisse, par endosmose, les parties de la pierre où l'encre ne doit pas s'attacher pendant l'impression* [...] *La gomme arabique est soluble dans l'eau et cette dissolution sert pour le gommage des planches lithographiques* (CHELET, E., *Manuel de Lithographie* (Coll. *Bibliothèque professionnelle*), Paris, J.B. Baillière et fils, 1933, p. 47.

[471] MAUROU, Paul et BROQUELET, A., *Traité complet de l'art lithographique au point de vue artistique et pratique*, Paris, Garnier Frères, 1907, p. 103.

d'encre, comme ils croient devoir le faire, et comme nous l'avons cru pendant dix ans; mais à tout enlever et à n'en mettre que la quantité suffisante pour deux ou trois épreuves tout au plus; il faut de l'encre faible et non plus de l'encre forte comme autrefois (JOBARD, *Rapport*, t. 2, 1842, p. 276 et 281-282).

4.6 Les papiers

Dans les premiers temps, Jobard ne dispose pas de papiers de bonne qualité : pour l'impression à plat, un papier doit pouvoir résister à la fois à l'étirement et à la compression, mais être aussi non pelucheux, de surface égale et satinée, car un grain trop important refusera les aplats et donnera un mauvais rendu des demi-teintes. Le papier doit absorber juste assez l'encre, mais pas trop. La qualité médiocre des planches des *Annales générales des Sciences physiques* est due à l'inexpérience des artistes dessinateurs sur pierre, mais aussi au papier vergé [fig. 82], utilisé parce qu'il coûte la moitié du vélin, mais dont les vergeures empêchent la surface du papier de peser également sur la pierre. Le dessin présente alors des lignes peu marquées, surtout lorsque les vergeures sont très profondes[472].

Dès 1822, quelques mois avant son concurrent Goubaud, Jobard imprime sur papier de Chine, dont la teinte gris clair est appréciée des amateurs, et qui permet d'obtenir des tons plus doux et davantage de relief.

> *L'édition du voyage pittoresque dans les Pays-Bas, étant épuisée, M. Jobard a l'honneur de prévenir les amateurs, qu'à dater du premier octobre prochains, les nouveaux souscripteurs payeront cinq francs le cahier au lieu de trois fr. 50, attendu que l'édition nouvelle sera entièrement tirée sur une teinte de papier de Chine, et que désormais tous les dessins seront exécutés dans ses ateliers* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 9 septembre 1822)[473].

Mais ce papier de Chine nécessite une mise en œuvre plus soigneuse. On peut l'utiliser en "chine volant" ou en "chine appliqué" (il est collé, au moment de l'impression, sur un papier plus fort, ce qui est une opération délicate). Le chine est surtout édité pour des éditions de luxe[474], ou certaines lithographies isolées, comme le portrait du général Foy en 1825. Les annonces mentionnent la différence de prix du chine par rapport au vélin.

> *Vie de Napoléon, rédigée par une société de gens de lettres sur les nouveaux documens dictés et corrigés à Ste-Hélène par Napoléon même. Orné de planches lithographiées d'après les premiers peintres de l'école française, par Madou. Bruxelles, Jobard, in-folio. 1823.*
>
> *Cet ouvrage formera six volumes in-8°, beau papier.*
> *Prix par volume 6-0*
> *Papier vélin 8-0*
> *Chaque livrais. de 4 planches form. d'Atlas pap. de Chine. 8-0*
> *Id. vélin superfin. 4-0*

Pour Moulijn, c'est ce papier qui fait la différence entre les productions de Jobard et celles de ses prédécesseurs[475]. À l'instar des éditeurs des reproductions lithographiques des peintures de la Duchesse de Berry, Ambroise, comme son frère, utilise du fin papier de Chine au lieu

---

[472] CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838, p. 97.

[473] La même annonce paraît le 14 septembre 1822 dans *L'Oracle.*

[474] Goubaud propose aussi une édition en chine pour sa *Collection.*

[475] *Het verschil van de drukken van Jobard met die van zijn voorgangers ligt behave in de doorwerkte, uivoerige krijttechniek* [La technique de la craie (c'est à dire la lithographie) étudiée à fond, détaillée] *ook voor een groot deel in het papier, dat hij voor zijn meer kostbare drukken gebruikte.*

du papier de Hollande[476], plus rude. Ambroise Jobard est le premier à l'utiliser à Amsterdam, et il est rapidement suivi par d'autres imprimeurs (MOULIJN, *ibid.*).

Pour les éditions courantes, le papier restera un problème pendant des années.

> *Nous ne pourrions dire tous les déboires que nous éprouvâmes avec le papier rêche et aluné[477] de nos fabricants. Les dessins les plus beaux et les mieux finis ne rendaient sur ce papier coriace que la moitié de la valeur des teintes; les 500 vues du Voyage pittoresque, les 200 planches de la Vie de Napoléon, seraient magnifiques sur le papier égal et spongieux des fabriques d'Essonne ou des Vosges[478].*

La situation reste difficile jusqu'en 1827. Les papiers arrivent de France, mais le transport et les frais de douane les majorent de 50 %. L'arrivée d'un dépôt de papier à Bruxelles en janvier 1828 est déjà une amélioration.

> *Giraud aîné, marchand papetier des fabriques d'Anonay [sic] rue Notre-Dame-aux-Neiges, n° 76.*
>
> *Messieurs les imprimeurs, libraires, éditeurs et lithographes, etc., trouveront dans ledit magasin, un assortiment complet de toutes les sortes de papiers, et en première qualité, soit pour impressions, lithographies, papier de couleurs, ainsi que ceux de Chine, etc., et cartons pour satinages, etc. etc.*
>
> *Ce genre d'établissement qui manquait jusqu'à ce moment dans ce royaume, offrira à tous les consommateurs, etc., un très grand avantage de pouvoir trouver de suite et sur les lieux tout ce qu'ils pourront désirer, sans avoir besoin nullement de recourir à une longue correspondance, et qui apportait toujours beaucoup de retard dans les opérations, sans entrer dans aucun détail de toutes les chances qu'ils avaient à courir* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 9 et 14 janvier 1828).

Les difficultés semblent disparaître dans le courant de l'année 1828, quand plusieurs papetiers belges impriment en continu avec de nouvelles machines : Weissenbruch et Tarlier font part de la fin des problèmes dans une publicité annonçant qu'ils suivent l'édition *de Paris des œuvres de Chateaubriand : Malgré des retards dus à l'extrême difficulté de se procurer du papier en 1827 (retards que l'activité de nos fabriquants ne nous permet plus d'avoir à redouter pour l'avenir)* [...] (*Le Courrier des Pays-Bas*, 20 avril 1828). L'amélioration des techniques d'impression va de pair avec l'amélioration de la composition du papier :

> *Après avoir souffert pour plus de trois cent mille francs de martyre avec les papetiers belges et hollandais, nous prîmes la résolution de pétitionner auprès du roi Guillaume pour obtenir l'entrée en franchise des papiers de France. Notre demande était fondée sur l'impossibilité où nous étions de nous procurer les sortes nécessaires à la lithographie, auprès de nos fabricants nationaux. Le roi les fit tous appeler et leur demanda pourquoi ils ne fabriquaient point les espèces dont nous avions si grand besoin. Ils répondirent qu'ils s'efforceraient d'y parvenir si on pouvait leur donner des instructions sur les qualités exigées pour ces papiers. Le roi les renvoya près de nous pour obtenir ces renseignements; nous leur donnâmes des échantillons français, en leur faisant observer que la pâte devait être moulue pendant un temps plus long que celui qu'ils y employaient, que le papier devait offrir une teinte égale, être sans nœuds et sans différence d'épaisseur quand on le regardait contre le jour; qu'il devait être sans colle, sans tache, sans alun, et qu'une goutte d'eau jetée dessus devait produire un léger mamelon en faisant soulever la pâte.*

---

[476] Au XVII[e] siècle a débuté une importante industrie de moulins à papier sur la Zaan (nord de la Hollande, région d'Edam) : *Er werd gebruik gemaakt van fijne witte lompen die in kuipen met bronzen messen - aangedreven door de molen - werden fijngemalen. De messen waren van brons om roestvorming te voorkomen waarmee het papier zou worden aangetast. Voor blauw papier werd verstof toegevoegd.* (ce texte était en ligne en 2004 sur http://www.zaansemolen.nl/).

[477] Aluné : imprégné d'alun. Les propriétés astringentes (tannantes) de l'alun empêchent la pénétration de l'encre.

[478] Il fait certainement allusion au papier d'Arches, commune du département des Vosges, sur la Moselle, réputée pour sa papeterie qui fabrique depuis 1492 un papier qui, par sa pureté et sa solidité, est réservé aux éditions de luxe.

Munis de ces instructions, les principaux fabricants se mirent à la besogne, et nous leur devons la justice de dire que la plupart des envois qu'ils nous firent après leurs essais, offraient des améliorations notables (JOBARD, *Rapport*, I, p. 132).

La production belge s'accroît et s'améliore. On recourt cependant encore à des papiers étrangers de qualité. Le tome 3 de *L'Industriel ou revue des revues*, publié en 1830, comporte des planches avec mention "polygraphie de Jobard" imprimées sur papier Whatman[479].

Pendant la première moitié du XIX[e] siècle, le papier est principalement du papier à base de chiffons. Ce n'est qu'à partir de 1844, avec la machine à défibrer le bois de Keller[480], que le bois devient la matière essentielle, les chiffons ne servant plus qu'au papier de luxe et aux billets de banque.

4.7 Les presses

Jobard donne malheureusement peu d'informations techniques sur ses presses. Dans le deuxième tome de son *Rapport*, il dit en avoir inventé plusieurs, mais n'indique pas leurs spécificités.

Un rappel technique s'impose : les presses employées en lithographie diffèrent des presses en taille-douce où la pression de la plaque s'exerce entre deux cylindres, et des presses typographiques, où une vis fait descendre une platine. L'impression en lithographie s'effectue par le frottement d'une latte biseautée, appelée râteau, sur un cuir tendu dans un châssis, le tympan, que l'on rabat sur le papier posé sur la pierre. La première presse de Senefelder, dite "presse à montant brisé" [fig. 83] comportait un râteau mobile, attaché à une longue planche de bois suspendue à une potence. Cette planche était en deux parties reliées par une charnière, ce qui permettait de râcler manuellement le râteau contre la pierre recouverte d'un papier et d'un cuir tendu sur un châssis (si le montant n'était pas brisé, il s'écarterait de la pierre en s'éloignant de son axe vertical). Une pédale permettait de faire descendre le montant brisé pour augmenter la pression. Ce type de presse à montant mobile fut rapidement abandonné car l'impression manquait de précision. On a alors adopté des presses à râteau fixe, sous lequel passait la pierre placée dans un chariot mobile. On déplaçait le chariot en faisant tourner un axe autour duquel s'enroulait une courroie reliée au chariot. Il existe trois principales catégories de presse, selon la manière de faire tourner cet axe : Ce sont la "presse à levier" [fig. 84], la "presse à manivelle" [fig. 85][481] et la "presse à moulinet" ou à "presse à étoile"[482] dont le premier modèle était appelé "presse à branches" [fig. 86], les branches étant les barres des manivelles [fig. 87-89]. Sur toutes ces presses, la force que l'on imprime au râteau s'exerce au moyen d'une pédale qui par un mécanisme, abaisse le collier de fixation du râteau. Un contrepoids permet à la pédale de remonter. Une crémaillère permet de régler la hauteur de la pédale selon la force nécessaire. Ce type de

---

[479] Du nom du fondateur de la firme, James Whatman. Il meurt en 1759, laissant l'affaire à son fils James qui la vend à Thomas Hollingworth en 1792. La famille Hollingworth a poursuivi la fabrication jusqu'en 1976. Le papier Whatman était utilisé par les graveurs et les aquarellistes et avait la réputation d'être le meilleur papier anglais (http://www.princetonaudubon.com/about_the_watermark.htm). Papier grené, ferme et solide, sans vergeures. C'est le papier que Talbot utilisera pour ses calotypes.

[480] On défibre le bois par des moyens mécaniques ou chimiques de façon à obtenir une pâte homogène qui s'écoule à travers une toile métallique toujours en mouvement, permettant aux fibres de se reconstituer par agglutination (SALLES, René, *5000 ans d'histoire du livre* (coll. *L'histoire et nous*), Paris, Ouest-France, 1986, p. 57).

[481] Les figures décrivent les différentes composantes des presses.

[482] Il existe une confusion quant à la dénomination "presse à étoile", celle-ci étant selon les sources une presse à moulinet ou, plus rarement, une presse à cylindre de pression qui est actionné par un moulinet.

presse est assez dangereux : si le lithographe est penché pour tourner la manivelle en la tirant vers lui, tout en appuyant du pied sur la pédale, et que le pied vient à glisser, le contrepoids fait remonter la pédale avec une force d'autant plus grande que le réglage de la crémaillère est court. *Les pédales, en s'échappant, peuvent causer de grands accidents; elles nous ont grièvement blessé quelquefois et ont tué notre frère* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 295-296). Nous avons vu que les quotidiens dijonnais de 1835 attribuent le décès de Joseph-Ambroise à une longue maladie de poitrine. Marcellin aurait-il poussé le mauvais goût jusqu'à dramatiser la mort de son frère, et de l'utiliser pour appuyer ses explications technologiques ? Nous ne le pensons pas. Les deux versions ne sont pas contradictoires : il est tout à fait possible qu'un accident ait provoqué des lésions à la plèvre ou à la cage thoracique entraînant de graves séquelles et un décès prématuré.

Vers le milieu du XIX[e] siècle, des améliorations progressives augmentent la sécurité, la rapidité, la précision et la longévité des presses. La presse à engrenage est un perfectionnement de la presse à manivelle. L'entraînement de l'axe d'enroulement de la courroie du chariot se fait au moyen d'une manivelle avec démultiplication par deux roues dentées. En outre, un système de ressort au bout de l'axe de la manivelle en permet le débrayage. C'est ce que les manuels de l'époque appellent "manivelle à pompe" : pour "engrener", c'est-à-dire actionner les roues dentées, il faut pousser sur la manivelle. Quand on lâche (volontairement ou accidentellement) cette manivelle, celle-ci débraie et ne tourne donc pas quand le contrepoids fait revenir le chariot à son point de départ, ce qui supprime les risques d'accidents à la main. Quant à la pression, elle n'est plus exercée par une pédale, mais également par une manivelle à démultiplication et embrayage, une manivelle à came excentrique qui permet de régler finement la pression, sans effort. Une presse de ce type a été construite en 1826[483] par le Français Cloué [fig. 90] qui a mené des recherches pendant une dizaines d'années pour la mettre au point. La presse de E.L. Lemercier, brevetée le 31 décembre 1840, dont nous ne possédons malheureusement pas d'illustration, était une presse de ce type. Jobard la cite en exemple dans son Rapport en l'opposant aux dangereuses presses à pédales : *La meilleure pression est celle que l'on donne à l'aide d'un levier excentrique manié à la main, comme dans la presse de Lemercier*[484]. La presse de Brisset de 1839 apportera de nombreuses amélioration à la presse à moulinet : métallique, elle est pourvue de systèmes d'huilage qui facilitent le mouvement et évitent une usure prématurée des pièces [fig. 91]

Jobard s'est heurté à des difficultés en voulant imposer des nouveautés techniques. Ses ouvriers rechignent au changement :

> *De la presse lithographique.*
>
> *Pas un lithographe ne nous contredira si nous avançons que la lithographie n'a pas encore une bonne presse, et ce n'est pas faute d'en avoir essayé des centaines : pour notre part, nous en avons inventé plus de vingt et construit plus d'une demi-douzaine sans grand succès. Cela vient de ce qu'on veut qu'une même sorte de presse serve également au grand et au petit format; mais cela est impossible. Nous avions rapporté d'Angleterre*[485] *une petite presse en fer plus commode que l'ancienne, et cependant nos ouvriers n'ont*

---

[483] La date est donnée par DE SOUSA, Jörge, *La mémoire lithographique : 200 ans d'images*, Paris, Arts et Métiers du Livre, 1998, p. 45 mais le manuel Roret signale en1850 que "Cloué fabrique des presse depuis 10 ans".

[484] Français établi à Bruxelles (*Rapport*, II, p. 299). Dans *Le Courrier belge* du 11 juin 1841, Jobard lui consacre un article : c'est un homme à tout faire mais il n'est pas riche, le journal recommande sa presse, qui est la plus ingénieuse que Jobard connaisse, et pour laquelle il a pris un brevet. Il est installé rue des Chartreux, 11.

[485] Cette phrase indique que Jobard a fait un voyage en Angleterre avant celui de 1833, qu'il a documenté par tout un livre, car en 1833 Jobard n'avait plus de véritable atelier lithographique. Nous n'avons pu trouver la trace d'un séjour avant 1830. Cependant cette annonce parue en 1824 pourrait être consécutive à un voyage : *Lithographie. Il manquait à la lithographie, une presse à-la-fois simple, solide, facile à manier et n'occupant que peu d'espace; on trouve tou[te]s ces conditions réunies dans la presse en fer importée nouvellement d'Angleterre. On peut s'en procurer, ainsi que des pierres de Bavière de toutes dimensions, et autres objets lithographiques, chez Jobard, rue de la Chancellerie, n° 219* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 14, 16, 20, 22, 24, 26, 28, 30 mars, 1[er], 4, 9, 10, 15 avril 1824).

pas voulu s'en servir; habitués à certains mouvements, les imprimeurs se fatiguent réellement davantage les premiers jours, avec un instrument plus aisé; mais ils n'ont pas assez de raisonnement pour prévoir qu'après quelque temps d'exercice ils trouveront un avantage au changement.

C'est la pierre d'achoppement de toutes les inventions et ce qui retarde tant l'adoption des machines perfectionnées. Il faut pour ainsi dire une génération nouvelle d'ouvriers familiarisés dès le principe avec les outils nouveaux (JOBARD, *Rapport*, t. 2, 1842, p. 295).

Jobard conclut par une appréciation négative sur les prototypes de presses où la pierre, sur un chariot mobile, passait entre deux cylindres, comme pour la taille-douce [fig. 92].

Nous n'espérons rien de bon de la substitution du cylindre au râteau : cela exige trop de précision dans l'épaisseur des pierres et dans l'exactitude de leur plan. Il est vrai qu'on a des machines pour les mettre d'épaisseur et les dresser; mais c'est une dépense inutile qu'on peut épargner (*Ibidem*).

Ce type de presse exigeait en effet des pierres plus régulières, le cylindre étant moins souple que le râteau. Elles augmentaient en outre le risque de bris de pierre si l'on dosait mal la force et que la pression exercée était trop forte, ce qui n'est pas le cas avec un râteau, généralement en poirier, qui se briserait avant la pierre. Le jugement négatif de Jobard s'adresse probablement à la presse lithographique à cylindre de François jeune et Benoist. [fig. 93]. Ces mécaniciens actifs à Troyes, qui ont participé au prix de 2 400 francs lancé en 1826 par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale de Paris *pour celui qui lui présenterait une presse à laquelle une puissance mécanique quelconque pourrait être appliquée, et qui procurât économiquement un tirage au moins aussi parfait que celui obtenu par des ouvriers adroits des presses à bras actuellement en usage.* Ils ont obtenu un prix d'encouragement de 1 200 francs le 3 décembre 1828. Cette presse donne 2 500 bonnes épreuves dans une journée de douze heures (soit un peu plus de 200 à l'heure). Un exemplaire fonctionne en 1829 chez Mantoux, rue du Paon-Saint-André, 1 à Paris[486].

La presse à satiner ou presse elliptique (1824)

Jobard fabrique une "presse muette à cylindre elliptique, destinée au satinage, à l'emballage et à tout autre effet demandant une grande force"[487]. Le satinage est l'opération à laquelle on soumet les feuilles après l'impression, pour faire disparaître le relief occasionné par le foulage. Le satinage des feuilles, pressées entre des cartons[488], rend plus lisses les deux faces du papier. La presse à satiner de Jobard a été brevetée le 21 mai 1824 :

[n° brevet :] *131.* [Date du brevet :] *21.5.1824* [n° arrêté royal :] *65* [Date de publication au Staatscourant :] *9.10. J.B.A.M. Jobard, Brussel. Middel om eene aanzienlijke druk of perskracht uit te oefenen, bestaande in persen, zamengesteld uit elliptische rollen. 10 jaren*[489].

La pression s'effectue au moyen de rouleaux elliptiques qui exercent des pressions progressives et successives sur les épreuves. La force de pression, supérieure à celle des presses ordinaires, permettait d'obtenir des épreuves parfaitement lisses.

Un mois avant l'obtention du brevet, il est déjà fait mention de la machine à l'occasion de la parution d'un portrait du comte d'Egmont :

---

[486] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, mars 1829, p. 80-82.

[487] Cette presse fait l'objet d'un long article dans *L'industriel ou Revue des revues*, t. 1, 1829, p. 283-286 (voir annexe 1.8).

[488] Trois ans plus tard, Jobard aurait trouvé un moyen de nettoyer les cartons : *MM. les imprimeurs, libraires et satineurs qui font usage de cartons à satiner sont avertis qu'il vient d'être découvert un moyen parfait et infaillible de nettoyer sans frais les cartons salis par l'encre et le maculage. Ils peuvent l'obtenir au bureau de cette feuille* (*Le Manneken*, 18 décembre 1827). Nous n'avons trouvé aucune indication technique sur ce procédé de nettoyage.

[489] DOORMAN, G., *Het nederlandsch octrooiwezen en de techniek der 19e eeuw*, 's-Gravenhage, 1947, p.133.

[...] *un satinage parfait, obtenu par la construction ingénieuse de la presse dont M. Jobard est l'inventeur privilégié* (*Journal de Bruxelles*, 19 avril 1824).

La Vie de Napoléon est aussi obtenue grâce à cette innovation technique :

Toutes les planches sont parfaitement satinées au moyen d'une presse en fer dont la force immense est le produit d'un nouveau moteur de l'invention de M. Jobard (*Journal de Bruxelles*, 6 mai 1824).

Il faut comprendre moteur comme "mode de pression". Les premières presses à vapeur ne seront inventées que quinze ans plus tard :

Après la construction de presses métalliques par Charles Motte[490] *en France et Taylor et Martineau en Angleterre vers 1825, on construisit dans les années quarante les premières presses motrices. En 1846, P.S Duval créa à Philadelphie une presse à vapeur*[491].

On utilise pourtant la force de la vapeur depuis la fin du XVIII[e] siècle (le fardier de Cugnot date de 1769). La première "pompe à feu", comme on appelait alors la machine à vapeur, est utilisé en Belgique en 1803 par l'industriel Frison de Gand, dans son usine à céruse. Pour l'impression du papier peint, la manufacture Zuber à Rixheim [près de Mulhouse, Alsace] utilisera une machine à vapeur à partir de 1849[492]. En 1835, Jobard prendra un brevet "pour un nouveau moyen d'utiliser la force de la vapeur dans de petites machines. En 1825, Jobard présente à l'exposition de Haarlem[493] deux presses, que le catalogue ne décrit malheureusement pas. S'agit-il des presse à satiner ou de presses lithographiques, variantes de presses anglaises ?

Voici la liste des productions des fabricans de la province du Brabant méridional qui figureront à l'exposition de Haarlem :

[...] *Jobard, (id.)* [=*Bruxelles*] *deux presses en fer d'invention nouvelle, et diverses lithographies* [...] (*Journal de Bruxelles*, 1[er] juillet 1825).

En 1827, Jobard revend deux presses, probablement des presses anciennes qu'il a remplacé par les presses à satiner de son invention :

À vendre deux énormes presses à vis à papier rue de la Chancellerie n° 219.
(*Le Courrier des Pays-Bas*, 23 janvier 1827).

La presse à satiner, présentée à l'exposition de Bruxelles en 1830, y a obtenu la médaille d'argent.

Une presse muette[494] *de l'invention de M. Jobard et capable d'un effort de 34,000 livres, est admirée tant par sa nouveauté que par la faculté avec laquelle un seul homme*

---

[490] Motte, Charles Etienne Pierre (1785-1836), dessinateur, imprimeur et éditeur parisien, installé Petite rue des Marais, 13 (*La Bibliographie de France* signale des lithographies à partir de 1817. Il est le beau-père d'Achille Dévéria. Il imprime des travaux pour Delacroix, notamment le "Faust" en 1828. Jean-Baptiste Madou lui confiera des travaux d'impression dans les années 1830. *Motte s'était installé au faubourg Saint-Honoré. Sa fille unique, jeune femme d'une beauté éblouissante, épousa Achille Deveria en 1827. A ce moment on raconta, chez les rapins, que Motte qui avait fait de brillantes affaires, versait la dot de son enfant avec une visible parcimonie. On l'avait cru à la tête d'une imposante fortune. Malheureusement il n'en était rien et son commerce périclitait. La catastrophe ne tarda pas à se produire. Achille Deveria, avec une grandeur d'âme exceptionnelle, se chargea de payer tous la créanciers de son beau-père et consentit à vivre la vie la plus mesquine pour lui éviter la faillite* (GUISLAIN, p. 137). *Imprimeur, lithographe du roi et du duc d'Orléans, éditeur de l'Histoire lithographiée du Palais Royal*, publiée par M. J. Vatout, premier bibliothécaire du roi (*Les Salons retrouvés*, t. II, p. 129). Motte envoie en 1830 à la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale deux dessins lithographiques au lavis exécutés par Deveria (*Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale*, 1830, p. 132). Il expose en 1832 des dessins au Salon de Valenciennes.

[491] HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 11.

[492] SEGUIN, Jean-Pierre, *Des siècles de papier peint* dans *Trois siècles de papiers peints*, cat. exp., Musée des Arts décoratifs, Paris, 1967, p. 114.

[493] *Rapport de la commission supérieure sur les produits de l'industrie nationale exposés à Harlem dans les mois de juillet et d'août*, La Haye, 1825.

[494] Dans le sens de silencieuse ?

armé d'un levier, opère cette énorme pression. Elle sert avec avantage à satiner les papiers (*L'Industriel ou Revue des revues*, t. 4, 1830 [1831], p. 37-38).

[...] *On voit figurer à l'exposition une presse muette à presser le papier ou toute autre chose, dont la force et la simplicité l'emportent sur toutes les presses connues jusqu'à ce jour : elle jouit du même avantage que la presses de Bramba, puisqu'un seul homme peut les faire éclater l'une et l'autre; mais elle n'a aucun de ses inconvéniens : elle ne coûte pas le quart, ne peut s'user ni se détériorer par la rouille; elle n'a pas besoin d'être maintenue comme la presse à vis, ni comme celle de Révillon; le plus mauvais maréchal peut la réparer, c'est, en un mot, le système de presses qui deviendra le plus en usage quand le brevet d'invention sera expiré. On la doit à M. P. autre mécanicien* [que Dietz] *nouvellement établi* (*Ibidem*, p. 75).

Presse de grande dimension

Quand Jobard publie le second volume de sa contrefaçon de l'ouvrage du baron Charles Dupin, *Forces productives et commerciales de la France*, un quotidien souligne qu'il imprime sur un format d'une grandeur inhabituelle :

Ce second volume est accompagné d'une carte de la France septentrionale, lithographiée dans une dimension que l'on n'avait pas cru encore possible d'obtenir sur la pierre (*Le Courrier des Pays-Bas*, 2 mai 1828).

La presse cylindrique : Jobard a-t-il été sur le point d'inventer une presse rotative ?

Est-ce ce prix lancé en 1826 par la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, relatif à une manière d'augmenter la rapidité du tirage lithographique, qui a donné à Jobard une idée qui en ferait un précurseur en matière d'imprimerie ? Unes des idées les plus curieuses de Jobard en matière de lithographie, est qu'il imagine la presse lithographique à cylindre imprimeur (à ne pas confondre avec la presse à cylindre de pression[495]).

Une seule chose manque à la lithographie pour rivaliser avec la typographie, c'est la rapidité du tirage. Quand on pourra imprimer mille épreuves par heure, au lieu de cent, on fera des journaux et des livres par la lithographie.

Au lieu de quinze compositeurs, on ferait la besogne d'un journal avec cinq calligraphes; mais quelle variété dans les caractères et dans les signes ! comme on mettrait bien mieux la pensée en relief. Comme on intercalerait facilement des dessins, des plans, des tracés de routes, de la musique, de l'histoire naturelle, des coupes géologiques !... [...]

C'est dans ce but que nous avons cherché l'impression cylindrique et que nous l'avons trouvée depuis douze ans. Mais les révolutions et nos progressives institutions, nous ont fait reculer devant les dépenses de l'exécution première [...]

Notre cylindre en pierre était arrivé de Sollenhoven [*sic*], *les bâtis en fer étaient fondus, des avances étaient faites au mécanicien quand il a levé le pied, comme on dit, en nous laissant en panne; situation pénible dont nous n'avons encore pu démarrer.*

---

[495] Nous avons parlé au point précédent des cylindres de pression pour la lithographie, adoptés par François jeune et Benoist, qui ont gagné le prix lancé la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale. En typographie, le premier modèle de presse à cylindre de pression est celui de l'abbé Valentin Haüy (1745-1822), inventé en 1784. Il avait adapté à une presse typographique sommaire un cylindre de bois qui permettait la pression violente nécessaire au foulage de la page, afin de provoquer un relief qui permettrait aux aveugles de sentir les lettres (www.bm-lyon.fr/musee/imprimerie.htm).

À l'aide d'un seul homme et sur du papier continu[496] *nous aurions imprimé 1800 copies par heure.* [...] *C'est dans le cylindre que réside toute perfection* [...] *On ne trouverait qu'à Châteauroux*[497] *et à Mussy-Lévêque des blocs de pierre assez épais pour fabriquer des cylindres d'un diamètre assez grand pour les employer même à l'impression des indiennes*[498] (JOBARD, *Rapport*, II, p. 298).

C'est à la fin de sa carrière lithographique, vers 1830, que Jobard aurait imaginé ce système. Il raconte ce fait en 1842, plus de dix ans après la fermeture de son atelier lithographique. On peut bien sûr se demander s'il n'invente pas le fait a posteriori en profitant d'informations au sujet de nouveautés non encore d'application. Mais entre 1830 et 1842, il n'y a pas à notre connaissance d'innovation en la matière. La presse rotative typographique sera mise au point par l'Américain R. Hoe en 1846 (un premier système de presse typographique rotative avait été breveté en 1790 par l'Anglais William Nicholson (Londres, 1753-1815), mais celui n'avait jamais réussi à la mettre en œuvre).

Dans son *Rapport*, t. 2, p. 325-326, Jobard propose une rotative d'un autre type, qui n'est resté qu'à l'état d'idée :

il s'agissait de dessiner et de graver de la sorte un des beaux Christs de Vandyck; de couvrir un rouleau de bois avec la planche de cuivre ployée sur la circonférence, de l'encrer avec un autre cylindre jumeau, et de l'imprimer sur un papier continu; on peut compter sur cinquante mille épreuves par jour, à 10 centimes, qui seraient payés par tous les paysans de la chrétienté; il ne faudrait pas deux opérations de ce genre pour faire une immense fortune, avec une mise de fonds très-minime. Une gravure de ce genre s'imprimera d'autant mieux, qu'elle sera plus généralement couverte de tailles pressées, sans espaces entièrement blancs. Il y a plus, c'est qu'après l'avoir fait mordre à l'acide, il n'y aurait qu'à la préparer lithographiquement, afin de donner aux creux de l'antipathie pour l'encre grasse, de sorte que si la planche venait à s'empâter, un peu d'eau et d'essence suffirait pour la nettoyer, comme cela se fait pour la pierre et le zinc lithographiques

Les rotatives d'impression sur papier en continu ne seront d'application que dans les années 1870[499].

Jobard a peut-être puisé son idée dans l'industrie du textile ou du papier peint : pour les étoffes, en 1783 déjà, l'Écossais Bell a déposé le brevet d'une machine à imprimer les étoffes munies d'un rouleau de cuivre gravé en creux. En 1797, la première machine à rouleau est utilisée à la manufacture de Jouy-en-Josas [Yvelines]. Au début du XIX^{e} siècle, le mécanicien parisien Jean-Louis Lefebvre propose une version concurrente qui connaît un grand succès en France et en Allemagne[500]. En Belgique, ce sont les industriels Devos et Lousbergs à Gand, puis Frédéric Basse à Bruxelles, qui les premiers, en 1807, ont introduit dans l'industrie textile l'impression cylindrique[501]. Dix ans avant, une machine pour fabriquer

---

[496] L'idée de cette presse est probablement consécutive à l'introduction en Belgique, en 1828, de machines à fabriquer le papier en continu. Cette innovation se passe au même moment que l'attribution du prix à François jeune et Benoist pour leur presse à cylindre de pression, et correspond environ à l'époque mentionnée par Jobard.

[497] *La pierre de Châteauroux offre plusieurs inconvénients : 1° elle ne se lève pas par couches, mais par blocs* (CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838 (réédition; première édition en 1830), p. 25). Elle aurait donc en effet pu convenir pour la réalisation d'un grand cylindre.

[498] D'après des catalogues de ventes publiques de toiles imprimées que nous avons consultés (par exemple, Drouot, Etude Néret-Minet - Coutau-Bégarie), les indiennes ont un rapport (le rapport est la longueur d'un motif qui se répète) moyen de 47-48 cm. Un grand rapport, 55 cm, nécessite un rouleau d'un diamètre de 17,5 cm. Il fallait donc des blocs dont l'épaisseur dépassait cette dimension.

[499] En 1872, Marinoni dépose un brevet de presse cylindrique à papier continu sans margeurs (LE RAY, Eric, *Hippolyte Auguste Marinoni* dans *Cahiers Gutenberg,* n°43, décembre 2003, p. 54-60).

[500] DROSSON, Monique (dir.), *Du burin au laser : la gravure sur étoffes du XVIII^{e} siècle à nos jours* (catalogue d'exposition), Mulhouse, Musée de l'impression sur étoffe, 1990.

[501] BRIAVOINNE, Natalis, *Sur les inventions et perfectionnemens dans l'industrie depuis la fin du XVIII^{e} siècle jusqu'à nos jours,* mémoire couronné le 8 mai 1837, Académie royale de Belgique, t. XIII, 1838, p. 82-83. Frédéric

le papier mécanique "en bobine", c'est-à-dire en continu est inventée par le Français Nicolas-Louis Robert[502] en 1797. Il prend un brevet en 1799 et la machine est rapidement implémentée - dirions-nous aujourd'hui - dans l'industrie du papier peint. Ajoutée à l'utilisation du cylindre gravé en creux, elle permet à la firme Zuber, d'imprimer à partir de 1820 les papiers peints en véritable rouleaux (et non plus en rouleaux constitués de papiers "raboutés", c'est-à-dire de carrés de papiers collés bout à bout pour obtenir des rouleaux)[503].

Jobard, qui a participé à plusieurs expositions d'art industriel, n'ignore certainement pas ces progrès de l'industrie textile et du papier à meubler. Et l'on imagine bien comment, selon la "méthode Jacotot", il a pu transposer un problème d'une discipline à l'autre. À notre connaissance, l'impression au rouleau n'a jamais été appliquée à la lithographie, car on imagine la difficulté qu'aurait eue un dessinateur à travailler sur une surface courbe. Mais c'est dans l'objectif précis de réaliser un quotidien que Jobard envisage l'utilisation du cylindre. À l'époque où il situe son projet, Jobard, s'il ne s'occupait pas d'un quotidien, éditait déjà *l'Industriel ou Revue des revues*. Pour écrire des lignes de texte à rebours et exécuter de petits dessins, ou tracer les portées, les textes et les dessins des partitions, le travail sur surface courbe ne devait pas poser trop de problèmes, ce qui n'aurait pas été le cas pour de grandes planches où les déformations auraient été sensibles (à moins de travailler avec du papier report, ne fût-ce que pour établir la base du dessin). A-t-il vraiment envisagé l'impression rotative ? C'est bien possible. Quoi qu'il en soit, on fabrique déjà des presses typographiques métalliques en Belgique dès 1817[504]; l'Anversois Wolschot en fabrique en 1818, nous l'avons vu. Il est donc tout à fait possible qu'un mécanicien ait travaillé sur base de plans de Jobard pour une presse lithographique à cylindre[505].

Basse (Bruxelles, 25 février 1785 - Bruxelles, 30 juin 1848) avait repris l'indiennerie de son père, rue Terre-Neuve, qui existait déjà à la fin du XVIII[e] siècle. Le registre des patentes de 1819, 2[e] section, n° 143 indique *Basse Frédéric imprimeur de toiles peintes employant 200 ouvriers. 40 cylindres avec un seul mécanique.* En 1841, ayant alors cessé ses activités industrielles, il est nommé membre de la Commission du Musée de l'Industrie. Jobard le connaissait-il déjà quand il était lithographe ? C'est possible durant les années 1820 (ils ont tous deux exposés à Gand en 1820 et à Harlem en 1825) et très probable au début des années 1830, quand il s'occupait de voitures à vapeur (voir infra), car en 1827, Basse a installé une machine à vapeur construite par Dietz (*Le Courrier des Pays-Bas*, 20 octobre 1827. Au sujet de Basse, voir : GACHARD, *Basse (Frédéric)* dans *BN*, t. 1, 1866, col. 744-746: SCHOLLIERS-VANDEN EECKHOUT, P., *Een vertegenwoordiger van het opkomende industriekapitalisme. Frédéric Basse, van kotoendrukker tot beheerder van N.V.'s* dans *Revue belge d'histoire contemporaine*, t. 7, 1976, n° 3-4, p. 473-493; DE PAEPE, Jean-Luc & RAINDORF-GÉRARD, Christiane (dir.), *Le parlement belge. Données biographiques*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1996, p. 635).

[502] La machine à fabriquer le papier manière continue, en bobine et non plus en petit format de Louis-Nicolas Robert, 1799, dont il existe une reconstitution fidèle dans le hall de l'école française de papeterie de Grenoble, ne mesurait que 2,60 m de large et était actionnée par une manivelle. Elle produisait du papier à une vitesse telle qu'il aurait fallu 100 ouvriers travaillant sur six cuves en même temps pour obtenir le même rendement. Les machines modernes produisent des rouleurs de 800 m à la minute sur 7 mètres de large (SALLES, René, *5000 ans d'histoire du livre* (coll. *L'histoire et nous*), Paris, Ouest-France, 1986, p. 49-50).

[503] SEGUIN, Jean-Pierre, *Des siècles de papier peint* dans *Trois siècles de papiers peints*, cat. exp., Musée des Arts décoratifs, Paris, 1967, p. 114.

[504] Sacré, d'Alost, construit des presses typographiques : *Avis important pour MM. les imprimeurs. J. Sacré, horloger et imprimeur-libraire à Alost, a l'honneur de prévenir ses confrères, qu'il fait chez lui des presses à imprimer, à l'instar de celles de Paris, à un et deux coups. On peut voir chez lui la presse qu'il a faite pour son usage, et qui servira seulement pour modèle, afin de montrer sa manière de travailler. Il garantit ses ouvrages autant pour la justesse que pour la solidité* (*Journal de la Belgique*, 30 juillet, 1[er] et 5 août 1817).

[505] Nous avons trouvé la petite annonce suivante, passée dans *L'Oracle* des 7 et 11 décembre 1819. *A vendre une presse pour la lithographie. S'adresser rue Notre-Dame-aux-Neiges, n. 453.* On trouve à cette adresse Durieux Alexandre, fondeur de cuivre, né à Mons, 45 ans (recensement de 1816, section 6, vol. A). Est-il mécanicien ? A-t-il fabriqué des presses lithographiques métalliques ?

4.8 Les techniques d'impression

4.8.1 Les techniques à plat

Pour faire comprendre les techniques qu'il a mises au point, et sans doute aussi pour les présenter de manière plus nobles, Jobard emprunte des termes techniques à la taille-douce. Ses recherches témoignent de son souci de progrès industriel : produire aussi bien et si possible mieux que par le passé, avec une diminution des coûts.

Jobard fait appel aux notions d'aquatinte et de manière noire. Nous allons donc rappeler en quoi consistent ces deux techniques de gravure en creux.

Manière noire ou mezzotinte ou manière anglaise : on polit une plaque de cuivre, puis on l'attaque au berceau, ciseau dentelé convexe que l'on "berce" sur toute la plaque. On la travaille dans tous les sens, en carré et en diagonale. Cette multitude de "pointes en creux" donnera à l'encrage un beau velouté noir intense. La grenure est terminée quand à l'impression la planche donne un beau noir bien égal. Ensuite on retravaille les zones où l'on veut voir apparaître les blancs et les gris. On gratte avec un racloir. Puis avec le brunissoir, on lisse et on polit les parties grattées pour obtenir des lumières. On modèle sa planche comme on dessinerait avec un crayon blanc sur une feuille de papier noir. Il faut d'abord poser les blancs intenses, puis les demi-teintes intermédiaires[506].

Aquatinte : on graine toute la planche en la plaçant dans une boîte où l'on projette de la résine en poudre (grâce à un soufflet ou un moulinet). Ensuite, on chauffe légèrement la plaque pour que la résine adhère à la plaque. Quand on mord, on obtient un réseau irrégulier. On peut ensuite retravailler par zones, en préservant par un vernis les zones que l'on ne veut plus attaquer[507].

Jobard parle donc d'"aquatinte lithographique" et de "manière noire lithographique". Mais la comparaison entre une méthode en creux et une méthode à plat est boiteuse. Jobard compare les techniques du point de vue du travail, et non du point de vue du résultat. Quand il parle d'"aquatinte lithographique", il veut dire que l'on recouvre la pierre de matière grasse (comme on graine toute la plaque de cuivre en la couvrant de résine). Mais au niveau du résultat, l'effet est inverse : couvrir toute la pierre de matière grasse est en fait l'équivalent de travailler toute la plaque de cuivre au berceau pour n'obtenir que du noir. Son "aquatinte" a un aspect semblable à un mezzotint en taille-douce et sa "manière noire" a l'aspect d'une pointe sèche !

Les descriptions techniques de Jobard sont cependant suffisamment détaillées pour que l'on comprenne les procédés. Nous avons donc établi les catégories suivantes en fonctions des détails techniques donnés.

L'aquatinte lithographique [1821 ou 1822]

Jobard noircit de grandes surfaces à l'aide d'un tampon de laine imprégné d'encre. C'est plus rapide que le travail au crayon. L'aquatinte peut être complétée par un travail d'estompe (voir point suivant).

Jobard aurait inventé ces deux techniques fin 1821 ou début 1822. L'article publié par le *Journal de Bruxelles* le 1er mai 1822, peu après la parution de la quatrième livraison [fig. 94]

---

[506] ADELINE, Jules, *Les arts de reproduction vulgarisées*, Paris, s.d. [1890], p. 280-282. Adeline ajoute que la manière noire est excellente pour les effets de nuits et les scènes fantastiques.

[507] *Ibidem*, p. 89-90. À ses débuts, au XVIIe siècle, l'aquatinte était appelée "manière de lavis" (PAOLUZZI, Maria Cristina, *La Gravure*, Paris, 2004, p. 28).

(annoncée le 21 avril, soit une semaine après que Jobard ait annoncé son déménagement), est visiblement un article communiqué par Jobard présenté comme un article éditorial :

Mélanges.

Beaux-arts - Lithographie.

La lithographie réussit à elle seule toutes les manières de gravure connues jusqu'à ce jour, mais on avait presque désespéré d'imiter le lavis à l'encre de Chine qui est si propre à l'architecture.

Après de nombreux essais, M. Engelmann *découvrit une manipulation particulière qui s'approchait beaucoup de l'aquatinta, sans avoir néanmoins ses finesses de ton. Un peu fier de sa découverte qui semblait lui promettre une sorte de priorité sur les lithographes de Paris, il la soumit à un jury nommé à cet effet, il demanda et obtint un brevet d'invention*[508].

Depuis ce temps, il n'a communiqué son secret qu'aux artistes qu'il était obligé d'initier, sous le serment de le garder et de n'employer sa méthode et sa manière que pour lui seul.

J'ai comparé ce lavis avec ceux de l'estompe lithographique découverte depuis quelque mois par M. Jobard. *Il m'a semblé résulter de cette comparaison que l'estompe lithographique est de beaucoup supérieure en finesse au lavis Engelmann, qu'elle peut passer des ombres les plus opaques aux tons les plus légers et les plus transparens, qu'elle a l'avantage d'être très-facile à employer et d'abréger de plus de moitié le temps nécessaire pour l'exécution d'un dessin.*

C'est à cette méthode que nous sommes redevables de la rapidité avec laquelle se succèdent les livraisons du Voyage Pittoresque des Pays-Bas qui, loin de souffrir de l'activité, je pourrais dire, de la précipitation avec lesquelles on les produit, gagnent en perfection à être traitées de cette manière.

M. Jobard qui se sert de sa découverte pour les progrès de son art dont il atteindra le plus haut degré de perfection, ne sollicite pas un brevet d'invention; son assurance est dans la propriété de ses productions et sa garantie dans les soins qu'il leur donne. Je ne dis rien de sa modestie presqu'ingénue, elle tient un peu de l'originalité des artistes qui sont supérieurs dans leur genre sans que même ils s'en doutent. R.

On peut donc raisonnablement voir comme cause de la rupture avec Goubaud les progrès techniques de Jobard. Il a visiblement beaucoup tâtonné avant de mettre la technique au point, et aura légitimement estimé normal d'être le seul a en récolter les fruits.

De toutes les manières de dessiner sur pierre, l'aquatinte [*sic*] *ou manière noire*[509] *a toujours été la plus obscure pour les lithographes; nous pouvons même ajouter que personne n'y voit encore très clair en ce moment : nous ne connaissons que les essais de Lessore*[510] *qui aient souffert l'impression à un petit nombre d'exemplaires; c'est qu'il est infiniment difficile d'éviter les empâtements de ces points qui se touchent de si près; aussi Lessore n'arrivera-t-il à son but que lorsqu'il se sera fait le propre imprimeur de ses ouvrages.*

Couvrir une pierre gravée d'une matière grasse, découvrir les demi-teintes et les clairs à l'aide de la gratte-bosse *(petit faisceau de fils d'acier les plus minces) ou de bâtonnets en ivoire ou en bois dur, voilà le principe et les outils de la manière noire; mais que de*

---

[508] Engelmann a en effet pris un brevet le 27 octobre 1819 pour des "procédés de lavis lithographique" (LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 356).

[509] Jobard utilise ici aquatinte et manière noire comme des équivalents, mais il utilisera plus loin dans son *Rapport* manière noire pour une variante.

[510] Le peintre de genre Émile(-Aubert) Lessore (Paris, 1805 - Marlotte, 1876) expose à Douai en 1835 et 1837, à Valenciennes en 1838 et à Boulogne-sur-mer en 1847 (*Les Salons retrouvés*, t. II, p. 115). Lessore et W. Wyld sont les auteurs de *Voyage pittoresque dans la recense d'Alger en 1833* (illustré de 50 lithographies), L'ouvrage est édité par Charles Motte en 1835. On trouve aussi M. Lessore, établi Impasse Constantine à Montmartre, barrière Pigalle, "Lithographie en couleurs". Il adresse le 20 mai 1837 un courrier à la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale (Commission de la lithographie, caisse 1, 1816-1851, concours de 1837).

conditions à observer dans la composition du corps gras, dans la préparation et l'impression !...

Si le corps gras est placé liquide, il pénètre trop avant dans la pierre et se travaille salement; s'il est placé à sec, il ne pénètre pas exactement entre tous les grains, il fait pont du sommet d'un grain à l'autre; et l'acide, en pénétrant sous ces ponts, les soulève et produit des taches blanches qui rompent l'harmonie, avarient le velouté et le moelleux, principal agrément de l'aquatinte.

Nous avons essayé de cent moyens : le premier a été d'humecter la pierre d'alcool rectifié, et de la frotter avec un crayon lithographique; l'esprit évaporé ne laissait plus que le crayon sec, adhérant partout et s'en allant en poussière sous la gratte-bosse.

Nous avons également délayé le crayon dans des essences, pour l'étaler avec un pinceau. Nous avons enduit des feuilles de papier autographe de cette composition que nous transportions sur pierre d'un coup de presse; mais le meilleur moyen que nous ayons trouvé a été de commencer par aciduler la pierre, la bien laver, et la laisser sécher. Cette première préparation ne permet plus à la composition grasse de pénétrer aussi profondément; de sorte que la pierre peut être couverte de crayon d'une manière ou d'une autre; tout ce que vous enlèverez ne reparaîtra plus au tirage, et ce qui restera tiendra aussi solidement qu'il est nécessaire.

On ne se fait pas une idée du charme et des ressources du genre aquatinte*; d'abord, on a trois fois plus tôt fait de mettre les blancs plutôt que les noirs, puisqu'il y a dans un dessin à effet, trois fois plus de noir que de blanc, et pour les dessins lumineux un quart de blanc, un quart de noir, et une moitié de demi-teinte.*

Préparez ces dessins au muriate légèrement acidulé et gommé; laissez sécher cette composition, puis imprimez avec très-peu d'encre douce sur le rouleau, après avoir nettoyé la pierre à l'essence bien rectifiée.

Quand ce procédé sera plus répandu, on abandonnera le crayon qui paraîtra fade à côté de la vigoureuse manière noire dont nous possédons d'étonnants spécimens (JOBARD, *Rapport,* II, p. 290-291).

Le procédé de Jobard est repris par Chevallier[511] et Langlumé[512] dans leur manuel de lithographie[513].

---

[511] Chevallier, Jean-Baptiste-Antoine (Langres [Haute-Marne], 1793 - Paris (?), 1879). Chimiste et pharmacien. Il étudie à Paris où, diplômé, il ouvre une pharmacie. Il publie en 1822, avec Antoine Payen, un *Traité élémentaire des réactifs chimiques*. Il n'est pas impossible que Jobard l'ait connu au Collège de Langres, car ils ont le même âge. Il se rend à Paris où, diplômé, il ouvre une pharmacie. Il est à peine installé qu'il vend de l'acétate de morphine à un client qui l'utilise pour commettre un meurtre. Chevallier se livre alors à des études qu'il publie dans la Revue médicale. Il devient ensuite professeur à l'École de Pharmacie, et est nommé membre de l'Académie de Médecine de Paris en 1824, puis de celle de Bruxelles. Publie le "Journal des connaissances nécessaires" (article dans le numéro de mars 1840 sur la découverte par Jobard du "gaz à l'eau" (Rapport, II, p. 264). Nombreux écrits concernant l'hygiène et les désinfectants (VAPEREAU, G., *Dictionnaire universel des contemporains*, 3e édition, Paris, 1865, p. 380 [donne comme prénom Jean-Baptiste-Alphonse]; *LAROUSSE XIXe siècle*, vol. XVI, p. 525). Jobard le mentionne comme le seul chimiste pouvant mettre les imprimeurs sur la voie pour la photolithographie : *Nous ne connaissons que M. A. Chevallier, de l'Académie de Médecine, capable de les* [= les graveurs] *mettre sur la voie* (*Rapport*, II, p. 301). Il écrit à Jobard le 11 novembre 1843. En 1828, il publie avec Langlumé *2ème Mémoire sur la Lithographie et sur les procédés de retouche et d'effaçage*. La Société d'Encouragement soutenait le développement d'un procédé adéquat pour corriger après coup un dessin gravé sur pierre. Chevallier et Langlumé inventent un procédé qui permet tant des retouches partielles que d'effacer un dessin (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 137). En 1840, dans son *Journal des connaissances nécessaires*, il défend Jobard contre Selligue. Son fils, Alphonse Chevallier (Paris, 1828-?, 1878) est chimiste également (ouvrages sur l'alimentation et l'hygiène). Dans le tome 2 de son *Rapport*, Jobard mentionne parmi ses souscripteurs : "Chevallier, chimiste, Quai Saint-Michel, à Paris", qui doit être Alphonse, et "Chevallier, A., professeur à l'école de pharmacie, membre de l'Académie royale de médecine, à Paris".

[512] Voir note 295.

[513] CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838 (réédition; première édition en 1830), p. 214-216.

Jobard travaille par étapes successives (comme on le fait en aquatinte), en faisant sur la pierre des réserves à la gomme arabique. On peut ensuite enlever cette gomme par lavage en fonction des changements que l'on veut apporter.

Il frotte la pierre avec un tampon de laine garnie de noir, et noircit de plus en plus, Il termine en ajoutant à la plume ou au crayon les noirs profonds et en faisant des dégradés.

M. Jobard.

Aqua-tinta.

Le dessin étant calqué et passé à l'encre, on transporte, comme je le dirai plus tard; on couvre les blancs avec une réserve composée de moitié gomme arabique et de moitié fiel de bœuf, le tout coloré par du cinabre; quand les touches sont sèches, on prend une pincée de laine que l'on garnit en la frottant sur une pierre ou palette pourvue d'une couche légère de noir, dont nous donnerons l'analyse plus bas. La laine, vue au microscope, présente, tout le long de ses brins, une foule de petites vrilles ou griffes qui s'emparent facilement du noir gras; on donne alors un ton à la pierre en la frottant sur toute sa surface et dans tous les sens avec cette laine, qui cède le noir dont elle est chargée aux sommités des grains; on a soin de la regarnir souvent, ou même de l'étirer entre ses doigts, ou de la carder pour renouveler les surfaces. Après la première teinte, on couvre encore, et après cinq ou six teintes le dessin est bien avancé; on peut réserver les tons noirs mat, pour les faire, à la plume, à l'encre lithographique ordinaire. On peut cependant arriver jusque là en pressant un peu fort le tampon de laine, qui entraîne alors le noir jusqu'au fond des petites cavités qui existent entre les grains; on recouvre ensuite de réserve toute la pierre, qu'on laisse sécher; on la porte dans l'eau, et, une minute après, on la lave avec une éponge fine : on jouit alors du plaisir de voir apparaître son dessin presque achevé. Au sortir de cette eau, on porte la pierre sous une pompe, où l'on achève de la purger de tout atome de gomme en faisant tomber l'eau sur le dessin; on laisse sécher, et l'on commence à raccorder les tons trop tranchans, en se servant encore de la laine; on peut même encore recommencer à couvrir, si l'on n'est pas satisfait de son travail; mais, quand on a l'œil un peu exercé, on arrive presque toujours juste; d'ordinaire, il suffit de quelques coups de crayon et de plume pour terminer le dessin[514]*. Le temps que l'on gagne en ne faisant qu'une pierre est comme 1 à 8; mais si deux ou plusieurs artistes voulaient travailler en fabrique et mener plusieurs pierre à la fois, chacun ferait, en un jour, le travail de quinze.*

Jobard adapte la préparation de la pierre :

La préparation de la pierre est la même que celle du crayon, mais moins forte; l'ébullition doit à peine se faire sentir, et il faut laisser séjourner le nitrate ou le muriate assez longtemps avant d'y mettre la gomme, qui peut aussi s'ajouter à la préparation même, ce qui n'en vaut que mieux.

Je mets peu de savon dans ma composition, afin qu'il ne puisse pas se délayer en lavant la pierre, ce qui ne doit pas se faire avec de l'eau de pluie.

Et il compose une encre différente pour l'aquatinte :

Composition.

Cire ..... 1 partie
Saindoux 2
Sperma-ceti[515] *..... 3*
Savon..... 1

Faire fondre le tout et cuire assez long-temps pour lui donner une consistance intermédiaire entre la cire-vierge et le suif; on y mêle, avec la molette, le plus de noir calciné possible : il doit être en excès plutôt qu'en quantité insuffisante; sans cela, le travail deviendrait roux, et à l'impression, il viendrait plus noir qu'on ne le voudrait.

---

[514] Procédé probablement utilisé pour les estampes présentées au Salon de Gand en 1824.

[515] *Sic* pour spermaceti, blanc de baleine, substance huileuse contenue dans la tête de cachalot et utilisée comme cosmétique.

Observations

En frottant la laine pour la charger de noir, il faut prendre garde qu'il ne s'y trouve jamais de parties grossières, qui feraient des lignes lors du travail.

S'il arrivait de frotter fort et longtemps, sans prendre de noir, sur les teintes foncées, on conçoit qu'au lieu de faire plus noir, on enlèverait celui qui est déjà mis, et que l'on ferait jaune et sale.

Si la matière était trop liquide, elle entrerait dans les interstices et ferait trop noir; si elle était trop dure, elle ne noircirait pas assez.

L'estompe ou frottis lithographique

Jobard propose d'adoucir un dessin au crayon en le frottant avec de la laine qui entraîne le noir dans les interstices que le crayon n'a pu atteindre. Il obtient ainsi des ciels parfaitement dégradés. Le manuel Roret[516] consacré à la lithographie attribue à Jobard cette manière de dessiner mise en usage vers 1829. Achille Dévéria[517] et Jean-Henri Marlet[518] auraient été les premiers artistes français à en faire usage :

[...] *M. Motte, imprimeur lithographe à Paris, ainsi que M. Jobard, de Bruxelles, en ont eu la première idée.*

Ce procédé consiste à esquisser et masser un dessin au crayon sur une pierre grainée; quand on a fini, on prend un morceau de flanelle neuve, que l'on ploie plusieurs fois pour en faire une espèce de petit tampon, au moyen duquel on frotte toute la surface couverte de crayon, de manière à porter le crayon sur les sommités du grain de la pierre, et jusqu'à ce qu'on ait obtenu une teinte égale et harmonisée.

Ensuite, on termine son dessin en modelant avec le crayon, en enlevant les blancs vifs qui rendent les effets de lumière, au moyen d'un grattoir, en attaquant franchement la pierre; puis on donne, avec le pinceau, les touches d'encre qui doivent former les effets vigoureux ou déterminer les contours fortement sentis.

[...] *Cette manière est assez ingénieuse, mais les dessins qu'on exécute ainsi sont ordinairement mous, sans effet, et ressemblent assez à une planche usée, ayant fourni un nombre infini d'épreuves. Nous doutons, en conséquence, que l'on en tire jamais un grand parti, malgré l'économie de temps et d'extrême facilité qu'elle présente.*

Il s'agit visiblement du procédé utilisé pour les épreuves présentées au Salon de Gand en 1824. On compare sa *Danaé* à une gravure, c'est-à-dire une taille-douce :

Beaux-Arts. - Salon de 1824 [...]

La lithographie a fait des progrès tels que, n'en déplaise aux détracteurs de cet art, on applaudit chaque jour à cette ingénieuse invention. M. Jobard a exposé une Danaé qu'on a prise pour une belle gravure, tant son fini a fait illusion ! la tête d'un chien par le même lithographe a été trouvée parfaite; son procédé n'est pas commun car son dessin est moitié au crayon et moitié à la plume (*Journal de Bruxelles*, 18 novembre 1824).

---

[516] BRÉGEAUT, L.-R., *Nouveau manuel complet de l'imprimeur lithographe*, rééd. augmentée de l'édition de 1827 par KNECHT [sans prénom] & DESPORTES, Jules, Manuels-Roret, Paris, 1850, p. 191-192.

[517] Dévéria, Achille (Paris, 6 février 1800 - id., 23 décembre 1857). Il est l'auteur d'environ 450 portraits lithographiés, Elève de Louis Lafitte et de Anne-Louis Girodet. Beau-fils de l'imprimeur-éditeur Charles Motte, qui est en rapport avec Jobard et Madou. Ses premiers portraits datent de 1823. Il lithographie une suite de six planches : *Les VI femmes de Henri VIII*, publiée par Bulla en 1835. Achille Dévéria a lithographié plus de 3000 pièces (dont des scènes galantes, dans la tradition du XVIII^{e} siècle, mais faisant apparaître les normes nouvelles de la société. 450 portraits de célébrités (Dumas, Hugo, Lamartine...). Il renouvelle le genre du portrait, le rendant plus vivant. Il est également un précurseur en matière d'illustration de livres : en 1827, il lithographie la couverture du *Faust* illustré par Delacroix ainsi que l'affiche qui annonce ce livre. Il est un ami de l'imprimeur Rose-Joseph Lemercier. En 1848, il est nommé conservateur adjoint du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, et quelques mois avant sa mort, il est nommé conservateur titulaire. *LAROUSSE XIX^{e}*, vol. 6, 1870, p. 653.*Achille Dévéria, Témoin du romantisme parisien 1800-1857*, cat. exp., Paris, Musée Renan-Scheffer, 1985.

[518] Marlet, Jean-Henri (Autun [Saône-et-Loire], 1771 - Paris (?), 1847). Peintre d'histoire, lithographe et poète, il traite des sujets historiques et anecdotiques (BÉNÉZIT, t. 7, 1976, p. 193).

Le *Dictionnaire de la Conversation*, publié en 1856 (t. XII, p. 364) reprend l'idée d'aquatinte lithographique avec réserves décrite par Jobard :

> *Dessin sur pierre au lavis. On étend une couche de gomme sur les endroits où l'on veut ménager des blancs; puis on applique successivement différentes teintes dégradées, au moyen d'un tampon couvert d'encre lithographique mêlée à de la térébenthine de Venise; on essuie ce tampon sur une pierre jusqu'à ce qu'il offre la teinte que l'on cherche. Une fois les teintes générales de fond obtenues, on passe dessus la gomme, et on revient aux teintes des premiers plans, que l'on veut avoir plus vigoureuses, et que l'on tamponne jusqu'à ce qu'elle présente l'effet voulu. On lave alors la pierre pour enlever la gomme et on donne de la précision et de la vigueur aux contours avec le crayon ou l'encre lithographique, en dessinant par-dessus les teintes tamponnées.*

Combinaison de l'aquatinte lithographique et de l'estompe

Le Bulletin de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale signale que les trucs de Jobard sont appliqués à Paris par Motte, qui en a peut-être discuté avec Jobard.

> *M. Jobard vous a communiqué un moyen d'imiter les effets de l'estompe*[519] *et du lavis*[520] *: ce moyen a été également imaginé à Paris*[521]*, et l'on en voit d'heureuses applications dans quelques estampes de la Galerie d'Orléans, imprimées chez M. Motte; mais vous ne les connaissiez pas (1).*
>
> *(1) L'effet de l'estompe se produit en frottant le dessin avec un morceau de flanelle ou un petit tampon de laine; On imite le lavis avec de petits tampons de laine plus ou moins chargés d'encre, de manière à produire sur la pierre des teintes faibles ou vigoureuses*[522].

La manière noire lithographique

Selon Bersier[523], la manière noire lithographique a été inventé par Tudot en 1831 et consiste à couvrir de crayon gras ou d'encre la surface entière de la pierre et ensuite d'en diminuer l'épaisseur ou de l'éliminer avec des grattoirs ou des pointes. Ce que Bersier explique, équivaut à une aquatinte lithographique appliquée à toute la pierre, puis à procéder à des enlèvements qui donneront les blancs à l'impression. Le résultat équivaut à la manière noire en taille-douce.

---

[519] Avec un tampon de laine imprégné de noir.

[520] Lavis est utilisé dans le sens d'"Aquatinte lithographique". Nous verrons au chapitre Wittert que Jobard appelle lavis lithographique une technique de quadrichromie. Le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1830, p. 132, parle d'une autre technique, le lavis lithographique au pinceau : *Communications* [séance du 24 mars 1830]. *M. Mérimée, en déposant sur le bureau deux dessins lithographiques au lavis, exécutés au pinceau par M. Deveria, et imprimés par M. Motte, présente à ce sujet les observations suivantes. Dès les premiers temps de la découverte de la lithographie, on a dû croire que rien ne serait plus facile que d'exécuter sur une pierre le lavis au pinceau, et que les teintes plus ou moins claires et foncées se reproduiraient à l'impression dans le même rapport où le dessinateur les avait employées sur la pierre; mais, à l'impression, les demi-teintes sont venues aussi noires que les ombres les plus fortes. En réfléchissant à cet effet, on en découvre la cause. La tache grasse qui se fait sur la pierre lorsqu'on décompose la matière savonneuse du crayon ou de l'encre, n'est pas plus forte, soit qu'il y ait sur la pierre une couche d'encre plus ou moins épaisse; il n'y a que la partie en contact avec la pierre qui s'y combine, et une teinte moitié plus faible qu'une autre peut donner, par la décomposition, autant de matière grasse. Il est si naturel de croire à la possibilité de laver au pinceau sur la pierre, que la plupart des artistes qui ont fait des dessins lithographiques ont tenté le lavis; et personne, avant M. Deveria, n'avait encore obtenu de succès. Il faut considérer que c'est un premier essai, qui par la pratique, sera infailliblement perfectionné.* Daumier introduira le lavis lithographique au *Charivari* (THIBAUDEAU, Francis, *La lettre d'imprimerie*, t. 2, Paris, 1921, p. 625).

[521] Est-ce une allusion au brevet que Godefroy Engelmann a pris le 27 octobre 1819 (voir supra) ou à d'autres expérimentateurs ?

[522] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1828, p. 259.

[523] BERSIER, Jean E., *La gravure, les procédés, l'histoire*, Paris, Berger-Levrault, 1963, p. 79.

Pour Jobard par contre, la manière noire indique la manière de travailler, mais le résultat est l'inverse de la manière noire en taille-douce et est semblable à celui obtenu par la gravure sur pierre. On "isole" la pierre par de la gomme arabique, puis on la noircit au noir de fumée (qui ne sert qu'à mieux voir l'avancement du travail, cela correspond à l'enfumage du vernis en taille-douce). On peut ensuite dessiner au grattoir. En grattant, on enlève la gomme arabique (comme en eau-forte, on enlève le vernis). Le dessin apparaît en clair, mais les valeurs seront inversées : le dessin terminé, on passe un rouleau encreur (puis on essuie le noir de fumée ce que Jobard néglige de préciser), on mouille la pierre : l'eau est retenue par la gomme arabique et on imprime normalement. On obtient des traits plus fins qu'en dessinant directement au crayon :

> *La manière noire sur cuivre*[524] *consiste à enlever avec un grattoir le sommet des grains d'une planche grainée* au berceau *jusqu'à ce qu'elle donne une épreuve d'un noir mat à l'impression. Nous avons appliqué ce procédé à la pierre, avec un certain succès; voici notre méthode :*
>
> *Préparez, à l'acide, une pierre grainée, jetez-y quelques gouttes de gomme arabique, que vous étalez et essuyez avec un linge; noircissez en entier la pierre avec du noir de fumée, puis tracez-y au grattoir ou à la pointe ce que vous désirez; le dessin se reproduit à l'inverse, mais on peut juger en très-peu de temps de l'effet que les blancs produiront quand ils seront noircis par le rouleau.*
>
> *Ce dessin s'imprime comme la gravure lithographique, et il est bien moins sujet à s'empâter que le crayon lithographique; il admet aussi très-facilement les retouches et permet surtout d'accuser les légers détails avec la plus grande fermeté, à l'aide de la pointe sèche* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 300).

Cette technique serait particulièrement adaptée aux gravures topographiques :

> *Ce genre* [la manière noire lithographique] *conviendrait à la topographie expéditive pour dessiner les montagnes et les eaux au lavis* (*Ibid.*).

On peut donc supposer que Jobard a réalisé des cartes par ce procédé avant l'arrivée de Collon qui, engagé par Jobard, introduira le procédé de gravure sur pierre en Belgique.

La mise au point de ce procédé aurait fait dire à Senefelder que s'il avait eu un associé comme Jobard, il aurait fait faire bien d'autres progrès à son art. Cfr lettre de Jobard en 1861 au Journal *La propriété industrielle*, citée par LUTHEREAU (p. 53).

Cette technique pourrait utiliser avec profit le calotype (négatif sur papier) pour copier des gravures. On réalise un négatif papier d'une gravure, et on grave les blancs comme sur le négatifs. À l'impression, les blancs encrés donneront un positif.

> *il serait parfait pour copier les gravures après qu'on les aurait transportées sur le papier photographique de Talbot, ce qui met les blancs à la place des noirs; quelques minutes d'exposition au soleil suffisent pour obtenir ce transport qui servirait de guide a dessinateur à la manière noire* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 300).

Jobard ne parle que de reproductions de gravures. Il n'envisage pas de reproduire un négatif "pris sur le vif", qui serait beaucoup plus difficile à copier. Mais cette idée est cependant intéressante, car c'est sans doute en poursuivant sa réflexion que Jobard aboutira au principe de la photolithographie.

---

[524] La manière noire, ou mezzotinto est un procédé inventé en 1642 ou 1643 par le lieutenant-colonel hessois Ludwig Von Siegen (Utrecht, 1609 - Wolfenbüttel [auj. D], 1680). Son premier mezzotinto est un portrait d'Amelia Elisabeth, mère du landgrave de Hesse. Importé dès 1660 en Angleterre, il sera surtout utilisé par les Anglais au 18e siècle. On graine tout (avec un outil appelé berceau, ou avec le procédé de l'aquatinte) puis on retravaille au brunissoir pour les teintes claires : on arrache les barbes à des degrés variés. On recrée des zones de lumière en rendant la surface lisse. Le mezzotinto convient pour l'utilisation des couleurs. *Le mezzotinto est un procédé qui laisse apparaître la forme en faisant surgir des lumières sur une plaque préparée en noir uniforme. Il s'agit par conséquent d'un procédé misant totalement sur le contraste tonal qui ne permet aucune ligne définie. Le peu de possibilité que laisse l'action d'enlever le noir ne permet pas une grande variété de couleurs et de matières telle que les graveurs avaient appris à en créer avec leurs réseaux de lignes* (MÉLOT, Michel, *L'Estampe* (Coll. *Histoire d'un art*), Skira, 1981, p. 161).

Le dessin au trait blanc sur noir

Il s'agit d'une variante simplifiée de la technique précédente, qui est en quelque sorte le "négatif" de la manière noire de Jobard, et ce que Bersier appelle "manière noire". En effet, c'est ce procédé-ci dont le résultat doit ressembler le plus au mezzotinte.

> *Nous avons déjà dit qu'il y a beaucoup plus de noir que de blanc sur un dessin à effet, et qu'il est par conséquent plus expéditif d'y mettre les blancs que les noirs.*
>
> *Couvrez donc une pierre polie, non préparée, d'une couche mince et égale d'encre lithographique ou de vernis mou, et tracez les blancs à la pointe sèche; cela va très vite en ce qu'il n'y a ni crayon à tailler, ni burin à aiguiser, et que la lame d'un canif peut suffire à tout. Préparez la pierre à l'acide gommé, un peu plus fort qu'à l'ordinaire, et vous tirerez des centaines, des milliers d'épreuves d'une pierre de ce genre* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 301).

Jobard ajoute [*Ibid.*] que le député Casimir Périer[525], lors d'un séjour à Bruxelles, aurait expérimenté le procédé :

> *L'usage en est si facile, que M.* Casimir Périer *visitant notre atelier avant la révolution [belge], au moment où nous venions de faire cette petite découverte, dessina en quelques heures, et pour son coup d'essai, une scène de marché qui fut tirée et vendue à un grand nombre d'exemplaire* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 301-302).

Mais évidemment, Jobard est meilleur que les autres !

> *Le seul artiste qui ait fait des chefs-d'œuvre avec la méthode du blanc sur noir, est M. Girardet*[526]*; ses batailles d'Alexandre resteront pour glorifier l'artiste et humilier l'imprimeur qui n'a pas su les multiplier comme elles le méritaient. Il paraît qu'il les laissait empâter, ce qui ne serait pas arrivé s'il avait passé ses pierres à l'acide avant de les couvrir de noir* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 302).

Il devait en effet s'agir d'un procédé très rapide. À partir de 1853; les peintres de Barbizon utiliseront un équivalent photographique, le "cliché-verre" : on grave un dessin sur une plaque de verre couverte d'un enduit opaque. Mais contrairement à la lithographie, le procédé photographique provoque une inversion : ce dessin, comme un négatif, est imprimé en multiples épreuves sur papier sensibilisé, donnant ainsi une vision positive du dessin (traits noirs sur fond blanc).

Aquatinte par transport

Cette technique devrait plutôt s'appeler "report de dessin à la manière noire"[527].

---

[525] Périer, Casimir (Grenoble [Isère], 1777 - Paris, 1832). Banquier, député et membre de l'opposition libérale sous la Restauration. Rallié à Louis-Philippe, il réprime durement les insurrections de Paris et de Lyon et soutient la Belgique contre les Pays-Bas. Il devient président du conseil en 1831 et meurt du choléra le 16 mai 1832 (*LAROUSSE XIX^e^*, vol. 12, 1874, p. 609-610).

[526] Girardet, Charles-Samuel (Le Locle [CH], 1780 - Versailles, 1863). Elève de son frère Abraham à Paris à partir de 1801. Il abandonne la taille douce pour la lithographie dès 1811. Il dessine notamment d'après Raphaël, Poussin et le Brun (les batailles d'Alexandre sont de ce dernier). On lui doit *Notice sur l'origine et les progrès de la gravure sur pierre* (BÉNÉZIT).

[527] Cette technique est l'occasion d'une digression de Jobard, qui suggère d'utiliser le début de cette technique comme méthode de dessin : *Cette idée nous a conduit à proposer aux artistes une méthode infiniment rapide et commode de faire de magnifiques dessins à la manière noire. Il suffit de passer une couche d'eau de colle légère sur de grandes feuilles de papier, puis de les barbouiller d'une composition de suif et de savon, dissous dans de l'essence de térébenthine, avec beaucoup de noir de fumée ou de bistre. Une feuille ainsi préparée se prête à tous les caprices du dessinateur; il peut, avec des chiffons de toile ou de laine, trouver des demi-teintes, et avec des spatules de bois arrêter les formes, découvrir les clairs ou les recouvrir cent fois, pour recommencer après; car la composition noire ne sèche pas. Quand le dessin est achevé on peut lui donner des glacés charmants en lui présentant un fer à repasser, dont la chaleur fait fondre la composition, après quoi on peut encore le recouvrir d'un vernis.*

Enduisez un carton de Bristol d'une composition grasse, de manière à ce qu'il n'offre qu'une surface noire bien unie et d'une égale épaisseur, dessinez avec de petites spatules de bois dur ou des estompes et découvrez les blancs purs avec la pointe de votre canif : votre dessin achevé, humectez légèrement le papier et transportez-le d'un coup de presse sur la pierre polie.

Si l'opération est bien conduite, ce dessin s'imprimera tel qu'il était sur le papier. Ce moyen est excellent pour forcer les artistes qui ne veulent pas mettre la main à la pierre et faire de la lithographie sans qu'ils s'en doutent.

On rend le transport plus complet en passant à l'avance quelques couches d'eau gommée sur le carton de Bristol. [...]

Il n'est pas un dessin à l'encre de Chine ou au bistre qui présente plus de vigueur et de chaleur.

Nous avons appris avec plaisir que deux jeunes artistes français l'exécutaient avec succès, depuis deux ans seulement, quoique nous l'ayons publié depuis plus de dix (JOBARD, *Rapport,* II, p. 292-293).

La lithographie par enlèvement

Cette méthode permet de dessiner sur papier au lieu de dessiner directement sur la pierre. C'est la transposition à la pierre du procédé de gravure sur cuivre appelé vernis mou[528]. La différence entre taille-douce et lithographie est que l'on doit procéder à une morsure sur le cuivre (procédé en creux), tandis qu'avec la pierre, il faut effectuer un transfert d'une l'encre provenant d'une première pierre, qui a adhéré au dos du papier, sur une seconde pierre (procédé à plat).

Couvrez une pierre grainée d'une couche mince d'encre ramollie par une plus grande proportion de stéarine que l'encre ordinaire; appliquez sur cette couche une feuille de papier coquille très-mince et remettez cette pierre à un artiste pour y tracer un dessin à la mine de plomb; tous les traits qu'il fera sur le recto de la feuille de papier se reproduiront sur le verso aux dépens de l'encre de la pierre, transportez ce dessin gras sur une autre pierre que vous traiterez comme un dessin au crayon.

On doit commencer à voir que nous avions raison de dire que la lithographie pouvait se prêter à une foule d'artifices innombrables, entre les mains d'un manipulateur habile; mais, nous le répétons, il faut, pour réussir, que l'investigateur soit imprimeur, dessinateur et un peu chimiste (JOBARD, *Rapport*, II, p. 305-306).

Jobard avoue n'avoir pas pu porter cette méthode à un degré de perfection maximal. Il faut dire que c'est vraiment compliquer les choses pour le plaisir !

La diagraphie sur taffetas ciré (ou polygraphie) [1821]

Un article indique avec précision la date de découverte de cette technique : *M. Jobard vient de découvrir un procédé d'après lequel on peut lithographier, avec la plus grande facilité, les dessins estampés* (Courrier des Pays-Bas, 30 août 1821).

Huit ans plus tard, l'article *Polygraphie*, publié dans *L'industriel ou Revue des revues*, 1829, (t. 2, p. 456-459), décrit la technique :

Tel est le nom que nous avons donné à une méthode lithographique qui consiste à calquer à la plume, sur un taffetas ciré, les dessins les plus compliqués, avec une facilité

---

[528] Inventé par le Hollandais Hercules Seghers (1625 ca - 1679 ca), cette technique sera remise à l'honneur à la fin du XIX^{e} siècle par Félicien Rops et Armand Rassenfosse, qui mettent ensemble au point un vernis mou qu'il appellent *Ropsenfosse*. Un vernis mou est étendu sur une plaque de cuivre et un papier est fixé au-dessus du vernis. On dessine sur le papier et chaque trait entame le vernis, qui vient adhérer au dos de la feuille. Quand le dessin est terminé, le papier est retiré et la plaque est plongée dans l'acide. Le trait gravé a l'aspect d'un trait de crayon.

et une pureté sans exemple; méthode pour laquelle nous avions demandé en 1827 un brevet qu'on nous a refusé, par la raison qu'un de nos confrères, qui était parvenu à se procurer quelques notions imparfaites de notre méthode, en corrompant un de nos dessinateurs, s'y était opposé.

Il est résulté de la haute prudence du dispensateur des brevets, que cette méthode, paralysée entre nos mains, n'a pu se développer entre celles du frelon qui prétendait la connaître aussi bien que nous.

Nous avons voulu donner une leçon à l'administrateur intelligent de ce temps-là en refusant de communiquer le fruit de nos recherches à nos dessinateurs; nous avons seulement reproduit nous-même l'œuvre de Flaxman, dont chaque planche ne nous coûtait pas deux heures de travail; ce procédé, qui réduit la gravure au temps strictement nécessaire pour suivre avec une plume tous les linéaments d'un dessin, est certainement celui qui mérite au plus haut point l'attention des lithographes.

Aujourd'hui que nous sommes en train de faire nos petits cadeaux au public, en jetant, comme on dit, tous nos meubles par les fenêtres, nous allons y ajouter la diagraphie avec tous les détails nécessaires pour que le premier venu puisse en savoir, en cinq minutes, autant que nous en avons appris en cinq ans; car le résultat de toute publication industrielle consciencieuse est de concentrer en quelques lignes les travaux de plusieurs années (JOBARD, *Rapport*, II, p. 306-307).

Jobard utilise une encre particulière pour la diagraphie :

Encre (en poids)
4 parties de cire vierge.
2 id. de suif de mouton
4 id. savon blanc de Marseille
3 id. gomme laque
2 id. noir de fumée calciné.

On fait fondre la cire dans un poëlon de cuivre jusqu'à ce que la flamme s'y mette; on y jette alors la gomme laque qui se gonfle en forme d'éponge. On laisse la flamme continuer, et on jette le savon par petits morceaux les uns après les autres; bientôt la gomme laque, privée de son acide, se résout et s'unit à la cire; quand le tout est devenu fluide, on éteint la flamme en l'étouffant avec le couvercle; on le soulève quand la flamme est éteinte et on mêle le noir de fumée avec une spatule; on facilite ce mélange avec le suif, qui est bientôt fondu, on verse alors la matière sur une tablette de fer chauffée suffisamment pour l'entretenir en fusion, on fait broyer le tout avec la molette aussi chauffée pour bien incorporer le noir de fumée. Cette opération finie, on forme avec la matière des bâtons dont on se sert en les délayant à la manière de l'encre de Chine, mais avec de l'eau de pluie ou distillée; si l'on négligeait cette précaution, l'encre ferait l'effet du savon qui refuse de se mélanger avec les eaux chargées de particules calcaires ou acides (*L'Industriel ou Revue des Revues*, t. 2, 1829, p. 456).

Description des procédés diagraphiques.

[Fabrication du taffetas]

Choisissez un carré de taffetas ciré bien uni, ou plutôt faites-en fabriquer une pièce un peu plus forte et moins transparente que celui du commerce, et tâchez qu'on lui donne une couleur laiteuse, nous dirons pourquoi.

Faites coudre une tresse de fil autour de votre carré; passez un lacet dans cette tresse pour tendre également ce taffetas, au centre d'un cadre formé d'un fil de fer, gros comme un tuyau de plume à écrire.

[Dessin]

Placez ce taffetas sur le dessin à copier et suivez les traits avec une plume et de l'encre lithographique.

Voilà bien le fond du procédé; mais vous ne feriez rien de bon sans les explications qui vont suivre :

1° Le taffetas étant trop translucide, il s'ensuit que le trait que vous tracez, se confondant avec le trait de dessous, vous ne savez pas s'il a la même épaisseur; il faut donc ternir l'envers du taffetas avec une légère solution de lait de chaux ou de blanc quelconque, qui permette d'apprécier exactement l'épaisseur et la pureté de vos traits;

2° La plume ordinaire ne vaut absolument rien; il faut se servir des petites plumes lithographiques de Perry[529]*, qui permettent de tracer les lignes les plus délicates avec une rare facilité.*

3° Si votre encre n'est pas assez épaisse, elle s'étale et vous ne faites que des pâtés; il faut donc amener votre encre lithographique à la consistance d'un lait épais; vos traits, au lieu de s'épater, ont une tendance à se resserrer, à cause de l'état un peu graisseux du taffetas qui ne repousse pas, néanmoins, l'encre grasse et alcaline que vous lui confiez.

4° Avant de dessiner, vous aurez soin de passer une couche d'essence de térébenthine ou d'eau de savon sur votre taffetas que vous essuierez bien, avec du papier Joseph[530] *ou avec un linge; le foulard joue ici son rôle ordinaire.*

En très-peu de temps vous aurez acquis une habitude parfaite de ce procédé et ce sera un plaisir pour vous de vous y livrer; quand on fait un faux trait, rien n'est plus aisé que de l'enlever avec un grattoir, car il ne pénètre point dans la surface du taffetas; il n'est que déposé sur la surface. On peut au besoin enlever à l'essence tout une partie du dessin ou le dessin tout entier (JOBARD, *Rapport*, II, p. 307-309).

Impression diagraphique.

Votre calque terminé, renversez le taffetas sur une pierre polie et donnez un coup de presse ou deux ou trois, comme vous voudrez, en ayant soin de déranger légèrement la pierre à chaque coup de presse, pour qu'une dent[531] *du râteau ne puisse pas laisser de ligne blanche.*

Le taffetas adhère fortement à la pierre, ce qui empêche le dessin de se doubler; détachez lentement le taffetas, en soulevant d'un seul côté; quelle sera votre surprise, en le regardant à la lumière, de n'y plus trouver trace de votre dessin qui est resté tout entier sur la pierre ! C'est alors que si vous voulez tracer un cadre ou retoucher quelque chose, vous pourrez le faire avec la plus grande facilité, avant l'acidulation.

Il arrive que si la préparation est un peu faible, l'empreinte du taffetas apparaît légèrement sur toute la pierre en y passant le rouleau[532]*; mais il ne faut nullement s'en effrayer, tout cela s'efface avec une éponge et de l'eau acidulée, sans endommager les traits qui sont beaucoup plus résistants que ce nuage de saleté.*

Remarquez bien que votre taffetas peut servir à une quantité considérable de décalques; il suffit de le nettoyer, chaque fois, à l'essence de térébenthine; nous avons même remarqué qu'il s'améliorait en vieillissant.

Ce moyen est applicable même à la topographie : nous avons fait ainsi, en un jour, un petit plan de Jérusalem avec toutes les écritures et les montagnes; mais ce que nous avions mis à l'exposition[533] *en ce genre n'a pas été apprécié par le jury qui n'en pouvait pas comprendre l'importance.*

Tout ce que nous venons de détailler serait perdu si nous oubliions une dernière précaution à prendre pour le décalque de grands taffetas qui marchent souvent avec le

---

[529] James Perry a obtenu un brevet à la fin du régime hollandais, le 24 avril 1830, pour des plumes fendues en acier fin et élastique. Jobard ne les a donc pas utilisées mais a pu employer d'autres plumes métalliques, qui sont apparues au début du XIX[e] siècle. Lasteyrie en ramène de Copenhague et les décrit dans le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie* en 1807 (DOORMAN, G., *Het nederlandsch octrooiwezen en de techniek der 19[e] eeuw*, 's-Gravenhage, 1947, p. 304-305).

[530] Papier de soie (papier filtrant utilisé en chimie), appelé papier joseph du prénom de son inventeur, Joseph Montgolfier (1740-1810).

[531] *Sic* pour un accroc dans le râteau.

[532] Le rouleau d'encrage.

[533] Gand, 1824 (voir Catalogue Jobard).

cuir[534] *et font des plis qui perdent tout. Nous y avons remédié de la manière suivante : Quand votre taffetas est posé sur la pierre, il faut le saupoudrer de stéatite*[535] *en poudre, puis y placer une maculature également saupoudrée et avoir soin de frotter le cuir du tympan*[536] *de cette même matière, que les cordonniers emploient sous le nom de poudre de savon, pour faire glisser le pied dans des bottes neuves. Par ce moyen, le transport se fait à merveille. Nous vous recommandons l'usage de cette poudre pour le tirage de toutes les grandes pierres. Il vous sauvera de tous les doublés* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 309-310).

C'est par ce moyen que Jobard a reproduit en 1825 l'œuvre complet de Flaxman, statuaire anglais (*Rapport*, II, p. 306).

Le report sur lithographie des estampes

Le report sur pierre lithographique des vieilles estampes préoccupe Jobard et le poussera à imaginer la photolithographie (voir infra).

[...] *nous devons avouer que [ni] l'art ni les artistes n'ont fait un pas depuis 1830, à l'exception du procédé de transport de M. Dupont*[537]*, qui ne consiste qu'en une recette chimique due au hasard peut-être, pour désoxyder et ramollir, mieux qu'on ne le faisait avant lui, l'huile desséchée des anciennes gravures* (*Rapport*, II, p. 269).

Notre idée fixe consistait à vouloir ramollir l'huile oxydée des anciennes impressions. Mais nous n'avons jamais pu parvenir à rendre ce procédé régulier et universel, comme M. Dupont semble l'avoir fait, à en juger d'après les nombreux specimens *qu'il a exposés.*

Nous avons reconnu qu'une page d'impression ou une gravure sur bois de cent ans de date se transportait mieux qu'une gravure sur cuivre ou une page de musique de cent jours.

La cause de cette différence provient de ce que dans un cas l'impression s'est faite à froid, et à chaud dans l'autre[538]*; c'est-à-dire que la planche métallique ayant été chargée sur le gril, l'huile se trouve entièrement volatilisée et ne transmet plus que du carbone sur le papier.*

---

[534] Il s'agit du cuir du tympan, comme expliqué dans la note suivante.

[535] [...] *Nous recommandons, en passant, cette poudre à nos ex-confrères les lithographes pour enduire le cuir de leurs tympans. Cette poudre nous a permis d'imprimer, sans faire un pli, les plus grands transports sur taffetas gommé, que nous avons longtemps été seul en possession d'exécuter. Tous les essais de nos confrères étant restés imparfaits à défaut de ce simple artifice, ils ont été forcés d'abandonner un des procédés les plus productifs de la lithographie : nous les engageons à le reprendre maintenant qu'ils en ont la principale clef* [(1)].
[(1)] *il avait été demandé un brevet en 1826 pour ce procédé, qui nous a coûté de longues recherches, et à l'aide duquel nous avons reproduit nous-même, par un simple calque, l'œuvre de Flaxman, sans qu'on pût distinguer l'original de la copie. Ce brevet nous a été refusé sous prétexte qu'il se répandrait bientôt de lui-même, puisqu'un de nos confères affirmait le connaître; or, il ne s'est point répandu, parce que nous avons gardé le secret de la stéatite que nous nous faisons un plaisir de dévoiler aujourd'hui* (JOBARD, *Rapport*, I, p. 115). La stéatite en poudre impalpable est une matière savonneuse. Ce minéral venait de la Chine et est devenu commun au XIX[e] siècle, après qu'on en ait découvert une vaste carrière en Piémont (*Ibid.*).

[536] Le tympan est un châssis monté sur charnières et tendu de toile ou de cuir sur lequel la feuille de papier humide est fixée et repérée par rapport à la pierre.

[537] Il s'agit de l'imprimeur parisien Paul Dupont, inventeur avec son frère Auguste, d'un procédé qu'il appelle "lithotypographie", cité par le *LAROUSSE XIX[e]*, t. 10, 1873, p. 571, article *Lithographie*. "Dupont frères" prennent le 24 décembre 1839 un brevet pour un "nouveau procédé de réimpression des anciennes gravures, dit lithotypographie (voir aussi LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 356). Dupont participera à l'exposition d'art industriel à Paris en 1844 : *M. Dupont a exposé des pierres lithographiques au moyen desquelles il est parvenu, par des procédés ingénieux, à reproduire les vieux livres, les vieilles gravures et les vieux manuscrits, sans altérer les originaux, avec une fidélité qui tient du prodige. On peut voir à l'exposition des ouvrages entiers ainsi reproduits, constituant de véritables éditions nouvelles d'ouvrages devenus rares, et que ce procédé merveilleux remet dans la circulation avec tous les caractères de l'édition primitive* (*Le Courrier belge*, 9 mai 1844).

[538] On chauffe l'encre pour la ramollir et qu'elle soit plus maniable (ADELINE, Jules, *Les arts de reproduction vulgarisés*, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, s.d. [1894], p. 288.

Cependant, nous avons réussi à saponifier[539] *ce qu'il en reste en imprégnant la solution de potasse caustique; mais nous n'avons jamais pu imprimer directement ces transports, nous nous sommes donc borné à les décalquer sur une pierre préparée pour la gravure, que nous repassions ensuite à la pointe; une carte de Belgique, qui nous avait coûté cinquante francs d'exécution a été débitée à dix mille exemplaires au prix de deux francs la feuille, ainsi qu'un plan de la bataille de Waterloo; c'était de l'argent placé à 40,000 p. %* [*sic* pour 40 %].

Quant au transport des journaux fraîchement arrivés de l'étranger, le procédé est on ne peut plus simple : les uns se contentent d'un coup de presse après avoir humecté la feuille avec de l'eau pure, les autres avec de l'eau acidulée, ou avec une légère eau de potasse. Tant que l'encre n'est pas tout à fait sèche, le succès est assuré.[...] *On peut empêcher la contrefaçon en imprégnant le papier de sulfate d'alumine*[540] (*Rapport*, II, p. 314).

L'utilisation de la lithographie pour l'impression de caractères non européens

Jobard estime que la lithographie est la véritable imprimerie de toutes les langues phonétiques, idéographiques et hiéroglyphiques : il suffit d'écrire avec de l'encre lithographique et de transposer sur pierre. Le premier type de caractères auquel il s'intéresse est l'arabe. Peut-être l'idée d'imprimer le Coran lui est-elle venue quand il a appris la nouvelle suivante :

Une société de marchands arabes fait imprimer actuellement à Casan, un nombre considérable de Corans, qu'ils se proposent de rapporter dans leur patrie pour les répandre parmi le peuple (*Le Courrier des Pays-Bas*, 24 juin 1823).

Le frère aîné de Jobard, Alphonse, est précisément professeur à l'université de Kazan (Russie) de 1823 à 1837[541]. Les deux frères semblent rester en contact épistolaire et il est possible que ce soit J.B.A.M. Jobard qui ait communiqué cet entrefilet au quotidien bruxellois. Jobard fait part de projets de diffusion d'un Coran lithographié au dispensateur des brevets[542], mais *sa conscience s'alarma à l'idée de voir les presses belges contribuer à propager l'erreur en Orient*; le brevet du procédé fut refusé net (*Rapport*, I, p. 115).

Jean-François Champollion[543] se serait adressé à Jobard, à une époque indéterminée (entre 1822, découverte des hiéroglyphes et 1831, début de la maladie qui devait l'emporter l'année suivante) pour l'impression d'hiéroglyphes :

---

[539] Hydroliser [décomposer par l'eau] une graisse en glycérol et en acides gras par une base; transformer des matières grasses en savon à la suite de leur décomposition par une base en sel d'acides gras (ou savons) et en glycérol.

[540] Utilisé comme produit de collage dans la fabrication de pâte à papier, il devait, en plus grande quantité, empêcher le papier de s'imprégner d'eau et donc le report sur pierre lithographique.

[541] Sa nomination dans cette ville située à 800 kms à l'est de Moscou est annoncée par un quotidien bruxellois : *M. Alphonse Jobard, frère du lithographe de ce nom, vient d'être nommé professeur de littérature grecque et latine à l'université de Casan, dans la Russie méridionale; l'impératrice mère de Russie lui a fait cadeau d'une tabatière d'or du plus beau travail* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 20 février 1823). Il aurait fait des fouilles à Bolgari. Quatre ans plus tard, il est toujours en faveur à la cour : *M. Alphonse Jobard (frère du lithographe de ce nom), professeur à l'université de Kasan, a récemment reçu de S.M. l'empereur de Russie, en récompense de son zèle et de son dévouement, des lettres patentes de noblesse héréditaire (titre de conseiller de cour)* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 23 mars 1827). *Par ukase du 12 novembre dernier, S.M. l'empereur de Russie a nommé chevalier de l'ordre de St-Vladimir, M. Alphonse Jobard, professeur à l'université de Kasan. Ce professeur est frère de M. Jobard, lithographe royal à Bruxelles* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 11 janvier 1829).

[542] Si c'est après 1830, c'est le catholique Jules Dugniolle.

[543] Champollion, Jean-François (Figeac [Lot], 23 décembre 1790 - Paris, 4 mars 1832). Égyptologue, il a découvert la clé des hiéroglyphes en 1822. *Le diagnostic des médecins ayant délivré le permis d'inhumer se terminait par ces mots : L'ardeur de son cerveau, les préoccupations continuelles de son esprit lui avaient calciné le sang et le conduisirent au tombeau* (LACOUTURE, Jean, *Champollion, une vie de lumières*, Grasset, 1988, p. 460). Arago et Alexander von Humboldt encadraient son cercueil sur le chemin du Père Lachaise.

Quand Champollion nous proposa de publier sa grammaire égyptienne, qu'aucun imprimeur n'osait entreprendre à cause des signes nombreux qui devaient se trouver intercalés dans le texte, nous lui conseillâmes de faire composer la partie typographique avec des blancs réservés à l'endroit des signes et de transporter sur pierre ce texte auquel il ajouterait lui-même les signes hiéroglyphiques. Motte fut du même avis et il imprima fort bien la grammaire de Champollion (*Rapport*, t. II, p. 312).

Ce contact avec Champollion est probabement antérieur à 1824-1825. En effet, à cette époque, Motte donne des cours pour une autre application de la lithographie à des caractères non européens (et a donc déjà dû bénéficier des conseils de Jobard). Le missionnaire français Laurent Imbert (Marignane [Bouches-du-Rhône], 1796 - Corée, 1839) suit vers 1824-1825 un formation chez lui dans le but d'importer la lithographie en Chine[544]. Jobard l'a rencontré au moment où il suivait ces cours chez Motte[545].

Dans la préface de la première édition, posthume, réalisée par Firmin Didot frères et achevée d'imprimer en mars 1836[546], le préfacier, qui est le frère aîné du déchiffreur, Jacques-Joseph Champollion, dit Champollion-Figeac, explique la technique utilisée :

Tous les textes en caractères mobiles, français, latins, grecs, coptes, etc., ont été composés selon les procédés ordinaires de l'imprimerie, et d'après une copie du manuscrit original, sur laquelle on ne portait que ces textes, les exemples en écriture égyptienne y étant laissées en blanc, dans des espaces reservés et égaux aux dimensions de ces exemples mêmes. Après la correction de ces textes, une épreuve tirés sous la presse de l'imprimeur, et en encre lithographique, était immédiatement transportés sur la pierre; les exemples pris sur le manuscrit et décalqués sur cette pierre, en remplissant les blancs, et le tirage suivait la révision d'une nouvelle épreuve.

Le public a donc sous les yeux le premier le premier fruit, en France du moins, de l'alliance de la typographie et de la lithographie.

De plus, les feuilles de cet ouvrage où les mots égyptiens sont composés à la fois de signes en noir et de signes en rouge, prouvent jusques à quelle exactitude peut atteindre un double tirage fait d'après les nouveaux procédés; et il est presque inutile d'avertir que cette nouvelle invention est un service de plus rendu par MM. Firmin Didot frères à un art qui leur est déjà redevable de tant d'ingénieux perfectionnements.

Sans le secours de celui-ci, l'impression de la Grammaire égyptienne devenait presque impossible.

On aurait pu entreprendre de graver les caractères égyptiens; l'importance et le succès des études auxquelles ces caractères introduits dans l'imprimerie seraient d'un service si efficace et si désiré, amèneront indubitablement à l'accomplissement d'une pareille entreprise; mais elle exigeait plus de temps qu'on ne pouvait d'abord lui en accorder. Les types doivent être de la plus grande pureté, et le nombre de ces types, pour les signes hiéroglyphiques seulement, pouvait s'élever à 1400. Il est vrai que le nombre total des signes connus de cette écriture ne dépasse pas 800; mais la moitié au moins s'emploie sur deux dimensions, et un quart sur trois, ainsi exige l'arrangement symétrique et grammatical des signes dans les textes en colonnes régulières, tantôt verticales, tantôt horizontales. Avec les caractères hiéroglyphiques, il fallait aussi graver les caractères hiératiques fréquemment employés dans les exemples, et si l'on s'est, parfois, récrié contre l'inévitable retard qu'ont occasionné, dans la publication de cette grammaire, des

---

[544] La typographie, bien avant Gutenberg, avait été tentée en Chine, mais n'y avait pas prospéré à cause du trop grand nombre de caractères. Jobard prendra deux brevets en 1832 avec un certain Imbert (voir annexe 1.8). Est-ce lui ou un parent du missionnaire?

[545] *Le Courrier belge* du 17 février 1840 signale que Imbert a importé la lithographie en Chine en 1827 dans le but de favoriser par ce biais la diffusion de la foi catholique.

[546] *Grammaire égyptienne ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la langue parlée,* par Champollion le Jeune, publiée sur le manuscrit autographe par l'ordre de M. Guizot, ministre de l'instruction publique, Paris, typographie de Firmin Didot Frères, imprimeurs de l'Institut de France, rue Jacob, n° 24, MDCCCXXXVI. L'ouvrage est numérisé sur http://efts.lib.uchicago.edu/cgi-bin/eos/eos_title.pl?callnum=PJ1135.C45 mais la définition à l'écran est insuffisante pour visualiser les spécificités de l'impression.

essais qu'on a multipliés dans le but de perfectionner un procédé si nécessaire à l'exécution de l'ouvrage, comment espérer d'obtenir plus de patience pour le retard bien autrement prolongé par la gravure de plus de 2000 types.

À la bibliothèque Royale, ce 23 décembre 1835 (45e anniversaire du jour de la naissance de Champollion le jeune). J. J. Champollion-Figeac.

La technique décrite par Champollion-Figeac correspond donc à ce que Jobard relate. Le nom de Motte n'apparaît cependant pas dans l'édition Didot. On notera cependant que Firmin-Didot et Motte ont pris ensemble le 10 novembre 1827 un brevet pour un "procédé dit lithotypographique, propre à imprimer sur la presse typographique les dessins ou les écritures exécutés par l'encre ou le crayon lithographiques"[547].

Nous avons observé l'exemplaire de cette grammaire conservé à la Fondation égyptologique reine Elisabeth (Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, cote 17219) : dans l'introduction, certains hiéroglyphes sont coloriés à la gouache, en rouge, jaune, bleu ou vert [fig. 95]. Si l'on observe les 94 premiers cahiers, jusqu'à la page 376, on constate qu'il s'agit bien d'une impression lithographique : l'impression des caractère n'a provoqué aucun foulage du papier (qui se devine même si les cahiers sont pressés au moyen d'une presse à satiner), ce qui prouve que l'on a pas utilisé de presse typographique avec des caractères en plomb, mais bien une presse lithographique. De plus, tous les textes, français, copte et égyptien, sont d'une même valeur de gris, ce qui montre qu'ils résultent de la même technique d'impression. Pour certaines pages, il y a deux passages sous la presse lithographique : un pour les noirs, et un pour les dessins en rouge, qui correspondent aux caractères déterminatifs [fig. 96].

Mais à partir du 95e cahier, qui débute p. 377 et que jusqu'à la fin de l'ouvrage (qui compte 137 cahiers), on constate que les caractères français sont bien noirs et provoquent un foulage du papier, ce qui veut dire que l'on a changé de technique et que les textes français sont imprimés au moyen d'une presse typographique, après impression du texte lithographique[548]. On voit en effet qu'il n'y a pas de foulage pour les hiéroglyphes [fig. 97]. On a donc préféré imprimer les textes en caractères français et coptes après les dessins sur tous les exemplaires, plutôt que d'imprimer en une seule fois le texte sur le papier autographique[549]. Il y a parfois un problème de positionnement [fig. 98] ou d'inversion gauche-droite [fig. 99]. On peut se demander pourquoi Ambroise Firmin-Didot, qui a joué un rôle décisif dans l'introduction du bois debout en France[550], n'a pas utilisé cette technique dès le début pour la grammaire. C'est peut-être parce que les épreuves ont subi de multiples corrections en cours de route et qu'il est plus facile de corriger une pierre lithographique qu'un bois gravé[551]. Pour la table des matières, à partir de la page 536, de nouveau

---

[547] LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 356.

[548] Notre observation a été confirmée par la lecture d'un article dans *L'Artiste* : *Il a été présenté à l'Académie française, par M. Berger de Xivrey, une note sur la typo-lithographie, méthode déjà employée dans l'impression de la grammaire égyptienne de Champollion et qui consiste à combiner les procédés de la lithographie avec ceux de l'impression ordinaire, de manière à ne pas être obligé, quand on emploie des signes nouveaux, de fondre de nouveaux caractères* (*L'Artiste*, 4e année, 1836, p. 72).

[549] L'autographie est un procédé de report. Un dessin au crayon lithographique ou à l'encre autographique, réalisé à l'endroit, est reporté sur pierre lithographique. Trois couches légères de gélatine de pied de mouton, empois, gomme-goutte. Le papier se prépare par une application de gélatine chaude avec une éponge, puis on le laisse sécher sur une corde. On écrit et dessine ensuite très commodément. Pour le report sur la pierre, le côté dessiné du papier est appliqué contre la pierre et mouillé abondamment. Puis on lisse à la presse. Senefelder décrit la première méthode valable dans son ouvrage *L'art de la lithographie*, en 1819 (LEMERCIER, Alfred, *La lithographie, 1796-1846*, Paris, 1896).

[550] Il s'était rendu en Angleterre en 1813, en pleine guerre, et avait vu des travaux en bois debout. Il a invité en France les graveurs Charles Thomson (Londres, 1789 - Bourg-la-Reine, 1843) et John Martin, qui ont débarqué à Paris en octobre 1816.

[551] L'institut français du Caire possède des épreuves typographiques de la grammaire de Champollion, sans les textes hiéroglyphiques, ainsi que des bandelettes de papier avec les textes hiéroglyphiques sur fin papier, qui sous réserve de vérification, devaient compléter les épreuves typographiques. Grâce au professeur

changement de technique : elle est entièrement lithographiée, mais la qualité d'impression est meilleure [fig. 100]. L'impression de la grammaire est terminée en mars 1841.

Le transport lithographique sur bois et sur faïence

Le 30 mars 1818, Legros d'Anizy a pris un brevet à Paris pour un "Procédé d'impression sur faïence, cristaux, bois, à l'aide de procédés lithographiques[552]. Jobard n'est donc pas pionnier dans ce domaine. Il suggère d'imprimer un dessin sur un papier imperméabilisé (il indique différentes substances possibles), puis de le transférer sur l'objet. Il suffit ensuite de vernir pour protéger le motif.

> *Il suffit d'appliquer plusieurs couches d'un mucilage composé de gomme arabique, de colle de poisson, de sucre candi ou autres substances muqueuses translucides sur un papier de Chine ou sur un papier mince non collé; quand cette couche est sèche, on découpe ce papier en pièces proportionnelles aux petits dessins qu'on veut y imprimer; l'ouvrier se contente d'humecter le papier de son haleine, avant de l'appliquer sur la pierre.*
>
> *Veut-on transporter l'épreuve sur une tabatière de bois ou sur un écran, on humecte le derrière du papier avec la langue et on l'applique sur le bois verni ou non, la gravure s'y attache en appuyant seulement avec la paume de la main; un léger surcroît d'humidité fait détacher le papier : quelques couches de vernis copal à l'essence ou à l'esprit, et le tour est fait. Liège et Spa fabriquent de la sorte des millions de jolies tabatières de platane qui se répandent sur toute la terre en concurrence avec les tabatières d'Ecosse* [...] *Les transports sur porcelaine et sur faïence se font de la même manière; mais il faut, au lieu de noir de fumée, un oxyde métallique susceptible de se vitrifier; on a pendant longtemps employé des plaques de gélatine pour recevoir et transmettre les impressions, nous pensons que des lames de caoutchouc blanc seraient préférables et se ploieraient parfaitement à toutes les anfractuosités des vases de porcelaine; en Angleterre, on emploie le papier mince non collé* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 316-317).

La lithographie en couleurs

L'emploi des "camaïeux" (lithographies sur fond ocre) semble avoir été appliqué pour la première fois en Belgique dans les *Voyages pittoresques* publiés par Jobard. Mais il ne s'agit pas encore véritablement de chromolithographie (lithographie en quadrichromie), c'est ce qu'on appelle une couleur de teinte. L'emploi de la couleur se développe en Belgique surtout à partir des années 1840, notamment avec les cartes porcelaine. La chromolithographie triomphera dans la seconde moitié du siècle.

Nous ne connaissons pas d'essais de Jobard. Mais il a effectué des expérimentations, en collaboration avec Wittert. Nous les relatons au chapitre 4.

La zincographie

Malgré le problème du poids et de l'encombrement des pierres (une pierre de 60 x 80 cm épaisse de 10 cm pèse au moins 125 kilos, le poids spécifique du calcaire ordinaire variant de 2,6 à 2,75 kilos), Jobard ne semble pas avoir fait d'essais persévérants en matière de zincographie. Il cite un lithographe belge, que nous n'avons pu identifier.

Vandersleyen, qui nous a signalé ces documents, ce dont nous le remercions vivement, l'archiviste de l'Institut, Madame Nadine Cherpion, nous a invitée à les examiner sur place, afin de vérifier leur nature, ce que nous espérons faire dès que possible.

[552] LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 355.

La lithographie même s'occupe de substituer le zinc à la pierre; mais depuis Senefelder[553]*, qui en a fait la première application, jusqu'à un lithographe belge, qui vient de* l'inventer, *les nombreux essais que nous avons vu, nous ont convaincu que ce n'est pas là un perfectionnement à l'art; car à part son poids, la pierre est ce qui donne les résultats les plus parfaits. Nous pouvons affirmer qu'en fait de lithographie l'art est complet, il ne manque plus que l'artiste.*

Les tentatives faites sur le zinc par le graveurs en taille-douce ont été plus rationnelles; nous ne doutons pas qu'une planche de zinc, bien purgé de plomb et de fer et surtout bien récroui, ne donne au burin ou à la pointe sèche, sans eau-forte, des résultats presque aussi satisfaisants que le cuivre, etc., moins la durée, sous la main de l'imprimeur (*Rapport*, t.1, p. 346-347).

4.8.2 La gravure sur pierre (procédé en creux)

Dans un article qu'il publie dans *L'Industriel* en 1830 (tome 4, p. 64[554]), Jobard, enthousiaste, déclare :

Tout ce qui se fait sur cuivre, à l'eau-forte, au burin, à la pointe sèche et sur bois, peut se faire sur pierre, avec une économie de plus de moitié sur le temps et l'argent

Si la lithographie royale de Jobard s'illustre dans le domaine des cartes et plans, c'est parce que Jobard met à profit les ressources de la gravure sur pierre. À la différence de la lithographie proprement dite qui est un procédé à plat; c'est un procédé en creux, qui s'apparente à la pointe sèche : la pointe travaille sur la pierre recouverte de gomme arabique colorée à la sanguine ou au noir de fumée. Ainsi seule les tailles absorberont la graisse. Il ne faut entamer qu'à peine le calcaire; le dessin apparaît en blanc sur fond noir. On encre avec un rouleau. L'effet est celui d'une taille-douce sur acier. La grande précision de ce travail le fait apprécier pour la cartographie et pour les travaux que l'on ne veut pas voir contrefaits, notamment « papiers de valeurs » (billets de banque, obligations, chèques etc.), ce qui a peut-être contribué à la réputation de faussaire de Jobard.

La préparation de la pierre pour la gravure est simple et sûre : il suffit de la passer à l'eau acidulée, d'y jeter quelques gouttes de gomme arabique et de l'essuyer avec un

---

[553] Senefelder a envisagé le zinc dès 1818 (De Sousa, Jörge, *La mémoire lithographique : 200 ans d'images*, Paris, Arts et Métiers du Livre, 1998, p. 14).

[554] *Dès l'instant où nous avons vu qu'il était possible de tracer sur la pierre le trait le plus léger à côté du trait le plus large et que par la même manipulation ces deux extrêmes s'imprimaient avec une égale pureté, nous avons compris la possibilité d'égaler et même de surpasser la gravure sur cuivre; tous nos efforts se sont tournés vers les moyens d'obtenir une suite non interrompue de bonnes épreuves, et secondés dans la gravure par le talent de M. Collon, nous avons atteint ce but si éloigné naguère et pourtant si désiré; le public jugera si nous nous flattons en vain. Il se passe dans l'impression lithographique des choses qui semblent marcher au rebours des raisonnements; par exemple, la carte que nous donnons ayant passé dans les mains d'ouvriers inexpérimentés, était dans un grand état de souffrance; tous les traits fins avaient été enlevés et les épreuves offraient l'apparence de celles que donne un cuivre usé par un long tirage; cependant, par un traitement approprié, tous ces traits qui étaient disparus sont revenus, et loin de s'user par le tirage, la pierre semble s'améliorer progressivement, ce qui nous fait émettre l'opinion qu'une pierre peut fournir indéfiniment de bonnes épreuves; leur nombre étant subordonné seulement aux talens et aux soins de l'imprimeur. Le géographe Brué, qui nous a témoigné sa surprise sur les produits de notre lithographie, a parfaitement saisi la cause pour laquelle il était impossible d'obtenir sur le cuivre des traits aussi rapprochés que sur la pierre. Sur le cuivre, dit-il, le burin ou la pointe trace en petit un sillon comme la charrue le fait en grand, c'est-à-dire que la matière sortie du sillon se rejette à droite et à gauche de la taille, et que l'on doit l'ébarber fréquemment, ce qui use le travail avant qu'il ne soit terminé; si l'on n'ébarbe pas, l'épaisseur de cette barbe vous empêche d'approcher assez près du trait précédent pour obtenir un travail serré, tandis que la pierre s'égraine et que la légère poussière blanche qui sort de la taille, s'envole en soufflant ou en l'écartant avec le doigt. Un autre inconvénient est celui des tailles larges, qu'il faut faire profondes dans le cuivre et dont il faut sillonner le fond par des traits croisés très-rapprochés, pour qu'ils retiennent l'encre à l'impression, tandis qu'il suffit d'enlever le plus léger épiderme de la pierre pour faire un trait de toute la vigueur que l'on désire.* Adrien Hubert Brué est un cartographe parisien (1796-1832) qui dessine directement sur cuivre Ses atlas et cartes sont remarquables par la pureté de la gravure et l'exactitude des renseignements. Il publie en 1820 un *Atlas universel*, en 36 cartes.

linge fin, et la plupart du temps, c'est un foulard, jusqu'à ce qu'elle devienne sèche. On la rougit alors avec de la sanguine en poudre que l'on étend partout avec les doigts; les Allemands emploient le noir de fumée, mais le noir fait paraître les traits plus larges qu'ils ne sont, et à l'impression, l'épreuve est trop maigre.

Le rouge est infiniment préférable. On décalque le dessin à l'aide d'un papier mince, enduit de plombagine, on recouvre la pierre d'un fort papier que l'on colle sur les bords et que l'on déchire seulement au fur et à mesure qu'on avance. Ce papier garantit la pierre des frottements de la règle et permet de travailler avec une grande propreté; il suffit d'attaquer la pierre avec des pointes d'acier, taillées sous des angles divers et aiguisées sur la meule et la pierre du levant[555] *pour exécuter toutes les espèces de traits que l'on peut désirer, sans attaquer profondément la pierre; trop de gomme la rend dure à entamer; les Allemands n'en laissent même pas; mais l'imprimeur a plus de peine pour mettre en train et empêcher les adhérences. Il en faut un peu, mais le moins possible est le mieux.*

Pour imprimer cette pierre gravée, il suffit de la couvrir à sec, en entier, de vernis ou d'huile ou d'encre que l'on fait pénétrer dans toutes les tailles avec les doigts; cela fait, on humecte la pierre, on la frotte avec des chiffons ou avec le rouleau, qui emporte tous les corps gras dont la surface est couverte, à l'exception des traits qui restent pleins et gardent seuls le noir. L'impression suit dès lors son cours ordinaire avec une très grande facilité[556].

Un manœuvre peut imprimer, au tampon, la plus belle planche au trait, sans craindre de l'endommager, comme il le ferait d'une planche au crayon (JOBARD, *Rapport*, II, p. 287-288).

Le début d'utilisation de cette technique à Bruxelles correspond à l'arrivée de Paris d'un nouvel employé, le graveur français Jean-Baptiste Collon :

Ce fut dans les premiers mois de l'année 1820 que Paris vit naître la gravure sur pierre, rivale heureuse de la gravure sur cuivre et sur acier.

M. Collon apprend seul, sans maître, devant inventer ses outils. Il obtient et dépasse la perfection de la gravure sur métaux (*Le Courrier belge*, 25 mai 1841).

Il s'installe en 1825 à Bruxelles, comme nous l'apprend une lettre datée du 22 juin 1830 adressée au Duc d'Ursel[557] :

---

[555] La pierre du Levant ou pierre de Jésus est le gypse ou sulfate de calcium hydraté (CaSO4 2H2O). On l'appelle souvent gypse à plâtre car, chauffé entre 60° et 200°, le gypse perd de son eau et se transforme en plâtre (ne pas confondre avec le talc, qui est du silicate de magnésium, onctueux et tendre que l'on rencontre dans les schistes cristallins. Le talc est aussi la poudre de cette substance).

[556] Cette description correspond à celle que Senefelder avait donnée dans *L'art de la Lithographie ou Instruction pratique*" : la technique employée est au sens étroit un procédé de gravure en creux. La pierre polie est tout d'abord attaquée par un mélange d'acide nitrique et de gomme arabique. Cela a pour but d'empêcher qu'elle ne prenne l'encre par la suite. Puis on applique la première couche qui se compose d'asphalte, de mastic, de cire, de suie ou d'ocre rouge. Quand cette surface a séché, le dessin est gravé à l'aide d'une pointe d'acier ou d'un diamant. La pierre est ainsi mise à nu aux endroits dessinés. On répand alors sur la surface de l'acide nitrique dilué, ce qui a pour conséquence qu'au tamponnage de la pierre après que le vernis a été enlevé et la pierre frottée à l'huile de lin, - l'encre ne soit prise que par les parties gravées (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 136).

[557] d'Ursel, duc Charles (Bruxelles, 9 août 1777 - Hingene [Bornem], 27 septembre 1860). Maire de Bruxelles de 1809 à 1814. Fondateur avec le savant Van Hulthem de la société des Beaux-Arts en 1811. Commissaire général du département de l'Intérieur de 1814 à 1815 puis ministre des Travaux Publics (Waterstaat) de 1816 à 1819. Grand-maître de la maison de la Reine à Bruxelles, de 1819 à 1830. Membre de l'Académie royale des Sciences et Belles Lettres, réorganisée à Bruxelles le 7 mai 1816. Ministre d'état en 1829. Il est un des responsables de l'organisation du Salon de 1830. Orangiste, son hôtel sera pillé le 6 avril 1834. Sénateur catholique puis libéral de 1839 à 1859. (VERHAEGEN, P. *Ursel (Charles-Joseph, quatrième duc d')* dans *BN*, t. 27, 1930-1932, col. 920-923; DE PAEPE, Jean-Luc & RAINDORF-GÉRARD, Christiane (dir.), *Le parlement belge. Données biographiques*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1996, p. 291-292).

Fixé depuis 5 années dans ce Royaume, mes efforts les plus constants n'ont eu pour but que de nationaliser cet art nouveau et de prouver que la lithographie en ce genre peut rivaliser le burin le mieux exercé [558].

Collon travaille pour la lithographie royale de Jobard et y exécute les planches du *Voyage dans la Grande-Bretagne* de Charles Dupin[559]. Il reçoit les encouragements de son patron, qui imagine une autre technique de gravure sur pierre :

La pierre étant préparée comme pour la gravure, on la couvre d'un vernis mou de Callot[560] *délayé à l'essence de térébenthine ou de lavande, à l'aide du rouleau. On trace ensuite son dessin à travers le vernis, puis on fait mordre l'acide sulfurique étendu; on lave, on sèche et l'on remplit les traits avec du vernis d'imprimerie qui adhère au sulfate de chaux; on efface ensuite la pierre à l'essence de térébenthine et on continue l'impression, comme ci-dessus. Nous avons trouvé ce moyen pour fermer la bouche aux graveurs qui prétendent que rien ne peut imiter la liberté de l'eau forte* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 288).

Jobard explique en quoi selon lui, outre son meilleur marché, la gravure sur pierre est supérieure à l'eau forte :

La gravure sur pierre possède un avantage auquel on ne s'attend pas, c'est de fournir des tirages plus purs, plus nets que le cuivre. La raison en est facile à expliquer : la main qui nettoie le cuivre, tire toujours l'encre d'un côté ou de l'autre de la taille, et occasionne des bavures très-visibles au microscope, tandis que le rouleau, en passant sur les tailles, ne fait que soulever l'encre au milieu même des traits dans lesquels elle ne laisse pas d'épaissir, puisque les traits les plus larges n'ont pas besoin de profondeur (JOBARD, *Rapport*, II, p. 284-285).

Cette technique est particulièrement adaptée à la cartographie et aux plans de villes, pour les aplats de noir :

Dans les plans des villes, par exemple, où les monuments principaux doivent être exprimés en noir plein, le lithographe n'a qu'à découvrir légèrement l'épiderme de la pierre pour obtenir son effet, tandis que le graveur est obligé d'abord de faire une fosse dans le cuivre puis de strier le fond de cette fosse de mille traits croisés dans tous les sens, pour retenir l'encre d'impression, qui partirait sous le nettoiement du chiffon ou de la paume de la main; et encore, quand la carte commence à s'user, ces monuments, qui étaient tout noirs, deviennent-ils tout blancs.

---

[558] Cette lettre est conservée aux Archives de la Ville de Bruxelles, Inv. 26, instruction publique, dossier 113 (Expositions d'objets d'art 1827-1848), n°58-59.

[559] Dupin, Charles (Varzy [Nièvre], 6 octobre 1784 - Paris (?), 18 janvier 1873). Mathématicien, économiste et statisticien. Inspecteur général de la marine. A l'âge de 23 ans, il entre à l'École polytechnique, et après trois ans d'études brillantes sous la direction du mathématicien Monge, où il est également remarqué par Carnot, il reçoit le titre d'ingénieur de marine. Il sert alors dans la marine. Napoléon l'envoie à Corfou, où il séjourne de 1808 à 1811. Il montre tellement de compétence qu'il est ensuite nommé inspecteur général de la marine. En 1813, il publie un opuscule, *Développement de géométrie pour faire suite à la géométrie pratique de Monge.* Il est admis à l'*Académie des sciences* en 1818. L'année suivante, il reçoit la chaire de mécanique appliquée aux arts au Conservatoire des arts et Métiers. Il écrit de nombreux ouvrages sur des domaines scientifiques, *comme Applications de géométrie et de mécanique à la marine* (Paris, 1822); *Diverses leçons sur l'industrie, le commerce, la marine* (Paris, 1825), ainsi que de nombreux mémoires pour l'*Académie des sciences*, qui seront largement débattus. Ses Voyages en Grande Bretagne de 1816 à 1819 (6 vols., Paris, 1820-1824), qui sont le résultat d'une enquête personnelle sur le commerce et l'industrie britanniques, le placent au premier rang des statisticiens. Louis XVIII lui octroie le titre de baron en 1824. Dupin se tourne progressivement vers la politique et pendant quarante ans est membre de l'assemblée législative. Il devint membre de l'*Académie des sciences* morales et politiques lors de son rétablissement en 1832. Pair de France en 1837. Son ouvrage *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts* est contrefait par De Mat fils et H. Remy, 1826 (GODFROID, p. 497). Charles Dupin est le cadet d'André Dupin, dit Dupin aîné (1783-1865), avocat et magistrat.

[560] L'expression "vernis mou de Callot" est contradictoire : le vernis de Callot était un vernis de luthiers, dur et transparent, qui séchait rapidement et permettait d'effectuer rapidement des remorsures, pour obtenir finesse et variété de tons dans les eaux-fortes.

Il n'en est pas de même de la pierre, sur laquelle on peut atteindre à la finesse et dépasser la vigueur du cuivre (JOBARD, *Rapport*, II, p. 285).

Collon est l'auteur des plans de Liège, Louvain et Maastricht. Il réalise aussi en 1827 les cartes de l'île d'Elbe et de la Corse, ce qui lui vaut d'être appelé par Philippe Vandermaelen[561], pour instruire les élèves d'un l'établissement qu'il venait de fonder. Ces deux cartes trouvent un public auprès des bonapartistes et retiennent l'attention des militaires parisiens :

Envoyez-moi quelques-unes de vos cartes de Corse et de l'île d'Elbe par Collon, nous écrivait le colonel Lapie[562]; tout le monde ici les admire, le général Pelet[563] a désiré conserver celle dont vous m'aviez fait cadeau (JOBARD, *Rapport*, II, p. 285).

Après avoir vu ces cartes, le général français Pelet aurait proposé à Jobard de travailler pour le dépôt de la guerre à Paris[564] et le pape [Léon XII, pape de 1823-1829] lui aurait offert en 1828 un *palazzino* s'il voulait transporter ses ateliers à Rome (LUTHEREAU, p. 53).

Jobard envoie en 1830 des specimens de ses travaux à l'Académie des sciences, par l'intermédiaire de Bory de Saint-Vincent, avec qui il est donc resté en contact :

Séance du 20 décembre 1830. M. Bory Saint-Vincent présente de la part de l'auteur, M. Jobert [*sic*], des cartes et des plans gravées sur pierre avec un diamant *et qui présentent une grande perfection. MM. Lacroix et Arago les examineront*[565].

Cet envoi suscite une réaction d'autres lithographes, mentionnée à la séance suivante :

Séance du 27 décembre 1830. MM. Kueckl [*sic* pour Knecht] *et de Rossy assurent employer depuis longtemps pour la gravure des cartes sur pierre des procédés équivalents à ceux de M. Jobard. Ils envoient des échantillons de leurs cartes lithographiées qui sont renvoyés à la Commission chargée de l'examen de celles de M. Jobard*[566].

À la séance du 14 février 1831, M. Lacroix fait un Rapport verbal sur les *cartes lithographiées* de M. Jobard et de MM. Knecht et Roissy (*Ibidem*, p. 581). Il est dommage qu'il ne reste aucune trace de cette comparaison.

(JOBARD, *Rapport*, II, p. 284).

Du moment où nous eûmes vérifié que le trait le plus fin et le trait le plus gros s'imprimaient également bien et duraient autant l'un que l'autre, nous nous sommes dit : L'art est trouvé, il ne manque plus que l'artiste, et si quelque célébrité chalcographique

---

[561] Voir Répertoire des lithographes.

[562] Lapie, Pierre (colonel) (Mézières [Ardennes], 1799 - Paris, 1850). Géographe et cartographe. Elève du génie, il est attaché au cabinet topographique du comité du Salut public, puis du Directoire, et entre au dépôt de la guerre comme ingénieur géographe. Capitaine lors de la campagne d'Italie sous le Consulat. Sous l'empire, il est chargé de travaux topographiques puis devient directeur du cabinet topographique du roi en 1814. Directeur des travaux pour lever la carte de France du dépôt de la guerre en 1828. Colonel en 1832. Il est l'auteur de nombreuses publications. Jobard imprime des cartes muettes selon son Atlas. *Rapport*, p. 270; *LAROUSSE XIX^e^*, vol. 10, 1873, p. 182).

[563] Pelet, Jean-Jacques-Germain (général baron) (Toulouse [Haute-Garonne],1779 - Paris (?), 1858). Ingénieur géographe, il effectue des levés topographiques pour la carte militaire d'Italie. Il prend part à la campagne de Russie. A Waterloo, il défend Plancenoit contre les Prussiens. Il se livre ensuite à des travaux historiques jusqu'en 1830. Il est alors nommé directeur général du dépôt de la guerre. Il réorganise les services de géodésie et de topographie et perfectionne les moyens d'exécution dans le dessin et dans la gravure, enrichit les collections de dessins, gravures et plans, fait entreprendre une carte de France dont il dirige l'exécution de la 151^e^ feuille. Député en 1831 puis sénateur en 1852, il devient en 1855 membre de l'*Académie des sciences* morales et politiques (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 12, 1874, p. 520).

[564] Il engagera Collon après la Révolution belge. Pour la suite de la carrière de Collon, voir Répertoire des Lithographes.

[565] *Institut de France. Académie des sciences. Procès-verbaux des séances de l'Académie tenues depuis la fondation de l'Institut jusqu'au mois d'août 1835*, t. IX, années 1828-1831, p. 551.

[566] *Ibidem*, p. 553.

voulait se détacher du cuivre pour s'appliquer à la pierre, nous aurions bientôt nos Berwic[567] *et nos Desnoyer*[568].

En 1842, Jobard est toujours un inconditionnel du procédé :

Nous déclarons aux graveurs sur cuivre qu'il ne leur faudrait pas une heure de leçon pour les engager à déserter le métal; nous l'avons tenté à l'égard du célèbre Réveil[569]*, auquel nous portâmes une pierre sur laquelle il s'exerça de suite avec un tel succès, qu'en voyant la pureté des épreuves que nous lui rendions, il s'écria : "Je ne veux plus de cuivre !" Mais il ne fut pas le maître de changer : le libraire Audot*[570]*, qui l'employait alors, resta fidèle au cuivre et à l'acier, qu'il trouvait plus faciles à emmagasiner* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 284).

Gravure sur pierre avec une machine qui permet d'obtenir des teintes dégradées

Dès les débuts de la gravure, on a représenté les ciels ou les nuages par des lignes horizontales. On a ensuite utilisé des machines à guillocher pour tracer des lignes d'une régularité mathématique. Achille Collas a couplé une machine à guillocher à son système de gravure, pour pouvoir, outre les lignes droites et ondulées, produire tous les motifs que donne le guilloché[571]. Jobard, à la même époque, a inventé une méthode de graduer les ciels grâce à un chariot auquel était attaché une pointe diamant. La force de la gravure augmentait par la surcharge d'un plomb de chasse à chaque ligne tracée au diamant sur la pierre.

[...] *il ne nous a pas fallu moins de deux ans de réflexion, avant de trouver le moyen d'opérer la dégradation insensible d'un ciel, tracé par des lignes parallèles, sur une pierre lithographique. Que de chemins n'avons nous pas dû parcourir avant d'arriver au plomb de chasse que nous avions sous la main.*

Chaque ligne, en recevant le poids d'un grain de plus, faisait pénétrer insensiblement la pointe dans la pierre, et les ciels se teintaient de la sorte mécaniquement et d'une admirable manière. On peut voir cet effet dans la gravure du palais d'Amsterdam[572] (*Rapport*, t. 1, p. 380).

C'est très probablement avec cette machine que Jobard réalise une planche du Voyage pittoresque :

---

[567] *Sic* pour Bervic (Charles-Clément Balvay, dit), graveur (Paris, 1756 - Paris, 1822). *Bervic est le meilleur et le plus célèbre représentant du burin de reproduction à la fin du XVIII*^{e} *et au début du XIX*^{e} *siècle* (BÉNÉZIT).

[568] Desnoyer, Auguste-Gaspard-Louis (baron), graveur (Paris, 1779 - Paris, 1857). Premier graveur du Roi en 1825, conseiller des Musées royaux (BÉNÉZIT).

[569] Réveil, Étienne Achille (Paris, 1800 - Paris, 1851). Dessinateur et graveur, élève de Gros, Girodet et d'Abel de Pujol (BÉNÉZIT). Il est l'auteur de *Galerie des arts et de l'histoire, composée des tableaux et des statues les plus remarquables des musées de l'Europe*, 1834 et de *Musée religieux ou choix des plus beaux tableaux inspirés par l'histoire sainte aux peintres les plus célèbres, gravés à l'eau-forte sur acier par Réveil, recueillis, mis en ordre et accompagnés de notices historiques par un ecclésiastique du clergé de Paris*, Hivert, 1836. C'est probablement lors de la mise en œuvre de *Musée de peinture et de sculpture* (voir catalogue) qu'ont eu lieu les contacts. Réveil a reproduit des œuvres de John Flaxman et de Jean-Dominjque Ingres.

[570] *E*diteur établi à Paris, d'abord Rue Saint-Jacques, 51 (au moins en 1813; cfr *Bibliographie de France*, 9 avril 1813). Ensuite, au moins dès 1820, rue des Maçons-Sorbonne, n° 11 (*L'Oracle* le cite le 2 mai 1822). Il est toujours à cette adresse sept ans plus tard : *Vente d'une superbe collection de tableaux.* [...] *le catalogue se distribue à Bruxelles, chez Jobard, lithographe du roi; à Paris, chez Audot, rue des Maçons Sorbonne, n°11* [...] (*Le Courrier des Pays-Bas*, 26 mai 1829). Dans l'inventaire accompagnant l'acte de succession de Jobard figure une reconnaissance de dette de cinquante francs, signée Audot, datée du dix sept avril mil huit cent quarante-six (voir annexe 1.2).

[571] BÉRALDI, Henri, *Les Graveurs du XIX*^{e} *siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes*, t. 5, 1886, p. 36, note 1.

[572] *Châteaux et Monumens des Pays-Bas*, faisant suite au *Voyage pittoresque*, dédié à S.A.R. Madame la princesse d'Orange. Tome 3, 20^{e} livraison, 1828.

Prins Maurits-Poort à la Haye. Cette dernière vue est dessinée sur pierre par M. Jobard. Ce genre inusité de lithographie porte un grand coup à la gravure sur cuivre qu'il imite à s'y méprendre. La dégradation du ciel formé d'une infinité de lignes parallèles et à distances égales, rend parfaitement l'azur des beaux ciels du Voyage d'Égypte (Journal de Bruxelles, 3 avril 1823).

La comparaison avec les ciels d'Égypte est judicieuse, car ils ont été obtenus par un procédé mécanique, évoqué à la fin du XIX[e] siècle par l'historien de l'art Emile Bayard :

[...] *nous signalerons les machines à graver destinées à abréger les longueurs et l'ennui de certains travaux déconcertants pour le graveur d'art, tels que les lignes parallèles des teintes plates. Le graveur anglais Lowry en aurait fait le premier usage, et le nom de Conté (dont les crayons sont célèbres) est attaché à une de ces machines qui servit notamment à exprimer les ciels et les teintes plates de son grand ouvrage sur l'expédition d'Égypte* [fig. 101][573]*. On cite encore la machine de Jobard qui permettait d'obtenir des teintes dégradées au moyen d'un chariot auquel était attachée une pointe. Cette pointe pesait plus ou moins sur la plaque du graveur suivant que le chariot était plus ou moins chargé de grains de plombs. Mais ces machines, ingénieusement prodiguées, devaient disparaître, entraînées dans ce même courant [les procédés photomécaniques] qui emportait la gravure elle-même*[574].

Jean-Marie Horemans, qui décrit la lithographie de la Prins-Maurits Poort, n'a pu percevoir qu'il s'agissait d'un essai d'une technique différente. Il livre un jugement sévère qui ne prend en compte que l'aspect esthétique :

Il s'agit d'un lamentable échec. La représentation de la Prins-Maurits-Poort à La Haye, d'après le général de Howen, est du plus mauvais effet : le dessin des briques et de l'architecture des constructions est tiré à la règle et évoque d'emblée l'œuvre d'un peintre naïf[575].

Horemans a cependant raison : le résultat est raide. Jobard, ayant travaillé pour le cadastre, a probablement le jugement déformé et préfère l'exactitude à l'aspect enlevé de la représentation.

Compas à une pointe pour tracer sur la pierre des cercles infiniment petits ou Compas à tracer des volutes

Ce compas [fig. 102] est présenté en 1829 à la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, qui en publie le descriptif dans son *Bulletin* :

Compas excentrique pour tracer de petits cercles sur les pierres lithographiques.

M. Jobard, *habile lithographe de Bruxelles, qui a obtenu la grande médaille d'or au dernier concours pour le perfectionnement de la lithographie, a fait hommage à la Société d'Encouragement d'un compas excentrique pour tracer de petits cercles sur les pierres*

---

[573] Nicolas-Jacques Conté (1755-1805) a coordonné l'édition de la *Description de l'Egypte*, qui demanda de nombreuses années de travail et nécessita de multiples collaborations. Elle n'aboutit qu'après sa mort, en 1809, et contient 900 planches et 3000 dessins. *Conté a inventé une machine à graver avec laquelle on fit, avec la plus grande régularité, des séries de lignes parallèles également espacées, comme cela est nécessaires pour les ciels des grandes gravures. Elle se compose essentiellement d'une règle ou d'un cylindre portant des ondulations, que l'on fait mouvoir au moyen d'une vis de rappel d'un mouvement parfaitement régulier, et d'une pointe (en diamant, pour qu'elle ne puisse s'émousser), qui trace une ligne le long de cette règle. En 1825, elle se vit tout à coup détrônée par un perfectionnement très simple en apparence, mais dont l'adoption conduisit à des résultés inattendus* [la machine de Achille Collas, où c'est la plaque de cuivre qui se déplace. Cette machine, améliorée, servira à la reproduction de médailles et bas-reliefs] (BÉRALDI, Henri, *Les Graveurs du XIX[e] siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes*, t. 5, 1886, p. 35, notice *Collas*).

[574] BAYARD, Emile, *L'art de reconnaître les gravures anciennes*, Paris, R. Roger & F. Chernoviz, s.d [il existe une réédition par Gründ en 1925], p.110.

[575] HOREMANS, Jean-Marie, *Le livre illustré néo-classique et romantique* dans *Le livre illustré en Occident du haut moyen-âge à nos jours*, cat. exp., Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I[er], 1977, p. 154.

lithographiques. Ce compas est représenté vu de face et de côté, fig. 4 et 5, Pl. 394, L'auteur a cherché long-temps le moyen de tracer un cercle infiniment petit pour exprimer les villes et les arbres sur les plans topographiques. Comme il ne pouvait pas y parvenir à l'aide d'un compas à deux branches, il a imaginé l'instrument dont il s'agit. Son point central est suspendu au dessus du plan et le cercle est produit par une pointe qu'on éloigne plus ou moins du centre par une vis de pression.

a est un bloc en bois dont la face inférieure, parfaitement dressée, pose sur la pierre; sur ce bloc est vissée une pièce en cuivre b, *qui reçoit l'axe* c, *qu'on fait tourner à l'aide de la manivelle* d; *l'extrémité inférieure de cet axe qui passe à frottement doux à travers une boîte* e, *est réunie à une chape excentrique* f, *munie de deux ressorts* g h, *dont l'un g appuie contre la pointe à tracer* i, *et l'autre* h, *contre une petite pièce* k, *à travers laquelle passe cette pointe, qui y est retenue par une vis* l. *On conçoit que les ressorts tendent toujours à pousser la pointe en dehors de l'axe central* c; *pour la ramener vers le centre ou l'écarter, on fait agir un écrou godronné, qui reçoit l'extrémité taraudée d'une broche carrée* n, *faisant corps avec la pièce* k. *En tournant l'écrou de droite à gauche, on attire la pointe; en le détournant on l'éloigne. De cette manière on peut tracer sur la pointe des cercles d'un diamètre plus ou moins grand. Pour adoucir le frottement de l'arbre on le graisse après avoir enlevé la petite plaque* o *retenue sur le devant de la boîte e par deux vis*[576].

Nous avons tenté de retrouver ce compas. L'archiviste de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, Monsieur Serge Benoit, nous a signalé en décembre 2004 que les objets qui appartenaient à la Société avaient été transférés au Conservatoire des Arts et Métiers, la Société ne conservant plus que les archives. Madame Marie-Sophie Corcy, conservatrice aux Arts et Métiers, a effectué des recherches, mais le seul objet de Jobard qu'ils aient conservé est un exemplaire, en mauvais état, de sa lampe du pauvre (voir annexe 1.8).

4.9 L'effaçage des pierres

En 1830, la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, à Paris, demande des recettes pour l'effaçage des pierres (nous conserverons par commodité le terme effaçage, couramment utilisé au XIX^{e} siècle pour effacement).

M. Jobard, de Liège[577]*, avait fait voir que l'acide acétique pouvait détruire complétement le dessin lithographique; il pouvait paraître probable que le même procédé serait applicable au dessin sur pierre incisée*[578].

Un comité examine le procédé et après expérimentations, constate que l'acide acétique [CH_3CO_2H], enlève bien les traits superficiels[579], mais pour la gravure sur pierre, l'acide acétique pénètre mal dans les incisions. Le procédé de Jobard n'est donc pas retenu. D'autres essais sont réalisés : l'acide nitrique [HNO_3], efface bien, mais il donne un grain particulier à la pierre. Par contre, l'acide sulfurique [H_2SO_4], attaque trop fortement la pierre, la recouvre d'une mince couche de sulfate de chaux, et on peut difficilement la graver

---

[576] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, t. 28, 1829, p. 278. L'article est repris dans les tables à la rubrique "Pierres lithographiques" : *Moyen d'y tracer des petits cercles*, par M. *Jobard,* XXVIII, 278.

[577] Cette erreur est-elle le signe d'une confusion entre les envois de Jobard et de Wittert ?

[578] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1830, p. 459.

[579] CHELET, E., *Manuel de Lithographie* (*Bibliothèque professionnelle*), Paris, 1933, p. 45-46, signale encore que l'acide acétique est utilisé pour la "dépréparation" des planches.

ensuite. L'acide hydrochlorique [HCl][580] fonctionne bien, mais il faut beaucoup de soins pour qu'il n'attaque pas la pierre. C'est l'acide phosphorique [H_3PO_4], proposé par MM. Knecht et Girardet, qui convient le mieux[581].

4.10 Les expositions

Jobard participe à plusieurs expositions (voir annexe 1.10). En 1829, il participe à une exposition à Douai et annonce fièrement son succès au roi Guillaume I[er] dans une lettre enregistrée le 29 août 1829[582] :

> *Bruxelles, le 24* [?] *août 1829.*
> *Sire,*
> *Connaissant tout l'intérêt que Votre Majesté prend au succès de l'industrie de ses sujets, je m'empresse de l'informer que la lithographie royale des Pays-Bas vient encore de remporter une médaille à l'exposition de la ville de Douai.*
> *De votre Majesté le très humble et très dévoué serviteur et sujet*
> *Jobard*

4.11 La société d'encouragement pour l'Industrie nationale

> *La Société d'encouragement ayant ouvert, en 1828, un concours entre les lithographes de tous les pays pour récompenser ceux qui avaient fait faire les progrès les plus réels à leur art, nous avons remporté la grande médaille d'or* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 270).

La lithographie royale de Jobard remporte, au concours de 1828, le premier prix de la Société d'encouragement de Paris[583].

> *M. Jobard aîné, lithographe du roi, vient de recevoir pour l'encouragement de l'industrie française* [*sic*], *la grande médaille d'or* [fig. 103], *en récompense des progrès qu'il a fait faire à la lithographie* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 3 décembre 1828).

Cette société jouera un rôle important dans la carrière de Jobard, car il y rencontrera les plus grands savants français, et il s'inspirera en partie de leurs travaux pour l'organisation du musée de l'Industrie. Fondée en 1801 grâce à l'initiative de trois éminents scientifiques, le comte Chaptal[584], le baron Louis-Jacques Thénard [fig. 104] et le médecin Charles-Louis

---

[580] C'est l'acide chlorhydrique, aussi appelé acide muriatique (HCl).

[581] *Ibidem.*

[582] MEIJER Rob, *The beginnings of lithography in Brussels* dans *Quaerendo*, 33, 2003, n° 3-4, p. 310. Meijer reproduit cette lettre, conservée aux Archives de La Haye (Staatsecretarie : 2.02.01 / 3256, 29 Augustus 1829, n° 32) à cause des trois médailles (Gand 1820, Harlem, 1825 et Paris, 1828) figurant sur l'en-tête.

[583] La Société existe toujours. Place Saint-Germain-des-Prés à Paris. La Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale dispose de quatre Comités : Comité des Arts Mécaniques; Comité des Arts Chimiques; Comité des Arts Economiques; Comité d'Agriculture (voir : http://www.culture.gouv.fr/culture/cavaille-coll/fr/bas_sein.html). Au sujet de cet organisme, voir : CHASSAGNE, Serge, *Une institution originale de la France post révolutionnaire et impériale : la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale* dans *Histoire, Economie et Société*, vol. 8, n° 2, 1989, p. 147-165; BUTRICA, Andrew J., *Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, Preliminary Inventory of the Archives* dans *History and Technology*, vol. 6, n° 4, 1989, p. 325-334.

[584] Chaptal, Jean (Nojaret [Badaroux, Lozère], 1756 - Paris, 1832) Chimiste et homme politique français. Il a mis au point la "chaptalisation" (ajout de sucre au moût de raisin avant la fermentation afin d'augmenter la teneur en alcool du vin) et a développé l'industrie chimique en France, notamment en diffusant des méthodes de teinture et de blanchiment. La médaille de la la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale pour le commerce est à son effigie.

Dumas[585] (1765-1813), la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale bénéficie du patronage et de la présence massive de hauts fonctionnaires et de membres d'institutions étatiques. Véritable association de talents et d'intérêts, elle veut rester libre pour mieux refléter "l'esprit public" source de tout progrès[586]. Elle bénéficie très tôt du patronage de Napoléon I[er] et se donne les moyens de son rayonnement international. Elle est reconnue d'utilité publique le 21 avril 1824. Son but, comme l'indiquent les statuts, est "l'amélioration et le développement de toutes les branches de l'industrie française". Les fonds apportés par les cotisations des membres (membres ordinaires, qui paient une cotisation annuelle de 36 francs, membres à vie, qui versent un capital unique de 500 francs; membres perpétuels-donateurs, qui versent un capital de 1000 francs) sont utilisés 1° pour octroyer des prix pour l'invention, le perfectionnement et l'exécution de machines pour l'agriculture, les arts ou les manufactures; 2° introduire de nouveaux procédés en France; 3° répandre l'instruction technique, soit par la voie de l'impression et de la gravure, soit en faisant former des élèves dans les branches de l'industrie utiles à naturaliser ou à étendre en France; 4° faire des exposés pour juger le degré d'utilité qu'il est possible de retirer des inventions. Le bureau de la société est composé d'un président, 4 vice-présidents, deux secrétaires, un trésorier et deux censeurs nommés par un conseil d'administration. Ce conseil est de cent membres et comprend plusieurs comités (arts mécaniques, arts chimiques, agriculture, arts économiques, arts des constructions et des beaux-arts appliqués à l'industrie, commerce, emploi des fonds. La société décerne des grandes médailles, au nombre de six, une pour chaque catégorie. La face de la médaille représente un personnage illustre dans son domaine : Jean Goujon[587] pour l'architecture, Thénard pour l'agriculture, Ampère[588] pour les arts physiques, Chaptal pour le commerce, Prony[589] pour les arts mécaniques, Lavoisier[590] pour les arts chimiques. Il existe en outre des prix annuels avec affectation spéciale[591]. La Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale s'intéresse dès les débuts à la lithographie dès son introduction en France : le 20 octobre 1815, Godefroy Engelmann envoie quelques essais de lithographie, qui sont vivement appréciés.

Jobard participe au concours en 1828. C'est sans doute de cette époque que date le début de l'amitié entre Jobard et le baron Armand-Pierre Séguier [fig. 105], membre de la Société. L'objet du concours, est de récompenser différentes améliorations pour la technique de la lithographie portant sur les matières réparties en dix rubriques : le crayon, l'encre, le vernis d'encrage, les rouleaux, le dressage des pierres et les machines propres à cet usage, l'encrage mécanique, les presses, l'incision sur pierre, les retouches, le papier et l'encre lithographique. Jobard participe pour trois points : le dressage des pierres, l'incision sur pierre et l'autographie.Dans son rapport du concours, en 1828[592], le peintre Léonor Mérimée,

---

[585] Natif de Lyon, il est l'un des plus célèbres médecins de l'école de Montpellier.

[586] L'activité de la Société générale des Pays-Bas pour favoriser l'industrie nationale est uniquement bancaire.

[587] Sculpteur né en Normandie, vers 1510, mort à Bologne vers 1566. Il a collaboré avec l'architecte Pierre Lescot (1515-1578) au nouveau Louvre (façade des Caryatides).

[588] Ampère, André-Marie (Lyon, 1775-Marseile, 1836). Physicien et géomètre, professeur au Collège de France. Correspondant à l'Académie royale de Belgique à partir de 1825, il devient ami d'Adolphe Quetelet. En 1827, il définit les lois de l'électromagnétisme. Il donnera son nom à l'unité de mesure du courant électrique. Il contribue avec Arago à l'invention de l'électro-aimant.

[589] Prony, Marie-Riche, baron de (Chamelet [Rhône], 1755 - Asnières [Hauts-de-Seine], 1839). Ingénieur, il est chargé d'établir le cadastre général de la France en 1791, imagine le frein dynamométrique en 1821 et mesure avec Arago la vitesse du son dans l'air en 1822.

[590] Lavoisier Antoine-Laurent (Paris, 1743 - Paris, 1794). Chimiste et physicien, il énonce les lois de conservation de la masse et des éléments. Il est un des fondateurs de la chimie moderne. Il découvre la composition de l'air et de l'eau, le rôle de l'air dans la combustion et la respiration et effectue les premières mesures calométriques. Il fait partie de la commission chargée d'établir le système métrique. Fermier général à partir de 1778, il fait construire autour de Paris la barrière d'octroi, ce qui le rend impopulaire. Il est exécuté avec les autres fermiers généraux pendant la seconde Terreur.

[591] On trouvera un historique complet dans LAMI, O.E., *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels*, t. 8, [s.d, 1890 ca], p. 239-240.

[592] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, t. 27, 1828, p. 352-360.

secrétaire de l'Ecole royale des Beaux-Arts de Paris (rue des Petits-Augustins) explique les apports de notre lithographe.

Pour le dressage des pierres [rubrique 5 du rapport] :

En même temps que deux concurrens [le premier, anonyme, présente une meule mue par une rue hydraulique; François jeune, constructeur mécanicien à Troyes, propose une machine de son invention utilisée par l'imprimeur lithographe Montoux, de Paris], *en suivant l'indication de votre programme, perfectionnaient le dressage des pierres, M. Jobard, de Bruxelles, arrivait à un résultat parfait, en employant un moyen physique. Cet habile lithographe, ayant observé que la plus grande difficulté qu'on éprouve pour donner aux pierres un grain uniforme et le degré de finesse que l'on veut, provenait de ce que le sable ne peut se maintenir assez longtemps sur la pierre, il a imaginé, pour l'y retenir, d'y ajouter un mucilage visqueux, tel que l'empois. Cet ingénieux expédient, employé sous les yeux de votre Commission, l'a convaincue que ce moyen si simple abrège considérablement le dressage des pierres et le perfectionne. Il sera désormais employé avec la machine et en complétera les avantages. Ce n'est pas la seule découverte qui donne à M. Jobard des droits à une récompense distinguée*[593].

Pour l'incision sur pierre [rubrique 8 du rapport] :

Le troisième concurrent [après le lithographe français Knecht, qui présente un procédé non décrit qui a pour inconvénient de ne pas permettre les corrections et un anonyme qui n'explique pas son procédé], *M. Jobard, lithographe à Bruxelles, est le premier, du moins à la connaissance de la Commission, qui ait fait en lithographie l'application de la machine à graver de MM. Richer*[594], *et il a substitué le diamant à la pointe d'acier. Les résultats de l'emploi de cette machine se voient dans plusieurs dessins et cartes, notamment dans celles de la Corse et de la ville de Liége. Dans ce dernier plan, M. Jobard, avait à vaincre une difficulté, le grisage du plan d'une ville, où il faut conserver blanches les lettres en passant par-dessus. Cet artiste y est parvenu en couvrant de gomme épaisse les endroits à conserver. Lorsque la gomme est sèche, le diamant passage par-dessus sans l'entamer.*

La Commission doit observer que ces moyens, ainsi que celui à l'aide duquel M. Jobard *obtient des dégradations de teintes, sont connus et pratiqués depuis long-temps.*

Toutefois, la carte de Liège et celle de la Corse sont de très-beaux résultats, qui nous paraissent dignes des encouragements de la Société[595].

Pour l'autographie [rubrique 10 du rapport : papier et encre autographique] :

Sous le rapport de l'économie, le moyen employé dans l'autographie par M. Jobard *et par plusieurs de nos lithographes est préférable. Ils se servent pour cela d'un taffetas verni tendu sur un châssis en fer : ce taffetas, convenablement préparé pour recevoir l'écriture, peut servir pendant plusieurs années; car on efface avec la plus grande facilité la légère empreinte qui reste dessus après qu'on a décalqué l'écriture*[596].

Jobard propose aussi un perfectionnement pour un aspect qui ne figurait pas dans l'énoncé du concours :

M. Jobard vous a communiqué un moyen d'imiter les effets de l'estompe et du lavis : ce moyen a été également imaginé à Paris, et l'on en voit d'heureuses applications dans quelques estampes de la galerie d'Orléans, imprimées chez M. Motte, mais vous ne le connaissiez pas (1)

(1) L'effet de l'estompe se produit en frottant le dessin avec un morceau de flanelle ou un

---

[593] *Ibidem*, p. 354.

[594] Autre concurrent au concours, *Ibidem*, p. 357.

[595] *Ibidem*, p. 357.

[596] *Ibidem*, p. 359.

petit tampon de laine. On imite le lavis avec de petits tampons de laine plus ou moins chargés d'encre, de manière à produire sur la pierre des teintes faibles ou vigoureuses[597].

La Société conclut en remettait des médailles d'or à trois des concurrents qui ont fait des découvertes très utiles :

J'ai l'honneur de vous proposer de décerner à chacun d'eux une médaille d'or de première classe;

À M. Knecht, pour les perfectionnements [...] *dans la gravure par incision, et pour son procédé d'effaçage et de retouche;*

À M. Jobard, pour avoir apporté un perfectionnement important au dressage des pierres, en ajoutant au sable une matière mucilagineuse qui le retient indéfiniment; pour avoir donné le moyen de faire des retouches et celui d'imiter les effets du lavis et de l'estompe.

À MM. Chevalier [*sic* pour Chevallier] *et Langlumé, pour leur procédé d'effaçage et la description qu'ils ont publiée de plusieurs opérations de la lithographie.*

Sept questions n'ont pas été résolues et sont, à la fin de l'année 1828, remises en concours. Les prix, trop modiques, sont revus à la hausse.

Ainsi elle a l'honneur de vous proposer de porter
le prix pour la préparation des crayons à ..... 600 francs
Celui pour le vernis d'encrage, à 600
Pour les rouleaux, à..... 500
Pour l'encrage par un moyen supérieur au mode
usité et plus indépendant de l'adresse de l'ouvrier. 1,500
Pour la presse perfectionnée..... 2,400
Pour l'encre lithographique..... 800
Pour le papier autographique..... 400

Elle propose en outre d'ajouter deux nouveaux prix également importans aux progrès de la lithographie, savoir :

Un de 1,000 francs pour la correction de la lithographie par incision;

Un de 2,000 francs pour la combinaison de la typographie avec la lithographie dans les cartes géographiques.

Adopté en séance générale, le 3 décembre 1828.

Signé MÉRIMÉE, rapporteur[598].

Les conditions à remplir par les concurrents sont les suivantes[599] :

Celui qui aura obtenu un prix conservera la faculté de prendre un brevet d'invention, si l'objet en est susceptible.

Les modèles, mémoires, descriptions, renseignemens, échantillons et pièces, destinés à constater les droits des concurrens, seront adressés, franco de port, au Secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, rue du Bac, n° 42, hôtel de Boulogne. Ils doivent être remis avant le 1er mai de chaque année. [...]

Les étrangers sont admis à concourir; mais dans le cas où l'un d'eux aurait obtenu un prix, la Société conservera la propriété du procédé, à moins qu'il ne le mette à exécution en France, en prenant un brevet d'invention.

Les concurrens ne mettront point leurs noms à leurs mémoires; ils y mettront seulement une devise, et ils joindront aux modèles, mémoires ou échantillons un billet cacheté, renfermant la même devise, leur nom, et l'indication de leur domicile [...]

Adopté en séance générale, le 3 décembre 1828.

Parmi les signataires du règlement, on trouve le comte Chaptal, président, le comte de Lasteyrie, vice-président, et Jomard, secrétaire adjoint.

---

[597] *Ibidem.*

[598] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1828, p. 360. Voir en annexe 2.9 le texte publié dans l'énoncé du concours Arts Chimiques, XXV, Prix pour le perfectionnement de la lithographie.

[599] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1828, p. 59.

En 1829, Jobard envoie à la Société son compas excentrique pour tracer de petits cercles sur les pierres lithographiques (voir supra). Au début des années 1829 et 1830, la Société rappelle dans son *Bulletin*[600] la prolongation du concours (Voir annexe 2.9) : outre le prix pour le perfectionnement de la lithographie (en dix points), la Société propose un prix de 2000 francs pour le lithographe qui présentera les moyens les plus pratiques et les plus industriels pour le repérage des planches chromolithographiques. Jobard et Wittert y participent, nous y reviendrons au chapitre consacré à ce dernier.

Les résultats sont détaillés dans le *Bulletin* de décembre 1830, qui publie deux rapports, tous deux signés par Gaultier de Claubry[601].

Le premier concerne *le perfectionnement de la lithographie*[602]. Après un rappel de l'introduction tardive de la technique en France, des difficultés des débuts, l'auteur évoque les succès : la lithographie égale la taille-douce, et peut remplacer partiellement la typographie. Pour les trois premiers points du concours, les crayons, l'encre et le vernis d'encrage, aucun résultat n'est notable, de même que pour un rouleau d'encrage; pour l'encrage des pierres. Pour le 4^{e} point, le rouleau, il n'y a pas d'amélioration sensible. Pour le 5^{e} point, l'encrage des pierres, Edouard Knecht propose l'emploi d'une brosse au lieu d'un rouleau pour les pierres incisées, ce qui fait gagner un temps considérable. Pour le 6^{e} point, la presse, Mr Brisset propose une presse en bois amélioré mais qui ne permet pas l'usage d'un moteur, M. Engelmann propose à nouveau une presse en fer proposée en 1828 qu'il a terminée cette fois, et reçoit une médaille d'or de seconde classe pour l'ensemble de ses travaux, et M^{rs} François et Benoist proposent une presse à rouleau, elle aussi présentée en 1828, et qui est aussi utilisable pour la taille-douce. Ils remportent le prix de 2400 francs. Pour le 7^{e} point, différents papiers autographiques sont présentés, par quatre concurrents. Une médaille d'argent est accordée à M. Roissy, mais le prix de 400 fr. est accordé à Cruzel, lithographe du Ministère de la guerre. Pour le 8^{e} point, un procédé d'effaçage préconisé par Jobard n'est pas retenu car il présente des inconvénients (voir techniques, effaçage de la pierre). Aucun concurrent ne s'est présenté pour le 9^{e} point, la combinaison de la lithographie et de la typographie. Quant à la dernière rubrique, un manuel renfermant les meilleurs procédés et ustensiles, elle donne lieu à une médaille d'or de première classe, qui est décernée à Chevallier et Langlumé.

Le second rapport concerne le *concours sur l'impression lithographique en couleur.* Aucun lauréat n'est proclamé. Trois concurrents ont participé. Celui du premier consiste dans l'application sur la pierre de couleurs préparées d'une manière particulière, et dont l'effet est de ne pouvoir se confondre. Le deuxième concurrent applique les couleurs sur pierre incisée au moyen de petits morceaux de draps et de pinceaux coupés. Ce travail est long mais permet d'appliquer un grand nombre de couleurs. Le troisième concurrent emploie trois pierres différentes. La Société espère que ces essais pourront produire des résultats. La Société préconise quatre moyens : 1° diverses manières de préparer les parties de la pierre selon les couleurs à recevoir; 2° emploi de crayons d'une nature particulière pour tracer les diverses parties du dessin; 3° couleurs préparées de manière qu'elles puissent se repousser; 4° application de procédés analogues à ceux des fabricants de cartes à jouer.

En 1839, la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale lancera un concours pour la fabrication de pierres factices (*Le lithographe, Journal des artistes et des imprimeurs*, Paris, 1839, p. 325).

Mais à ce moment, Jobard a d'autres préoccupations et ne concourt plus.

---

[600] *Idem*, 1829, p. 47-48 et 1830, p. 8-9.

[601] Gaultier de Claubry est membre du conseil de salubrité publique.

[602] *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, 1830, p. 450-461.

5 Les publications

Maintenant que nous avons vu les différentes techniques utilisées par Jobard, nous pouvons, principalement grâce à la presse de l'époque, et avec l'aide de quelques ouvrages publiés sur la lithographie, notamment la monographie sur Madou, établir une chronologie des publications et tenter de déterminer quelles sont les différentes techniques utilisées pour chacune.

Pendant ses dix ans de carrière lithographique, Jobard se livre à plusieurs travaux de longue haleine, qu'il appelle "publications régulières", c'est-à-dire publications par livraisons. Ce type de publication est lancé par souscription, ce qui lui permet de mieux évaluer quel est le tirage raisonnable, et de le réadapter si nécessaire. La lithographie, procédé plus rapide que la taille-douce, offre moins de mauvaises surprises quant aux délais de réalisation et permet donc une plus grande régularité de parution. Parallèlement à ces travaux de longue haleine, Jobard imprime des planches isolées, le plus souvent en fonction de l'actualité, que l'on peut regrouper sous les catégories suivantes : portraits, romances, cartes et plans, actualités, reproduction d'art, et divers.

On notera que Jobard s'est plaint que ses travaux de qualité aient récolté moins de succès que ses publications pour le grand public. Il a donc tiré la conclusion qui s'imposait :

> *Nous n'avons jamais eu de succès que dans ce que nous avons fait de médiocre et à bon marché; dès que nous abordions les chefs-d'œuvres, nous ne trouvions plus de débit : telle pierre qui nous a coûté trois mille francs de dessin ne nous a pas rapporté vingt-cinq francs; telle autre nous coûtait vingt-cinq francs qui nous en rapportait dix mille, comme l'ont fait toutes les vues de Waterloo.*
>
> *Le talent d'un éditeur consiste à pressentir le goût et les besoins du public* (*Rapport*, II, p. 314).

Nous brossons ici les grandes lignes des publications en les replongeant dans leur contexte général. Chacune sera détaillée dans le Catalogue, qui présente aussi la "fortune critique" de ces publications en reprenant tous les articles de presse. Un graphique en fin de catalogue permet de visualiser l'évolution des publications par fascicules.

5.1 Les livres et "publications régulières"

Un document conservé aux Archives de La Haye nous apprend que c'est Jobard qui a imprimé les lithographies pour ***L'Histoire sainte*** de Charles Lecocq éditée par Casterman. Le 27 mars 1821, Jobard adresse un reçu de 300 francs pour 24 sujets d'histoire sainte (voir catalogue Jobard). Ceci prouve qu'à ce moment, Casterman ne pratiquait pas l'impression lithographique.

D'avril à novembre 1821 paraît la première publication par livraisons des associés Jobard et Goubaud. C'est un livre "ethnographique" : ***Voyage en Circassie***, par Taitbout de Marigny, vice-consul dans la Mer-Noire. C'est la première série de lithographies de paysages qui est publiée en Belgique

Ensuite, de juillet 1821 à mars 1824 sort des presses ***Fastes Belgiques***, *ou Galerie lithographique des principaux actes d'héroïsme civil et militaire et des faits mémorables qui appartiennent à la nation belge depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par Charles Lecocq et Frédéric de Reiffenberg. C'est la deuxième édition par livraisons de la Chalcographie royale. La première planche lithographe représente la bataille de Waterloo

d'après le tableau d'Odevaere[603]. La deuxième planche, le portrait de S.M. *Guillaume Ier, Roi des Pays-Bas* [fig. 106], est une copie du tableau de Joseph Paelinck. Le *Journal de Bruxelles* rappelle, dans un long article le 18 juillet 1821, que la peintre honore la patrie, puis adresse ses félicitations à l'imprimeur pour le soin, l'exactitude et la vérité du travail. Le texte est dans les deux langues nationales. Les artistes qui collaborent au projet sont Odevaere, Paelinck, Van Brée, Ducq, Innocent Goubaud, et Bruno Renard. Le projet remonte à 1817 et avait été soumis à Guillaume Ier, mais on envisageait alors la taille-douce pour les illustrations, ce qui nécessitait un investissement que ne pouvaient assumer les éditeurs. La lithographie permet de lancer l'entreprise.

À la fin de 1821, une troisième édition est entamée, sous la direction de l'architecte Plou[604], ***Recueil d'ornements d'architecture***. L'ouvrage, qui doit compter 10 ou 12 cahiers de quatre feuilles, est destiné aux connaisseurs, mais aussi aux peintres, sculpteurs ornemanistes, aux plafonneurs et à tous ceux qui réalisent des travaux dans le goût néo-classique. Cette publication ne semble pas avoir été menée jusqu'au bout.

Au même moment, Jobard annonce une édition ambitieuse, qui sera, après les *Annales générales des Sciences physiques*, la deuxième grande publication régulière due à la lithographie en Belgique : c'est le ***Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas***. La première livraison sort de presse début janvier 1822, et l'ouvrage paraîtra avec une bonne régularité puisque la 34e et dernière livraison sortira en août 1825. Cette publication se révélera un succès commercial : elle rapporte 300.000 francs à Jobard (JOBARD, *Rapport*, II, p. 277). Elle s'inspire des lithographies du général Bacler d'Albe[605]. Directeur, en France, du bureau topographique puis chef des ingénieurs géographes, Bacler est lui-même peintre de paysages et de batailles, ainsi que lithographe et graveur de cartes géographiques. Les *Souvenirs pittoresques* de Bacler d'Albe ont été édités en deux tomes par Engelmann, le premier tome à une date indéterminée, le second tome (campagnes d'Espagne) [fig. 107] vers 1823 [606]. L'auteur des textes du *Voyage pittoresque* édité par Jobard est Jean de Cloet[607], auteur d'ouvrages de rhétorique et de géographie. La première livraison comprend six planches destinées à attirer un large public : deux sujets pittoresques : la grotte de Han et une kermesse dans les Ardennes; deux sujets bruxellois à haute connotation historique, le château de Laeken et la porte de Hal; deux sujets napoléoniens, le village de Waterloo et la ferme de la Belle-Alliance (Napoléon, mort le 5 mai 1821, compte encore de nombreux fidèles). Les planches sont de Madou et de Kreins. Elles forment quatre volumes dont les deux premiers se composent de vues recueillies par le général Anton de Howen[608], officier au service des Pays-Bas. Ces dessins [fig. 108] sont aujourd'hui conservés par la Société archéologique de Namur; principalement deux carnets, 14,5 x 22,5 cm et un calepin en maroquin vert, 9 x 18 cm totalisant 144 dessins à l'encre rehaussés de lavis sépia et de

---

[603] *Le prince d'Orange blessé à la bataille de Waterloo.* Ce tableau est aujourd'hui conservé au Palais de la Nation.

[604] Il est l'auteur du grand amphithéâtre d'anatomie de l'université de Liège (*Journal de Bruxelles*, 21 décembre 1821).

[605] Bacler, Louis-Albert (baron) (Saint-Pol [Pas-de-Calais], 1761 - Sèvres [Hauts-de-Seine], 1824). Général de brigade sous Napoléon. Directeur du bureau topographique puis chef des ingénieurs géographes (*LAROUSSE XIXe*, vol. 2, p. 32; BÉRALDI, Henri, *Les Graveurs du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes*, t. 2, 1886, 84-85).

[606] HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 113.

[607] de Cloet, Jean (Bruges, 1790 - Waulsort [château de Freÿr], 1855). Contraint de suivre Napoléon; il est enrôlé dans l'artillerie. Il revient dans son pays après la chute de l'Empire. Précepteur du fils du duc de Beauffort puis, à la mort de celui,-ci administrateur de son domaine de Freÿr.

[608] de Howen, Otto (ou Anton) (Reval [Estonie] ou Mittau [Lettonie], 1774 - Nimègue [NL], 1848). Il s'engage dans l'armée hollandaise en 1799 et devient colonel en 1809. Lors de l'annexion de la Hollande, en 1810, il passe au service de la France. Il est cantonné à Namur de 1816 à 1830. Pendant sa période namuroise, il voyage dans toute la Belgique, probablement pour surveiller la restauration et la construction des forteresses. Il semble avoir joui d'une grande considération auprès de Guillaume Ier, comme militaire mais aussi comme artiste.

blanc de plomb. Quelques dessins de l'officier avaient déjà fait l'objet d'une édition : son voyage à la grotte de Han en 1818 est publié par l'imprimeur Gérard, de Namur, qui édite un petit recueil de douze eaux-fortes sous le titre *Vues pittoresques des bords de la Meuse depuis Namur jusqu'à Dinant; du Trou de Han, et des environs de Rochefort; par un officier d'artillerie* (sans date, peu après 1818. En 1826, le Namurois Isidore Joseph Rousseaux publiera douze vues lithographiées d'après de Howen). Jobard commence à publier à partir de janvier 1822 les livraisons sous le titre *Voyage pittoresque*[609] *dans le Royaume des Pays-Bas.* Nous ne disposons malheureusement pas d'archives indiquant comment Jobard et de Howen sont entrés en contact. Le général habite Namur depuis 1816, il y sera domicilié jusqu'en 1830. On peut donc supposer que de Howen ayant vu des productions de la lithographie royale - peut-être le *Voyage en Circassie* dessiné par Madou -, il fit à Jobard la proposition d'éditer ses dessins, à moins que Jobard n'ait pris contact avec le général après avoir vu la publication de Dieudonné Gérard ?

On ignore quels étaient les accords financiers éventuels entre le dessinateur et l'éditeur. Selon Norbert Bastin, le général de Howen avait pris des précautions pour faire valoir ses droits en cas de copie illicite : certaines œuvres portent deux signatures, une au bas de la feuille et une seconde à l'intérieur du dessin. Cette façon de signer, empêchait les lithographes de s'attribuer le dessin original (BASTIN, Norbert (avec la collaboration de Jacqueline DULIÈRE), *Namur et sa province dans l'œuvre du général de Howen (1817-1830)*, Crédit communal de Belgique, 1983 [dorénavant cité BASTIN], p. 22). Mais si cette manière de signer facilite la preuve de paternité en cas de copie, elle ne rend évidemment pas la copie en lithographie impossible. Il semble bien que l'édition du *Voyage pittoresque* n'ait pas fait l'objet d'un contrat précis avec l'auteur des dessins, qui les a mis à la disposition de Madou. La propriété intellectuelle n'est pas encore le souci de Jobard... et le nom du dessinateur n'est pas mentionné, bien qu'il ait fourni la moitié des vues du premier volume et environ le tiers du deuxième volume ! Dans des tirages ultérieurs, cette omission sera réparée, probablement suite aux plaintes du dessinateur. Un article paru en 1822 laisse entendre que le général est alors satisfait de la publication.

Les dessins du général de Howen constituent une excellente matière première : la formation d'artilleur de l'officier a favorisé ses qualités d'observation et de précision et sa bonne évaluation des distances. Mais ces croquis ne se bornent pas à des relevés topographiques d'intérêt purement militaire; ils sont agrémentés de scènes anecdotiques.

Dans les premières lithos, Madou est encore peu expérimenté : il n'inverse pas le dessin pour la copie et ne parvient pas toujours à restituer la vie qui règne dans les dessins du général de Howen. Ces maladresses sont bien visibles dans la planche 6 du premier tome, *Kermesse dans les Ardennes* :

> *Le lithographe n'est pas arrivé à rendre la poésie du dessin primitif, en dépit de quelques modifications peu importantes comme les gallinacés qui picorent à l'avant-plan gauche, à quelques pas d'un couple amoureux qui s'est écarté de la foule des paysans. Les silhouettes féminines qui dansent ont perdu la grâce des précédentes, le violoniste est devenu gaucher, les pentes des toits se sont raidies, les colombages sont devenus uniformes, la potence a disparu et le joli auvent qui semblait crouler sous le chaume à droite est devenu un banal hangar* (BASTIN, *de Howen*, p. 326) [fig. 109].

Petit à petit Madou s'affranchit. Il rectifie les dessins du général, notamment au niveau d'une perspective parfois trop sommaire, et complète les dessins par des ajouts ou des substitutions de personnages (ainsi un cavalier remplace avantageusement deux piétons, et un noble vieillard et une jeune fille avenante prennent la place d'un ouvrier). Ces premiers travaux de Madou témoignent déjà de son sens de l'observation. Les progrès sont rapides si l'on compare les planches du *Voyage en Circassie* et celles de la *Vie de Napoléon*. Jobard

---

[609] Voir chapitre 2 : les récits de voyages pittoresques. En 1829, Jobard lithographiera la couverture de brochage de Jean DE CLOET, *Relation d'un voyage de Bruxelles à Vienne, Prague et Carlsbad*, édité par H. Remy, Bruxelles. Il s'agit d'un opuscule à faible tirage non destiné à la vente.

ingénieur de formation et honnête dessinateur n'est d'ailleurs pas étranger à cette prompte évolution par les perfectionnements qu'il apporte à la préparation et à l'impression de la pierre.

Jobard utilise une technique d'édition ingénieuse : flattant la fierté des propriétaires, il leur propose de fournir eux-mêmes les notices historiques de leur propriété.

> *MM. les propriétaires de châteaux, monumens, fabriques, etc., compris dans le* Voyage Pittoresque, *feront bien de préparer une notice historique sur lesdites planches; ce soin qui leur est facile, aidera la rédaction du texte : il en écartera les erreurs qui, involontairement, pourraient s'y glisser et rendra l'entreprise de M. Jobard plus complète et plus intéressante. Ces notices devront être remises aux porteurs de la 19^{me} livraison, ou par l'entremise des divers libraires chez lesquels les souscriptions sont faites, avec les noms des souscripteurs que M. Jobard s'empressera de citer. Le tout franc de port. R.* (*Journal de Bruxelles*, 9 septembre 1823).

Jobard réitère la proposition deux mois plus tard :

> *Quelques-uns d'entr'eux ont eu l'obligeance de répondre à notre demande, et pour ne pas faire attendre plus longtemps MM. les souscripteurs, nous nous sommes décidés à imprimer de suite ces notices, et les autres à mesure qu'elles nous parviendraient, sans nous astreindre à l'ordre dans lequel ces vues ont été publiées.* [...] *Chaque notice occupera une ou deux pages in-4°, et portera le numéro de la vue à laquelle elle sert d'explication, en sorte que MM. les souscripteurs pourront à leur choix faire relier le texte en regard des planches, ou dans un volume séparé. Chaque centurie sera terminée par une table raisonnée des matières.*
>
> *Les premières notices paraîtront avec la prochaine livraison. Nous prions de nouveau MM. les propriétaires de châteaux, usines, etc. qui ne nous ont pas encore envoyé de notice, de vouloir bien concourir par un prompt envoi à l'exécution de ce plan, qui nous a paru le plus avantageux pour MM. les souscripteurs.*
>
> *Ce texte sera délivré gratis.* JOBARD (*Journal de Bruxelles*, 6 décembre 1823)

La proposition semble avoir du succès, car Jobard se voit obligé de faire payer les frais de port aux fournisseurs de notices !

> *AVIS*
>
> *Le grand nombre de notices que je reçois relativement au* Voyage pittoresque, *m'occasionnant de trop grands frais, je suis forcé de prier messieurs les propriétaires qui veulent bien concourir à l'achèvement de cette entreprise de joindre à leur complaisance celle d'affranchir leurs lettres et paquets* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 23 mars 1824).

L'intérêt de la publication s'en ressent positivement :

> *Les souscripteurs au Voyage pittoresque doivent voir avec plaisir que M. Jobard tient cinq fois plus qu'il n'avait promis dans son prospectus, car il n'avait annoncé qu'une feuille de description par cahier et il en donne six.*

Jobard ajoute quelques planches d'intérêt industriels et des propriétés de chefs d'entreprise, ce qui contribuera certainement à lui procurer des relations utiles dans sa carrière industrielle.

Bien conscient des améliorations qu'il apporte à la qualité de ses publications, il veille à ce qu'en subsistent des traces :

> *La Chambre reçoit l'hommage de deux livres, qui ont pour titre* [un livre d'un autre éditeur] *et Voyage pittoresque dans les Pays-Bas, 3^{me} livraison. Dépôt à la bibliothèque avec mention au procès verbal* (*Journal de Bruxelles*, 12 mars 1823).

Jobard est, nous l'avons vu, un fidèle de l'Empire : il publie à partir de 1823 et jusqu'en 1825 ***La Vie de Napoléon***. Rédigée par une Société de gens de lettres sur les nouveaux documens dictés et corrigé à Ste Hélène par Napoléon même. Il s'agit d'une réduction des planches illustrant l'ouvrage d'Arnault, que l'on applique au texte de Gréban de Saint-

Martin[610]. Madou ajoute, à la suite des gravures qu'il a dû interpréter, des planches de sa composition[611].

Le succès des vues topographiques incite à poursuivre l'exploitation du filon "pittoresque" et une autre série paraît parallèlement, durant l'année 1824 ***Vues pittoresques des environs de Trèves***.

L'époque des étrennes est l'occasion d'intercaler des éditions plus ponctuelles, comme l'***Almanach belge pour l'année 1824***, avec une illustration de Madou représentant "le nouveau Midas" (*Journal de Bruxelles*, 8 janvier 1824).

En 1824, Guillaume-Philidor van den Burggraaff devient un concurrent sérieux pour Jobard :. La presse est très élogieuse pour sa *Collection des anciennes portes de Bruxelles et autres vues remarquables* (*Journal de Bruxelles*, 17 février 1824). Est-ce par réaction contre la concurrence ? Au printemps de la même année, Jobard se lance dans l'illustration de la traduction d'un best-seller britannique, ***Description géographique, historique et commerciale de Java et des autres îles de l'Archipel indien***, par MM. Thomas Stamford Raffles[612], ancien gouverneur à Batavia en 1811, et John Crawfurd, ancien résident à la cour du sultan de Java (*Le Courrier des Pays-Bas*, 21 mars 1824). Cet ouvrage [fig. 110] est la première traduction en français de l'intéressante combinaison des travaux des deux principaux écrivains ayant traité de Java pendant l'occupation britannique. Les Anglais avaient pris le contrôle administratif des colonies hollandaises pendant que les Hollandais étaient préoccupés par les guerres napoléoniennes. Raffles était un lieutenant-gouverneur. Il a libéré les Javanais de la tyrannie des méthodes d'agriculture imposés par les Hollandais et a introduit des principes d'économie libérale. Il a étudié la culture de Java et a découvert et restauré le grand temple bouddhiste de Borobudur. En 1815, les îles repassent sous le contrôle hollandais et Raffles revient en Angleterre. Son histoire de Java y est publiée en 1817. John Crawfurd a résidé longtemps à Java, et son *History of the Indian Archipelago* est la seconde source de l'ouvrage bruxellois, qui comprendra 12 livraisons et sera terminé en juin 1825. L'éditeur est Hippolyte Tarlier[613], à qui l'on devra plus tard la fastidieuse édition de l'*Almanach du Commerce et de l'Industrie*. Ce jeune libraire, âgé de 23 ans, vient de s'établir rue de l'Empereur. Tarlier semble nouer des liens d'amitié ou du moins d'estime mutuelle

---

[610] Voir catalogue Jobard.

[611] HYMANS, Henri, *Madou (Jean-Baptiste)* dans *Biographie Nationale*, t. XIII, Bruxelles, 1894-1895, col. 27.

[612] Raffles, Thomas Stanford (sir) (né à bord d'un navire, en 1781 - Londres [GB], 1826). Fondateur et administrateur de Singapour. Il y alla pour travailler pour la Compagnie des Indes. Lieutenant-gouverneur de Java en 1811, il y reste jusqu'en 1816, donnant l'exemple d'une bonne administration. En 1817, il publie *History of Java* (2 vol. in-4°); En 1818, il est nommé gouverneur d'un fort à Sumatra, poste qu'il occupe jusqu'en 1824. (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 13, 1875, p. 633).

[613] Tarlier, Hippolyte (né à Douai en 1801). Libraire, Il travaille d'abord dans sa ville natale, chez son père, rue Bellain, puis exerce ses activités à Paris, et s'installe à Bruxelles en 1822 : *Nouvel établissement de librairie. A mesure que le cercle des connaissances s'agrandit les établissemens qui en sont le précieux dépôt, ne peuvent qu'inspirer le plus vif intérêt.* [...] *H. Tarlier, avantageusement connu à Paris, et qui a formé les rapports les plus intimes avec des libraires recommandables de la capitale de la France, s'empresse d'annoncer que son établissement est rue de l'Empereur, n° 815, où l'on trouvera tout ce qui concerne la librairie moderne, et où l'on pourra se procurer au prix le plus raisonnable les meilleurs ouvrages, tant nationaux qu'étrangers* [...] *On trouve chez lui les Fastes universels* [...] (Journal de Bruxelles, 22 mai 1822). Le recensement (1816, 7B, supplément) signale qu'il s'installe rue de l'Empereur, 815, le 7 octobre 1822, âgé de 21 ans (date de son établissement dans la ville). Le *Journal de Bruxelles* du 21 octobre 182 signale qu'il vend moins cher qu'à Paris Tarlier édite en livraisons l'*Histoire naturelle* de Buffon (*Journal de Bruxelles*, 6 juillet 1823) et publie une *Bibliothèque médicale.* : *Le succès de cette entreprise fait sûrement sentir à M. Tarlier, qu'à part ses lettres de naturalisation, il doit à notre commerce typographique, d'autres preuves d'indigénat. On attend de lui et des moyens qu'on ne lui conteste pas, qu'il s'unira aux intérêts de notre librairie nationale et contribuera par la direction qu'il doit donner à ses entreprise, à paralyser les spéculations étrangères qui pèseraient sur notre sol, si nos typographes, tous nos typographes, ne s'entendaient pour rendre nuls les essais cupides de certains voisins importants. On trouve chez M. Tarlier le journal anecdotique de Mme Campan* (Journal de Bruxelles, 10 décembre 1824). Associé en 1827 des frères Laurent avec lesquels il publie quelques volumes de la *Collection des Poëtes français modernes*. En 1828-1829, il publie avec Jules Boquet, Français établi à Bruxelles et principal concurrent des Laurent, les œuvres de Béranger (GODROID, p. 92, note 15).

avec Jobard, car il sera le témoin de l'acte de naissance de deux de ses enfants, Thérèse en 1826 et Alphonse en 1831. Le traducteur, Joseph Marchal, est le *savant bibliothécaire* qui fit quelques essais de lithographie avec Karl Senefelder et était parti en 1819 pour les Indes néerlandaises. Dès son retour de Batavia, il entame la traduction de Raffles et Crawfurd.

La cadence ne se ralentit pas. En août 1824 débute l'***Armorial du royaume des Pays-Bas***, publié par M. de Neufforge. C'est un recueil d'armoiries [96.5a et b] des familles nobles du royaume, destiné aux nobles, bien sûr, mais aussi aux amateurs de l'histoire généalogique des familles habitant les provinces qui forment le royaume des Pays-Bas. Le nouvel état existe depuis moins de dix ans, et doit se forger une identité. L'armorial permettra de savoir à qui le Roi a accordé des lettres de noblesse, quelles sont les familles admises aux ordres équestres, ainsi que les familles nobles sous les prédécesseurs de Guillaume I[er]. Le *Courrier des Pays-Bas* du 4 février 1825 assure que *aucun soin ne sera épargné pour perfectionner le dessin des écussons. Les griffes, et les langues des lions et autres animaux seront soigneusement distinguées lorsqu'elles se trouvent d'un autre émail que les corps* et le *Journal de Bruxelles* du 4 juin 1825 précise que Buffon a été consulté constamment. La 9[e] livraison paraît en janvier 1827. Hélas, le chevalier de Neufforge meurt en 1828; sa mort laisse la publication inachevée, loin des 25 livraisons promises.

En 1825, le lithographe tournaisien Antoine Dewasme s'installe à Bruxelles. Il récoltera les fruits de la formation donnée par Jobard a plusieurs lithographes, ce qui suscitera une rancune terrible de Jobard envers celui qu'il estime intrigant et profiteur (nous devélopperons ce point au Chapitre 4).

Encouragé par ses progrès techniques, Jobard peut envisager un nouveau type de publication, qui exploite les potentialités du médium : la liberté de dessin apparente l'estampe à un dessin au crayon, puisque l'impression respecte le crayon lithographique dans ses moindres détails. ***L'Art de dessiner le paysage d'après nature***, par un certain Sasse[614], que l'on dit "artiste anglais" paraît d'octobre 1824 à janvier 1825 (au moins). C'est un ouvrage destiné à servir de modèle aux dessinateurs. Les enseignants y trouveront des modèles si bien soignés qu'il est impossible de différencier la lithographie du dessin original, dit le *Journal de Bruxelles* du 9 octobre 1824, qui donne un aperçu de l'ouvrage : *il comprendra tout ce qui peut entrer dans la composition d'un paysage, tel que les arbres, les rochers, l'eau et les chutes, les figures d'hommes et d'animaux, les bâtiments de terre et de mer, les premiers plans et les lointains, etc., etc. Les derniers cahiers serviront à démontrer les grands effets de la lumière et les moyens de la produire*. Le quotidien précise que l'auteur a su éviter le défaut commun à toutes les lithographies, défaut qui consiste à présenter les touches dans le sens contraire de la main[615].

Souvenirs de Bruxelles est un cahier de douze lithographies par Madou, dont la première livraison est sortie le 18 novembre 1824 et appartient au genre des keepsakes. La série complète, avec page de titre sera publié par "Jobard Frères, à Bruxelles et Amsterdam", sans date, mais donc après le départ de Joseph-Ambroise et probablement pour les étrennes de décembre 1827.

Bas-reliefs de Flaxman. L'Iliade d'Homère est une publication particulière car elle a été réalisée en 1825 par le procédé de la diagraphie. L'auteur des planches est Jobard lui-même, qui ne voulait communiquer son invention à personne.

Costumes Belgiques, civils, militaires et religieux est dû à la collaboration de plusieurs dessinateurs. La publication dure de 1825 à 1830 [fig. 111]. La justesse des costumes est assez relative.

---

[614] Il pourrait s'agir du peintre Richard Sasse (1774-1849).

[615] L'inversion peut, effectivement, être source de difficultés. Un droitier, par exemple, réussit mieux ses hachures obliques descendant de droite à gauche que celles descendant de gauche à droite. Voir à ce sujet LANTHONY, Philippe, *Les peintres gauchers*, Paris, L'âge d'homme, 1992.

Arrivé à la fin du *Voyage pittoresque*, Jobard veut poursuivre la thématique : il embraie, de 1825 à 1830 avec une "suite", ***Châteaux et Monuments des Pays-Bas*** [fig. 112]. Prudent et diplomate, il demande au *Courrier des Pays-Bas* de signaler sa "loyauté fédérale" : *On nous prie de faire connaître que la collection que nous annonçons sera composée d'autant de vues des provinces septentrionales que des méridionales. Quoique les cahiers paru [sic] jusqu'ici n'aient pas offert cette égalité de partage, l'éditeur s'engage à la faire exister* (17 mai 1826). Jobard écoulera une partie des planches invendues en constituant de nouveaux albums reprenant des planches du Voyage pittoresque et de Châteaux. Il imprime pour ces albums de nouvelles pages de titre : ***Vues de La Haye*** ou ***Vues de Belgique***[616].

La 3e édition de **DUPIN, Charles, *Voyage dans la Grande-Bretagne***, publiée par L. A. Paulmier et Jobard, Bruxelles, à la lithographie royale, débute en 1826. En janvier 1827, Paulmier cède à Jobard les droits d'édition. Les illustrations sont l'œuvre de Jean-Baptiste Collon, ce sont des gravures en creux sur pierre.

Œuvres de Canova, exécuté en 1826 (et 1827 ?), est une contrefaçon de l'édition du Parisien Audot, dont l'employé Réveil avait exécuté les planches. Ce sont des dessins au trait, probablement exécutés par diagraphie.

La première livraison d'une autre contrefaçon d'un livre publié par Audot (à moins que Jobard n'ait conclu un accord avec lui ?), l'***Herbier général de l'amateur***, paraît en décembre 1826. Un fascicule de six planches coloriées devait paraître tous les quinze jours, mais la presse n'a fait écho qu'au premier (*Le Courrier des Pays-Bas*, 28 décembre 1826).

MOREAU, Charles, *Fragmens et ornemens d'architecture* est plus que probablement une contrefaçon d'un ouvrage paru à Paris en 1800.

La revue ***Le Manneken***, en 1827 est suivie de ***L'industriel ou Revue des revues***, de 1828 à 1831. Publiées par Jobard, qui réalise lui-même la plupart des planches lithographiques, ce sont des revues littéraires, industrielles et politiques. Avant la révolution, la teneur est à la fois satirique et industrielle [fig. 113 a-b], ensuite, comme le changement de nom l'annonce, la revue devient uniquement un état des nouveautés industrielles.

Plutarque des Pays-Bas, ou Vies des Hommes illustres de ce royaume, précédées d'une introduction historique par J. Adar, est une série éditée par Laurent Frères, pour laquelle Jobard fournit les lithographies.

***Musée de peinture et de sculpture*, par Réveil**, publié en neuf livraisons en 1828, semble plutôt une diffusion de l'édition d'Audot, mais il n'est pas impossible qu'il y ait eu un accord d'édition entre Jobard et son confrère parisien.

En conclusion de cet aperçu des publications par livraisons de Jobard, on peut relever le soin qu'il apporte à l'exactitude (hormis les costumes, plus fantaisistes), mais surtout sa correction envers les souscripteurs, du moins si l'on en croit les journaux de l'époque : il respecte les conditions annoncées et les modifications ne s'appliquent qu'aux nouveaux souscripteurs en cours de publication : il ne change pas les règles en cours de partie comme le font des confrères moins scrupuleux. Que ce soit pas amour-propre ou par crainte de perdre des clients, *il n'hésite pas à revenir sur ses pas et s'il voit une planche qui lui semble rompre l'accord qui existe entre les autres, il a pour première pensée de la remplacer et il le promet au public* (Journal de Bruxelles, 11 septembre 1822).

En ce qui concerne les livres, l'*Exploration scientifique de la grotte de Han*, en 1822, ouvrage de Jean Kickx et Adolphe Quetelet, marque probablement le début d'une collaboration fructueuse entre ce dernier et Jobard, à qui il fournira plusieurs textes. La production de l'atelier de Jobard est assez variée : ouvrages touristiques (guides, promenades), artistiques (dessin, géométrie, perspective), sportifs (équitation, billard), historiques (sujets napoléoniens).

---

[616] Il existe un exemplaire de ces deux albums au Cabinet des Estampes (KBR).

5.2 Les lithographies isolées

Comme les livres, les lithographies isolées concernent des sujets très variés, tirant profit des modes et de l'actualité.

5.2.1 Les portraits

Les premiers portraits réalisés par Jobard étaient les frontispices des *Annales générales des sciences physiques* et représentent des savants : A. von Humboldt, Lacépède... Ils avaient visiblement pour but d'afficher la dimension européenne de la publication, en présentant des sommités scientifiques, au niveau mondial, de l'époque. Ces premiers portraits étaient techniquement assez pauvres, et une part de cette mauvaise qualité est probablement due au mauvais matériel (crayons, papier, pierres mal grainées). Mais petit à petit, nous l'avons vu aussi pour les frontispices des *Annales*, on sent poindre de petites audaces chez le lithographe qui essaie d'obtenir des effets plus variés.

Une fois Jobard établi à son compte, dans un premier temps, les portraits sont un bon moyen de courtisanerie : les portrait de membres de la famille d'Orange, comme Marianne, princesse des Pyas-Bas, ornent plusieurs "publications régulières". Certains font l'objet de tirages à part [fig. 114].

Une fonction importante de la lithographie est de donner un visage à tous ceux qui font l'actualité : personnalités politiques, militaires, religieuses (les portraits de papes ont beaucoup de succès), auteurs littéraires, savants et gens de théâtre. Pour les personnages historiques, notamment ceux dont une biographie est publiée, les portraits sont réalisés à partir de tableaux ou de taille-douces; pour les contemporains, ils peuvent être pris sur le vif. Mais la ressemblance n'est pas toujours au rendez-vous.

5.2.2 Les romances

Les partitions musicales de Jobard ont été produites de la fin de l'année 1821 au début de l'année 1825 [fig. 115]. Dès la première partition annoncée dans la presse, le *Journal de Bruxelles* du 2 octobre 1821 remarque que *M. Jobard excelle déjà dans la composition des lettres, des mots et des phrases lithographiés; il y a des morceaux qu'on croirait sortis des presses d'une imprimerie bien soignée.*

À la fin de l'année 1823, il faut relever un recueil de romances particulier :

> *Etrennes d'Euterpe, cahier à couverture étrusque, contenant 12 romances choisies pour piano et harpe, avec leurs frontispices lithographiés par Madou. Prix 15 francs.*

Une petite explication s'impose quant à la "couverture étrusque" des romances proposées pour les Etrennes : quand on parle d'étrusque, on entend orange sur fond noir. il s'agit en fait davantage d'une imitation des vases grecs "à figures rouges". Les fouilles à Pompéi et d'Herculanum, un demi-siècle auparavant, ont stimulé la redécouverte de l'art grec et romain, qui ont eu une influence considérable sur l'art de la fin du XVIII[e] siècle. On pensera par exemple à la salle à manger de la Malmaison, de Percier et Fontaine, décorée de figures à l'antique par le peintre Laffitte. Ce type de décor a connu également un certain succès à Bruxelles dès la fin du XVIII[e] siècle. Un bel exemple est celui des papiers peints de l'hôtel d'Ursel[617] [fig. 116][618].

---

[617] WISSE, Geert, *Les papiers peints provenant de l'hôtel d'Ursel* dans *Maisons d'hier et d'aujourd'hui*, n°105, mars 1995, p. 30-39. *Le Murmure des murs*, quatre siècles d'histoire du papier peint, catalogue d'exposition, Galerie CGER, Bruxelles, 1997, p. 34-36.

En 1816, Lasteyrie avait présenté un premier essai de chromolithographie, un "étrusque à fond noir et rouge", dont les repérages n'était pas encore parfaits. Et en 1819, Aloys Senefelder publiait un *Dessin dans le genre étrusque* dans le supplément de son ouvrage *L'art de la lithographie : Collection de plusieurs essais en dessins et gravures pour servir de Supplément à l'Instruction pratique de la lithographie.*

La lithographie de Jobard - qu'il a peut-être dessinée lui-même ? Elle n'est probablement pas de Madou - fait donc appel à un type d'illustration bien connu par la mode des décors intérieurs. Elle est probablement obtenue simplement par une impression en noir avec réserves des figures, sur papier orange. Sans doute a-t-il utilisé le procédé "dessin blanc sur noir".

5.2.3 Les cartes, plans et vues de ville

La cartographie et les vues topographiques profitent des changements urbanistiques, et constituent une part importante des publications, surtout de 1823 à 1830.

Jobard dessine lui-même en 1823 un document original, le ***Panorama de la Madeleine***, qui présente une vue de cette rue bruxelloise commerciale [fig. 117]. Ce dessin urbanistique correspond bien à sa formation pour le dessin technique, mais il l'agrémente de véhicules et de personnages. Il est vendu, "roulé en spirale dans un étui cylindrique très-élégant", au prix de 16 fr.

Cartographie et actualité se conjuguent dans une édition de cartes de la Hollande en 1825: un ouragan dans la nuit du 3 au 4 février a fait monter les eaux de Rotterdam à la hauteur record à laquelle elles étaient parvenues durant l'hiver 1775-1776. Des marées exceptionnelles du 3 au 5 février provoquent la rupture de digues, qui occasionnent la perte du bétail des habitants du Nord des Pays-Bas. De longs articles dans la presse évoquent le sort navrant de milliers de sinistrés qui ont tout perdu, ce qui déclenche un vaste mouvement de solidarité : des collectes d'argent et de vêtements sont organisées dans tout le pays. La lithographie est utilisée pour la récolte de fonds[619].

Il faudrait sans doute mettre en rapport l'évolution de la cartographie et celle de la statistique sociale, qui naît sensiblement à cette époque. Charles Dupin, dans sa *Carte de la France éclairée* (Paris, 1824), est le premier à utiliser des couleurs différentes pour montrer le développement de l'éducation dans les différentes parties de la France. Les cartes muettes - Jobard en publie à partir de 1825 - sont utiles dans l'enseignement, mais le sont aussi pour le voyageur de commerce, qui peut y noter uniquement les informations qui lui sont utiles.

Une innovation en 1827 : il s'agit d'une carte du ciel à système, en "pop up" réalisée par un certain Midy.

Jobard publie plusieurs plans de villes : Liège [fig. 118], Louvain...

En 1830, Jobard édite une *Carte physique et routière de la Belgique dédiée au Duc de Nemours Roi des Belges.* La tournure des événements politiques change ? Qu'à cela ne tienne ! Il suffit de changer la dédicace ! *Carte physique et routière de la Belgique dédiée à Léopold I^er^ Roi des Belges. ...*

---

[618] Il est difficile de dire combien de temps ce type de décor a été conservé. Le goût romantique appréciant le primitivisme dans l'art, il est possible que de tels décors aient perduré.

[619] On se souviendra qu'une des premières lithographies fut réalisée dans le même but : Après l'incendie de la ville bavaroise de Neuötting en 1797, Aloys Senefelder dessina une partition musicale avec une vignette représentant une maison en flammes. L'éditeur demandait de venir en aide aux sinistrés (HENKER, Michael, SCHERR, Karlheinz & STOLPE, Elmar, *De Senefelder à Daumier : les débuts de l'art lithographique*, Munich, Haus der Bayerischen Geschichte & Paris, Fondation Thiers, 1988, p. 108).

La *Carte générale de la route en fer d'Anvers à la Meuse et au Rhin*, par Jobard en 1832, a pour but de soutenir le projet de chemin de fer, en permettant à la population de mieux visualiser les régions qui seront desservies par la voie de communication projetée par les ingénieurs Simons et De Ridder.

5.2.4 L'actualité

La lithographie, procédé rapide, bon marché, et à large diffusion, est, nous l'avons vu, particulièrement adaptée pour traiter l'actualité.

Le grand événement politique, au début de la carrière de Jobard, est la mort de Napoléon, le 5 mai 1821. La nouvelle suscite une émotion importante tant chez ses partisans que chez ses ennemis, et une opportunité commerciale chez les éditeurs d'estampes. À ce moment, Jobard et Goubaud, tous deux bonapartistes fervents, sont associés et sortent toute une série de planches : *Le tombeau de Napoléon I^er^*, *Napoléon sur son lit de mort*, *Napoléon jardinier*, *L'Aigle au désespoir*, *Austerlitz*, *L'Aigle fidèle*...

En 1822, l'Association Néerlandaise de Bienfaisance a acheté un terrain de 632 hectares pour y créer une "colonie agricole libre", un vaste domaine pour sans-abris : la "Rijksweldadigheidskolonie" de Wortel, près de Hoogstraten. Cette initiative intéresse le public, qui pourra bientôt acheter une lithographie coloriée représentant la *maison coloniale de Wortel*. Prix I fr. coloriée et 50 c. non coloriée. (Journal de Bruxelles, *7 juin 1823)*.

L'actualité parisienne intéresse aussi les Bruxellois, et un incident à la Chambre, l'exclusion du député Manuel, le 4 mars 1823, suscite beaucoup de commentaires à Bruxelles, et la publication de plusieurs lithographies (scène et portrait).

Et bien sûr, les événements de la capitale intéressent aussi un large public. Comme le fera Fierlants par la photographie en 1864[620], Jobard profite d'une restauration pour dessiner la statue de Saint-Michel, descendue en juillet 1824 pour être redorée avant le mariage de Frédéric des Pays-Bas et de la princesse Louise de Prusse.

Certaines lithographies satiriques ne portent pas de mention d'auteur. Peut-être certaines - comme celle-ci parue à la mi-avril 1825 : Manneken-pis[621] alimentant le « canal de l'urètre » - peuvent-elles être mises à l'actif de la lithographie royale ?

> *Lithographie. Une chanson assez gaie, sur le projet d'un canal de Bruxelles à l'Escaut a été mise en action par les procédés lithographiques. Une caricature plaisante*

Des événements davantage hors du commun sont à relever : une baleine échouée à Ostende, qui inspire plusieurs lithographes dont Jobard, l'ascension de l'aéronaute Elisa Garnerin, en 1828, qui suscite deux estampes [fig. 119], et la même année, l'exhibition des Osages, des Sioux auparavant montrés à Paris, qui donne lieu à l'édition d'une contrefaçon.

Les événements de 1830 enrichiront bien sûr le catalogue des publications.

---

[620] JOSEPH, Steven F. & SCHWILDEN, Tristan, *Edmond Fierlants (1819-1869), Photographies d'art et d'architecture*, p. 58. Il avait été endommagé par la foudre en 1863.

[621] A propos de cette statue, Jobard déclare dans son *Rapport*, t. 2, p. 8 : *le plus ancien bourgeois de Bruxelles était un bronze admirable au sortir des mains de Duquesnois; le moule en plâtre, que nous avons longtemps possédé, était tout autre chose que l'espèce de chat écorché du coin de la rue de l'Etuve. Il paraît que des fondeurs de boutons de porte ont plusieurs fois essayé, sur ce vieil enfant, la recette des filles d'Eson.* Il ne donne aucune information sur la manière dont il aurait été en possession de ce modèle (et non moule), ni ce qu'il serait devenu. En outre, il se trompe : Eson (Aeson) est le père de Jason, qui épouse Médée qui lui a donné la Toison d'Or. L'oncle de Jason, Pélias, étant responsable de la mort d'Eson, Médée persuade les filles de Pélias de découper leur père et de le bouillir pour lui faire retrouver la jeunesse. Jobard aurait donc dû parler de la recette des filles de Pélias pour signifier qu'on aurait surmoulé à plusieurs reprises la statue de Duquesnoy.

5.2.5 La reproduction documentaire d'art

La vente du *Chapeau de paille* de Rubens en 1823 permet de conjuguer art et actualité et de publier une reproduction de ce tableau qui a subi de multiples péripéties. La même année, Gustave Wappers met lui-même sur pierre son *Coriolan.*

Hormis les grandes pointures nationales, ce sont surtout les sujets néo-classiques qui plaisent : Ordres de Vignolle, urne cinéraire de César, Pygmalion et Galatée...

5.2.6 Costumes

Il y a peu de costumes en planches isolées : un projet d'imperméable pour militaires [fig. 120], lithographie conservée au musée de l'armée, et un costume de grand Moufti, dont un exemplaire est conservé à la bibliothèque royale Albert I^{er} ne sont pas datés. Un uniforme de la garde communale a été imprimé en 1828. Un costume de Charles I^{er} et des costumes d'Ivanhoé portés lors d'un bal de la cour en 1823 sont plutôt des estampes d'actualité.

5.2.7 Gravure originale

Dans la seconde moitié des années 1820, Madou se lance dans des compositions originales : *Visite d'une exposition*, courses, scènes de genre plus intimistes comme *La toilette d'une coquette.* Ces tranches de vie rendent bien le climat de l'époque, les différentes couches de la société, les costumes, les décors intérieurs.

5.2.8 Autres produits

La lithographie de Jobard imprime également des documents moins importants, administratifs et commerciaux. En décembre 1823, Jobard édite un calendrier de poche, *Calendrier de portefeuille, lithographié sur une carte à jour* [*sic*]. *Prix : 50 centimes.* Ce ancêtre de l'agenda reflète bien la mobilité des personnes actives. Il coûte 50 centimes. À la fin de cette même année, Jobard presse le client pour la commande des cartes de visites.

En 1829, les difficultés économiques semblent s'annoncer et Jobard doit trouver de nouveaux créneaux rentables, en tirant parti des modes décoratives de son époque. Il signale dans *l'Industriel ou Revue des revues* qu'il vend des paravents - châssis et toiles - que l'on peut décorer en y collant des tableaux et motifs d'ornements lithographié. Ce type de paravent existait déjà au XVIII^{e} siècle, mais décoré de papiers peints (un exemplaire décoré de papier en arabesque est conservé au musée Carnavalet) ou de gravures sur cuivre (un paravent du château de Freÿr est agrémenté de vues d'optiques).

Cette idée décorative est dans la mouvance des "print rooms" anglaises, qui connurent une certaine vogue à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle. Dans ces chambres, des gravures étaient collées sur les murs et entourées de bandes de papier imprimé qui imitaient les cadres. Les scènes à l'antique étaient les plus prisées. Le client agençait les différentes gravures à sa guise, pour obtenir une composition équilibrée. En Angleterre, on utilisait surtout des gravures en taille-douce, tandis que sur le continent, on utilisait des gravures sur bois[622].

Dans une publicité parue dans le *Courrier des Pays-Bas* du 11 décembre 1829, Jobard annonce : *Paravent de six feuilles à quolibets, 50 fl.* Ce sont probablement des scènes

[622] WISSE, Geert, *op.cit.*, p. 36 et fig. 11, p. 38.

caricaturales à coller pour réaliser ces paravents. Dans la même annonce, il signale : *Devant de cheminée, 15 fl.* Il doit s'agir d'un décor pour trumeau, à la manière des papiers peints.

5.3 La diffusion de productions parisiennes

Jobard, outre la vente de ses propres productions, tient le dépôt central de "toutes les lithographies de Paris"[623].

Les lithochromies

Parmi les nouveautés parisiennes se trouvent les lithochromies, articles dont le prix est plus élevé que celui des estampes, car il s'agit de reproductions de tableaux, en couleurs, sur toile. Ces arrivages font l'objet d'échos dans la presse :

> *Deux jolis tableaux de notre compatriote Om[m]eganck viennent d'être reproduits par la lithocromie [sic]; les journaux de Paris en ont fait grand éloge. Rien de plus frais, dit le* Pandore, *que ces productions. On croirait voir des tableaux sortis du cabinet d'Omeganck.*
>
> *Il faut ajouter ici, rien de meilleur marché, puisqu'on peut se les procurer pour le prix modique de 30 francs, chez M. Jobard, lithographe, rue de la Chancellerie* (*Journal de Bruxelles*, 3 mai 1824).

La lithochromies - à ne pas confondre, comme c'est le cas dans certaines publications - avec la chromolithographie, c'est-à-dire la lithographie en couleurs - est un procédé qui vient d'être inventé par le Parisien Malapeau[624]. Celui-ci publiera quelques années plus tard un catalogue des lithochromies qu'il vend : *Lithochromie inventée par M. Malapeau à qui il a été accordé un brevet d'invention de quinze années. Tableaux à l'huile et sur toile. L'exposition a lieu à Paris, Quai Malaquais, n°7 et rue Vivienne, n°2 bis*, Paris, Imprimerie de C.L.F. Panckoucke, rue des Poitevins, n° 14, 1830. Dans l'introduction, l'auteur signale que l'on fait passer pour lithochromies des lithographies peintes et vernies dont le papier est collé sur toile[625], tandis que son procédé breveté reproduit sur la toile et à l'huile, et multiplie à l'infini

---

[623] PERICHON, C.J. (Éditeur), *Almanach du commerce de Bruxelles et se environs contenant près de 5000 adresses, par année*, 1822, 2e année, à Bruxelles, chez l'éditeur, rue des Alexiens, s. 8, 714., chez H. Remy, imprimeur libraire, et chez les principaux libraires du royaume, p. 59.

[624] Il prend un brevet à Paris : Procédés propres à faire des tableaux à l'huile par impression et à les reproduire en grand nombre. Brevet d'invention de 15 ans, pris le 13 décembre 1821 par Malapeau à Paris, rue Mazarine, 47 (*Catalogue des spécifications de tous les principes, moyens et procédés pour lesquels il a été pris des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation, depuis le 1er juillet 1791, époque de la mise en exécution des lois des 7 janvier et 25 mai précédens, jusqu'au 1er juillet 1825*, Imprimé par ordre de son excellence le comte Corbière, ministre et secrétaire d'état de l'Intérieur, Paris, Anthelme Boucher, 1826, rubrique "Peinture"). Ce Malapeau est-il Charles-Louis Malapeau, né à Paris en 1795 et mort vers 1878, peintre de paysages, élève de Regnault et Percier, qui publie des recueils d'ornements ? (*Les Salons retrouvés*, t. II, p. 119). En Belgique, le peintre Antoine-Ignace Steyaert, professeur à l'Académie de Gand depuis 1802, s'adonnera à la lithochromie (voir Répertoire des lithographes).

[625] On rendait transparentes, en les huilant, des lithographies dont le dos était ensuite peint. On collait le côté peint sur une toile, puis on vernissait le papier. Il semble que l'invention de Malapeau ait été oubliée après quelques années et que l'on ait attribué le nom de lithochromie à ce "trucage", décrit dans le *Dictionnaire de la conversation*, Paris, tome XII, 1856, p. 362 : *Pour colorier une estampe au moyen de la lithochromie, on rend d'abord le papier transparent, ce que l'on obtient facilement avec un vernis gras; puis derrière l'image on étend des couleurs à l'huile, par couches égales et épaisses, en n'employant jamais qu'un seul ton pour chacune des parties qui sont à peindre; Il est facile de comprendre que l'image étant transparente, les lumières et les ombres qui s'y trouvent, modifient le ton uniforme de la couleur et lui donnent les demi-tons nécessaires pour le modelé. On colle ces images sur des toiles à peindre, au moyen d'une couche de blanc de céruse, et on passe un vernis sur la surface extérieure. On obtient ainsi, presque mécaniquement, des tableaux agréables à l'œil et imitant tant*

les chefs d'œuvre de toutes les écoles. Le procédé de Malapeau serait donc un procédé d'impression lithographique sur toile avec des couleurs à l'huile[626].

> *On a trouvé à Paris le moyen de lithographier à l'huile. M. Malopeau* [*sic*]*, auteur de cet ingénieux procédé, qui s'applique à tous les genres de peinture, est parvenu à reproduire sur la toile, non-seulement les dessins des tableaux, mais encore la magie des couleurs* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 6 juillet 1822).

Un atelier utilisant cette technique s'est même ouvert à Bruxelles :

> *C.-F. Pignol et J. Heger, ont l'honneur d'annoncer aux amateurs des Beaux-Arts, l'ouverture d'un établissement de lithographies à l'huile, inventées par Mr. Malapeau, et perfectionnées par Mr Pignol, rue de la Madelaine, sect. 7, n° 433*[627]*, à Bruxelles.*
> (*Le Courrier des Pays-Bas*, 17, 19, 21, 23, 25, 28; 29 novembre, 1er décembre 1823).

Cette technique connaîtra une certaine vogue pendant quelques années[628]. Un artiste souhaitant exposer au Salon de Bruxelles de 1830 envoie une lettre (annexe 2.10) et y joint un exemplaire de la plaquette de Malapeau, qui est conservé aux Archives de la Ville de Bruxelles. Il indique *Ce genre de tableaux a excité à Paris et en France l'admiration de tout le monde sous le rapport de la perfection extraordinaire apportée à un travail mécanique appliqué à un pareil objet d'art.* "Travail mécanique" indique bien qu'il ne s'agit pas de simples lithographies peintes.

La technique sera décrite dans le manuel de Langlumé et Chevallier en 1838[629]. Le nom de Malapeau est déjà oublié - *on ne sait à qui est dû l'art de la lithochromie* - mais les auteurs signalent que Marcel de Serres avait déjà donné dans les *Annales des Arts et Manufactures,* t. 52, 1816, p. 117, une note sur l'impression par tracé à l'huile, qui avait le plus grand rapport avec la lithochromie[630].

---

bien que mal les tableaux à l'huile. Cette définition sera résumée par le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse : *Lithochromie : Procédé par lequel on imite la peinture à l'huile, à l'aide de lithographies peintes à l'envers et collées sur toiles. Tableau exécuté par ce procédé* [...] *Encycl. On fabrique les lithochromies en imbibant d'un vernis gras, qui le rend transparent, le papier d'une lithographie au crayon noir; étendant ensuite derrière le dessin, et de manière à obtenir des effets convenables, des couleurs à l'huile en couches épaisses et aussi régulières que possible, puis collant l'estampe sur une toile à tableau et vernissant de nouveau. La face extérieure étant formée par le papier transparent est ainsi parfaitement unie. On arrive par ce procédé à imiter grossièrement la peinture à l'huile* (tome X, 1873, p. 570).

[626] C'est cette définition que donne LACHATRE, Maurice, *Nouveau Dictionnaire universel,* t. 2, Paris, s.d [1865-1870], p. 486 : *Procédé lithographique par lequel on imprime sur la toile une esquisse en noir, et de surfaces de différentes couleurs à l'huile, de manière à produire l'effet d'un tableau à l'huile.* On notera par ailleurs qu'un brevet avait été pris à Paris par un nommé Seib le 2 novembre 1820, pour un "procédé d'impression lithographique sur toile ou percale cirée (LORILLEUX, [Maison] Charles, *Traité de lithographie : histoire, théorie, pratique*, Paris, 1889, p. 356).

[627] La maison est vide au recensement de 1816 mais dans la maison voisine, au 435, il y a Thérèse Demarai, épouse Heger (bijoutier). Son mari n'est pas recensé.

[628] Dans ses *Scènes de la vie de province* (tome. 1. *Les célibataires : Pierrette*), Balzac en décrit, dans le décor d'une histoire qui se passe en 1827 : *Ce salon a pour tenture un papier rouge qui joue le velours, encadré par panneaux dans des baguettes de cuivre agrafées aux quatre coins par des palmettes énormes. Chaque panneau est surorné d'une lithochromie encadrée dans des cadres surchargés de festons en pâte qui simulent nos belles sculptures en bois.*

[629] CHEVALLIER & LANGLUMÉ, *Traité complet de la lithographie ou manuel du lithographe*, Paris, 1838 (réédition; première édition en 1830), p. 182-186 : *De la lithochromie et de l'impression des dessins sur toile, soie, cuir et fer blanc : On a donné le nom de lithochromie à l'art par lequel on reproduit sur toile, à l'aide d'une ou de plusieurs pierres, des dessins lithographiques, qu'on retouche ensuite au pinceau, pour en faire des copies de tableaux plus ou moins parfaites, selon le talent de ceux qui ont été chargés du raccord des couleurs. L'annonce des tableaux fait par la lithochromie avait jeté l'effroi parmi les artistes, qui craignaient que l'on ne copiât exactement leurs tableaux, et que les copies ne remplaçassent leurs modèles; mais l'examen de ces prétendus tableaux fit voir bientôt qu'on n'avait rien à craindre de ce nouvel art, qui, jusqu'à présent, n'a pas fait de grands progrès* (p. 182).

[630] *La méthode de graver avec des couleurs à l'huile, semblables à celles avec lesquelles on peint sur la toile et sur le bois, est une conséquence immédiat de la lithographie : seulement, pour nuancer les gravures que l'on veut exécuter d'après des tableaux, il faut plusieurs planches de rentrée, afin de pouvoir varier les tons que l'on veut produire. Un poli grenu, donné à la pierre, est favorable à l'application des teintes à l'huile; on doit aussi décaper*

Les livres : éditions, diffusions et contrefaçons

Jobard ajoute aussi à ses propres éditions les contrefaçons et la diffusion de livres d'autres éditeurs.

• **Diffusions**

Cloquet, *Anatomie de l'Homme*

En 1821, un chirurgien de l'hôpital Saint-Louis à Paris, Jules Cloquet[631], est le premier à utiliser la lithographie dans le dessin anatomique. C'est Charles de Lasteyrie qui publie par livraisons son *Anatomie de l'homme, ou description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain*[632]. Un lithographe parisien, ami de Jobard, Langlumé collabore à l'illustration[633]. Trois ans plus tard, l'ouvrage est contrefait en Belgique par Wahlen[634], tandis que Jobard diffuse l'édition parisienne [fig. 121][635], ainsi que d'autres publications de Lasteyrie.

> *On demande quelques dessinateurs exercés en différents genres; les appointemens seront proportionnés aux talens mis à l'épreuve. S'adresser à la lithographie royale, rue de la Chancellerie, n° 219.*
> *En vente au même établissement.*

---

la surface de la planche à l'aide des acides, afin que les parties mouillées repoussent bien les couleurs dont on chargera le rouleau (*Idem*, p. 183).

[631] GODFROID, p. 478 et 825.

[632] Jules-Germain Cloquet (Paris, 18 décembre 1790 - Paris, 23 février 1883) *Anatomie de l'homme, ou description et figures lithographiées de toutes les parties de corps humain.* 5 volumes. A l'Imprimerie Lithographique de M. Engelmann et Compagnie - Chez Monsieur Le comte De Lasteyrie - De l'Imprimerie de A. Belin, Paris, 1821-1831. Premier livre anatomique illustré de lithographies, il contient 300 planches in-folio. Le prix trop élevé a poussé Cloquet à entreprendre à partir de 1825 une édition in-4°, moins luxueuse et plus accessible à ses confrères et à ses étudiants : *Manuel d'anatomie descriptive du corps humain*, 1825-1835 (http://www.whonamedit.com/doctor.cfm/2298.html).

[633] DE SOUSA, Jörge, *La mémoire lithographique : 200 ans d'images*, Paris, Arts et Métiers du Livre, 1998, p. 75.

[634] CLOQUET, Jules, *Anatomie de l'homme, ou Description et figures lithographiées du corps humain* [...].*Anatomie de l'homme, ou description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain, par M. Jules Cloquet* [article d'une page] *L'ouvrage sera composé de 240 planches, grand in-folio, et 4 et 6 volumes de texte in-8°. L'explication des figures n'étant pas toujours en regard dans l'édition de Paris, on a pensé qu'il serait plus convenable d'imprimer le texte à part. Il paraîtra régulièrement une livraison de six planches tous les mois. Le prix de chacune est de 6 fr. Papier ordinaire et de 9 fr. papier vélin (L'édition de Paris coûte 9 et 15 fr.) Voulant nous monter reconnaissans envers les personnes qui encourageront cette entreprise si utile, nous fournirons aux 200 premiers souscripteurs des exemplaires sur papier vélin au prix du papier ordinaire. Le texte sera fourni gratis. Cet ouvrage a déjà reçu de grands encouragemens; la seule ville de Gand compte 52 souscripteurs. Comme la lithographie ne permet pas de conserver les planches et que le tirage doit être subordonné au nombre de souscripteurs, on invite les personnes qui voudraient se procurer cet ouvrage, [à] se faire inscrire de suite. Les premiers souscripteurs auront les premières épreuves, ce qui est d'un grand prix dans un livre de cette nature. Chez Aug. Wahlen et comp., imprimeurs-libraires à Bruxelles, et chez les principaux libraires du royaume et de l'étranger, où il sera déposé une planche modèle* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 27 novembre 1824 (N° 332). Il existe une deuxième édition, augmentée de l'anatomie comparée du cerveau de l'homme (...) par le docteur Serres, Bruxelles, Wahlen, 1826-1832 [*sic*], 7 vol. : 5 vol. de texte, pet. in-8. L'atlas (1828) contient 298 planches anatomiques lithogr. chez Burggraaff ou Dewasme, dont 8 partiellement coloriées aux crayons ou aux encres de couleur. Sujets : ostéologie et myologie dans le t. I, névrologie et angiologie dans le t. II. Par le chirurgien et anatomiste français Jules Cloquet (1790-1883). (un exemplaire figurait dans le catalogue en ligne de la librairie The Romantic Agony, Bruxelles, http://romanticagony.com, en février 2004). On notera que Wahlen presse les souscripteurs en avançant une soi-disant impossibilité de conserver les planches lithographiques, ce qui n'est qu'une demi-vérité. Il n'y a pas de raison technique d'impossibilité de conservation. Ce qui est exact, c'est que les pierres, lourdes et encombrantes, pouvaient être réutilisées.

[635] *Anatomie de l'homme, par Cloquet. Édition originale. Toutes les planches de ce bel ouvrage sont dessinées d'après nature et imprimées, à Paris, avec le plus grand soin, sur papier vélin d'Annonay. Le prix, par livraison, n'est que de 6 francs pour la Belgique. Il a déjà paru 20 livraisons, qu'on peut se procurer sans aucun retard, en s'adressant directement à la lithographie royale, plaine Sainte-Gudule, chez le soussigné.* JOBARD (*L'Oracle*, 7 janvier 1825). Quatre ans plus tard, Jobard annonce la vente de la 45e livraison de l'édition parisienne (publicité dans le *Courrier des Pays-Bas*, le 27 septembre 1829).

L'anatomie de l'homme, par Jules Clocquet, Prix 9 fr. la livraison, la dix-huitième est parue (*Le Courrier des Pays-Bas*, 11, 18 juillet 1824)[636].

Jobard, en accord avec Lasteyrie, aligne le prix de l'édition originale sur celui de la contrefaçon, ce qui provoque une attaque apparemment instiguée par Wahlen. Un tel courrier, publié par la presse, est révélateur de l'agressivité qui régnait entre éditeurs :

À M. l'Éditeur du Courrier des Pays Bas (1).

Monsieur,

M. Jobard a annoncé dans le numéro 351 de votre journal que M. le comte de Lasteyrie ayant pensé qu'il serait très-philanthropique de mettre l'anatomie de l'homme à la portée de tout le monde, offrait l'édition de Paris en papier vélin au prix de l'édition de Bruxelles, séduit par cette belle promesse je me re[*n*]*ds en hâte à la* lythographie royale qui ne devrait jamais mentir par respect pour son titre. *Je demande un exemplaire papier vélin, m'apprêtant à compter mon argent, lorsque M. Jobard qui nous avait prévenus hier qu'on ne devait pas se presser, me répond... que le prix de chaque exemplaire était 9 fr. au lieu de 6, comme il l'a annoncé. Je vous le demande, M. le rédacteur, s'il est possible de se jouer davantage du public, sans comprendre encore que son action envers l'entreprise belge est indigne d'un négociant honnête.*

Il est évident que cette annonce a été faite avec méchanceté pour entraver une opération utile.

Que des étrangers usent de pareils moyens pour anéantir une industrie qui ne peut qu'honorer notre pays à leur détriment, cela se conçoit; mais que de telles manœuvres sortent d'un établissement dit royal, *je le répète, c'est plus que misérable.*

J'ai été mystifié, M. l'éditeur, j'ai le droit de me fâcher.

(1) Cette lettre a été retardée par l'abondance des matières politiques.

(*Le Courrier des Pays-Bas*, 24 décembre 1824)

La réponse de Jobard, incrimine Wahlen, le contrefacteur :

À M. l'Éditeur du Courrier des Pays Bas.

Monsieur,

Maître W...., battu de toute part, a pris le parti de faire débiter ses injures par procuration, et veut tenter d'intéresser le public à le soutenir dans ses tribulations; mais son misérable champion a fort mal pris son tems, en disant que j'ai annoncé l'Anatomie de Cloquet, papier velin, à 6 francs.

Voici le fait : Il a été inséré dans tous les journaux, par l'éditeur de Paris, que l'on souscrivait à l'édition originale au même prix que la contrefaçon; et j'ai déjà devant les yeux le prospectus de cette contrefaçon, qui l'annonce à 6 francs la livraison, papier ordinaire, et 9 fr. papier vélin; prix que j'ai fait à l'envoyé de M^e^ W. et à tous ceux qui ont déjà souscrit chez moi.

Vous voyez, Mr. l'éditeur, que l'entremetteur de M^e^ W. n'est pas heureux dans son début : s'il continue, il perdra sa pratique, et s'il se nomme, il sera sifflé.

Votre serviteur, Jobard (*Le Courrier des Pays-Bas*, 25 décembre 1824).

Jobard insiste en émettant des doutes sur la solvabilité de Wahlen[637] :

CARTEL ACCEPTE

---

[636] La même annonce mentionne : *12 vues de la Grèce moderne, avec le texte en regard; par Joly. Prix 15 francs. On y distingue les rues d'Athènes, de Sparte, du Mont-Parnasse, du Pinde, des Thermopyles, etc.*
Les habitations de J. J. Rousseau, pour faire suite à ses œuvres. Prix 6 francs.
12 Lettres autographes inédites de Henri IV. Prix 4 fr. [Il s'agit d'un travail de Senefelder]
Collection de machines et instruments aratoires, par le comte de Lasteyrie, 2 vol. in-4°. Prix 60 fr.
Un beau portrait de Lord Byron. Prix 8 fr.

[637] Jobard semble tenir Wahlen en bien piètre estime. Il n'est pas le seul. Dans la presse de l'époque, on trouve de nombreuses allusions au fait que Wahlen ne tiendrait pas ses promesses envers ses souscripteurs. Dans *Le Courrier des Pays-Bas*, du 6 décembre 1830, est publiée la lettre d'un lecteur qui signe M. contre la nomination de Wahlen comme directeur de l'imprimerie normale (nous n'avons découvrir de quoi il s'agit). Il a englouti cent à cent soixante mille florins du million d'industrie (subside aux industriel, dit million Merlin). Il a mal géré ses biens, et ne pourra pas gérer ceux de l'état.

Le contrefacteur de l'Anatomie de J. CLOQUET ayant menacé l'éditeur de Paris d'acheter tous les exemplaires de l'édition originale qui paraîtraient en Belgique, de les faire rentrer et annoncer par toute la France au rabais;

Nous sommes autorisés à lui déclarer publiquement qu'on ramasse le grand mais .... qu'il doit payer comptant.

VITRY, Urbain, Le Propriétaire Architecte

En 1827, Jobard propose à la vente un ouvrage d'architecture. Il doit s'agir de la diffusion de *Le Propriétaire Architecte. Ouvrage utile aux Architectes, aux Ingénieurs, aux Entrepreneurs, et principalement aux personnes qui veulent diriger elles-mêmes leurs ouvriers*. Dessiné et rédigé par Urbain Vitry. Avec gravures, par Hibon. Paris, Audot, Libraire-Éditeur, 1827, 2 volumes[638]. L'album contient 100 planches. Jobard connaît l'éditeur parisien Audot et Charles Dupin, dont Vitry a suivi les cours. Nous n'avons pas connaissance d'une contrefaçon de cette ouvrage par Jobard. Par contre, Dominique Avanzo en a réalisé une, de 1827 à 1838 (voir Répertoire des Tesini).

- **Contrefaçon d'une édition parisienne ?**

Sous presse,
La géométrie descriptive de Monge[639].
1 vol. in-8, orné de 24 planches.
Les personnes qui souscriront avant la mise en vente de l'ouvrage ne payeront que 6 francs; le prix sera fixé à 10 francs pour celles qui souscriront après.
S'adresser à la lithographie royale de Jobard.
(*Le Courrier des Pays-Bas*, 8 décembre 1826).

- **Jobard diffuse aussi des publications anglaises :**

Lithographie royale, plaine ste.-Gudule.
En vente les ouvrage remarquables suivants:

---

[638] *Le propriétaire architecte[(1)]. Contenant un précis sur les constructions en général, des modèles de maisons de ville et de campagne, de remises, écuries, orangeries, serres, etc., ainsi qu'un résumé de nouvelles découvertes relatives aux constructions; ouvrage utile aux architectes, aux ingénieurs et aux entrepreneurs de bâtimens, et principalement aux personnes qui veulent diriger elles-mêmes leurs ouvriers; par Urbain Vitry, architecte. Prix, 8fr. chacune des trois premières livraisons, et 10 fr. la 4e et dernière. L'architecture, comme toute les autres sciences, fait de nos jours de grands progrès. L'art se perfectionne et les traités se multiplient. Il faudrait être fort riche pour acquérir ces volumineuses collections, il faudrait être un savant de profession pour lire tout et tout approfondir. M. Vitry nous veut épargner ces frais et cette étude. "Il manquait dit-il, un ouvrage qui réunit ces diverses découvertes, et qui fît connaître en même-temps aux personnes qui veulent diriger elles-mêmes l'exécution de leurs bâtimens, les principes généraux de la construction et de la solidité, le meilleur mode à employer pour fixer sciemment avec les ouvriers le prix des divers travaux, et qui renfermât enfin les modèles de constructions particulières.... Aucun soin, aucune recherche n'ont été épargnés pour faire connaître les nouveaux procédés, et les perfectionnemens importans apportés à quelques branches et l'architecture, tant en France qu'à l'étranger, et particulièrement en Angleterre." M. Vitry n'a donc point travaillé seulement pour les riches et les savans. C'est surtout aux propriétaires qu'il a destiné son livre. Aujourd'hui tout bon propriétaire bâtit, mais tous ne sont pas architectes. M. Vitry leur apprend à le devenir. A l'aide des règles qu'il prescrit et des plan qu'il a dessinés, il met son lecteur en état de donner à un édifice une forme régulière, une distribution agréable et commode, de diriger les fondations, de connaître la maçonnerie, la charpente, la menuiserie et le meilleur emploi des matériaux. On dépense beaucoup par ignorance de tous ces détails, et un propriétaire à l'école de M. Vitry fera beaucoup mieux et même beaucoup plus avec moins de frais. Le dessin est d'une pureté et d'une élégance remarquable; et le style de cette architecture plaît surtout par une simplicité de très-bon goût. L'ouvrage entier a cent planches de format in-4°, qui sont suivies d'un texte explicatif. La quatrième et dernière livraison contient le traité des constructions. [(1)] L'ouvrage est complet et se trouve à la lithographie de Jobard frères, place Ste.-Gudule, à Bruxelles* (*Le Manneken*, n° 17, 25 septembre 1827).

[639] Monge, Gaspard (1746-1818) est ingénieur militaire et professeur à l'École du génie de Mézière. Dès 1769 il y enseigne la méthode qui deviendra la *Géométrie descriptive*. Les autorités la déclarent "secret défense". Il ne pourra la publier que trente ans plus tard. Charles Dupin (1784-1873), sorti de l'école Polytechnique en 1803, est son principal disciple. La géométrie descriptive a pour objet "de représenter avec exactitude sur des dessins qui n'ont que deux dimensions, les objets qui en ont trois (Monge). La géométrie descriptive nie la profondeur en décomposant les formes pour les mettre à plat. Monge préconise de suggérer le volume par le tracé des ombres (COMAR, Philippe, *La perspective en jeu : les dessous de l'image*, Découvertes Gallimard, 199, p. 61).

Italian Scenery by Miss Batty, orné de 60 planches gravées par les plus habiles graveurs *de Londres.* *Prix: fl. 75*
The seats of Nobility and Gentry, Recueil des plus beaux châteaux d'Angleterre gravés par Watts, 72 planches. *Prix: fl. 60*
Milburn's oriental commerce, orné de 23 cartes géographiques, ouvrage très-utile aux armateurs et négocians. *Prix: fl. 25*
The English Danse of Death (danse de la mort) par Rowlandson, 2 vol. vers burlesques, ornés de 73 planches, gravées et coloriées. *Prix: fl. 40*
Doctor Syntax, premier, second et 3me tour, 3 vol., ornés de 80 planches burlesques très-bien coloriées. *Prix: 33 fl.*
Select Views of London, orné de 76 planches coloriées. *Prix: fl. 50*
Pictures from Geneva to Milan by the Simplon, orné de 36 vues coloriées. *Prix: fl. 25*
Swiss Scenery, un vol., orné de 60 planches, par le capitaine Batty. *Prix: fl. 70*
Miseries of Human Life un vol. *Prix: fl. 20*
Poetical Magazine, 4 vol. *Prix: fl. 45*
(Le Manneken, 20 septembre 1827).
Voyage pittoresque dans les Pays-Bas, 2 vol. ..... *6 fl.*
(Le Courrier des Pays-Bas, 16 juillet 1827).

A cette époque, les affaires sont florissantes. Un déclin semble commencer vers 1828.

6 Jobard directeur de revues et de journaux : il milite pour le progrès industriel, les nouvelles industries d'art et la propriété intellectuelle.

Dès 1828, Jobard s'intéresse aux questions industrielles. Il ajoute en 1829 à ses activités lithographiques courantes l'édition d'une revue : *L'industriel* ou *Revue des revues*, qui recense les inventions les plus intéressantes publiées dans les journaux, tant aux Pays-Bas qu'à l'étranger.

> *Mon éducation technologique avait été commencée pendant la prospérité de mon établissement; appelé par mes goûts à m'occuper de toutes les améliorations des arts qui étaient en rapport avec la lithographie, mes connaissances deviendront bientôt assez générales pour me permettre d'entreprendre la publication d'un journal de technologie destiné aux industriels comme aux savants. Ce journal que j'intitulai* L'Industriel ou Revue des revues, *fut un des premiers de ce genre et celui peut-être qui obtint le succès le plus remarquable.*
>
> *Il contribua puissamment à répandre la connaissance des découvertes utiles, à propager le goût des recherches et à développer cet esprit de perfectionnement qui fait qu'au lieu d'une vingtaine de brevets d'invention par année qu'on demandait alors, on en décerne aujourd'hui plus de trois cents*[640].

Par le compte-rendu de la séance du lundi 6 juin 1831, nous apprenons que Jobard envoie à l'Académie des sciences de Paris la collection de *L'industriel ou Revue des revues* de 1828 à 1831, 15 volumes ou cahiers[641]. Il complète ce don par des envois signalés aux séances des 24 octobre et 10 septembre 1832[642].

---

[640] JOBARD, J.B.A.M., *Plan d'organisation du Musée de l'Industrie*, Bruxelles, 1840, p. 19.

[641] *Institut de France. Académie des sciences. Procès-verbaux des séances de l'académie tenues depuis la fondation de l'Institut jusqu'au mois d'août 1835*, t. IX, années 1828-1831, p. 640.

[642] *Ibidem*, p. 707 et t. X., années 1832-1835, p. 115.

Jobard passe ensuite de la théorie à la pratique et prend quelques brevets. Il envisage même une association avec Adolphe Quetelet pour l'exploitation d'un système de forage de puits. Jobard le tient du missionnaire Laurent Imbert - qui, nous l'avons vu, voulait introduire la lithographie en Chine. Ce procédé de forage sera mis en œuvre notamment pour la construction de chemins de fer[643].

> *Entrant moi-même dans la carrière des inventeurs, j'introduisis dès 1828, comme le prouve mon brevet, le sondage dit* à la chinoise, *dont j'ai créé, fabriqué, et mis en usage les instruments actuellement employés avec succès en France, en Prusse, en Autriche, en Italie, et jusqu'au Mexique*[644].

Il dit avoir envoyé, en 1830, une note à l'Académie des sciences de Paris, dont il ne précise pas le sujet, lue par Cuvier[645].

> *M. d'Omalius d'Halloy*[646]*, qui se trouvait à cette séance, nous fit remarquer que nous venions d'obtenir une faveur bien rare, celle de rendre attentives toutes les oreilles du corps savant, sans distinction de sections* (*Rapport*, I, p. 373).

Soucieux du développement industriel du pays, il pallie le manque d'initiative des officiels en proposant la publication d'un catalogue annexe de l'exposition industrielle de 1830, plus étoffé que le catalogue officiel.

> *L'indicateur industriel des Pays-Bas.*
>
> *Tous les fabricans du royaume sont invités à envoyer* franco au bureau de l'Industriel ou Revue des revues *plaine Sainte-Gudule, n° 20, la liste des objets qu'ils confectionnent et qu'ils désirent faire connaître, ainsi que leur adresse; il en sera formé un catalogue raisonné que tous les étrangers attirés à notre exposition s'empresseront de se procurer, puisqu'ils y trouveront rassemblés, dans un même volume l'exposé de toutes les richesses industrielles.*
>
> *Cet ouvrage servira de complément au catalogue officiel des objets exposés, et son but tout patriotique est de seconder l'heureux élan que le gouvernement s'efforce d'imprimer à toutes les industries de notre beau pays.*(*Courrier des Pays-Bas*, 4, 16 juin 1830).

Mais ce catalogue, à notre connaissance, n'a pas été publié. L'initiative témoigne cependant de son souci d'éducation et d'émulation.

6.1 La reconversion après la révolution

> *Que vouliez-vous qu'il fît seul, assis sur ses 7000 pierres, comme Marius sur les ruines de Carthage ?* (LUTHEREAU)

---

[643] Le missionnaire jésuite Imbert a publié un texte à ce sujet dans les *Annales de la propagation de la foi* en 1827 (WITH, Emile, *Nouveau manuel complet de la construction des chemins de fer*, Manuels-Roret, sans date, réédition Paris, 1979, p. 35). Peu reconnaissant, Jobard, après avoir évoqué l'invention du missionnaire, conclut cyniquement : *Nous croyons qu'on l'a crucifié; c'est dans l'ordre* (*Rapport*, II, p. 312). Laurent Imbert a en réalité été torturé et achevé à coups de sabre (http://missel.free.fr/Sanctoral/09/20.html). Un projet d'association entre Jobard et Quetelet pour l'exploitation de ce procédé de sondage est conservé dans le Fonds Quetelet à l'Académie Royale de Belgique.

[644] *Plan d'organisation du Musée de l'Industrie*, Bruxelles, 1840, p. 19. Peut-être a-t-il chargé Claudio Linati en 1832 de trouver des investisseurs ?

[645] Jobard se trompe probablement sur la date, il doit s'agit de la communication du 20 juin 1831, au sujet des sondages (voir annexe 1.8). Cuvier, Georges (23 août 1769 - 13 mai 1832) est le célèbre biologiqte, élu membre résidant de la 1ère Classe de l'Institut national des Sciences et Arts (section de d'anatomie et zoologie) le 22 frimaire an IV (13 décembre 1795), élu Secrétaire perpétuel pour les sciences physiques le 11 pluviôse an XI (31 janvier 1803)(http://www.academie-sciences.fr/membres/in_memoriam/in_memoriam_liste_alphabetique_C.htm).

[646] d'Omalius d'Halloy, Jean-Baptiste-Julien (Liège, 1783 - Bruxelles, 1875). Géographe, il a réalisé, à la demande de Napoléon Ier, la carte géologique de l'Empire français.

La révolution de septembre 1830 provoque une récession économique qui durera plusieurs mois. Le commerce d'articles de luxe s'en ressent évidemment. C'est le cas pour les publications de la lithographie royale, diffusées par des libraires qui sont alors pour la plupart en cessation de paiement.

> *1830 arrivé, tant de gens lui devaient de l'argent, qu'en faisant piller sa maison et brûler ses livres, on obtenait quittance en règle. Il avait obligé trop de monde, obtenu trop de succès pour n'avoir pas une quantité raisonnable d'ennemis : moins que* Dupin *cependant. On pillait Mathieu, et son nom suivait sur le programme; que faire; il s'en va trouver le régent, ce bon* Surlet [fig. 122][647]*, lui remet son inventaire, et lui dit : monsieur le roi, on va saccager ma maison, et si votre altesse n'a pas la force ni l'envie de la défendre, elle saura au moins ce qu'elle contient : total, 500,000 francs*[648]*, adieu... Une heure plus tard, deux compagnies étaient en surveillance sur la Place de Ste-Gudule, et les pillards préférèrent se porter sur Johns, le carrossier*[649]*. C'est dommage, c'était un bon placement.*

Ses ateliers ayant été épargnés, il projette une réorganisation du dépôt de la guerre, offrant de fournir des copies de tous les plans que les Hollandais avaient enlevés. Un tirage existait au dépôt de la guerre en France, où il avait accès par le colonel Lapie[650] et le général Pelet. Il propose l'établissement d'une lithographie au ministère, attendu qu'il avait des artistes et des ouvriers, tous formés à ses frais, depuis nombre d'années. On adopte son plan et l'on décide en 1831 de doter le dépôt d'un organisme cartographique[651]... puis l'on débauche ses ouvriers. Une proposition française arrive donc trop tard :

> *En 1830, le colonel Lapie et le général Pelet, directeur du dépôt de la guerre* [à Paris]*, nous écrivirent spontanément, qu'après avoir examiné les cartes sorties de nos presses, ils croyaient devoir prendre l'initiative pour nous engager à transporter nos ateliers de Bruxelles à Paris, avec offre de nous faire obtenir l'entrée de nos dix milles pierres et de tout notre matériel, ainsi qu'un local du gouvernement, à condition de communiquer nos procédés au dépôt de la guerre, dont nous eussions obtenu des travaux pour toute notre vie. Pendant ce temps, le ministère de la guerre de notre pays nous* embauchait*, comme on dit, nos meilleurs graveurs et imprimeurs pour établir une lithographie dans ses bureaux*[652]*, ce qui nous a contraint de fermer nos ateliers faute de bras; les faillites, les sursis et la probité bien connue des libraires, nos débiteurs, ont achevé la ruine du premier, du plus vaste, du plus riche et du plus avancé des ateliers lithographiques de cette époque* (JOBARD, *Rapport*, II, p. 270).

---

[647] Érasme Louis Surlet de Chokier (Gingelom 1769 - Gingelom 7 août 1839). Baron en 1816, il fut nommé premier régent du Royaume de Belgique durant l'année 1831. Il fut aussi auparavant le président du Congrès national de 1830.

[648] Il est probable que Jobard ait gonflé la somme, car les pouvoirs publics, responsables de l'ordre, devaient dédommager les victimes des pillages.

[649] Il nous semble peu probable qu'il y ait un lien entre la protection de l'atelier Jobard et le pillage des ateliers Jones, situés rue de Laeken (et donc pas vraiment voisin de la Plaine Sainte-Gudule). Jobard cite probablement Jones par vanité, pour se mettre sur le même pied que ce fabricant prestigieux. John Robert Jones a été pillé à deux reprises, les 27 mars 1831 et 6 avril 1834 parce qu'il était fournisseur de Guillaume I^er^. Il restera après la révolution fournisseur de la cour de Hollande et Léopold I^er^ ne lui commandera dès lors jamais de voitures. Il attribuera en 1839 sa faillite au fait qu'il n'a jamais été dédommagé de ces pillages. Ses fils reprendront l'affaire en 1844 et gagneront la confiance de Léopold I^er^ (information orale, 23 juillet 2004, de Catherine Rommelaere, dont la thèse sur les carrossiers belges est encore en partie inédite).

[650] Lapie est l'auteur de l'atlas utilisé par Jobard pour l'édition de ses cartes muettes en 1825.

[651] Vu la généralisation de l'emploi des cartes dite d'état-major, cet organisme deviendra en 1878 un établissement scientifique autonome à caractère national, sous le nom d'Institut cartographique militaire (DESPY-MEYER, Andrée, *Institutions et réseaux* dans HALLEUX, Robert, VANDERSMISSEN, Jan, DESPY-MEYER, Andrée et VANPAEMEL, Geert (dir.), *Histoire des sciences en Belgique*, 1815-2000, première partie, *De la fondation des universités au discours de Seraing* [1815-1927], Bruxelles, Dexia Banque - La Renaissance du Livre, 2001, p. 83.

[652] Hilaire Kreins, notamment, est devenu dessinateur au dépôt de la guerre après 1830 (voir Répertoire des Lithographes).

Dix ans plus tard, Jobard fera une ultime tentative de récupérer ses créances, par une petite annonce qui n'est qu'une tentative d'intimidation et ne produira à notre connaissance aucun effet, ce qui n'étonne guère vu le jeu de mots insultant du titre !

> *Appel aux débiteurs arriérés.*
> *De l'ancienne Lithographie Royale des Pays-Bas.*
> *On invite toutes les personnes qui n'ont pas terminé leurs comptes avec le propriétaire de l'établissement susdit, à vouloir bien venir se libérer au plus-tôt; un mois après le présent avertissement général, commenceront les avertissements particuliers.*
> *Chaque débiteur figurera dans ce journal avec son nom, son adresse, les détails de sa dette et les motifs de son refus de payement, s'il en donne, jusqu'à complet acquittement de sa créance* (*Le Courrier belge*, 6, 7,12, 13, 18, 24, 25 janvier 1840).

Cette menace de citer ses débiteurs n'a apparemment pas été mise à exécution.

À la fin de l'année 1830, Jobard connaît un moment de dépression[653], puis se tourne définitivement vers d'autres activités. Celles-ci sont pour certaines bien éloignées de l'histoire de l'art, mais il est cependant intéressant de les décrire, car elles sont nécessaires pour comprendre la richesse de sa personnalité.

L'Industriel, ou Revue des revues, qu'il a fondé en 1829, et dont il est directeur et, semble-t-il unique rédacteur, lui a donné le goût de l'écriture. Il a conservé une imprimerie lithographique plus modeste, à son domicile de la rue de la Batterie[654], n° 24. Il continue à y imprimer lui-même la plupart des planches de *L'industriel* [fig. 123]. *Jobard se jeta tête baissée dans la presse périodique, où son incroyable activité put se déployer à l'aise*[655]. Il se fait journaliste, inventeur et publiciste : il traite dans la presse les questions d'économie sociale et industrielle, dont il s'occupera toute sa vie.

6.2 Le rêve saint-simonien

La révolution française, si elle apporte la liberté en supprimant le régime féodal et les corporations, laisse l'individu isolé et sans protection. L'ouvrier ou l'artisan, livré à lui-même, est à la merci des lois du marché, qui écrasent les plus faibles. Le peuple quitte les campagnes pour gagner les villes et vit dans des conditions déplorables. L'Église ne répond plus aux aspirations des fidèles, qui n'y trouvent plus une communauté humaine. Quelques penseurs tel Félicité de Lamennais[656] le comprendront et vont œuvrer, avec les difficultés que l'on sait, pour que l'Église s'adapte à l'évolution de la société.

---

[653] *Resté seul, au milieu de ses ateliers déserts et de ses magasins encombrés de milliers de pierres lithographiques et de millions de planches, les bras lui faillirent devant cette carrière : il ne se sentit plus la force de l'exploiter à nouveaux frais. Il ferma ses yeux et sa porte, et tomba malade à la mort* (*Le Courrier Belge*, 6 juin 1837).

[654] La rue de la Batterie n'existe plus. Elle a été rasée en 1875, lors de la démolition du quartier Notre-Dame aux Neiges. Comme elle était appelée également "rue de la Tartine Brune", c'est sous le nom "Bruine Boterhamstraat" qu'on la trouve dans le recensement de 1829.

[655] SIRET, Adolphe, *Jobard (J.-B.-A.-M.)* dans *BN*, Bruxelles, 1888-1889, vol. 10, col. 494.

[656] Félicité de Lamennais (Saint-Malo [Ille-et-Vilaine], 1782 - Paris, 1854) a été en contact épistolaire avec Jobard (voir infra). En décembre 1817, un an après son ordination, paraît le premier tome de *L'indifférence en matière de religion*. L'ouvrage est publié par Victor Tournachon, le père de Nadar. 40.000 exemplaires sont vendus en quelques semaines, sans autre publicité que le bouche à oreille. *Devenu écrivain, il traversera la première moitié du XIX^e siècle comme un corsaire, canonnant sans merci tous les vaisseaux ennemis, comme un combattant, comme un journaliste pamphlétaire* (HOURDIN, Georges, *Lamennais, Prophète et combattant de la liberté*, Librairie académique Perrin, Paris, 1982; p. 22). Ultramontain, il devient l'apôtre de la liberté religieuse, face à l'église gallicane. Il fonde en 1830 *l'Avenir*, journal libéral catholique. Il est désavoué par Grégoire XVI en 1832 et rompt avec l'église en 1834. Le 30 avril 1834 paraît son livre *Paroles d'un croyant* qui dénonce les injustices sociales. Il

Le saint-simonisme[657] arrive à point nommé pour répondre à une inquiétude générale de la société et aura une influence considérable sur le développement industriel de la France du Second Empire mais aussi de toute l'Europe pendant le XIX[e] siècle. Dès 1828, les saint-simoniens constitués en Église commencent des prédications publiques qui rencontrent un important succès et séduisent l'élite intellectuelle : polytechniciens, ingénieurs[658], officiers, économistes, banquiers, fort réceptifs aux critiques des saint-simoniens qui jugent peu développée une société qui charge des incapables de diriger les capables. Ils envoient des missions à l'étranger, qui suscitent de longs débats dans la presse. Les missionnaires français arrivent dans notre pays dès l'accalmie qui suit la révolution belge. Au début de l'année 1831, ils organisent des communautés à Bruxelles, puis Liège, Huy, Tongres, Arlon et Verviers (nous verrons plus loin que Jobard séjourne dans cette dernière ville cette année-là). John Bartier remarque dans son intéressante étude sur le saint-simonisme en Belgique[659] qu'il est étonnant que Jobard n'ait pas été pressenti pour implanter la doctrine dans notre pays en 1831. Le Bruxellois, *d'un esprit vif et original*, est déjà réputé pour ses préoccupations industrielles et s'est fait de nombreuses relations dans l'intelligentsia de la capitale, notamment grâce à Adolphe Quetelet, dont le salon est le plus prestigieux de la ville. Jobard nous apparaît en effet comme le personnage saint-simonien type : opposé au "laissez faire", toujours lancé dans la vie active, il entreprend, s'enrichit, se ruine, se relève. Son combat pour le développement de l'industrie et du commerce est social. Ne réunit-il pas en un seul homme les trois composantes de la société des producteurs pour un ordre nouveau ? Selon Saint-Simon, le progrès industriel, auquel est lié le développement du bien-être de chacun, sera assuré par trois catégories d'individus : l'artiste, le savant et l'industriel. Jobard utilise un vocabulaire saint-simonien, traitant son rival français Selligue[660] de "frelon", terme utilisé par Saint-Simon pour désigner les oisifs, "sangsues de la nation", par opposition aux "abeilles" laborieuses et productives[661]. Une "abeille", Jobard l'est certainement :

> *Il y a dix huit heures au lieu de six dans la journée, pour le malheureux qui veut s'élever sans ramper. On ne meurt pas de travail, au contraire on en vit; et d'ailleurs il serait plus honorable de périr sur la brèche que dans le fossé. Mais le travail rend*

---

incline vers un humanitarisme socialisant. Condamné pour ses pamphlets, il passe l'année 1842 à la prison Sainte-Pélagie. Il est élu député en 1848 et 1849.

[657] Mouvement des adeptes de la doctrine de Claude-Henry de Rouvroy, comte de Saint-Simon (Paris, 1760 - Paris, 1825). Philosophe et économiste français, il prend part à la guerre d'indépendance américaine, puis dès le début de la révolution française, rompt avec son état nobiliaire. Il se fonde sur une religion de la science et sur la constitution d'une nouvelle classe d'industriels. Il cherche à définir un socialisme planificateur et technocratique et publie en 1823-1824 *Le Catéchisme des industriels*, qui influencera les industriels du second empire (LABROUSSE, E. et GUIRAL, P., *Saint-Simon et le saint-simonisme* dans *Encyclopaedia Universalis*, vol. 14, 1968, p. 621-624; voir aussi la très intéressante biographie d'Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, *Saint-Simon : l'utopie ou la raison en actes*, Biographie Payot, Paris, 2002).

[658] Voir le très intéressant article en ligne sur http://www.bernardgirard.com/Management/8Enieurs.html : *Les ingénieurs et Saint-Simon*, qui présente "une génération conquérante".

[659] BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 28. Bartier semble s'être bien documenté au sujet de Jobard. Dans le fonds Bartier des archives de la Ville de Bruxelles se trouve notamment le livre de Jobard *Comment la Belgique peut devenir industrielle, à propos de la société d'exportation*, Bruxelles, Périchon, 1846 (Archives de la Ville de Bruxelles, Fonds Bartier, n° inv. 921). Bartier a dépouillé (avec quelques erreurs de transcriptions et de références) des lettres conservées à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, qui conserve un important fonds sur le saint-simonisme. Nous y avons consulté les lettres de Jobard dans les registres 7604 (correspondance du *Globe*) et 7735 (correspondances diverses).

[660] Inventeur français qui tenta de s'approprier un de ses systèmes d'éclairage au gaz. Il a construit une usine à gaz par distillation de schiste bitumeux (Selligue et Cie, 67, avenue de Clichy). (*Bulletin industriel. Nouveau gaz d'éclairage* dans *Le Courrier Belge*, 22 février 1837).

[661] Parce que les frelons, se nourrissant de matières sucrées, endommagent les fruits dans les vergers et pillent le miel des abeilles : *Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile, Aller piller le miel que l'abeille distille* (BOILEAU, Nicolas, *Satires*, I, 1666). Vers 1664, La Rochefoucauld l'utilise dans le sens de personne incapable et envieuse, qui dénigre les travaux d'autrui et, souvent, cherche à en tirer profit, un plagiaire. *Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir au dépens des abeilles* (LA ROCHEFOUCAULD, François, duc de, *Réflexions diverses*, 11).

l'homme heureux moralement et le moral réagit sur le physique; l'homme qui travaille trop se porte mieux que celui qui ne fait rien. Le travail est le paratonnerre de la misère et du vice, et quand il ne serait que l'antidote de la paresse et de l'ennui, il mériterait le nom de panacée universelle (*Rapport*, t. 2, p. 272).

On est également frappé de la similitude entre la devise de Saint-Simon *: À chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres* et la devise de Jobard : *À chacun la responsabilité et la propriété de ses œuvres*. Son opposition au latin (bien qu'il utilise souvent des locutions latines, à plus ou moins bon escient...) est aussi typique du rejet saint-simonien d'une "éducation archaïque"[662]. Enfin, et surtout, comme nous le verrons plus loin, il est convaincu que le siècle doit utiliser toutes les possibilités du chemin de fer.

Revenons à Bartier : il explique une soi-disant réticence des saint-simoniens parisiens à recruter Jobard par des doutes sur la moralité de Jobard. Ceux-ci se fonderaient sur l'opinion de De Potter [fig. 124][663], sympathisant de la doctrine : il avait entretenu dès février 1831 des contacts amicaux avec les propagandistes venus de France[664]. Bartier suppose que De Potter avait déjà en 1831 sur Jobard l'opinion qu'il émettra en 1837 :

Monsieur Jobard, alors [en 1829] *lithographe et ultra-libéral*[665]*, depuis économiste, publiciste et journaliste ultra-ministériel et fonctionnair[e] grassement rétribué, Mr Jobard a varié d'opinion plus qu'il n'a changé de chemise, pour embrasser toujours avec un fanatisme de commande celle du vainqueur. Il s'est constamment sacrifié amis et ennemis quand ils étaient les plus faibles et que cela pouvait servir ou seulement le divertir. Du reste, homme de savoir, et, plus encore, d'esprit*[666].

Mais peut-on accepter sans réserve l'opinion de De Potter, qui a lui-même changé son fusil d'épaule à diverses reprises ? Voltairien et catholique, ennemi des Hollandais et ami de Guillaume I^er^, républicain puis opposé à une république en Belgique, acteur en 1839 d'une dernière tentative pour renverser Léopold I^er^ avec l'aide du parti orangiste[667], De Potter n'est

---

[662] Jobard conclut une anecdote sur la méthode Jacotot (*Qui veut peut !)* en disant : *On nous pardonnera cette digression personnelle qui aura néanmoins son sens moral et peut-être son utilité pour les victimes de l'instruction identique des collèges de France, que le latin et le grec placent par milliers entre le suicide, l'émeute et les travaux forcés* (*Rapport*, II, p. 272).

[663] De Potter, Louis-Marie-Louis-Joseph (Bruges, 1786 - ?, 1859). Il passe dix années à Rome (1811-1812) et deux années à Florence, s'intéressant à l'histoire de l'Église. Ses écrits démystifient les soit-disant vertus de la hiérarchie catholique, davantage préoccupée de temporel que de spirituel. Membre comme Jobard de la "Société des Douze". Journaliste pamphlétaire, il déclare la guerre aux politiciens et aux financiers. Condamné le 19 décembre 1828 à 18 mois de prison pour avoir cherché à exciter, parmi les citoyens, la défiance, les divisions et les querelles. Anticléral, il parvient cependant à unir les catholiques et les libéraux et fonde en prison "L'union des Catholiques et des Libéraux". Il enlève tout crédit au ministre de la justice et de la police Cornelis Felix Van Maanen ('s-Gravenhage, 1769 - 's-Gravenhage 1846). Ses pamphlets le font condamner en 1830 à 8 ans de bannissement. Après la révolution de juillet, il habite Paris et écrit à Guillaume I^er^ comment sauver son royaume tant qu'il en est encore temps. Il revient en triomphe à Bruxelles après la révolution belge. Membre du gouvernement provisoire, il effraye par ses idées révolutionnaires et démissionne, n'ayant pu obtenir que la Belgique devienne une république. Il publie *Histoire du Christianisme*, Paris, 1836-1837 et *Souvenirs personnels*, Bruxelles, 1840. Il collabore à un grand nombre de périodique belges et étrangers. Correspondance avec Félicité de Lamennais (*Larousse XIX^e^*, vol. 12, 1874, p. 1525).

[664] Bartier, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 26.

[665] Au XIX^e^ siècle, libéralisme revêt différentes acceptions : au point de vue politique, le droit pour les citoyens de choisir des représentants qui légifèrent en leur nom; au point de vue économique, le droit pour l'ensemble des citoyens d'exercer des activités lucratives dans les domaines non interdits par la loi; au point de vue social, le droit de s'associer pour défendre les droits professionnels. Jobard explique dans *Le Courrier belge* du 17 février 1837 ce qu'est pour lui un libéral : c'est quelqu'un qui est juste pour les autres et pour lui-même; qui obéit à la loi du travail, veut sa place légitime, est ennemi des coteries et prône des idées saines et progressives [*sic* pour progressistes]. Dans le journal de la veille, Jobard prônait l'abaissement des impôts pour relancer l'industrie.

[666] Annotation de Louis De Potter sur une lettre que lui adresse l'avocat Lucien Jottrand en 1837 (voir supra). Bibliothèque royale Albert I^er^, Manuscrits, II, 5488, 6, page 92. Est-ce cette annotation qui, cent ans plus tard, a forgé le jugement du conservateur du Cabinet des Estampes Louis Hissette ? Ou bien ce dernier se base-t-il sur d'autres sources inconnues pour déclarer que Jobard a exploité Madou et scandaleusement floué Goubaud ? (voir annexe 1.4)

[667] Bologne, Maurice, *Louis de Potter : Histoire d'un banni de l'Histoire*, s.d., p. 149.

pas un modèle de constance d'opinion. Si l'on reproche à Jobard d'avoir été soutenu par Guillaume I^er^ puis par Léopold I^er^, il faut adresser le même reproche à la plupart des libéraux qui rallièrent l'opposition peu avant la révolution. L'opportunisme qu'on lui reproche ne lui a pas procuré - loin s'en faut - d'avantages matériels importants. Il a subi de nombreux revers de fortune, et a réinvesti les moyens financiers dont il disposait, en se servant des fonctions obtenues comme de leviers pour forcer le progrès. Son attitude de retourneur de veste, à la manière - toutes proportions gardées ! - d'un Talleyrand, n'était-elle pas dictée par un même mobile ? Jobard était fidèle à son pays : au-delà des régimes, il était indéfectible à l'ambition qu'il avait pour la Belgique.

Bartier a mal lu le courrier. C'est Jobard qui a choisi de ne pas faire partie de la hiérarchie saint-simonienne. Il estime qu'il sera plus utile au mouvement en ayant l'air de ne pas en être membre :

> *Je me suis aperçu que j'avais une bien autre puissance pour enseigner que je n'en aurais si j'étais St Simonien classé, car alors on y voit du désintéressement et de la conviction bien sentie, ce dont on pourra douter autrement*[668].

Jobard est un grand propagandiste du mouvement, de même que Philippe Bourson[669], directeur du *Moniteur belge*, qui est un ami de la famille Jobard : il a été témoin au mariage de Joseph-Ambroise Jobard en janvier 1827, et le sera encore au mariage de la fille aînée de Marcellin, Mathilde, en 1845, ce qui prouve une bonne entente de longue durée. L'autre témoin de Mathilde sera Jules Lechevalier[670], un important disciple d'Enfantin [fig. 125][671].

---

[668] Lettre de Jobard à Bazard, l'un des chefs du mouvement saint-simonien, le 23 septembre 1831 (la correspondance de Jobard avec les saint-simoniens est transcrite in extenso dans l'annexe 1.4).

[669] Bourson, Philippe (Blaye [Gironde], 10 mai 1801 - Bruxelles, 23 mars 1888) Docteur en médecine (Université de Montpellier, 1824). Après une période phalanstérienne, il se fixe à Bruxelles où son père avait été acteur au théâtre impérial. Saint-simonien fervent, il collabore au journal *Le Globe* en avril et mai 1831, puis avec l'appui de Jean-Baptiste Nothomb, prend la direction du journal *Le Moniteur,* qui à l'époque n'est pas seulement un recueil d'actes officiels : il publie les débats parlementaires et donne le point de vue du gouvernement en matière politique. *Le Moniteur* publie en 1831 des articles favorable à *L'Organisateur belge*, journal saint-simonien et tente de faire passer progressivement les idées saint-simoniennes. Lors des premières élections belges, Bourson s'élève contre *Le journal de Liège*, qui recommande d'élire comme députés des industriels. Il craint qu'un pays aux mains des seuls industriels permette à ceux-ci d'exploiter les prolétaires à leur guise. Bourson correspond en 1832 avec deux importants saint-simoniens français, le financier et industriel Pereyre et l'économiste Michel Chevallier. Dans une lettre à ce dernier, le 2 février 1832 (Bibliothèque Nationale, Nouvelles acquisitions françaises, 24611, f° 373), il écrit : *Le Moniteur Belge n'a pas encore su se dessiner saint-simoniennement. Cependant je veux prendre position tout doucement en insérant, comme je le ferai demain, par fractions ou par analyses vos beaux morceaux de politique générale. Il suffira d'abord de démontrer que Le Globe n'est pas aussi déraisonnable qu'on le pense.* Philippe Bourson sera un ami de Proudhon pendant le séjour de ce dernier en Belgique, de 1858 à 1862 (DAUBY, J. *Funérailles de M. Pierre-Philippe Bourson, directeur du Moniteur Belge, décédé à Bruxelles le 21 mars 1888.* Fonds Quetelet, 474. BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 26 et passim).

[670] Lechevalier, Jules (1800 - 1850). Économiste et publiciste français. Il rencontre Hegel en 1830. Il devient, en 1830-1831, un des apôtres les plus fervents du saint-simonisme à Paris et dans les départements. Le 6 mars 1837, Jobard insère dans *Le Courrier belge* une publicité pour le *Journal de Paris*, dont Lechevalier reprend la rédaction, dans le but notamment de *défendre les intérêts de la propriété, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce.* Il est reçu en audience par le roi Léopold I^er^ (*Le Courrier belge*, 11 janvier 1840). C'est peut-être lors de cette visite en Belgique qu'il signe le livre des visiteurs de l'Institut géographique National (DRAPIEZ, Auguste, *Notice sur l'institut géographique national*, Bruxelles, 1843). Il est l'auteur de nombreux ouvrages de questions sociales et d'organisation du travail (*LAROUSSE XIX^e^*, vol. 10, 1873, p. 297; BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 125).

[671] Enfantin, Barthélemy Prosper, dit le Père Enfantin (Paris, 1796 - Paris, 1864). Ingénieur et économiste français, il transforme le mouvement saint-simonien en église (1828-1832), ce qui provoque la rupture de la plupart des saint-simoniens (dont Lechevallier) avec le "pape" Prosper Enfantin, que seuls quelques fidèles suivront en Égypte. On prête à Frédéric de Reiffenberg ce bon mot en 1834 : *Enfantin veut percer l'isthme de Suez faute de percer à Paris* (BARTIER, p.124). Son frère Augustin (1793-1827) était peintre d'architecture, dessinateur, graveur et lithographe. Il a travaillé pour le baron Taylor (BÉRALDI, Henri, *Les Graveurs du XIX^e^ siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes*, Paris, t. 6, 1887, p. 88).

Jobard et Bourson émeuvent toute la ville (Lettre de Duveyrier, "apôtre" en Belgique, au banquier saint-simonien parisien Gustave d'Eichtal)[672].

Jobard se demande s'il n'a pas plus qu'un autre "le don d'expliquer clairement et de persuader" et se vante de ses succès dans une lettre à l'un des principaux disciples de Saint-Simon, Saint-Amand Bazard, le 23 septembre 1831 :

Il n'est pas, jusqu'à des comtes et des marquis que je n'aye convaincu de l'injustice du privilège [...] *les plus sévères constitutionnels et les libéraux les plus opposés à ce qu'ils appellent la tyrannie saint-simonienne sont rompus et ne demandent qu'à céder au dernier effort*[673].

Jobard garde cependant son esprit critique et relativise "la réalisation éloignée et progressive de la doctrine" :

On peut être saint-simonien sans croyance métaphysique et en se contentant d'adopter les idées de l'Église, en matière économique et sociale. (Ibid.).

Quand les missionnaires saint-simoniens se lancent dans la récolte de fonds pour financer leur journal parisien *Le Globe*[674] et leurs projets industriels, Jobard les soutient, car, comme il l'écrit le 10 janvier 1832 à Michel Chevalier[675], il nourrit des projets semblables :

J'ai appris avec plaisir qu'il s'agissait d'un chemin de fer, je suis charmé d'avoir vu comme vous sur ce point

Jobard est manifestement emballé par ce grand projet de réseau de chemin de fer[676] et de canaux qui uniraient concrètement les hommes. Ce que confirme une lettre de "l'apôtre" Machereau[677] à un de ses confrères : *Dites à Peyreire*[678] *que je suis en courses continuelles pour notre emprunt* [...] *Notre bon Jobard se démène aussi en vrai industriel*[679].

---

[672] Bibliothèque Nationale, Paris, 24609, f° 486. Lettre citée par BARTIER, John, *op.cit*, p. 43. Le banquier juif Gustave d'Eichtal (1804-1886), avec trois autres banquiers (Rothschild, Davilliers et Thurneyssen) sera fondateur, le 2 novembre 1835, de la société Chemin de fer Paris - Saint-Germain (CADIER-REY, Gabrielle, *Les trente glorieuses des Pereire* dans *Historia*, 683, novembre 2003, p. 69).

[673] Paris, Bibliothèque de L'Arsenal, 7604, f°81.

[674] Journal racheté par les saints-simoniens en 1830. *Le Globe*, visiblement bien informé, publie des articles sur la situation politique, relayés par les journaux belges soumis à la censure et qui ne pourraient signer eux-mêmes de tels textes : *Le Globe, devenu journal quotidien, contient aujourd'hui sur la situation de notre pays un très bon article que nous reproduirons demain* (*Courrier des Pays-Bas*, 18 février 1830) - *C'est avec l'aide des catholiques, dit aujourd'hui le Globe, que les libéraux de Belgique marchent maintenant à la conquête d'institutions larges et franches* (*Courrier des Pays-Bas*, 19 février 1830). *Le Globe* s'indigne des attaques contre *Le Courrier des Pays-Bas*. Van Maanen [le ministre de la justice] semble n'avoir pour but que de diviser la Belgique et la Hollande, au mépris de la liberté et de la conscience religieuse. De Potter est un patriote sincère et courageux, un écrivain savant et estimé. Il a longtemps fait la guerre aux prétentions de l'Église, mais milite pour la liberté de pensée de tous (*Le Courrier des Pays-Bas*, 19 février 1830).

[675] Paris, Bibliothèque de L'Arsenal, 7604, f°82. Chevalier, Michel (Limoges [Haute-Vienne], 13 janvier 1806 - Montplaisir [Hérault], 28 novembre 1879). Économiste, publiciste et homme politique français. Saint-simonien de la première heure et rédacteur du *Globe*, il est convaincu que l'industrie est un principe de progrès dans les sociétés et défend le rôle gestionnaire de l'état dans l'industrie. Après les dérives politico-religieuses du mouvement, il subit les tracasseries policières infligées aux saint-simoniens : *Le pape Enfantin et le directeur du Globe, Michel Chevalier, ont subi un nouvel interrogatoire* (*Le Belge*, 8 mars 1832) et est condamné à un an de prison en juillet 1830. Il se rallie au second Empire, devient conseiller d'Etat, sénateur, professeur au Collège de France. Devenu libéral, il est un des instigateurs du traité de libre-échange de 1860 entre la France et la Grande-Bretagne, car il défend les vertus pacificatrices du commerce. Il se prononcera en 1867 pour l'enseignement obligatoire. La même année, il dirige la publication des rapports officiels de l'exposition universelle de Paris. Il publie en 1836 *Lettres sur l'Amérique du Nord*, dont *Le Courrier Belge* du 5 avril 1837 publie de larges extraits. Il souscrit au Rapport de Jobard (VAPEREAU, G., *Dictionnaire universel des contemporains*, 3e édition, Paris, 1865, p. 379; *LAROUSSE XIXe*, t. 4, 1869, p. 56 et t. 16, 1877, p. 525; *Encyclopaedia Universalis*, vol. 18, *Thesaurus*, Paris, 1968, p. 373; BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique, les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, passim).

[676] A cette époque, Thénard s'implique dans la construction du chemin de fer avec les frères Séguin (EMPTOZ, Gérard; *Investissements et première industrialisation : l'exemple de Jacques-Louis Thénard* dans *L'industrie nationale,* septembre 1999, p. 7).

[677] Machereau, Joseph. Né le 9 avril 1802. Peintre et dessinateur, missionnaire saint-simonien en Belgique.

Mais un mois plus tard, l'opinion de Jobard commence à se modifier. Il a été chargé par les "pères" saint-simoniens parisiens d'intervenir pour ramener dans le droit chemin un des dirigeants saint-simoniens en Belgique, Joseph-Ferdinand Toussaint[680], qui veut quitter le mouvement. Jobard écrit aux Parisiens : *J'ai fait votre commission auprès de Mr. Toussaint et je n'ai pu en obtenir d'autre réponse si ce n'est qu'il prétend avoir à vous réclamer des sommes qu'il aurait payées pour la doctrine et que jusque là il gardera les actions*[681]. Jobard laisse entendre qu'il va imiter le transfuge, car il est déçu. Il avait été par dessus tout séduit par "le beau rêve de l'association des travailleurs". Mais il n'est pas intéressé par la partie "politico-religieuse" du saint-simonisme. Les théories religieuses des saint-simoniens sont contredites par leurs disputes internes et par les extravagances du "pape" Enfantin, qui a transformé le mouvement en Église et sombre dans le mysticisme, devenant une sorte de gourou despote. La police française, estime le mouvement contraire à l'ordre public, notamment à cause de théories sur la morale sexuelle et le rôle de la femme qui ont suscité des rumeurs selon lesquelles les saint-simoniens favoriseraient la prostitution. La préfecture fait subir des interrogatoires aux deux chefs de file parisiens, Rodriguès et Enfantin, puis à Michel Chevalier, directeur du *Globe*. Les querelles internes et les démêlés judiciaires, qui aboutiront à la mise sous scellés de la maison des saint-simoniens à Ménilmontant, sont détaillés dans la presse belge. Le saint-simonisme est tourné en ridicule[682]. On est loin du beau rêve initial de l'association des travailleurs et de l'amélioration des classes défavorisées qui seul intéressait Jobard. La doctrine n'est qu'*un livre de plus, une utopie de plus* (c'est Jobard qui souligne)[683]. L'étalage des disputes des meneurs et de leurs ennuis avec la justice au moment de la récolte de fonds tombe on ne peut plus mal. Les sarcasmes des journaux qui jettent le discrédit sur la morale saint-simonienne ont dû faire réfléchir Jobard :

> *Les nouvelles querelles de familles font sur le monde un effet des plus meurtriers pour la doctrine* [...] *Je vous avoue que je suis honteux aujourd'hui vis-à-vis de ceux auxquels j'avais tant vanté la doctrine* (*Ibid.*).

Arrivé à un point d'arrêt, regardant un carrefour de trois routes sans savoir laquelle suivre, Jobard ajoute qu'il compte renoncer à son projet de verser à l'emprunt saint-simonien une rentrée d'argent escomptée[684] dont sa femme n'aurait point eu connaissance (*Ibid.*). Cela

---

[678] *Sic* pour Émile Pereire (1800-1875). Banquier juif d'origine portugaise. Avec son frère Isaac, Olinde Rodrigues, Michel Chevalier et Prosper Enfantin; il fait partie de "la petite église", atelier de réflexion politico-économique fondé dès la mort de Saint-Simon, avant les égarements politico-religieux. Emile Pereire est chroniqueur pour *Le Globe*. Il modernise le milieu bancaire et est un artisan du développement du chemin de fer français (CADIER-REY, Gabrielle, *Les trente glorieuses des Pereire* dans *Historia*, 683, novembre 2003, p. 67-68).

[679] Lettre de "l'apôtre" Machereau à Charles-Antoine Duguet, employé au ministère français des travaux publics. Militant saint-simonien, Duguet avait précédé Machereau en Belgique (lettre sans date, cachet de la poste du 22 janvier 1832; Bibliothèque de L'Arsenal, 7605, f°6).

[680] Toussaint, Joseph-Ferdinand est né à Meulebeke [Flandre occidentale] en 1807, car son père, d'origine française s'était installé en Belgique. Secrétaire communal de Koolskamp [aujourd'hui entité d'Ardooie, Flandre occidentale] jusque 1830, Joseph-Ferdinand combat la campagne de pétitions organisée par les catholiques contre la politique de Guillaume I[er]. Mais en 1830, il se rallie à l'insurrection et entre au secrétariat du Gouvernement provisoire. Il passe à l'administration de la justice. En 1831, il adhère au saint-simonisme dont il devient une figure de proue dans notre pays (BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 24 et passim).

[681] Lettre du 24 février 1832, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, 7604, f° 83.

[682] Voir notamment *Le Belge* des 13, 19, 21 et 27 janvier, et des 8 mars et 27 juin 1832. Les déboires du chef de file belge Toussaint font d'ailleurs l'objet d'exagérations : *On parle d'une aventure assez triste arrivée à un jeune homme de cette ville qui s'était laissé endoctriner par un des apôtres du St-Simonisme; ce jeune homme aimait éperdument une demoiselle de cette ville qu'il voulut un beau jour convertir à la doctrine nouvelle; il ne réussit à autre chose qu'à se brouiller avec elle, et depuis lors il est atteint d'une aliénation mentale complète* (*Le Belge*, 15 février 1832). Toussaint souffre en fait d'une simple dépression. Jobard écrira le 24 février à Michel Chevalier : *Un journal de cette ville l'avait proclamé fou à lier pendant mon absence de Bruxelles. Quant à moi, je le vois trop rarement pour pouvoir connaître le fond de sa pensée* (Lettre du 24 février 1832, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, 7604, f° 83).

[683] Lettre de Jobard à Bazard, 24 février 1832, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, 7604, f° 83.

[684] Espère-t-il encore des paiements pour des lithographies ?

ressemble bien peu à Jobard de craindre son épouse. Cache-t-il ses projets de peur de mécontenter Louise - et sa belle-mère - à une période où il n'est pas encore relevé de la débâcle financière de son établissement lithographique ? Jobard est alors locataire de la veuve de l'imprimeur Pierre-Joseph Demat au n° 24 de la modeste rue de la Batterie[685], dans la 6e section. Ce n'est qu'en 1833 qu'il pourra déménager dans un immeuble de meilleur standing. Une raison plus plausible de son revirement est qu'il négocie probablement déjà la fondation de la "Société pour l'introduction des voitures à vapeur en Belgique", qui naîtra officiellement au mois d'avril 1832. Cette société siégeant à Bruxelles devrait lui apporter davantage de revenus, et il pourrait mieux contrôler l'emploi des fonds. Jobard abandonne le mouvement, mais gardera des contacts avec Bourson et Lechevallier. En 1849, il échangera une correspondance aigre-douce avec le père Enfantin à propos de la propriété intellectuelle (voir infra).

Bien que de courte durée - un an à peine - le militantisme saint-simonien de Jobard a pour lui une importance considérable et le marque à long terme : il en retiendra toujours les idées visionnaires et la capacité d'anticipation.

6.3 Le combat industriel

À partir de 1832, certains saint-simoniens déçus par les déviances idéologiques du mouvement, se lancent dans des réalisations industrielles pratiques. C'est le cas de Jobard, qui va dépenser une incroyable énergie dans quantité d'inventions. Beaucoup d'entre elles sont étrangères à l'art, mais il serait très réducteur de ne présenter que ses innovations dans les domaines artistiques. Il nous semble indispensable de les évoquer en quelques pages pour donner un aperçu de la personnalité de Jobard et de sa créativité. Car c'est l'engagement de Jobard dans son siècle qui lui a permis d'évoluer dans les techniques de l'image.

Dès 1831, il s'est lancé dans l'étude des matières industrielles.

> *Convaincu* [...] *qu'il fallait des études spéciales et profondes pour réunir la connaissance de la théorie à celle de l'application, je n'hésitai pas, après la fermeture de mes ateliers, à me consacrer à un nouvel apprentissage des sciences physiques, chimiques et mécaniques, à la visite des ateliers de la Belgique et de l'étranger, et même à la pratique manuelle de l'art du mécanicien. À cet effet, j'allai passer une année entière*

---

[685] La famille De Mat (ou Demat) joue un rôle important dans l'histoire de l'édition dans notre pays pendant un demi siècle : En 1807, Pierre-Joseph De Mat, librairie "Dépôt des Lois" reprend le dépôt de J. Tarte, rue des Sables et rue des Capucines, 1043. En 1815, De Mat est imprimeur de l'Académie et de l'Université catholique (alors à Malines). De 1815 à 1828, la librairie de P.J. Demat est la plus importante librairie bruxelloise. En 1821, son fils Charles-Joseph fonde une librairie à Louvain, Halles Marché-aux-grains. Il est associé à H. Remy, rue des Grands Carmes. P.J. Demat meurt 23 février 1828. Sa veuve et son fils Charles-Joseph reprennent sa succession. La raison sociale est Vve P.J. De Mat, Grande Place, 1188 et rue de la Batterie, 163. Au recensement de 1829 (Section 6, f° 225), on trouve au numéro 24 (ancien 163) : Isabella Michiels, Veuve P.J. De Mat, née à Saint-Josse, 56 ans, libraire (*boekhandelaarster*); Joannes De Mat, 33 ans, Jeannette De Mat, 24 ans, Alexandre Napoléon, 21 ans, Louise, 18 ans, tous libraires; toujours au recensement de 1829, Section 8, f°431, on trouve : Charles Joseph, Grote Markt, 1188, 24 ans, boekdrukker. En 1829, jusqu'à une date indéterminée après 1841, Jean reprend les locaux de la Grand'Place et y tient une imprimerie militaire. En 1832, Charles Joseph devient éditeur au 163 rue de la Batterie. De 1836 à 1838, Alexandre De Mat tient la "Librairie classique et mathématique" et la "Librairie nationale et étrangère", rue de la Batterie, 24. En 1839, Charles Joseph s'installe rue de la Batterie, 24 en qualité de gérant de la Société nationale pour la propagation des bons livres. De 1853 à 1855, Charles Joseph est installé rue de Bruxelles, 8 à Vilvoorde, où il publie des livres scolaires (GODFROID, p. 137-138; nombreuses annonces dans les journaux de l'époque).

dans les ateliers de MM. Houget et Teston [fig. 126][686]*, à Verviers, et je dirigeai moi-même différentes constructions de pompes rotatives, de machines à vapeurs, etc.*[687].

Jobard a assisté en 1830 à une entrevue entre le roi Guillaume I[er] et les deux industriels lors de l'exposition industrielle de 1830[688]. Ce n'est évidemment pas par hasard que Jobard choisit Verviers. Si le sillon Sambre et Meuse est la région la plus fortement industrialisée du continent (avec Liège pour les industries du fer et du charbon), Gand (industrie du coton) et Verviers (industrie de la laine) sont les deux villes les plus prospères en matière d'industries textiles. Ce type d'usine permet sans doute davantage d'expérimentations techniques que les charbonnages. Jobard aura peut-être choisi Verviers plutôt que Gand par facilité linguistique, mais surtout sans doute parce qu'il y avait des contacts, comme l'industriel de Biolley, dont nous reparlerons.

[En 1831] *M. Jobard, le fécond inventeur, vint y séjourner pour l'exécution d'une machine à vapeur rotative restée sans résultat, de même que celle dont s'occupa le peintre L. Olivier, d'Andrimont*[689].

Nous n'avons pu établir si cette machine à vapeur rotative - c'est-à-dire où la vapeur actionne un piston qui fait tourner une roue - était destinée à faire fonctionner une presse lithographique, ni trouvé d'information sur la presse du peintre Olivier[690]. En tout cas, il est sûr que les *Annales Générales des Sciences physiques*, qu'il a illustrées de 1819 à 1821 ont été une révélation pour Jobard : tout d'un coup, le géomètre s'était trouvé - personnellement ou par le biais de leurs écrits - en contact avec de nombreuses sommités scientifiques. Il a apparemment poursuivi des contacts avec plusieurs d'entre eux. Une étude attentive de tous les articles publiés - qui dépasse le cadre de cette thèse - montrerait certainement que ceux-ci ont semé la graine de la plupart des activités et inventions de Jobard : fabrication d'eau de Selz, innovations en matière de chauffage (cuisinière), d'énergie (éclairage, vapeur), de balistique...

---

[686] Jobard fera à plusieurs reprises allusion à ces deux industriels dans sa rubrique *Bulletin industriel* publiée dans le *Courrier belge* en 1837 et 1838. Il est alors toujours en contact avec eux et se livre avec la famille Houget à des expériences de spiritisme (Feuilletons du *Courrier belge*, juin 1838). Spécialisés dans la mécanique lainière, Houget et Teston, d'origine française, installent à Verviers un des ensembles les plus actifs de construction mécanique et ils fournissent à la Suisse et à la Prusse des machines à tondre et à décatir. (DEMOULIN, Robert, *Guillaume I[er] et la transformation économique des provinces belges* (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. 80), Liège, 1938, p. 266. Ils se seraient installés en 1821 à Verviers (VAN DER HERTEN, Bart, ORIS, Michel et ROEGIERS, Jan (dir.), *La Belgique industrielle en 1850 : Deux cents images d'un monde* nouveau, Crédit communal, 1995, p. 22), et selon les archives de La Haye (La Haye, Algemeen Rijksarchief, Secrétairerie d'État, 5 février 1823, n° 9), c'est en 1823 que Houget est exempt des droits de douane pour venir s'installer à Verviers comme mécanicien. Le 19 août 1840, Jobard consacre dans *Le Courrier Belge* une longue notice à Désiré Houget, décédé la veille. Les bâtiments de leur usine (qui brûleront en 1870) font l'objet d'une planche (n° 122) de *La Belgique industrielle*, éditée par Géruzet en 1852-1854.

[687] *Plan d'organisation du Musée de l'Industrie présenté au ministre de l'intérieur par M. Jobard*, Bruxelles, 1840, p. 20-21. Houget et son associé Teston ont implanté à Verviers une branche nouvelle de l'industrie : la fabrication et le trempage des lames à tondre. Il possible que Jobard ait travaillé à la fabrication de machines à vapeur qui actionnaient ces lames, montées sur un appareil circulaire pour l'ablation du duvet des lainages.

[688] *En passant auprès d'une belle tondeuse et d'une élégante machine à vapeur, le roi demanda à l'écrivain de ces lignes à qui appartenait ces objets. - A MM. Houget et Teston. - Ne sont-ce pas deux jeunes Français établis à Verviers ? - Oui, Sire. - Et comment vont leurs ateliers? - Très bien, grâce à Votre Majesté. - Ah! oui, je me rappelle; je les ai remis sur leurs jambes; il m'est bien agréable d'apprendre qu'ils marchent bien. Nous garantissons le mot à mot de la conversation, et nous pouvons certifier que le roi Guillaume n'a pas voulu passer devant un seul objet sans s'informer de sa valeur et de son utilité industrielle; sa visite a duré huit heures consécutives, et nous ne l'avons pas quitté un instant* (*Le Courrier belge*, 14 octobre 1840). La dernière phrase laisse supposer un vif intérêt de Jobard pour les progrès industriels mais aussi une certaine courtisanerie, dont il s'est toujours cependant défendu.

[689] RENIER, J. S., *Histoire de l'industrie drapière au pays de Liège et particulièrement dans l'arrondissement de Verviers depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours*, Liège, Léon de Thier, 1881, p. 93.

[690] Olivier, Laurent Joseph (Andrimont, 1812 - Verviers, 1857). Peintre de sujets religieux et de portraits, notamment ceux de Papin et de Watt, qu'il a dédiés à la ville de Verviers (RENIER, J.S., *Olivier (Laurent-Joseph)* dans *BN*, t. 16, 1901, col. 150; RÉMON, Régine, *Olivier Laurent Joseph* dans *DPB*, t. 2, p. 780-781.

Le chemin de fer et la voiture à vapeur

L'amélioration des voies de communications était une des importantes préoccupations des saint-simoniens. Début 1832, Jobard publie un important article dans sa revue, qui est remarqué par *Le Belge* du 9 janvier :

> *L'éditeur de l'Industriel vient de publier un numéro qui contient un excellent mémoire sur les chemins de fer; chacun peut y puiser une connaissance très-exacte de cette importante amélioration qui, nous n'en doutons pas, sera bientôt introduite dans notre pays. Ce recueil, nous devons le dire, n'est pas assez répandu; le tort des rédacteurs a été de croire qu'il suffisait de la composer des sujets les plus intéressants, les plus neufs et les plus variés; pour amener les souscripteurs, ils ont trop négligé le charlatanisme du métier, nous voulons dire, les annonces pompeuses, les prospectus laudatifs, les voyageurs importans, etc.*
>
> *Cependant, il est hors de doute qu'avec de la persévérance leur entreprise n'ait un plein succès, car il suffit d'ouvrir un des cahiers de ce recueil pour désirer se procurer les autres.*

En mars 1832, Jobard conjugue lithographie et militance industrielle en imprimant la *Carte générale de la route en fer d'Anvers à la Meuse et au Rhin,* d'après le projet[691] des ingénieurs Pierre Simons[692] et Gustave de Ridder[693], qui est vendue début avril. Elle coûte 1 florin en couleurs, 75 cents en noir. Le tronçon Malines-Bruxelles verra le jour en 1835. Le 25 octobre 1831, Simons et De Ridder avaient soumis au gouvernement un premier rapport concernant la construction d'une *"route en fer" d'Anvers aux frontières de l'Allemagne*[694]. Jobard s'implique aussi dans le domaine de la locomotion sur route. Il faut dire qu'il a été à bonne école : la première routière qu'ait connue la Belgique est sortie des ateliers Houget et Teston en 1826[695]. Mais les routes de Verviers n'étant pas pavées, elle ne fit que labourer la

---

[691] *Description de la Route en Fer à établir d'Anvers à Cologne. Mémoire à l'appui du projet d'un chemin à ornières de Fer à établir entre Anvers, Bruxelles, Liège et Verviers.* [1ère édition 1832; 2e édition Bruxelles, T. Lejeune, 1833, gd in-8°, 8 cartes dépliantes].

[692] Simons, Pierre (Bruxelles, 1797 - Ténériffe [en mer, au large de -], 1843). Fils du carrossier Pierre Simons. En 1815, il entre aux travaux publics. Dès 1817, il est adjoint à l'ingénieur-architecte Jean-Baptiste Vifquain. Il travaille en 1822 au projet du canal Bruxelles-Charleroi. En 1824, il part avec Vifquain en Angleterre pour y étudier les travaux de communication. En 1831, un arrêté ministériel le met à disposition de Vifquain pour la formation d'un chemin de fer. Avec Gustave De Ridder, il présente des itinéraires et est l'un des principaux ingénieurs chargés de la construction de nos premiers chemins de fer. Miné par le travail, il meurt le 14 mai 1843, au large de Ténériffe, à bord de la goélette «Louise-Marie», qui l'emmenait au Guatemala. Il venait d'y être nommé directeur de la communauté de l'Union par la compagnie belge de colonisation (MARCHAL, Edmond, *Simons (Pierre)* dans *Biographie nationale*, t. XXII, Bruxelles, 1920, col. 619, 620).

[693] De Ridder (Bruxelles, 1795 - Le Mée [Seine-et Oise], 1862). L'un des premiers ingénieurs du chemin de fer belge, avec son beau-frère et collaborateur Pierre Simons. En 1812, il entre au génie militaire de France comme conducteur du génie. Le 29 septembre 1814, il est attaché au commissariat général de l'Intérieur et travaille pour les Ponts et chaussés. En novembre 1819, il est attaché à l'ingénieur en chef du Brabant. En 1823, il est nommé ingénieur du Waterstaat. De 1823 à 1825, il étudie un projet de canal Bruxelles-Charleroi. Lors de voyages en Angleterre, il y étudie les premiers chemins de fer. Le 24 août 1831, il est mis, avec Pierre Simons, à la disposition de l'inspecteur général des ponts et chaussées pour la formation d'un projet de chemin de fer d'Anvers au Rhin. Ils publient des mémoires à la fois techniques et économiques, qui attirent l'opposition de l'ingénieur Vifquain, qui préférerait que l'État confie à des privés la réalisation du chemin de fer. Simons et De Ridder répondent aux objections par un texte qui forme la base d'une projet de loi déposé par Charles Rogier, ministre de l'Intérieur. Ils sont nommés le 6 mars 1834 commissaires du roi auprès des Chambres pour soutenir les discussions du projet de loi. La loi est votée et promulguée le 1er mai 1834. Les travaux sont entamés sous leur direction. Un an plus tard, le premier tronçon est inauguré. De Ridder travaille jusqu'en 1846 aux chemins de fer; ensuite probablement comme entrepreneur privé, et s'occupe du perfectionnement des locomotives. Il meurt dans sa propriété en France (MOYAUX, Auguste, *Ridder (Gustave-Nicolas-Joseph De)* dans *BN*, t. XIX, 1907, col. 314-318).

[694] LAMALLE, Ulysse, *Histoire des chemins de fer en Belgique*, Bruxelles, Office de Publicité, 1943, p. 21.

[695] LONGTAIN, Iwan, *Histoire de la machine textile verviétoise. Dictionnaire des constructeurs et fabricants d'accessoires*, Dolhain, Hexacordos, 1987, p. 151.

chaussée. En 1832, il est secrétaire d'une association qui vient de se fonder en Belgique : la "Société pour l'introduction des voitures à vapeur en Belgique" :

> *Quelques personnes s'occupent en ce moment à Bruxelles de former une association pour établir en Belgique une entreprise de voitures à vapeur allant par les routes ordinaires; elles croient que les difficultés qui se sont opposées jusqu'ici à la mise à exécution d'une semblable invention, ont été levées par une machine nouvelle dont l'auteur est allemand. Nous ne savons jusqu'à quel point ces espérances sont fondées; leur réalisation serait incontestablement de la plus haute importance* (*Le Belge*, 5 avril 1832).

L'association est rapidement sur pied :

> *La société pour l'introduction des voitures à vapeur en Belgique, a tenu le 8 sa première assemblée générale chez M. le Comte de Hompesch, son président. M. Jobard a été nomme secrétaire. S.M. était représentée par M. le comte Hip. Vilain XIIII, membre de la chambre des représentants* (*Le Belge*, 12 juin 1832).

Le président, le comte Théophile de Hompesch, est un industriel de noblesse allemande qui réside à Bruxelles[696]. Les commissaires sont Hippolyte Vilain XIIII [fig. 127][697], le sénateur et banquier Jacques Engler[698] et un colonel, qui selon la presse, se nomme "Chenowski"[699]. Vilain XIIII est le représentant personnel de Léopold I^{er} : très intéressé, le Roi a pris dans la société 5 des 20 actions de 1 000 florins chacune (*Le Belge*, 29 juin 1832). La société prend exemple sur les essais britanniques qui ont été couronnés de succès dès 1827, année où Gurney transporte dans son quartier londonien plusieurs personnes à 13 km/h. Il s'agit de la première application du fardier de Cugnot, mis au point en 1769. Les Bruxellois s'associent

---

[696] En 1841, il offrira des échantillons produits par ses industries au Musée de Jobard (voir infra). En 1844, il sera président de la compagnie belge de colonisation (JOBARD, J.B.A.M., *Monautopole*, 1844, p. XII).

[697] Vilain XIIII, Charles-Hippolyte (Paris, 7 mai 1796 - Bruxelles, 19 mars 1873). Il sert de 1815 à 1820 dans l'armée des Pays-Bas comme lieutenant des hussards. De 1822 à 1830, il siège aux Etats Provinciaux de la Flandre orientale, tout en étant bourgmestre de Wetteren. Peu avant l'élection du Congrès National, il affirme qu'un des problèmes les plus délicats à résoudre est celui de la liberté religieuse. Député catholique de 1831 à 1839. De 1840 à 1848, il occupe le poste de chargé d'affaires, puis de ministre résident près les cours de Sardaigne, de Parme et de Toscane. Il est enfin nommé Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire (DE SEYN, t. 2, p. 1142; BARTIER, John, *Naissance du socialisme en Belgique : les saint-simoniens*, Bruxelles, 1985, p. 9; DE PAEPE, Jean-Luc & RAINDORF-GÉRARD, Christiane (dir.), *Le parlement belge. Données biographiques*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1996, p. 608-609).

[698] Engler, Jacques (Ingenbroich [D], 28 novembre 1769 - Bruxelles, 28 décembre 1846). Le recensement de 1812 indique qu'il est né à "Imgenbroick" et qu'il est *Négociant, rue du Chêne, S^{n} 8, 1377. Réside à Bruxelles depuis 1797, Parti pour Cambray le 30 octobre 1813.* Manufacturier de draps, cofondateur de l'Etablissement lainier "Engler & Cie" à Verviers (1795-1830) - où Jobard l'a peut-être rencontré ? -, négociant, banquier. Il fait vivre près de 2000 ouvriers : il est propriétaire de la filature de coton établie dans l'ancienne abbaye de la Cambre, ainsi que d'une filature à Cambrai. Pendant la période hollandaise, Engler était un membre actif de la Chambre de Commerce, le représentant à Bruxelles de la Nederlandse Handelsmaatschap. Il est un des fondateurs en 1822 de la Société Générale pour favoriser l'industrie, dont il est directeur de 1831 à 1839. Conseiller communal de Bruxelles de 1807 à 1840, sénateur libéral de 1831 à 1846 . En 1832, il habite rue de l'Evêque et est conseiller de Régence. Il est membre du comité consultatif et de surveillance de la société belge de librairie, imprimerie et papeterie, créée le 10 juillet 1836. (*Le Courrier belge,* 10 et 11 février 1840; THIELEMANS, Marie-Rose, *Le démarrage industriel dans l'agglomération bruxelloise avant 1830* dans *Bulletin du Crédit Communal de Belgique*, 149, juillet 1984, p. 160 et 182; DE PAEPE, Jean-Luc & RAINDORF-GÉRARD, Christiane (dir.), *Le parlement belge. Données biographiques*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1996, p. 299; MEUWISSEN, Eric, *Richesse Oblige*, Bruxelles, 1999, *passim*).

[699] Il doit s'agir du colonel Jean-Népomucène de Schenofsky (le père de Jules-Charle-Antoine Ce dernier part aux Etats-Unis fin 1862 et participe à la guerre de Sécession. Cfr website "Belgian in the American civil war" http://home.tiscali.be/gallez.nic/US%20Army/Staff/Jules%20de%20Schenofsky.htm). Il s'agit plus que probablement du "Schenofski" domicilié à Bruxelles qui obtient le 7 mai 1833 un brevet pour un appareil auquel il donne le nom de refouloir hydrostatique, et doit être aussi le lieutenant-colonel Schenofski, grand prévôt de l'armée, domicilié place des Barricades, 8 à Bruxelles, qui obtient le 24 juillet 1838 un brevet pour un nouveau système de chaudière à vapeur (*Pasinomie ou collection complète des lois, décrets, arrêtés et réglements*, Bruxelles) et le 30 juin 1838 un brevet pour un nouveau procédé de tannage. Le "lieutenant-colonel de Schenofsky" obtient la croix de la Légion d'Honneur (décoration française), à la demande de Léopold I^{er} (*Le Courrier belge*, 22 août 1839).

avec un ingénieur d'origine allemande, Jean-Chrétien Dietz[700], qui tente de mettre au point un remorqueur de 22 chevaux. Les expérimentations du véhicule à vapeur sont commentées par la presse :

Bruxelles, 27 juin.

La société récemment formée à Bruxelles pour l'introduction de voitures à vapeur sur les routes ordinaires pavées, s'est réunie le samedi 16 de ce mois [...]

La société a obtenu de M. Dietz, inventeur de la nouvelle voiture à vapeur, la concession de son brevet[701] *pour dix ans, moyennant une part de deux actions qu'il reçoit. Pour le moment, la société se contente de prélever de chaque actionnaire 360 florins sur chaque action, et avec cette somme, elle se propose de subvenir aux frais de la construction de la voiture à vapeur dont on s'occupe actuellement dans les ateliers du sieur Dietz. Celle-ci consiste en une remorque de la force de 22 chevaux auxquelles s'adapteraient des voitures ou chariots.*

Le premier essai de l'invention aura lieu, à ce qu'on présume, dans une couple de mois au plus tard, et se fera au boulevard du Régent, vers deux à trois heures du matin. En cas de réussite, la société appliquera son remorqueur au charriage du charbon des houillères de Charleroy, et alors aura lieu le versement du restant de chaque action. Si l'expérience prouve qu'à l'avantage de la puissance d'entraînement le remorqueur joigne aussi la faculté d'un mouvement rapide, il sera établi de Bruxelles à Anvers, et aussi sur d'autres routes, une voiture de ce genre, destinée à transporter les marchandises et les voyageurs, et qui ferait le trajet quatre fois par jour.

La société s'est réservée, pour le cas de l'extension de l'entreprise, la faculté d'émettre de nouvelles actions jusqu'à la concurrence d'une somme de 100.000 florins, en ayant soin toutefois, pour ce cas, d'assurer aux premiers actionnaires quelques avantages particuliers et proportionnés au mérite et au risque d'avoir été les premiers fondateurs (*Le Belge*, 29 juin 1832).

La voiture est terminée fin mars 1833. Elle est munie de trois roues et surmontée d'une énorme chaudière (*Le Belge*, 30 mars 1833). On prévoit qu'elle pourra transporter une centaine de personnes de Bruxelles à Anvers, quatre fois par jour. Un premier essai a lieu le

---

[700] Dietz, Jean-Chrétien. Né à Zwingenberg [Land van Darmstadt]. Naturalisé le 4 avril 1816 (Ara, Ministerie van Justitie, toegang 2,09,01 inv. 4880). Fabricant de machines à vapeur, de pompes à incendie (Médaille à Haarlem, 1825), de pétrisseurs mécaniques de pâte, de machines à mesurer et plier le tissu. Inapte à gérer ses affaires, il s'enfuit en Hollande en 1838 (THIELEMANS, Marie-Rose, *Le démarrage industriel dans l'agglomération bruxelloise avant 1830* dans *Bulletin du Crédit Communal de Belgique*, 149, juillet 1984, p. 153). Le 6 septembre 1827, Jobard publie dans le *Manneken* un article avec une planche lithographique sur une nouvelle pompe inventée par Dietz (voir Catalogue Jobard). Un autre article, aussi long, paraît le 20 octobre 1827. Dietz construit également des machines pour l'extraction dans les carrières et des pompes à incendie. Dans un long article, *Le Courrier des Pays-Bas* du 9 novembre 1826 décrit une visite à son atelier de fabrication de machines à vapeurs. Le 24 mai 1832, il obtient un brevet d'invention de dix ans pour "une nouvelle voiture à vapeur, destinée à parcourir les routes ordinaires". Il cède ce brevet à Engler et Hompesch le 26 novembre 1832. Après l'abandon du projet, Jobard s'intéressera cependant toujours aux essais ultérieurs de Dietz (*Le Courrier belge*, 5, 8, 22 et 26 août 1837).

[701] *Arrêté royal du 24 mai 1832, qui accorde à A.E. Dietz, mécanicien, domicilié à Bruxelles, un brevet d'invention de dix années, pour une nouvelle voiture à vapeur, destinée à parcourir les routes ordinaires pavées* (*Bulletin officiel des lois et arrêtés royaux de la Belgique*, t. V, 1832, n° 435, p. 282). *Arrêté royal du 26 novembre 1832, qui autorise le sieur Antoine Dietz, mécanicien, domicilié à Etterbeek, Brabant, à céder aux sieurs comte Théophile de Hompesch et Jacques Engler, banquier, domiciliés à Bruxelles, les droits résultant du brevet qui lui a été accordé, le 24 mai dernier, pour l'invention d'un nouveau remorqueur à vapeur* (*Bulletin officiel des lois et arrêtés royaux de la Belgique*, t. VI, 1832, n° 1064, p. 1288). Le prénom mentionné sur le brevet est curieux : s'agit-il de son troisième fils ? Le recensement de 1829 (sect. 4, n°143) signale Boulevard Guillaume (Boulevard d'Anvers), 28 : Dietz Jan Christiaan, 56 ans, né à Darmstadt, "Werkling kundige" [*sic*], Trois fils sont domiciliés avec lui : Ferdinand, né à Enmerüh, 22 ans, Antoon Edouard, 19 ans, né à Enmerüh, Félix, 13 ans, né à Paris Le fils aîné, Charles Dietz, (1801-1888) est sans doute alors déjà actif en France : il établira en 1834 un service de véhicules à moteur entre Paris et Saint-Germain (DAUMAS, Maurice (dir.), *Histoire générale des techniques*, t. III, *L'expansion du machinisme*, PUF, 1968, p. 290). *Déjà en 1836, le constructeur allemand Charles Dietz, installé à Paris, avait déposé un brevet pour "une voiture à vapeur" dite remorqueur, voyageant sur les routes ordinaires* (NOIRAY, *L'homme et la machine*, t. 2, 1ère partie, *Jules Verne*, p. 82).

30 mars (*Le Belge*, 31 mars 1833, passim), mais "un léger obstacle a obligé d'ajourner l'épreuve". Des essais ont lieu en avril 1833. Le départ est donné sur le Boulevard :

> *Bruxelles, 21 avril. La voiture à vapeur de M. Dietz a été de nouveau essayée hier, et cette fois avec succès. Elle a monté et descendu le boulevard et traversé deux fois le pont de Laeken. On parle de la faire aller lundi jusque Malines* (*Le Belge*, 22 avril 1833).

Deux jours plus tard, la tentative d'atteindre Malines échoue :

> [...] *la voiture à vapeur n'a pu pousser hier que jusqu'à Laeken, en s'arrêtant à diverses reprises* (*Le Belge*, 24 avril 1833).

Le résultat est fort mitigé. Les badauds accourus par centaines, d'abord fort impressionnés par cet engin qui *roulait avec une agilité qui étonnait fort les assistants*, s'en retournent finalement assez déçus. Mais les investisseurs ne se découragent pas pour autant :

> *La société pour l'établissement des remorqueurs en Belgique s'est réunie ce matin. Il est question d'en établir un sur la route de Charleroi à Bruxelles pour le transport des houilles* (*Le Belge*, 26 avril 1833).

Début mai 1833, la société mandate Jobard pour aller en Angleterre *se mettre en rapport avec des sociétés de ce genre* (*Le Belge*, 6 mai 1833). Gustave de Ridder avait très probablement parlé à Jobard des voyages qu'il avait effectués en Angleterre pour y étudier les premiers chemins de fer[702]. Jobard aura sans doute voulu l'imiter, mais il profitera du séjour pour y prendre des contacts et réaliser un voyage d'étude plus général, sur l'état de l'industrie[703]. Avant son départ, il a demandé à Adolphe Quetelet, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, une lettre de recommandation[704] pour Charles Babbage [705]. Ce mathématicien a publié deux ouvrages qui ont dû retenir l'attention de Jobard : *Traité sur l'économie des machines et des manufactures*, traduit en français en 1832 (où il s'intéresse notamment à l'amélioration des communications et de l'acheminement du courrier) et *Manuel du constructeur du chemin de fer*, traduit en 1833. Le traducteur des deux livres est Edouard-Constant Biot[706]. Les recommandations de Quetelet ouvrent n'importe quelle porte en Europe. Jobard rencontre effectivement le savant, et le récit de l'entrevue, qui visiblement, l'a fort impressionné, est publié dans *L'Angleterre en 1833* (p. 13-14) :

---

[702] Les deux hommes resteront en contact et le 19 septembre 1837, *Le Courrier belge* relatera, sur un ton épique, le voyage d'essai par train de De Ridder de Gand à Tirlemont, et sa traversée du long et noir tunnel de Cumptich. Ce nouveau type d'ouvrage d'art suscitait alors curiosité et inquiétude.

[703] Dans son *Rapport*, II, p. 141, il dit avoir visité notamment un fabricant de papier à Manchester.

[704] Lettre non datée, Fonds Quetelet : *Si Monsieur Quettelet a quelques commissions pour Londres et le reste de l'Angleterre, je pars dans quelques jours et je m'en chargerai volontiers. Il pourrait me donner un mot d'introduction pour Babbage ou pour quelques autres de ses amis, il me ferait plaisir, je reste 3 ou 4 semaines.* Quetelet est en contact avec Babbage depuis des années : *L'académie royale des sciences et belles-lettres s'est assemblée hier.* [...] *M. Bobbage* [*sic*], *membre de la société royale de Londres, et M. Herschell, fils du célèbre astronome et secrétaire de cette société, ont été admis comme correspondans* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 10 octobre 1826). Quetelet dit avoir rencontré Babbage à Paris en 1826 et avoir examiné sa machine à calculer : *Je dois à l'amitié qui m'unissait depuis longtemps à Babbage d'avoir vu à Londres, à plusieurs reprises et dans le plus grand détail, toutes les parties de la machine à calculer* [...] *je n'entreprendrai pas de donner sa description qui occuperait sans doute un volume assez considérable.* (QUETELET, Adolphe, notice sur Babbage dans *Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1873, p. 154-155). Quetelet perçoit l'intérêt de pouvoir imprimer sans erreur les tables de logarithme. Sans doute en a-t-il parlé à Jobard.

[705] Babbage, Charles (Teignmouth [Devon, GB], 1792 - Londres [GB], 1871). Mathématicien britannique. Il invente une machine pour le calcul des logarithmes. *M. Boabage* [*sic* pour Babbage] *vient d'inventer des tables arithmétiques au moyen desquelles il est impossible de laisser subsister des fautes typographiques. Si cela est vrai, sur qui les auteurs feront-ils à l'avenir tomber leurs bévues ?* (*Le Courrier des Pays-Bas*, 20 décembre 1822).

[706] Biot, Edouard-Constant (1803-1850). Il est le fils de Jean-Baptiste Biot (Paris, 1774 - Paris, 1862), l'astronome (*LAROUSSE XIX^e^*, t. 2, p. 762).

Un homme dont s'honore l'Angleterre et qui laissera un monument de son génie aussi durable que celui des Newton[707] *et des Herschell*[708]*, est M. Babbage, membre de la société royale de Londres. Ce savant, jeune encore et plein d'ardeur, a conçu le hardi projet de traduire en rouages et en encliquetages les rapports des nombres; il a inventé et il achève d'exécuter en ce moment une machine à calculer les logarithmes, et, qui plus est, à les graver en même temps sur acier.*

Babbage lui laisse essayer cette machine à calculer perfectionnée, qu'il a fait construire l'année précédente [fig. 128 a-b][709] :

« Posez, m'a-t-il dit, à ma machine une équation de quelque degré que ce soit, elle est de force à vous répondre à la minute sans se tromper. » Je le fis, et la machine, ramenée à zéro, se mit en mouvement. Chaque nombre quarré [sic] était annoncé par une cloche, une autre indiquait les racines incommensurables, et enfin l'opération terminée présentait un résultat plus parfait que ne l'eût obtenu le meilleur algébriste en une journée de travail.

Beaucoup d'extension doit encore être donnée à cette machine unique; car il n'y en aura jamais deux de ce genre. C'est le gouvernement anglais qui en a fait les frais : elle aura plusieurs milliers de roues d'un travail exquis, et doit occuper un emplacement de plusieurs mètres quarrés.

On sent que les tables de logarithmes, une fois gravées, serviront à l'univers entier, et qu'aucune erreur de composition ne pouvant s'y glisser, il en résultera une confiance entière de la part des utilisateurs qui en feront usage.

Il y a des inventions, me disait M. Babbage, qui ne peuvent avoir lieu qu'à certaines époques. La mienne était inexécutable il y a 20 ans; c'est aux perfectionnements immenses apportés à la mécanique et surtout à l'art du tour, que je dois d'avoir pu matérialiser ma pensée.

Puis Babbage évoque d'autres inventions qui trouveront quelques années plus tard un écho dans les découvertes de Jobard.

Il y en a plusieurs encore que je tremble de mettre en avant et qui n'en sont pas moins aussi positives, aussi certaines que celle-ci. Par exemple, dit-il, j'ai calculé et je suis convaincu que depuis ma chambre à Londres, je pourrais converser avec un habitant de Liverpool, qu'il entendrait ma voix et que j'entendrais la sienne (environ 70 lieues de distance); il ne s'agirait que d'enterrer un tube entre ces deux villes ». On sait que Biot,

---

[707] Newton, Isaac (sir) (Woolsthorpe Lincolnshire, GB], 1642 - Londres [GB], 1727). Il construit un télescope à Cambridge et mène des recherches sur la lumière. Il définit la loi sur l'attraction universelle.

[708] Herschell, William (Hanovre, 1738 - Slough. [Buckinghamshire, GB], 1822). Astronome, il découvre Uranus, et vers 1800, il découvre les effets thermiques du rayonnement infrarouge. Son fils, sir William Herschell (Slough, 1792 - Hawkhurst [Kent, GB], 1871), astronome et musicien, sera un des pionniers de la photographie (fixation des images à l'hyposulfite de soude et invention du cyanotype en 1842).

[709] Il imagina à partir de 1822 de réaliser une machine à calculer à vapeur commandée par un programme enregistré sur des cartes perforées, qui peut-être regardée comme l'ancêtre des ordinateurs. Jobard y fera écho dans son journal : *M. Babbage, l'inventeur d'une machine à calculer, vient de publier à Bridgewater un traité relatif à l'emploi de cette machine. Il dit que dès l'année 1821, il entreprit pour le compte du gouvernement la construction d'une machine propre à calculer et à imprimer des tables mathématiques et astronomiques. Au commencement de 1833, il n'y avait encore qu'une petite partie de cette machine qui fût faite; elle est achevée en ce moment: mais le gouvernement, de la décision duquel dépend la continuation de ce travail, n'a pas encore fait connaître à M. Babbage ses vues à ce sujet. Depuis lors, M. Babbage a projeté une ancienne machine d'une puissance beaucoup plus grande encore, car l'ancienne n'employait que 126 figures dans ses calculs, et la nouvelle doit en employer 4,000* (*Le Courrier belge*, 20 octobre 1837). *M. Babbage, auteur de la célèbre machine à calculer, vient de passer par Bruxelles; les personnes en très-petit nombre auxquelles il a été permis de voir les dessins de sa nouvelle machine, sont unanimes à reconnaître que cette invention peut rivaliser pour l'extraordinaire avec le télégraphe électrique de M. Wheatstone* (*Le Courrier belge*, 1er novembre 1840). Jobard a vu une partie de la première machine, construite en 1832]. La seconde, jamais réalisée du vivant de Babbage, a été construite de 1985 à 1991 au Science Museum de Londres (SWADE, Doron, *Le calculateur mécanique de Charles Babbage* dans *Pour la science*, 186, avril 1993, p. 78-84).

Bouvard et Francoeur[710] *ont fait des expériences, à ce sujet sur une longueur de près d'un kilomètre, et qu'ils s'entendaient, à voix basse, tout aussi clairement que s'il n'y eût aucun intervalle entre les interlocuteurs.*

La conversation avec le savant anglais sèmera des idées qui germeront plus de dix ans après :

C'est M. Babbage qui a déjà publié le moyen d'envoyer la malle-poste avec une grande vitesse par des fils de fer suspendus sur des piliers élevés.

Une autre invention serait de lancer dans un tuyau, au moyen d'une machine soufflante, un piston qui entraînerait un cylindre rempli de lettres. Ce serait une sorte de sarbacane en grand; la vitesse du piston pourrait s'élever jusqu'à une lieue en deux minutes. "Mais toutes ces inventions, me dit-il, sont réservés à nos neveux : le progrès, comme vous voyez, n'a pas de terme"[711].

Comme nous l'avons signalé par mail le 22 mai 2003 au professeur Slawomir Lotysz (université de Zielona Gora, Pologne), nous pensons que cette rencontre est à l'origine des théories de Jobard sur le chemin de fer électro-pneumatique : le chemin de fer, l'idée du tube pneumatique, le téléphérique, tout cela a dû susciter les cogitations de notre savant[712].

Jobard, visiblement impressionné par ce qu'il a vu en Angleterre milite ardemment dès son retour pour l'introduction du chemin de fer en Belgique. Il a compris que le train est préférable pour le développement industriel tant que les routes belges ne sont pas macadamisées : la traction sur rail pose moins de difficultés que sur routes pavées. Son action lui vaudra une lettre de remerciement des deux ingénieurs responsables de la construction de la première ligne, De Ridder et Pierre Simons :

Après le succès qui vient de couronner nos efforts dans la question des chemins de fer, nous croyons vous devoir un témoignage écrit de gratitude, pour la part active que vous avez prise à l'introduction de cette heureuse innovation dans notre pays. C'est à la défense éclairée et vigoureuse que vous avez prise dans les journaux, contre les nombreux antagonistes de cette importation que nous devons de l'avoir emporté sur eux.

C'est à la réfutation incessante des erreurs qu'ils répandaient par la presse[713]*, et aux conversions*[714] *importantes que vous avez obtenues, que nous devons, en grande partie, d'avoir fait triompher le principe de l'exécution des chemins de fer par l'Etat* (Lettre datée du 25 mai 1834, et reproduite dans le *Rapport*, t. II, p. 472-473).

Jobard exposera en 1835 un "modèle de chemin de fer à une seule ornière", c'est-à-dire à un seul rail. (*Rapport*, t. II, p. 47). Il fera deux autres inventions dans le domaine : un *logophore*, tube acoustique pour la transmission des réclamations des voyageurs de chemin de fer en péril, et un *chemin de fer électro-pneumatique*. Il publie *Défense du chemin de fer contre les concessionnistes* (sans date, avant ou en 1837) et *Voyage en chemin de fer* (cité dans *Le Courrier belge* du 20 juin 1841). Dans *Le Courrier belge* du 24 août 1839, Jobard conseille de relier Namur et Charleroi par le chemin de fer et annonce qu'il donnera la liste des usines qui seraient desservies par les cinq lieues les plus importantes du chemin de fer du pays.

---

[710] Francoeur, Louis-Benjamin (Paris, 1773 - ?, 1849). Admis dans es premiers rangs de l'École polytechnique, il y devient ensuite répétiteur, puis est nommé professeur à la Faculté des sciences. Il est lié avec Carnot et publie divers ouvrages sur la mécanique, les mathématiques et l'astronomie (*Larousse XIX^e^*, vol. 8, 1872, p. 769).

[711] *L'Angleterre en 1833*, p. 14.

[712] Le Professeur Lotysz a consacré une thèse de doctorat aux trains électro-pneumatiques. Il estime, sur base des articles et plans parus dans le *Bulletin du Musée de l'Industrie* en 1846, dont nous lui avons envoyé des copies, que loin d'être farfelu, le système Jobard, qui n'a malheureusement jamais été construit, est l'un des plus intéressants.

[713] Par exemple l'article dans *Le Belge* des 17 et 18 mai 1833 : *Les régences de Malines, Termonde, Tirlemont et Waremme, paraissent avoir donné en plein dans la mystification du chemin en fer. Le Moniteur publie leurs avis adressés au ministre de l'intérieur. On lit, entre autres choses neuves et curieuses : que c'est en multipliant les communications qu'on anime le commerce, etc.* [...].

[714] *Sic* pour changements d'opinions.

Le son et la musique

Comme Babbage, Jobard se passionne pour la transmission du son. A-t-il raconté au savant anglais sa curieuse expérimentation ?

> *Un facteur d'Amsterdam avait exposé en 1830, à Bruxelles, un orgue expressif construit sur ce principe que nous avions déjà semé dans la presse. Nous avons aidé cet artiste à placer ses mille pieds de tuyaux de zinc dans les salles de l'exposition. Le pavillon de cet énorme cornet acoustique débouchait dans la salle du musée de peinture. Les spectateurs entendaient certainement beaucoup mieux la musique à cette distance que celui-là même qui jouait de l'instrument* (*Rapport*, t. II, p. 156).

Après sa rencontre avec Babbage et son retour en Belgique, il fait placer 601 pieds[715] de tubes de zinc dans un atelier[716], puis 500 pieds de tuyaux de plomb dans une allée du jardin botanique, puis 1500 pieds de tuyaux de fer au même endroit, pour tester la transmission de la voix humaine. Il échangera à ce sujet une correspondance avec le Français Jean-Baptiste Biot, professeur de physique au Collège de France [fig. 129][717].

L'éclairage

En 1833[718], Jobard a quitté le logement qu'il occupait dans l'immeuble appartenant à la famille des imprimeurs Demat, et habite Place des Barricades. Cette année là, il s'intéresse particulièrement aux problèmes d'éclairage et met au point un système de lampe au gaz. Il demande à l'Académie des sciences de Bruxelles de nommer une commission pour examiner l'invention. Celle-ci publie un rapport lu à la séance du 4 janvier 1834 :

> *le gaz employé à la combustion, quel qu'il soit, brûle avec une lumière très-brillante* [...] *au moins double de celle du gaz de la houille fourni par l'établissement de Bruxelles, aux becs semblables et à douze orifices beaucoup plus larges, qui servent à l'éclairage de la plupart des boutiques de cette ville.*

Quatre ans plus tard, il passe à la lumière électrique. Il est considéré comme un des pères de la lampe à incandescence. Jobard connaît depuis longtemps deux expérimentateurs en matière d'éclairage électrique : il est en relation avec le Français Jacques-Louis Thénard, qui travaillait avec Gay-Lussac à l'école polytechnique, et qui était membre de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale. C'est par ce biais que Jobard l'a rencontré dans les années 1820[719]. En 1801, Thénard a été le premier à constater que des filaments

---

[715] Le pied de Bruxelles vaut 27,575 cm, celui de Paris 32, 5 cm.

[716] *M. Jobard a reconnu que le mouvement d'une montre, qui n'est pas sensible à la distance de seize centimètres, s'entend très bien au bout d'un tuyau métallique de seize mètres* [...]. *Il fit placer 601 pieds de tubes de zinc de trois pouces de diamètre dans un vaste atelier. Ces tubes, dont les diverses portions étaient mal jointes, formaient entre eux onze coudes à angle droit; ils montaient et descendaient d'étage en étage; une partie était suspendue aux murs, une autre couchée sur le plancher. Plusieurs centaines de personnes ont constaté qu'on s'entendait parfaitement, même en causant à voix basse. Ce dernier fait a mis hors de doute un point que MM. Biot et Hassenfratz n'avaient pas résolu; c'est que le bruit extérieur n'entrave pas les communications acoustiques; en effet, pendant cette expérience, des machines à vapeur marchaient, de tours, des limes et des marteaux ébranlaient tous les étages de l'atelier, sans nuire aucunement à la perception des sons* (FIGUIER, Louis, *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*, tome 2 [deuxième partie : *Télégraphie*], Paris, Victor Masson - Langlois & Leclercq, 1854, p. 135-136. Cette description nous suggère que l'expérience pourrait avoir eu lieu chez Dietz.

[717] Cette correspondance est reproduite dans le *Rapport*, t. II, p. 160-164.

[718] Alphonse Jobard naît rue de la Batterie en septembre 1831. Le 6 juin 1833, quand Jobard écrit une lettre de demande de brevet pour des machines à battre l'or et l'argent et généralement tous les métaux, sa famille est installée Place des Barricades.

[719] Ils se rencontrent à diverses reprises : *Quand en 1834 nous annonçames à M. le baron Thénard, au sortir de l'Académie, que nous avions trouvé le moyen de faire brûler le gaz hydrogène de l'eau avec une belle lumière, il nous répondit sans hésiter : Cela n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Voyant que nous insistions pour le lui faire*

métalliques sont chauffés au rouge s'ils sont traversés par un courant électrique. Jobard était également bien au courant des travaux du Britannique Humphry Davy (mort en 1829), qui en 1809, a amélioré la pile voltaïque et obtenu le premier un arc électrique, très brillant. Jobard connaît par ailleurs très bien sa lampe de sûreté, dont il a lithographié le dessin, car elle a fait l'objet d'un article dans la première livraison des *Annales Générales des Sciences physiques* en 1819. Peut-être a-t-il rencontré Davy quand celui-ci est venu en Belgique. Nous ignorons par contre si Jobard savait qu'en 1820, le Suisse Auguste Arthur de la Rive a porté à incandescence un filament de platine embouti dans un cylindre de verre à vide d'air partiel[720]. En 1837, Jobard annonce une découverte qui reste anonyme :

> *Un physicien de nos amis, vient de mettre littéralement la lumière en bouteille. S'étant aperçu que le vide électrisé devenait lumineux, il a fait construite un ballon de trois pouces de diamètres avec un col long de trente. Il l'a rempli de mercure et là* [*sic*] *renversé dans une cuvette pour le vider. Le mercure descendit et se maintint à 28 pouces dans le col; il ferma hermétiquement au chalumeau son ballon au-dessus du mercure, et obtint un globe avec un vide absolu; il est entendu qu'il avait assujetti auparavant sur un axe du globe les pointes électriques qui reçoivent le fluide d'une pile galvanique placée dans un coin de l'appartement. Ce globe lumineux est suspendu au plafond de sa chambre, et produit l'effet d'un petit soleil artificiel dont le lumière ne blesse pas les yeux comme celle du vrai soleil; ce qui ne permettra pas de les confondre quelque nombreux qu'ils puissent devenir un jour* (*Le Courrier belge*, 28 juillet 1837)[721].

Jobard lui-même se cache-t-il derrière ce physicien ? Nous le pensons, car il se retranche souvent derrière un anonymat (parfois très relatif : *un ancien lithographe*, *M. J.*, etc.) et il utilise la même formule, "un physicien de nos amis", pour présenter son système d'exploration sous-marine (*Le Courrier belge*, 28 décembre 1837). Quand il parle réellement d'une autre personne, il cite son nom. Nous avons signalé cet article à Edward Covington[722], qui en a fait un commentaire intéressant : Jobard, si c'est bien lui, a procédé comme pour la fabrication d'un baromètre de Toricelli, mais l'a "retourné" pour avoir le tube en bas et la boule avec le vide d'air en haut. Le fait que Jobard précise que la lumière ne blesse pas les yeux prouve qu'il a obtenu une lumière par incandescence et non par arc électrique.

Des essais malheureux de Jobard l'année suivante sont mentionnés par des sites web qui ne donnent malheureusement aucune source :

> *The combination of carbon and a vacuum had been tried by no less than ten other inventors, beginning with the Belgian Jobard in 1838, without success*[723].

Jobard serait donc le premier chercheur qui utilise des électrodes de carbone qu'il porte à incandescence sous vide d'air, en les connectant à un courant électrique, mais il aurait échoué parce qu'il ne disposait pas d'une source de courant suffisante[724]. Il faudra attendre Swan[725] et Edison[726], qui réussiront quarante ans plus tard. Mais Jobard a fait un émule,

---

voir, il nous demanda où nous avions trouvé cela. - Dans vos livres, M. le baron; car ils fourmillent d'inventions que vous n'y soupçonnez peut-être pas. - Vous avez peut-être raison, nous répondit-il (*Rapport*, II, p. 260).

[720] http://ieee.cincinnati.fuse.net/reiman/01_1992.html.

[721] Un second article paraît le 1er décembre 1837, *Le soleil mis en bouteille*.

[722] Physicien, il a travaillé à Nela Park, siège central du "General Electric Lighting Business Group" à East Cleveland [Ohio, USA] de 1956 à 1992, date de sa mise à la pension. Passionné par l'histoire de l'éclairage électrique, il a réalisé un site Internet sur le sujet (http://home.frognet.net/~ejcov/).

[723] http://ieee.cincinnati.fuse.net/reiman/01_1992.html.

[724] Cette cause d'échec était donnée par : *El mundo de la iluminacion*, segunda parta, *la luz incandescente, historia, modelos de lamparas incandescentes*, texte qui était en ligne en 2001 sur http://www.peisa.net/peisacom/prontuario/prontilum/%20II%20iluminaci%F3n%20%20001-10.pdf.

[725] Swan, Sir Joseph Wilson (Sundefland [Durham, GB], 1828 - Warlingham [Surrey, GB], 1914). Chimiste britannique. Il réalise une lampe à incandescence à filaments de carbone, à la même époque qu'Edison. Il fabrique également des papiers photographiques.

Charles de Changy [fig. 130][727]. Le 28 août 1856, il obtient un brevet belge pour des appareils et réactions chimiques propres à la génération de l'électricité. En 1859, il publie des expériences sur l'incandescence électrique du platine employé comme moyen d'éclairage : il plaçait dans une clochette de verre le fil de platine rendu incandescent. Les lampes de Ch. de Changy son expérimentées dans les mines de charbon belge comme lampe de sécurité (à l'instar de la lampe de Davy, elles n'explosent pas en présence de grisou)[728]. Malheureusement, le platine entrait en fusion et Charles de Changy abandonne ses essais et poursuit des recherches dans le domaine de la photographie[729].

Les voyages d'étude

À l'instar de l'ingénieur Charles Dupin, dont il a édité en 1826, le *Voyage dans la Grande-Bretagne*, Jobard effectue de nombreux voyages en Allemagne, Angleterre, France et Suisse, sans céder toutefois à la poésie pittoresque du "grand tour" !

> *En passant les Alpes, notre cœur utilitaire saignait de voir ces magnifiques filets d'eau, ces éternelles cascades de cinq à six cents pieds, se réduire en écume sans profit pour*

---

[726] Edison, Thomas Alva (Milan [Ohio, USA], 1847 - West Orange [New Jersey, USA], 1931). Inventeur américain, il prend un nombre considérable de brevets. Parmi ses inventions les plus remarquables le télégraphe duplex en 1864, le phonographe et le microélectrophone en 1877, la lampe à incandescence en 1878-1879.

[727] de Changy, Charles-François, né à Saint-Avertin [Indre-et-Loire] le 22 juillet 1817. Dans *Les nouvelles inventions aux expositions universelles*, t. 2, 1858, p. 348-349, Jobard dit qu'il travaille seul dans son laboratoire depuis 6 ans, ce qui situerait le début de ses travaux sur l'électricité à Bruxelles vers 1852. De 1856 au moins à 1865, il vit rue Terre-Neuve, 191 avec sa mère, née à Tours [Indre-et-Loire]. Le recensement bruxellois (1856; registre J, folio 706) le dit né à "Saint-Agertin", le 22 juillet 1817 (1822 surchargé en 1817). Il s'est marié le 11 janvier 1865 avec Jeanne-Joséphine Dedeyn, alors modiste, née le 17 juillet 1843. Il part furtivement le 13 décembre 1865, ce qui pourrait indiquer des difficultés financières. Il est rayé d'office le 23 février 1866.

[728] *Ce fut Jobard, son professeur et son ami, qui tourna ses idées sur la question de l'éclairage par l'électricité. En 1838 [sic], Jobard avait émis, dans le Courrier belge, cette idée, qu'un fragment de charbon servant de conducteur et placé dans une chambre vide d'air, ainsi qu'avait opéré Humphry Davy, donnerait une lumière fixe, durable et d'une grande intensité. Ingénieur des mines, M. de Changy fut frappé de la possibilité d'appliquer une pareille lampe à l'éclairage des galeries de mines de houille, pour remplacer la lampe de sûreté de Davy, et il se mit à l'œuvre* (FIGUIER, Louis, *Les nouvelles conquêtes de la science*, 1893, p. 95 et portrait p. 97). Charles de Changy a peut-être suivi des cours au Musée de l'Industrie. *M. Jobard annonce que M. de Changy, en étudiant l'arc lumineux que produit le courant électrique entre deux charbons rapprochés, est parvenu à modifier cette lumière de manière à pouvoir la diviser en plusieurs becs lumineux indépendants les uns des autres et éloignables à volonté, propres enfin à constituer un éclairage pour les galeries de houille où l'on peut craindre le grisou* (*Compte-rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences*, t. XLIV, 1858, p. 474). Jobard a fait une communication à l'Académie des sciences : *Sur une découverte de M. de Changy qui doit permettre d'appliquer à l'éclairage la lumière électrique*, cité dans *Comptes-rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences*, tome XLVI, 1858, p. 474. (cette note est partiellement reproduite dans Les Nouvelles inventions, t.2, 1858, p. 348-351). Ingénieur civil, de Changy prend un brevet pour une lampe le 24 juin 1857. C'est sans doute à l'invitation de Jobard qu'il participe en 1858 à l'exposition de Dijon : *Art sur ciment. Les choses se passent comme si un corps soumis à l'action du feu conservait une partie plus ou moins grande de ce calorique à l'état latent, comme les corps soumis à l'action de la lumière conservent une partie de cette lumière, aussi à l'état latent, d'après la récente découverte de M. Niépce, qui, après avoir imbibé des gravures de rayons solaires, les mit en réserve pour s'en servir, au besoin pour les multiplier; comme le prouve M. de Changy, en faisant un portrait photographique dans l'obscurité la plus complète. C'est ce qui a fait courir le bruit qu'on venait de mettre la lumière du soleil en bouteille* (*L'exposition de Dijon*, n° 7 mercredi 28 juillet 1858) : LAMI, O.E, *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* signale qu'un de Changy aurait inventé un modèle de lampe à incandescence en 1858. Edward Covington, historien de l'éclairage [Ohio, USA] a consacré une page web à Ch. de Changy : http://home.frognet.net/~echov/dechangy.html.

[729] Il prend différents brevets dans ce domaine : le 12 août 1858 "pour une combinaison d'agents réducteurs appliquée à la photographie" [sulfate de protoxyde de fer et sulfate de cuivre] (= brevet 6184, p. 10, 7^{e} catégorie, 1858-1859); le 25 juin 1862 "pour des perfectionnements dans la construction de chambres noires photographiques" [soufflet sans cadre ou châssis intérieur] (= brevet 12823); brevet de perfectionnement du 15 juillet 1862 pour "des additions à la construction des chambres noires photographiques"; brevet du 15 septembre 1862 pour "un châssis-presse à reproduction photographique" (= brevet 12826).

l'industrie. Il est probable qu'il part des Alpes, chaque jour, un million de chevaux de force, qui vont s'engloutir dans l'Océan, sans qu'on leur demande un coup de collier en passant.

Dieu demandera compte un jour aux hommes du peu de cas qu'il font de ces cadeaux. Ils n'ignorent cependant pas que la force est le plus beau de tous. Jobard[730].

L'esprit toujours en éveil, il visite partout un nombre incroyable d'usine et d'ateliers, d'où il ramène quantité d'informations. Sa mémoire étonnante, son intuition, son imagination lui permettent de mettre au service du pays, avec une plume ardente, les informations récoltées. Il s'intéresse tout particulièrement aux industries d'art, à l'électricité, au chauffage et à l'acoustique. Installé dans un meilleur bâtiment, Jobard se lance dans une nouvelle activité, toute différente. Dans le registre de patentes de l'année 1833, il est mentionné comme lithographe et fabricant d'eau de Selz[731]. Il n'a plus qu'un ouvrier. L'activité se poursuit au moins deux ans, car l'*Almanach administratif et industriel de Bruxelles pour l'année 1834* le signale p. 216 sous la rubrique *Eaux minérales : Jobard (J.B.), dépôt d'eaux minérales des Néothermes, Seltz, Sedlitz, Vichy, Soda-Water, eau acidule gazeuse, eau alcaline gazeuse, plombières, etc. 70 centimes la bout. et 50 la demi-bout. place des Barricades, 1.* La même mention figure l'année suivante. Mais ce sont peut-être sa belle-mère, ancienne marchande de vin, et son épouse, qui s'occupent du négoce. Ce commerce lui inspire des expérimentations pour reproduire la voix humaine[732]. L'*Almanach administratif et industriel de Bruxelles pour l'année 1834* et *pour l'année 1835* le renseignent aussi comme imprimeur-lithographe. En 1834, il n'est plus mentionné aux patentes que comme lithographe et travaille seul. En 1835 et 1836, il n'est plus patentable à cette adresse. En janvier 1837, c'est peut-être lui qui place dans *Le Courrier belge*, dont il reprend la direction, une petite annonce pour revendre un matériel de fabrication d'eau minérale[733].

6.4 La presse quotidienne

Quand Jobard reprend *Le Courrier belge*, il a 45 ans.

Trente années de sa vie, consacrées à l'étude de presque toutes les sciences utiles, lui parurent un temps suffisant, et après avoir essayé de joindre la pratique à la théorie en parcourant les ateliers de France, d'Angleterre et de Belgique, en y fesant des séjours de quatre à cinq mois, en ouvrier, mettant la main aux tours et le nez partout, étudiant à la fois la fonderie, la forgerie, l'ajustage et la composition des machines; il se dit qu'il ne devait pas quitter le monde comme un filou, en emportant son butin, et pensa qu'il pourrait rendre d'utiles services à ses concitoyens en prenant la direction d'un journal d'intérêts positifs, scientifiques et industriels (*Le Courrier Belge*, 6 juin 1837).

En janvier 1837, Jobard signe dans *Le Courrier belge* des articles de politique économique : le 6 janvier, il prône l'association comme source de progrès industriel, donnant comme

---

[730] *Recueil de la Société polytechnique* [Paris], mars 1847, texte cité en épigraphe de l'ouvrage de G.B. Piatti, *Proposta per la strada ferrata tra Susa e Modane di un nuevo sistema di propulsione ad aria compressa da motori idraulici*, Torino, 1853 (cet ouvrage nous a été aimablement signalé par Slawomir Lotysz). Jobard est probablement allé en Italie en 1844 pour y visiter l'expo de Turin (*Le Courrier belge*, 28 avril 1844) et semble y être retourné en 1846 : il écrit à Adolphe Sax en septembre 1846 pour lui signaler qu'il a rencontré à Milan un facteur d'instruments de musique, Peletti, qui contrefait ses instruments brevetés (*Revue et Gazette musicale de Paris*, n° 21, 23 mai 1847).

[731] Eau de Seltz : eau naturellement gazeuse et acidulée ou artificiellement gazéifiée avec du gaz carbonique. Le commerçant bruxellois Kerr et le docteur Félicité Sommé avaient publié des articles sur le sujet, illustrés par Jobard, dans les *Annales générales des sciences physiques* (planches 28 et 42).

[732] Voir annexe 1.8 : brevets et inventions non brevetées.

[733] A céder. Pour cause de départ. Un appareil complet, le plus perfectionné, pour la fabrication de toutes les eaux minérales et limonades gazeuses quelconques. S'adresser au bureau de cette feuille (*Le Courrier Belge*, passim du 8 janvier au 4 février 1837).

exemple l'industrie du livre qui nécessite différents corps de métier - papetier, fondeur de caractères, imprimeur, relieur... - et bénéficie de l'entente des différents intervenants. Le lendemain, il dénonce un progrès industriel qui se ferait au dépens des travailleurs, fustigeant les "autocrates" qui exploitent des "hommes-machines". Le 8 janvier, il évoque une tentative de Gay-Lussac et des plus grands savants de France pour se constituer en société. 400 millions sont réunis en quelques jours par des investisseurs. Mais le roi Louis-Philippe refuse l'autorisation de création pour cette société, car son capital équivaut à la moitié du budget de la France et il craint un coup d'état. Jobard conclut que l'esprit d'association a toujours été combattu et redouté par les mauvais gouvernements et affirme :

> *On ne saurait donc trop se hâter de montrer aux industriels et à toutes les classes de la nation pendant qu'on en possède encore la faculté, toute la puissance de l'association pour le bonheur présent et futur des peuples. C'est une tâche que j'ai commencé[e] depuis huit années, par la publication de l'Industriel et que je continuerai, avec la conscience de remplir la mission la plus utile et la plus opportune que puisse se proposer un écrivain indépendant. Jobard* (*Le Courrier belge*, 8 janvier 1837).

Le 1er février 1837, Jobard devient propriétaire du *Courrier belge*. Cet important quotidien bruxellois a succédé au *Courrier des Pays-Bas*, dont le rôle avait été important à la veille de la révolution de 1830 : très critique à l'égard du gouvernement hollandais, le journal avait rallié les libéraux à l'opposition. Ceux-ci se sont unis aux catholiques pour renverser le pouvoir. Mais après l'indépendance, les rédacteurs se montrent moins critiques, d'autant que certains d'entre eux ont obtenu des fonctions officielles. Le propriétaire depuis 1832, Lucien Jottrand[734], fatigué de lutter seul, cède le journal à Jobard (ainsi que *La Bombe, Journal de la Police, de la Liste civile et du clergé*, un journal satirique, qui paraît depuis décembre 1836 et ne durera que jusqu'au 30 juillet 1837). Il explique cette cession dans une lettre confidentielle à un ancien rédacteur du *Courrier des Pays-Bas*, Louis De Potter, écrivain prolifique mais aussi journaliste célèbre pour avoir été emprisonné puis exilé à la veille de la révolution de 1830, sous prétexte d'avoir fomenté un projet de coup d'état :

> *J'ai à vous annoncer un fait qui n'est pas un événement, mais qui dans l'état actuel de nos affaires en Belgique ne laisse pas que d'avoir une importance relative : je viens de quitter la rédaction du Courrier belge et la propriété en est transmise à d'autres* [...] *Le Courrier belge* [...] *est entré hardiment et comme il convient à ma franchise dans les voies de la réforme démocratique la plus large. Beaucoup des nôtres (anciennement) s'en sont effrayés.* [...] *Bref, depuis six mois, je me suis trouvé seul en avant, soutenant les efforts des classes ouvrières qui tendaient à s'émanciper* [...] *J'ai donc été et Le Courrier belge avec moi le point de mire de toutes les calomnies.* [...] *Le premier de janvier 1837 a commencé pour le courrier belge l'ère du désabonnement.* [...]
>
> *Celui qui me succède c'est M. Jobard, acquéreur pour lui et pour quelques autres des fonds du Courrier belge. Le journal couvre encore ses frais et produit même encore des bénéfices, qu'une bonne gestion peut maintenir et même augmenter.* [...]
>
> *J'espère que Jobard ne reculera que tout juste ce qu'il faut pour permettre à sa clientelle* [*sic*] *de bourgeois de dormir au moins sur une oreille et obtenir de S.M. Louis-Philippe la permission de laisser circuler de nouveau le Courrier belge en France. Les deux nos qu'il a déjà publiés depuis son entrée en fonction, sont satisfaisants pour des juste milieu*[735].

Une annotation de De Potter, déjà citée témoigne des sentiments du journaliste à l'égard du nouveau directeur; le jugement très dur présente Jobard sous un jour arriviste, calculateur, cynique et bien peu généreux. Et pourtant, dès son arrivée à la tête du journal, le nouveau propriétaire et rédacteur en chef livre aux lecteurs ce qu'il appelle sa profession de foi : le développement industriel, l'éducation de tous, la lutte contre les monopoles, la dénonciation

---

[734] Avocat, célèbre pour sa défense de la cause des ouvriers. Directeur du *Courrier belge* de 1832 à 1837, il vend le journal à Jobard en 1837.

[735] Lettre de Lucien Jottrand à Louis De Potter (résidant alors en France), Bruxelles, 2 février 1837 (Bibliothèque royale Albert Ier, Manuscrits, II, 5488, 6, 125).

des fraudes (texte en annexe 1.9). Pour Jobard, les intérêts matériels sont une condition préalable aux intérêts moraux et intellectuels : "le bien-être est père des mœurs et de l'esprit des peuples". Il propose de développer l'industrie comme remède aux plaies sociales, car - il s'inspire visiblement des analyses que Quetelet tire de ses statistiques - il constate que la criminalité est supérieure chez les pauvres (*Le Courrier Belge*, 8 février 1837). Jobard se fait constamment, dans ses quotidiens, le promoteur des plus utiles découvertes de son temps. Mais pour conserver un large public, il est aussi obligé de traiter de politique.

> *En 1837 je consacrai les débris de ma fortune à la publication d'un journal quotidien, destiné à soutenir la cause de l'association et les grands intérêts de l'industrie. Je n'avais pas prévu que la direction d'un journal de cette nature me forcerait à prendre une part active aux discussions politiques auxquelles les crises qui se sont succédé donnaient une importance vitale pour le pays; mais je n'ai pas reculé non plus devant cette tâche quand elle s'est présentée : les calomnies, les menaces et les voies de fait dont j'ai été l'objet sont là pour le prouver, comme les cicatrices qui balafrent la figure du soldat*[736].

Le tirage atteint 1400 exemplaires[737]. La naissance d'une nouvelle formule de presse moderne en France en 1836 (*La Presse* d'Emile Girardin, *Le Siècle*) ne lui a certainement pas échappé (il signe d'ailleurs des compte-rendus scientifiques dans les périodiques parisiens *La Presse* et *L'Illustration*). Il va lui aussi mettre en place des techniques de fidélisation du lectorat, notamment dans les feuilletons en bas de page[738], comme celui où il se met en scène, *Une débâcle* : récits découpés en tranches quotidiennes, coups de théâtre, lieux multiples, action, suspense à la fin de chaque épisode : *ce qui ne devait pas tarder, comme on va voir (la suite à un prochain numéro); c'en est fait de moi, je glisse, je tombe (la suite à un numéro prochain); un violent coup de canon se fait entendre, ébranle les vitraux et fait sauter mon lit. (la suite à un prochain numéro).*

Son humeur est batailleuse et sarcastique. Un jour *l'Indépendant* annonce triomphalement que *Le Courrier belge* a paru la veille sans article de fond. Jobard riposte le lendemain par un quatrain :

> *Hier, l'Indépendant, journal grave et profond*
> *A surpris le Courrier sans article de fond;*
> *Pour nous, en le lisant, même avec des bésicles,*
> *Nous ne trouvons jamais de fond dans ses articles*[739].

Une autre fois, *Le Lynx*, journal satirique, s'attaque au *Courrier belge*. Jobard use de son droit de réponse - le double d'insertion de lignes[740] - et le somme par huissier d'insérer cinq *pater* et cinq *ave*. *Le Lynx* croit intelligent d'attaquer à nouveau, longuement. Jobard réplique par les *Litanies des Saints* et trois *De Profundis*.

> *Le Lynx perdit la vue et succomba sous cette oraison funèbre prononcée par lui-même*[741].

---

[736] *Plan d'organisation du Musée de l'Industrie présenté au ministre de l'intérieur par M. Jobard*, Bruxelles, 1840, p. 22.

[737] *Le Courrier belge*, 19 septembre 1837.

[738] *A partir de ce jour le Courrier Belge publiera régulièrement un feuilleton* (*Le Courrier Belge*, 1er février 1837).

[739] *Le Courrier belge*, cité par LUTHEREAU, p. 32. *L'Indépendant*, fondé début 1831, était l'organe officiel jusqu'à la fondation du *Moniteur belge* le 10 juin de la même année. Il fut remplacé en 1843 par *l'Indépendance Belge.*

[740] Le 29 juin 1841, Jobard signale dans le Courrier belge qu'il a demandé cette double insertion. Il s'agit d'une disposition légale. *Le Courrier belge* flanque d'ailleurs son titre du texte : *Garantie des citoyens contre les personnalités (art. 13 de la loi du 20 juillet 1831) Toute personne citée dans un journal, soit nominativement, soit indirectement, aura le droit d'y faire insérer une réponse, pourvu qu'elle n'excède pas 1.000 lettres d'écriture ou le double de l'espace occupé par l'article qui l'aura provoquée. Cette réponse sera insérée au plus tard le surlendemain du jour où elle aura été déposée au bureau du journal, à peine, contre l'éditeur, de vingt florins d'amende pour chaque jour de retard.*

[741] LUTHEREAU, p. 33. Seuls quelques numéros du *Lynx* étant conservés (aux Archives de la Ville de Bruxelles), nous n'avons pu vérifier l'information.

Son humour douteux s'étend aux faits divers : *ne pouvant divorcer avec sa femme, il a pris le parti de divorcer avec la vie et s'est pendu* (*Le Courrier belge*, 7 avril 1837). Jobard émaille ses pages de maximes... qui ne doivent pas plaire à tout le monde.

> *La sottise est une sorte de carbonarisme où les adeptes sont assurés de trouver aide et secours parmi leurs frères - On a tort de rire des sots : il faut respecter les majorités - Constitutionnellement, les sots devraient gouverner puisqu'ils représentent la majorité* (*Le Courrier belge*, passim du 2 au 10 octobre 1839).

En mai 1837, il s'en prend aux faux réfugiés politiques français, ces rebuts de la nation qui se croient réfugiés parce qu'ils ont suivi les réfugiés, *comme des corbeaux qui se croiraient soldats parce qu'il suivent l'armée*[742]. Des hommes de main payés par les rédacteurs du journal *Le Radical* l'attaquent et le frappent à la tête avec des bâtons ferrés[743]. Il peut heureusement tirer une arme de sa poche et les mettre en fuite. Le 1er juin, il relate longuement la "Tentative d'assassinat sur le directeur du Courrier belge"[744]. Il n'en perd pas son ironie et signale quelques jours plus tard à ses agresseurs :

> *Pour ne pas les faire attendre une autre fois, nous allons leur donner notre itinéraire de tous les jours, savoir : De sept heures et demie à huit heures, nous suivons la rue Notre-Dame-aux-Neiges, la rue royale, le Treurenberg, la Chancellerie et la rue des Douze-Apôtres*[745]*; à quatre heures nous retournons par le même chemin; à sept heures, nous descendons le boulevard botanique jusqu'à l'allée verte; retour à 8 heures; nous allons quelquefois au spectacle, mais rarement, car nous n'aimons que les bons. Nous sommes presque toujours seul* (*Le Courrier Belge*, 4 juin 1837).

Mais au-delà de cette affaire, ce sont surtout ses thèses économiques et ses prises de position politiques qui lui vaudront de nombreuses inimitiés . Il s'est résolu à convaincre ses lecteurs de la nécessité de voter les XXIV articles : *Celui qui a bravé leurs menaces d'assassinat et de vengeance matérielle, au moment des 24 articles, ne reculera jamais devant leur plume, si même elle était empoisonnée d'un peu de sel et d'esprit. Mais ils n'ont dans leur écritoire qu'un peu de boue, que la brosse du temps fait bientôt disparaître* (*Le Courrier belge*, 23 septembre 1839). Malgré les difficultés, il poursuit la publication d'une chronique appelée "Bulletin industriel", qui - c'est exceptionnel dans un quotidien à l'époque - est parfois illustrée d'une gravure présentant les machines décrites. C'est à notre connaissance la première fois que figure une illustration dans un article rédactionnel d'un quotidien. Jobard milite sans cesse pour le progrès industriel et expose les moyens pour y

---

[742] *Le Courrier belge,* 4 juin 1837.

[743] Mathé et Lemonnier, deux réfugiés français, sont accusés d'avoir assailli le rédacteur en chef du Courrier belge (*Le Courrier belge*, 26 juillet 1837). Ils sont condamnés à un mois de prison (*Ibid.*, 27 juillet 1837).

[744] *Bruxelles, le 31 mai. Tentative d'assassinat sur le directeur du Courrier belge. Hier, à l'entrée de la nuit, le propriétaire du Courrier belge fut attaqué à l'improviste par plusieurs individus apostés sur le boulevard extérieur de l'Observatoire : ils étaient armés de bâtons dont ils frappèrent à coup redoublés. Il eut le bonheur de parer les premiers coups; mais l'un des meurtriers l'atteignant de l'extrémité ferrée de son bâton lui fit au-dessus de l'œil une blessure qui faillit l'éborgner. Voyant qu'on en voulait à son existence, il fit un pas en arrière et se mit en mesure de se défendre sérieusement en portant la main sur une arme qui mettait la vie de ses assaillants à sa discrétion. Mais un sentiment plus noble que la vengeance le retint, et songeant moins au péril qu'il courait qu'à celui de ces étourdis, qu'il reconnut fort bien, il ne voulut pas profiter de ses avantages, soit en les attaquant à son tour, soit en appelant la garde de la porte de Schaerbeek qui fut témoin de leur attaque; il préféra les laisser s'éloigner librement et continuer lui-même sa route.* [...]. *Ils ont commencé par la provocation dans son cabinet; puis est venue la diffamation publication; aujourd'hui c'est le guet-à-pens; demain ce sera l'assassinat. Et puis, ils iront courir l'Europe en réfugiés politiques. Messieurs du Monde, et vous, messieurs du National, ceux que vous défendez si chaleureusement, ceux en l'honneur desquels vous insultez la Belgique, les voilà* ! (*Le Courrier belge*, 1er juin 1837). *L'Observateur, est, comme on sait, notre ennemi.* [...]. *Ne trouvant rien dans son écritoire pour nous réfuter, il ramasse de la boue pour nous la jeter. Nous ne savons pas comment les auteurs du guet à pens feront pour prouver qu'un homme seul en ait attaqué trois après la lettre de menace qu'ils lui ont écrite. Puisqu'ils se sont nommés en désespoir de cause, ils ne pourront s'en prendre à nous si la justice fait son devoir contre les sieurs A. Lemonnier, Mathé et l'avocat T. que l'on dit être M. Temmerman, rédacteur du Radical* (*Le Courrier belge*, 2 juin 1837).

[745] L'imprimerie Depasse, qui imprime *Le Courrier belge*, est située au n° 15 de cette rue.

parvenir, insistant sur l'éducation (il faut encourager l'enseignement primaire et secondaire industriel pour faire progresser la production, 3 mars 1837).

En 1840, il tente un "coup de force" : il envoie d'office son journal aux industriels. Cette manœuvre échoue lamentablement :

> *Nous avions essayé d'envoyer notre feuille à l'essai pendant un mois, aux deux mille principaux industriels du pays, mais la poste n'a pas jugé à propos de remettre et de laisser nos journaux à leur adresse, de sorte qu'elle nous a renvoyé quelques mois après, plusieurs voitures de vieilles gazettes qui avaient été soigneusement empilées dans les divers bureaux de la poste; ce qui nous a fait perdre 3 à 4,000 francs, sans obtenir un seul abonné de ce chef. Nous avons porté plainte contre cette absurdité postale; l'administrateur a eu la bonté de nous annoncer qu'une entière satisfaction nous serait accordée si nous avions envie de recommencer; merci ! nous sortons d'en prendre (Le Courrier belge, 24 décembre 1840).*

L'objectif de Jobard - la direction du Musée de l'Industrie - apparaît pour la première fois dans un de ses articles, exactement deux ans avant la divulgation de l'invention de la photographie :

> *Il est réellement pénible de voir que la Belgique industrielle soit privée d'un établissement où l'on puisse obtenir sur toutes les découvertes existantes des notions certaines; si le Musée de l'Industrie n'avait pas été anéanti par l'expulsion impardonnable de son fondateur, ou si, du moins, il eût été remplacé par des hommes qui eussent eu le temps, le goût ou le talent de s'occuper de ces matières, nous aurions là un bureau de consultation, où se trouveraient tous les livres et recueils nouveaux d'industrie, catalogués par ordre de matière, et les modèles des instruments les plus utiles que l'on n'aurait qu'à copier pour les approprier immédiatement aux usages de nos fabriques et de nos manufactures, qui pourraient suivre, de la sorte, le progrès général.*
>
> *Si quelqu'un a besoin d'un conseil pour une affaire litigieuse, il trouve à l'instant un homme de loi qui l'éclaire; et si un industriel a besoin d'un avis, il ne trouve personne à consulter; il manque donc à l'ordre social actuel des avocats d'industrie, des docteurs en mécanique. Cette branche essentielle, aujourd'hui, en est au même point où se trouvait la médecine au moyen-âge, c'est à dire qu'elle est encore livrée au charlatanisme et à l'ignorance; nous croyons qu'il est plus que temps d'obvier à ce défaut capital de nos institutions modernes, essentiellement utilitaires, et positives comme un chiffre, quoiqu'en disent le* Conservateur, le Courrier de la Meuse *et leurs associés du* Politique et de l'Observateur (*Le Courrier belge*, 19 août 1837).

A ce moment, Jobard annonce qu'il vend son stock de pierres lithographiques. Est-ce suite à un changement dans la situation familiale ? Est-ce un besoin d'argent, par suite de difficultés financières, ou simplement parce qu'il veut investir dans un autre domaine, convaincu que son journal est viable ? Ou parce qu'il a déjà décidé de jouer son va-tout dans le projet du Musée de l'Industrie ? Nous pencherons pour cette dernière solution, car on se souviendra de sa réflexion dans *Une débâcle*, son feuilleton autobiographique *: les deux grandes ambitions de ma vie ont été les gravures et les mécaniques; mais elles n'ont pas co-existé, la dernière a tué la première.* L'annonce paraît deux jours après l'article sur le musée :

> *Avis. Au moins d'octobre aura lieu la vente de l'ancienne lithographie royale des Pays-Bas, fondée en 1817 par M. Jobard, et fermée à la révolution de 1830 : elle se compose d'un attelier [sic] complet d'environ dix mille pierres couvertes de dessins de nos meilleurs artistes, et de cinq à six cents mille estampes de toutes dimensions.*
>
> *Les fonds de plusieurs grands ouvrages, tels que la* Vie de Napoléon, *les Voyages pittoresques en Belgique, les Voyages de Dupin dans la Grande-Bretagne, Java, les Costumes belgiques et l'Armorial des Pays-Bas dont on ne trouve plus d'exemplaires dans le commerce seront vendus séparément avec les planches, de la main à la main, à dater d'aujourd'hui. S'adresser directement chez le notaire Matagne ou au bureau du* Courrier belge (*Le Courrier belge*, 21 août et passim jusque fin septembre).

Il semble pourtant que, pour une raison inconnue, la vente ait été annulée. Il n'existe aucun notaire Matagne à Bruxelles. Le seul notaire dont le nom soit proche est Charles-Guillaume Mataigne. Nous avons consulté ses minutes, conservées aux Archives de l'Etat (dépôt d'Anderlecht, inventaire "Notaires 31542, Mataigne, 1837 et 1838"), et nous n'avons rien trouvé. Jobard a dû changer d'avis, car il revend ses pierres de la main à la main :

> *Avis. Les pierres, livres et estampes formant le fond de l'ancienne lithographie royale des Pays-Bas, continuent à se vendre de la main à la main, Place-des-Barricades, n°1, à des prix très-modérés* (*Le Courrier belge*, 5, 7-11, 13-21, 24-27, 29-30 novembre, 3, 6 et 16 décembre 1837).

La vente directe semble avoir bien fonctionné, car à la mort de Jobard, il ne reste qu'environ 5.000 pierres. Le chiffre initial de 10.000 est probablement exagéré, car Luthereau parle de 7.000 pierres au moment de la révolution.

Cette décision de vente montre que Jobard a décidé de tirer un trait définitif sur sa carrière lithographique. Il va désormais toujours aller de l'avant dans son combat industriel. Un tel militantisme impressionne le gouvernement, qui va lui confier une importante mission.

6.5 Jobard commissaire de l'exposition de Paris

La signature de la paix avec la Hollande, le 19 avril 1839, assure enfin la tranquillité au pays. Le calme revenu permet de s'atteler au développement économique de l'État. Dans ce but, l'exemple des pays voisins sera mis à profit, et notamment celui de la France, avec laquelle la Belgique entretient d'excellents contacts depuis le mariage de Léopold I^{er} avec Louise-Marie d'Orléans, fille du roi des Français Louis-Philippe.

En 1839, la famille de Jobard est toujours installée Place des Barricades. Cette place, conçue par Jean-Baptiste Vifquain, et commencée en 1824, a été terminée peu avant la révolution.

> *Elle fournit un exemple intéressant d'esthétique urbaine néo-classique après la pl. des Martyrs et le quartier de la pl. Royale et du Parc qui, dans le dernier qu. du XVIII^{e} s. avaient déjà révélé une même volonté ordonnatrice. Des servitudes pesaient pareillement sur les maisons à y élever, comme par exemple celle de peindre les façades à l'huile de manière uniforme*[746].

Jobard n'hésite pas à s'en prendre aux autorités pour dénoncer cette mesure d'esthétique urbaine qu'il juge ridicule :

> *Couleur des maisons.*
>
> *Des goûts et des couleurs, on ne peut discuter, a dit la régence*[747] *de Bruxelles, et pour éviter toute discussion sur ce point, elle veut imposer son goût à tout le monde, et ce goût est fort mauvais, comme on peut le voir, car elle veut que toute la ville soit peinte en goût urinaire plus ou moins sale d'après un étalon déposé à l'Hôtel de ville; cet étalon consiste en un vieux morceau de carton qui jadis était d'un blanc de lait, légèrement teinté, approchant du papier de Chine. Mais comme cet échantillon n'a cessé d'être exposé à la fumée et aux chiures de mouches, depuis dix ans, sa teinte claire dans l'origine est devenue plus foncée d'année en année; de sorte qu'elle a pris aujourd'hui un ton d'avalanche de Dinant, que la police force d'adopter, sous menace de procès.*
>
> *On voit sur la place du Théâtre plusieurs maisons qu'un homme de goût avait fait peindre de la belle couleur originaire de l'étalon civique; mais la régence au lieu de faire repeindre son théâtre qui en a si grand besoin, exige que les propriétaires se mettent à*

---

[746] *Inventaire du Patrimoine monumental*, t. 1, Bruxelles, Mardaga, 1989, p. 95-96.

[747] Il s'agit du conseil de régence de la ville, c'est à dire le conseil échevinal.

l'unisson de sa couleur tumulaire. [...] *Rien n'est plus gai que certaines villes d'Allemagne, dont chaque maison a sa couleur.* [...] *Nous avons la liberté de la presse : pourquoi ne réclamerions-nous pas la liberté des couleurs ? Vite une émeute, et nous l'obtiendrons !!* (*Le Courrier* belge, 8 octobre 1839).

Déjà remarqué pour ses nombreux écrits, notamment son plaidoyer pour doter le pays d'un réseau de chemin de fer[748], il fait autorité pour ses théories relatives à la réorganisation du Musée de l'Industrie. Sa revue *L'industriel,* puis le *Bulletin industriel* du *Courrier belge* ont démontré sa capacité à comprendre le fonctionnement des machines en tous genres et à expliquer de manière didactique les nouvelles inventions. Jobard jouit donc, malgré l'hostilité de certains, de l'estime du gouvernement belge et de sommités à l'étranger. Il est nommé Commissaire du Gouvernement belge à Paris pour rendre compte de l'Exposition des produits de l'industrie française[749]. Avant son départ, il prépare son futur "reportage" sur l'exposition industrielle de Paris en évoquant les impressionnantes constructions :

Exposition de l'industrie française.

Cette exposition qui s'ouvre le 1er mai, sera beaucoup plus brillante que toutes celles qui l'ont précédée [...] *l'exposition de l'industrie est un topique balsamique destiné à calmer l'irritation des esprits en France* [...] *Dans tous les ateliers de Paris, on termine, on polit, on lustre, on ploye, en emballe, pour que les meubles, cristaux, bronzes, dorures, étoffes, tissus, fleurs se placent, se déroulent ou s'épanouissent au milieu des salles de l'exposition* [...] *Les constructions élevées dans le carré des fêtes, aux Champs-Elysées* [fig. 131], *présentent un parallélogramme rectangle de 185 mètres de long sur 82 mètres de large. Elles occupent 15,700 mètres en superficie.* [...] *La façade se compose d'une galerie parallèle à la grande avenue des Champs-Elysées; cinq salles sont parallèles à cette galerie, trois sont contiguës* [...] *la galerie a 487 mètres de long sur 13 de large; les cinq salles ont chacune 69 mètres de long sur 26 en largeur.* [...] *On évalue la dépense à 290.000 fr.* [...] *Paris ne comptait que 1,390 exposants en 1834; il en compte aujourd'hui 1,900* (*Le Courrier belge*, 12 avril 1839).

Des précisions sont apportées la semaine suivante :

Exposition de l'industrie française

[...] *Le palais est construit* [...] *Ce palais, vraiment fantastique, élevé au milieu du grand carré des Champs-Elysées, qu'il couvre en presque totalité, n'a pour matériaux que le bois et la toile. Mais l'intérieur et l'extérieur sont peints avec tant de soin qu'il faut être bien près de l'édifice pour ne pas croire que ces larges murailles sont en pierre de taille* (*Le Courrier belge*, 19 avril 1839).

Fin avril, Jobard est sur place pour l'inauguration. Il publie régulièrement dans *Le Courrier belge* de longs billets, titrés *Lettres parisiennes.* La première, datée du 6 mai 1839, conte ses impressions de voyage, c'est-à-dire ce qui l'a *le plus choqué après les cahots de la voiture.* Toujours ironique, il décrit au passage l'*état déplorable des maisons picardes, où un fumier fait l'atrium:* Il égratigne l'administration française au passage : il doit laisser à Valenciennes

---

[748] Jobard publie *Le railway*, supplément gratuit au *Courrier belge*, également imprimé chez Depasse, 8 rue d'Assaut. Une publicité pour cette feuille, avec gravure représentant une locomotive, paraît dans *Le Courrier belge* du 12 août 1837. Ce supplément n'intéresse pas que les destinataires ! *Les abonnés du Courrier belge reçoivent gratis le Journal du chemin de fer par supplément, plusieurs plaintes nous sont déjà parvenues sur l'enlèvement de ce supplément par les employés chargés de la distribution; pour que cela ne se renouvelle plus, nous indiquerons dans le Courrier belge le jour auquel le Chemin de fer y sera joint* (*Le Courrier belge*, 12 novembre 1837).

[749] *Extérieur. France, Paris, 3 juin. Dépêche télégraphique. La plupart des gouvernements ont envoyé des commissaires spéciaux pour étudier les produits de notre exposition. Il est remarquable que ce soit la Russie qui, la première, ait donné l'exemple de ces sortes d'ambassades dont elle retire d'inappréciables avantages. Le baron Meyendorf a facilité l'introduction en Russie d'une foule d'industries nouvelles qui n'y seraient peut-être jamais entrées. La Prusse et la Suède n'ont pas tardé à imiter la Russie, et aujourd'hui presque tous les états ont senti le besoin d'entretenir à l'étranger des missions technologiques, remplies, non par des beaux noms, mais par des hommes distingués dans les sciences pratiques. La Belgique a engagé M. Jobard, fort connu en France par la variété de ses découvertes, et les services que ses écrits ont rendus à la Belgique.* [...] (*Journal de Bruges*, 5 juin 1839).

son passeport à un Cerbère, en échange d'un billet payé deux francs et devra *passer plusieurs jours à Paris à courir après et payer dix francs aux affaires étrangères*. Pour rendre plus attrayante sa visite de l'exposition, il décrit longuement dans un article mondain paru le 21 mai la visite qu'y effectue la famille royale française : pendant quatre heures, Louis-Philippe s'entretient avec tous les exposants. Le Roi connaît très bien la matière, les spécificités des usines, leur situation dans tous les départements. L'un des billets est consacré à un sujet qui lui tient à cœur : la défense des inventeurs[750]. Pendant deux mois, jusqu'au "banquet industriel" de clôture, le 28 juin, Jobard prend de nombreux contacts avec les industriels, visite des usines en province où il assiste à de nombreuses expériences. Bien naturellement, il s'intéressera plus particulièrement à la lithographie et à la typographie, auxquelles il consacrera 68 des 436 pages du second tome de son *Rapport* :

> *Si l'imprimerie et la gravure venaient à disparaître, la lithographie pourrait les remplacer toutes les deux avec avantage. Il est heureux que les typographes et les calcographes ne s'en soient pas doutés, car elle ne se serait pas intronisée, comme elle l'a fait, presque sans résistance.* [...] *Aujourd'hui, non seulement elle marche seule, mais elle paraît décidée à marcher sur la tête de tous les moyens graphiques connus jusqu'ici. La gravure sur cuivre et la typographie sont à bout de voie maintenant, et la lithographie ne fait qu'entrer en lice* (*Rapport*, II, p. 267).

Mais il se passionne pour tous les domaines, dont il pressent les développements techniques. Nous avons épinglé ces exemples qui témoignent de son côté visionnaire :

- le sucre en morceaux :

> *l'on fabrique à la main, par le moulage du sucre râpé, des tablettes analogues à celles du chocolat.* [...] *Nous pouvons donc espérer de voir disparaître ces vilains pains de sucre que l'on ne sait pas quels bout prendre, qui font perdre plusieurs heures à nos ménagères* [...] *Nous ne tarderons pas à voir mouler le sucre en centimètres cubes que l'on pourra détacher de la tablette avec le seul effort du pouce et de l'index*[751].

- le chauffage urbain :

> *Si tous les égouts de Bruxelles se réunissaient en haut de la ville et que si vous bâtissiez sur ce point une haute et vaste cheminée, la fumée descendrait de tous les étages de vos maisons dans les égouts et s'en irait par cette cheminée communale, après s'être dépouillée de son calorique dans les voûtes des égouts et avoir laissé tomber une grande partie de sa suie, qui n'irait plus salir les toiles de vos blanchisseries, les cornettes des femmes ou les jabots des fashionables* (*Rapport*, II, p. 408).

- les "émoticônes" (smileys) :

> *Si l'on trouvait le moyen d'exprimer à l'aide de trois ou quatre signes nouveaux tous les principaux groupes de sensations voisines, de manière à mettre le lecteur en état de rendre à première vue les sentiments de l'auteur.* [...] *par exemple un point d'ironie représenté par une petite flèche* [...] *un point d'irritation, un point d'indignation, un point d'hésitation, tout cela exprimé avec la même flèche placée dans quatre positions différentes. Nous proposons un point de sympathie* (), *un point d'antipathie*)(, *un point*

---

[750] *Lettres parisiennes. Les inventeurs.*
Un des premiers soins d'un bon gouvernement devrait être d'encourager la copulation des idées, comme d'autres ont excité à la multiplication de l'espèce [...] *chose que l'Angleterre entend mieux que la France : dès qu'un inventeur se révèle, il est sûr que le fruit qu'il a porté ne tombera pas sous l'arbre, pour y périr ou devenir comme chez nous la proie des pourceaux de l'industrialisme.* [...] *Il faudrait au moins que le gouvernement assurât des invalides* [*sic* pour indemnités] *aux inventeurs qui se trouvent ruinés, après avoir enrichi les autres par des découvertes utiles à leur pays et au monde entier. Il faudrait enfin que ce siècle de lumières ne poussât pas l'aveuglement jusqu'à laisser mourir de faim les vieux soldats de la civilisation et du progrès, les auteurs de tout ce qui existe en deçà de la nature brute, les contre-maîtres du créateur, les hommes qui font la véritable gloire des nations et le bien-être des peuples : LES INVENTEURS J.* (*Le Courrier belge*, 21 juin 1839).

[751] JOBARD, *Rapport*, II, p. 76-77. Il prendra en juin 1856 un brevet pour une méthode de "café soluble" qui devait être encore plus infâme que le café lyophilisé : de la poudre de café sucrée à délayer dans l'eau bouillante ! (annexe 1.8).

d'affliction, un point de satisfaction, un signe pour la voix haute, un pour la voie basse, etc. (*Rapport*, II, p. 350-351).

Il a utilisé dans son journal, le 11 octobre 1841, un de ces signes, qu'il a expliqué en note ! Tout un article sur la politique internationale est parsemé de ces "piques" [fig. 132]:

Cette dernière idée participe d'un souci d'augmenter la compréhension, qu'il appliquera, nous le verrons plus loin, dans son Musée de l'Industrie.

Il est particulièrement intéressant de noter qu'il englobe dans un même progrès la galvanoplastie et la daguerréotypie.

La substitution d'une opération chimique à une opération mécanique a toujours été un progrès immense. La galvanoplastie unie à la daguerréotypie est un des spécimens les plus remarquables de la supériorité des agents chimiques sur les agents mécaniques.

Est-il rien de plus merveilleux que de forcer le soleil à dessiner et à graver, en quelques minutes, des planches que l'artiste le plus consommé n'achèverait pas en six mois ?

Depuis que la foudre et le soleil sont devenus les esclaves de l'homme, qui n'avait jusqu'ici dompté que les animaux et les flots, une ère nouvelle, un avenir immense s'ouvre à deux battants devant lui[752].

Trois procédés photomécaniques vont en effet, du vivant de Jobard encore, recourir à la galvanoplastie :

- La gravure des planches daguerriennes : le Français Hippolyte-Louis Fizeau (1819-1896) grave la plaque avec un acide chloro-nitrique, qui n'attaque pas les blancs, car ceux-ci sont protégés par le mercure. Comme cet acide léger ne parvient pas à creuser suffisamment pour permettre un encrage de taille-douce, il graisse les creux pour les protéger et accentue le relief par galvanoplastie à l'or, qui est inattaquable à l'acide. Il repasse ensuite le tout à l'acide, pour accentuer les creux. L'exécution étant trop délicate, le procédé n'a pas eu d'avenir, d'autant que les plaques d'argent ne supportaient pas un grand nombre de tirages. Le 8 juillet 1844, Fizeau soumet à l'Académie des sciences une méthode de reproductions de plaques daguerriennes à l'encre grasse d'imprimerie. Suite à la mort du graveur Hurlimann, qui était l'un des seuls capables d'essuyer convenablement la planche [fig. 133], Fizeau abandonne le procédé. Au moment où Jobard publie le second tome de son *Rapport*, il est au courant des travaux de Fizeau, qui envoie régulièrement des communications à l'Académie des sciences[753].

- La photogalvanoplastie, qui utilise des planches d'impression en demi-teintes par moulage galvanoplastique de reliefs en gélatine sera utilisée une quinzaine d'années plus tard.

- La gravure héliographique (brevet accordé le 13 août 1856 à Charles Nègre, Paris) : *Méthode pour transformer les images photographiques plaquées en planches gravées.* Nègre recouvre une plaque d'acier d'une couche de vernis au bitume de Judée ou d'une couche de gélatine bichromatée. Cette plaque est exposée et la couche de gélatine bichromatée durcit en fonction de la lumière reçue. Puis la plaque est plongée dans un bain d'or galvanique (par l'action d'un courant électrique, la lame d'acier se couvre d'une couche régulière d'or dans les parties qui répondent aux lumières, tandis que les parties qui correspondent aux zones d'ombres se trouvent plus ou moins traversées par les molécules d'or en raison de l'intensité avec laquelle la lumière a agi). La plaque est dépouillée du vrenis ou de la gomme par un lavage à l'essence qui emporte les couches non durcies. On mord à l'acide : les parties dorées restent intactes, tandis que les parties mises à nu seront

---

[752] JOBARD, *Rapport*, II, p. 268.

[753] *Comptes rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences,* t. XI, 1840, p. 824 (fixation d'une image qui était restée exposée une année à la lumière); t. XII, 1841, p. 401, 509, 957 (contre-épreuve d'une image photographique, obtenue en cuivre, au moyen des procédés galvanoplastiques et sans altération).

attaquées. On encre ensuite comme une taille-douce. On peut réaliser des planches jusqu'à une grandeur de 80 cm[754].

Malgré l'énergie déployée pendant l'exposition, il est toujours la cible de ses ennemis. *Le Courrier belge* répond par l'ironie :

> *Crime, opprobre et infamie de M. Jobard. Nous nous joignons à l'Observateur, au messager de Gand, au Belge et à tous les autres journaux de l'opposition, pour dévoiler et flétrir la scélératesse de notre rédacteur en chef. Il mérite d'être au moins guillotiné sur la Grand'place, pour avoir accepté avec plaisir l'honorable mission, qui lui a été offerte par le Directeur du commerce et de l'industrie, d'aller étudier l'exposition française pendant deux mois et de rédiger gratis un rapport en plusieurs volumes sur l'état de cette exposition, moyennant la somme de 60 frs par jour, somme dont il ferait l'avance et qu'on lui rendrait quelques mois après, en deux ou trois petit mandats dont il vient de toucher le premier.* [...] *Nous étions à l'inauguration du chemin de Courtrai, quand un de nos amis a pris notre défense; mais il a oublié de dire que nous avions été deux mois et demi à l'exposition, ce qui réduit notre indemnité à 48 francs par jour. Il n'a pas dit non plus, que nous avions fait cinq ou six voyages, dans des fabriques éloignées de Paris, de six à dix lieues. Il s'est en outre trompé en nous croyant atteint d'un découragement profond et d'une profonde amertume parce que nous sommes attaqué. Il n'en est rien : nous sommes au contraire récompensé avec usure, des outrages de la presse aux abois par l'estime des honnêtes gens.* [...] *Loin de nous plaindre, ou de plier, nous continuerons donc de nous opposer, comme une digne* [*sic* pour digue] *à leur ardeur de démolissement. Nous savons que nous les gênons horriblement, et qu'ils se sont donné le mot, à dix pour nous couler, comme ils disent; mais ils ne nous connaissent pas* (*Le Courrier belge*, 23 septembre 1839)[755].

Il reçoit une lettre de félicitations du baron Armand Séguier datée du 22 octobre 1839 : *recevez mes salutations bien sincères sur l'exactitude de votre compte-rendu et la justesse de vos appréciations* (*Le Courrier belge*, 30 novembre 1839). Séguier va lui aussi jouer un rôle dans l'histoire de la photographie, dès 1839.

---

[754] DE VYLDER, Gustave, *Exposition universelle de Paris en 1868, Documents et rapports*, Bruxelles, E. Guyot, 1868 (De Vylder se base sur le Mémoire de Charles Nègre à l'occasion d'un congrès scientifique tenu à Nice en 1867 : *De la Gravure héliographique, son utilité, son origine, son application à l'étude de l'histoire, des arts et des sciences naturelles*, Nice, 1867).

[755] Le *Journal de Bruges* reprend cet article le lendemain en le précédant de cette introduction: *Rien n'est plus curieux que les attaques auxquelles se livrent les journaux de l'opposition contre la mission industrielle que le gouvernement a donné à M. Jobard, et qu'il a si bien remplie. Mais rien de plus amusant que la réponse que leur fait le Courrier. Il faut convenir que la presse qui attaque aussi mal-à-propos un écrivain spirituel, lui fait la partie trop belle, aussi leur répond-il de manière à mettre tous les rieurs de son côté. On dirait qu'ils s'entendent avec lui pour le mettre en relief, en l'élevant sur un piédestal, dans le cas contraire ce sont de grands maladroits.*